GOVERNMENT OF INDIA

DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

CALL NO.059.095 J.A.

D.G A. 79.





JOURNAL ASIATIQUE.

QUATRIÈME SÉRIE. TOME XI.



JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES,

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS À L'HISTOIRE, À LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES ET À LA LITTERATURE DES PEUPLES ORIENTAUX;

BEDICK PAR MR.

BIANCHI, ÉD. BIOT, BOTTA, BURNOUF, CAUSSIN DE PERCEVAL, D'ECESTEIN

C. DEFRÉMERY, L. DUBEUX, FRIENCI, CARCIN DE TASSY.

GRANGERET DE LAGRANCE, DE HAMMER PUBGSTALL, STAN. JULIEN,

DE SLANE, J. MOHL, S. MUNK, RETNAUD, D. AN. SÉDILLOT,

EL AUTREX SAVANTS FRIENCAIS ET ÉFILANCIES.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

QUATRIÈME SÉRIE. TOME XI.

26144

059.095 T. A.

MSO

PARIS.

IMPRIME PAR AUTORISATION DU GOUVERNEMENT

A L'IMPRIMERIE NATIONALE.

M DGCC XLVIII.

CENTRAL SEOLOGICAN

LIB DELM.

Aco. N. 26/44

Date. 28.3.5.7

Coll No. 59.62.57

Coll No. 59.62.57

ided well

354增



JOURNAL ASIATIQUE.

JANVIER 1848.

NOTICE

Sur le premier Annuaire (sălnăme) impérial de l'Empire ottoman, publié à Constantinople pour l'année de l'hégire 1263 (1847). — Suite.

ALLE YLMITE

Ce titre désigne les dignités scientifiques de la loi, soit menacibi ylmile, ou cher ue, et comprend la totalité des emplois ou offices judiciaires.

CHARGES OU OFFICES DES GRANDS JUGES DE LA ROUMILIE ET DE L'ANATHOLIE. وأناطول RUTBÉT SOUDOURT ROUMILI VÉ ANATHOLI.

GRAND JUGE DE LA ROUMILIE!

Ketchedji zade Abdul-Halim efendi, محدر روم ايسلى sadri roamili, ou مسكري عسكري roumili qāzi askeri. (Ce chef de la magistrature judiciaire est le premier en titre et en exercice.)

GRANDS JUGES HONORAIRES OU ASSESSEURS DU PRÉCÉDENT 1.

Arab zādė Hamdoullah efendi;

Mechreb zādè Abdurrahman efendi;

Cheikh zade As'ad efendi, chef des émirs, inspecteur général des écoles et historiographe de l'empire, نقيب الاشراف naqyb ul-echraf vè me-kiātibi 'oumoumīie nāziri waga navîs;

Khair oullah efendi;

Abdoul-Haqq efendi;

Imam zāde Hafiz efendi, inspecteur de l'école des sciences, مكتب معارى ناظرى mektebi me'ārif nāzīri;

Yari zadè Izzet efendi;

Nouri efendi, ex premier aumônier de Sa Majesté, سابق sābyq imāmi evveli hazreti chehritāri.

GRAND JUGE DE L'ANATHOLIE, صدر اناطولى sadri anātholi, ou anātholi gāzi 'askeri.

Fyndyq zādè Ibrahim Khalil efendi.

GRANDS JUGES HONORAIRES.

Arif efendi zadè Mehemed Ra'if bey;

Arif efendi, petit-fils de Mechreb efendi, l'un des membres du conseil suprème, عجلس والا اعضاسندي medjlici vălă 'azācinden;

Bumer agha zādè Tevfyq bey; Egripoz Mehemmed bey; Qybrys Hassan Tahsin efendi;

¹ Plusieurs de ces grands juges honoraires en ont déjà rempli activement les fonctions, ou peuvent être appelés à les remplie de nouveau; car le cazi asker est changé chaque année. Ils sont aussi des espèces de vekils ou assesseurs du cheikh ul-islam, qui siègent à son tribunal lorsqu'il y a quelques grandes causes à juger.

Kalembevi zādė Mehemmed sa'yd efendi; Suleiman bey zādė Kiamil bey; Mehemmed Yzzet efendi, premier aumönier de Sa Majesté.

CHARGE OU OFFICE DE JUGE DE CONSTANTINOPLE, رُبِيةً RUTBÉI QAZAI ISTAMBOL.

Premier en titre et en exercice, Qahvedji Bachi zāde Mehemmed Nouri eddin efendi.

JUGES ASSESSEURS DU PRÉCÉDENT.

Dourri zādė Mehemmed cherif efendi; Yzzet bey zādė 'Yffet efendi; Pachmaqtchi zādė Ibrahim efendi; Ketkhouda zādė Mehemmed Arif efendi; Dersi 'Ammi Akhsaqavi Ahmed efendi; Kevākibi zādė Mehemmed saīd efendi; Atha efendi zādė Mehemmed Cherif efendi;

Salyh eféndi zāde Rechidi efendi (l'un des membres du conseil supérieur militaire), دار شورای عسکری اعضاسندن اعضاسندن dâri chourāi 'askeri 'azācinden;

Sirozi zādē Thahir efendi, conseiller des grands juges, avec rang de juge des villes saintes, عدوردن مستشارى soudourden mustechāri haremein paielulerinden;

Raif efendi, conseiller du grand juge de Constantinople et de la classe des mollas, استانبول تانسيسي مستشاري مواليدن istāmbol gāzici mustechāri mevālīden;

Sa'id Eddin efendi, commissaire inquisiteur des legs impériaux (de la classe des mollas), اوقان هايون مغتشي وبرها ويان هايون مغتشي وبرها ويان هايون مغتشي وبرها المعالية المع

Nouri efendi zade Ahmed efendi, juge du faubourg de Galatha, de la classe des makhredi ou mollas aspirants 1.

Ce mot désigne aussi ceux des mollas qui ont droit aux hautes dignités de la loi.

makhredji mevleviietlerinden ghalatha qazlei;

Fehim efendi, naïb ou substitut du juge du quartier de Mahmoud-Pacha, de la classe des mollas, عمود پاشا mahmoud pāchā naïbi mevāliden;

Rechid efendi năib du quartier de Davoud-Pacha, de la classe des muderris ou professeurs. داود پاشا بائیی dâvoud pāchā nāibi muderricinden;

Moustafa efendi, juge du quartier de Akhy-Tchelebi, de la classe des mollas, عالي مواليدن البيدن akhy tchelebi nāībi mevālīden;

Mehemmed Sadyq efendi, naīb du quartier de Qacim-Pacha, de la classe des muderris, قاسم پاشا نائبی محرسیندن qācim pāchā nāībi muderricinden;

Hassan Hacib efendi, naib du quartier de Thopkhane, de la classe des muderris, طوبخانه نائبی مدرسیندو thopkhane naibi muderricinden;

Hafyz Nouri efendi, naib du quartier de Bechikthach, de la classe des muderris, مثر كا طاش نائيي مدرسيندن bechikthach naibi muderricinden;

Hussein Housnai efendi, naib du quartier de Bey Keui, de la classe des muderris. و بكى كوى نائبى مدرسيندن bei keui nāibi muderricînden;

Ahmed efendi, naīb de Scutari d'Asie, de la classe des muderris, اسكدار نائبي مدرسيندن uskudar nāībi muderricinden.

MAGISTRATURE JUDICIAIRE,

OU EMPLOIS DE LA LOI EN PROVINCE.

-			the same of the sa	2. Select Child Departure	STREET LOADS AND RESIDENCE
	OFFICE BE HOLES	Moters.	OFFICE DE CADI,	JUGKS OU CADIS, قضات	DES JECES, CI
ı	mevleviict.	menāli.	queil.	quazdt.	anvail.
	Axprinopan (l'une des quatre villes, بلاد أربعه	Mehemmed Nour Eddin efendi, pe- tit-fils de Mufid efendi,			
١	biladi erbe'a) (1).		Silivri,	Nahiè (3).	Seid Emin efendi.
l			Vind.	Mehemmed Chems Eddin efendi.	Moustafa Rachid
ı			Gallipoli.	ارپەلق Arpalyq	Yaniali Mehemmed 'Yazeddin efendi.
ı			Tekfourdhaghy (Hodesto).	Arpalyq.	Osman Nech'et efen- di.
	PRILIPPOPOLI, devriii (a).	Nikdeli Sadik efendi.	7 1598		Youçouldjyq såde Chukry efendi, de la classe des mollas.
ŀ			Silistri.	Erckili Abdoullah	Suleiman Chukry efendi.
			Roustehouq.	Salyq efendi.	Mehemmed Sadyq efendi.
	minute and	10.0	Vorus.	Djanikti Aly efendi.	Seid Ibrahim efen- di, de la classe des muderris.
	Edit Kouli		Tharnova.	Arpalyq.	Hadji Chema Eddin efendi, de la classe des mollas.
	4		Vidin.	Mehemed Chefiq efendi.	Abdus selamefendi, de la classe des muderris.
			Islimit,	Arpalyq.	Seid Mehemmed Solyh efendi.

⁽¹⁾ Ces quatre villes sont Andrinople, Brousse, le Caire et Damas. Les mollas de ces villes viennent, dans Pordre judicioire, immédiatement après les mollas des deux villes saintes (la Mecque et Médine), et sont désignés sons le nom de بالمراجعة عبد المراجعة عبد المراجعة المراجعة

⁽a) Ce mot indique que l'office de moille appartient aux dignités de la loi du second rang.

⁽³⁾ Co mot indique iel une juridiction cantenale, dont les appointements cont alloués à un muderris de la capitale.

⁽⁴⁾ Ce mot, toutes les fois qu'il se trouve dans cette colonne, indique que la charge de docteur de la loi qu'il représente a été donnée, à titre de cumul et de faveur, à l'un des mollas de la capitale.

Territoria de la compansión de la compan	Assessment of the last			
OFFICE DE MOLLA,	MOLLAS.	OFFICE DE CADI.	JUGES OU CADIS.	SUESTITUTS
مولویت	موالي	قضا	فضات	DES JUGES, Color
movleviiet.	mevāli,	quai.	quant.	auvedb.
	THE STATE OF	THE PARTY NAMED IN	THE THE	100 m
Soris (derrid) (1).	Hamid sådè Nour		***********	Seid Mehemmed
	Allah efendi.		the bound	Thahir efendi.
	edas.	Nich (Nisa)	Akhsaqali Ahmed efendi.	'Osman Nouri efen- di.
		Samacon.	Edhem efendi,	Seid Moustafa esen- di.
		Keustendil.	Ghalib efendi.	Alaièli Hadji Mou- khtar efendi.
		Uskup.	Aly efendi,	Ahmed Atha Oullah efendi.
		Bernein,	Mehemmed Khalil efendi.	Abdurrahman efen- di.
	Washington and the second	Prestina.	Hussein efendi.	N'umansabit efendi.
Total Inches	STATE VIOLE			
man and the surprise	-4505500	Belgrade.	Ma'lchet (s).	
				THE PARTY NAMED IN
Bosna (devriu).	Nieh Mufetiehi zādē Es'ad efendi,			*************
		Moustar Hersck,		
		Arournik.	Mahemmed Chukri efendi.	
		Monastir.	Mehemmed Kinmil efendi.	Abdurrahman Eu- veri efendi.
		Alexandrie.	Monstafa efendi.	Yaniali 'Abdullah efendi.
No.		Okhri.	Tharabouzouni Hus- san 'efendi.	'Osman Khoulouei efendi.
	The state of the s	Kesriiè.	Ahmed Bou'ouf efendi.	Ibrahim Rahmi efen- di.
YESIGNEHIN PESAN (Mahredj),	Mehemmed Beha Eddin efendi,			
		Yanina.	Arpalyq,	Erekli Abdoullah
Transport Co	and the same	Berat.	Mehemmed Emin efendi.	Moustafa efendi.
The state of the s		Ergueri.	Djighali Vehbi efendi.	Salim efendi.
The same	2	Terhalè.	Ismail efendi.	Mehemmed Baghyb efendi (muderria).
(i) Co mot indig	ve que l'office de malle	appartient aux dies	itis de la loi da socon	denne

⁽¹⁾ Ce mot indique que l'office de molla appartient aux diguités de la loi des second rang.
(2) Juridistion donnée à titre d'entretien à l'un des muderris de Constantinople.

OFFICE DE MOLLA,	MOLLAS ,	OFFICE DE CARF.	JUGES OU CADIS,	SUBSTITUTS
مولویت	موالي	قضا	قضات	nes stars, clai
mevleifet.	merāli.	quai.	quanit.	Autono.
Salonique (Makhredj).	Abdurrahim efendi zādē Abdoullah efendi.			Seid Ibrahim Ed- hem efendi,
AND DESCRIPTION OF THE PERSON		Scres.	Ibrahim Necim efeudi.	Seid Chem'y efendî (molla).
4 100		Drama.	Seid Cheref Eddin efendi.	Mehemmed Zouhou- ri efendi.
D	Apple Sheet	Tenedos,	Hasein Ghukry efendi,	•••••
THE PARTY	Sec. Agri	Limni (Lemnos).	Hafia Emîn efeudi.	Hassan efendi.
Carley I		Mytilène.	Hadji Ahmed efendi.	Seid Mehemmed Nouri efendi.
	The State of	Chio.	Arpalyq.	Y'acoub Acim efen- di.
		Stancho,	Arpalyq.	Mehemmed Emin efendi.
		Rhodes.	Khaththath Sulei- man efendi.	Osman Fevzi efendi.
		Chypre.	Arpalyq.	Hussein efendi.
1200		La Canée.		Moustafa Chakir efendi.
		Candie.	Mehemmed Chakir efendi.	Aly Faiq efendi.
		Retimo,	Seid Mehemmed Emin efendi,	Mehrmmed efendi.
BROUSER JULY	Zin ul-'Abedin efendi zādē Djemal bey.			
· in the second	3	Cal'ai Soulthaniiè (Bigha).	Arpalyq.	Mehemmed Riza efendi (l'un des mollas).
144		Edrek.	Nahiè.	Seid Thaher efendi,
ASSES OF SECOND	Seven!	Eski Chehir	Arpalyq.	Hadji 'Osman efen- di.
Constituted	STATE OF	Kutahia.	Arpalyq.	Seid Sa'id efendi.
		Cara Hyssas Sahyb.	Arpalyq.	Abdurrahim Ylmi efendi

JOURNAL ASIATIQUE.

1				T. COL.	
and the same of the	office DE MOSLA,	MOLLAS, depoli.	OFFICE OF CADE,	المراجعة من المراجعة	DES PREES, Clair
			Angera.	Arpalyq.	Zeki efendî (mnder- ris).
			Kianghari,	Hyçari Mahmoud efendi;	Send S'ad Eddin
1	THE RESTREE		Sinop.	Ahmed Ali efend	Davend efendi.
1			Za'franboll (Viran chehir),	Monstafa efendi.	Seid Mehemmed Khovlouci efendi.
ı	Homes Add to the	The state of the s	Beli,	Arpalyq.	Seid Athaoullah efendi.
I			Nicomédie.	Seid Monstafa afendi,	Teharçbembi zidê S'aid efendî (1'un des mollas).
	Surnan (Makredy).	Abid efendi zādi	Gastamouni.	Hadji Humcin ofendi,	Ibrahim Edhem efendi.
I		Rachid efendi.	4		
ı	all the state of		Balikseri (qaraci).	Arpatyq.	Abdoullah Halimi efendi.
l			Aivalyq.	M'aichet,	Moustafa Vehl-i efendi.
ı			Magnésie (Sarou- khan).	Arpsiyq.	Hadji Ahmed Ra- gbyb efendi (molla).
			Guiel Hyssur (Aidin).	Arpalyq.	Osman Kiamil efen- di (muderris).
ı			Denysli,	Suid Ahmed Rish efendi.	Seid Chukry afendi.
ı	1		Moghla (Menteché).	Arpalyq.	Seid Mehemmed efendi,
			Isparta (Hamid).	Arpalyq.	Ibrahim Gherif efendi (molla),
			Anthalia (Teke).	Seid Thaker efendi.	Chehri sidê Seid efandî (muderris).
			Alaise,	Islimičii Mehemmed efendi.	Moustafa Sydqy efeadi.
			Ermenak (Itchil).	Mehemmed Salyh efendi.	Hadji Ahmed efendi,

1	orrice DE NOLLA,	MOLLAS,	OFFICE DE CADI.	وضارب	DES JUES, COLO
-	mereleviit.	meváli.	qual.	gonzát.	axivib.
-	Mentacn (devriit).	Mechreb side Me- hemmed Emin efendi.			Abdurrahman Zeky efendi.
-			Qonin (Ironium).	Arpalyq.	Hussein Housni efendi.
1			Nikdė (Nevchehir).	Qasthamounli Emin efendi.	Soid Arif efendi.
ı		atten.	Adana	Ahmod efendi.	Dervich Nazif efendi.
ı			Tharsons.	Baldji zada Munif efendi.	Ahmed Thaber efendi.
	ALMERICA .		Begras et Iskende- roun (Alexandrette).	Hafiz Ahmed efendi.	
ı			Yuzghat (Bosong).	Ma'ichet.	Mchemmed Arif efendi,
ı			Quiçarilé (Césarée)."	Arpalyq.	Mehemmed Emin efendi (muderris).
ı			Syvas.	Hadji Moustafa efendi.	Ibrahim Ferid ofendi.
l		A SHARE	Americ.	Hussein efendit	
ı			Diverigui,	Mehemmed Cheikhy efendy,	Mehemmed Emin efendi.
E	intenses (desrini).	Ralthadji zadê Aly Bazi efeldî.			Ibrahim Nazyf efendi.
			Trébizonde.	Mehemmed Emîn efendî.	
-	Market St.	4	Qara Ilyçər (Gharqy),	Ibrahim Hamdi ofendi,	Moustafa 'Avni efendi.
		la se e e	Samsonu (Djanik).	Khalil efendi.	
		The state of the s	Kuniè.	Aly Riza efendi.	
	The	-	Ardnowlj (Tehit-	Varnali Moustafa efendi.	
-			Cars.	Alaiely Ahmed efendi.	Hassau efendi.
		The same of			

					-
	orrice de Molla.	MOXLAS. Lly	office de cade,	JUGES OU CIDIS,	SERSTITUTS, DES JUGES, jej
-			Van,	Alaiely Farl Oullah efeodi.	
I			Mouch.		Sifat Oullah efendi,
-			Moussoul.	Ahmed efendi.	Aly efendi.
ı			Diarbekir.	Arpalyq.	Haçan Kiaxyın efendi.
i	Aintan (Devile).	Seid Mehemmed Nedjih efendi.			Seid Mehemmed Kismil efendi.
ı			Kharberout,	Mehemmed Salyh efendi.	Seid Moustafa Rehdjet efendi.
			Arabguir.	Mchammed Sa'td efendi.	Mehemmed Emin efendi.
			Malathia.	Seid Mehemmed Emin efendi.	Seid Mchemmed Chakir efeudi.
		•	Behrni.	Dja'fer efendi,	Seid Riza efendi.
ı	lazr (Makhredj).	Hammani zidê Aly Ricza efendi,			
			Ourfa, Reca.	Hafyz Nouri efendi.	Saim efendi.
			Beirout, Seyde.	Alaiiely Aly efendi.	Abdoulqadir Djemal efendi,
			Tripeli de Syrie.	Arpalyq.	Mehemmed Dervich efendi.
	Janusaren (Mo- khredj.	Selanik Mustici iegueni S'aid Mu- hemmed efendi,			
-			Saint-Jean d'Acre.	Ahmed efendi.	Abdurrahman efendi,

orrice of molls,	Mostas, alg—a meedli.	office de cadi,	JEGEN OU CADIS,	SUBSTITUTS DES JUGES, Color in auvoir.
Danas (2) p. diadierbe'a).	Uriani zadė Mehem- med S'aid efendi.	Home.	Moustafa efendi,	Osman Halimi efendi.
		Homa.	Hadji Mehemmed efendi.	Abdul Qudir efcodi.
Bagudad (Devriè).	Aly Riză efendî zădê Seid Eddin efendî.	Kerkiouk Chehri- zon, Bassora,	Hafyz Mehemmed efendi.	
La Mecque.	Hussein bey zādē Mehemmed Sa'id efendi.			**
Médine.	Yamet bey aldo Raif bey.			
Lu Carnu (بالاد) bilādi erbe'a).	Zin ul-A'bidin efendî sêdê Amad Eddin efendî.			
TRIPOLI DE BARBA- RIE (Devriè).	Sirozi zādē Mehem- med kiamil efendi.			

CHEFS DES COMMUNAUTÉS CHRÉTIENNES ET JUIVES (DANS LA CAPITALE), وساى ملل مسجية RUEÇAÎ MILELI MEÇYHÎLÊ.

Antimos, patriarche de la nation grecque, روم ملّتي بطريقي roum milleti pathriqy.

Matheous, patriarche de la nation arménienne, ارمسنى ermeni milleti pathrîqy.

Andoun, patriarche de la nation arménienne catholique,

ermeni qatoliki milleti patriqy. ارمنى قاتولك ملتى بطريقي

Magymos, patriarche de la nation grecque catholique, روم roum qātoliky patriqy.

Yacoub, grand rabbin, chef de la nation juive, خاخار khākhām bāchi.

GOUVERNEURS GÉNÉRAUX

ET AUTRES FONCTIONNAIRES EN PROVINCE.

طشرددة بولنان ولات ومأمورين سائرة

THCHRADA BOULOUNAN VULAT VE MEEMOURINI, SAIRE.

GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX.			GOUVERNEMENTS, الويد alsii (۱).	
noms.	DÉLICES DE LA POLICE, cinquis control de la	Distantes, DES FISANCES, alla alla neliii memmurleri,	NOMS.	مأمورلری مامورلری مامورلری
ANDRINGER,	Roustein pacha, mu- chir, gouverneur general. Ulg	Soid efendi, receveur des finances de 1" clause, le composition de la composition del composition de la composition del composition de la composition de la	ويزة Vial كليولي, Gallipoli	Arif pacha, gouver- near, olympia, mirmirak,
Silterens,	Sidyq pachs, mu- chir, gouvernenr	Hussein efendi, def- terdar, l'un des	pailiboli, Philippopoli, ethe,	Osman efendi, fone- tionuaire de 1ºs clame, percep- teur des impôts, La mohhecyl. Cherif pacha, gouv., mouhacyl. Pun des mirmiras.
	général.	khodjaguim.	Varua zi, j. Ternow, doi, b	Eioub pacha, gon- verneur, comman- dant de place forte, in july monda- fyz. mirmiran. Eumer Faiz pacha, mouhacyl de 1 ^{re} classe, mirmiran.

préfecture militaire. Le gouverneur qui est investi de celle-ci, prend aussi le titre de quimaqum, ou (3) La signification primitive de defterder est teneur de teneur de livres. Ce mot indique aussi un président de la chambre du trésor.

GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX, والات المالية والمالية			GOUVERNEMENTS,	
noms, liminos	DE LA POLICE, ALPO DE LA POLICE, ALPO DE LA POLICE, ALPO DE LA POLICE, Cabilità mecmourleri.	DÉLÉSTIS DES FIXANCES, alla alago alago malad accessourieri.	NONE,	DE LA POLICE, auduo colocolo colocolo colocolo colocolo
Mothavin, Olivey boghdün.	Le prince Stouras, hospodar, ayant rang de vinir, yello de vinir, yello de vinir, yello de vinir de vinivada vezir pdiòculi.			
Variacinis.	Le prince Bebesco ; hospodar , ayant rang de visir .	.,		
Vinix, oc.	Hossein pacha, gou- verneur général.	lbrahim efendi , tré- sorier de 2º classe,	Islimit (audul).	Moustafa bey, mou- haeyl, attaché aux écuries impériales.
Nica.	Varyf pacha, gon- yerneur general, muchir,	Aly bey, trésorier de 2° classe.	Sofis (صوفيه).	Djemal pacha, qui-
			Samāqov صاقو	Bechir agha, mou- hacyl, attaché aux écuries impériales.
Uscur, em	Solim pacha, mu-	Ferid efendi, def- terdar de 3° classe.	Kustendil Zemrito ut	Mchemmed agha, gouverneur, ca- pidji bachi.
	général.	Transition Transition	Pereziria ، پــرزرين Prestina ،	Abdurrsham pacha, gouverneur. Hussein bey, gou-
Berdmann,	Mehemmed pacha. gouverneur de place focte, 50 mon- hafgz. I'an des mir- miran.		prochtina.	verseur, espelji brekis

GOUV	GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX,			GOUVERNEMENTS,	
nons, lalani epilari	DÉLÉCTÉS DE LA POLICE, conduce conduc	niciovis DES FINANCES, allo ologopha maliii mamourleri.	nons,	nátáviás pr 14 polick, industrial industrial industrial industrial industrial	
SERVIE, OCC. 1779. BOJNIE, Guman, boson.	Le prince Alexandre Voivode, ayant rang de vizir. Thahir pacha, mu- chir, gouverneur général.				
			Hersek, dups hersek. Asournyq,	Aly pacha, viair, muterarryf (1), concern Mahmoud pacha, gouvernour, mir	
ROTWILLE,	Zia pucha, mute- çarryt, mirmiran.	Acym boy, defter- dar de aº classe.	Iskenderið,	Osman Mazher pa- cha, muteçarrif, mirmiran,	
			اوخری ،Okhri کسریه ،Kesrik	Charif bey, gon- verneur. Chahin agha, gou- verneur, officier des écuries impé- riales.	
Jaxxixa, agilg inia.	Hafyr Mehemmal pacha, vizir, goq- verneur général.	Salik efendi, defter- dar, l'un des kho- djaguians.	Berat, برات berat.	Hassan pacha , goq- verneur , mirmi- ran,	
(1) Ge met désig	ne le possesseur réel d	Pan sapdjak , ou gour	Eckeri, اركرى	Atha bey, gouver- neur espondji ba- chi.	

	GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX, صالحال eidlát.			GOUVERNEMENTS,	
	nous,	nitrioris nn to police, dependent cologofia zabeheie meemourleri,	DÉLICUÉS DES PINANCES, allo allo alogo maltid mecmourleri.	nons, "call epimi.	pńskośk DR SA POLICE, dwidze chłoskić wcemourteri.
	Saloxique, Chille selânte,	Hafri pacha, mu- chir, gouverneur génétal.	Rachid efendi, di- recteur des finan- ces, J	ترحاله , Terhalè	Mehemmed Hahib pacha, motocar- rif mirmiran.
-	ILES DE LA MER	Le capitan pacha,		Seros, jague siroz. Dirama, solo	Solyh agha Mouha- cyl capoudji bachi. Nedjih agha mouha- cyl, officier des écuries impériales.
	ELANCHE, L'ARCHE- PEL, جز ایر جر جز ایر کر dicaliri bahri sefid.	grand amiral, les administre comme apanage, grade mulhag.		Tenedos, بوزجه اطهسی bozdja adhaci.	Thahir efendi, gou- verneur, khodja- guian,
				Mytilène, all un midilin. Chio, jalu	Kerim bey, gou- verneur, capou- dji-bachi. Ysmet pacha, gou- verneur, mirmi- ran. Beligh efendi, gou- verneur, khodja-
Contract Secretary				Samos, June sigum. Stancho,	guian. Le prince Étienne Vogorides, con- seiller d'Etat. Mehemmed efendi; gouverneur, khod-
THE RESERVE TO SERVE THE PARTY OF THE PARTY				istankoi. Rhodes, cego, rodos,	jaguiau. Edhem pacha, gouvernour, mirmiran. Hassan pacha, goue
	1050 816	The state of the		Chypre, exten	yerneur, mirmi-

GOUVE	GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX,			ements,
NONS,	DE LA POLICE, achie cologia sobihità mecmuerleri.	DÉLECTÉS DES FINANCES, alle alle muliu meemourleri.	sons,	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, conduct conduction calthir meemourleri.
Cuire, کریں kirid.	Monstafa Naili pa- cha muchir, gon- verneur général.	Sady bey, directeur des finances, khe- djogulan,	Gandie , قندي يه candia.	Veli pacha', gou- veroeur, mirmi- ran.
Gastanovai,	Behir Sami pacha, yizir, gouverneur general,	Riza elesdi, direc- tenr des finances, khodjegulan.	Codjaili . قوجه ایلی Boli ، يولی ويران شهر ويران شهر	Osmaa bey, monha- cyl, fonctionnaire de s' classe. Thahir bey, khodja- guisa, Djemal agha, som- gouverneur, ca- poudji bashis
Ancona. o jūi angera.	Vacyf parka , mnte- çatryf , mirmiran.	terdar de s* classe.	Kinghari,	En'ed efendi, gou- verneur, capou- dji hachi. Haqqy efendi mon- hassyl, l'un der khodjaguinn.
Le District de Beotese, Beotese, Alpinotese, Le District de Le Beotese, Le District de Le Distri	Moustafa Nouri pa- cha, muchir, gou vetatur genéral.	Moustafa sfaudi, dafterdar, fonc- tionasire de 3º classe.	Cara Hyssar Sahib, قره حصار صاحب	Lathyf efendi, mon- hacyl 3° classe,
(a) Unrejume	ACT THE		kntāhia, kntāķia, kntāķia, Biledjik.	Ihralim bey mou- haryl, officier des écuries impéria- é. Zouhdi efendi, gou- verneur, khodja- guian.

GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX,			GOUVERNEMENTS,	
NONS epilmi,	DÉLÉGUÉS DE LA POLICE, ALLE Along Colony C	DELEGUÉS DES PINANCES. Allo Alogodo malio mocmeurieri.	NOMS,	phinores DE LA POLICE, candy canthic memourleri.
			Erdek, كاردك Bigha, لغيب	Emin bey mouhacyl, I'un des zou'ems (1) Hussein pacha mu- teçarryl, mirmi- ran.
SANGURRAN,	Saib pacha, muchir, gouverneur géné- ral.	Namyq efendi, di- recteur des finan- ces de 3º classe.	قرةسي ،Caraci quraci. ايوالق ،Aivali	Hassan pachs mou- hacyl, mirmiran. Chakir efendi mou-
ايدين ٨١٥١٢.	Ya'coub pacha, mn- chir, gonverneur général.		airālya. Syghla, alao syghla.	haeyl khodjaguisn. Abdul-Cadir agha mouhaeyl capou- dji bachi.
Canamanje, Canamanje, Caraman,	Hasson Haqqy pa- cha, vizir, gou- verneur général.	Ratib efendi, def- terdar, khodja- guian.	و کرلی , Zikerly کا	Atha afendi, gou- verneur, khodjas- guian.
			Hamid, میں Tele, مات	Uzzet bey mouha- cyl, officier des écuries impéria- les. Cherif agha, sous-
(1) Pluriel arabe de aci zaym, possesseur de fiel militaire, appelé cale; ridmet. (2) Les dénominations de Saroukhan, ainsi que celles de Aidin, de Menteché, de Caraci, de Hamid, de Tekié, etc. sont les noues des princes turcomans qui héritèrent de la puissance des Seldjoucides lors de la chute de cette dynastie et du démembrement de cet empire. (Voyez de Hammer, Hutuire de l'Empire ethesan, tom. I. p. 52 et suivantes.)				

XI

GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX,			GOUVERNEMENTS,	
sons,	ministris bu La Police, chapte chapter chapt	pitrioris nes restress, alla alageless malia mempurieri.	xons, lumb egami.	DÉLÉCTÉS DR LA POLICE, chaptes alagoria alagoria abblità meemuurleri.
			عاديد ماديد انجايل Tehit, انجايد أنوشهر Nevehehir, كنوشهر	Rif'at bey, mouha- cyl, capondji ha- chi. Aly bey, gouver- neur, capoudji bachi. N'ouman bey, mon- hacyl capoudji ha- chi
Menyaen.	Osman pacha, visir, gouverneur géné- ral, Yousouf pacha, vi-	Thair sade Ahmed bey, sous-directour des finances, fonc- tionnaire de 3 ^c classe.	Thersous, dir, atin,	Ya'couh agha, gen- verneur, capou- dji bachi. N gouverneur.
مرعش بوزوق ، Bostong	sir, gouverneur general. Hylmi pacha, mu- teçarrif mirmiran. Achqar pacha, mu-	Arif efendi, direc- teur des finances, khodjaguian. Raif efendi, defter- dar, fonctionnaire	Cesarde, eigenfür.	Moustafa agha, gou- versour, capou- dji bachi.
Тайшола,	chir, gouverneur général.	de a* classe.	Amasie, and la de la del	Hussein aga monha- cyl, capoudji ba- chi. Hussein boy, gou- vermeur, capou- dji bachi.
deurahearan.	gouverneur géne- ral.		Cara Hymari churqy, قرع حصار عرقی	•

GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX.			GOUVERNEMENTS,	
жомь, сейть	Détionés DE LA POLICE, cupation de la contraction de la contracti	phides DES FIRANCES, aulto alles milisi msemouriers.	NOMA.	DÉLÉCTÉS DE LA POLICE, ELAPOLICE, ELAPOLICE, COLONION DE L'ANGEL ZUBÉRITÀ MARCHENTE L'EL
	1000 mm		Djanik, chila	Ahmed pacha, gouverneur, mirmi- ran. Sohrah pacha, gouverneur, mirmi- ran.
Enzenotu, أرضروم	Yzzet pacha, vizir, gonverneur gené- ral.	Tevfiq bey, defter- dar, fonctionnaire de 2º classe.	Batoum, pire	N gouverseur, mir- el-umera.
			Cars, قارض	Ahmed pacha, gou- verneur, mir ul- umera, Seri pacha, gou- verneur, mir-ul- umera.
			بایزید, Bayazet, bailatéd. Van, وای	Behloui paeha, gou- verneur, mir-ul- umera. Yzzet efendi, gou- verneur, khodja- guian.
Drannerin, Culcide	Khair eddin pacha, vizir, gouverneur général.	Suleiman bey, def- terdar, officier des écuries impériales.	موش ، Mouch	Kischef agha, gou- verneur, capou- dji bachi.
KHARBEROUT,	Aly pacha, visir, gouverneur gené- ral.	Mehemmed efendi, defterdar, fonc- tionsaire de 1 ^{rs} classe,	Arabguir, عربکیر	Hassan bey, gou- verneur, capou- dji bachi,
			Malathia, alkdus	Meliemmed agha, gouverneur, ca- poudji hachi.

GOUVERNEMENTS GENERAUX,		GOUVERNEMENTS,		
xous.	DÉLÉCTÉS DE LA POLICE, discussion de la Police, altitude de la Police de la Poli	páskovás DES PINANCES, allus allus allus máliti necmourteri.	nons,	přítovás pa la rolica, ضبطيه مأمورلرى sabthiù mesmeurleri.
ملب، بل <i>ع</i>	Masher pacha, vizir,	Hussein Ruchdi efendi, directour des	Yemeni، يند	Eumer bey, gou- verneur, capoudji bachi.
	nl.	finances, fonction- naire de 3º classe.	Rappa, ain	Osman pacha, gon- verneur, mirmi- ran.
SETDE, June	Uskodrali Moustafa pacha, muchir,		Kilis, Wille	gouverneur.
saidu (1).	gouverneur géné- ral.	defterdar, fonc- tionnaire de 1" classe.	Saint-Jeand'Aere, ale atti. Jérusalem. تن سی	Bahri pacha, mou- hafyr mirmiran. Zarif, pacha, mute-
			ورين qondsi cherif. Homs, مص (ع).	1
MOSSEL, Acoupt Bienis, Ji	Ea'ad pachs, mu- chir, gouverneur général. Nedjib pachs, mu-			
L'Asyssisie,	chir, gouverneur général. Chérif pacha, mu- chir, gouverneur général.	Eumer bey, sous-di-		
(1) L'ancienne (3) L'ancienne				

GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX,			GOUVERNEMENTS.	
хона, columb	DÉLÉCTÉS DE 14 POLICE, OPPOSITOR OPPOSITOR DÉLÉCTÉS DELÉCTÉS DÉLÉCTÉS DELÉCTÉS DELÉCTÉS	DÉLÉCTÉS DES PINANCES, allo allo aloche maltin memourleri,	NONA,	DÉLÁCTÉS DE LA POLICE, ضبطیه مأمورلری sabthile meemourleri.
LE TERRITOIRE RA- cré de Médine, co, cheo. haremi nebevi (1).	Davoud pacha, mu- chir, cheikh du harem.	Ridjai efendi, di- recteur du sanc- tuaire, khodja- guian.		in the second
myeyr.	Mehemmed Aly pa- cha, gouverneur général, grand visir honoraire de l'empire.	L.L	and supporting	
nir, de Bana- nir, de	Raghyb pacha, vizir, gouverneur géné- ral.		Benghasi,	Salyh pacha, gouverneur, mirmi- ran.
Texts, Texts	Ahmed patha, mn-		وزان ۴۰۰۳	Hassan pacha , mir- el-umera.
0-3-	chir, gouverneur général.		Silivri, سلوری	Aly agha, gouver- seur, capoudji ba- chi.
(1) Littéralement, le sauctuaire du prophète, ou le lieu de son tombeau.				

AGENTS OU PROCUREURS FONDÉS AUPRÈS DE LA PORTE,

قيو كتخد الرى

QAPOU KETKHOUDALERI, VULGAIREMENT KAPOU KIAHĪALERI 1.

Pour la ville de Médine, le tombeau du prophète. Administré par la direction des legs impériaux, أوقطان المجاوة evqāfi humāioun nazārati.

Le détroit de la mer Blanche (les Dardanelles) , جر سفیان پخر سفیان bahri sefid boghäzi. Administré par la direction de l'arsenal maritime, عامرة نظارق thopkhanèi amirè nazareti.

L'Egypte, on mycyr.

Mazloum bey efendi, fonctiontionnaire de 1st rang.

Mussoul, Jogo.

Veli bey, à titre de procureur, vekil, fonctionnaire de 1er rang.

شامر شرینی ,Damas et Hersek ,chami cherif vè hersek Hachem esendi, sonctionnaire de 2° rang.

Trebisonde, Tripoli de Barbarie et la province de Saroukhan, طرایزرن و طریلسی غیرب tharābezoun vē tharabolouci gharb vē sāroukhān. Seid efendi, idem.

Ces fondés de pouvoir, qui résident dans la capitale sous l'autorité du gouvernement, sont les représentants ou chargés d'affaires salariés de personnages absents, ainsi que des villes ét même des provinces dont ils surveillent les intérêts auprès de la Porte.

Silistri et la Roumilie, ملستره , silistrè vè roumili.

Nebil bey, fonctionnaire de 2° rang.

Iconium et Varna, قونيه و وارنه qonia vè varna,

Musid bey, idem.

Uskup, Adana, Khodavendiguiar et Kharberout, خاردند وخداوندگار وخربروت

Chevket bey, idem.

Scide, Aidin, Belgrade, Sivas,
Jérusalem, Erzeroum et Mer'ach, ميدا والدين المساوية المساو

Ken'an efendi, idem.

Djide, ous.

Kechchaf efendi, idem.

Scutari (d'Albanie), Bouzouq et أشقودره وبوزوق Nich, ونبش

Necim efendi, idem,

Easthamouni, قسطموني

Hamdi bey efendi, idem.

ادرنسه Andrinople et Tunis مرنسه ادرنس

Arif Zeki efendi, fonctionnaire de 3º rang.

Bosnie, ama bosna.

Hamdi efendi, idem.

Aagora, sii anqara.

Azir efendi, idem.

Vidin, Janina, Chypre et Diarbekir, ويداريك ويدين و قبرس و دياريك yaniu vè qybrys vè diārbekir.

Nouri bey, officier des écuries impériales.

Bagdad et Salonique, الغيراد baghdād u selānik.

Sārym bey, capoudji bachi,

Crète et Terhalè , کریک Samy' efendi , khodjaguian.

Bigha, اغيب

Moustafa Behdjet efendi, khodjaguian.

Moldavie, ابعدان boghdan.

Étienne Vogorides, prince de Samos.

Valachie, iflaq.

Loghotet Nicolas Aristarki.

AMBASSADEURS ET CONSULS DE LA SUBLIME PORTE

AUPRÈS DES GOUVERNEMENTS EUROPÉENS, سلطنت ملطنت SALTHANETI SENĪIĖ SUFĒRA

VĖ CHEHBENDERLERI.

PARIS.

Ambassadeur extraordinaire, Soliman pacha muchir, پارس پارس, pāris buluk iltehlei muchir suleimān pāchā;

Premier secrétaire d'ambassade, Halimi efendi, باش سر bāch sirr kiātibi;

Deuxième secrétaire, Remzi efendi, سر كاتبى الله ikindji sirr kiātibi;

Secrétaire, M. Antoine Tinghir, سر كاتبى sirr kiātibi;

Premier interprête, M. Rubens Manassé, باش ترجمان bāch terdjumān;

Deuxième interprète, M. Antoine Manassé, ایکنجی ترجمان ikindji terdjuman;

Interprete adjoint, Emin Edib efendi, معاوى terdju-

VIENNE (AUTRICHE).

Ambassadeur extraordinaire, Chekib efendi, fonctionnaire de la Sublime Porte de premier rang, ويانه بيدول viena buīak iltehici ratbèi evveli synfi evvelinden;
Premier secrétaire d'ambassade, Arif bey;
Deuxième secrétaire, Aly efendi;
Interprète, Gaspar Manos.

BERLIN.

Ministre plénipotentiaire, Sami efendi, fonctionnaire de la Sublime Porte de 2° rang, اورقد اليليسي تأنيدي مانيدي onta iltchici sānièden;
Secrétaire d'ambassade, Khourchid efendi;
Interprète, Davoud Oghlou.

LONDRES.

Ministre plénipotentiaire, le prince Calimaki, ماورد ما orta iltehici.

ATHÈNES.

Ministre plénipotentiaire, M. Constantin Musurus.

SERVICE CONSULAIRE.

	roar ou misthence,	consul général, julian dip back chekbender,	PORT OU RÉSIDENCE,	chekbender.
	ANYERS	M. Paul Testa.	Амэтипрам, подпитем	M. Jacques Boxto.
	Paris, پارس	demlir. M. Gustave Halphen.	a selection of the last of the	M. Mathuriu Cor.
	Tauris, تبريز, ubris Tauris, تريست، triala	Aly Namyq efendi. Angelo Cocaiti.	VIENNE (AUTRICHE),	M. Pazante Manas.
-			VENISE, CLOUIS schoolik.	M. Eusèbe Serpos.
	Gêxes, Spine djenua	M. Nicolas Alagarti.	lighourna	M. Taouch.
-	Conrou er LES SEPT ÎLES, Geçte e — elje-liri seb a.	M. le chevalier Cons-	Zante, alzil; santha	M. Yaui Dimarco.
	Loxenzo, 8 Londra	mene.	Виминания, пределами	M. Colis:
	MALTE, allele milles	M. Lorenzo Carondja. M. Joseph Venzler.	Отовто, отору оп	Djouakem Bousac.
			GIBRILTAR, GERRILTAR, djebel thärpq	John Cool.

PORT OU RÉSIDENCE,	consti chakear, phich chekbender.	PORT OU RÉSIDENCE,	chelbender.
MARGEILLE, LLLoylo măreilia.	M. Casimir Emérie,	Bancesone, ujuluju bārcelona	Don Manuel Barkhes. Dimitri Ouscoufo.
	M. Constantin Marco- polo. M. Robert,	هوجه بای Oatsaa, هوجه الم	Nicolas Corri.
Stan, Sand chira	Malaria Cad	New-York (a-Amánique, أمريقاً نويورق)	Abraham Zobdji Oghlou,

AMBASSADEURS DES GOUVERNEMENTS ÉTRANGERS RÉSIDANT AUPRÈS DE LA SUBLIME PORTE, سلطنت سنيه مقام اجنبيه سفراسي SALTHANETI SENÎIÈ
NEZDINDÊ MUQYM EDINEBÎIÈ SUFERAGI.

FRANCE, Amilyo FRANÇA.

Ambassadeur extraordinaire, M. le baron de Bourqueney, فيوك اينجيس buiuk iltehici.

Premier secrétaire d'ambassade, M. de Barante, باش سرّ لا له bāch sirr kiātibi.

Deuxième secrétaire, M. le comte de Reculot, ايكنجى ســـر الكنجى ikindji sirr kiātibi.

Premier attaché d'ambassade, M. le marquis de Contades , باش bāch me' liet kiātibi.

Deuxième attaché d'ambassade, M. Edmond de Bourqueney, الكتجى معيت كاتبى ikindji me'üet kiātibi.

Premier drogman de l'ambassade, M. Cor, باش قرجان bāch terdjuman.

Deuxième drogman, M. Lauxerrois, ایکنجی ترجان ikindji terdjuman.

Troisième drogman, M. S. Rouet, اوچنجى ترجان utchundju terdjumān.

Drogman du palais, M. Pelletier, مغارت ترجاني sefaret ter-

Secrétaire interprête, M. Florimond Lapierre, mute-

Chancelier d'ambassade M. Castagne, consul-chancelier, (ayant titre de consul), ayant chelier.

AUTRICHE, I OSTRIA.

Internonce (ministre plénipotentiaire résident), M. le comte de Sturmer, اورد اینچیسی و مرخص orta iltchici vè mourakhkhas.

Conseiller d'ambassade, M. Klezzel, مستشارى sefaret mustechari.

Secretaire d'ambassade, M. Steiner, معارت سر كاتبى sefaret sirr kiātibi.

M. sefäret sirr kiätibi. Premier drogman d'ambassade, M. Henri Testa, باش قرحان bāch terdjamān.

Deuxième drogman, M. Stendel, ایکنجی ترجمان ikindji terdjumān.

Troisieme drogman, M. Wilken Hauzer, اوچنجى ترجان at-chundju terdjumān.

Chancelier, Guringuer, تخلير quntchelier.

Chancelier adjoint, M. Gudel ایکنجی تنچلیر ikindji qantchelier.

BELGIQUE, LELDIIQA.

Ministre plénipotentiaire, M. le baron de Behr, اورته ایلی و orta iltchi vè mourakhkhaci.

Secrétaire, سر كاتبى sirr kiātibi. Chancelier, M. Kuhn, قنيلير gantchelier.

ANGLETERRE, INGUILTERA.

Ambassadeur, lord Wellesley, اورته المحيسي orta iltchici.
Premier secrétaire, باش سركاتي bāch sirr kiātib.....
Secrétaire interprète pour les langues orientales, M. Alison,
السنة شرقيع كاتبي elsinèi charqüe kiātibi.

Premier attaché d'ambassade, lord Clynton, المن معيد للمن للمنافئة المنافئة المنافئ

Deuxième attaché d'ambassade, M. Wood, ايكنجى معيت المنافقة ikindji me'üet kiātibi.

Troisième attaché d'ambassade, M. Doria, عيد الرچنجي معيد utchundju me'îiet kiātibi.

Quatrième attaché d'ambassade, M. Arvin, حرد المجي معيت dordundju me'iiet kiātibi.

Enregistreur de l'ambassade, M. le comte Pisani, willow sefüret mougaidi.

Premier drogman, M. Frédéric Pisani, باش ترجمان bāch terdjumān.

Deuxième drogman, M. Étienne Pisani, ايكنجى ترجمان ikindji terdjumān.

Troisième drogman, M. Chabert, اوچنجى ترجان utchundju terdjumān.

Quatrième drogman , M. Simons ، وردنجى ترجان dordundju terdjumān.

Chancelier, M. Cumberbadj, jantchelier.

Chancelier adjoint, M. Harde, قنجلير ikindji gantehe . lier.

RUSSIE, ALWay HOUCIE.

اورت الحيسي و Ministre plénipotentiaire, M. Oustinof, orta iltehîci vê mourrakhkhuci.

Conseiller d'ambassade, M. Caldjinski, () with a line of the

sefaret mustechāri.

لات لا bach sirr kiatibi.

Deuxième secrétaire d'ambassade, M. Fert, _____ (ikindji sirr kiātibi.

Premier attaché d'ambassade, M. Doundocof, معيت كاتبي

me'iiet kiātibi.

Deuxième attaché d'ambassade, M. Viazimiski, معيت الكتي ces kindji me'iiet kiatibi.

Troisième attaché d'ambassade, M. Angelo Timoni, معيت كاتبي atchundju me'iiet kiātibi.

Premier drogman , M. le prince Handjeri , باش ترجمان bach terdjumān.

Adjoint au premier drogman, M. Chirico, معاون باش mou'avini bach terdjuman.

Deuxième drogman, M. Tchernail, ایکنچی ترجان ikindji terdjaman.

Troisième drogman, M. Ghomazof, ترجان ntchundju terdjumān.

معاون اوچنجي Troisième drogman adjoint, mou avini utchundju terdjuman.

Chancelier, M. Paul Pizani, gantchelier.

ESPAGNE, WILL ISPANIA.

Ambassadeur, M. le chevalier de Cordova, اورته اینچی ortu iltchi.

Secrétaire d'ambassade, M. Manuel Castillo, sirr kiūtibi.

Premier drogman, M. de Souza, باش ترجان bāch terdjumān Chancelier, M. Angeli Radouni تحلير gantchelier.

DANEMARCK, ASSICIS DANIMARQA.

Ministre résident, M. le baron de Hubsch, مقم اللجيسي mugym iltehier.

Secrétaire attaché, M. Adolphe de Hubsch معيت كاتبى mé ilet kiātibi.

Drogman-chancelier, M. Romani, ترجان و تنچلير terdju-mān vè qantehelier.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, امریقا عالك مقددی AMERIQA

MEMALIKI MUTTÉHYDÈCI.

Ministre résident, M. Daniel Car, مقم ایلچیس mugym iltchici.

Drogman, M. Brown, ترجان terdjumān. Chancelier, M. Porter, تخلبر qantchelier.

SARDAIGNE, wish SARDENIA.

Ministre résident, absent, ایکیسی ایک mugym iltchici. Conseiller d'ambassade, M. le baron Teco, سفارت مستشاری sefāret mustechāri. (Ce conseiller remplace le ministre absent.)

Secrétaire d'ambassade, M. le marquis de Tagliacarna, سرّ sirr kiātibi.

Attaché d'ambassade, M. Delatora, me'üet kiātibi.

Deuxième attaché d'ambassade, M. Calosso, معيت كاتبى me'tiet kiātibi.

Chancelier, M. Brizio, قنچلير gantchelier.

Premier drogman, M. Bosowich, باش ترجمان bāch terdjumān. Deuxième drogman, M. Vilani, ایکنجی ترجمان ikindji terdjumān.

Troisième drogman, M. Vernoni, ارچنجی ترجال utchundju terdjuman.

HOLLANDE, LINE FILEMENK.

Ministre résident, M. le Bo Mollerus ، المجيس muqym iltehici.

Chancelier, M. Salzani, تجلير quanchelier.

Drogman, M. Justiniani, ترجان terdjumān.

Deuxième drogman adjoint, M. Dominico Testa, mon'āvin.

SUÈDE ET NORWÈGE, اسوج و نوروجيا ISVEDI VÈ NORVEDIIA.

Chargé d'affaires, M. Antoine Testa, مصلحتكذار maslahat-

Chancelier-drogman, M. Timoni, قنچلير و ترجان qantche-lier ve terdjuman.

ROYAUME DES DEUX-SIGILES, SITCHILIATEIN.

Chargé d'affaires, M. Martorano, معلمتكذار maslahatguzār.
Drogman, M. Graziani, ترجان terdjumān.
Chancelier, M. Franceschi, قنجلير qantchelier.

TOSCANE, demalo THOSQANA.

Chargé d'affaires substitué, M. Serafino, مصلحتكذار وكيلي maslahutguzār vekíli.

Chancelier, M. le baron Ignace Testa, تجلير qantchelier. Drogman, M. Théophile Testa, ترجان terdjumān.

PERSE, ILLI IRAN.

Chargé d'affaires, Mohammed Khan, مصلحتكذار maslahatguzār.

Drogman, Hadji Hassan, ترجمان terdjumān.

ROYAUME DE GRÈCE, JOUNAN.

Chargé d'affaires, M. Arguiropoulo, معلمة معلمة maslahat-

Secrétaire attaché de légation, M. Canari, معيت كاتـــبى me'tiet kiātibis

Drogman, M. Sava, ترجان terdjuman. Chancelier, M. Mitaki, تخلير gantchelier

PORTUGAL, SecTUGHYZ.

Chargé d'affaires, M. Riblos, مصلحتكذار maslahatguzār. Drogman, M. Soumer, ترجان terdjumān.

PRUSSE, Syemal Segueta.

Chargé d'affaires, M. le comte de Perponchè, la Calant maslahatguzār.

Premier drogman, M. Yvo Bozowich. باش قرجان bāch ter-

Deuxième drogman, M. le docteur Rozen, ایکنجی ترجمان ikindji terdjumān.

Chancelier, Constantin Testa, jantchelier.

Les fonctions de chargé d'affaires des villes Anséatiques djemāhīri selācēi anceatiq, sont confiées à M. l'ambassadeur d'Espagne.

Chancelier, is. M. le docteur Mordeman.

(La suite à un prochain numéro.)

UNE PROMENADE DANS CANTON,

Par M. Natalis Boxpor.

LA MANUFACTURE DE LAQUES D'HIP-QUA ET L'ATELIER DE TABLETTERIE DE TA-YU-TONG.

Canton . Te 25 août 1845 (Taou-kouang , 25' aonée . 7' lune , 23' jour).

Canton est une ville riche de faits et neuve d'intérêt : le monde commercial ne s'est jamais préoccupé que du nombre de caisses de thé, de piculs de soies tay-saam et tsat-li, qui s'y échangent contre les balles de calicots, de draps, de serges de laine, etc. et sa curiosité ne se passionne guère que pour les articles d'importation et les chiffres du mouvement général des affaires. Les voyageurs bornent le champ de leurs observations à quelques boutiques, et leurs courses aux rues de New et d'Old-China (Tong-wann et Tsing-yaènn kaī) et de Tcheong-lann kaī¹ (rue des Droguistes). Parfois, s'ils se sont aventurés en courant dans un quartier lointain, la rapidité de leur promenade ne leur a permis que d'entrevoir certaines scènes chinoises, de deviner des habitudes, et ils

¹ Nous devons faire observer que la plupart des noms chinois cités dans cette notice sont écrits suivant la prononciation cantonnaise.

ont trouvé une population hostile et criarde. Récemment encore¹, MM. Montgomery Martin, trésorier du gouvernement de Hong-kong; Jackson, viceconsul d'Angleterre, et le révérend Stanton, ont été bamboués et dépouillés dans une excursion autour des murs de la Cité.

Nous ne savons à quel trait de physionomie se reconnaissent les Français, si nous nous distinguons des autres étrangers par notre allure, notre sansfaçon cordial et la multiplicité de nos visites dans les rues lointaines, mais on nous accueille partout avec un empressement amical, et les enfants seuls nous poursuivent des cris de fann-koaai-loio (diable étranger).

Il n'y a guère d'autre moyen de tracer une esquisse légère de Canton que de détacher de notre journal les feuillets consacrés au récit de nos promenades, et peut-être visitera-t-on avec plaisir aujourd'hui avec nous la manufacture de laques du fameux Hip-qua. Cette note montrera quelques-unes des habitudes du travail chinois, et l'on aura ainsi la preuve de la simplicité de ses formules, de la facilité de ses moyens; on constatera que la valeur des produits est presque toute en main-d'œuvre, et que l'habileté manuelle, si remarquable qu'elle soit, se paye à un taux bien modique.

¹ Ce compte-rendu de notre visite aux ateliers d'Hip-qua et de Ta-yu-tong est extrait de notre journal de voyage; l'attaque que nous rappelons était alors récente, car elle avait eu-lien vers le 18 mars 1845.

A dix heures du matin, mon collègue Éd. Renard¹ et moi, nous quittions le hong français; nous tournâmes le coin de l'ancienne factorerie espagnole et nous arrivâmes bientôt au numéro 15 de la rue Tongwann. Hip-tcheuong, un des associés de Weng-taé, plus connu sous le nom d'Hip-qua, endossa son chéong-cham de hia-pou², prit l'inséparable éventail, et nous le suivîmes d'un pas rapide.

La première rue que l'on parcourt dans toute sa longueur, est Chap-sam-hong kai 十三行街。 la rue des treize factoreries; elle et Ta-t'ong kai peuvent donner un aperçu de l'animation conimerciale, de la vivacité de la circulation, et dans leurs boutiques s'effectue une grande partie de la vente en détail pour la consommation locale.

Les boutiques cantonnaises diffèrent singulièrement des nôtres; elles se caractérisent tout d'abord par la petite niche de granit qui se remarque à gauche sur le seuil³, et où, matin et soir, fument,

gauche sur le seuil³, et où, matin et soir, fument, en l'honneur du *Tsaé-pih-sing-keun*, le dieu des richesses, les trois heuong symboliques⁴. Il y a tou-

M. Éd. Renard était délégué de l'industrie parisienne dans la mission en Chine.

² Ces petites niches sont ordinairement orientées au nord.

Les henong sont des petites mèches en sciure de bois de sanda!

jours au fond de cette niche une tablette rouge, et par l'inscription tracée en caractères élégants qui s'y lit, on invite les hommes bien élevés (ching-chih) à tchin-tchinner¹ le djoss² en entrant. Un autel est ménagé dans la cloison, à trois ou quatre mètres de hauteur; il fait face à l'entrée. Derrière les dentelles de méandres, les sculptures dorées et les draperies étroites de tissu d'ortie écarlate ou rose, qui décorent ce petit sanctuaire, se montre la figure sacrée de quelque puissant génie de la religion du Taou, et de chaque côté se dressent les kam-fa, symboliques pyramides avec leur feuillage de clinquant, leurs figurines vêtues de soie et leurs fleurs de moelle d'æschynomène.

La boutique est presque entièrement ouverte; elle n'a ni porte, ni fenêtres, ni vitrines. Les murs sont, comme chez nous, garnis de casiers; le comptoir est établi à gauche, se prolonge en formant angle droit, et en dehors; des deux côtés de l'entrée, sont suspendues les longues tablettes de bois verticales qui, en caractères anciens ou modernes, rouges, bleus ou

agglutinée au moyen de l'agar-agar, que l'on brûle devant les statues des dieux.

i Tchin-tchin, qui est composé des mots chinois tsing « de grâce, je vous prie» et tsing-yah salut, » signifie simplement saluer. C'est la formule habituelle de salut en usage à Canton entre les étrangers et les Chinois.

² Djøss est une corruption du mot portugais deos, dieu. Tchintchin joss veut dire « adorer les dieux », ou seulement « s'incliner avec respect devant eux. »

noirs, annoucent le nom du marchand et font ses offres de service au public.

Il v aurait mille stations à faire dans Chap-samhong kai, car nous passons devant les magasins de tissus de coton, de soie et de ma, - de vannerie de bambou, de rotin, de jonc et de palmier, - de chaussures ornées de si jolies broderies, - de papiers de bambou et de broussonetia des provinces de Fo-kièn et de Kiang-si, encore dans leur emballage de pandanus, - et devant cent autres boutiques diverses. A chaque pas, on entrevoit un petit atelier : un ouvrier carde ici le coton avec cet archet qu'il promène sur la nappe neigense, et dont un petit plectrum fait vibrer la corde de soie; là, sous le rouleau cannelé du chinn-po-tsia, on écrase et on lustre les cotonnades et les soieries par le mouvement alternatif de cette lourde calandre de granit. Plus loin; voici les monteurs et les peintres de lanternes, les charpentiers, les fabricants de cercueils, les potiers d'étain, les restaurateurs avec leur mystérieuse cuisine et leurs portions lilliputiennes, les fruitiers. aux frais étalages desquels on trouve l'ananas, le long-hann, le houam-pi, la banane, groupés avec les raisins du Nord, les poires du Chann-tong et les citrons mains de Bouddha. Que si nous voulions nous arrêter devant chaque curiosité, entrer chez le verrier pour dessiner ses ouvreaux, chez l'émailleur de cuivre pour lui dérober un secret, chez le cirier afin de suivre un moulage, chez le tisserand pour

voir courir sa navette, nous craindrions de ne pouvoir arriver de bonne heure à notre but.

Tournons donc dans la rue du riz blanc et entrons dans Ing-chann-fong. Plus de bruit, de tumulte, de foule active et pressée; seulement quelques pauvres gens qui crient par les rues des fleurs d'hibiscus et de chrysanthèmes, des fruits, des sucreries; seulement, auprès de la porte du quartier, un veilleur de nuit assoupi et quelques éventaires où sont étalées symétriquement les feuilles fraîches de bétel et les noix d'arec préparées. De temps en temps passe un mendiant déguenillé, un bourgeois, un barbier ou un restaurateur ambulant, portant en balance, celui-là son établi, celui-ci ses fourneaux et son garde-manger. Nous sommes ici dans le faubourg Saint-Germain de Canton; les rues sont larges et désertes; les maisons semblent être des prisons, aucune fenêtre n'en perce les murailles grises, et sur l'entrée même retombe une lourde portière de bambou qui dérobe la vue de l'intérieur aux indiscrets. Vous trouverez même solitude dans Houa-rr-nên-lê et dans la rue des menuisiers, et pourtant c'est la partie la plus intéressante de notre excursion; jamais étranger ne pénètre jusqu'ici, rien ne l'y appelle, ni affaires, ni commandes, ni curiosité, et l'on se trouve naturellement en pleine cité chinoise. Aussi, les femmes y fourmillent, et comme nous sommes dans un quartier de haut lignage, elles ont de petits pieds très-mignons, un teint d'un blanc mat légèrement

fardé de rose et une toilette élégante, malgré son extrême simplicité. Elles attachent surtout une co-quetterie de petite-maîtresse à l'édifice de leur coif-fure, et savent l'orner avec un goût parfait de fleurs naturelles et d'épingles d'or. La loi et la tradition ont déterminé les formes des coiffures, ainsi que celles des vêtements; elles varient suivant l'âge, la position et le rang, et bien des jeunes filles ont hâte de grandir et de se marier, envieuses du privilége de façonner leurs beaux cheveux noirs en coques, en crêtes de casque et en éperons.

Un fann-kouaï est une curiosité pour les dames chinoises; la haine patriotique et la jalousie des maris ont pris soin de le leur dépeindre comme une facon de croque-mitaine ou de barbe-bleue, si terrible à tous égards, qu'elles sont aussi avides qu'effrayées de le voir. Aussi se pressent-elles toutes aux portes avec autant de vivacité qu'elles se sauvent, craintives et honteuses, au moindre mouvement du passant. Plusieurs de ces jeunes femmes sont charmantes, et il y a quelque chose de vrai dans les descriptions métaphoriques des poêtes chinois. Les joues des filles des Hann, disent-ils, sont fraîches comme les fleurs de l'amandier, leurs lèvres rosées comme les boutons de la fleur du pêcher, leur taille est fine et svelte ainsi que la feuille du saule, leurs yeux brillent aussi purs que les eaux d'automne, et la trace de leurs pas est une miniature de la fleur du lotus.

Le temps presse maintenant, passons dans Tchèng-

houo-lé kai, longeons ce jardin légumier où les maraichers cultivent des hong-choé et des trapa bicornis, et suivons les rues de Tchann-ké et d'Ing-tss'-lè. On voit à l'extrémité de celle-ci une boutique dont l'enseigne écarlate dit aux passants : « Nous sommes assortis en vrais tabacs de Tcha-pou et de Hang-tchéou, et leur parfum s'est répandu au sud du Kiang-nan. Nous leur faisons subir une ouvraison supérieure et une excellente manipulation. Fameux tabac du district de Chih-mā, » Nous sommes entrés et nous avons appris que le kinn 1 se paye de 112 à 208 caches de cuivre 2, suivant les qualités; cela fait en moyenne 55 centimes pour notre livre de 500 grammes.

Notre marchand salué, continuons notre route; nous avons doublé le coin d'Ing-tss'-lè, il nous reste à franchir un petit pont de bois, jeté sur un canal que les tankas³ remontent avec la marée; à traver-

A Canton, de 1100 à 1250 caches A Chang-hai, de 1200 à 1320 idem A E-moui, de 1300 à 1400 idem

Le cache ne vaut donc que de quatre à cinq millimes, et, le plus souvent, que quatre millimes trois dixièmes.

Les tankas sont de petits bateaux de transport, de forme

¹ Nous renvoyons, pour la valeur du kinn ou catty, à notre travail sur les poids et mesures de la Chine.

Les Chinois n'ont aujourd'hui qu'une seule monnaie, coulée et émise par eux; c'est le cache. Il est fait avec un alliage d'environ 60 p. 0/0 de cuivre, 28 de zinc et 12 de plomb, d'étain et de fer, et s'appelle tsiènn en chinois, sapeca en portugais. La valeur du cache devrait être égale au millième du tael, c'està-dire à 378 dix-milligrammes d'argent en poids (0 fr. 0077), mais, en réalité, on donne, suivant le cours du change,

ser les rues Tchong-kouai-fong et Hong-tsoi-tong, pour arriver à la rue La-houo-tchong. C'est le terme de notre course; c'est là qu'entre le magasin d'un marchand d'anthracites du Hou-kouang et l'atelier d'un verrier, se trouve située la fabrique d'Hip-qua.

La laque est, plus encore que l'encre, la porcelaine, la tabletterie d'écaille, d'ivoire, de nacre, un article spécial à la Chine; sa manufacture est franchement originale, acquise à tout jamais au pays, puisqu'elle en utilisé un des produits végétaux indigènes et s'assure, pour un faible salaire, la patiente habileté des ouvriers cantonnais.

Les phases diverses du travail sont assez curieuses pour que nous essayions d'en donner la description; elles sont d'ailleurs bien peu connues, que nous sachions, et nous doutons que l'on en ait souvent lu les détails notés par un témoin oculaire 1.

La laque के (en kouan-hoa, tsi; en dialecte de Canton, tsat) est un vernis qui prend à l'air une

ovoide, conduits par des femmes qui descendent d'une race à part, dont l'origine est inconnue. Les hommes sont pecheurs ou matelots sur les faï-tiangs. Les Tankas (on appelle ainsi ces familles, du nom de leurs bateaux) sont des espèces de parias chinois qui n'habitent jamais à terre, ne se marient qu'entre eux et ne se trouvent que sur le Tchou-kiang, devant Canton. Nous avons déjà parlé d'eux dans le Journal des Économistes, t. XIV, pag. 70.

Nos collègues et nous, avons décrit, dans une notice spéciale, le commerce et le travail des laques à Canton. (Voir le n° 41 de l'Étude pratique sur les principaux articles d'exportation de Chine.) couleur noire et brillante comme celle du jais, et qui s'applique le plus habituellement sur les boîtes à thé, les guéridons, les échiquiers, les paravents, les consoles, etc. Ces petits meubles sont établis en bois bien sec¹, et aussitôt que le menuisier les a livrés à Hip-qua, ils subissent la série d'opérations suivantes:

l° Un ouvrier plane le bois avec soin, dégage les rainures d'assemblage, et avec un stylet de fer les garnit de fine étoupe de mâ. On colle ensuite sur les joints et les rainures des bandes de papier de broussonetia², et l'on nerve toute la surface en y appliquant un canevas de soie ou une feuille de papier.

2º Sur une table de bois verni, garnie de rebords, longue d'un mètre et demi environ et large d'un mètre, on mélange ensemble, avec une plaquette d'ébène sunn-chi, du fiel de buffle ou de porc et du grès rouge 3 pulvérisé très-fin et tamisé; cette opé-

¹ On emploie souvent, pour faire les coffrets et les meubles destinés à être laqués, le bois léger du capressus japonica de Thunberg ou celui de l'arbre ngon-tong...

^{*} Les ouvriers préserent ce papier au tehou-tehi (papier de bambou), parce qu'il a plus de ténacité; ils l'appellent mièn-tehi. Le P. d'Incarville dit, p. 130, que l'on emploie, pour cet usage, le papier che-tan ou une espèce de canevas de soie (kiūen).

³ Ce grès rouge est l'old red sandstone des géologues anglais; à Canton, il repose immédiatement au-dessus du granit. En certains endroits, il assent à peine à la surface du sol, mais plus ordinairement, on le trouve recouvert par une roche sinement grenue et très-quartzeuse; un peu plus loin au nord, le vieux grès rouge est surmonté par des marbres du calcaire carbonisère. On nous a assuré que l'on avait constaté, par des souilles, la présence de la houille

ration doit se faire très-lentement et dure toute une journée. Il se dégage une odeur ammoniacale assez vive pour que l'on doive faire le mélange dans la rue.

3° On étend sur le meuble une couche épaisse de cet enduit 1 avec un large pinceau plat, à soie courte, large de quinze centimètres environ, en ayant la précaution de la répartir avec régularité; on la laisse sécher à l'air, et elle prend un aspect grenu et une couleur brun-rougeâtre.

4° Le polissage de cet enduit est facile et rapide; il suffit d'y promener plusieurs fois un brunissoir de grès rouge. Pour que le petit meuble soit prêt à être laqué, il ne faut plus que passer dessus une couche d'eau gommée avec de la craie en suspension, ou que le frotter, comme on le fait au Japon, avec de la cire, afin d'empêcher que le vernis pénètre dans le bois.

Qu'est-ce que la laque? C'est assurément la question que chacun a voulu nous poser, et, si on la soumet à un Chinois, on obtiendra de lui cette invariable réponse: « Nan-king come from, tai-pan. » Les

dans la cité, mais que l'exploitation n'en était permise qu'en temps de siège.

¹ Voici comment on prépare cet enduit à Péking, suivant le P. d'Incarville, pag. 124: «On prend, soit de la brique, soit du charbon de sapin ou des cendres de bois de cerf; on délaye l'une ou l'autre de ces matières, réduite en poudre fine, avec du vernis ou avec du sang de porc (préalablement battu et tamisé, puis mêlé avec un tiers d'eau de chaux).»

marchands cantonnais attribuent, en effet, à Nanking les fabrications qu'ils ignorent, et aux artisans de cette fameuse cité une supériorité en toutes choses. - Si l'on consulte les PP. Ricci, Martini, d'Incarville, Lecomte, Du Halde et de Charlevoix, Barrow et Kæmpfer, on apprend que la laque est une résine roussâtre qui exsude des incisions pratiquées sur un arbre indigène des provinces de Ss'-tchouèn, de Kiang-si, de Tché-kiang, de Ho-nann, en Chine, et de celles d'Itsikoka, de Figo et de Jamatto 1 au Japon .- Cet arbre s'appelle tsi en chinois, sitz djou et ourousi no ki en japonais. Le P. d'Incarville l'a figuré dans la planche première de son mémoire 2, et c'est sans aucun doute le même que l'abbé Grosier a décrit, d'après les ouvrages des missionnaires, et qu'il a rapporté à l'augia sinensis de Linnée 3. Suivant d'autres, la laque serait le produit d'un melanoræa*,

¹ La laque de Jamatto est celle qui est la plus estimée au Japon (Charlevoix, édit. de 1736, vol. II, pag. 595 et Kompfer, édit. de 1729, vol. I, pag. 99.)

Mémoires de mathématiques et de physique de l'Acad. des seiences, 1760, vol. III, pag. 117 à 142.

² De la Chine, 1819, vol. II, pag. 329. L'augia sinensis est décrit par Loureiro dans sa Flora cochinchinensis, 1790, pag. 337; il ajoute cette observation: «Ex fisso hujus arboris cortice emanat succus re«sinosus, tenacissimus, legitima sinensis vernix, qua obducuntur «scrinia in Europam exportanda, pulchro, et constanti nitore æsti«mabilia.... Japonica vernix, de qua Kæmpferus et Thunbergius «egerunt, ex alia planta prorsus diversa procedit, que a Linnæo dici«tur rhus vernix.» Nous partageons l'opinion de Loureiro.

⁴ D'après R. Smith, le vernis birman, fourni par le melanorma usitata dans le Sylhet, ressemble beaucoup à la laque chinoise et paraît même être un produit identique.

du rhus succedaneum ou bien du rhus vernix, qui est cultivé en France dans les jardins; enfin, nous savons que les vernis-laques communs s'extraient des fruits du dryandra cordata et du rhus semi-alata.

Quelle que soit son origine, la laque arrive à Canton des provinces de Ss'-tchouèn et de Kiang-si, en échange de tissus de coton, de laine et d'autres articles européens. Il y en a de différentes qualités et le prix varie de 40 à 95 piastres ² le picul (de 364 à 864 francs les cent kilogr.). Suivant Du Halde (vol. II, p. 176), le catty ne coûte, sur le lieu de la récolte, que 40 sous.

La laque la plus estimée 3 a une couleur de café au lait foncé, tirant sur le rouge. Elle vaut de 90 à 100 piastres le picul (de 818 à 909 francs les cent kilogr.), et vient ordinairement du Ss'-tchouèn.

La deuxième qualité est de la même provenance; sa nuance est plus claire et son prix varie de 75 à

² Le cours moyen de la piastre à colonnes d'Espagne est de 5 tr. 50 centimes.

On cite encore le vernis qui provient de l'elaococcus vernicia de Jussieu (D' Cantor, On the Flora and Fauna of Chusan, 1842, p. 7), et celui que l'on obtient en faisant bouillir l'huile du jatropha curcas avec de l'oxyde de fer (Historical and descriptive account of China, vol. III, pag. 354). Charlevoix parle de l'arbre à vernis des Indes (de Siam et du Camboge). C'est, suivant Kæmpfer, un anacardinas; il est tout à fait différent de l'ouronsi du Japon; on l'y apporte pour vernir des objets de peu de valeur, et on le fait entrer dans la composition des belles laques.

Les Chinois estiment le plus le vernis de couleur jaune d'or, puis celui qui est très-noir. (Kæmpfer, China illustrata, 1667, p. 220.)

80 piastres le picul (de 682 à 728 francs les cent kilogr.).

La troisième, enfin, encore plus pâle, c'est-à-dire café au lait léger ou gris mastic rosé, se paye de 40 à 50 piastres le picul (de 364 à 455 francs les cent kilogr.).

Ainsi, plus la couleur est blanchâtre, moins la laque est fine et supérieure, et nous ferons observer qu'elle noircit d'autant moins vite à l'air.

Le vernis-laque brut arrive en exhalant une odeur âcre et pénétrante, renfermé dans des tubs ou petits seaux elliptiques. Ces barils ont 37 centimètres de profondeur, 47 centimètres de grand axe et 31 centimètres de petit axe; leurs parois sont épaisses de 5 millimètres, et ils sont fermés d'un simple couvercle de bois sur lequel est collée une feuille de fort papier de coton ou de broussonctia 1. Chaque tub contient de 40 à 50 catties (de 24 kil. 20 à 30 kil. 25).

Tel est l'emballage de la matière première que nous avons vue arriver à Canton.

Le P. d'Incarville distingue plusieurs sortes de vernis brûts et préparés². Nous avons pensé utile de

¹ Ce papier est, suivant le P. d'Incarville, p. 119, du papier de chanvre (man-tcheon-tchi).

Du temps des Chin, dit ce missionnaire, p. 129, on ne faisait que du veruis appelé toui-kouang, parce que, en polissant la dernière couche de vernis comme les deux premières, on lui enlevait son brillant. Pour le lui rendre en partie, on donnait un nouveau poli avec une brosse de cheveux trempée dans une cau ayant en suspension de la poudre de brique très-fine, on essuyait la pièce avec une étoffe de soie, on frottait avec la paume de la main et enfin avec de la soie imbibée d'huile claire.

résumer les détails qu'il donne sur chacun d'eux dans son mémoire:

Nien-tsi 嚴 漆. (Vernis du Yên-tchou-fou, Tché-kiang.)

Le nien-tsi donne un noir plus brillant que le sitsi; il coûte à Pé-king environ 100 sous la livre.

Si-tsi 思 漆. (Vernis du Ss'-tchou-fou, Kouei-tchou.)

Le si-tsi ne se vend à Pé-king que 3 livres.

Kouang-tsi 廣 漆. (Vernis du Kouang-tchou-fou, Kouang-tong)

Le kouang-tsi tire sur le jaune et vaut à Pé-king 9 livres, il est plus pur que les deux autres; il a un autre avantage, c'est que, pour l'employer, on y ajoute environ la moitié de tong-yéou, huile (du vernicia montana, L.) très-commune en Chine, qui ne coûte, sur les lieux où on la recueille, que 2 ou 3 sous la livre.

Konang-tsi 光 漆. (Vernis brillant.)

Pour faire avec le nien-tsi pur ou mélangé d'un quart de si-tsi le beau vernis de la Chine, on le fait évaporer à moitié, on y ajoute, par livre de laque, 4 ou 6 gros de fiel de porc épaissi au soleil, puis 4 gros de vitriol romain dissous dans un peu d'eau; on agite vivement le tout jusqu'à ce que l'écume prenne une couleur violette. Ce vernis, ainsi préparé, s'appelle kouang-tsi. (P. 1211)

Yang-tsi 洋 漆 (Vernis d'an delà de la mer.)

Quand le kouaug-tsi est évaporé en entier, on y ajoute, par livre de vernis, un gros de charbon d'os de cerf ou d'ivoire réduit en poudre fine, et une once d'huile de thé siccative¹; on obtient ainsi le yang-tsi ou vernis noir des Japonais, (Par 22 et 129².)

Tchao-tsi. (Vernis enveloppant.)

Le tchao-tsi est d'un jaune transparent; il est composé de moitié kouang-tsi (vernis du Kouang-tchoufou) et de moitié tong-yéou siccatif; on en applique une couche sur la poudre d'or dans les imitations d'aventurine. (P. 123.)

Kin-tri 金 漆. (Vernis doré.)

Le kin-tsi est jaune doré; on le prépare avec moitié de si-tsi (très-commun ou provenant de la troisième récolte) et moitié de tong-yéou. Pour imiter l'aventurine, on sème la poudre d'or sur une couche de ce vernis, et on la recouvre d'une couche de tchao-tsi.

On rend l'huile de thé siccative en y faisant bouillir doucement, en hiver, cinquante grains, en été, trente-six grains d'arsenic, moitié rouge et moitié blanc.

² Comme la présence de l'huile dans cette laque ne permettrait pas de la polir, on a soin de se servir de kouang-tsi pour toutes les conches à la suite desquelles on veut polir, et l'on n'applique le yang-tsi qu'à la fin.

Hoa kin-tsi 花金漆. (Vernis doré pour les peintres.)

Le hoa-kin-tsi est le vernis dont se servent les peintres sur laque pour délayer leurs couleurs; c'est aussi une sorte de mordant pour fixer l'or; dans ce cas, on y ajoute un peu de vermillon ou d'orpiment. Il est composé de moitié tchao-tsi et de moitié kintsi.

Ces faits posés, nous allons entrer maintenant dans le petit laboratoire où l'on prépare le vernislaque pour l'application.

5° On commence par verser, dans chaque catty (605 grammes) de laque de première qualité, deux catties (1 kilog. 21) d'eau, ou un catty (605 gram.), si l'on emploie la deuxième qualité.

Ensuite on ajoute par chaque catty de laque: 1 taêl (37 grammes 80) d'huile de camellia sesanqua ou oleifera (tcha-yau).

1 fiel de porc. (Si la vésicule est grosse, on n'en met que la moitié.)

5 mèces (18 grammes 90) de vinaigre de riz (en cantonnais, *tchi-tso*).

· Quand la laque s'épaissit, on lui donne plus de fluidité par l'addition de vinaigre; et non plus d'eau.

On mélange intimement ensemble ces diverses

Dans cette même manufacture de laque de Canton, on emploie, suivant mon collègue M. Éd. Renard, pour 5 catties de laque première qualité, 10 catties d'eau de source, 5 taèls d'huile d'arachide, 2 gros fiels de porc et 4 taèls de vinaigre de riz.

substances, et l'on obtient un vernis pâteux, très-fin et d'un noir brillant.

6° C'est dans un atelier fermé de tous côtés que l'on applique, sur les meubles, la laque en couches minces avec un pinceau plat (tsat-chann), qui s'achète à Ping-po-heuong, province de Kouang-tong, une demi-piastre (2 fr. 75 c.) la douzaine l. Il faut éviter, on le conçoit, que la poussière, en voltigeant, ne granule la surface, que les moustiques et les mouches ne viennent s'y poser. Aussitôt l'application de la couche, on porte le meuble dans un petit séchoir attenant au laboratoire.

Même dans les moindres détails de fabrication, les Chinois font habituellement le contraire des Européens; nous voulons des séchoirs chauffés et bien secs, ils les choisissent frais et humidés, et quand, dans la mousson de sud-ouest, la chaleur est trèsforte, ils arrosent le sol².

Les pinceaux pour l'application du vernis sont faits en chereux; ceux qui servent au lavage sont en barbe de chèvre ou en poil de vache. (P. d'Incarville, pag. 131.)

Nous ne nous sommes décidé à consigner ce fait singulier que parce que le P. Martini (Thévenot, III, 143), Kæmpfer et d'Incarville ont fait la même observation. «Pour mettre sécher les pièces de vernis, à mesure qu'on les travaille, dit ce dernier (pag. 126), on a pratiqué tout autour du laboratoire des étagères du haut en bas; on y place les pièces sur lesquelles on vient d'appliquer une couche de vernis, les mettant plus ou moins bas, selon qu'on veut qu'elles sèchent plus ou moins vite. L'humidité de la terre les sèche plus tôt ou plus tard, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées. Quand elles sont absolument sèches, on les met sur les étagères les plus élevées et on les y laisse si on le juge à propos. Ici, à Pé-king, où l'air est extrêmement sec, pour sécher le vernis,

7° Du séchoir, la pièce passe dans les mains d'un ouvrier qui l'humecte d'eau, et la plane soigneusement avec un petit polissoir de lo-hang-tsia, schiste tendre à grain fin, de couleur chocolat foncé, avec lequel on fait les encriers 2.

8° Le meuble revient recevoir une deuxième couche de laque, puis, au sortir du séchoir, un deuxième poli, et ces deux opérations se réitèrent jusqu'à ce que la surface soit parfaitement unie et brillante. — On n'applique jamais moins de trois couches, ni plus de dix-huit.

Lorsqu'on remarque un petit grumeau ou un grain, on l'enlève et l'on polit avec une poudre argileuse blanche, fine et douce, qui vient de Chaoking, province de Kouang-tong, et que l'on appelle chaoking-tou-fann; on reprend ensuite le travail habituel.

9° Le guéridon ou le coffret est enfin laqué, tout a réussi à souhait; nous entrons alors dans la région artistique de la manufacture.

Dans deux grandes salles sont assis, chacun sur

il faut nécessairement l'exposer dans un endroit humide, entouré de nattes que l'on arrosera d'eau fraiche; autrement le vernis ne sécherait pas.

On polit à Pé-king avec de petits bâtons composés de poudre de brique tamisée, lavée à trois eaux et délayée avec du tong-yéou préparé. Dans ce tong-yéou, il entre du tou-lse (terre grenue) et un peu plus de moitié de sang de porc mêlé d'eau de chaux. (P. d'Incarville, pag. 137.)

L'encrier chinois est une espèce de petite palette à surface légèrement inclinée, que l'on humecte d'eau et sur laquelle on frotte

le bâton d'encre de Chine.

un escabeau et devant une petite table à tiroirs, une cinquantaine d'ouvriers, que l'on trouve nus jusqu'à la ceinture, ayant toujours en main l'éventail et le pinceau, et leur longue mèche de cheveux roulée autour de la tête.

L'ouvrier commence par esquisser d'idée, avec un pinceau blanchi d'un peu de céruse, le dessin qui hui est désigné. Quand il est satisfait de son croquis, il le repasse avec une pointe très-fine d'acier, et trace alors les mille petits détails du sujet. La manière dont il tient le burin, qui est toujours dans une position verticale, donne au tracé plus de rectitude et de sûreté.

Plus souvent le chef de l'atelier de peinture dessine à l'encre de Chine la composition sur du papier, puis l'élève ou l'apprenti en suit les traits au pinceau avec de l'orpiment en suspension dans l'eau, et, lorsqu'ils sont encore frais, les décalque sur la pièce laquée. Il les repasse alors, pour les fixer, avec de l'orpiment ou du vermillon, délayés cette fois avec de l'eau saturée de colle.

On couvre ensuite les traits du dessin avec la laque du Kouang-si ou le hoa-kin-tsi, rendu plus liquide par l'addition d'un peu de camphre, et destiné à servir de mordant pour l'or; quand ce nouveau vernis est sec, on le dore avec un tampon de sée-mièn¹ chargé d'or en coquille.

Cet or se prépare dans la cité de Canton avec du

Le sée-mièn est fait avec le dessus du parchemin qui enveloppe la nymphe du ver à soie.

lian choui (eau de potasse)¹, se vend une piastre les 2 candarines 9 caches en poids (5 fr. le gramme), et donne la teinte jaune vif².

Pour la nuance jaune pâle, on emploie de l'or allié à un peu d'argent, qui se paye une piastre les 3 candarines 9 caches en poids (3 fr. 75 c. le

gramme), et s'applique aussi au tampon.

Lorsque l'on veut obtenir des reliefs, on applique une nouvelle couche de hoa-kin-tsi sans camphre, et l'on passe à plusieurs reprises de l'or en coquille; s'il s'agit de tracer des lignes noires sur les dorures, d'enjoliver celles-ci par des miniatures, de dessiner les yeux, la bouche, la coiffure, les détails du costume des personnages ou certaines parties du paysage, on se sert de laque du Fo-kièn, qui coûte de 100 à 120 piastres le picul (de 908 à 1,092 fr. les 100 kilogr.). Enfin, pour dorer directement au pinceau les petits décors, on a dans des godets de l'or sin et de l'or allié porphyrisés, préparés et en suspension dans une eau légèrement gommée³.

Les Chinois emploient trois sortes d'or : le ta-tehi, le tien-tehi,

Le kan-choai est une dissolution de 1 taël de kan-cha dans 1 taël d'eau; ce kan-cha ou kièn-cha vient du Won-tchou-fou (Kouang-si), où il est extrait des cendres d'arbres à épines; il coûte à Canton 6 piastres le picul. Il renferme environ deux cinquièmes de chlorure de potassium, deux cinquièmes de sous-carbonate de potasse et un cinquième de sulfate de potasse.—On trouve, dans le vol. XI des Mémoires concernant les Chinois (p. 315), une note du P. Collas sur le kièn,

³ L'or en coquille, dit le P. d'Incarville, pag. 138, s'obtient en porphyrisant de l'or en seuilles avec une dissolution de colle et en le lavant à deux caux un peu tièdes.

On fait aussi à Canton des meubles et des boîtes à thé blanches dont les sujets sont peints de diverses couleurs; cette laque blanche se fait avec du hoakin-tsi, mélangé intimement avec de l'argent en feuilles très-tenues, et rendu plus liquide par la présence d'un peu de camphre.

Le rouge est donné par le tchou-cha, cinabre natif, le rose par la laque de fleur de carthame, le vert par l'orpiment et l'indigo du kouang-tien-hoa¹, le violet par le tse-chi ou le colcothar calciné, et le

et le hium-tchi. Le premier est l'or ordinaire, le deuxième l'or pâle et le troisième est fait avec des feuilles d'argent auxquelles on a donné la couleur d'or en les soumettant à l'action du soufre. (P. d'Incarville, pag. 135.)

1 On teint en Chine, en bleu clair, ave le lânn ., et en bleu vif ou foncé avec le tiénn .

Le lânn est cultivé en abondance sur la rive droite du Tchoukiang, dans plusieurs districts du Kouang-tchou-fou, dans le Tchih-li, etc.; il s'emploie toujours en seuilles frasches. Celui que nous avons vu à Ho-nan et à Canton était positivement le polygonam tinctorium; Loureiro l'y a reconnu également, amsi que les polygonum barbatam, aviculare et chinense.

Le tiénn (kouang-tien-hoa du P. d'Incarville, tien-hoa de Du Halde) donne une teinture bleue plus riche que celle du lânn. Il croît dans les provinces méridionales de la Chine, surtout dans le Fo-kièn, le Kouang-tong et le Kouang-si; c'est du district de Ping-loh, dans cette dernière province, que les teinturiers de Canton tirent la plus grande partie de leur indigo. On extrait, sur les lieux de production, la matière colorante des feuilles, on la réduit en pâte visqueuse, et on l'expédie ainsi à Ning-po, à Canton et jusqu'à Manille. Le tién-hoa est un véritable indigotier; on en désigne sous ce nom deux espèces, les indigofera tinctoria et coccinea de Loureiro; mais il en existe encore une autre dans le Kouang-tong, l'indigofera rotundifolia.

jaune par l'orpiment. Toutes les couleurs que l'on mélange avec le vernis-laque deviennent d'autant plus belles qu'elles sont plus anciennement appliquées.

La finesse de certains pinceaux est réellement re marquable; aussi ils se payent jusqu'à 3/4 de piastre et 1 piastre la pièce, et se tirent de Chao-hing, province de Tché-kiang.

to De l'atelier de peinture où il a été couvert d'une miniature dorée, dessinée avec la patiente minutie et la finesse originale qui caractérisent le talent de l'ouvrier chinois, le meuble revient aux mains du menuisier, qui le monte, y place des charnières, des poignées, une serrure en cuivre blanc, et l'ajuste avec goût.

Le travail est alors achevé; le coffret passe de la fabrique à la boutique.

Les ouvriers qui récoltent le vernis ne reçoivent, malgré le danger auquel ils s'exposent, que 1 taël d'argent par mois, tant pour leur travail que pour leur nourriture; c'est 26 centimes par jour. Les salaires des autres ouvriers sont proportionnés à leur capacité. Ceux qui appliquent les couches de fiel et de grès rouge pulvérisé ont 50 piastres (275 francs) par an, environ 75 centimes par jour. Ceux qui laquent les pièces sont payés de 5 à 6 piastres (de 27 francs 50 centimes à 33 francs) par mois; en moyenne 1 franc par jour; et les peintres sont, suivant leur habileté, engagés à raison de 7 à 15

piastres par mois, c'est-dire de 1 franc 28 centimes à 2 francs 75 centimes par jour 1.

Tous sont logés dans la manufacture, mais leur aménagement est fort simple; il leur suffit d'un lit de bambou, avec sa natte et sa moustiquaire, juché n'importe où. Hip-qua les nourrit et estime à 3o piastres (165 francs) la dépense annuelle par tête (45 centimes par jour).

Les ouvriers travaillent toute l'année sans relâche, car les Chinois ne connaissent ni dimanches, ni jours

¹ Notre collègue Éd. Renard a donné sur le travail et le salaire des ouvriers tabletiers de Canton des détails qui offrent assez d'intérêt pour que nous les reproduisions. Nous en avons vérifié nousmème l'exactitude.

« La journée de l'ouvrier commence à sept heures du matin et se continue jusqu'à cinq heures du soir; deux heures de repos sont accordées aux ouvriers, qui reprennent leur travail à sept heures pour le suspendre à minuit; ce qui fait quinze heures de travail sur vingtquatre.

«Les maîtres tolèrent, mais seulement aux premiers ouvriers, deux ou trois absences par jour pour aller fumer l'opium. C'est une perte de temps de trois heures environ.

«Les Chinois, qui n'ont que quelques rares fêtes dans l'année, perdent environ un mois sur douze. Ce temps est employé à aller visiter leurs femmes, qui vivent toujours à la campagne. Les ouvriers n'ont qu'une femme; les boutiquiers et les marchands en ont généralement deux, l'une à petits pieds et l'autre à grands pieds. On sait que les riches et les dignitaires en ont à volonté.

«Les ouvriers sont, pour l'ordinaire, employés à l'année. Les salaires varient, suivant les capacités, depuis 20 jusqu'à 200 piastres (de 110 à 1100 francs); mais, en général, les bons ouvriers gagnent 100 piastres (550 francs) par an. Ils sont presque toujours nourris et couchent, dans l'atelier, sur de mauvais grabats, qu'ils installent sur des planches, »

(Rapport sur le commerce et l'industrie de l'ivoire. Avis divers, troisième série, n° 319, pag. 95-96, 1816.)

de fête, et l'atelier ne se ferme guère qu'au nouvel an et à la fête des lanternes. On accorde néanmoins à ces pauvres gens la permission d'aller, deux ou trois fois par an, voir leurs femmes, qui habitent ordinairement la campagne.

Le travail de la laque est très-insalubre; aussi ceux qui la préparent et qui l'appliquent sont-ils souvent malades. Durant tout le temps de leur indisposition, ils ne reçoivent aucun salaire et doivent payer le médecin et les médicaments.

Le loyer de la fabrique est de 200 piastres (11,00 francs) par an, et il n'y a aucune contribution à payer au gouvernement ni aux mandarins.

Voilà ce que nous avons appris et vu; c'est ce que l'on peut savoir de plus exact sur la laque. Cette description des petits secrets du travail, déjà révélés en partie par le père d'Incarville, sera peut-être utile à ceux de nos fabricants qui imitent avec tant d'habileté et de goût les chinoiseries laquées, et elle offrira sans doute un certain intérêt au point de vue technologique.

Nous sommes revenus par les mêmes rues jus-

Les exhalaisons délétères de la laque, principalement au moment de la récolte, déterminent des éruptions de furoncles, une inflammation de la peau, quelquefois aussi celle des organes de la respiration, et, si l'on tarde à appliquer les remèdes convenables, le malade a éteint peu à peu, consumé par une phthisie incurable. Les PP. Martini, Kæmpfer, Du Halde et d'Incarville mentionnent ces accidents, et ces deux derniers missionnaires indiquent les moyens employés pour les guérir. (Voir Du Halde, vol. II, p. 175.)

qu'à Tcham-mouk-lann kai; nous avons remarqué, dans le trajet, les grands dépôts des anthracites du Houkouang, qui se vendent une demi - piastre le picul (4 francs 55 centimes les 100 kilogr.), un petit fabricant de soya¹ et de tao-fou², une école d'enfants qui s'égosillaient à crier les versets des Sin-hok de Chu-fou-tss', un magasin de cercueils, un potier et un teinturier qui, dans une cuve montée aux feuilles de lann (polygonum tinctorium ou chinense) et à la chaux, manœuvrait avec son lisoir des toiles de coton fabriquées à Sin-houé.

Dans Ing-tss'-lè, nous nous sommes arrêté chez Tchan-tchéok-tcham, médecin chinois, qui nous offrit le thé, et qui, après une causerie sans intérêt, nous fit monter dans sa chambre. Le docteur Tchan est un fumeur d'opium; il nous fit la galanterie de nous préparer lui-même sa pipe de vieux bambou, et de nous montrer la manière de nous en servir. Notre compagnon de promenade s'exécuta de bonne grâce le premier, puis notre tour vint.—On se couche sur une table couverte d'une natte, on s'appuie la tête sur un tabouret de bambou, on allonge ses jambes sur une chaise d'ébène, et l'on prend la pose la plus commode et la plus nonchalante. La lampe est allumée, la pipe chargée suivant les règles, et

Le soya est un assaisonnement préparé avec des dolichos soumis à la moisissure et à la fermentation, puis abandonnés pendant un ou deux mois dans une dissolution de sel marin.

² Le tuo-fou est un fromage de haricots; il n'en renferme que l'amidon et la légumine, celle-ci précipitée par le sulfate de chaux.

l'on fume alors en maintenant auprès de la flamme le petit fourneau de la pipe. On a soin de faire brûler tout l'opium, et l'on se sert, à cet effet, d'une épinglette d'acier avec laquelle on ramène vers la flamme les parcelles qui ont échappé à la combustion; il faut, autant que possible, avaler la fumée que l'on aspire. Nous avouerons que nous ne nous sommes nullement cru transporté au milieu des houris bouddiques, et que nous ne nous sommes trouvé que la tête un peu pesante et l'esprit légèrement surexcité. Nous dîmes tchin-tchin au docteur Tchan et nous poursuivimes notre course.

Quelques instants après, nous visitions le grand temple de Hong-tching, méou assez riche et grandiose, mais curieux surtout par le grand nombre de tablettes des ancêtres qui décorent la chapelle consacrée. Nous avons ensuite assisté à une scène de sing-song, représentation théâtrale donnée par un marchand, à l'occasion d'une fête de famille, et enfin, dans la rue Tchong-tchaou-lè, nous avons été visiter Ta-yu-tong, fabricant de tabletterie et de curiosités d'ivoire.

L'atelier de Ta-yu-tong ne contient que quatre ou cinq ouvriers, c'est cependant un des maîtres tabletiers les plus occupés, et un de ceux qui exécutent, avec le plus d'habileté, ces chinoiseries en ivoire 1, si

L'ivoire que l'on trouve à Canton vient de Siam, de la côte orientale d'Afrique, de Cochinehine et même de l'une des provinces occidentales de la Chine, du Yun-nan. L'ivoire de Siam est le plus beau; lourd, d'un grain fin, d'une jolie nuance rosée ou thé au lait, il s'achète, à Canton, de 125 à 150 piastres le picul (de 11 francs

recherchées par les Européens. - Mon collègue, Éd. Renard et moi, nous avons observé et suivi avec attention le mode de sculpture de ces fameuses boules évidées et découpées à jour, dans l'intérieur desquelles plusieurs autres boules concentriques sont engagées et ciselées. Voici comment s'effectue ce travail : l'ouvrier choisit, dans la défense l'endroit où se termine la cavité naturelle et, prenant ce point pour centre, il taille et tourne une bille du diamètre de 8 à q centimètres. Il creuse dans cette boule quatorze trous coniques, espacés également et convergeant tous au centre; puis, sur les parois de ces ouvertures coniques, il trace au pinceau autant de cercles qu'il veut obtenir de boules. Il commence alors, avec une espèce de burin à ciseau cintré, par détacher la boule la plus petite, c'est-à-dire celle du centre, il l'évide et la sculpte aussitôt en en présentant les surfaces à chacune des ouvertures. Il s'occupe ensuite de dégager la deuxième boule, puis, successivement, les autres enveloppées, etarrive, en continuant de la même manière, jusqu'à la dernière. On concoit que l'on puisse ainsi former, rendre mobiles et sculpter autant de boules que l'on a tracé de

³⁶ centimes à 13 francs 64 centimes le kilogramme) de première qualité (quatre à six défenses au picul). L'ivoire de Bombay ou, plus exactement, de Zanzibar, de Mascate, etc. se paye 95 piastres (8 francs 64 centimes le kilogramme) le premier choix de cinq à huit défenses au picul. Il est blanc, quelquefois jaunâtre à l'intérieur et tend toujours à jaunir. (Voir le rapport de M. Éd. Renard, Avis divers du Ministère du commerce, troisième série, n° 319, mars et avril 1847, p. 92.)

cercles, et quant aux difficultés de la ciselure, elles sont surmontées par l'habileté patiente des Chinois.

Ta-yu-tong nous offrit pour 20 piastres (110 fr.) un de ces petits chefs-d'œuvre (à dix-huit boules) en ivoire de Siam, délicieusement sculpté, orné d'une charmante figurine et suspendu par des chaînettes; l'ouvrier avait passé trois mois et demi à le faire et avait reçu 16 piastres de façon; il avait donc gagné 83 centimes par jour.—Le salaire, suivant Éd. Renard, est même souvent moindre: pour une boule qui contient dix-huit ou vingt boules intérieures, dit-il, les tabletiers payent de 12 à 15 piastres de façon, et l'ouvrier passe ordinairement trois mois à l'achèvement d'une telle pièce.

Enfin, après avoir admiré les jolies sculptures de Ta-yu-tong, en bois de sandal, pour porte-cartes de visite, en nacre pour cachets et en écaille pour corbeilles, nous sommes rentrés au hong par les rues des Droguistes et des Treize-Factoreries; nous avons fait une excursion que les étrangers entre-prennent rarement; nous avons pénétré dans les ateliers et les boutiques, surpris à la fois plusieurs détails du travail et plusieurs traits de la physionomie du peuple cantonnais, et, chose rare, nous n'avons entendu que quelques cris timides de fann-houai-loio.

Natalis RONDOT, Délégué commercial dans la Mission de France en Chine.

APPENDICE.

I. TRAVAIL DE LA LAQUE AU JAPON.

La laque du Japon est la résine d'un arbre appelé sitz djoa on ourousi no ki, et décrit par Kæmpfer 1. La récolte et la préparation se font à peu près de même qu'en Chine, mais avec plus de soin : on reçoit la sève résineuse de l'ourousi sur deux feuilles d'un papier presque aussi mince qu'une toile d'araignée, à travers lesquelles on la filtre pour la séparer des grumeaux ou des corps étrangers. On y mêle ensuite un centième environ d'une huile appelée toi, faite avec les fruits du kiri; on rougit le vernis avec du cinabre de la Chine, ou bien on le noircit avec le charbon fin des racines du pinus massoniana. Cette coloration s'opère en broyant lentement et pendant longtemps, sur une plaque de cuivre, la matière colorante avec la laque. Le laquage exige encore plus de précautions que ses préliminaires : cinq couches différentes au moins sont successivement appliquées, séchées, et polies d'abord avec une pierre à grain fin', puis avec un roseau. Le vernissage ne réussit qu'à force de patience et de travail. Il en est de même des incrustations de nacre : il faut amincir des écailles d'haliotide ou d'avicule, les façonner suivant les exigences du dessin, les colorer par derrière et les incruster; elles subissent alors les mêmes opérations de laquage et de polissage que le fond et les parties unies.

L'auteur des articles sur le Japon, dans le Chinese Repository, fait observer (t. X, p. 280) que le polissage avec un roseau ou un jonc lui paraît étrange, mais que les mots de M. de Fischer, met enn fignen steen of bies afgeslepen, n'admettent pas d'autre interprétation. La difficulté serait moindre, ajoute-t-il, si nous supposons que le chef de la factorerie, ou l'in-

Histoire et description générale du Japon, par le P. de Charlevoix, 1736, t. II, p. 595; Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon, par Kœmpfer, 1729, t. I, p. 99.

terprète qui lui a donné cette note, a voulu parler du bambou. M. de Fischer, auquel nous avons soumis cette observation, nous a répondu que c'est bien avec un roseau que se donne le dernier poli. Ce fait n'a rien qui doive surprendre; car, chez nous, les prêles (equisetum) sont fréquemment employées pour un semblable travail.

II. LAQUES NOTRE ET ROUGE DU P. EUSTACHE JAMART.

Malgré les recherches actives d'un grand nombre d'Européens, dit le P. Kircher l, aucun n'était arrivé à imiter, d'une manière satisfaisante, le vernis chinois, avant l'arrivée à Rome du P. Eustache Jamart, de l'ordre de saint Augustin, qui, par un procédé dont j'ignore s'il est l'inventeur ou le dépositaire, prépare une laque aussi belle et ausi brillante que celle de la Chine.»

Le P. Jamart confia son secret au P. Kircher, qui l'a publié dans la *China illustrata*; nous allons le faire connaître en peu de mots;

1. Purification de la laque en bâtons.

On sépare la laque du bois autour duquel elle est agglutinée, on la réduit en poudre grenue, on l'enferme dans un sac de pezzo, avec un peu de savon ou de soude pure et lavée, et l'on maintient le tout immergé dans l'eau durant une nuit. On retire le sac le lendemain; on le presse jusqu'à précipitation d'une matière rouge qui, mélangée avec de l'alumine, sert à divers usages, et l'on retire du sac la résine purifiée D.

2. Préparation du vernis-laque.

On met cette résine purifiée dans un vase de verre; on y verse de l'alcool rectifié, et on laisse le tout en digestion, pendant un ou deux jours, dans un endroit chaud (25° R.), en ayant soin de remuer de temps en temps le liquide avec

¹ China illustrata, 1667, p. 220.

une spatule. On filtre à travers un linge, et le vernis A surnage limpide et diaphane.

3. Vernis rouge B et noir C.

Le rouge se fait en dissolvant du sang-dragon de première qualité avec de la laque purifiée; et le noir s'obtient par le mélange intime de cette même laque avec du charbon d'os réduit en poudre très-fine.

4. Application de la laque et marquetage.

Si l'on veut tacheter en diverses couleurs le meuble à vernir, il convient de procéder ainsi: 1° on mélange de la laque A avec de la céruse pulvérisée; 2° on y trempe trois fois l'objet, dans un premier bain très-fluide, puis dans deux autres plus épais; 3° on fait sécher le meuble, et 4° on le polit avec de la poussière de pierre ponce. 5° Les taches se font avec le vernis noir C; on les fait sécher, on les recouvre de quatre ou cinq couches de laque A, et l'on polit de nouveau. On applique, en dernier lieu, trois ou quatre couches de vernis D¹; on ponce de nouveau, et l'on termine en frottant quelque temps avec un linge humide.

5. Vernis aventurine.

On coupe un fil d'or très-fin en fragments assez petits pour former une poussière grenue; on mélange un vernis épais avec une matière colorante rouge ou violette; on en enduit le meuble, et, tandis que la couche est humide, on y sème la poudre d'or. Quand l'objet est sec, on le plonge deux ou trois fois dans un bain de vernis B, en ayant soin de le faire sécher après chaque immersion. On applique ensuite une couche de vernis A, on polit avec la pierre ponce en poudre, et l'on frotte, pour terminer, avec un linge mouillé. — N. R.

¹ Ce doit être du vernis A; l'erreur provient, sans doute, d'une faute d'impression qui sera restée dans la China illustrata.

BIBLIOGRAPHIE.

CATALOGUE

DES OUVRAGES INDIENS, ARABES, ETC.

RAPPORTÉS PAR M. CH. D'OCHOA.

CHARGE D'ONE MISSION SCIENTIFIQUE DANS L'INDE

PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

La collection de manuscrits orientaux recueillis dans l'Inde par feu M. Ch. d'Ochoa, que M. le Ministre de l'Instruction publique avait chargé d'une mission scientifique en Orient, étant devenue la propriété du Gouvernement, M. de Salvandy en a fait don à la Bibliothèque royale. Mais avant de la faire déposer dans le cabinet des manuscrits, M. le Ministre a chargé deux membres de la Société asiatique d'en rédiger un catalogue sommaire. Ce catalogue, qui a été exécuté à la fin de l'été de 1846, n'était pas destiné à voir le jour; mais M. de Salvandy a désiré qu'il fût publié dans le Journal de la Société asiatique, afin que les orientalistes pussent se faire une idée de ce que renferme la collection de M. d'Ochoa. La commission du Journal s'est empressée de se rendre au désir de M. le Ministre, et elle est heureuse de lui adresser ici les remerciments de tous les amis de la littérature orientale. (Note de la rédaction du Journal.)

MANUSCRITS INDIENS.

SECTION I.

MANUSCRITS SANSCRITS.

N° 1. शिल्पसान Cilpa câstra, Traité sur l'architecture, en sanscrit. Petit volume contenant les treize premiers chapitres de l'ouvrage, qui paraît incomplet; in-8°. Inconnu à Paris.

N° 86. बास्तुशास्त्र Vâsta çâstra, Traité sur l'art de construire les maisons, par Râdja Vallabha; ms. d'une bonne main; petit in-8°, Inconnu.

N° 11. विद्वन्तिविद्यास्य Vidura niti çastra, Essence de la morale et de la politique de Vidura; ms. d'une bonne main, probablement extrait du Mahâbhārata; petit in-8°.

Nº 12. बात्यकोड Atmabódha, Connaissance de l'âme, par Camkara Atchârya; ms. d'une mauvaise main; in-8°.

N° 102. अपरोक्तानुभृति Aparôkcha anubhûti, Intuition de l'invisible, traité de philosophie par Çamkara; ms. d'une bonne main; un vol. in-12.

N° 22. Reservable Rasa ratna kôça. Le trésor des joyaux du goût, ouvrage de rhétorique, de poésie et de musique : ms. d'une main ancienne : grand in 8°.

N° 27. भागि-गिविलास Bhâmini vilâsa, recueil de sentences en vers, analogues, pour le sujet, à celles de Bhartri hari, par Djagannâtha Pandit; ms. ancien d'une bonne main; in-8°.

N° 26. नीतियतक Niti çataka, Centons moraux de Bhartri hari; ms. d'une bonne main moderne et sur papier européen; grand in 8°.

N° 33. शोजप्रधन्ध Bhôdja prabandha, Histoire du roi Bhôdja, ms. d'une bonne main moderne, sur papier européen, ouvrage célèbre; in-4°.

Nº 40. una cien Bhagavad gità, célèbre extrait du Mahâbhàrata; ms. d'une main ancienne, et réparé soigneusement: c'est peut-être le plus élégant exemplaire de cet ouvrage qui ait encore paru en France; in-8".

Nº 41. मोनांचान्याक्त Mimâmsû nyûya ratna, Joyaux de la doctrine Mimâmsâ, par Raghunâtha, lithographié avec le plus grand-soin par des Brâhmanes; petit in-fol.

N° 32. विद्यासहस्र-गम Vichnu sahara namu, Les mille noms de Vichnu, extraits du Mahâbhârata, avec un commentaire; beau ms. d'une main ancienne, in-8°.

Nº 158. त्रिवसहस्राम Civa sahasra nâma, Les mille noms de Civa, ouvrage lithographié avec soin; in-12.

N° 107. ซูลเมาเสาร Krichṇa çataka, Cent stances en l'honneur de Krichṇa, par Achyota, petit poème écrit d'une bonne main; in-12.

N° 10. पुष्ताहात्त्व Puchkara māhātmya, Grandeur de Pokher, légende religieuse qui passe pour extraite du Padma purāna; ms. d'une main ancienne et bonne; in-4°.

N° 31. पुरुषोत्रयमाहात्स्य Purachôttama mâhâtmya, Grandeur de Purachottama, sur la côte d'Orixa; ms. d'une main assez ancienne; grand in-8°.

N° 9. Traité de formules et de cérémonies propres à la secte des civaites, par Nagardjuna; ms. d'une bonne main; in-8°.

N° 24. न्यासिना Nyûsa tilaka, L'ornement des figures magiques, ouvrage d'astrologie judiciaire, suivi du Taltva traya, Les trois principes, et du Manôdûtikû, La messagère du cœur; trois traités ascétiques; ms. d'une belle main moderne, sur papier européen; in-4°.

Nº 3. प्राक्तवा Prabhu kathā, dialogue entre Civa et un as-

cète, ouvrage moderne, médiocrement écrit; in-8°.

N° 18. सम्प्रती Saptaçati, Traité çivaîte, extrait du Mârkandeya purâna; ms. d'une belle main moderne, sur papier européen; in-12.

N° 19. कामान्त Kâma rotna, Le joyau des désirs, ouvrage ascétique des çivaîtes, avec figures mêlées au texte; ms. d'une assez bonne main; in-8°.

N° 25. Extraits sanscrits, volume contenant: 1° श्राचीध Crata bódha, traité de métrique par Kálidásá; 2° श्राचारात Amaru çataka, Les centons érotiques d'Amaru; 3° le commencement du Gita góvinda; 4° un fragment du Nvása tilaka, complet sous le n° 24; recueil écrit d'une bonne main moderne; in-4°.

N° 42. Liturgie brahmanique on recueil de plusieurs morceaux religieux empruntés à des ouvrages plus étendus, mais jouissant tous d'une célébrité populaire, tels que le nouvelaterit Ganapati stôtra, La louange de Ganêça; le निजन

स्तोत्र Mahimna stôtra, La louange de la grandeur de Çiva; le प्रद्र-गरीमाहास्य Ardhanári máhátmya, La grandeur de Çiva androgyne, etc. recueil de pièces manūscrites ou lithographiées avec le plus grand soin; in-12.

N° 2. afurcian Vêni samhâra, célèbre drame indien, lithographie avec soin par des Brahmanes de Bombay; in 4° oblong.

N° 21. कारच्या Kådambari ms. du poeme célèbre nommé

Kådambari, par Båna; bien écrit; grand in-8°.

N° 82. Extraits du Kirâtârdjuniya et du Maghakâvya, avec un commentaire, lithographié avec le plus grand soin; infol. oblong.

Nº 87. Tadiu Raghuvamça, poême célèbre composé en l'honneur de la race de Raghu, accompagné d'un commentaire; lithographié avec le plus grand soin sur papiers de diverses couleurs; in-folio, oblong.

N° 97. राज्यकावा Râma Krichna kâvya, poême en l'hondeur de Râma et de Krichna, avec un commentaire; ce volume, écrit d'une main moderne, mais très-belle, contient un autre petit poème de Sômanâtha; in-4°.

Nº 113. गीतगोबिन्द Gitagóvinda, Le chant en l'honneur de Góvinda, par Djayadéva, avec un commentaire; bon manuscrit d'un ouvrage célèbre; grand in-4°.

N° 151. नेपप्रचित्त Náichadha tcharita, Histoire poétique de Nala, poème célèbre; ms. d'une main ancienne; in-8°.

N° 152. ਜੇਬਕਟੀਵਜ਼ Náichadhatiká, commentaire sanscrit sur l'ouvrage précédent; beau ms. d'une main ancienne; in-8°.

N° 20. Aus Nûichadha, second chant du poème précédent; ms. d'une très-mauvaise main; in-8°.

N° 62. ज्ञान्तिमयुक Çânti mayâkha, Traité sur l'expiation des fautes; ms. d'une main ancienne et peu commune, sur papier ancien; grand in-4°.

Nº 70. mastar Bhagavad gità, édition lithographiec en beaux et gros caractères; in-12.

Nº 72. Miscellanées sanscrites, choix de morceaux attribués à Camkara, à Kâlidàsa et autres, mais dont le contenu a besoin d'être examiné de nouveau; ms. lisible sur papier ancien; in-folio.

N° 37. Traité liturgique appartenant à la doctrine Djâina; court ms. d'une main lourde, contenant plusieurs autres morceaux détachés, entre autres quelques inscriptions; grand

in-4° oblong.

N° 47. Bilhana kavi tcharita, poëme de Bilhana sur ses amours avec la fille du roi Nripati simha, accompagné d'un commentaire; c'est, sauf le préambule, le morceau célèbre connu sous le titre de Tchâurapañtchâçikâ; ms. d'une bonne, main moderne, sur papier européen; in-8°.

Nº 53. ट्याहार्मण्य Vyavahára mayákha, Traité sur la procédure indienne, par Nilakantha; bel ouvrage parfaitement imprimé à Bombay en 1826; n'existe pas, que je sache, à

Paris; in-4° oblong.

N° 88. बोधसार Bôdha săra, L'essence de l'instruction, traité de philosophie, par Nityamukti; ms. ancien, d'une main très-lisible; petit in-folio.

Nº 160. Calendrier hindou, en caractères dévanâgaris;

tableaux; grand in-8°.

N° 88 bis. कुदल्यानन्द Kuvalayûnanda, Traité de rhétorique, par Apyâya Dîkchita; lithographié avec un très-grand soin sur papier bleu; petit in-folio.

Nº 103. Altreari Sărasvata, Traité de grammaire sanscrite, avec un commentaire; ms. d'une main bonne et ancienne;

grand in-4" oblong.

Nº 123. जनसङ्ख्न Samâsa et Kridanta, chapitres de grammaire sanscrite sur la composition et sur la dérivation; litho-

graphié avec soin; in-4°.

N° 59. Traités de grammaire, en sanscrit, prâkrit, hindi, pendjabi; réunion de plusieurs traités, les uns connus, les autres inédits, comme le Rûpâvali, le Lipîdhara en mahratte, et le Bâla vyâkaraṇa; ouvrages la plupart lithographiés en divers formats, tous d'une belle écriture; in-4°

N° 80. <u>жилата</u> Răpâvali, Enumération des formes des mots, grammaire sanscrite; lithographié avec soin; petit in-4°.

N° 156. Fragments de vieux livres sanscrits, pages détachées et sans suite, de mains diverses; grand in-8°.

N° 124. Textes sanscrits, hindoustanis, tamouls, malays; volume renfermant divers morceaux écrits dans ces idiomes, et imprimés dans diverses parties de l'Inde; in 8°.

SECTION II

MANUSCRITS SANSCRITS ET MAHRATTES.

N° 6. पजाञ्जीचरित Padmâvatî tcharita, Histoire de Padmāvatī, légende poétique en sanscrit avec une glose mahratte; ms. d'une bonne main; in-8°.

N° 51. तमार्ग Râmâryâ, stances sanscrites, en l'honneur de Râma, par Mudgala Atchârya, avec une glose mahratte; ms. d'une très-bonne main; in-8°.

N° 52. महालाही Gangâlaharî, poëme en l'honneur de la déesse Gangâ, par le pandit Djagannâtha, avec une glose mahratte; lithographié avec beaucoup de soin; in-8°.

N° 83. Fragments du premier livre du Râmâyaṇa de Valmiki, avéc un ample commentaire en mahratte; lithographié avec beaucoup de soin en un volume grand in-4°.

N°.116. भन्दिनिगितिपातक Bhartrihari niti çataka, Les cent stances de Bhartri hari sur la morale, en sanscrit avec une glose mahratte; in-4°.

Nº 130. आप्रकारित मानसपुता Saptaçloki et Mânasa pâdjâ, les sept stances principales de la Bhagavad gitâ, suivies d'un petit traité philosophique de Tukaram; lithographié; in-12.

Nº 76. मोतापंचोधिनी Gitàrthabódini, Instruction sur le sens de la Gità, commentaire mahratte très-étendu sur la Bhagavad Gità; ouvrage important, très-bien lithographié; in-8°.

Nº 92. ज्ञानेश्वर्गवायद्वीपिका Djuinéçvaru bhavártha dipiká, commentaire, en mahratte, sur la Bhagavad Gitá, différent

de celui qui porte le numéro 76; bel ouvrage lithographié avec le plus grand soin; grand in-4°.

Nº 4. चानेष्ट्यी पर्निगया Djnaneçvari paribhacha, traité philosophique en sanscrit et en mahratte; ms. d'une bonne main; in-8°.

N° 61. प्रतिरोधपाताम Avirôdha prakâça, Traité de cosmographie et d'astronomie, suivi de l'Avirôdha prakâçavivêka sur le même sujet, en sanscrit, avec une préface en mahratte; lithographié avec soin en très-beaux caractères; in-8°.

N° 131. সুনহার Cratabhóda de Kâlidasa et Tchhanda vitchára de Râma Tchandra, deux traités de prosodie, l'un en sanscrit, l'autre en sanscrit et en mahratte; ms. d'une très-

belle main, sur papier européen; grand in-4°.

Nº 117. प्रवृत्तिविद्यन्थन Cabda siddhi nibandhana, Liste de mots sanscrits, radicaux et prépositions, expliqués en mahratte; lithographié avec soin; in-8°.

N° 15. Hymnes et chants populaires hindous, en sanscrit et en divers dialectes populaires, notamment en mabratte; très-belle main dévanâgari, sur papier européen; in-4°.

N° 35. भाषानञ्जारी Bhâchâmandjarî, petit texte sanscrit divisé mot par mot et traduit en mahratte; lithographié à Bombay; volume utile pour l'étude du mahratte; in-8°.

SECTION III.

MANUSCRITS MAHRATTES.

N° 7. विम्ह्याच्यान Bimbâkhyâna, légende mahratte, en vers du dialecte littéraire; ms. d'une bonne main; in-8°.

Nº 8. Transmiren Rati kallola, poëme sur l'amour; lithographié avec soin; in-8°.

N° 13. Œuvres de Vâmana pandit, célèbre poête mahratte; ms. moderne d'une bonne main, sur papier européen; grand in-4°.

N° 14. Poésies de Nama et de Tukaram, poêtes célèbres; ms. d'une très-mauvaise main; in-8°.

N° 38. रामविजय Râmavidjaya, poēme en l'honneur de Râma, par Çrîdhara svâmin; beau ms. d'une bonne main; petit in-folio.

N° 56. हिम्मनी स्वयंतर Ruhmini svayamvara, Mariage de Rukmini, l'une des femmes de Krichna, épisode du Bhâgavata, traduit et développé en vers mahrattes; volume lithographie d'une grande beauté; in-4°.

N° 60. कृष्यनीलामृत Krichņa lilâmrita, L'ambroisie des jeux de Krichņa, poēme mahratte sur les amours de Krichņa, imité de divers poēmes indiens, comme le Bhâgavata, le Harivamça, etc. lithographié avec soin à Bombay; in-4°.

N° 73. पाण्डवपनाप Pândava pratâpa, L'héroisme des Pândavas, abrégé et extrait du Mahâbhârata sanscrit, en mahratte, ouvrage formé de trois parties, texte et commentaire; très-beau livre lithographié avec soin; in-folio.

N° 75. stru-giza Djñana tchandródaya, Le lever de la lune de la science, poême mahratte sur les incarnations de Vichnu, ouvrage lithographié avec soin et accompagné de figures; en deux volumes in-8°.

Nº 90. बालकोडा Bâla kriḍā, poēme mahratte sur les jeux de Krichna enfant, lithographie soigneusement, avec de nombreuses figures; in-4°.

Nº 93. उच्छाकल्यनम् Itchhâ kalputaru, L'arbre qui satisfait tous les désirs, fragment poétique paraissant extrait du Pândava pratâpa, lithographié comme le numéro 73; in-folio.

Nº 108. ट्यालकोडा Bálakrídá, poeme sur les jeux de Krichna enfant, même sujet que le numéro 90, ms. d'une bonne main; in-8°.

N° 110. त्रमदासस्वामिन् Râmadâsa svâmin, œuvres de Ramdâs; ouvrage incomplet, d'une bonne main moderne, sur papier européen; in-4°.

Nº 121. Histoire des poêtes de langue mahratte, d'après Mahipati; ms. d'une main moderne; in-4°.

Nº 122. नुकर्चिति Tukaram tcharita, Histoire poétique de

Tukaram, par Mahipati; poème étendu, en mahratte, formant un très-fort volume; ms. d'une bonne main, in-4°.

Nº 127. OEuvres de Tukaram; ms. ancien, d'une main assez-mauvaise, mais lisible; in-4°.

N° 133. Stances par Râmadâsa; lithographié en très-beaux caractères à Bombay; in-4°.

Nº 153. Collection de petits poêmes mahrattes par divers auteurs; ms. d'une exécution médiocre; in-12.

Nº 165. Recueil de stances mahrattes; ms. d'une main mauvaise, mais lisible; in-8°.

N° 166. Autre recueil de stances, de la même main que le numéro précédent; in-8°.

N° 167. Hymnes en mahratte; ms. d'une main semblable à celle des deux précédents numéros; in-12.

N° 23. quascianouri Pundalikă âkhyâna et Gadjagâuri âkhyâna, légendes populaires en mahratte, ms. moderne d'une bonne main, sur papier européen; in-8°.

N° 28. Poèmes mahrattes, ms. très-grossièrement écrit et peu ancien; in-8°.

Nº 48. पपुरुद्धवर्षचित Pândarangavarna tcharita, Histoire de Pandurang, poeme religieux en mahratte, lithographié avec soin; petit volume de poche.

N° 57. Recueil de plusieurs traités religieux, comme le Civarâtra mâhâtmya, le Haripâtha, le Dargâ stôtra, et autres; lithographië avec soin; in-12.

N° 71. America par Bhaktalilà amrita, L'ambroisie des jeux des dévots, poème en mahratte sur les perfections de Vichnu et de ses adorateurs; ouvrage très-important pour l'histoire des saints mahrattes, volume magnifiquement lithographié; in-fol.

N' 109. Macasa Bhakti vidjaya, La victoire de la dévotion, ouvrage religieux en vers, important pour le vichnuvisme; ms. ancien d'une bonne main; gr. in-fol.

N° 126. налими Bhaktu mâlâ, La guirlande des dévots; poème mahratte par Nâbhâdjî; ms. très-bien écrit; in-4°. Nº 128. august Vyankațêça stôtra et Panduranga stôtra, hymnes en l'honneur des deux divinités de ce nour; lithographie en 1 vol. in-12.

N° 30. स्वात्मानुभव Svåtmånubhava, La conscience de l'union de l'âme avec l'esprit suprême, poeme philosophique; ms.

d'une bonne main assez ancienne; in-8°.

N° 29. प्रमान्त Paramâmrita, La suprême ambroisie, par Mukunda Râdja, poême ascêtique; ms. d'une bonne main moderne, sur papier européen; grand in-12.

Nº 43. द्रासनोध Dâsa bôdha, L'instruction de l'esclave, poème moral sous la forme d'un dialogue entre un précepteur et son disciple, en vingt chapitres; ms. ancien, d'une

bonne main; deux forts volumes in-8°.

N° 44. Liturgie des Sâdhus mahrattes, recueil de plusieurs morceaux religieux en mahratte, qui jouissent d'une grande célébrité dans l'ouest et le nord de l'Inde, comme le Panduranga stôtra; lith, sur papier de diverses couleurs; in-8°.

N° 74. such Arati, traité sur la cérémonie de ce nom célébrée en l'honneur d'un dieu ou d'un précepteur; litho-

graphié à Bombay; in-8°.

Nº 81 विवेकसिन्ध् Vivêka sindhu, L'Océan de la distinction, ouvrage philosophique par Mukunda Râdja; ms. moderné. d'une bonne main; in-fol.

Nº 89. नान्द्रेयचरित Nâmadêva tcharita, Histoire de Nâma dêva, petit poême en mahratte; ms. d'une main peu élégante, mais lisible.

Nº 95. मुलासामा Múlastambha, dialogue entre Içvara et Pârvatî; ms. d'une assez bonne main; in-12.

Nº 96. Practar Bhagavad gîtâ, traduction en vers mahrattes de cet ouvrage célèbre, sans commentaire; ms. d'une main peu élégante mais lisible; in-12.

N° 105. भाजवन्द्रिका Bhâvatchandrikâ, traduction en prose mahratte de la Bhagavad gitâ, par Balladjî Sunderdjî, lithographie à Bombay avec soin; in-8°.

Nº 98. भीनामायचन्द्रिका Gitá bhávatchandriká, texte et com-

mentaire de la Bhagavad gîtâ, en mahratte; lithographié avec soin à Bombay en 1 vol. in-8°.

N° 118. विद्युनीति Vidoor Neetee, maximes morales de Vidura, en mahratte, extraites et imitées du Mahâbharata, li-

thographie à Bombay en 1 vol. in-4°.

N° 111. जुक्ताहाल्यी Çuka bâhâttarî, Les soixante et douze historiettes d'un perroquet, ouvrage traduit du sanscrit en mahratte, et lithographié à Bombay en 1 vol. in-8°.

N° 155. सिंहासनवजीसि Singhâsan battisi, Le trône enchanté, en mahratte, lithographié avec soin; petit in-4°.

Nº 157. नीतिकया Nilikathā, Histoires morales, traduites du bengāli en mahrate; lithographié en 1 vol. in-12°.

Nº 68. पद्मोपाच्यान Pantchépâkhyâna, Les cinq récits, imitation et extraits des fables du Pantchatantra; lithographié avec soin en 1 vol. in-4°.

N° 84. लघुहितोपदेश Laghuhitópadêça, extrait de l'Hitopadeça en mahratte, caractères vulgaires, lithographie en 1 vol. in-4°.

N° 99. Poëmes mahrattes; ms. ancien d'une main mauvaise, quoique lisible; in-8° oblong.

N° 100. Chansons mahrattes; ms. très-bien écrit sur pa-

pier européen; volume curieux; in-8°.

N° 115. Mélanges mahrattes; petit volume in-12 contenant divers fragments mahrattes, entre autres un traité sur le second mariage des veuves des Brâhmanes, un traité sur la morale, une description de la terre; in-12.

N° 137. Fragments mahrattes copiés par une main moderne sur papier européen; la plupart en vers; ms. in-4°.

N° 138. Fragments mahrattes copiés par une main moderne, mais excellente, sur papier européen; in-4°.

Nº 34. Documents sur l'histoire littéraire des Mahrattes; volume dont le contenu est indiqué par une courte table; in-12.

N° 36. Mémoire historique sur l'Inde en mahratte, ms. d'une belle main moderne sur papier européen; in-4°.

Nº 39. Littérature mahratte, documents recueillis dans le

Maharachtra, par Ch. d'Ochoa; 3 vol. in-8°, d'une main moderne, mais excellente, sur papier européen.

N° 58. Collection de documents sur l'histoire littéraire des Mahrattes, recueillis par Ch. d'Ochoa; fragments de géographie, d'histoire et de poésie, la plupart manuscrits, et presque tous d'une bonne main; in-4°.

N° 112. Documents sur l'histoire littéraire des Mahrattes, recueillis par Ch. d'Ochoa; ms. in-fol. oblong écrit d'une bonne main moderne, partie en devanâgari, partie en caractères vulgaires.

N° 134. Notes diverses bibliographiques et littéraires prises durant un voyage dans l'Inde, de 1843 à 1844 par Ch. d'Ochoa; in-12.

N° 135. Notes diverses prises en voyage, 1843-1844; recueil utile pour la connaissance de la collection même de M. d'Ochoa; in-8°.

Nº 136. Catalogue de livres mahrattes et sanscrits, dont plusieurs font partie de la collection de M. d'Ochoa; in-12.

N° 104. निवादसस्त्राम Nighanța prakăça, compilation médicale en mahratte par Gangadhar Djochi; fort volume in-4°, lithographie à Bombay avec un grand soin, et accompagne de tables; ouvrage important pour l'étude de la médecine indienne.

Nº 54. चार्चंग्रह Sărasamgraha, L'essence du calcul, traité d'arithmétique, par demandes et par réponses ; lithographié ; in-4º.

N° 55. ब्रोजगियन Bidjaganita, traité d'arithmétique, traduit de l'anglais en mahratte; lithographié en 1 vol. in-8°.

N° 91. दिख्यान Digdarçana, fragment d'un traité de géographie en mahratte, ouvrage vraisemblablement traduit de l'anglais; lithographie en 1 vol in-8°.

N°. 120. Dialogues on geography and astronomy, en mahratte; lithographie à Bombay en 1 vol. in 8°.

N° 140. A course of mathematics, in the mahratta language; 3° vol. dépareillé d'une collection qui pourrait avoir de l'intérêt; lithographie à Bombay, 1840, 1 vol. in-8°. N° 64. The principles of english grammar, par le Révérend Stevenson; grammaire anglaise en mahratte; lithographie en 1 vol. in-8°.

Nº 63. Mahratta translation of Æsop's fables; traduction des fables d'Ésope en mahratte; lithographié à Bombay en 1841, 1 vol. in-8°.

N. 79° A plain and short history of England for children, histoire d'Angleterre en mahratte, par Hurree Keshowjee; lithographié avec soin à Bombay en 1838; in-8°.

N° 125. Exposure of the hindoo religion, by J. Wilson; lithographié à Bombay et suivi d'un second traité du même auteur, Bombay, 1835, 1 vol. in 4°.

N° 129. Évangile selon S'-Mathieu, en mahratte; lithographié avec soin en 1 vol. in-4°.

N° 139. Mahratta translation of Berquin's children's friend, traduction mahratte de l'Ami des enfants de Berquin; lithographie avec beaucoup de soin; 2 vol. in-4°.

N° 150. Recueil de petits traités sur la religion chrétienne en mahratte, sous forme de livre de lecture; in-8°.

N° 177. Traité d'éducation en mahratte; lithographie avec soin en 1 vol. in 8°.

N° 78. Alphabet dévanâgari et mahratte vulgaire, comparés, avec un syllabaire et des modèles de lecture; lithographié à Bombay en 1843, in-4°.

N° 170. Ancient and modern alphabets of the popular hindulanguages of southern India; lithographie à Londres, in-4"

SECTION IV.

MANUSCRITS GUZARATIS.

N° 143. Prêma sâgara, traduction en guzarati dece poeme célèbre: lithographie en caractères semi-cursifs; un volume grand in-4°.

Nº 16. Mahâbala malayâ sundarî, Histoire poétique des

amours de Mahâbala et de Malayà la Belle; ms. d'une belle et ancienne main dévanagari ; grand in-8°.

Nº 144. Kabisa, traité sur l'intercalation dans l'année persane, par Molla Firouz, en guzarati et en persan; imprimé et lithographié à Bombay, en 1828; un vol. in-folio.

N° 145. Makulate brahmani, traité sur le Zoroastrisme, par Molla Kaous; un volume in-4°.

N° 159. Servati din zerdoschti, Principes de la religion de Zoroastre, par l'Herbed Kaousdji Mantcherdji; lithographie en un volume in-4°.

Nº 141. A goojrathee treatise on the management of schools: Bombay 1824, in-8°

Nº 174. Traités grammaticaux et autres en guzarati; lithographies et en partie imprimés ; un volume grand in-12.

N° 142. Goojrathee translation of Berquin's children's friend, t. I; volume dépareille d'une collection qui pourrait être utile pour l'étude du guzarati; Bombay 1833, în-4°.

N° 147. Amkanî tcho padî, traité d'arithmétique; lithographié à Bombay en 1842; in-4°.

Nº 148. Traités guzaratis lithographies dans le caractère cursif de ce dialecte; un volume in-4°.

SECTION V.

MANUSCRITS PENDJABIS.

N° 50. Hanuman nataka, Le drame de Hanuman, traduction du drame indien en pendjabi; ms. d'une main moderne peu élégante, sur papier européen; in-4°.

N° 149. Manuscrit en caractères pendjabis, d'une très-belle exécution; un fort volume in-8°.

Nº 154. Pandigranthi, collection de textes religieux et mo raux, en caractères pendjabis, d'une belle main; in-12

SECTION VI.

MANUSCRITS EN BHÂKHÁ ET EN HINDI.

Nº 45. उद्याचित Oukhâ tcharita, poēme dans le dialecte de Bradj, par Paraçurâma; ms. d'une main ancienne, mais lisible; un volume in-8° oblong.

Nº 46. Recueil de petits poêmes en hindi; ms. ancien,

d'une main assez mauvaise, mais lisible; in-8°.

Nº 49. तुलचोदासचित Tulasi dasa tcharita, Histoire du célèbre poète Tulasidas; ms. d'une main peu élégante, mais lisible; in-12.

N° 94. Fair i sur Svarga réhana, L'ascension au ciel, poème dans le dialecte de Bradj, par Vichnu Kavi; ms. ancien, d'une mauvaise main; in-12.

Nº 101. जारामासे Bârâmâsê, poëme sur les douze mois, par Châirâsâh, dans le dialecte de Bradj; ms. ancien, d'une mauvaise main; in-12.

N° 119. नयुनालतीकया Madhu Mâlati kathâ, Histoire de Madhu et de Mâlatî, poëme par Tchaturbudjadâs; très-beau ms. en caractères dévanagaris anciens; in-4.

Nº 178. नुदानचित्त Sudâma tcharita, Histoire poétique de

Sudama; ms. in-4".

N° 179. भवराजीला Bhavará gltá, poème dans le dialecte de Bradj; ms. d'une très-belle main moderne; grand in 8°.

Nº 180. Madhaonal et Kamkundela, poëme hindi; beau ms. d'une main ancienne; grand in-8°.

Nº 181. Fragment du Râmâyana de Tulasîdâs, en hindi; beau ms. d'une main moderne; in-8°.

N° 182. Chants hindoustânis, en caractères persans; ms d'une main moderne; in-8°.

SECTION VII.

MANUSCRITS EN ANCIEN PRACRIT.

Nº 132. प्राकृतन्यकार्या Prûkrita vyûkarana, Grammaire du

dialecte pråkrit des drames indiens, par Vararutchi; ms. moderne, mais très-bien écrit, d'un ouvrage important ; in-4°.

Nº 5. नाताधन्त्रकथा Nátådhammakathå, Traité de la doctrine Djáina; ms. d'une écriture ancienne et fort belle; ce volume, quoique incomplet, est un des plus précieux de la collection; grand in-8°.

Nº 67. qualanta Pinda viguddhi, axiomes sur les règles relatives aux aliments, suivant la doctrine des Djáinas; ms. ancien, d'une très-belle main; in-8°.

SECTION VIII

NOTES ET EXTRAITS DIVERS.

Nº 169. Notes sur les mœurs et la langue de certaines tribus des montagnes de l'Hindostan.

Nº 168. Liasse de papiers sur Bokhara et autres pays.

Nº 172. Liasse contenant quelques inscriptions.

Nº 175. Liasse de pièces diverses, sanscrites et autres.

Nº 176. Liasse d'un contenu analogue au numéro 175.

Nº 163. Liasse de divers papiers arabes, persans et hindoustanis.

Nº 161. Liasse de pièces imprimées et manuscrites.

Nº 162. Liasse analogue à la précédente.

Nº 164. Boîte renfermant des notes mêlées.

Nº 171. Liasse de pièces diverses.

Rédigé par M. E. Burnour, de l'Institut de France.

MANUSCRITS ARABES!

Nº 1. عرج حكمة العين Ouvrage de théologie mystique, par Mohammed fils de Mobarek-schah al-bokhary; in-8°.

Quelques -uns des volumes arabes, persans et hindostanis de la collection de M. d'Ochoa se trouvant déja au département des manuscrits ou

N° 2. حامية في الحكمة والفقه Remarques sur certaines questions de théologie et sur la biographie de certains docteurs musulmans; in-18.

Nº 3. Quelques traités mystiques, par Mohy-eddin Ibn-al-

Araby ; in-4°.

N° 4. 1° كتاب الاراء والمساورات Ouvrage de morale et de philosophie, par le médecin Aboul-Hassan Aly fils d'Ahmed; — 2° quelques traités mystiques de Mohy-eddin Ibn al-Araby.

Nº 5. Commentaire de خبيع sur le traité de grammaire

intitule wil.

N' 6. منهاج الطالبين Traité de jurisprudence, par l'imam Aboul-Cassem al-Râféy, in-4°.

Nº 7. Commentaire sur le traité de grammaire intitulé Kafyé: ce commentaire porte le titre de [...]; in 8°.

Nº 8. محتصر الوقاية Traité de jurisprudence; la fin manque

- N° 9. Remarques sur certaines questions philosophiquesdans le genre du numéro 2; in-18; la fin manque.
- N° 11. Commentaire sur l'ouvrage intitulé الطوالع, et qui traite de métaphysique et de théologie, par Al-Isfahâny; in-8°. Voyez le dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa aux mots طوالع الانوار.

Nº 12. Modèles de lettres et d'actes de tout genre, 1 vol. in-4°, imprimé au Caire, l'an 1250 (1834 de J. C.).

N° 13. Modèles de lettres, par le scheikh مرعى, 1 vol. in 4°, imprimé au Caire, l'an 1242 (1826 de J. C.).

Nº 14. Slas and Remarques sur un traité de rhétorique, par Molla-Zadeh Malek-schah; in-12.

N° 15. Traité en vers sur les Hadyts, par Abd-al-Rahym al-Irâky, avec un commentaire par lui-même. L'ouvrage porte le titre d'Alfiya ou millième, apparemment parce que le nombre des vers s'élève à mille.

consistant en livres imprimés, ont été distribués par M, le Ministre à diverses bibliothèques de la capitale.

MANUSCRITS PERSANS

Nº 1. Commentaire sur le poème mystique intitule كشي , par Mohammed, fils de Mahmoud, surnommé Dahdar; in-8°.

Nº 2. انے Modèles de lettres, par Djamy; in-4° avec gloses.

Nº 5. Leçons de morale, d'après la vie

des gens de bien; in-4°.

N° 6. Commentaire sur le ; accompagné de quelques autres petits : in-4°; accompagné de

Nº 8. مدائي نامه Poeme composé par l'émir du Sind Soubadar Khan.

Nº 9. Commentaire sur le Gulistan, en arabe, avec gloses.

Nº 10. Divan de (sym); in-8".

Nº 12. تاریخ خزانهٔ عامره Chronique de l'Inde, pendant le xviii siècle, par Golam-Aly Azad; in-4".

Nº 13. Divan de Gany al-Lahydjany; in-4°.

Nº 14. منقاد نامه Catéchisme musulman, en vers; in-18. N° 15. كزن الاسرار Poème de Nizami, avec gloses; in-8".

Nº 16. Récit des guerres entre les enfants de Schah-Djehan; in-12.

Nº 17. Histoire du Sind, par Mohammed-Massoum; in-8°.

Nº 23. نزهنا الارواح Amusement des âmes, traité ascé tique, par Aboul-Hassan Hossein, fils de Le al-Hosseyny; in-8°.

N° 24. Vocabulaire turk expliqué en persan et imprimé à Calcutta en 1825.

N° 25. Divan de اميد . A la suite est un traité, partie en vers, partie en prose; in-8°.

Nº 27. Le Gulistan de Sadi ; in-4°.

Nº 28. Le Gulistan de Sadi, lithographie à Bombay; in-12.

Nº 31. OEuvres complètes de Sadi; édition lithographiée à Bombay; in-folio.

N° 32. Comentaire en persan sur quelques poésies arabes d'Omar Ibn-Faredh; in-8°.

N° 33. يحر المعالى Traité ascétique, par Mohammed, fils de Nassir-eddin Djafar al-Mekky; in-8°,

Nº 34. Quelques notes en persan, prises dans l'Inde.

N° 36. Dix traités sur la vie spirituelle. Il manque le commencement.

Nº 37. Divan de Hafez; in-8°.

Nº 38. Première partie de l'histoire de Perse intitulée عباسي عالم اراى عباسي

N° 39. صير السعادي ou L'élixir du bonheur, traité des devoirs de la religion musulmane ; in-4°. Il manque la fin.

N° 40. Histoire de Crichna, extraite du : in-8°.

N° 41. Le Sekender nameh, de Nizami, avec des gloses ; in-4°.

N° 43. Traité du calendrier à l'usage des Guèbres, par Molla-Fyrouz, de Bombay, et lithographié dans cette ville en 1828; in-4°. Molla-Fyrouz se prononce contre le مبيخ. qui consiste à retrancher tous les quatre ans un jour de l'année solaire, et il réfute, sur ce point, le traité publié par Hadji-Mohammed Haschemy. Le titre est ادلة قوية برعد ورويات المنافذة المنافذة

N° 44. Nigharestan, recueil d'anecdotes, par le molla Ahmed, fils de Mohammed al-Djouyny; édition lithographiée

à Bombay en 1829; in-folio.

Nº 45. Anouar-soheyly, version persane des fables de Pilpai, lithographié à Bombay; in-8°.

Nº 46. مرات كندرى Histoire du Guzarate, édition lithographiée; in-folio.

Nº 47. Divan de Hafez, édition lithographiée; in-4°.

No 48. امواج خوى. Flots de beauté, recueil d'histoires appartenant à la vie ascétique.

N° 50. Recueil de mots et de phrases en persan, expliqués en anglais; in-4°.

N° 51. Traité sur la vie spirituelle; in 8°.

N° 52. Même ouvrage que le numéro 48; in-8°. La fin manque.

MANUSCRITS HINDOSTANIS

ET AUTRES DIALECTES VULGAIRES DE L'INDE.

N° 1. وراحة المومنين Livre sur la religion musulmane, en dialecte du Sind; composé en l'an 1130 (1717 de J. C.); in-4°.

Nº 2. Divan de Alym-Allah-schah; in-12.

N° 3. Traité de la vie spirituelle ; in-8°. Il manque le commencement.

Nº 4. الشعراء Vers soillants des principaux poètes,

par Mir; in-8°.

N° 5. عرالبيان. Magie de l'éloquence, histoire romanesque en vers des amours de Benazir et de Bedr-Monyr, par Myr-Hassan; in-4°.

N° 6. Divan de Adjiz; in-8°.

N° 7. Traduction du Gulistan de Sadi, en hindostani; in-4°.

N° 8. Poème sur la religion musulmane, en dialecte pouchto; in-8°.

Nº 10. Quelques numéros de la Gazette de Bombay, années 1842 et suivantes.

N° 11. Talim-nameh, Notions élémentaires à l'usage des écoles ; lithographié à Bombay en 1835.

Nº 12. Conte; in-4°.

Nº 13. Recueil de sentences, en anglais, hindostani, guzarati et persan; un volume in folio lithographié à Bombay.

Nº 14. Recueil de contes; lithographié à Bombay; in-4°.

N° 15. Catalogue de livres et morceaux hindis, en vers et en prose.

Rédigé par M. REINAUD, de l'Institut de France.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

RAPPORT

Fait à la Société asiatique sur une Chrestomathie chinoise, publiée à Ningpo, en 1846.

La chrestomathie chinoise intitulée The chinese speaker or Extracts from works written in the mandarin language as spoken at Peking¹ est l'ouvrage posthume d'un homme qui, à une modestie excessive, joignait un profond savoir et s'est acquis des titres à la reconnaissance des orientalistes. Avant de parler de cet excellente publication, entreprise dans l'intérêt des études, on me permettra de jeter un coup d'œil sur la courte, mais honorable carrière de M. Thom, mort consul d'Angleterre à Ningpo.

Robert Thom naquit à Glascow, le 10 août 1807. Il était le cinquième fils de M. Jean Thom, estimable négociant de cette ville, qui exerça gratuitement, pendant plusieurs années, les fonctions de commissaire de police (commissioner of police). Destiné au commerce par sa famille, Robert Thom travailla d'abord dans un comptoir de Glascow, puis à Liverpool, où il fit un apprentissage de cinq ans; mais s'y étant lié avec un grand nombre de journalistes et d'hommes de lettres, il cultiva, dans ses moments de loisir, la littérature et l'économie politique. Comme il était doué de beaucoup d'intelligence naturelle, il finit par devenir le correspondant de plusieurs journaux, circonstance qui décida peut-être de sa vocation pour les affaires publiques. En 1828, Robert Thom se rendit,

¹ Cet ouvrage se trouve à la librairie orientale de Benjamin Duprat, rue du Cloitre-Saint-Benoît, n° 7.

en qualité de commis, à la Guayra, où il demeura pendant trois ans. Il paraîtrait qu'il séjourna une partie de ce temps dans la ville de Caracas. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans le département de Venezuela comme à Liverpool, il employa ses loisirs à étudier, et s'y distingua par des discussions bienveillantes et pleines d'aménité avec quelques membres du clergé catholique.

Dans cette situation, après avoir amassé promptement toutes les connaissances qu'il pouvait acquérir sous le rapport du commerce et des affaires, et satisfait de ce côté, il quitta la république de Colombie pour revenir dans sa patrie, d'où il s'embarqua pour Mexico. Ce fut dans l'été de 1833, après son second voyage, que Robert Thom partit pour Bordeaux et de Bordeaux pour Canton. D'autres motifs que des motifs scientifiques ou de pur agrément avaient conduit Robert Thom à la Chine, où il arriva dans le mois de février 1834; mais il était né philologue et aimait la littérature. Se livrant donc avec une incroyable ardeur à l'étude de la langue et des dia lectes de la Chine, il fut bientôt en état de parler le konunhoù correctement et avec la plus grande facilité. Robert Thom n'a pas dévoué son talent à la cause de la justice et de la vérité d'une manière moins noble que Morrison, d'illustre mémoire, car, en 1837, pendant l'absence de M. Gutzlaff, il défendit un accusé et plaida dans le dialecte de Peking. Après avoir inséré une soule d'articles, pleins d'intérêt, dans les journaux et les revues de Canton, il publia successivement les ouvrages dont les titres sont :

 Wang kiaou lwan, a chinese tale, founded on fact. Canton, 1839. (C'est une charmante nouvelle que le professeur Böttger, de Leipsik, a mise en allemand.)

2. Æsop's fables, written in chinese by the learned Man Mooy and compiled in their present form (with a free and a literal translation) by his pupil Sloth. Macao, 1840. (J'ai rendu compte de cet ouvrage à la Société, cahier de mars 1843.)

A vocabulary of the chinese language. Hong-kong. 1843.
 (Petit vocabulaire à l'usage des Chinois.)

Comme homme public, comme homme d'affaires surtout, Robert Thom acquit des distinctions méritées. Les nombreux services qu'il rendit aux négociants, à l'époque de la rupture du commerce en 1839, appelèrent sur lui l'attention des autorités anglaises. Dans le mois de juin 1840, sur les instances réitérées du capitaine Elliot, alors surintendant du commerce britannique, il entra au service du gouvernement, remplit avec beaucoup d'habileté les fonctions d'interprête pendant le siège de Canton en 1841, accompagna le commandant des forces anglaises sur les champs de bataille d'Emouy et de Tchin-hai, où il eut le bonheur de sauver la vie à plus de cinq cents soldats chinois, et négocia le célèbre traité de Nanking. Chargé de l'administration de la ville et du populeux district de Tchin-hai, depuis le mois d'octobre 1841 jusqu'au mois de mai 1842, il se concilia, par ses éminentes qualités, l'estime et l'affection des Chinois. Robert Thom fut nomme consul de Sa Majesté Britannique à Ningpo, le 5 mars 1844, au moment où il éprouvait le besoin d'échapper, pour un temps, à l'existence monotone qu'il traînait dans cette ville, et de rétablir sa santé déjà affaiblie par des travaux et des emplois trop pénibles. Malheureusement, sa vie a été courte; il mourut au consulat de Ningpo, le 14 septembre 1847, âgé de trente-neuf ans.

Le Chinese speaker, ouvrage qu'il a laissé à sa mort, a été recueilli par son excellent frère, M. David Thom, ministre du saint Évangile à Liverpool, théologien subtil, mais très-certainement l'un des écrivains les plus distingués de l'Angleterre. C'est la traduction littérale, avec le texte chinois en regard, du premier volume du Tching-yn-thsoh-yao ou Manuel de la langue vulgaire, publié pour la première fois sous Tao-kouang, en 1834. L'auteur de ce livre, qui a ouvert une école à Koueï-tcheou, dans la province de Kanton, est Tsing-ting-kao. Des quatre petits volumes chinois dont se compose le Manuel, le premier, qui offre à l'étudiant vingt dialogues familiers, des patrons de phrases et des formules de tout genre, intéresse beaucoup plus que les trois autres.

que le dernier surtout, qui n'est qu'un traité de la prononciation chinoise. A ce premier volume, déjà si important, M. Robert Thom a joint deux grands morceaux, dont le premier, qui ne contient pas moins de vingt-huit pages de texte, est un épisode du roman *Hong-leou-mong*, écrit dans le dialecte de Peking, et le second un extrait du recueil de maximes intitulé Kin-pao-thsuen-tsich.

La traduction du texte, toujours simple et précise, est une traduction interlinéaire. Tout le monde sait que l'interprétation des mots, quand on ne veut pas qu'elle perde quelque chose de sa rigoureuse fidélité, devient plus facile à quiconque adopte la langue anglaise et surtout la langue allemande. On peut donc, sans savoir le dialecte de Peking, suivre pas à pas le texte original et reconnaître la valeur de chaque expression. J'ai cru pourtant remarquer une légère inexactitude dans la traduction et dans une note que je trouve à la page 27, chapitre intitulé: Du langage des tavernes ou de l'argot de Peking,

"What's the good of you to get a livelihood? Woo-ta-lang (the dwarf) is quatting on a porter's pole and you can't clutch him! you are not to be compared even with Chang-san or Lee-sze."

Le traducteur observe que Tchang-san (ou le troisième de sa famille) et Li-sze (ou le quatrième de sa famille) sont comme le Jean et Jacques des Français, le Juan y Pedro des Espagnols ou le John Dov and Richard Roe des Anglais, des personnages dont tout le monde a entendu parler et que personne ne connaît, whom every body has heard of and whom nobody knows.

d'avoue que je ne saurais souscrire au jugement que porte ici M. Robert Thom, et, parmi les phrases du même genre qui se trouvent dans le chapitre, il n'y en a pas une, à mon avis, qui fasse l'objet d'une difficulté. Et d'abord, Wou-ta-lang est un personnage du Choui-hou-t'chouen. On trouve son histoire dans le vingt troisième, le vingt quatrième et le vingt cinquième chapitre du roman. Le lecteur en jugera par la table des matières que je présente ici.

Ghap. XXIII. Histoire de Wou-ta-lang, frère de Wou-song. Gomment il épouse Kin-lièn (nénuphar d'or). De la curieuse réception que Kin-lièn fit à son beau-frère. Chasteté de Wou-song. Mission délicate conférée par un gouverneur. Histoire de Si-men-khing, célèbre débauché de la dynastie des Song. Ses liaisons avec une entremetteuse de bas étage. Quelle femme c'était que madame Wang. Amours de Kin-lièn

et de Si-men-khing.

«Chap. xxiv. Suite des amours de Kin-lièn et de Si-menkhing; ils s'abandonnent à la volupté. De quelle manière Wou-ta-lang, étant tombé malade, fut traité par sa femme Kin-lièn, et du poison qu'elle lui administra. Derniers moments de Wou-ta-lang; sa mort. Hypocrisie de Kin-lièn.

Chap. xxv. Obsèques de Wou-ta-lang; toilette du mort; cérémonial funèbre, office religieux; convoi. Kin-lièn, vêtue d'une longue robe de deuil, marche à la tête du cortége. Fausse incinération du corps. Ho-kieou-choh dérobe le cercueil de Wou-ta-lang. Rétour de Wou-song. Comment il apprend la mort de son frère. Du chagrin qu'il en ressentit et de la conversation qu'il eut avec sa belle-sœur. Il offre un sacrifice. Apparition de Wou-ta-lang. Révélations faites par un enfant. Entretien de Wou-song avec Ho-kieou-choh. Étrange festin auquel il convie Kin-lièn et madame Wang. Il venge la mort de son frère par le meurtre de Kin-lièn et de Si-men-khing. Condamnation de Wou-song.

J'en dirai autant de Tchang san, surnommé le Rat des raes, et de Li-sze, surnommé le Serpent des prairies. L'histoire de ces deux personnages est dans le chapitre vi Quant à la traduction de la phrase qui se rapporte à Wouta-lang, elle me paraît inexacte, car:

1° Le traducteur a dédoublé le mot problem le problem le marchand et désigne ici la perche de Wou-ta-lang, à laquelle étaient suspendus deux paniers de patisseries et que ce petit homme portait sur ses épaules, quand il vendait des gâteaux dans les rues.

2° Il a mis un point après le mot 部 木I p'hoûen-kang,

qui est régi par le verbe kéou « saisir avec la main (empoigner), » et d'une phase, il en a fait deux.

C'est ainsi qu'il a traduit : « Wou-ta-lang est accroupi sur une perche, etc. au lieu de « Vous ne pourriez pas même saisir avec la main (empoigner) la perche de Wou-ta-lang. »

Je n'insisterai pas davantage sur ces bagatelles, et la raison en est toute simple, c'est que Robert Thom a toujours reconnu que les explications tirées, à la Chine, de la bouche des naturels, ne pouvaient pas suppléer à la lecture des romans et des pièces de théâtre.

Au nombre des travaux de Robert Thom, il faut encore ranger les chapitres v et vi (Domestic and commercial affairs) de la grande Chrestomathie de M. Bridgman. On n'a jamais rien écrit de plus exact ni de plus instructif. L'expérience des affaires, que l'auteur avait acquise dans sa jeunesse, fut peutêtre cause, en partie, de l'exactitude et de l'originalité de ses apercus. Il puisa dans son commerce avec les artificieux habitants de Canton et de Ningpo, sur les hommes et sur les choses, une foule d'idées justes et de notions vraies. Les livres chinois, trop souvent remplis d'exagérations et de mensonges, n'en ont jamais faitaccroire à Robert Thom. On regrettera toujours qu'il n'ait pas eu le temps d'achever la seconde partie de sa Chrestomathie et de publier son introduction, car il est remarquable qu'il n'a jamais confondu, à l'instar de beaucoup d'érudits, les caractères de la langue écrite avec les mots de la langue parlée, et le petit volume offert à la Société, est aujourd'hui l'unique ouvrage dans lequel les mots se trouvent grammaticalement, si l'on peut s'exprimer ainsi en parlant du chinois, et correctement indiqués.

Enfin Robert Thom est le premier qui ait reconnu, dans le

kouan-hoà ou la langue vulgaire, l'existence de deux grands dialectes, le dialecte de Peking et le dialecte de Nanking.

BAZIN,

Professeur de chinois à l'École des langues orientales.

A M. LE REDACTEUR DU JOURNAL ASIATIQUE.

Monsieur,

Dans, la série d'articles que j'ai consacrés à des recherches sur la géographie et l'histoire anciennes de l'archipel d'Asie, d'après les écrivains arabes et malays, et que le Journal asiatique a bien voulu accueillir, j'ai essayé de déterminer le point de la côte de Sumatra où s'arrêta Ibn-Bathoutha, en se rendant de l'Inde dans la Chine. La comparaison du récit de ce célèbre voyageur avec les indications fournies par la chronique malaye intitulée Schedjaret-Malayou, et par Marco-Polo, m'avaient conduit à placer ce point sur la côte nord-est, dans l'une des localités qui se rapprochent d'Atcheh. La ville de Soumouthra ou Schoumouthra, d'Ibn-Bathoutha, n'existe plus aujourd'hui, ou du moins l'emplacement qu'elle occupait est resté inconnu à tous les géographes et voyageurs modernes, et son nom, qui appartenait autrefois à une localité particulière, est devenu, depuis plusieurs siècles, la dénomination générale de l'île entière. J'ai montré que ce changement doit probablement son origine aux navigateurs arabes qui fréquentaient la partie de la côte où la ville de Soumouthra était située. Ibn-Bathoutha, l'auteur du Schedjaret-Malayou et celui de la Chronique de Pasey, sont d'accord

pour nous attester que, de leur temps, le nom de Sumatra désignait spécialement une ville de cette grande île et le territoire qui l'environnait, et ce témoignage est confirmé par les traditions malayes, qui nous apprennent que le nom ancien et véritable de Sumatra, est قولو قري Poulo (île) Pertcha ou bien قولو النواس, Poulo Indalas.

Ce n'est que par conjecture que j'avais pu déterminer la position de la Soumouthra d'Ibn-Bathoutha, et mes inductions m'avaient conduit à penser qu'elle correspond à l'emplacement actuel de Pasey (Journal asiatique, juin 1846, p. 553, et août-septembre même année, p. 188), ou , suivant une autre hypothèse, à Pédir (Journal asiatique, février 1847, p. 123), deux villes rapprochées l'une de l'autre et toutes deux dans le voisinage d'Atcheh.

Ayant eu postérieurement l'occasion de lire la Chronique du royaume de Pasey, qui m'a été obligeamment communiquée par le conseil de la Société royale asiatique de Londres, j'y ai remarqué un passage, où le rédacteur de cette chronique nous donne la position précise de l'antique ville Sumatra ou Samoudra, et montre que j'avais rencontré juste, en plaçant la Soumouthra de notre voyageur arabe sur la côte nord-est.

Le roi de Samoudra, Melekel-Saleh, dit l'écrivain malay, désirant se marier d'après l'avis de ses ministres et de ses conseillers, envoya une ambassade au roi de Perlak, pour lui demander la main de l'une de ses filles appelée Ganggang Poutri كَعْلَمْ قَرَى Celui-ci la lui accorda et fit équiper une flotte de cent navires, pour conduire la fiancée à Samoudra, en la confiant aux soins de l'un de ses premiers ministres, le Parapatch Pondok

« Lorsque les préparatifs de départ furent terminés, ajoute le chroniqueur, et au jour propice, le sulthan de Perlak se mit en marche, au son de tous les instruments de musique, pour accompagner sa fille au port, jusqu'au navire qu'elle allait monter. Parvenue à cet endroit, la princesse Ganggang Poutri se prosterna devant son pere et sa mère et devant ses deux sœurs, et tous quatre confondirent leur embrassements et leurs larmes. Puis elle s'embarqua et l'on mit à la voile, tandis que le sulthan de Perlak s'en retournait à son palais, le cœur plein de tristesse de cette séparation. Au bout de quelque temps de navigation, on parvint à Djambou-Aijr, et là, le Parapateh Pondok ordonna de jeter l'ancre. Il conduisit à terre la princesse au palais qui lui était destiné et où elle se revêtit de son plus beau costume. Cependant, le sulthan Melek-el-Saleh vint à sa renconfre, l'amena dans la ville de Samoudra, le séjour de la paix, et lui fit une réception magnifique.

سنله سه مستعدله مك قد كتبك عارى يغ بايك مك سلطان قرلق قون براغكتله بكند مغتركى نايك انقد توان قصرى ايت ككوال دغن سكل بون بيئن ستله سده سهى ككوال مك توان قترى كفكغ قون مهبه ايهند دان بند دان سودران كه وا مك توان قترى كفكغ قون نايكك مك دان سودران كه وا مك توان قترى كفكغ قون نايكك كفراهو لال برلايرله مك سلطان قرلق قون كبليله كأستنان دغن قرچنتأنن ستله ببراق لمان برلاير ايت مك سفيله اى كجبو آير سفكها تن قرقاته قندى مجاو توان قترى كف استنان ايت مك برهياسله توان قترى ايت مك سلطان مالك استنان ايت مك برهياسله توان قترى ايت مك سلطان مالك دبوان ماسق كدام نكرى سدر دار السلام دقرمليان دغن دبوان ماسق كدام نكري سدر دار السلام دقرمليان دغن دبوان ماسق كدام كلياً كلياً بهراق كلياً كاري سدر دار السلام دقرمليان دغن

Il résulte de ce passage, que Djambou-Aijr, qui est un village du district des Battas, sur la côte nord-est de Sumatra, entre Pascy et le cap appelé Tandjong Perlak مُنْفُحُ وُلُقَ , ou Diamond Point, et qui était, du temps du roi Melek-el-Saleh, le port de la ville de Samoudra, doit être, sans contredit.

celui de la Soumouthra d'Ibn-Bathoutha, et correspondre aux édifices que le voyageur magrebin nomme Sarha et qu'il met à une distance de quatre milles de la ville. La concordance de l'auteur malay et du narrateur arabe est donc parfaite : le premier nous fixe sur le point qu'occupait la ville de Samoudra ou Soumouthra, tandis que le second nous fournit la distance où elle se trouvait de Djambou-Aijr, en remontant sans doute dans l'intérieur du pays.

Les récits d'Ibn-Bathoutha, de l'auteur du Schedjaret-Malayou et de la Chronique de Pasey prouvent que toute la partie de la côte nord-est de Sumatra, qui s'étend depuis Atcheh jusqu'à Djambou-Aijr et Perlak, était, il y a plusieurs siècles, le foyer d'une civilisation avancée et d'un commerce considérable. La liste des pays qui relevaient de l'empire de Madjapahit (Journal asiatique, juin 1846), et les ruines qui couvrent le sol javanais, ainsi que la relation de Marco-Polo et le Schedjaret Malayou, attestent qu'à Java et à Malaca s'élèvèrent des empires dont la prospérité et la grandeur sont tout à fait déchues de nos jours, mais qui ont laissé des souvenirs qu'il serait utile d'interroger au profit de l'histoire.

Grâce à l'indication par laquelle le rédacteur de la Chro nique de Pasey nous a guidés sur l'emplacement de l'ancienne ville de Samoudra, non loin de Djambou-Aijr, les voyageurs qui parcourront la côte nord-est de Sumatra pourront chercher les vestiges d'une cité dont le nom n'est consigné sur aucune carte et que n'a signalée aucun des navigateurs européens qui, depuis la fin du xv' siècle, ont visité cette partie

du globe.

J'ai l'honneur, etc.

ED. DULAURIER.

NOTE

Sur un nouveau dictionnaire arabe, publié à Marseille, par MM. Rochaïd et Simon Dahdah.

Il y a à peine trente ans que le dictionnaire arabe de Firouzabadiyi, ouvrage plus généralement connu sous le nom de Kamons ou Océan, a été imprimé à Calcutta . Avant cette époque, il n'existait que manuscrit, et il était si rare, même en Orient, que les exemplaires que l'on parvenait à découvrir étaient d'une cherté extrême et tout à fait hors de la portée du commun des amateurs. Ce fut pour obvier à cet inconvénient et faciliter en même temps la propagation de la langue savante des Arabes, qu'un docte prélat maronite, Germanos Farhat², conçut l'heureuse idée de faire un abrégé du Kamous, en ajoutant à ce travail le résultat de ses propres observations, ainsi qu'un certain nombre de termes relatifs à la religion chrétienne et autres, qui ne se rencontrent point dans l'original. Feu M. le baron Silvestre de Sacy possédait une copie de ce dernier ouvrage; une autre avait été entre les mains de Dom Gabriel Taouil, de son vivant professeur d'arabe vulgaire à Marseille. Malgré les additions du savant maronite, il s'en faut pourtant beaucoup qu'il soit irréprochable et qu'il renferme tous les mots de l'arabe, l'une des langues les plus riches du monde. MM. Rochaïd et Simon Dahdah ont cru bien mériter des lettres orientales, en refondant, dans un nouveau travail, les matériaux recueillis par

Mort, dans le mont Lihan, vers le milieu du xviii siècle.

The hamoos or the Ocean, 2 vol. Calcutta, 1817. Il vient de paraître à Calcutta une nouvelle édition de cet ouvrage, en 4 vol. in-8°. Celle qu'on avait commencée au Caire, d'après l'édition de Constantinople, qui est accompagnée d'une traduction turque, a été interrompue, faute de fonds. Il y a quelques années, l'édition de Calcutta a été lithographiée à Bombay, et reproduite en un volume in-folio. Un exemplaire de cette nouvelle édition, le seul peut-être qui existe en Europe, se trouve entre les mains de M. Ét. Quatremère, à qui il a été envoyé par les éditeurs.

Germanos Farhat, et en publiant, a leurs frais, un dictionnaire arabe aussi complet que possible. A cette fin, ils ont consulté tous les lexicographes originaux qui les ont précédés et ils ont mis à contribution la connaissance qu'ils ont acquise de la langue et de la littérature des anciens Arabes. Ils ne se sont pas contentés de placer dans l'ordre voulu les différentes acceptions des mots, d'en indiquer le sens propre et le sens figuré, d'affecter des voyelles qui leur sont propres les termes dont ils avaient à déterminer la signification et la valeur grammaticale; de plus, ils se sont imposé la dure et difficile tâche de donner des voyelles aux mots qui entrent dans les définitions et les explications de ces mêmes termes. Sans nul doute, le lecteur leur saura infiniment gré d'une innovation aussi importante et aussi utile. Les mots dont l'origine n'est pas arabe ont été signales comme tels, et l'on a cu soin de placer entre parenthèses les additions et augmentations qui sont dues aux recherches de nos deux infatigables auteurs. Leur livre, qui est destiné à remplacer celui de Firouzabadiyi, aura, sur celui-ci, le double avantage d'être à la fois et moins volumineux et d'une acquisition beaucoup plus facile. H est imprimé avec des caractères neufs et sur beau papier, dans le format petit in folio, chez MM. Barras et Savournin, a Marseille. A la fin de chaque mois, il paraîtra cinq ou six livraisons, se composant chacune de huit pages; dix-sept livraisons ont déja été publiées. Ceux qui désireraient souscrire à l'ouvrage, pourront s'adresser directement aux auteurs, rue Senac, 74, à Marseille, ou bien à M. Théophile Barrois, quai Voltaire, 13, à Paris.

L'on a placé au commencement du dictionnaire la préface que Germanos Farhat avait composée pour son propre ouvrage. Cette préface, rédigée avec toute la pompe du style oriental, contient l'exposé des motifs qui ont engagé l'auteur à entreprendre son travail, le but qu'il s'est proposé en le publiant, et l'explication des diverses abréviations dont on a fait usage dans le corps de l'ouvrage. Le dictionnaire étant principalement destiné à l'Orient, où presque tous les exemplaires sont déjà placés, les auteurs en garderont seulement une centaine pour les arabisants de l'Europe qui voudraient faire l'acquisition de ce livre.

Pour donner une idée de la manière dont il à été rédigé et faire entrevoir l'importance de cette publication, l'on va transcrire ici, comme spécimen, deux articles pris au hasard dans les livraisons qui viennent de paraître.

الآبِّ بالفتح والشدِّ الحَقِيقُ فَ فَي وَأَبَّ للسَيْرِ أَبِّ وَأَيْبَا وَابِيْتَ ا وَالْمِيْتِ ا وَأَبَالِكُ وَأَبَّ للسَيْرِ أَبِّ وَأَيْبَا وَأَبَالِكُ وَأَبَّ الْمُعَاقُ فَ وَالْبَابِكُ أَبَّتُ أَبَائِكُمُ الْمُعَامَتُ طَرِيقَتُهُ والآبابُ بالفَحْ المَّعْلَمُ السَّيْلِ والمَوْج وآبُّ الفَيْمِ مُعْظَمُ السَّيْلِ والمَوْج وآبُ

C'est-à-dire الّبِيّا (avec fath sur la première radicale et schadd sur la deuxième). l'herbe. أَلَ fut. O et I (noms d'action أَبَ أَبَا، أَبَالًا أَبَا، أَبَالًا أَلَا أَبَالًا أَلَا أَلَالًا أَلَا أَلْ أَلَا أَلْ أَلَا أَلُوا أَلَا أَلَا أَلَا أَلَا أَلَا أَلَا أَلَا أَلَا أَلَا أَلُوا أَلْ أَلَا أَلَا أَلَا أَلَا أَلَا أَلَا أَلَى أَلْكُ أَلَا أَلَا أَلَا أَلَا أَلَى أَلْكُ أَلْ أَلَا أَلَى أَلَا أَلْكُوا أَلَا أَلْكُوا أَلْكُ

فَشَعَ فَرَّجَ مَا بِينَ رِجُلَيْهِ رِفَقَعَ عِنهُ عِنهُ (وِفَشَعَ المَرْأَةَ * عِلْمَ المَرْأَةَ * جامعَها) وفشاح (مَبْنِيَّةً) الفَبْعُ ﴿

C'est-à-dire فرا فري , écarter les jambes entre elles ; avec la prép. فرا فري , s'éloigner d'auprès de quelqu'un فرا مرا , avoir affaire avec une femme. فرا فرا فرا (indéclinable) l'hyène.

La racine à a été omise dans le dictionnaire de Frey-

tag; a sa place, I'on voit , avec cette unique explication Diduxit ab invicem crura (ad mingendum), c. J. Kam. Dj. II et V, id. Kam.

Dans le Kamous, première édition, tom. I, pag. ۲۰۱, on lit, en effet, والتفقيع والتفقيع النبول كفشع والتفقيع النبول كفشع والتفقيع النبول كفشع (التفقيع النبول كفشع (II) id. التفقيع (V) prope jungere anteriores pedam extremitates ac disjungere calces in incessu. Cette dernière forme, ainsi que la signification qui lui est propre, manque dans le dictionnaire de MM. Rochaïd et Simon Dahdah

Parmi les quelques omissions que nous avons remarquées dans cet ouvrage si utile, nous signalerons encore à l'attention des auteurs, la racine Li, avec ses dérivés et leurs diverses significations, que l'on trouve dans tous les dictionnaires arabes.

بَأْتَأَةُ وِبِهِ قَالَ لَهُ بَانِي : Nous lisons dans le Kamous, pag. مَ اللَّهُ وَبِهِ قَالَ لَهُ بَانِي : Nous lisons dans le Kamous, pag. مَ الطّريفُ النَّ والسَّيدُ الطّريفُ وراسُ المُسْكُمُ لَهَ ومَنَ انُ الْجَرَادَةَ وانشَان العَيْنُ ووسطُ الشَّى وَكَسُرْسُو وَرَاسُ المُسْكُمُ لَهُ وَمَنَانَ الْجَرَادَةَ وانشَان العَيْنُ ووسطُ الشَّى وَكَسُرْسُو وَرَحْداحِ العَامُ وَنَبَابُنا عَدادًا

C'est à dire: 1° لَالَتِ avec acc. au بِ de la pers. dire: papa, ، dire à quelqu'un : « tu me tiens lieu de père. » السبب خال « huppe, racine, origine, maître poli, haut du flacon qui contient du collyre, abdomen de sauterelle, prunelle de l'ail, milieu d'une chose intelligent, petit et trapu, savant. « Il' form. أَنْ اللهُ وَاللّٰهُ اللّٰهُ الللّٰهُ اللّٰهُ الللّٰهُ اللّٰهُ الللّٰهُ اللّٰهُ ال

en outre, de côté les formes verbales et dénominatives l'il et l'il dont l'une dérive du mot l'ipapa, et l'autre du mot l'il papa, et l'il papa, et l'autre du mot l'il papa, et l'autre du mo

L. BARGES.

LETTRE DE M. REÍNHART DOZY.

A M. C. DEFREMERY,

Monsieur et ami,

J'apprends, avec un intérêt très-vif, que vous allez donner, dans les Annales des voyages, la traduction de la partie de l'ouvrage d'Ihn-Batoutah qui traite de l'empire persan, et je m'empresse de vous adresser mes observations sur les deux mots que vous me signalez et dont vous avez cherché inutilement l'explication dans nos dictionnaires.

Le premier de ces termes, طيفور, signifie « un plat creux et profond. » Je dois justifier cette assertion, car les lexicographes se content de dire que ce terme désigne « une sorte

de petit oiseau.

Un passage d'Ibn-Batoutali (Voyages, manuscrit de M. de Gayangos, f. 213, r.) est conçu en ces 'ermes: ثم اتوا بطيفور مثله فيه الفاكعة اليابسة وبطيفور مثله فيه الخلاب (١) وطيفور

Au lieu de All, mot auquel nos dictionnaires ne donnent pas le scus de luit, mais seulement celui de muletrum, ne vaudrait-il pas mieux lire All ade l'eau de rose?» Én effet, nons apprenons de Kæmpler (Amæ-

كالى فيه التنبيل. Vous voyez qu'il est question ici d'un d'or, contenant des fruits secs, d'un deuxième rempli de lait et, enfin, d'un troisième contenant du bétel. On lit ailleurs, dans le même ouvrage (manusc. fol. 219 v.): وصنعت اثنى عشر طيفورا ومليتها (ومليتها lisez) بالحاراه Ici le voyageur parle de douze وغطيت كل طبغور منديل remplis de bonbons et couverts d'une serviette. Enfin, Ibn-Batoutah dit, en parlant des Indiens (man. fol. 220 r.): le nom de طيفور ils donnent au مطيفور طبقا طبق. » Ce dernier mot qui, en vérité, est d'origine persane (تانه), désigne réellement « un plat. » Voyez Ibn-Khâcan, apud Hoogvliet, Divers. script. loci, etc. p. 54, où il est question d'un plat rempli de roses; Al-Makrizi, apud de Sacy, Chrestomathie arabe, tom. II, pag. 60 du texte arabe, où on lit: الطبق الذي يوكل عليه le plat dont on mange; » Mille et une Nuits, tom. I, pag. 64, ed. Macnaghten: An-Nowairi, Histoire d'Égypte, man. 2 k (2), pag. 155, où il est parlé de sept cents plats d'or et d'argent , ومن اطباق الذهب والفضة employé dans طابق etc. On trouve le mot سبع مائة طبق le même sens dans les Fables de Bidpai, p. FFF, et ce dernier terme semble avoir la même signification dans ce pas-فكنا تشترى طابق: (.: 34 v.) sage d'Ibn-Batoutah (man. fol. 134 v. Nous pouvions acheter un plat اللعم الغضي السمين بدرهمين rempli de mouton gras pour deux dirhems seulement. » Enfin, Gomes (Cronica de don Pero Niño, p. 53), en parlant de son séjour à Gibraltar, nomme des « Ateyferes llenos de alculcuz, é de otros manjares adovados.

Mais le terme طيفور a passé aussi dans la langue espagnole sous la forme ataifor, et il y désigne aussi « un plat creux et profond » sur lequel on sert les mets assaisonnés avec des

nitates Exotics, pages 373), et de Chardin (Édition de Paris, 1723, t. IV, p., 197), que l'eau de rose, fabriquée en Perse, se transportait dans l'Inde par quantités considérables. — G. D.

sauces, à en croire Cobarruvias (Tesoro, au mot atayfor). Dans la suite, le mot عفور paraît avoir eu aussi une autre signification. On lit chez Diego de Torres (Relation des chérifs, pag. 267): «Leur table et nappe est le sol ou la terre, avec une natte ou un cuir qu'ils appellent taifor. » Tamarid (apud Cobarruvias, loco laud.) dit également que le mot arabe signifie « une table ronde, » et même les dictionnaires espagnols modernes disent que le mot ataifor signifie « une table ronde en usage chez les Maures. »

A en en croire Pedro de Alcala (Vocabulario, au mot ataifor), le pluriel de طيفور est طيفور; mais, chez Ibn-Batoutah

(man. fol. 219 v.), on trouve la forme طيافير.

Je passerai à l'autre mot que vous m'avez signalé, مريحة J'ai noté deux passages d'Ibn-Batoutah ou ce mot se trouve. Au feuillet 81 v. il dit, en parlant du melon (بطين) d'Ispahan: et au feuillet 156 v., en ويُتَخركا يتَّخر الشريحة بالمغرب بقدد وييس في الشمس: parlant du melon dans le Khovarizm ويجعل في القواصركما يصنع عندنا بالشريحة وبالتين المالق Vous avez eu sous les yeux le premier passage, et vous avez eu parfaitement raison en croyant que عرية ne peut se traduire ici par segmentum carnis, sens que lui donnent nos dictionnaires. En effet, dans le second passage, le is se trouve mis sur la même ligne que les figues de Malaga, qu'on sèche au soleil et qu'on place dans des nattes. Le père Moura, qui, avant séjourné en Afrique, a souvent très-bien saisi le sens de certaines expressions d'Ibn-Batoutah dont on cherche vainement l'explication dans nos dictionnaires si incomplets, a traduit, dans le premier passage, le mot appar « figo passado « (traduction portugaise d'Ibn-Batoutah, t. I, pag. 240). et il a eu parfaitement raison, car Pedro de Alcala traduit مريحة Le mot عرائم higo seco abierto par عربية, au pluriel. عرائم désigne donc une figue séchée

Veuillez agréer, etc.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCES-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 DÉCEMBRE 1847.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté. Il est donné lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique, dans laquelle il fixe la manière dont il demande que lui soient livrés les exemplaires qui doivent répondre à la subvention qu'il vient d'accorder à la Société.

On lit une seconde lettre de M. le Ministre de l'instruction publique, dans laquelle il demande les changements qu'a subis la composition de la Société depuis l'année dernière. Ces documents seront adressés à M. le Ministre.

On donne lecture d'une lettre de M. le prince de Craon pour provoquer, de la part de la Société, des dons de livres pour la bibliothèque du Mont-Carmel. Il est décidé qu'il sera envoyé à cette bibliothèque un exemplaire de la Géographie d'Aboulféda et des ouvrages arabes, géorgiens et arméniens dont il se trouve des exemplaires en nombre dans les magasins de la Société.

M. Mohl communique au Conseil une demande de M. Troyer, relative à l'impression du troisième et quatrième volume du Raja Taranguini, dont il vient d'achever la traduction et le commentaire; renvoyé à la commission des

Mémoires de la Société.

Sont proposés et nommés membres de la Société :

M. Auer, membre de l'Académie et directeur de l'Imprimerie impériale de Vienne;

M. Charles - Frédéric BERGSTEDT, agrégé de l'Université d'Upsal; M. le docteur Sanguinetti, à Paris;

M. Edward Thomas, du service civil de la Compagnie des Indes.

LISTE DES OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Par M. Auer. Sprachhalle (Spécimens des caractères de l'Imprimerie impériale de Vienne), gr. in-folio.

Par M. Ariel. Dictionarium latino-tamulicum. Pondichéry,

1847, in 8° (deuxième livraison).

Par l'auteur. Sept exemplaires d'une comédie arabe de M. Daninos.

Par l'éditeur. Journal of the Indian archipelago and eastern

Asia. Singapore, 1847, in-8° (trois numéros).

Par l'auteur. Sechs Wandschirme in Gestalten der verganglichen Welt; ein japanischer Roman im Originaltexte, übersetzt und herausgegeben von D' A. Peizmann. Vienne, 1847, in 8°.

Par l'auteur. Lettera al duca di Serradifalco, intorno ad una ingiusta critica pubblicata in Vienna dal barone Giuseppe di

Hammer-Purgstall. Palermo, 1847, in-4".

Par l'auteur. Clavis talmadica auctore Rabbi Nissim ben Jacob Cairovanensi, edidit et introductione notisque instruxit Goldenthal. Vienne, 1847, 8°.

De la part de la bibliothèque de Copenhague. Codices orientales bibliothecæ regiæ Havniensis exumerati et descript. Pars prior codices indicos continens. Copenhague, 1846. in 4°.

Par l'auteur. Quelques observations sur les travaux de M. de Bunsen et de Lepsius, et sur l'analyse qu'en a donnée M. le vicomte de Rougé, par M. de Paravey. (Extrait des Annales de philosophie chrétienne.)





JOURNAL ASIATIQUE.

FÉVRIER 1848.

PROSODIE

DES LANGUES DE L'ORIENT MUSULMAN,

SPÉCIALEMENT DE L'ARADE, DU PERSAN, DU TURC ET DE L'HINDOUSTANI ;

PAR M. GARCIN DE TASSY.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

Dans mon travail sur la rhétorique des nations musulmanes, j'avais cru devoir omettre ce qui concerne la prosodie; mais plusieurs orientalistes m'ont témoigné leur regret de cette détermination et m'ont engagé à compléter mon travail par un traité spécial sur cette matière. C'est pour me rendre à leur désir que j'ai écrit ce traité dont les matériaux sont pris principalement, comme pour la Rhétorique, dans le Hadâyic ulbalâgat. J'y ai ajouté mes propres recherches et j'ai aussi profité des travaux des Européens qui ont écrit sur ce sujet . Tel qu'il est conçu, mon traité est un travail

¹ Spécialement S. le Clerc, S. de Sacy, G. Freytag et F. Gladwin. Les trois premiers n'ont traité que de l'arabe, et le dernier du persan seulement; aucun d'eux n'a parlé du turc. Je ne mentionne pas M. Ewald qui, dans son Abhandlungen, etc. et dans le Brevis metrorum doctrina, qui termine sa grammaire arabe, a exposé la métrique arabe au point de vue européen, ce qui ne me paraît pas devoir en faciliter l'intelligence.

neuf; il comble un desideratum de la littérature orientale. En effet, le premier j'ai appliqué les règles de la prosodie arabe aux diverses langues de l'orient musulman; le premier, j'ai donné de nombreux exemples, tous traduits à à l'appui des

règles et pour en faciliter l'intelligence 1.

L'importance de la prosodie, pour ceux qui veulent lire et surtout éditer des poëtes orientaux, n'a pas besoin d'être prouvée. Je répéterai même, après mon illustre maître ³, que la connaissance des règles de la métrique arabe est absolument nècessaire à l'intelligence des poésies de l'Orient musulman comme moyen de critique, soit pour s'assurer du sens, puisqu'il dépend le plus souvent de la manière dont on doit prononcer les mots qui entrent dans la composition d'un vers, soit pour corriger les fautes des copistes, fautes qui sont d'ordinaire plus communes dans la poésie que dans la prose, à cause de l'obscurité qui règne souvent dans les vers orientaux par suite des métaphores qui y abondent et des expressions peu usitées que la mesure et la rime y amènent.

C'est pour avoir négligé de s'occuper de la prosodie que d'éminents orientalistes ont commis quelquesois de graves erreurs dans les textes qu'ils ont publiés. Je me contenterai de citer en ce genre le célèbre W. Jones, qui, dans sa Grammaire persane, avait donné fautivement nombre de vers qu'il m'a été facile de corriger dans la nouvelle édition que j'ai

publiée de cet ouvrage, en les scandant avec soin.

3 M. de Sacy, pour abréger, n'a cité aucun exemple, ce qui

rend quelquefois son traité peu intelligible.

¹ S. le Clerc n'a jamais donné la traduction des exemples arabes qu'il a cités, et Freytag ne l'a pas toujours fait.

³ M. de Sacy, Traité élémentaire de la prosodie et de l'art métrique des Arabes.

CHAPITRE PREMIER.

DES MÈTRES RÉGULIERS, DES PIEDS QUI LES COMPOSENT, ET DE LEUR CLASSIFICATION.

On nomme en arabe, et dans les autres langues de l'Orient musulman, la poésie, ou plutôt le discours mesuré et rimé, schir عرض, et la versification, arûz والمناسبة. Ce fut Khalîl ben Ahmad qui le premier rédigea, d'après les anciens vers arabes, les règles de la métrique qui a été adoptée par toutes les nations musulmanes; et ce fut lui qui établit les seize mètres originaux nommés bahar عنا عناسبة au pluriel. Ces mètres ont des paradigmes propres à les faire retenir dans la mémoire, lesquels sont composés d'un certain nombre de mots qui représentent exactement les pieds dont ils sont formés et qu'on nomme rukn جن المناسبة والمناسبة والم

2 Ce rhétoricien vivait vers la fin du 11° siécle de l'hégire, c'està-dire au commencement du 1x° siècle de J. C.

Ce mot, qui est arabe, signifie proprement mer. océan.

* C'est-à-dire pilier. Ce mot, ainsi que plusieurs des expressions techniques qui suivent, ont trait à la dénomination de par suite maison, qu'on donne au vers en arabe.

Fondement.

* Portion, partie.

Cest-à-dire dérivés de la racine arabe faal فعل, parce qu'en effet ces mots appartiennent à cette racine, anssi bien que tous les paradigmes des noms et des verbes en arabe.

Telle est la prononciation usitée en persan, en turc et en hindoustani; mais, en arabe, on prononce arâd, le se prononcant d.

On compte dix pieds originaux et réguliers : deux de cinq lettres et huit de sept, lesquels sont représentés par les dix mots suivants, qui leur servent, en même temps, de dénomination technique, ce qu'on appelle zâbita خابطه, plur. zawâbit ضوابط أ, à savoir :

1. فعولى făŭlūn², le bacchique des pieds latins. Exemples:
م منامر nămūdān, paraître.

2. عالم أَ عَالَم إِ alimun, l'amphimacre. Exemples : ٨. عالم alimun,

un savant; p. المكرى lāschkarē, une armée.

1 C'est-à-dire règle, etc.

² Dans ma transcription, j'ai adopté les longues et les brèves des pieds latins; mais je dois avertir à l'avance que, pour discerner les syllabes longues des syllabes brèves, il faut avoir égard à la prononciation et non à l'écriture. On trouvera plus loin des détails là-dessus.

Les nunnations arabes sont longues. Lorsqu'on veut indiquer régulièrement la scansion, on les écrit en toutes lettres. Ainsi (pour نظام), etc.

'Ici ce mot est censé être écrit مفاتهو, parce que, en effet, en poésie, les voyelles brèves finales peuvent être rendues longues à volonté; c'est ce qu'on nomme مباء , saturation. Il en est de même, plus loin, pour les mots , رجال . (Voyez la grammaire

arabe de Sacy, t. II, pag. 497.)

L'i que j'ai ajouté dans la transcription et qui n'est pas dans le texte, est la marque de l'izafat ou annexion, qui a lieu entre deux substantifs et entre un substantif et son adjectif. On la représente, en persan, en hindoustani et en turc, par un kesra (qu'on n'écrit pas ordinairement). Ce kesra, quoique bref de sa nature, peut devenir long en poésie; c'est ainsi qu'il est employé dans cet exemple.

الرجال faĭlātān, l'épitrite second. Exemples : ما الرجال alrijālā, les hommes; علم تَقْرَعُهُمُ تَقْرَعُهُمُ الْمُعْلِيلُ عَلَيْهُمُ الْمُعْلِيلُ اللَّهُ الْمُعْلِيلُ اللَّهُ الْمُعْلِيلُ الْمُعِلْمُ الْمُعْلِيلُ الْمُعْلِيلُولُ الْمُعِلْمُ الْمُعِلْ

ستغفلی mūstāfīlān, l'épitrite troisième. Ex. متغفلی شختیه mūstāfīlān, l'épitrite troisième. Ex. متغفلی

üktūbnāhū, écrivez (femmes) cela; p. گلزار تر gūlzārī¹

tār, jardin frais.

6. مَعَاعَلَتُ majaïlatūn, l'iambe et l'anapeste réunis. Exemples: مَا اللهُ عَمْ اللهُ اللهُ اللهُ ples: مَا اللهُ الل

7. متفاعلى mūtāfāĭlān, anapeste et ïambe. Ex. منفاعلى mūtākhāschāān, étant humiliė; p. هنومة sūçānī chāmān, le lis du jardin.

8. معمولات māfūlātū, l'épitrite quatrième. Ex. معمولات شيس asmānānī, deux Osmans; P. عثمانان alāmguīr.".

9. فاع لا تن fai-la-tan.

10. مس تفع لن mus-tafi-lun".

Or ces pieds se composent de trois éléments qu'on nomme sabab سبب, c'est-à-dire corde; watad ودد, c'est-à-dire pien; fâcila فاصله, c'est-à-dire cloison, et chacun de ces trois éléments est de deux espèces.

Le sabab est ou khafif , léger, ou saquîl , lourd. Par le sabab khafif, on entend deux lettres dont la première est mue, c'est-à-dire affectée d'une voyelle brève, et dont la dernière est quiescente, c'est-à-dire dépourvue de voyelles; comme

l' Ici l'é de l'izafat est bref.

³ Ici une voyelle brève est censée affecter le ré qu'on prononcerait avec un i au milieu d'un vers.

ces deux pieds ne sont en réalité que le 4 فاعالاتي et le 5 وستفعالي ; aussi M. de Sacy les rejette-t-il du nombre des pieds primitifs. Toutefois, je les ai conservés par des raisons qui seront exposées plus loin.

dans مس mūs (de مستغطى), etc. Parlle second, on entend aussi un groupe de deux lettres, mais dont la seconde est mue ainsi que la première, comme dans مَتُ mūtā (de متفاعلي).

Le watad est ou majmû جُوءِ , conjoint , ou mafrûc , disjoint. Par le premier, on entend un groupe de trois lettres dont la première et la seconde sont mues l'une et l'autre, et dont la dernière est quiescente, comme dans على القال ا

La fâcila est ou sugrâ مغرى, petite, ou kubrâ ركبرى, grande. On entend, par la première, le groupe de quatre lettres, les trois premières mues et la quatrième quiescente, comme امتاعلي on entend, par la seconde, le groupe de cinq lettres dont les quatre premières sont mues et dont la dernière est quiescente, comme dans متعلى mutaïlan², pied secondaire dérivé de مستنعلى.

Voici le tableau de ces éléments :

- ۱. تن tan, sabad khafif.
- 2. تن tănă, sabab saquil.

En réalité, cet élément des pieds est composé du sabab saquil mută et du sabab khafif & fã.

En réalité, cet autre élément de versification se compose de la réunion du sabab saquil on mută et du watad majmu liu.

- 3. تنن tănăn, watad majmû.
- 4. تان tānī, watad mafrûc.
- 5. تننى tănănan, fâcila sugrâ.
- 6. تنننى tănănănân. fâcila tubră.

La phrase mnémologique suivante contient ces six éléments de la versification arabe :

Je ne vois pas un poisson sur le dos d'une montagne.

Si l'on examine les pieds primitifs dont il a été parlé, et les pieds secondaires dont il sera question plus loin, on verra qu'ils se composent des éléments que nous venons de faire connaître.

Occupons-nous actuellement des mètres primitifs et originaux, qui sont formés de la combinaison diverse des pieds dont on a plus haut la liste. Voici, à leur sujet, un quita 3 mnémonique de l'auteur du Hadâyic:

C'est comme s'il y avait إِجَلَانَ jābālin, ainsi que je l'ai dit plus haut. Par conséquent, ce mot est identique à مُكُنَّةُ الْمُعَلِّمُةِ الْمُعَلِّمِةِ الْمُعَالِينِ اللَّهِ اللَّهُ الللَّهُ اللَّهُ اللَّلَّا اللَّهُ اللَّهُ الللَّهُ اللَّهُ الللَّهُ اللَّهُ اللَّهُ اللَّا

Pour مَكْتَن sămăkătān, qui correspond à إِمَانَ إِمَّالَ الْعَالَيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلِيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلِيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلِيْنِ الْعَلِيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلِيْنِ الْعَلِيْنِ الْعَلِيْنِ الْعَلِيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلِيْنِ الْعَلِيْنِ الْعَلِيْنِ الْعَلِيْنِ الْعَلْمُ الْعَلِيْنِ الْعِلْمُ الْعَلَيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلِيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلِيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلَيْنِ الْعَلْمُ الْعِلْمُ الْعَلِيْنِ الْعِلْمُ الْعِلْمِ الْعِلْمُ الْعِلْعِلِيْعِلِيْلِ الْعِلْمُ الْعِلْمُ الْعِلْمُ الْعِلْمُ الْعِلْمِ الْعِلْمُ الْعِلْمُ الْعِلْمُ الْعِلْمُ الْعِلْمُ الْعِلْمُ الْعِلْمُ الْعِلْمُ الْعِلْمُ الْعِلْعِلِيْعِلِيْعِلِمُ الْعِلْمُ الْعِلْعِلِمُ الْعِلْعِلْمُ الْعِلْمُ الْعِلْعِلْمُ الْعِلْمُ الْ

3 Proprement morceau, sorte de petit poeme. (Voyez la préface du tome II de mon Histoire de la littérature hindoui et hindoustani.) دگروافر انگه رمل پسس فسرج دان رجز بعد ازان منسسرح با مستسارع سریع وخفیف است وجعت فرو خسوان پس از مقتضب چیست بحر تسفسارب (۱) کردن قطعه ظاهسر شسود صسورت آن دگر آنکه مشستسق بسود از تسدارك زعكس تقارب پسديد آيسد آسسان

Les mêtres auxquels sont restreints les vers, selon les rhétoriciens, sont au nombre de seize, à savoir : le tawîl, le madîd, le bucît, le kâmil; puis le wâfir, le raml, le hazaj, le rajaz, le musarih, le muzâri, le sarî, le khafîf, le mujtas. Après le muctazab, il y a le mutacârib, dont on connaîtra la forme par ce quita , et enfin le mutadârik, qui en est dérivé, et qui est évidemment l'inverse du mutacârib.

D'entre ces mètres, il y en a sept qui se forment d'un même pied, à savoir : le hazaj, le rajaz, le le raml, le kâmil, le wâfir, le mutacârib et le mutadârik. Les neuf autres mètres se forment de deux pieds différents. Voici le tableau de ces mètres :

L'auteur de ces vers a mis le mètre d'approximation, عقارب, au lieu de le mètre approximatif, متقارب, à cause de la mesure.

² Ces vers sont en effet du mêtre mutacârib régulier dont il sera question plus loin. Chaque hémistiche se compose du pied expété quatre fois.

³ A la lettre « celui qui en est dérivé par forme successive. » Cette expression trouvera plus loin son explication à l'article des cercles.

- Tawit طويل, faulun فعولي, mafailun, مفاعيلي, faulun, emafailun.
- MADÎD مديد , făilatun , فاعلاتن , făilatun , فاعلى , făilatun , făilun , فاعلاتن , făilatun , făilun .
- Bacir بسيط, mūstāfilūn مستفعلن, fāĭlūn, mūstāfilūn, fāĭlūn.
- 4. KAMIL كامل, mutafailun, متفاعلي, mutafailun, mutafailun, mutafailun, mutafailun,
- Wirin مفاعلت , măfāilătūn, măfāilătūn, măfāilātūn, măfāilātūn,
- 6. HAZAJ -; mafailun, mafailun, mafailun, mafailun.
- 7. RAJAZ جز, mūstāf ilūn, mūstāf ilūn, mūstāf ilūn, mūstāf ilūn.
- 8. Rame رمل, failatun, failatun, failatun, failatun.
- 9. Sani بريع, mustafilun, mustafilun, mafulatu مفعولات , mastafilun, mustafilun, mafulatu
- 10. Munsanih منسر, mūstāfilūn, māfūlātū, mūstāfilūn, māfūlātū.
- 11. Kharir خفيف, faïlatūn, mūs-tāfi-lūn مس تفع لي, faïlatūn, mūs-tāfi-lūn مس تفع لي, faï-
- 12. Muzin مضارع, māfāilān, fāi-lā-tūn فاع لا تن , māfāilān, fāi lā tūn.
- 13. Mucrazab مقتضب, māfūlātū, mūstāfīlūn, māfūlātū, mūstāfīlūn.
- 14. Mujtas عتى, műstafilün, failatun, műstafilün, failatun.
- 15. MUTAGARIB متقارب, făulun فعولى, făulun, făulun, făulun, fău
- 16. MUTADARIK Jown, failun, failun, failun, failun.

Voici quelques observations au sujet de ce tableau.

- 1° Les pieds qui le composent ne forment qu'un hémistiche, et il faut, par conséquent, les répéter pour avoir le vers entier.
- 2º Les cinq premiers mètres sont particuliers aux Arabes; les autres sont communs à tous les peuples musulmans.

3° Outre les seize mètres inventés par Khalîl et exposés dans tous les traités originaux sur la métrique arabe, les Persans en ont inventé trois autres 1 dont voici le tableau :

- 1. Jadid جنين , failatun, failatun, mustafilun.
- 2. CARIB , mafailun, mafailun, failatun.

3. Muschakil San, failatun, mafailun, mafailun.

On voit, d'après les tableaux qui précèdent, que le vers ou baît se compose de huit ou de six pieds اركان. Dans le premier cas, on le nomme mucamman c'est-à-dire à huit pieds; et dans le second, muçaddas مسخس, à six pieds. Il y a aussi en arabe des vers de quatre pieds seulement, nommés marabba مربع, à quatre pieds; il y en a même à trois, à deux, et jusqu'à un pied, lesquels prennent les noms de mucallas calca, à trois pieds; mucanna à deux pieds; mawahhad موجد, à un pied.

Il n'y a que les vers de huit, de six et de quatre pieds qui se divisent en deux hémistiches ou misrá c'est-à-dire entrée du vers, ou plutôt de la tente, Le premier pied du premier hémistiche se nomme sadr, oce est-à-dire partie du devant, et le dernier araz عروض, c'est-à-dire partie da milieu ; le premier pied du second hémistiche se nomme ibtida ابتداء, commencement; et le dernier ajuz على c'est-

2 Qu'on écrit souvent, par abréviation, g.

Outre les noms sous lesquels ils sont indiqués ici, ils en ont d'autres qu'on sera connaître plus loin.

à-dire partie postérieure, ou zarb , fixation, par allusion au nom de tente donné au vers; enfin, les pieds intermédiaires, quand il y en a, se nomment hascho , ou remplissage. Le vers à trois pieds est évidemment un hémistiche. Quelques rhétoriciens le considèrent comme un premier hémistiche, et ils en nomment en conséquence le premier pied sadr, et le dernier arûz; d'autres le considèrent comme un deuxième hémistiche et appliquent à ses parties les dénominations conformes à cette idée. La même chose a lieu pour le vers à deux pieds, si ce n'est qu'il n'y a pas de hascho.

Les mètres sari et khafif ont originairement six pieds seulement, et non huit; mais quant aux mètres qui sont réduits à six pieds, quoique originairement ils en aient huit, on les nomme majarrad , ou dépouillés (d'une partie de leurs pieds primitifs).

On nomme sâlim "who, c'est-à-dire sain, le vers dont les pieds ne subissent aucun changement, et muzâhif "c'est-à-dire clochant, celui dont les pieds au contraire en subissent. Il y a un grand nombre de ces derniers, mais l'étudiant ne doit pas s'en effrayer, car ces mètres dérivent des mètres originaux, de même que les pieds secondaires qui les composent dérivent des pieds primitifs.

Ainsi le pied مناعيلن măfāilān, qui est composé d'un watad majnta (pieu conjoint), نف devant deux sababs khafifs (cordes légères). و et بنا devient مستنعلن māstāfīlān, si on place au contraire les deux sababs khafifs عيلن avant le watad majmā نف; et si

on met le watad majmû نه entre les deux sababs khafifs واعلاق faïlātān. Le pied فاعلاق faïlātān. Le pied فاعلاق mūtāfaïlān, qui est composé d'un facila sugra (petite cloison), امنه devant un watad majmû
ماه , devient, si on renverse ces deux éléments,
ماهای faïlān, qui se
compose d'un watad majmû نعولی , devant un sabab
khafîf ماهای , devient ناعلی faïlān, si yous en renversez
les éléments.

De même les mètres sari, khaf if, mansarih, mujtas, muzari et muctazab dérivent les uns des autres, en tant que les quatre derniers se composent de six pieds seulement, comme c'est le cas en arabe; car les mètres sari et khaf if ne se composent, même en persan, en turc et en hindoustani, que de six pieds. Or, le mètre sari se composant des pieds or mustaf ilun, mustaf ilun, mafulatu, si vous commencez par le deuxième pied, et que

vous mettiez le premier à la fin du groupe, vous avez مستغعلى مغولات مستغعلى mūstāfīlān, māfūlātū, mūstāfīlān, ce qui est le mètre munsarih à six pieds. Si de مستفعلى mūstāfĭlūn vous petranchez le premier sabab khafif مس mūs, et que vous le rejetiez à la fin du groupe, vous avez تفعلن مف عولات مس تعلى مس tāfīlān, māfūlātā, mūstāfīlān, mūs; ce qui équivant aux pieds فاعلاتن مس تغع لى فاعلاتي faïlatūn, mūs-tāfi-lūn, fāilātūn, lesquels représentent le mètre khafif. Si vous commencez par le watad majmā qui termine le second pied مستفعلي māstāfilun, du mètre sari, c'est-à-dire par الله ilun, vous avez على مغعولات مستغعلى مستفي avez على مستفيد مغاعيلي فاع لات مغاعيلي tāfīlūn, mūstāf, ou bien māfāilun, fāi, lātu, māfāilun, ce qui représente le mètre muzári à six pieds.

. On voit par là que مس تفع لي mūs-tāfi-lūn, dans le mètre khafif et فاع لاتن fāi-lātūn dans le mètre muzări, ne doivent pas être confondus avec failatun écrits en un فاعلاني mustafilun et فعلاني seul mot, car عنع tafi et على fai, dans la décomposition de ces deux mètres, correspondent au watad mafrůc (pied disjoint) de منعولات māfālātű. Ainsi تنع tafí et علم fai sont ici des watad mafrac, ee qu'ils ne sont pas dans مستقعلي mūstāfīlūn et فاعلاتي fāīlātūn, en un seul mot.

Si on écrit d'abord le pied مععولات mafulatu du groupe du mètre sari, on a منعولات مستفعلي māfūlātā, mūstāfīlān, mūstāfīlān, c'est-à-dire

le mètre muctazab à six pieds. Si l'on commence par le second sabab khafif de منعولات māfālātā, c'est-à-dire par مس تفع لى ناعلاتى alātā, on a عولات mūs-tāfī-lūn, fāilātūn, fāilātūn, ce qui représente le mètre mujtas à six pieds. Ici encore مس tāfī, dans

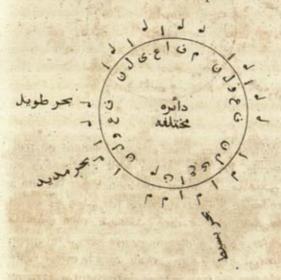
تغع لي mūs-tāf i-lūn, est un watad mafrûc.

Khalîl, l'auteur des règles de la métrique arabe, a imaginé, pour faciliter l'intelligence de ces transmutations des mètres les uns dans les autres, cinq cercles, en arabe دواير dâira, pl. دواير dawāir, auxquels il a donné des noms différents et appropriés à ce qu'ils offrent de particulier. Dans ces cercles que je vais reproduire ici, les lettres qui sont à l'intérieur sont celles des pieds. Elles sont toutes séparées afin de pouvoir se grouper de différentes manières pour former les combinaisons dont il vient d'être parlé. Quant aux lettres min , et alif 1, qui sont en dehors des cercles, elles indiquent, la première, c'est-àdire le mim, une lettre mue, et la deuxième, c'est-àdire l'alif, une lettre quiescente. Ainsi, par exemple, le pied فعولى făulun, qui commence le mètre tawil, mafailan : [] [] []. Les noms des mètres

placés à la marge des cercles indiquent l'endroit où ces mètres commencent.

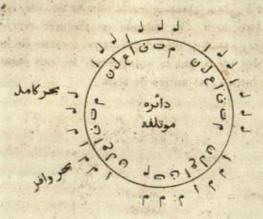
Les mètres tawil, madid et bacit forment un premier cercle, دايرو, en effet, si l'on écrit quatre fois en rond les pieds فعولن مفاعيلن, et qu'on commence par

on a le mètre tawîl. Si on commence par مناع لي فعو d, et qu'on dise لي مغاي لي فعو d, etc. ce qui équivaut, comme il a été dit plus haut, à فاعلات فاعلات اعلى fāīlātūn, fāīlūn, etc. on a le mètre madid; enfin, si on commence par عيلي نعولي منا et qu'on dise عيلي نعولي مناه. et qu'on dise عيلي نعولي مناه. etc. ce qui équivaut à مستفعلي ناعلي mūstāfilūn fāīlūn, etc. on a le mètre bacît. On nomme ce premier cercle makhtalifa, ختلف c'est-à-dire bigarré, à cause de la variété des pieds qui le composent, les uns étant de cinq lettres, les autres de sept.

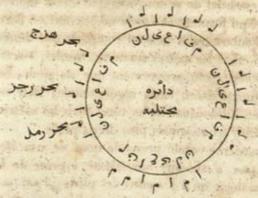


Les mètres kâmil et wâfir forment à eux seuls un second cercle. En effet, si on écrit quatre fois en cercle متفاعلي mǔtāfāĭlūn, et qu'on commence par على, on a le mètre kâmil. Si on commence par

et qu'on dise على متاعلتى, ou régulièrement مناعلتى, măfāīlātūn, on a le mètre wâfir. Ce second cercle est nommé mutalifa موتلنه, c'est-à-dire assorti, parce que les deux pieds qui le composent sont l'un et l'autre de sept lettres.



Les mètres hazaj, rajas et raml forment un troisième cercle. En effet, si on écrit quatre fois en cercle مناعيل, et qu'on commence par اعيلي, et qu'on dise عيلي, c'est-à-dire مستنعل, c'est-à-dire باعلاتي, c'est-à-dire باعلاتي, c'est-à-dire باعلاتي, on a le mètre raml. Le cercle que ces trois mètres composent se nomme majtalibà عتليد, c'est-à-dire dérivé da premier cercle.

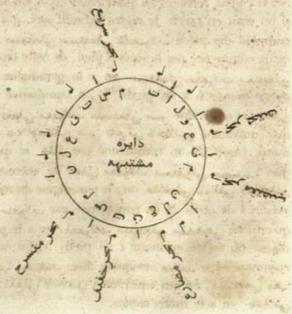


Les mètres sari, munsarih, khafif, muzari, muctazab et mujtas, forment un quatrième cercle. En effet, si on écrit en cercle le mètre primitif sari, qui est composé des pieds مستفعلى مستفعلى مستفعلى مستفعلى مستفعلى qu'on commence par le second pied, de cette façon, مستفعلى مفعولات مستفعلى معولات مستفعلي mètre munsarih à six pieds. Si on commence par ce رتفعلى مفعولات مستفعلى مس et qu'on dise , ce , ce qui équivaut à فاعلاتن مس تفع لن فاعلاتين, on a le metre khafif. Si on commence par et qu'on dise على مفعولات مستفعلي مستف, ou autrement on a le paradigme du mètre, on a le paradigme du mètre muzari à six pieds. Si on commence par sure, et qu'on dise مفعولات مستفعلي, on a le paradigme du mètre muctazab à six pieds; enfin, si on عولات مستفعلي et qu'on dise عولات مستفعلي مس تغعلى فاعلاتى ce qui équivaut à مستغعلى مغ ناعلاتن, on a le mètre mujtas.

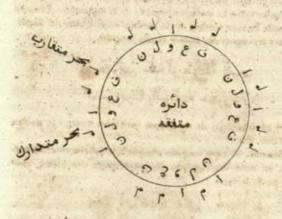
Il est essentiel de se souvenir que les six mètres différents qui forment ce cercle ne peuvent en faire partie qu'autant qu'ils ne sont composés que de six pieds. En effet, les mètres munsarih, muzâri, muctazab et mujtas, n'ont proprement que six pieds, en arabe, quoiqu'ils en aient régulièrement huit en persan, en hindoustani et en turc; mais les mètres sari et khâfif n'ont jamais plus de six pieds.

Ce quatrième cercle prend le nom de muschtabiha مشتبه, c'est-à-dire ressemblant, à cause de la grande analogie qu'il y a entre les pieds مس تغع لى et فاعلاتي en plusieurs mots, et فاعلاتي الله على الم

en un seul.



Le mètre mutacârib forme à lui seul un cercle qu'on nomme munfarida منفرد, c'est-à-dire séparé, distinct. Toutefois, Abû Haçan Akhfasch y a joint le mètre mutadârik, parce qu'en effet si vous écrivez quatre فعول, et que vous commenciez par بنو, vous avez le mètre mutacârib; si, au contraire, vous commencez chaque pied par ها, et que vous disiez بنوبر, ce qui fait بالمنافرة, vous avez le mètre mutadârik. Il est clair, néanmoins, que le système de ce dernier cercle est différent de celui des cercles précédents, car il ne s'agit pas ici de l'ensemble de l'hémistiche, mais de chaque pied en particulier. Ce cinquième cercle, ainsi composé des deux mètres mutacârib et mutadârik, se nomme muttafica si c'est-à-dire concordant.



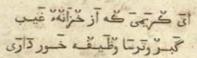
siècle. On lit une curieuse anecdote à son sujet dans Mirza Ibrahim, Persian grammar, p. 233 et suiv. et dans Ia traduction aflemande de cet ouvrage par le professeur Fleischer, p. 229 et suiv.

CHAPITRE II.

DE LA SCANSION, تقطیح, ET DE L'APPROPRIATION DES VERS

On entend par scansion la séparation des vers par pieds selon leurs mètres respectifs, et conformément aux paradigmes 1. Dans la scansion il faut

Au premier abord il paraît impossible de trouver la scausion des vers, et par suite leur mesure; mais avec un peu de persévérance on en acquiert facilement l'habitude. On doit s'exercer d'abord sur les mètres réguliers les plus faciles, tels que le mutacàrib et le hazaj, puis on abordera peu à peu d'autres mètres, et enfin on finira par trouver la mesure de tous les vers. Pour en venir pius aisément à bout, on doit marquer sur les syllabes des vers dont on chérche la mesure les brèvés et les longues; puis on aura recours aux paradigmes pour grouper les syllabes de manière à en former des pieds, et pour trouver enfin la mesure à laquelle ils se rapportent. Prenons pour exemple le vers suivant de la préface du Gulistan de Saadi, et mettons-y les signes des brèves et des longues.



«O être généreux qui de tes trésors invisibles nourris le guèbre et le chrétien, etc.»

Actuellement, si nous coupons chaque hémistiche en trois portions, en ne nous écartant pas des paradigmes des pieds, nous avons les pieds suivants:

> Ai kárimē ki āz khāzā nā i gai-b Failātān mājailān fāi tā-n Gabrō tārsā veāzīfā khōr dāri Fāilātān māfailān fālān

et il nous est facile de reconnaître le mètre khafif.

avoir égard à la prononciation et non à l'écriture. Par exemple, dans le vers suivant, le premier hémistiche n'a que vingt-deux lettres, tandis que le second en a quarante-trois.

نشست(۱) سرور اهل کرمر بجلس خاص دو خوان سه خوان دو سه خوان خواست خان چه خوان که نه خواست

Le Khan, coryphée des hommes généreux, s'est assis dans une réunion particulière; il a demandé deux puis trois plateaux de mets; deux ou trois, quel plateau n'a-t-il pas demandé?

Ce vers, qui est du mètre mujtas, doit se scander ainsi :

Nischāstī sār | wǎrī āhlī | kǎrām bǎ māj | līcī khā-s Dākhā² sī khā | dǔ sī khā khā | sī khā chī khā | kī nā khā-s Mǎ fā ĭ lūn | fǎ ĭ lā tūn | mǎ fā ĭ lūn | fǎ ĭ lā-t

Ainsi l'alif marqué d'un medda, T, compte pour deux lettres, comme dans et anun, temps, amad, il est venu³, qui sont de la forme talun.

Au lieu de prononcer nischast, il faut prononcer ici nischasti; en effet, ainsi que je le dirai plus loin, lorsqu'une consonne quiescente au milieu d'un vers compte dans la scansion, ou doit la prononcer avec un i.

re compte pas dans la scansion. Il se prononce du reste après une voyelle longue, surtout à la fin des mots, d'une manière sourde et nasale.

Dans ce cas la première lettre est censée mue et la seconde quiescente. Ainsi (1) est pour (2) et (2) pour (2).

Il en est de même du wâw, qui se prend quelquefois dans la scansion pour deux wâw; par exemple dans les mots خاوس dāwū-d, David, عاود tāū-s, paon, qui sont de la forme نعان fālā-n 1.

D'autres fois on compte pour une lettre une motion, حركة, ou point voyelle, comme dans le mot arabe الرجال, les hommes, qui peut équivaloir à l'expression persane الرجالو, moi sans cœur, c'est- à-dire hors de moi, qui peut avoir la valeur de مناعيلي māni bēdil, et former le pied بيدالي. Il faudrait en effet écrire ainsi ces mots pour en fixer la scansion, et tel est l'usage suivi dans les prosodies originales.

Dans la scansion, la lettre marquée d'un taschdid compte toujours pour deux lettres; ainsi le mot arabe الله فالله (si ce n'est), le mot persan فعلى farrakh (heureux), etc. sont de la forme نعلى fālūn, et pour les scander il faut les écrire الله فريخ.

En arabe le noun des tanwins ou voyelles nasales

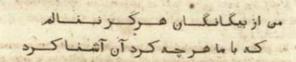
Le pied secondaire montre l'importance des paradigmes orientaux que les longues et les brèves des pieds latins ne peuvent pas suppléer exactement. En effet, d'après le système latin, فعلان se compose de deux longues aussi bien que فعلان, qui est bien différent, puisqu'il a une lettre de plus que le premier mot, lettre qui compte dans la scansion. l'ai tâché de rendre cette différence sensible dans ma transcription en séparant dans ce cas cette dernière lettre par un trait d'union; ainsi je rends فعلان par fālūn et والمنافقة والمن

Cela a lieu, entre autres, à la fin des vers arabes.

a la même valeur que s'îl était écrit. Ainsi L., eau, est pour d'un usage commun où le fatha représente un alif de prolongation qui a été supprimé, la valeur prosodique de la syllabe reste la même, quoique l'alif ne soit pas écrit. Ainsi dans la, qui est pour l'alif hāzā, etc., la première syllabe est longue.

Il y a quelques syllabes longues ou brèves ad libitum. En arabe, ce sont entre autres les pronoms affixes • et • et, en persan, l'i de l'izâfât. Dans les mots turcs et hindoustani les lettres alif, wâw et yé, servant de lettres de prolongation ou formant des diphthongues, sont souvent brèves, ainsi qu'on s'en assurera, passim, dans les exemples.

Lorsque l'alif d'union, , ne se prononce pas, il n'a aucune valeur dans la scansion et on ne doit pas l'écrire si on veut la marquer régulièrement. Exemples:



¹ Ceux de mes lecteurs qui voudraient connaître en détail les licences poétiques particulières aux Arabes trouveront là-dessus un chapitre spécial dans l'excellente Grammaire de M. de Sacy, t. II, pag. 493 et suiv.

Pour les licences poétiques particulières à l'hindoustani, voyez mon mémoire sur la métrique des Arabes appliquée à l'hindoustani. (Journal asiatique, 1832.)

Je ne me plains pas des étrangers, car ils ne me font que ce que mes amis m'ont fait. (Hafiz.)

Ce vers est de la mesure hazaj et de la variété qui se compose des pieds مغاعيلي مغاعيلي فعولي mafailun, măfailun, făulun. Il faut donc le scander ainsi :

> Mănăz begā năgā hārguiz nă nālām Ki bā mā hār | chi kārdānā 1 | schina kār Mã fã i lun măfăilun faulun

Si, au contraire, l'alif doit se prononcer, il compte dans la scansion. Exemple:

Dans ma solitude, le chagrin qui m'accable à cause de toi m'arrache des plaintes .

Cet hémistiche, qui est du mètre hazaj régulier, doit être scandé ainsi :

L'alif de ; est ici un alif d'union et ne compte pas dans la scansion. C'est, en effet, comme s'il y avait منز.

se joignant au mot précédent, il perd son medda et devient alif de prolongation. C'est comme s'il y avait المنا عبد

2 En prose, on prononce aschná; mais, dans les vers, on ne peut pas grouper ainsi plusieurs lettres. Il faut donc détacher le schin et en faire une brève en le prononçant avec un i.

A Dans كرد kard, la dernière lettre ne compte pas dans la scan-

sion et c'est pour cela que je l'ai supprimée dans ma transcription. On fait ainsi à la fin des hémistiches pour les syllabes longues qui ont plus de lettres qu'il n'est nécessaire.

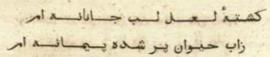
A la lettre «ma plainte relativement à ton chagrin (c'est-à-dire au chagrin que j'éprouve à cause de toi) est une épée dans la main

de la solitude.

Bũwad farya | dĩ saife dar | gămat az das | tĩ tănhaĩ Măfailun | măfailun | măfailun | măfailun

Il en est de même en persan, en turc et en hindoustani pour le , de conjonction. Il a ou n'a pas, selon les cas, la valeur d'une lettre dans la scansion. Lorsqu'il n'a pas cette valeur, on doit le joindre à la consonne précédente, qui prend alors un zamma, comme dans les mots , « moi et toi, prononcés mană tâ, qui sont alors de la forme is făilân. Lorsqu'il a cette valeur, on doit le prononcer séparément et dire, par exemple, man wă tâ de la forme is fâilân.

Dans les mots persans, lorsque le , se trouve après un khé, comme dans خود « sommeil, » خود « soi-même, etc. » خوث « bon, » etc. il ne compte pas dans la scansion². Quelquefois le hé o final ne compte pas pas non plus dans la scansion. Souvent il conserve sa valeur, et quelquefois il compte pour deux lettres³. Le vers suivant offre des exemples de ces trois cas:



Je suis tué par les lèvres de ma bien aimée ; mais ma coupe est pleine de l'eau de la vie. (Faquir.)

¹ Ici l'alif est conservé; il est consonne et ne sert qu'à supporter le fatha ou la voyelle brève a.

^{*} En effet, on ne le fait pas sentir dans la prononciation; aussi le nomme-t-on mukhtafi ou caché. [Voyez mon édition de la Grammaire persane de Jones, pag. 6.]

Dans le cas d'izafat.

Ce vers, qui appartient au mètre raml, doit se scander ainsi:

Kūschlāhī lā | lī lābī jā | nānā am Zābī hāiwā | pūr schūdāh pāi | mā nā ām Fā i lā tūn | failātūn | fā i lūn

En hindoustani, le hé final des pronoms se et ne compte souvent pas dans la scansion. Dans ce cas, ces pronoms ne représentent qu'une brève. Exemples:

Les fleurs de la jûhi et de la jûhi sont tellement belles que, en les voyant, on perd le sentiment. (Araïsch-i-Mahfil.)

Dans مَدَنَّةُ, que j'ai rendu par kūschtāhī, le hé final compte pour deux lettres, c'est-à-dire pour hé et pour yé, car l'i de l'izāfat est bref ou long selon les cas. Ici, ainsi que dans القال ال

ن ام	لي لبي جا نا	كشة اى لع
فا على -	فاعلاتن ا	فاعلا تن
مان امر	ا پرمده يي	زاب حيوا
افاعلن	فاعلا نن	فأعلانن

de l'hémistiche suivant, le hé final ne compte pas dans la scansion.

¿ اَوْ اَبِ اَعْتُ عَمْلَةُ عَلَمْ عَلَم

Dans soo, le hé conserve sa valeur et rend, par conséquent, longue la syllabe qu'il termine.

Ce vers, qui est du mètre mutacârib, doit se scander ainsi:

i hãi khūsch | nămā jā | hể jūhî | kĩ phũ-l
 Kĩ dêkh un | kổ bās sũr | tỉ jātī | hái bhũ-l
 Fá ũ lũn | făūlūn | făūlūn | fāū-l

ای رخ تو رشك مد آسمان

O toi dont la joue fait honte à la lune du ciel.

Ce vers est du mètre sari; il doit se scander ainsi, en effet:

> Aī rūkhi tā | rāschki māhī * | ācīmā-n * Mūftā i lūn | mūftāilūn | fāi lā-n *

L'i est ici ajouté pour la scansion. (Voyez, à ce sujet, une note, pag. 125.)

² Sue ces monosyllabes, voyez mon édition de la Grammaire persane de W. Jones, pag. 6, notes.

2 Voyez plus haut la note 2, pag. 126.

Dans rüschki. Fi de Fizâfat est bref, et dans măhi, il est long et représente un yé. Cette anomalie a été expliquée plus haut.

Dans aciman, on a ajouté un i pour la scansion. A cet effet, on détache de l'alif le sin, et on lui donne un kesra pour avoir une syllabe brève, qui ne peut consister en une consonne sans voyelle.

* Pied artificiel pour الفعولات māfūlā-t, lequel est dérivé de māfūlātī qui est le pied original final du Sarī.

Outre le noun, les poètes persans anciens, tels que Firdauci, Attar, etc. admettaient une autre lettre quelconque quiescente et on en trouve même des exemples chez les modernes, comme dans le vers suivant de Zuhûrî où le jim du mot zus est nécessairement retranché dans la scansion:

Donne-moi ce rin qui fait honte au rubis afin de ranimer mon esprit abattu.

Ce vers, qui est du mètre mutacârib, doit être ainsi scandé :

Bădāstām	di an rasch	ki yācū	tĩ râ
Ki sazam	īlā¹ āc	li fartu	
Fă û lûn	făülün	faulun	faal

S'il y a deux lettres quiescentes réunies à la fin d'un misra, on les compte dans la scansion, soit

On pourrait aussi expliquer cette anomalie comme je l'ai fait dans mon mémoire sur la métrique arabe adaptée à l'hindoustani, c'est à dire considérer le ain de عقل comme un a bref et lire ilajae-l-comme s'il y avait عالم عالم . En effet, le ain a beaucoup perdu, dans l'Inde, en Perse et en Turquie, de sa prononciation gutturale et on n'y prononce guère que la voyelle qui l'accompagne. C'est ainsi que. dans le misra de Wali (du mètre hazaj régulier), cité dans mon mémoire;

که جنّی حق سون پایا می خطاب عاشق نوازیکا

«Il (Mahomet) a trouvé auprès de Dieu un langage qui plaît à ses adorateurs.»

Il faut lire khitabaschic comme s'il y avait salls sans ain.

qu'il y ait un noun quiescent après une lettre de prolongation, soit qu'il y ait d'autres lettres. Ex.

Ton ordre a brûle l'erreur à la porte de la sottise; il a tué le pourquoi sur la tête du comment. (Anwarî.)

Ce vers, qui est du mètre hazaj, doit être ainsi scandé:

> Gălât rā sũ | tỉ hūkmāt bār | dắrī sāh-w Chirā rā kūseh | tĩ āmrāt bār | sărī chũ-n Mã fā î lān | māfāīlūn | făūlā-n²

Lorsque trois lettres quiescentes se trouvent réunies ensemble, comme dans le mot qu'on lit dans le premier hémistiche du vers ci-dessus, on ne compte pas dans la scansion une des deux dernières². On prononce l'autre avec une voyelle brève³ et on conserve la première lettre quiescente. C'est

مفاعيل pour فعولان ا

Telle est la règle que donnent les rhétoriciens orientaux; mais je crois que, sans recourir au retranchement d'une consonne dans la scansion, on peut expliquer cette anomalie en supposant simplement que, dans ce cas, la lettre de prolongation qui est la première quiescente et qui forme une voyelle longue doit être considérée comme une voyelle brève, c'est-a-dire comme un point voyelle. Conformément à cette explication, je lirais ainsi l'hémistiche dont il s'agit; il conformément à cette explication que la première que propose de la première par la le prolongation de la première par l

s'agit: غطرا تحديث لل gălāt rā sūkh | tī hūkmāt, etc.

Quand, dans un vers persan, ture ou hindoustani, une consonne quiescente doit compter dans la scansion pour une brève, on la prononce avec un i qui représente, dans ce cas, notre e muet. On a déjà vu et on verra encore bien des exemples de cette règle.

ainsi que j'ai écrit, dans la scansion figurée, sûti pour sûkht. A la fin des hémistiches, une des lettres quiescentes dans les mots de cette espèce disparaît dans la scansion, mais on conserve les deux autres. Ex.

Le célèbre messager qui est arrivé du pays de mon amie m'a apporté, pour préserver ma vie, un amulette écrit de la main de cette amie ¹. (Hafiz.)

Ce vers, qui est du metre muzări, doit se scander ainsi:

în paiki	nam i war ki	racidaz di	yari do-s
a wardi	harzi ja zi	khäti müschki	bāri dō-s
Māfulu	fá i lá tú	mă fă î lă	fa i la-t

CHAPITRE III.

DES IRRÉGULARITÉS DANS LES PIEDS DES VERS.

On donne le nom de zihâf , ou deviation, aux changements qui ont lieu dans les mètres ou plutôt dans les pieds primitifs qui les constituent. Ces changements consistent en trois différentes choses : 1° à rendre quiescente, une lettre mue, , c'est à dire à ôter une voyelle brève ; 2° à diminuer le nombre des lettres ; 3° à l'augmenter, ce qui forme un assez grand nombre

A la lettre «fait avec l'écriture couleur de musc (c'est-à-dire noire) de mon ami, » Ce vers est mystique. L'ami, c'est Dieu; le messager, c'est Mahomet; l'amulette, le Coran.

d'irrégularités dont les vers mnémoniques suivants font connaître les dénominations spéciales :

از زحافات عروض ای انکه میپرس نسسان
یکبیكرا با تو مییگریسم زمان گروش دار
عصب و اضمار است و وقف وطی و خین وقبض و کفی
بعد از آن تشعیت وقصر وحذن وقطع ای هوشیار
ربع و تخلیع است و ترم و جعفی پس ترفیال و رفع
نقش کن در خاطرت کاید تراهر حیا بالر
هست دیگر وقص و عقل وکسف وخیل وشکل وقطف
بعد ازان حذذ است وصلم وبتر وجدع اندر شمار
زان سپس خرب است وخرم و تحر وتسبیغ و مذال
ثلم وهم و وجب وشتر وقد ما دارادا

O toi qui demandes le nom des différentes irrégularités de la versification, je vais te les dire l'une après l'autre, écoute un moment.

Il y a le asb, Lizmar, le wacf, le taiy, le khabn, le cabz, le kaff; puis, ò intelligent, il y a le taschis, le casr, le hazf, le cat. Il y a aussi le rab, le takhli, le sarm, le jahf, le tarfil et le raf, dont il faut te souvenir et que tu auras à employer fréquemment.

l Ces vers sont de la variété du mètre raml composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتي فاعلاتها أن المنافظة المنافظة المنافظة والمنافظة المنافظة الم

Je dois citer encore le wacs, le acl, le kasf, le khabl, le schakl, le catf; ensuite le hazz, le salm be, le batr, le jad.

Enfin, rappelle-toi le kharb, le kharm, le nahr ', le tasbig.

27

31 (2)

18

23

24

25

36

26

Enfin, rappelle-toi le kharb, le kharm, le nahr ', le tasbig.

27

31 (2)

30

29

31 (4)

31 (6)

le muzâl, le salm be, le hatm, le jabb, le schatr et le casm.

Expliquons actuellement chacune de ces irrégularités en particulier.

chement de la voyelle brève du té dans chement de la voyelle au lieu d'en modifier de paradigme, on emploie souvent une autre forme de la même valeur prosodique, mais plus appropriée au génie de la langue arabe. Ainsi, dans le cas actuel, au lieu d'employer pour paradigme le mot matfailan, on emploie chement matfailan, pied qu'on nomme muzmar chement du nom de son irrégularité. L'hémistiche arabe suivant, qui appartient au mètre kâmil, le seul ou peut s'introduire cette irrégularité, offre un exemple de ce pied dérivé:

صلوا عليد وآلد

Bénissez-le, lui et sa famille.

En voici la scansion :

Sallū alai | hī wa alihī Mūstafilūn | mūtafailūn

On nomme ainsi la réduction du pied عفولات à y qu'on change en فع

2° Ass كالم الم Ce mot s'emploie pour exprimer le retranchement de la voyelle brève du lâm dans le pied مناعلتي māfāilātūn qu'il faut alors prononcer māfāāltūn, mais qu'on change en معصوب du nom de son irrégularité, qui n'a lieu que dans le mètre wâfir.

3° Wace وقف. On entend par là le retranchement de la voyelle brève du té qui termine le pied mafūlātū, dont on fait alors منعولان māfūlātū, dont on fait alors موتون māfūlātū. On trouve cette irrégularité dans trois mètres, le sari, le munsarih et le muctazab.

עיים. On entend par là le retranchement de la lettre quiescente du sabab khafif (corde légère) au commencement d'un pied. Ainsi les pieds الفيانية faïlatan, lorsqu'ils sont makhban المنافعاتية faïlatan والمنافعاتية faïlatan والمنافعاتية faïlatan والمنافعاتية matafilan changé en منافعات mafaïlan, et le pied منافعات mafaïlata منافعات mafaïlata. Cette irrégularité a lieu dans tous les mètres où se trouvent les pieds dont nous venons de parler.

5° Tair à signifie le retranchement de la quatrième lettre qu'escente de deux sababs khafifs (cordes légères) qui commencent un pied, comme,

cndeux mots. قاع لاتن Cette irrégularité n'a pas lieu dans le pied قاع لاتن cndeux mots.

Il en est de même du pied مس تنفع لن séparé en trois mots.

par exemple, dans مستغمل mūstāfīlūn qui, lorsqu'il est matwî مطوى, devient مستعلى mūstāĭlūn qui se change en مغمولات mūftāĭlūn; dans مغمولات māfūlātū, qui devient مغملات māfūlātū changé en بأعلات faĭlātā.

Quelquefois cette irrégularité a lieu dans le pied متفاعلي mūtāfāilūn, mais il reçoit d'abord l'izmār et devient متفاعلي mūtfāilūn, puis خرل mūtfāilūn. On nomme alors cette irrégularité khazl خرل et akhzal اخرا

Le taïy a lieu dans les mêtres bacit, rajaz, sari, munsarih et muctazab:

6° CABZ تبض. Ce mot s'emploie pour désigner la suppression de la cinquième lettre quiescente des pieds معاعيلي fàūlūn qui deviennent ainsi māfāīlūn et نعولي fāūlū. Cette irrégularité a lieu dans les mètres tawîl, madid, hazaj, mutacârib et muzāri. Le pied qu'elle affecte se nomme macbûz مقبوض.

7° Kaff كن. On entend par ce mot la suppression de la septième lettre quiescente dans les pieds مناعيلي fāï-lātūn et فاع لاتي fāï-lātūn qui deviennent, par conséquent, مناعيل māfāilā, فاعلات fāïlātū et فاعلات fāï-lātū. Cette irrégularité a lieu dans les mètres tawil, madid, hazaj, raml, hhafif, majtas et muzāri. Le pied qu'elle affecte se nomme makfūf.

Cette irregularité n'a pas lieu dans le pied مس تفع لن en trois mots.

g° Casa قصر. Če mot signifie supprimer la lettre quiescente du sabab khafif (corde légère), qui est à la fin du pied, et rendre quiescente la lettre précédente. Ainsi, فعولان fāūlūn devient فعولان māfāī-l, ou فعولان māfāī-l, ou فعولان fāūlā-n, مناعيل fāūlā-n, فعولان fāūlā-n, فعولان fāūlā-n, فعولن fāūlā-n, فعولن fāūlā-n, فعولن fāūlā-n, المستفعل fāūlā-n, مستفعل fāūlā-n, مستفعل māstāfī-lūn devient مستفعل mūstāfīl changé en والمناس māstāfīl changé en devient مستفعل māstāfīl changé en devient متعولي māstāfīl changé en متعولي mastāfīl changé et majtas, et le pied qui l'éprouve se nomme

signifie retrancher la lettre quiescente du watad majmû (pieu joint), et rendre quiescente la lettre mue qui la précède. Les pieds qui éprouvent cette modification, et qui se nomment mactû مقطوع, sont: متفاعلى mūstāfilūn³, qui devient مستفعلى mūstāfil¹ changé en منعولى mūstāfilan;

¹ Il y a une autre manière d'analyser cette suppression, quoique le résultat soit le même.

² Elle n'a pas lieu dans le mètre muzari où le pied فاع لا تن étant écrit en deux ou trois mots, il n'y a pas le watad majmû. mais le watad mafrûc ou disjoint.

en trois mots. د نفع لن Cette irrégularité n'a pas lieu dans مس نفع لن en trois mots. Le watad majmu على النسانة في النسانة النسانة المالية والمالية النسانة المالية المالية

mutafailan, qui devient متناعد mutafail changé en اعلان failan qui devient اعلان failan qui devient اعلان failan qui devient اعلان failan. Dans le pied اعلان failatan, on retranche d'abord le dernier sabab khafif تعلى; puis, d'après la règle ci-dessus, le restant du pied devient اعلان fail changé en فعلى failan, comme il a été dit au sujet de اعلى failan. Cette irrégularité a lieu dans les mètres kâmil, raml, mutadârik, madîd, sarî, khafif, mujtas et muctazab.

ربع Ce mot indique une irrégularité qui donne le nom de marbû مربوع au pied qu'elle affecte. Elle consiste à la réunion du khabn خبن et du cat خابئ faïlātān, qui devient

Les fääl.

12° Jaur خف. On entend par là le retranchement du premier sabab khafif et du watad majmû du pied تن faïlatūn, qui se réduit ainsi à تن tūn changé en خون fā, et qu'on nomme خون

TAXHLI خليع. Ce mot s'emploie comme terme technique de prosodie pour exprimer la réunion du khabn خبن et du cat قطع dans les pieds وقطع fāilān et مستفعلي fāilān et مستفعلي fāāl et مستفعل fāāl et متفعل fāālān), et qui prennent le nom de makhli مخلوع.

14° RAF رفع. C'est le retranchement du premier

Elle n'a pas lieu dans le mètre muzări par la raison qui en a été donnée plus haut.

Voyez plus haut en quoi consistent ces irrégularités.
 Comme auparavant, mais dans d'autres pieds.

sabab khafif des pieds مستغعلى mūstāfilūn et مغولات māfūlātū, lesquels deviennent ainsi تفعلى tāfīlūn changé en عولات fāĭlūn, et عولات âlātā changé en مغوف māfūlā. Le pied qui éprouve cette irrégularité se nomme marfū مرفوع.

15° Tarfir ترفيل. On entend par ce mot l'addition d'un sabab khafif au watad majmā final. Ainsi, lorsque le pied مستغطل مستغطل مستغطلة mūstāfīlūn est muraffal مرفل devient مستغطنت mūstāfīlūntūn change en مستغطلت mūstāfīlātūn. Il en est de même des pieds فاعلن fāīlūn et متفاعلن mūtāfāïlūn, qui deviennent فاعلاق fāīlātūn et متفاعلات mūtāfāïlātūn.

16° Wacs وقص. Ce mot se prend pour indiquer le retranchement du té quiescent du pied متفاعلى mūtfāilūn, dėjà altérė par l'izmâr, comme on l'a vu plus haut, pied qui devient ainsi مفاعلى māfāilūn, et qu'on nomme maucūs موقوص. Cette irrégularité n'a lieu que dans le mètre kâmil.

17° Aci عقد. Ce mot désigne le retranchement du lâm quiescent du pied مناعلتي măfāāltān, déjà altéré par le asb, comme on l'a vu plus haut, pied qui devient ainsi مناعلي māfāītān changé en مناعلي. Cette irrégularité ne se trouve que dans le mètre wâfir.

18° KASF كسك 1. Ce mot se prend pour expri-

L'auteur du Hadáyic fait observer que c'est ainsi qu'il faut écrire ce mot et non comme le sont d'autres rhétoriciens suivis, entre autres, par M. de Sacy.

mer la réunion du wacf et du kaff dans le pied متعولات māfūlātū. On fait d'abord subir au té le wacf, c'est-à-dire on en retranche la voyelle, puis on fait subir à ce té le kaff, c'est-à-dire, on le retranche, et ce pied devient ainsi متعولا māfūlā changé en متعولا māfūlān. Cette irrégularité a lieu dans les mètres sari, munsarih et muctazab, et le pied qu'elle affecte se nomme maksūf

ا جُبِلُ. Par ce mot, on entend la réunion du taïy et du khabn dans le pied مستفعلى mūstāfilān, qui devient ainsi متعلى mātālān changé en
fāilātān, et dans le pied مغعولات māfūlātā qui
devient مغعولات māūlātā changé en نعلات fāilātā. Ces
pieds irréguliers prennent alors le nom de makhbūl

مَّكُ C'est la réunion du khabn et du kaff dans مستفعلی fāilātūn, qui deviennent متفعلی mūtāfilā changé en مشکول mafāilā et مشکول fāilātūn, et se nomment māschkāl مشکول. Cette irrégularité a lieu dans les mètres madid, khafif et mujtas 1.

21° Haze حذى C'est le retranchement du sabab khafif de la fin du pied. Ainsi, نعولى făūlūn devient نعولى fāūlā نعولى fāūlā نعول fāūlā نعل ou مناعيل fāūlūn, مناعيل māfāū ou مناعيل fāūlūn, et ces pieds se nomment alors mahzūf فعولى

Mais non dans le mazári qui n'admet pas le khabn.

Cette irrégularité a lieu dans les mètres madid, khafif, hazaj, raml, muzâri, mujtas, tawil et mutacârib.

23° SALM منعولات. Ce mot indique la suppression du watad majmû dans le pied منعولات māfūlātǔ, qui devient ainsi منعولات māfū changé en منعولات fālūn, et nommé, dans ce cas, maslâm معلوم. Cette irrégularité a lieu dans les mètres sarí, munsarih et muctazab.

24° Catr قطعة. Ce mot se prend pour exprimer la réunion du asb et du hazf dans مغاعلتي măfăilătun, qui devient ainsi مغاعل măfāil changé en ونعولي făū-lān, et se nomme mactāf مقطون. Cette irrégularité n'a lieu que dans le mètre wâfir.

25° BATR بتر. On entend par ce mot, en terme de prosodie, la réunion du hazf et du cat dans le pied فع fāūlūn, qui devient ainsi عنولى fā, et la réunion du jabb جرم et du kharm خرم dans le pied خرم māfāīlūn, qui devient المناعيلي māfāīlūn, qui devient إلى fā changé en غاعيلي et ressemble ainsi au pied précédent. Gette irrégularité a lieu dans les mètres mutacârib et hazaj, et les pieds qui en sont affectés prennent le nom de mabtūr.

26° Tasbig تسبيغ. Ce mot se prend ici pour exprimer l'intercalation de l'alif au sabab khafif qui se trouve à la fin du pied. Ainsi, quand مغاعيلي māfāilūn et مسبغ fāilātūn sont muçabbag عاملاتي ils deviennent مغاعيلان māfāilā-n et العلاق fāilātū-n, lequel est changé en ناعليان fāilīyā-n. Cette irrégularité peut avoir lieu dans les mètres hazaj, raml, muzūri, mutacārib, madid, tawīl et majtas.

عرب العنديل العنديل المنظلة. On entend parlà l'intercalation de l'alif dans le watad majmû à la
fin du pied. Ainsi, lorsque les pieds مستغطله mūstāf
ilūn, معناعلي fāilūn et معناعلي mūtāfāilūn sont muzāl
الله مناعلي معناعلي بناعلي بناعلي أن ils deviennent معناعلي mūstāfilā-n.
Cette irrégularité a lieu dans les mètres rajaz, mutadârik, bacit, kâmil, sari munsarih et mactazab. Elle
se trouve ordinairement au dernier pied des deux
hémistiches (le arûz et le zarb), rarement dans les
pieds du milieu de l'hémistiche (hascho), et pas du

Voyez plus foin le numéro 29.

L'auteur du Haddyie les nomme U.S. On verra ce mot employé dans les cercles du rubái.

tout au premier pied des deux hémistiches (le sadr et l'ibtidà).

indiquer la perte qu'éprouve le pied منعولات măfū-lătă de ses deux sababs khafifs, et, de plus, de sa voyelle brève finale, ce qui le réduit à الات lā-t changé en فا fā-a. Si, on retranche ensuite l'alif de ce pied ainsi diminué, et qui prend le nom de majdă منجور, on a le pied bilitère فا fā qu'on nomme manjūr منجور. Cette irrégularité a lieu dans les mètres sari, munsarih et muctazab.

عب عوه على . Ce mot indique le retranchement de deux sababs khafifs du pied مناعيلي māfāilūn, qui devient ainsi مناعيلي māfā changé en بعبوب fāāl, et qui se nomme majbāb بعبوب, ce qui n'a lieu que dans le mètre hazaj.

30° HATM מהף. Ce mot se prend pour indiquer la réunion du hazf et du casr dans le pied מיינים, et demāfāilām, qui se nomme alors mahtûm מיינים, et devient فعول māfā-a changé en فعول fāū-l, ce qui a lieu
dans les mètres tawil, hazaj et mazāri.

31° KHARM — 1. Ce mot s'emploie, en terme de prosodie, pour exprimer le retranchement de la première lettre mue du watad majmû au commencement des pieds. Cette irrégularité, qui a généra-lement lieu au sadr et à l'ibtida, prend, selon les cas, une dénomination différente. Ainsi, lorsque le pied

a une addition de خرم à une addition de quatre lettres au plus, addition qui a lieu quelquelois avant le premier vers d'un poème comme liaisen avec ce qui précède.

de cinq lettres خروم făâlân est makhrâm المنظم . on le nomme aslam المنظم . Dans ce cas, le pied dont il s'agit devient المنظم âlân changé en فعلى fâlân. Quand, dans le même pied, il y a à la fois kharm et cabz, il se réduit à عول âlâ changé en نعل fâlâ, et on le

nomme asram الترم 2.

Lorsque, dans مناعلتي māfāilātūn, on joint le kharm au asb, on nomme ce pied acsam أقصم وأو أقصار وأو أقطاني fāiltūn changé en منعولي māfūlūn.

Quelques-unes des irrégularités que je viens d'indiquer peuvent avoir lieu accidentellement, et ne pas se trouver, par conséquent, dans tous les vers

Adjectif dérivé de , «se casser une dent.»
 Adjectif dérivé de , « retourner les paupières. »

* Adjectif dérivé de خرب, « percement. »

* Adjectif dérivé de , « briser. »

Cet adjectif est dérivé du nom d'action & salm, qui signifie fendre, etc.

Adjectif dérivé de D; «bronchement,» expression qu'il ne faut pas confondre avec alla (Voyez le numéro 27.)

d'un poème. C'est ainsi qu'il est quelquefois difficile de découvrir la mesure d'un vers isolé, à plus forte raison d'un hémistiche, J'aurai soin de parler encore de ces irrégularités accidentelles, et on en trouvera de nombreux exemples dans mon travail.

Quelquefois deux lettres d'un même pied ne peuvent pas être retranchées à la fois; c'est ce qu'on nomme muacaba معاقبه ou incompatibilité. Le tableau qui suit mettra en relief cette théorie. Ainsi on v verra, par exemple, que le pied oile peut se changer, par la suppression de la cinquième lettre. en معاعيل et, par celle de la septième, en معاعلي ; Mais ces deux altérations sont incompatibles, et, ainsi, on ne peut pas réduire ce pied à مناعل. Cette incompatibilité a même lieu entre deux pieds se suivant immédiatement. D'un autre côté, une altération en exige quelquefois absolument une autre. Ainsi, lorsqu'on retranche la quatrième lettre du pied متفاعلي, on doit supprimer aussi la voyelle de la seconde lettre, et dire . Enfin, on est quelquefois obligé de faire usage de l'une des deux altérations entre lesquelles il y a incompatibilité. Ainsi, dans certains mètres, on ne peut pas faire usage du pied primitif régulier منعولات, mais il faut y substituer un des deux pieds secondaires, معولات ou مراقبه on nomme cet autre cas منعلات ou préservation (acte de se garantir).

Les irrégularités qui ont lieu au dernier pied du

premier hémistiche prennent le nom spécial de arûz (pluriel aáriz اعروض), dénomination de ce pied, et celles qui affectent le dernier pied du second hemistiche prennent le nom de zarb مرب

(pluriel zuráb نصروب), nom de ce pied.

En arabe, il arrive souvent que les deux hémistiches d'un vers ne sont pas identiques, quant au dernier pied, si ce n'est cependant au premier vers d'un poëme 1, vers où ces deux pieds sont généralement pareils 2. Quelquefois le dernier pied du premier hémistiche d'un vers est irrégulier, et le dernier pied du second est régulier, ou bien, ce qui est plus commun, le dernier pied du second hémistiche est irrégulier, tandis que le dernier du premier est régulier; d'autres fois leurs irrégularités sont différentes. On trouvera de nombreux exemples de ces cas divers dans le chapitre sur les subdivisions des mètres.

Les irrégularités ne consistent pas seulement au changement des pieds, mais aussi à leur suppression. La suppression d'un pied à chaque hémistiche se nomme juz جرء, et le vers, ainsi réduit, majzû Ouand la moitié du vers est retranchée, cela s'appelle schatr شطر, et le vers, ainsi réduit, se nomme maschtar مشطور. Il y a même, en arabe,

* Cette conformité accidentelle se nomme جنصر , et la non-confor-

mite, منعقبة.

¹ Dans ce cas, au contraire, le premier pied éprouve quelquefois une addition particulière, comme je l'ai dit plus haut, et d'autres fois un retranchement. Ainsi, on trouve, par exemple, au premier pied du vers, qui commence un poeme, عولى pour .

du moins en théorie, des vers réduits au tiers, nommés manhûk منهوك, et des vers à un seul pied, nommés maschtûr ul manhûk مشطور المنهوك.

(La suite au prochain numero.)

NOTICE

SUR LES ANSÉRIENS,

Par M. Catarago, chancelier du consulat général de Prusse en Syrie ¹.

LETTRE A M. DE WILDENBRUCH,

CONSUL GÉNÉRAL DE PRUSSE EN SYRIE.

Monsieur.

J'ai l'honneur de vous annoncer que je viens de faire la découverte et l'acquisition d'un manuscrit ansérien du plus haut intérêt.

¹ M. de Wildenbruch, qui s'est beaucoup occupé des Ansaris, a bien voulu me permettre de publier la lettre intéressante de M. Catafago. Les lecteurs observeront que la traduction des titres des chapitres ne représente pas toujours rigoureusement le texte arabe, mais je n'y ai fait aucun changement, parce que j'ai pensé que le traducteur aura eu de bonnes raisons pour ces petits changements. Il serait à désirer que M. Catafago se décidât à traduire l'ouvrage entier, car les renseignements sur les Ansaris que nous devons à Niebuhr, à Rousseau et à M. de Sacy sont insuffisants pour donner une idée claire du culte secret de cette secte. C'est un singulier mélange de magisme, de christianisme et de mahomètisme, qui occupe, dans le tableau des sectes musulmanes, à peu près la place que le gnosticisme occupait parmi les sectes chrétiennes. M. Catafago est parfaitement placé pour pénétrer le secret que cette peuplade garde avec tant de jalousie, — J. Mohi.

Ge manuscrit, in-4° de 410 pages, est intitulé: مجوع الاعياد والدلالات والاخبار المبهرات وما فيها من الدلايل والعلامات جلّ مظهرها عن الاباء والامهات والاخوة والاخوات تأليف الشيخ الاجلّ الاجهل معدن الجود والتوحيد والغضل والتائيد الشاب الثقد ابوسعيد مغون ابن القاسم الطيران قدّس الله روحد وتور ضريعة

C'est-à-dire, « Recueil des fêtes, preuves et traditions véridiques, avec leurs signes et significations, qui ne doivent être révélées ni à père, ni à mère, ni à frère, ni à sœur; composé par le très-illustre, le très-vertueux, la source de la bonté, de la religion unitaire, de la vertu et de la dévotion, le jeune et savant cheikh Abou-Saïd-Maïmoun, fils de Kassemal-Tabrani (de Tibériade). Que Dieu sanctifie son àme et illumine son tombeau!

Après ce titre, l'auteur débute par une préface, qui est une profession de foi solennelle dans laquelle il rend des actions de grâces au dieu Aly, dans lequel il distingue trois principes: 1° la divinité proprement dite, ou l'essence des êtres; 2° la lumière ou voile, الحجال, qui se manifeste aux hommes sous leur propre forme, dans la personne des apôtres et des prophètes; 3° la porte, الباء, qui est l'esprit fidèle, الباء, ou l'eau, الباء, ou l'eau,

Après la préface, l'auteur passe au sujet de l'ouvrage et déclare avoir reçu ces données, par tradition, de l'un des douze imams, surnommé le savant, divise les fêtes de ses coreligionnaires en deux catégories, arabe et persane, et en donne l'énumération, ense réservant de traiter, dans le corps de l'ouvrage, de chacune en particulier, et d'exposer les cérémonies, prières, histoires, oraisons, etc. qui se rattachent à chacune d'elles.

Quoique le simple titre des chapitres contenus dans ce volume ne soit pas suffisant pour donner une idée de l'intérêt qu'offre cet ouvrage, néanmoins, je vais en transcrire la liste, d'après l'ordre établi par l'auteur lui-même.

اخبار شهر رمضان وما ورد فيه عن الموالي منهمر . ا Histoire du mois de ramadhan, d'après les السلام « Histoire du mois de paix soit avec eux ! »

II. دعا شهر رمصان Prière du mois de ramadhan. »

ااا الغطر . De la fête dite Fathir. »

النظر V: خطبة عيد النظر Oraison de la fête Fathir.» النظر V: جعا عيد النظر Prière de la fête Fathir.»

VI. دكر عبد الاحجى «De la fête des sacrifices.»
 VII دعا عبد الاحجى Prière de la fête des sacrifices.»

شرح الاسماء السبعين الذين لا ينجيون ونعت . VIII. نعوتهم و ما كشغه العالم منه نعوتهم و ما كشغه العالم منه السلام من اياته حديث ابو على البصري بشيراز في السلام من اياته حديث ابو على البصري بشيراز في Explication des soixante et dix noms, donnée dans sa demeure, par Abou-Aly de Basra, à Chiraz, l'année 327 de l'hégire.»

IX. خطبة عبد الاحجى «Oraison de la fête des sacrifices.»

X. اخباريوس الغدير وشرفه "Histoire de la fête de Ghadir et de ses vertus."

القصيدة العديرية لسيّدنا ابو عبد الله القصيدة العديرية لسيّدنا ابو عبد الله القصيدي « Poeme de Ghadir, par le seigneur Abou-Abd-Allah-al-Khousseibi, composé de 69 vers.»

XII. Les "Prière."

XIII. خطبة يوم العدير Oraison de la fête Ghadir.»

XIV. خطبة ثانية ليوم الغدير Uneautre oraison pour la même fête.»

ومن اخبار الغدير خطبة خطبها امبر المومنين . XV. ومن اخبار الغدير خطبة خطبها امبر المومنين . Oraison de Ghadir, prononcée par notre seigneur le prince des croyants. »

خطبة يوم الغدير التي خطبها مولانا امير XVI. خطبة يوم الغدير التي خطبها مولانا امير الغدين المومنين

XVII. خبر القهرى «Histoire de Kahri.»

XVIII. دکر عبد الباهات De la fête de Moubahilet.»

XIX. باب التجليات «Des transfigurations (de la divinité).»

XX. دُكر حرن اللام اعنى التجلى De la lettre lam (1), qui a une signification mystique dans les transfigurations. »

XXI. دعا عيد الباهلة Prière de la fête Moubahilet.»

« Une autre prière. » ويتلوه دعا ثاني

XXIII. دكر عبد الغراش De la fête du lit.»

XXIV. قصيدة عيد الغراش «Poëme de la fête du lit.»

« Prière de la fête du lit. » كرعيد الغراش . XXVI « De la fête d'Achour. » ذكرعيد يوم عاشور .

فى معرفة يوم كربلا وما رواة رجال التوحيد XXVII. في معرفة يوم كربلا وما رواة وجال التوحيد الله التصيبي Le jour de Kerbela (suivi de trois poëmes).

XXVIII. ما قبل في الغيبة والظهور « Absence et manifestation de la divinité. »

« Histoire du Thafouf. » خبر الطغون

XXX. زیارة یوم عاشور Visitation du jour d'A-chour.»

XXXI. زيارة اخرى "Une autre visitation."

XXXII. مقتل دلام لعنه الله «Mise à mort de Dalam. Que Dieu le maudisse!»

XXXIII. دعا مقتل دلام «Prière du jour de la mise à mort de Dalam.»

ذكر ليلة نصف شعبان وفي آخر السنم «XXXIV. الصيبة «La mi-chaban, ou le dernier jour de l'année nouseïrite,»

XXXV. خبر النقيب محمد ابن سنان «Histoire du Nakib Mehemet-ben-Sinan.»

XXXVI. الريارة الاولى المعروفة بالنميرية «Visitation appelée Noumeiriè.»

« Une seconde visitation. » الريارة الثانية. « Une troisième visitation. »

XXXIX, دعا ليلة نصف شعبان Prière de la michaban.» XL. خبر ظلال وبال لعنهما الله تعالى « Histoire de Zalal et de Bal. Que Dieu les maudisse tous deux!»
XLI. اخبار نصف شعبان «Histoire de la mi-chaban.»

XLII. دعا ليلة نصف شعبان «Prière de la michaban.»

ALIII. وهي الليلة الميلاد وما فيها من الغضل بالاسناد وهي الحروق وهي الليلة الرابعة والعشرون من كانون الأول وهي اخرال السنة الرومية لان السيد المسيح منه السلام اظهر الولادة في هذه الليلة من السيدة العذرا مريمر بنت الولادة في هذه الليلة من السيدة العذرا مريمر بنت De la fète de Noël, qui est la vingt-quatrième nuit de décembre de l'année romaine, ou naissance du seigneur Ghrist de la sainte vierge Marie, fille d'Amran, la très-pure et sans tache.»

XLIV. عا ليلة الميلادة Prière de la fête de Noël.

يوم السابع عشرمن ادارها استخرج من كتاب . XLV. Le dix-sept mars, extrait du livre des tours et des révolutions lumineuses.»

XLVI. دعا اليومر السابع عشر من ادار Prière du dix-sept mars.»

ذكر يوم النوروز وهو رابع نيسان واول السنة .XLVII ذكر يوم النوروز وهو رابع نيسان واول السنة .Du nourouz, ou fête de l'équinoxe du printemps; quatre avril, ou premier jour de l'année persane.»

« Histoire de la couronne. » خبر الاكليدل . XLIX. خبر الاكليدل . Histoire du nourouz. »

L. خبر ق باطن النورور "Histoire de l'équinoxe du printemps. "

LI. خبر النوروز وما يعمل به من البرّ والصدقة «Histoire du nourouz et des bonnes œuvres que l'on doit faire ce jour-là.»

LII. خبر المهرجان والنوروز «Des deux équinoxes de printemps et d'automne.»

« Prière on invocation au Soleil. »

LIV. دعا النوروز «Prière du nourouz.»

LV. خطبة يوم النوروز "Oraison du nourouz."

LVI. دعا لهرجان « Prière de Meherdjan, ou fête de l'équinoxe d'automne. »

LVII. دعا ثاق لاهرجان . Une autre prière pour le même jour. » .

Telles sont les matières contenues dans cet ouvrage; j'ai cru devoir les retracer d'après l'ordre établi par l'auteur, mais ce n'est qu'à la lecture de l'ouvrage même que l'on peut apprécier son importance; il ne laisse rien à désirer pour les détails et fait connaître à fond la religion des Anséris.

Je suis porté à croire qu'à l'aide de ce manuscrit et du catéchisme que vous possédez déjà, on pourrait faire pour la religion des Ansaris ce que M. Silvestre de Sacy a fait pour la religion des Druzes.

En attendant, je tâcherai d'en traduire les passages les plus intéressants, le manuscrit étant trop volumineux pour que je puisse faire toute la traduction, comme je l'aurais désiré. Dans l'espérance que vous daignerez m'indiquer la route que je dois prendre, et les moyens de vous faire parvenir mon travail, si vous m'encouragiez à y mettre la main, veuillez agréer, êtc.

J. CATAFAGO.

Beirouth, le 6 juillet 1847.

DE LA NUIT DE NOEL ET DE SES VERTUS.

La nuit de Noël est la vingt-quatrième du mois de décembre; elle est la dernière de l'année romaine et fait partie du dernier quartier du mois.

Le Seigneur Christ (que la paix soit avec lui!) a manifesté, dans cette nuit, sa naissance de la sainte Vierge Marie, fille d'Amran, la très-pure et sans tache, dont Dieu a fait mention dans son saint livre, où il en fait l'éloge en ces termes: « Marie, fille d'Amran, conserva sa virginité intacte; nous soufflâmes sur elle notre esprit; elle crut à la parole de son Seigneur, ajouta foi à ses livres et fut obéissante.»

Cependant, elle n'est autre, dans la coupole mahométane, qu'Amina, fille de Wahab, mère du seigneur Mahomet.

Plusieurs de nos coreligionnaires disent qu'elle est la même que Fatima (que la paix soit avec elle!); ils basent leur assertion sur ces paroles que le seigneur Mahomet lui adressa une fois qu'elle entrait chez lui: « Entre, ô toi qui es la mère de ton propre père. » Ou bien, comme disent d'autres : « Sois la bienvenue, lui aurait-il dit, ò toi qui es la mère de ton propre père. » Or, le prophète ne lui tint ce langage que pour indiquer qu'elle était la mère des trois lettres z, savoir : Hassan, Houssein et Mouhsen.

Quant à la mère du seigneur Mahomet, elle n'était autre qu'Amina, fille de Wahab, qui, sous le nom de Marie, donna le jour, dans la coupole chrétienne, au seigneur Christ, de la même manière que le seigneur Mahomet manifesta sa naissance dans sa mère Amina, fille de Wahab.

La preuve de ce que j'avance est le récit que me fit mon seigneur et cheïkh, qui me dit :

"M'étant rendu chez mon seigneur, le vertueux cheikh Abou'l-Houssein Mehemet, fils d'Aly Aldjely, et l'ayant questionné, entre autres choses, sur Marie, fille d'Amran, il me répondit qu'elle était la même qui, dans la coupole mahométane, s'appelait Amina, fille de Wahab, mère du seigneur Mahomet (que la paix soit avec lui!), il ajouta que Dieu en avait parlé, dans son livre révélé, en ces termes:

« Célèbre Marie, dans le Livre par excellence, célébre le jour où elle s'éloigna de sa famille, du côté de l'Orient; elle prit en secret un voile qui n'appartenait point à ses parents et nous lui envoyâmes notre Esprit sous la forme humaine. « Le « Miséricordieux est mon refuge, s'écria-t-elle; si tu « le crains..... — Je suis l'envoyé de ton Dieu, dit « l'Esprit, je viens t'annoncer un fils béni. — D'où « me viendra cet enfant? répondit-elle; nul mortel

« ne s'est approché de moi et le vice m'est inconnu.

"— Il en sera ainsi, répliqua l'Esprit, la parole du

" Très-Haut en est le garant; ce miracle lui est fa
" cile : ton fils sera le prodige et le bonheur de l'u
" nivers, tel est l'ordre du Ciel. »

Elle conçut et elle se retira dans un endroit écarté.

« Les douleurs de l'enfantement la surprirent auprès d'un palmier, et elle s'écria : « Plût à Dieu « que je fusse morte oubliée et abandonnée des « mortels avant ma conception! — Ne t'afflige point, « lui cria l'Esprit, Dieu a fait couler près de toi un « ruisseau; secoue le palmier et tu verras des dattes « mûres. »

"Effe retourna vers sa famille portant son fils dans ses bras. "Marie, lui dit-on, il vous est arrivé "une étrange aventure. Sœur d'Aaron, ton père "était juste et ta mère vertueuse." Pour toute réponse, elle leur fit signe d'interroger son fils. "Nous "adresserons-nous, lui dit-on, à un enfant au berceau?" —Je suis le serviteur de Dieu, répondit l'enfant."

«Notre seigneur El-Khousseibi, que Dieu regarde son visage, a dit, au sujet de la Sainte Vierge, dans son poême qui commence par ces paroles:

"La fille d'Amran, Marie, ayant présenté son fils à sa famille, quoique dans le berceau, Dieu le fit parler. "Je suis le serviteur de Dieu, leur dit l'en-"fant; il me sauvera. Je suis son Esprit, qu'il soit "sanctifié, C'est lui qui m'a créé; s'il veut, il peut "me faire vivre ou me faire mourir." En outre, Dieu a dit, dans un autre passage de son saint Livre:

« Nous offrîmes Jésus et sa mère à l'admiration de l'univers; nous les avons enlevés dans un séjour qu'habite la paix et où coule une eau pure. »

Notre seigneur El-Khousseibi a dit au sujet de la Vierge, dans son poeme qui commence par ces paroles:

u Dans un séjour qu'habite la paix et où coule une eau pure, Marie enfanta Jésus-Christ, le Messie, le Rédempteur, que j'aime avec amour.

«Les degrés célestes d'Ahmed, pour lequel je donne mon âme, sont entre la lettre ha (s) et la lettre lam (J).

« Le seigneur Christ (que la paix soit avec lui!) a opéré sa naissance dans la Vierge, et parlé miraculeusement, comme nous dit le Seigneur dans son Livre : « Il fera entendre sa parole aux hommes; « depuis le berceau jusqu'à la vieillesse et sera au « nombre des justes. »

Or, puisque le seigneur Christ (que la paix soit avec lui!) a parlé dans cette nuit et s'y est manifesté, celle-ci a été sanctifiée et honorée.

Il est donc du devoir des fidèles de sanctifier et d'honorer cette même nuit comme elle le mérite, et de la bénir par des prières adressées à Dieu.

PRIÈRE DE LA NUIT DE NOËL.

Tu diras : « Seigneur, mon Dieu, tu es le Très-Haut, le Très-Grand, le Seul, l'Unique, l'Éternel;

tu n'as point été enfanté; tu ne peux point enfanter; tu n'as point d'égal. Tu as manifesté, dans cette nuit, ton nom qui est ton âme, ton voile, ton trône, à toutes les créatures comme enfant et sous la forme humaine, tandis que, auprès de toi, ce même nom est le plus grand et le plus saint de tout ce qui se trouve dans ton royaume. Tu l'as manifesté aux hommes pour leur prouver ton éternité et ta divinité. Tu te manifesteras à eux dans la personne de ton hodjdjet, pour récompenser ceux qui auront reconnu ta divinité à l'époque que tu appelais à ta religion, en te sacrifiant toi-même pour leur rédemption. Très-béni Seigneur, mon Dieu, qui est assez grand pour être mis en comparaison avec toi? Qui est assez sage pour arriver à ta sagesse? Qui est assez clément pour l'être comme toi? Qui est assez généreux pour atteindre le même degré de générosité que toi? Tu combles toutes les créatures de ta bonté! Tu leur rappelles, par ta bienfaisance, tes manifestations périodiques, dans les tours et les révolutions!

«Ta miséricorde comble ceux qui ont déjà été

l'objet de ta bonté infinie.

"Je t'adjure, Seigneur mon Dieu, par ton trèshaut symbole, par ton grand nom et par ta généreuse porte, d'augmenter en nous ta grâce; je t'adjure, Seigneur, par les mérites de cette nuit, de ne point priver nos cœurs de ta connaissance. Après nous avoir mis dans ta droite voie, accordenous, Seigneur, miséricorde entière, pardon, grâce et indulgence pour nos péchés; fais-nous espérer de te rencontrer¹; accorde-nous ta satisfaction, et donne-nous ce que nul autre que toi ne pourrait nous donner.

« Seigneur notre Dieu, ne permets point que nous soyons privés de ta grâce, ni que nous soyons soumis à ceux qui nous engageraient à adorer un autre que toi. O prince des abeilles! ô grand Aly! tu es notre aide et notre refuge. »

Ici tu feras une génuflexion en priant pour toi, pour tes frères, et le bon Dieu exaucera tes vœux et tes prières.

DU JOUR DU NOUROUZ OU ÉQUINOXE DU PRINTEMPS.

La fête du nourouz se célèbre, tous les ans et à jamais, le quatrième jour d'avril. C'est le premier jour, de l'année persane, du mois appelé afzouz der mah (افروز ديرهاء). C'est un jour très-saint, très-solennel, et d'un très-grand mérite auprès de Dieu et de nos seigneurs; que votre résignation soit en eux!

"Je vais donc, avec l'aide de Dieu, vous raconter, Seigneur, les grandes merveilles qui ont été opérées en ce jour, et que je tiens en partie par tradition de nos seigneurs, et que j'ai puisées en partie dans nos livres.

«Sachez donc (que Dieu vous dirige dans le sentier de son obéissance!) que les rois Kesrewis ont sanctifié ce jour et reconnu son excellence. Ils portaient, ce jour, des couronnes de myrte et de chrysanthème, et célébraient la cérémonie de l'aspersion

¹ C'est-à-dire de participer à la résurrection. - J. M.

avec de l'éau: c'est pour cette raison que ce jour a été appelé nourouz (نوروز). Les rois Kesrewis célébraient cette fète en se faisant des félicitations les uns aux autres, et s'envoyant des cadeaux consistant en myrte, chrysanthème et branches d'olivier; ils regardaient ce jour comme fécond en grandes bénédictions.

"Le Seigneur (que sa gloire soit honorée!) s'est manifesté dans la personne des rois perses, et c'est en eux qu'il a opéré la manifestation de ses noms, de ses portes et de ses hiérarchies saintes qui composent le grand monde lumineux.

a Notre seigneur Al-Khousseibi (que Dieu sanctifie son âme!) nous a expliqué ce point dans l'une de ses épîtres, et nous l'a rendu clair dans son traité du Siakat (سالة في السياقة), où il dit:

«Après avoir disparu. Adam se manifesta dans la personne d'Énos; le maana, qui était alors Seth, le fit disparaître et se manifesta sous sa ressemblance.

« Adam s'étant manifesté dans la personne d'Alexandre aux deux cornes, le maana, qui était alors Daniel, le fit disparaître et se manifesta sous sa ressemblance.

"Adam se manifesta ensuite, dans la coupole perse, en la personne d'Ardechir, fils de Babek le Persan, qui est le premier des rois Kesrewis; et le maana, qui était alors sous la forme de deux cornes (Alexandre), le fit disparaître et se manifesta sous sa ressemblance.

u Adam s'étant manifesté dans la personne de Sapor, fils d'Ardechir, le *maaua*, qui était alors Ardechir, le fit disparaître et se manifesta sous sa ressemblance.

"Adam se manifesta ensuite dans les coupoles arabes, et, en premier lieu, dans la personne de Lavva (قوى), fils de Kaleb; ce dernier fut appelé Lavva (qui détourne), parce qu'il a détourné les lumières des Perses pour les faire régner dans l'Arabie, à cause de la manifestation dans cette contrée du maana (عاب), de l'ism (ماب) et du bab (معنى).

«En quittant les Perses pour se manifester chez les Arabes, la divinité légua aux premiers les makams (مقام) de sa sagesse, pour être transmis successivement à leurs rois, et désigna, comme personnification du maana, de l'ism et du bab, les nommés Cherwin, Karwin et Kosrewa, puis d'autres trinités, jusqu'à Kesroes, Abraazim et Anouchirwan; mais des changements s'étant opérés dans ce dernier, qui s'était livré à l'orgueil et avait désobéi au seigneur Mahomet, les Perses perdirent la royauté par leur désobéissance. Cependant, leurs makams continuérent à célébrer le nourouz et le mehridjan (fêtes des deux équinoxes); ils y portaient des couronnes de chrysanthème, de myrte et de branches d'olivier; ils pratiquaient la cérémonie de l'aspersion avec de l'eau, ainsi que tous les autres usages de la fête du nourouz.

« Tous les Perses observaient ces solennités, puis-

qu'elles avaient été instituées par les makams (مقامات), de même que les fêtes arabes sont de l'institution du seigneur Mahomet (que sa paix soit avec nous!), lequel institua, dans la coupole mahométane, les trois fêtes arabes, savoir : 1° la fête de Fater, عيد النظر; 3° la fête des Sacrifices, عيد النحي ; 3° la fête du Gadhir, عيد الغدير خبر خبر .

a C'est ainsi qu'il a été établi qu'il fallait célébrer toujours et à jamais toutes ces fêtes; les Perses, comme une solennité annuelle consacrée par leurs rois dans leurs coupoles; les Arabes, comme des institutions prescrites dans la coupole mahométane, en vertu des ordres donnés à cet effet par le seigneur Mahomet. Toutes ces fêtes seront donc célébrées jusqu'à la future manifestation du kaim (قامة): que sa paix soit avec vous!

«Notre seigneur Al-Khousseibi (que Dieu honore son makam!), en parlant des mérites des Perses comme personnification du bab, dans un autre chapitre de son traité, leur attribue la sagesse, parce que le maana et l'ism se manifestent en eux dans deux makams de leurs premiers rois, savoir : Ardechir, fils de Babek, et Sapor son fils; il ajoute encore que les rois persans ont hérité de la sagesse, qui est transmissible en eux jusqu'à la dernière trinité, savoir : Cherwin, Karwin et Kesroès. Ces trois rois ont le même degré de sagesse que le maana, l'ism et le bab, dont ils sont les serviteurs, puisqu'ils les reconnaissent.

« Le Seigneur (dont la puissance soit honorée!) en quittant les Perses, déposa sa sagesse chez eux; il les quitta très-content d'eux, et leur fit la promesse de retourner chez eux. C'est lui-même qui dit à ce propos : « Le Très-Haut avait déposé son mystère « chez vous (les Arabes), et c'était parmi vous qu'il « avait manifesté son grand ouvrage. Il vous avait « destinés pour le recevoir, mais vous l'avez perdu; « tandis que les Perses l'ont conservé, même après « sa disparition, par le moyen du feu et de la lumière « dans lesquels il se manifesta. »

"Le Seigneur dit, dans l'histoire de Moise; que lorsque celui-ci vit le buisson enflammé, il dit à sa famille : « Arrêtez, j'aperçois le feu. Peut-être en « apporterai-je une étincelle et y trouverai-je de quoi « me guider. » Dans un autre passage, il dit : « Peut-« être vous apporterai-je du bois enflammé pour « vous chauffer. » Dès qu'il se fut approché, une voix lui cria : « Moise, je suis ton-Dieu; quitte ta chaus-« sure, tu es dans la sainte vallée de Thoï. »

On lit, dans le traité de Fakah sis (contemplation): « Les Perses ont sanctifié le feu dont ils attendent la manifestation de la Divinité; » et, en effet, la manifestation aura lieu chez eux, car ils ne cessent de tenir allumé le feu dont ils attendent cette même manifestation et l'accomplissement des promesses de la Divinité dans cet élément.

C'est donc pour cette raison que les Perses célébraient la fête de l'Équinoxe du printemps et la cérémonie des Couronnes. EXTRAIT DU CHAPITRE INTITULÉ : LE SENS MYSTIQUE DU NOUROUZ, EXPLIQUÉ PAR L'IMAM AL-SADEK À OMAR EL-MOUFDEL, PAGE 350.

Lorsque Dieu eut créé Adam, il ordonna aux anges de l'adorer, et ils l'adorèrent; le même ordre ayant été ensuite donné à Éblis, celui-ci et les siens refusèrent par orgueil de s'y soumettre. Les croyants étaient alors des corps lumineux inanimés; Éblis et les siens y entraient, en admiraient la splendeur et s'étonnaient fort de leur propre obscurité, sans cependant comprendre la cause de cette différence.

Or, après que Dieu eut formé Adam, sur le modèle de ces corps; après qu'il l'eut fait adorer par les anges, et qu'Éblis eut désobéi, en disant qu'il était d'une nature supérieure à ces corps, puisqu'il entrait en eux sans qu'ils pussent entrer en lui, Dieu ordonna aux nuages de pleuvoir pour punir Éblis; chaque goutte qui tombait sur l'un de ces corps l'animait, puisque ces gouttes n'étaient que des ames, cette pluie n'étant autre chose que l'essence qui habite les êtres. Pour mieux punir Éblis, Dieu changea la désobéissance de ce rebelle en seu qui devait le dévorer avec les siens. Éblis, se voyant sur le point de périr, demanda pour toute grace à Dieu que sa punition fût ajournée jusqu'au jour de la résurrection; mais Dieu lui accorda un terme moins considérable, et elle ne fut ajournée que jusqu'au jour de l'arrivée du Mehdi qui doit

punir les infidèles et fondre toutes les religions en une seule.

a C'est pour cette raison que ce jour a été appelé par Dieu nour (lumière). Les Perses l'ont appelé nourouz, mot qui dérive de nour et de zi, qui signifie balançoire, faisant ainsi allusion aux transmigrations des âmes.

"Quant à l'eau dont on fait l'aspersion dans ce jour, elle est le symbole de la pluie qui anima les corps lumineux.

"Pour ce qui est du feu que l'on allume, et dans lequel on fait brûler des figures semblables à des poupées, il fait allusion à celui qui doit un jour dévorer Éblis et les siens."

EXTRAIT DU MÊME CHAPITRE, PAGE 360.

Abou-al-Kateb dit que celui qui reconnaît l'excellence du jour de nourouz ne sera jamais sujet à la transmigration des âmes.

L'imam Djafar-al-Sadek ajoute, d'après Al-Moufdel, que le maana se manifestait du temps des Perses deux fois chaque année, savoir, aux époques du changement du froid en chaleur et de celle-ci en froid.

Or, le changement du froid en chaleur s'appelait nourouz (équinoxe du printemps), et celui de la chaleur en froid meherdjan (équinoxe d'automne).

Ces deux jours ont été consacrés par les Perses comme fêtes de grande solennité, d'autant plus que lorsque le maana se manifestait dans les الاكوار, c'était dans ces deux jours qu'il opérait sa manifestation par la couronne et la toison, et c'est encore pour cette raison que les Perses célébraient, dans ces deux jours, la cérémonie du manger et du boire, الاكل والشرب.

Que ceux qui ont de l'esprit comprennent, ajoute Al-Moufdel.

Le jour du nourouz se célébrait toutes les années, le 4 avril, et celui du meherdjan, le 16 octobre.

LE DÉISME DES WAHHABIS

EXPLIQUÉ PAR EUX-MÊMES.

Mémoire extrait du manuscrit des voyages de Mirza-Mohammed-Ali-Khan, dernier ambassadeur de Perse en France, publié et traduit par M. Alexandre Сноржо.

Abdoul-Wahhab, premier fondateur de la secte religieuse des Wahhabis, naquit à Darya, ville arabe de la province de Nedjd¹. Dès son enfance, un es-

La secte des Wahhabis, ses progrès et ses revers, attirent l'attention de l'Europe depuis le commencement de notre siècle. Niebuhr en parla le premier. Deux consuls de France, M. Rousseau à Bagdad, et M. de Corancez à Alep, compilateur de son collègue, en ont relaté les faits principaux jusqu'à 1810. Le récit de Burckhardt, témoin occulaire des plus beaux jours de la puissance

prit vif, original et hardi le fit remarquer parmi ses compatriotes. Généreux jusqu'à la prodigalité, il dépensait tout son avoir en largesses qu'il faisait à tous ceux qui venaient rechercher, soit son appui, soit les agréments de sa société. Après avoir achevé un cours de littérature arabe, enseignée dans les écoles de sa patrie, et y avoir acquis quelques notions de jurisprudence et de théologie orthodoxe (HANIFA), il fit un voyage à Ispahan, berceau d'académiciens et de philosophes, non moins dignes de ces noms que ceux de l'antique Ionie¹. Là, entouré de savants renommés et d'érudits du premier ordre, se voyant à la source même de l'instruction la plus variée, il trouva de quoi étancher sa soif de science.

des Wahhabis, s'arrête avec l'année 1815 inclusivement. La campagne de Mehemet-Ali ayant décidé du sort de cette terrible secte, ceux d'entre les savants européens qui ont depuis écrit l'histoire d'Égypte sous le vice-roi actuel, complétèrent ce qui pouvait rester d'inachevé dans les documents réunis par leurs prédécesseurs. L'auteur de ce mémoire ne connaît aueun de ces ouvrages. Il le rédigea en 1818, sur les récits oraux, recueillis lors de sa traversée de Bender Bouchir à Bombay.

M. de Corancez ne dit rien du lieu de naissance d'Abdoul-Wahhab, ni de son voyage à Ispahan. Il dit seulement que ce fondateur des dogmes wahhabis était fils de Soliman; qu'il appartenait à la tribu Nedjedi de Yémen, qui fait partie des Famim. Il descendait directement lui-même du prophète Mohammed. Darya (que Burekhardt prononce Deraych), est une ville située à douze journées sud-ouest de Bassora: (Note du traducteur.)

M. Rousseau nous apprend que Chéikh Mohammed, fils d'Abdoul Wahhab, fit un voyage, non pas dans quelque but scientifique, mais dans l'intérêt de la propagation de ses dogmes. « Il parcourut, dit-il, plusieurs' villes de Hedjare, de la Syrie et de l'Yrak. » Aussi y puisa-t-il à pleines mains. Avant tout, il s'adonna à l'étude de la branche de théologie qui embrasse la partie pratique des commandements du Koran, et qui en explique l'application journalière aux individus de toutes les classes de la société musulmane. Riche de l'instruction qu'il avait acquise, il revint dans son pays natal en 1171 de l'hégire, ou environ à ce temps, circonstance que je n'ai pas pu préciser.

De cette époque datent les efforts d'Abdoul-Wahhab pour la propagation de sa doctrine.

Son point de départ fut le Code du très-grand imam Abou-Hanifa, dont il adopta le principe, c'est-à-dire la théorie, sans passer à la pratique, qu'il se chargea d'expliquer et d'enseigner lui-même. Peu à peu, on s'aperçut qu'il empiétait aussi sur le terrain de la partie théorique; si bien qu'il finit par rompre en visière avec le glorieux imam, et par professer un culte à part, dont il était l'auteur et l'oracle. Ses amis en devinrent les premiers prosélytes.

Voici son système en résumé. Les musulmans, les juifs, les chrétiens, ainsi que tous les peuples, d'autre croyance que la sienne, sont autant d'idolâtres et d'infidèles adorant des images. « Ne voyez-vous pas, disait-il, les pèlerins musulmans adorer et glorifier, tantôt la tombe immacnlée du prince des prophètes, tantôt les lieux de sépulture et les mausolées rayonnants de bénédictions d'Ali, ainsi que d'autres imams et saints décédés en odeur de sainteté? Ils

Les épithètes qu'on a distinguées par des lettres italiques sont

y accourent pour déposer le tribut de leurs prières ferventes. Par ce moyen, ils croient pouvoir parvenir à satisfaire leurs besoins spirituels et temporels. Et savez-vous à qui ils demandent ce bienfait? Aux murailles faites en pierre ou en boue, pétries de leurs propres mains; aux cadavres déposés dans ces tombeaux! Là, prosternés sur les dalles en signe d'humilité, frottant leurs fronts couverts de cendre et les brisant contre le seuil de la chapelle sépulcrale, que sont-ils, sinon des idolâtres dans la plus vaste acception du mot?

d'ont: Ces idoles, ces images, ces monuments, nous ne les appelons point notre dieu; ils nous servent de kybla. Nous tournons seulement nos fronts de leur côté, toutes les fois que nous sommes, en prière, et nous les prions d'intercéder là-haut en notre faveur, de faire parvenir nos supplications à l'escabeau du trône du Dieu de miséricorde, et de nous faire savoir quelles sont les dictées de sa suprême volonté.

«Il en est de même des juifs et des chrétiens, qui couvrent les parois de leurs églises et de leurs synagogues avec des images de Jésus, de Moise, etc. Ils les adorent en implorant leur intercession près de Tribunal suprême.

« La véritable manière d'adorer Dieu, consiste à se prosterner devant l'idée de son existence, néces-

employées à dessein par l'autéur du Mémoire, pour montrer qu'il ne partage pas les opinions hétérodoxes de Wahhab. sairement partout présente, et de la vénérer comme telle, mais non pas de lui associer un être, ou une créature quelconque.»

De pareilles assertions plurent beaucoup au peuple. Le renom de leur auteur courut de village en village, dans toute la province de Nedjd, qui fut celle où le pouvoir des Wahhabis se consolida de plus en plus. Leur chef ne cessait de prêcher la nécessité de raser le tombeau du prophète et les mausolées des imams. Jour et nuit c'était l'objet de toutes ses conversations; les yeux de tous ces fanatiques se dirigeaient de ce côté, décidés qu'ils étaient à pe point laisser pierre sur pierre de ces glorieux monuments. Mais le destin en décida autrement. Abdoul-Wahhab mourut.

Il fut remplacé en pouvoir par Abdoul-Aziz, son héritier présomptif, auquel succéda, à son tour, Séoud, qui prit le titre de chef des vrais croyants (imam-ul-muslimine), et non content de l'obéissance aveugle de la presque totalité des Arabes de Nedjd, il porta son zèle de conversion et son ardeur de conquête, dans les provinces limitrophes 1.

¹ Selon de Corancez, le fameux Ibn-Séoud n'appartenait pas à la famille de Abdoul-Wahhab; il était issu de la tribu Nabiaba, et contemporain du fils de ce dernier, Cheikh-Mohammed, qui conserva le titre de pontife, ou cheikh, tandis qu'Ibn-Séoud adopta celui de général des Wahhabis. Ces deux dignités restèrent depuis concentrées dans les deux familles. Séoud, fils ainé d'Abdoul-Aziz, entra à la Mecque, au commencement de la lune du ramadhan, l'an de l'hégire 1217 (le 25 décembre 1802). Son père, Abdoul-Aziz, avait pris la ville d'Imam-Hussein, située à six lieues à l'est

Séoud avait pour règle de recommander à ses soldats, de ne faire jamais grâce à la propriété, ni au sang de leurs adversaires. « Aussitôt que vous vous emparez d'une place, disait-il, passez-en les habitants mâles au fil de l'épée. Pillez, faites du butin tout à votre aise, mais épargnez les femmes et ne portez aucune atteinte à leur pudeur; évitez même de les regarder en face. »

Le jour du combat, il faisait donner à chacun de ses soldats un écriteau, espèce de sauf-conduit pour l'autre monde. Cette lettre était adressée au trésorier du paradis (khazini-behicht) en personne. Enfermée dans une bourse suspendue au cou, elle accompagnait partout celui qui la portait. Ces soldats mouraient persuadés que leur âme, aussitôt après sa séparation du corps, entrait d'emblée au paradis, sans aucune espèce d'interrogatoire préalable.

La veuve et les orphelins de martyr, car c'est ainsi qu'on appelait le soldat tué sur le champ de bataille, restaient à la charge des survivants, et devenaient l'objet de soins vraiment paternels. L'on conçoit que des hommes de cette trempe, alléchés par un double appât, des richesses ici-bas et des joies

de Hilla, le 20 avril 1801. Deux cents chameaux portèrent à Darya les dépouilles du tombeau d'Afi, faites alors au profit du vainqueur. Séoud périt misérablement, le 12 novembre 1803, à Darya, assassiné par un dervish kurde. (Note du Traducteur.)

Allusion aux anges Nakir et Munkir, préposés à l'enquête de chaque âme du musulman trépassé. Ils lui font répéter la formule de profession de foi, et, pour la moindre faute, ils lui infligent une impitoyable bastonnad. (Note du Traducteur.) de béatitude éternelle là-haut, s'élançaient au combat, le cœur fort et l'âme pleine de confiance dans un meilleur avenir. Vainqueurs, ils avaient leur quote part du butin; tués, ils allaient tout droit au paradis, grâce à la vertu magique du sauf-conduit dont ils étaient pourvus.

Pendant plusieurs années consécutives, les habitants de Nedjd, de Lakhsa, de Kotéif, de même que d'autres contrées du continent arabe, jusqu'à la distance de quatre fersekhs de Bassora, les environs d'Oman et les Béni-Otba¹ passèrent successivement sous la domination des Wahhabis. Tout ce qui survécut au meurtre, à la captivité, au pillage, accepta la religion de Séoud, Rien n'égala sa puissance ni son bonheur, jusqu'à l'an 1232 de l'hégire où Mohammed Aly Pacha, gouverneur de Bagdad, vint, à la tête d'une armée, assiéger Darya². Séoud fut tué, son fils Abdoullah fait prisonnier, et la ville ruinée de fond en comble3.

Pour les détails, voir l'Histoire de l'Égypte, par Mengin. Paris, 1823, deux vol.

Probablement identiques avec les Atoubs de l'histoire de M. de Corancèz, tribu puissante dans le Yémen. (Note du Traducteur.)

^{*} Séoud n'a jamais été fait prisonnier, ni même battu par les troupes de Méhémet Ali. Il est mort, chez lui, au mois de mai 1814, à la suite d'une fièvre. (Burckhardt, Notes on the Bedonins and Wahhabis, II, p. 287.) Huit mois après, eut lieu la fameuse bataille de Byssel, où l'armée turque, commandée en personne par le vice-roi d'Égypte actuel, porta un coup mortel à la puissance des Wahhabis, dont ils ne se sont plus relevés. Darya fut prise en 1817, au mois de juin, par les troupes égyptiennes, conduites par Ibrahim-Pacha, et le malheureux Abdoullah fut décapité à Constantinople au mois de novembre.

A partir de cette époque, la puissance des Wahhabis commença à faiblir. Le fils d'Abdoullah, surnommé Chéikhi Turki, et le fils de ce dernier, Sahl, eurent beau s'épuiser en efforts impuissants. Le prestige de l'ancien pouvoir de ces sectaires hardis fut à jamais rompu. On en voit encore quelques débris persécutés et punis de mort partout où ils osent lever la tête.

Je fis connaissance d'un Wahhabi à bord du vaisseau qui me transporta de Perse aux Indes. Il me permit de copier un mémoire (RESSALÉ) écrit par Abdoul-Wahhab lui-même, fort en vogue parmi les Wahhabis et je le donne ici comme pouvant aider à faire connaître exactement leur croyance.

رساله وهابيد

عبد الوقاب كد مؤسس اساس مذهب وقابي بودة مردم درعيد من اعمال نجد است در امائل واقران خويش بذهن وذكا معرون وبعقل وكياست موصون بود وجودي بافراط داشت كد بهرچه دسترس او بود باتباع وانصار خود بذل وايثار مينمود بعد از انكد در وطن پارهٔ از علوم عربي وتدري از فقد حنفي خواندة مسافرت باصغهان

¹ Il est carieux de comparer ce mémoire avec le catéchisme des Wahhahis, rédigé par Séoud, et traduit par Burckhardt (Notes on the Bedouins and Wahabys, London 1831, vol. 11, p. 363).

ودرآن يونانكده از فضلاي نامدار وحكماي عالم فدار استفادة حكيات عودة بر مسايل حكمي كه مدخص (١) اقدام عوام كالانعام اند في الجملة بصيرتي بمهرسانده عود بوطن در سنم ۱۷۱ بایك دوسال پس وپیش كه ضبط آن درست معلوم نيست مدعى اين ملة كرديد وطريقة او حنيني ودراصول مقلد امام اعظم ابو حنيفه ودر فروع برای خود عمل میضود وبالاخرة در بعض اصول نیبر گردن از قلادهٔ تقلید امام معظم بر آورده مستقلانه آنجه برای او مستحسن آمدی گفتی ومردمرا بدان دعوت كردى از آنجله جميع فرق اسلامي وبهود ونصاري وساير اصناف انامرا مشرك وكافر در زمرة عبدة اصنام محسوب داشتي وبدين گونه اتامه دليل ڪردي ڪه مسطانان تعظم وتوقيري كه بقبر مطهر سيد رسل عليه سلام وآن روضه مقدسه وتبور ير نور ايمة و بقاء منورة اوصيا واوليا كنند ودر ضراعات وتوسلات وانجاح مطالب دنيوي وأخروي بان اماڪن ڪه خبود از سفال وگل بنأ نهاده ويصاحبان تبور واموات متوسل شوند ودرمقابل قبور بحده روند وجهبة نياز بحاك درآن آستانها سايند

Le mot مدخص ne se trouve dans aucun de nos dictionnaires : ce qui rend obscur le sens de toute la période.

ودرحقيقت بتيرستي وعبارت ازآنجه عبدة اصناء نيز صنم وآن هيكل مخصوص راخدا نگويند بلكه كويند که آن قبله هست و بوساطت اینان مستدعیات خور را از درگاه باری مسئلت تمایند وجنین است حال یهود و نصاری که در کلیساهای ومعابد تصویرات موسی وعیسی را نصب وآنها را پرستش كنند وشغيع خود آوزند وخدا يرستي آنستكه كه ذات واجب را مجده و يرستش تمایند وباو جل شانه شریکی قرار ندهند مجلا جمعی از قبيلة عوام اوام او متابعت اورا اختيار و در قرى نجيد صاحب آوازه واشتهار گردید ومدام تخریب قبه رسول انام ومراقد منورة ايمه كرام را ورد زبان ونصب عين داشتی که در وقت فرصت وهنگام قدرت شد را خراب وبا زمین یکسان نماید که اثری از اینها باق نماند اجل اورا فرصت نداده درگذشت وصي او عبد العزيز وليغهد او شد وبعد از عبد الغريز سعود خليفه وجانشين او شد وهم خود را امام المسلمين كذاشته عردم نجد اكتفا نكرده بلدان دوردست را بآن طريقه كوشيد وباتباع وأمت وتبعد خويش اموال ودماى جميع فرق رامجاح وفرمان داد که درهر شهر ودیار یکه درآیند مردانسوا عرضه تبع ثير واموال را بغارت برند اما برنان وناموس

مردم دست تزنند ونگاه نكنند وبهريك از محاهدين در وقت محاربه برات بنام خان بهشت دهد در کردن كيسد وار آويزند كه بعد از مفارقت روح بالا فاصله بي سوال بد بهشت درآيد ودر دنيا بعد از او متكفل اولاد وعيال او شود وايشان نير بطمع مال وبهشت قوى دل باطمنان تمام قدم در معركه رزم كذارند چه أكر فت كنند غنجت بدست آورند وأكركشته شوند بوسيله براق که دارند یکسر به بهشت روند ودر سنوات قبل در بواح نجيد ولحسا وقطيف وبيشتري ازبرعرب تاجهار فرسخي بصره ونزديك عمان وبريني عتبه مستولى شده بعد تتل واسر وتاراج مردم بدين او ايمان وطريق ، اورا اذان كردند وصبت شوكت واقتدار او در اقطار عالم بيعد تاكد در ساله ۱۲۳۲ جناب محد على پاشا قوشون برسر دريعد كشيد خود آن مقتول و پسر او عبد الله اسيرو دستگيرگشته آن شهر را خراب وضعفي تمام در امر مذهب وهای راد یافت که از آن بعد شیخ ترکی پسر او و بعد سهل پسر شيخ ترکي چندان اقتداري در آنصاحات بهمر نرسانیدند مگر معدودی که بکشتی آنها عمل مینهایند در سفریکد وقایع نگار بهندوستان میرفت رسالة كه عبد الوقاب در فتوى واعتقاد مرقوم داشت

در فرد یکی از متابعین آن مذهب که در کشتی شراه من بود یافتم و سوادی از آن رساله بر دا شتم که لفظ بلفظ این است (۱)

اعد رجكم الله أن النيف ملة إبراهم أن تعبد الله مخلصًا لد الدّين وبذلك امر الله جميع النّاس وخلقهم لد كا قال الله تعالى وما خلقت لجن والأنس الا ليعبدون فاذا عرفت أنّ الله خلق العباد للعبادة واعلم أنّ العبادة لا تسمّى عبادة الا مع التوحيد كا انّ الصلوة لا تسمّى صلوة الدمع الطهارة فاذا دخل الشرك في العبادة فسدت كالحدث اذا دخل في الطبهارة كا قال الله تعالى ما كان المشركين أن يعمروا مساجد الله شاهدين على انغسهم بكلغر اولابك خبطت اعالهم وف النارهم خالدون فن دعى غير الله طالبه منا لا ما لا يعدر عليم الا الله من جلب خير او دفع ضرر فقد اشرك في العمادة كا قال الله تعالى ومن اضل من يدعوا من دون الله من لا يستجب لد الى يوم العجة وهم عن دعايمهم غافلون واذا حشر النَّاس كانوا له اعداء وكانوا بعبادتهم كافريس وقال الله تعالى والذين يدعون من دونه ما يملكون من قطمير ان تدعوهم لا يسمعوا دعاءكم ولو سمعوا ما ستجبوا لكم ' Ici s'arrête le récit persan de l'amhassadeur Mirza Mohammed Aly khan, et commence le texte arabe des Wahhabis.

ويوم القيمة يكفرون بشرككم ولا ينتبنك مثل خبير فاخبر تبارك الله تعالى ان دعاء غير الله شرك في قال يا رسول الله أو يابن عباس وأو يا عبد القادر زاعيًا أنَّه بأن خاجته الى الله وشغيعه عنده و وسيلته ايليه وهو المشرك الذي يهدر دمه ومالد الا أن يتوب من ذلك وكذلك الذين بخلصون بغير الله او توكّل على غير الله او رجاء غير الله او خان خون الشرمن غير الله او التجاء الى غير الله او استعان بغير الله فها لا يقدرعليه الا الله وهو ايضا مشرك و ما ذكرنا من انواع الشرك وهو الذي قال الله تعالى فيم ان الله لا يغفر ان يسشرك بد ويغفر ما دون دلك لمن يشاً وهو الذي قاتل رسول الله مشوك الرب و امرهم بلخلاص العبادة كأمها الله تعالى ويعتج ذلك بمعرفة اربعة قواعد ذكره الله تعالى في كتابه اولها ان تعلم ان اللغار الذين قاتلهم رسول الله يعرون أنّ الله هو الخالق الرزاق الحتى المميت المدير بحيع الامور والدليل على ذلك قولد تعالى قل من يرزقكم من السماء والارض أمن علك بسمع والابصار ومن يخرج للى من الميت ويخرج الميت من للي و من يدبر الأمر فسيقلون الله فقل افلا تتقون قال من رب السموات السبع ورب العرش العظم سيقولون الله قل افلا تتقون قل من بيده ملكوت كل شي وهو يجير ولا يجار

عليد أن كنتم تعلمون سيقولون لله قل فاتى تستحرون اذا عرفت هذه الغاعدة واشكل عليك فاعد انهم بهذا اقروا وثم توجّموا الى غير الله يدعونه من دون الله واذا عرفت هذا فاعرف القاعدة الثانية وفي انّهم يقولون ما ترجون اليهم الا لطلب الشفاعة عند الله نريد من الله لا منهم ولاكن بشفاعتهم والدليل على ذلك قول الله تعالى ويعبدون من دون الله ما لا يصرهم ولا ينفعهم يقول ون هولاء شعاونا عند الله قل أتنبُّون الله عما لا تعسم في السَّموات ولا في الارض سجانه وتعالى فيًّا يشركون و قال الله تعالى والذين انحذوا من دوند اولياء ما نعبدهم الا ليغربونا الى الله زلغي أن الله يحكم سينهم فيما هم فيد بختلفون أنّ الله لا يهدى من هو كاذب كفار و أذا عرفت هذا فاعرن القاعدة الثالثة وفي أن منهم من طلب الشفاعة من الاصنام ومنهم من تبرء من الإصنام وتعلق على الصالحين مثل عيسي وأمَّه والملايكة والحليل على ذلك قوله تعالى أولائك الذين يدعون يبتغون الى ربهم الوسيلة ايبهم اقرب ويرجون رجته ويحافون عدا به وان عذاب ربك كان محذورًا و رسول الله لم يغرق بين من عبد الاصغام وبين من عبد صالحين بل كغر الكلّ وقاتلهم حتى الدين كله الله واذا عرفت هذه واعرف القاعدة

الرابعة و في انتهم بخلصون الله في الشدايد وينسون ما يشركون والدليل قال الله تعالى فاذا ركبوا في الغلك دعوا لله مخلصين له الدين فلما نجاءهم الى البر اذا هم يشركون واهل زماننا بخلصون الدعاء في الشدايد بغير الله واذا عرفت هذه و اعرن القاعدة للحامسة و في ان المشركين في الرمان النبي اخف شركا من عقلاء مشركين زماننا لان اوليك بخلصون الله في الشدايد وهولاء يدعون مشابخهم في الشدايد هم و الرخاء و الله اعلم بالصواب

عت

TRADUCTION DU TEXTE ARABE.

Sache, et que Dieu te benisse, que le culte professe par Hanifa est le seul orthodoxe et identique avec celui d'Abraham. Il consiste à servir Dieu par une religion pure, telle que Dieu la prescrivit aux hommes, en les créant uniquement pour elle. Dieu le Très-Haut en parle lui-même en ces termes : « Je n'ai crée les hommes et les génies qu'afin qu'ils me servent. » (Koran, 11, 56).

Après que tu auras appris que Dieu a créé ses serviteurs dans le but de se faire servir par eux, sache aussi que ce service ou cette dévotion, ne s'appelle ainsi que parce qu'elle doit avoir pour objet Dieu seul et unique; de même que la prière ne se nomme prière, que parce qu'elle doit être accompagnée des purifications prescrites par la loi. Tout alliage hétérogène en détruit la pureté primitive. Un atome de souil-lure quelconque, introduit dans de l'eau ou dans du sable dont on se purifie, suffirait pour annéantir tout ce qu'il y a de méritoire dans cet acte. A plus forte raison, vouloir associer

quelqu'un à Dieu, c'est-à-dire faire participer celui-là au culte, dont nous ne sommes redevables qu'à celui-ci, serait méconnaître étrangement ce culte, en le marquant au scean de l'idolâtrie.

Dieu le Très-Haut en parle lui-même en ces termes : Les idolâtres n'ont aucun droit de visiter les temples de Dieu, eux qui témoignent eux-mêmes de leur incrédulité. Leurs œuvres deviendront nulles, et ils demeureront éternellement dans le feu. « (Koran, 1x, 17). Ceux qui, dans leurs prières, s'adressent à quelqu'un en dehors de Dieu, dans le but de se faire donner par eux ce que Dieu seul peut accorder, soit pour obtenir un bien ou se préserver d'un mal, ceux-là font entrer, dans leurs prières, le levain de l'idolâtrie, et les rendent stériles d'effet.

Dieu le Très-Haut s'exprime ainsi à ce sujet : « Y â-t-il un être plus égaré, dit-il, que celui qui invoque, en même temps que Dieu, une divinité qui ne lui répondra mot jusqu'au jour de la résurrection ? C'est que ces dieux ne font pas attention à leur appel » (Korun, x.v., 4). Bien au contraire, le jour de la résurrection étant venu, ils deviendront leurs ennemis et les traiteront d'infidèles pour avoir servi d'autres que Dieu.

Dieu le Très-Haut en parle en ces termes : «Ceux que vous invoquez en dehors de Dieu, ne disposent pas même de la pellicule qui enveloppe le noyau de la datte. Si vous les appelez, ils n'entendront point; s'ils entendaient vos cris, ils ne sauraient vous exaucer. Au jour de la résurrection, ils désavoueront votre alliance. Et qui peut instruire, si ce n'est celui qui est instruit? « (Koran, xxxv., 14, 15.)

Sache donc, et que Dieu te bénisse, que toute espèce de dévotion, adressée à d'autres qu'à Dieu, est une idolâtrie. Ce-lui qui prierait en disant : « O toi prophète de Dieu! Ò Ibn Abbas! Ò Abdoul Kadyr! etc.» avec la persuasion que les âmes de ces bienheureux peuvent obtenir de Dieu ce dont le suppliant a besoin, qu'ils peuvent le protéger, ou intervenir en sa faveur près sa majesté divine; celui-là, dis-je, est un idolâtre dans la plus large acception du mot; c'est-à-dire

qu'on peut impunément verser son sang et s'approprier tout ce qu'il possède, s'il ne se repent pas d'avoir commis une pareille atrocité. Ceci s'applique également à tous ceux qui dévouent leur âme au service d'un objet étranger à Dieu, qui s'appuient sur un autre que Dieu, qui espèrent en un autre que Dieu, qui redoutent secrètement le courroux d'une puissance autre que celle de Dieu, qui invoquent une autre assistance que celle de Dieu, dans les choses dont Dieu seul est le maître; tous ceux-là sont autant d'idolâtres!

Un passage du Koran vient à l'appui de ce que nous venons de rapporter, au sujet de différentes espèces d'idolàtries. Dieu le Très-Haut y dit : « Vous les avez vus, ces hommes, comme ils cherchent à se justifier de leur idolàtrie; mais Dieu ne justifiera que ceux qu'il voudra, » (Koran, rv, 52.)

C'étaient des idolâtres semblables que le prophète de Dieu persécutait en les combattant tous, nonobstant les nuances de leurs cultes respectifs. On peut les classer en quatre categories distinctes, car Dieu en fait mention dans son livre.

A la première catégorie appartiennent les infidèles auxquels le prophète de Dieu faisait la guerre. Ils reconnaissent que Dieu est le créateur du monde crée, qu'il pourvoit à la nourriture de ses créatures, qu'il donne la vie à ce qui est mort, et que, dans sa sagesse, il embrasse et régit tous les événements. Comme preuve, nous citerons ces paroles du Très-Haut : « Dis-leur : Qui est-ce qui vous fournit de la nourriture au ciel et sur la terre? Qui est-ce qui produit l'être vivant, de l'être mort? Qui est-ce qui gouverne? Ils répondront : C'est Dieu. Dis leur : Pourquoi donc ne le craignezvous pas? (Koran, x, 32.) Dis-leur : Qui est-ce qui est souverain de sept cieux, souverain du grand Авси? Ils vous répondront : C'est Diqu. Dis-leur : Qui est-ce qui tient le pouvoir suprême de toutes les choses? Qui protége et n'a jamais besoin d'être protégé? Dites-le, si vous le savez; ils répondront : C'est Dieu. » (Korun, xxIII, qo.)

Les idolâtres de cette catégorie sont d'autant plus difficiles

à démêler, que, sous les dehors des principes aussi orthodoxes en apparence, ils ne manquent point d'avoir recours aux divinités de leur choix, et leur adressent des prières et des invocations auxquelles Dieu seul a droit.

Passons à la deuxième catégorie. Les idolâtres qui y appartiennent, prétendent qu'ils ne s'adressent aux puissances intermédiaires qu'afin qu'elles intercèdent en leur faveur auprès de Dieu. « Ce que nous voulons, disent-ils, nous le voulons de Dieu, et non pas d'elles. Nous ne leur demandons que l'entremise de leurs bons offices. » Le Koran fournit une preuve contre eux. Dieu le Très-Hautydit: « Acôté de Dieu, ils adorent les divinités qui ne leur profitent ni ne leur nuisent, et ils disent: Voici nos intercesseurs auprès de Dieu. Dites-leur: Ferez-vous connaître à Dieu quelque chose qu'il ne connaisse pas, aux cieux et sur la terre? Par sa gloire, non; il est trop élevé pour qu'on lui associe d'autres divinités. « (Koran, x, 19.)

Ailleurs, nous y retrouvons ces paroles de Dieu: « Quant à ceux qui prennent d'autres saints que Dieu, en disant: Nous ne les adorons qu'afin qu'ils nous rapprochent de Dieu, Dieu prononcera sur l'objet de leur dispute. » (Koran, xxxx, 4.) Certes, Dieu ne dirige point les menteurs ni les infidèles.

Quand tu auras appris ce que sont les idolâtres de la deuxième catégorie, apprends aussi ce qu'est la troisième. Elle comprend ceux qui se choisissent une idole pour leur patron, ou bien ceux qui, en renonçant au culte des idoles, s'attachent à un saint comme Jésus ou sa mère, et se mettent sous la protection des anges gardiens. Comme preuve contre eux, nous citerons ces paroles de Dieu: « Ceux que vous invoquez, briguent la faveur d'un accès auprès de leur Seigneur, c'est à qui sera le plus près de lui. Ils attendent sa miséricorde et craignent son châtiment, car le châtiment du Seigneur est terrible: « (Koran, xvii, 59.)

Nous y voyons que le prophète de Dieu ne met aucune distinction entre l'esclave d'une idole et l'esclave de tel ou tel autre saint; bien au contraire, il les traitait tous d'infidèles et leur faisait la guerre afin de consolider la religion de Dieu sur des bases inébranlables.

Quand tu auras appris la troisième catégorie des idolâtres il faut encore en connaître la quatrième. Ceux-ci vouent un culte sincère à Dieu, toutes les fois qu'il leur arrive un malheur, et n'oublient le culte de leurs dieux que quand ils sont en proie à l'affliction. Dieu le Très-Haut en parle ainsi dans son livre : « Montés sur un vaisseau, ils invoquent le nom de Dieu, lui vouant un culte pur et sincère : mais quand il les a rendus sains et saufs à la terre ferme, les voilà qu'ils lui associent d'autres dieux. » (Koran, xxix, 65.)

Dans le siècle où nous vivons, je pourrais citer maints exemples d'une hérésie plus hardie encore. Les idolâtres, nos contemporains, prient et invoquent des divinités subalternes, même dans la détresse. Les idolâtres du temps de notre prophète sont moins coupables que ces prétendus dévots. Ceux-là du moins avaient recours à Dieu, lors de l'arrivée d'un sinistre; tandis que ceux-ci, soit dans le bonheur on le malheur, n'espèrent qu'en l'assistance de leurs patrons, autres qu'Allah, et ne s'adressent qu'à eux.

Grave bien dans ta mémoire tout ce que tu viens d'apprendre, et tu feras une œuvre méritoire. Il n'y a que Dieu qui sache tout.

permissionally their experience of the entry management to account of the entry man to account of the entry man to account of the entry man to account of the entry of the ent

continue true on world all replaying or engineering a true!

In the letter produced by shift one is produced upter represent of
the letter to their true of partial description and description of the second of the

THE HEALTH WINDS THE WAY THE WAY

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

ADDITIONS

Au Mémoire de M. Quatremère sur le goût des livres chez les Orientaux.

M. Quatremère a donné dans un mémoire inséré dans le VI volume de la m' série du Journal asiatique, des notices curieuses sur quarante bibliothèques asiatiques; je me permets d'ajouter, comme suite à ce mémoire, quelques renseignements sur une vingtaine de bibliothèques arabes, dont M. Quatremère n'a pas fait mention. Je les classerai dans l'ordre chronologique de leur fondation ou de feur destruction, et je commencerai par celle du calife Mamoun, pour lequel les trois savants fils de l'astronome et médecin Jean, fils de Meseweih, achetaient partout des livres¹. La garde de cette bibliothèque était confiée à des savants distingués².

La bibliothèque des Samanides, conservée à Isfahan, était nommée le Dépôt de la sagesse 3. Le grand

Hadji-Khalfa, Fluegel, III, p. 95.

^{3.} Fibrist.

³ Hadji-Khalfa, Fluegel, III, p. 99.

philosophe et médecin Ibn-Sina, c'est-à-dire Avicenne, nommé vizir et préfet de cette bibliothèque, fut accusé par ses ennemis d'y avoir mis le feu, pour faire passer pour siennes toutes les idées qu'il y avait puisées. Comme d'autres biographes d'Ibn-Sina racontent le même fait de la bibliothèque de Bokhara, ce récit prouve, sinon le double incendie, du moins l'existence d'une grande bibliothèque à Bokhara. Il serait difficile de croire qu'un pareil établissement scientifique ait pu manquer dans la ville de Bokhara, dont le nom même signifiait assemblée de sciences ou de savants l. Le nom de Bokhara se retrouve dans le Bocareis d'Ulphilas, et veut dire un homme de livres, c'est-à-dire un savant 2.

Abou-Mansour-Behram (mort l'an 366), vizir du roi Abou-Calendger, fonda la bibliothèque de Firouzabad, au nombre de sept mille volumes³. A la fin du même siècle de l'hégire, s'assemblaient au Caire, dans la bibliothèque du château, les savants pour y disputer 4.

Il existait au Caire, outre la grande bibliothèque des califes Fatimites, une autre au Dar-ol-ilm (maison de la science), c'est-à-dire à la plus ancienne université du monde, fondée, plus d'un siècle avant celle de Bologne, le 24 mai 1005.

Mirkhond, selon le Ferheng chououri (1, fol. 210), assemblée des sciences.

² Zahn, Ulfilas, Glossaire, p. 89. Bokareis, un savant.

Aboulféda, III. p. 117.

⁴ Ibn-Khallikan.

Makrizi donne les détails des sommes assignées pour les salaires des gardes et des bibliothécaires 1. Toutes les bibliothèques particulières de la ville furent réunies dans celle de la nouvelle université, et il était permis à chacun d'y lire et de copier des livres.

Ibn-Khalef, seigneur du Djouzdjan, conserva dans sa bibliothèque le plus grand et le plus célèbre com mentaire du Coran, en cent volumes, qui fut déposé à la mosquée Chabouni, à Nichapour, et transporté de là à Isfahan, dans la bibliothèque de la famille Khodjend, où Otbi, l'historien éloquent de Mahmoud le Ghaznewide, le vit encore au commencement du vé siècle de l'hégire².

En même temps, le savant vizir Ahmed, fils de Yousouf el-Menazi (mort l'an 437), fonda deux bibliothèques: l'une à la mosquée de Miafarakain, et l'autre à la mosquée de la ville d'Amid (Edessa); toutes les deux riches en livres, d'après le témoignage d'Abou'lféda, qui atteste leur conservation presque trois siècles plus tard ³.

Trois ans avant la chute de Bagdad, où les bibliothèques fondées par différents califes périrent dans les flammes ou dans les flots du Tigre, la grande bibliothèque d'Alamont, renfermant, pour la

Makrizi, à l'article Dar-ol-ilm, et, d'après lui, dans le Gemaeldesaal (Darmstadt, 1837), III, p. 235.

² Yemini, et, d'après cet ouvrage, dans le Gemaeldesaal, IV, p. 126.

³ Aboulféda, III, p. 125.

plupart, des ouvrages philosophiques, fut livrée aux flammes; et le grand astronome et philosophe Nassireddin de Tous fut accusé, comme jadis le grand philosophe médecin Ibn-Sina, d'avoir commandé cet incendie, moins pour détruire toutes les sources de la doctrine pernicieuse des Assasins, que pour accumuler sur sa tête tous les trésors de la philosophie.

La medressée Zahiyriet, sondée en 662 (1263), par Melik ez zahir el-Bandocdari, pour tous les quatre rites orthodoxes, comme, avant lui, en 639, par le roi Ssalih, et, avant celui-ci, par le calife Mostanssir, à Bagdad, sut dotée d'une riche bibliothèque 1, contenant les ouvrages classiques auxquels les Arabes donnent le nom Ammehat ol kotonb, c'est-à-dire mères des livres, comme ils appellent le Coran Amm ol-kitab, la mère de l'écriture, c'est-à-dire des écritures saintes.

Le sultan des mamloucs Baharites, fondateur de la medressée Manssouryée, y fonda une nombreuse bibliothèque?. A la medressée Nassireyée, commencée par le sultan Zeineddin Kethougha, et terminée par le sultan Kilawoun, la soif de science des étudiants fut désaltérée par une riche bibliothèque?.

La fille du sultan Nassir Kilawoun, épouse de l'émir Melektemir-el-Hidjazi, fonda, dans le voisi-

Makrizi, dans le chapitre des medressées. - 2 Id. ibid. -

nage de son palais, la medressée *Hidjaziyée*, contenant une bibliothèque et une école pour des orphelins, qui y furent nourris, logés et instruits.

La medressée Mengontimouryée, fondée en 698 (1298), par le naib es-salthanet (premier ministre), l'émir Seifeddin Mengoutimour, fut pourvue de deux chaires pour les deux rites meleki et hanefi, et d'une bibliothèque².

Un autre émir, Seifeddin emir-ol-hadj, eut le même soin pour les docteurs du rite chafite, en fondant pour eux la medressée Melikyée, avec une bibliothèque fort considérable³.

L'émir eunuque Bechir, grand maître de la garderobe, fonda, en 761 (1359), hors le Caire, la medressée Bechiryée, avec une hibliothèque dont les livres n'étaient point gardés, comme les beautés du harem, par des eunuques jaloux 4.

Seifeddin Oldjai bâtit, hors la porte Zouweilé, la medressée qui porte son nom, avec une chaire pour les docteurs du rite hanefite, une autre pour le rite chafiite, un prône pour le khouthbet, et une hibliothèque, en 768 (1366).

L'an 785 (1383), la medressée Sabihiyée, fondée par le chef des eunuques Sabiheddin Miskal-elenouki, fut dotée d'une bibliothèque.

La bibliothèque de la medressée Mahmoudyée, fondée par le grand maître émir Djamaleddin Mah-

Makrizi, au chapitre des medressées. — 'Id. ibid. — 'Id. ibid. — 'Id. ibid. — 'Id. ibid.

moud, est mentionnée par Makrisi, avec les plus grands éloges pour la bonne conservation des livres, qui ne furent point prêtés en ville, L'année de sa fondation est 797 (1394)¹.

Pour la medressée fondée en 810 (1407), par l'émir Djemaleddin, le grand maître, dans la plaine de la Porte de la fête, les livres ne furent payés que six cents ducats, quoiqu'ils valussent dix fois autant. On trouve dans cette bibliothèque deux grands Corans, chacun de la largeur de quatre ou cinq empans, l'un de la main de Becowab, l'autre de la main de Yakoat, les deux plus célèbres calligraphes; tous les autres sont aussi de belle écriture, reliés en cuir ou en soie. Les livres formaient dix charges de chameaux. Dans chaque volume était inscrite l'attestation que ce livre appartenait au wakf de la medressée 2.

Abou Youssouf Yacoub, le grand prince de la dynastie des Beni-Merine, fut le fondateur d'une medressée à Fez, à laquelle il envoya treize fardeaux de livres qu'il avait achetés en Espagne³.

Il suffit ici d'avoir donné cette notice des bibliothèques arabes; car, pour les quarante bibliothèques de Constantinople, elles ont été signalées dans le IX volume de l'Histoire de l'empire ottoman; mais il ne sera peut-être pas superflu d'ajouter ici

¹ Makrizi, au chapitre des medressées.

³ Id. ibid.

Fr. José de Santo Antonio Moura: Historia dos soberanos Mohametanes. Lisboa, 1828, p. 406.

encore quelques observations sur la destruction des bibliothèques arabes, parce que, pour l'histoire de la littérature arabe, les incendies et les autres événements destructifs des bibliothèques ne sont pas moins importants que les époques de leur fondation.

Des historiens et des orientalistes modernes marchant sur la trace de Gibbon, en n'ajoutant pas foi à l'incendie des restes de la bibliothèque d'Alexandrie, ordonné par Omar, se sont constitués ses défenseurs. Pour épouser leur opinion, il faudrait de deux choses l'une : ou que cet incendie avéré par l'un des historiens les plus authentiques eût été contredit par d'autres, ou bien qu'il fût tout à fait hors des principes de l'islam et du caractère personnel d'Omar. Or il n'en est rien de ces deux points, et toutes les réflexions de la critique ne viennent que confirmer le fait raconté par Aboulfaradge. Nonseulement l'incendie des restes de la grande bibliothèque d'Alexandrie n'est contesté par aucun historien arabe connu, mais il est, au contraire, confirmé, comme avéré par le plus grand critique en fait d'histoire, le plus grand encyclopédiste et le plus grand bibliographe des Arabes. Ibn-Khaldoun, le plus grand critique que la littérature arabe possède parmi ses historiens, parle expressément de la destruction des livres par le feu et par l'eau. Il dit qu'Omar, consulté par son capitaine Sad-Abouwakâss, s'il devait conserver les livres des infidèles et les faire traduire, lui ordonna de les jeter dans le feu ou dans l'eau. Éboulkhair-Faséhkeuprizade, dont le nom, comme encyclopédiste, n'a pas un moindre retentissement en Asie que celui de d'Alembert en Europe, dit la même chose; et Hadji-Khalfa, le plus grand bibliographe, et d'ailleurs historien lui-même, répète le même fait d'après ces deux grandes autorités. Quelle raison ces trois grands savants, critiques, historiens, bons musulmans, auraient-ils eue de mentionner cet incendie comme un fait incontestable, s'il ne l'était pas? N'auraient-ils pas préféré justifier Omar de la barbarie qui lui aurait été imputée à tort, s'ils avaient eu la moindre raison d'en douter? Le témoignage de l'histoire est, au contraire, confirmé par le caractère personnel d'Omar.

Observateur rigide du Coran et des commandements du prophète, le second calife était l'ennemi déclaré des poëtes et des lettrés; il défendit de parler dans les provinces conquises d'autre langue que l'arabe, et assura, par cette défense, à sa langue maternelle l'empire sur les pays conquis. Il y aurait encore quelque chance de faire prévaloir les doutes qu'on a soulevés si de pareils incendies de livres ne se fussent jamais répétés dans l'histoire de l'islam. On pourrait tenter alors, avec quelque probabilité de succès, de discréditer l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie comme un fait unique dans l'histoire de l'islam, et tout à fait contraire à son esprit; mais l'histoire des six premiers siècles de l'hégire est là pour attester autant d'auto-da-fes

de livres, ordonnés par les moslims eux-mêmes et non pas par des ennemis infidèles, comme les croisés; qui ont brûlé la magnifique bibliothèque de Tripolis; les Ghouzzes, qui ont incendié celle de Nischapour; les Mongols, qui ont jeté les trésors littéraires de Bagdad dans le Tigre; les Berbères, qui les ont détruits en Afrique. Nous allons citer ces incendies dans l'ordre de leurs dates.

L'an 279 de l'hégire, les astronomes et les conteurs furent exilés de Bagdad, comme le furent autrefois de Rome, sous les empereurs, les astrologues et les mathématiciens. Le commerce des livres de philosophie fut interdit, mais on ne dit pas qu'ils furent brûlés 1.

L'an 420, Mahmoud, le sultan de Ghazna, fit brûler, au pied des potences, les livres des Batiniens, formant la charge de cinquante chameaux².

Sous le calife Fatimite Mostansser, vers l'an 483, des livres expédiés par le vézir Aboulfaradge-el-Maghrebi furent enlevés en descendant le Nil, et brûlés sous le prétexte que les livres provenant du Caire contenaient des doctrines opposées à celles professées au Maghrib³.

Dans la moitié du vi siècle, l'an 545 ou 546 de l'hégire, un prince Ghouride, nommé Djihansouz, c'est-à-dire l'incendiaire du monde, livra aux flammes la grande bibliothèque de Ghazna, à laquelle la

¹ Hadji-Khalfa, Tablettes chronologiques, sous cette année.

² Mémoire de M. Quatremère.

Bid.

grande bibliothèque d'Isfahan, enlevée par l'émir Ghaznevide-Abou-Sehl, avait été incorporée ¹.

En 553, Nazireddin, de Tous, le grand astronome et philosophe, fit livrer aux flammes la bibliothèque d'Alamout, soit pour détruire la doctrine des Ismaélites jusque dans ses sources, soit, comme quelques historiens l'en ont accusé, pour concentrer exclusivement dans sa tête toutes les idées des anciens philosophes ².

En 555, on brûla à Bagdad, par ordre du calife Mostansser, tous les ouvrages philosophiques de la bibliothèque d'un juge, nommément les ouvrages philosophiques d'Ibn-Sina, et les cinquante traités philosophiques des frères de la Pureté, première réunion académique qui devança d'un demi-siècle l'ouverture de la première université au Gaire 3.

Au Maghribe, des princes de la dynastie des Morabithoun condamnèrent au feu les ouvrages du philosophe Ghazali, Leurs successeurs, les princes de la dynastie de Mouwahidoun, attribuèrent la chute de leurs prédécesseurs à ces auto-da-fés. Abd-ol-Moumin défendit rigoureusement de brûler les romans et les livres de contes 4; mais cet ordre ne fut pas respecté par son successeur Yacoub, qui ordonna, en 588, de brûler des livres de jurisprudence.

Mémoire de M. Quatremère.

¹ Histoire des Assassins.

³ Mémoire de M. Quatremère.

⁴ Condé, II, chap. XLIII.

Hadji-Khalfa, Tablettes chronologiques, 588.

Tant de bibliothèques brûlées et détruites par des musulmans fanatiques ou passionnés, non pas dans les premiers temps de l'islam, où ses principes avaient encore toute l'âpreté de la jeunesse, suffiraient seuls pour accréditer l'incendie des restes de la bibliothèque d'Alexandrie, quand même ce fait, raconté par un grave historien, sans être contredit par aucun autre, n'eût pas été confirmé par les autorités historiques les plus graves.

L'amour du paradoxe a porté, dans les derniers temps, des littérateurs et des orientalistes, à se constituer les défenseurs d'Omar, comme aussi à fausser l'histoire en défendant Mahomet contre l'accusation de plus d'un assassinat approuvé et autorisé par lui. Ces attentas sont tous attestés par les sources les plus authentiques, dont j'ai réuni les témoignages dans la biographie de Mahomet, donnée dans le premier des six volumes du Gémāldesaal, c'est-à-dire dans ma Galerie de tableaux biographiques. Une femme juive, un vieillard séculaire, un poête, furent victimes de ces missions d'assassins, provoquées par des exclamations comme, par exemple: Qui me délivrera de ce vilain? Allez au nom de Dieu! Que Dieu vous assiste! ou bien approuvées par des mots · de Mahomet qui ont passé en proverbe, comme par exemple, lorsqu'il apprit l'assassinat d'Aboubaaz: Deux chèvres ne se heurteront pas pour cela, ou bien lorsqu'il ordonna le meurtre du poëte Aboul-Oza : Le fidèle ne sera pas deux fois morda (par un serpent) en embûche. C'est le même esprit de paradoxe qui

engage les défenseurs d'Omar à contester l'incendie des restes de la bibliothèque d'Alexandrie, quoiqu'il ne soit point contesté par les musulmans eux-mêmes, et qu'il se trouve tout à fait d'accord avec les principes de l'islam et le caractère personnel d'Omar.

WHICH AND THE PROPERTY OF THE PARTY OF THE P to provide the second state of the second second The most of the property of the party of the water the land to see the land of the see that the property of the second state of the second sta mean arrange in the constitute of the participation and the observer. sek van nemolekum stierlangs formannen vario en soll and other than the state of the commenced in the property of t of and proposed of made the an entrance address. magazine and an application of the major should be a property. The second region or complete the comment of the mattheway or residence and the real property and terminate to the confection price of the require che care and a dispersion was a comment of the comment of the comment and a standard with the same of the same of the same of silm of the strength with the strength

magnetic time, designated on a diagraph of the red of the first of the contract of the contrac

the section of the section of the section of

HAMMER PURGSTALL.

BIBLIOGRAPHIE.

SUPPLÉMENT

AU CATALOGUE DES OUVRAGES ORIENTAUX
BAPPORTÉS PAR M. CH. D'OCHOA.

La petite mais intéressante collection de manuscrits orientaux qui fait partie de la Bibliothèque de l'Arsenal, a été augmentée l'année dernière de plusieurs ouvrages proyenant de la collection que M. d'Ochoa a rapportée de l'Inde. Malheureusement, ces manuscrits, pour la plupart, sont arrivés dans un état presque voisin d'une ruine totale. Habent sua fata libelli. Quoi qu'il en soit, donnés à la Bibliothèque de l'Arsenal par M. le ministre de l'instruction publique, ils ont été reçus avec reconnaissance par MM. les conservateurs, et, bientôt après, inscrits sur le catalogue des manuscrits étrangers et placés à leur rang dans la Bibliothèque. Nous croyons devoir aujourd'hui en indiquer succinctement le contenu.

- N° 1. Petit traité sur divers points de jurisprudence civile et religieuse; in-12, demi-reliure, dos en veau. Ce manuscrit est en mauvais état. Le commencement manque. Dans une partie du volume, quelques notes marginales entre les lignes.
- N° 2. Fragment d'un traité de jurisprudence avec commentaire; in-8°; ni commencement ni fin.

N° 3. Fragments de deux traités de religion et de morale; in-8°, manuscrit incomplet et délabré.

N° 4. ڪهيائي سعادت La Chimie, ou quintessence du bonheur, ouvrage moral et religieux où il est question de la vie spirituelle des sofis; in-8°, manuscrit persan. La fin manque. En mauvais état.

N° 5. كستان شهر سعدى Le Gulistân, c'est-à-dire le parterre de roses, par Saady, poête et philosophe persan du xııı' siècle de notre ère; in-8°, demi-reliure, dos en veau. Bonne

ecriture, manuscrit avec encadrement.

N° 6. Quelques fragments du Metsnévy de Djélàl-Eddin Roumy, poëte mystique du xIII° siècle de notre ère; in-8°, en fort manvais état.

Nº 7. Commentaire d'une partie du Metsnévy; in-8°, en très-mauvais état.

N° 8. Commentaire d'une partie du Metsnévy; in-fol. en mauvais état. La fin du volume manque.

N° 9. Le Dîvân, c'est-à-dire recueil de ghazels ou odes de Hàfiz, poète persan célèbre du xiv° siècle de notre ère. Manuscrit en mauvais état et incomplet; m-8°.

Nº 10. Le même Divan, in-8°, en mauvais état. Il manque

quelques pages au commencement et à la fin.

N° 11. Les amours de Chîrin et Khosrou, roman en vers de Nizâmy, poëte du xu' siècle de notre ère; in-4°; basane, édition lithographiée, 1249 de l'hégire (1833), 5 figures.

N° 12. Le Divan de Çaib (سائب), poëte mystique du xvn' siècle de notre ère, sous Abbas II; in-8°; le commencement manque,

Dans le nombre des livres orientaux que M. le ministre a bien voulu joindre au don des manuscrits, on distingue ceux qui suivent :

Nº 1. Borhâni Câți, Dictionnaire persan, édition lithographiée, 1259 (de notre ère 1843), in-fol.

No 2. An account of the manners and customs of the modern Egyptians, by Edward William Lane.

Nº 3. Pend-Nâmeh, ou le Livre des conseils, édition et

traduction de M. Silvestre de Sacy.

Nº 4. Grammar of the hindustani language, by John Shakespear.

Nº 5. Les œuvres de Wali, édition de M. Garcin de Tassy.

N° 6. Le Pantcha-Tantra, ou les cinq ruses, fables du brahme Vichnou-Sarma, etc. le tout traduit par M. l'abbé Dubois.

G. DE L.

GESCHICHTE DER KHALIFER, ETC.

Histoire des khalifes, d'après des sources manuscrites, par le D' Gust. Wzii., bibliothécaire et professeur des langues orientales à Heidelberg. Second volume, contenant l'histoire des Abbasides jusqu'à la prise de Bagdad par les Boujides; 132-334 de l'hégire — 749-945 de l'ère chrétienne. Manheim, librairje de Bassermann; 1848, 698 pages in-8°.

Dans ce volume, qui contient l'histoire de l'empire musulman. depuis la fondation de la dynastie des Abbasides jusqu'au moment où les Boujides s'emparèrent de la capitale et de la puissance temporelle, l'auteur a suivi à peu près le même plan qui l'avait guidé pour la composition du précédent. Après avoir étudié les principaux manuscrits des bibliothèques de Paris, de Leyde, de Gotha et de Berlin, qui traitent l'histoire de l'empire musulman, depuis la moitié du viii' jusqu'à la moitié du x' siècle de l'ère chrétienne, et les avoir examinés selon les règles d'une saine critique, il a rassemblé dans le texte le résultat de ses recherches, et il en a rendu compte dans les notes qui l'accompagnent. Le texte arabe de Tabari lui a servi de guide principal jusqu'au règne de Mahdi; et c'est à cet auteur qu'il est redevable des révélations qu'on cherche en vain dans les chroniques postérieures, et qui jettent un nouveau jour sur les moyens pervers employés par les Abbasides pour parvenir au pouvoir. La correspondance du khalife Mansour avec Abou-Mouslim et avec l'Alide Mohammed Ibn-Hasan prouve que les Abbasides ont sacrifié à leur envie de régner, non-seulement la nationalité arabe. mais encore les principes fondamentaux de l'islamisme. Dans ce volume, on a aussi traité avec un soin particulier les guerres, ambassades et traités de paix entre la cour de Bagdad et celle de Constantinople, après avoir comparé les récits des chroniques byzantines avec ceux d'Ibn-al-Athir, d'Ibn-Khaldoun et d'autres. Ce dernier auteur consacre, à la fin de chaque règne, un chapitre particulier à la guerre avec les infidèles. L'histoire de la littérature arabe, qui, pendant les deux siècles qu'embrasse ce second volume, s'est développée d'une manière prodigieuse, a dû nécessairement entrer dans le cadre, puisqu'elle est intimement liée avec le changement de dynastie et le triomphe de l'élément persan qui l'a suivie, comme, d'un autre côté, les principes schiites et moutazélites des premiers khalifes abbasides ont exercé une grande influence sur l'étude de la philosophie et sur la théologic arabe.

Quoique l'histoire du khalifat de Bagdad forme l'objet principal de ce volume, l'auteur n'a cependant pas négligé celle des autres dynasties et principautés musulmanes qui se sont élevées à côté de lui. partout où elle est nécessaire à l'intelligence du tableau principal. Ainsi on trouvera dans ce volume une histoire complète des Tahirides, Saffarides, Toulounides, Ikhschidides, Sadjites et Hamdanides, et une partie de celle des Samanides et Déilemites. Quant aux dynasties africaines, l'auteur ne s'en est occupé qu'autant qu'elles sont en rapport direct avec les événements relatifs à l'empire d'Orient. Ainsi il a donné l'histoire de la fondation des Édrisites et des Agblabites, et de leurs premières conquêtes en Sicile, puis il les a abandonnés jusqu'à leur chute, qui rentre dans le cercle de son travail, puisqu'elle se rattache à la fondation de la dynastie des Fatimides et aux guerres qui s'en sont suivies en Sicile, en Égypte, et, plus tard, en Syrie. A l'aide de deux manuscrits de la bibliothèque de Gotha, il a été à même de fournir plusieurs faits nouveaux concernant les Karmates, les derniers Aglabites et le premier Fatimide; faits qui ont échappé à M. de Sacy, qui a traité cette partie de l'histoire dans son Histoire des Druzes,

enter the street and the same arrange the course faces

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 14 JANVIER.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu; la rédaction en est adoptée.

On lit une lettre de M. Dozon qui fait connaître que des circonstances l'empêchent de continuer à être membre de la Société. Il sera fait mention de cette lettre au procès-verbal.

On entend le rapport fait par M. Burnouf, au nom de la commission littéraire, sur la demande de M. Troyer, relativement à l'impression de la suite de l'Histoire du Kachemire. Ce rapport est approuvé par le Conseil, qui invite la commission des fonds à lui faire un rapport sur la question de savoir si l'état des fonds permet l'impression de la suite de l'Histoire du Kachemire.

M. le Président fait connaître au Conseil que M. Reinhart Dozy a déjà précédemment adressé au Conseil une demande de souscription pour divers travaux relatifs à l'Histoire des Arabes d'Espagne. Le Conseil renvoie la demande de M. Reinhart Dozy à l'examen d'une commission formée de MM. Garcin de Tassy, Dulaurier, Defrémery.

On procède au renouvellement de la commission des impressions de la Société; le résultat du scrutin donne les noms de MM. Mohl, Garcin de Tassy et Julien.

Sont proposés et nommés membres de la société :

M. DUGAT (Gustave);

M. REGNAULT, à Constantine;

M. Bullad (Antoni), élève de l'École des langues orientales.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Par l'auteur. Temple de Baal à Marseille, ou grande inscription phénicienne, découverte dans cette ville dans le courant de l'année 1845, expliquée et accompagnée d'observations critiques et historiques, par M. l'abbé Bargés. Paris, 1847, in-8°.

Par l'auteur. De l'état présent des études sur le bouddhisme et de leur application, par M. Nève. Gand, 1846, in-8°.

Par le même. Établissement et destruction de la première mission chrétienne dans la Chine, par M. Nève. Louvain, 1846, in-8°.

Par M. le ministre de la guerre. Plusieurs exemplaires du Moubacher.

Par l'éditeur. Rgya tch'er rol pa, ou Développement des jeux, contenant l'histoire du bouddha Çakya Mouni, par M. Foucaux. Première partie. Texte tibétain. Paris, 1847, in-4°. (Imprime à l'Imprimerie nationale.)

Par l'auteur. An analytical digest on all the reported cases, divided in the supreme courts of judication in India, by WILLIAM MOBLEY. Vol. I, p. 1, et vol. II. p. 1. Londres, 1847, in-8°.



SHELFHERMAN W. PYTTER MEN

When I resident the compality an Consess que Matendaries



JOURNAL ASIATIQUE.

MARS 1848.

PROSODIE

DES LANGUES DE L'ORIENT MUSULMAN,

SPECIALEMENT DE L'ARABE, DU PERSAN, DU TURC ET DE L'HINDOESTANI :

PAR M. GARCIN DE TASSY.

(Suite.)

CHAPITRE IV.

SUR LES CHANGEMENTS DES PIEDS PRIMITIFS.

Voici actuellement la liste des changements dont sont susceptibles respectivement chacun des pieds primitifs, c'est-à-dire le catalogue complet de tous les pieds irréguliers.

I. نعولى făūlūn. Ce pied peut être affecté de sept irrégularités, à savoir :

- 1. Tasbig (voir n° 26), فعولان făūlā-n.
- 2. CABZ (voir n° 6), أفعول faulu.
- 3. Case (voir n° 9), Jase fau-l.
- 4. HAZF (voir n° 2), فعل faa-l (pour فعي faa).
- 5. SALM عول (voir n° 31), فعلى falun (pour عول ulun).
- 7. Вата (voir n° 25), е fa).

II. ناعلن fāilūn. Ce pied peut aussi éprouver sept irrégularités, dont voici l'indication :

- 1. Izaka ou tazyil (voir nº 27), ole faila-n.
- 2. KHABN (voir n° 4), فعلى făilūn.
- 3. Gar eda (voir n° 10), eale falun (pour dela fail).
- 4. Hazaz (voir n° 22), غه fa.
- 5. TAKHLî (voir n° 13), فعل faal.
- 6. TARPÎL (voir n° 15), فاعالاتي faïlatun.
- 7. KHABN et 12ÂLA (voir nº 4 et 27), Sel faila n.

III. مغاعيلي māfāīlān. Ge pied admet les onze irrégularités que voici :

- 1. Tasnic (voir nº 26), Olucles mafaila-n.
- 2. CARZ (voir nº 6). valali mafailan.
- 3. KAPP (voir nº 7) Jalan mafaila.
- 4. Casn (voir n° 9), Jasta mafai-1.
- 5. Hazr (voir n° 21), فعولى faulun (pour مفاعي mafai).
- 6. Натм (voir n° 30), ala mafa-a.
- 7. KHARM (voir n° 31) مفعولي māfūlūn (pour فاعيلي fāilūn).
- 8. KHARB (voir n° 31), مفعول māfūlā (pour فاعيل fāīlā).
- 9. Schath (voir nº 31), dallan.
- 10. ZALAL (voir nº 31), ¿ fa.a.
- 11. BATR (voir n° 25), فع fā.

IV. فعلاتن fāilātūn. Če pied compte dix irrégularités, savoir :

- 1. Tasnic (voir n° 26). المادتان failiyā-n (pour المادتان failātā-n.
- 2. KHABN (voir nº 4). فعالاتن failatun
- 3. KAFF (voir nº 7), Slale failata

- 4. Casa (voir nº 9), olale failan (pour olale failat).
- 5. Schakl (voir n° 20), Schakl failatu.
- 6. Hazr (voir ho 21), dele failan (pour lete faila).
- 7. Taschis (voir n° 8) مفعولي māfūlūn (pour فعالاتن fālā-
- 8. Gar فطع (voir n° 10), فطع failan (pour فطع faila).
- 9. JAHF (voir n°. 12), 20 fa.
- 10. RaB ربع (voir n° 11). وعلى faal.

V. مستغطى mustafilun. Ce pied admet les onze irrégularités suivantes :

- 1. Izara (voir nº 27). Wasamo mustafila-n.
- 2. Khabn (voir n° 4), مَنْفَعَلَى mafailūn (pour مَنْفَعَلَى mū-tāfilūn).
- Taïy (voir n° 5), مستعلى mūftäilūn (pour مستعلى mūstăilūn).
- 4. Car قطع (voir n° 10), مستقعل māfūlūn (pour مستقعل mmustāfīl).
- 5. KAFF (voir n° 7), Jesum mustafilu.
- 6. KHABL (voir n° 19), est făilătun (pour mutăilun).
- 7. Schakl (voir n° 20), كام măfăilă (pour عُفَاعِلُ māfāilā).
- 8. HAZAZ (voir n° 22), فعلن failun (pour منعل mutail).
- 9. TAKHLî (voir n° 13), فعولى faulun (pour متفعل mutafil).
- 10. TARFIL (voir n° 15), مستعمان mustafilatun.
- 11. RAF فاعلى (voir n° 14), رفع failun.

VI. مفاعلتن māfāllātān. Ce pied n'admet que quatre irrégularités, à savoir :

 AsB (voir n° 2), مفاعلتن măfāilān (pour مفاعلتن măfāiltān).

- 2. Act (voir n 17), alala măfăilun (pour măfăilun).
- 3. CATF (voir n° 24), فعولى făulun (pour مفاعل mufăil.
- 4. CASM (voir nº 31), معدول māfūlān (pour فاعلن fūiltūn),

VII. متفاعلى mătăfăilūn. Ce pied admet six irrégularités, dont voici la liste.

 Izmān (voir n° 1), متفاعلي mūstāfīlūn (pour متفاعلي mūtfāīlūn).

2. Car قطع (voir n° 10), فعالاتني făilātūn (pour متفاعل

mutăfail).

3. WACS (voir nº 16), adala măfăilan.

- 4. Hazaz (voir n° 22) . فعلى făilūn (pour منفأ mutafa).
- 5. Izala (voir n° 27), Walein matafaila-n.
- 6. Tanril (voir n° 15), متفاعلاتي mutafailatun.

VIII. منعودت māfūlātŭ. Ge pied admet les neuf irregularités suivantes :

- 1. Wacr (voir n° 3), مفعولات māfūlā-n (pour مفعولات māfūlā-t).
- 2. Khabn (voir n° 4). فعولات faulatu.
- 3. Tair (voir n° 5), فاعلات failata.
- 4. Kasr (voir n° 18), مفعول māfūlūn (pour كام māfūlā).
- 5. KHABL (voir nº 19). See faila-t (pour See manta-t).
- 6. SALM ace (voir n° 23), فعلن falun (pour oce mafii).

7. Jan جدي (voir n° 28), فاع , fa-a.

8. Nahr (voir pag. 136, numéro de février), פֿק fa.

9. RAP رفع (voir n° 14) ، وفع māfū-l.

IX. فاع لا تن fāī-lā-tān. Ce pied admet quatre irrégularités, c'est-à-dire :

1. KAPF (voir n° 7). S y el fai-la-tu.

2. Casa (voir n°g), فاع لان fai-la-n (pour فاع لان fai-la-t).

3. HAZF (voir nº 21), فأعلن failun.

4. Tassig (voir n° 26), فاع ليان fai-liya-n (pour فاع لاتان fai-lata-n).

X. مس تغع لن mūs-tāfī-lūn. Enfin, ce dernier pied n'admet que trois irrégularités, qui sont :

1. KHABN (voir n° 4), مفاعلن mäfäilūn (pour مفاعلن) mŭ-tāf i-lān.

KAFF (voir n° 7), أمس تفع ل mūs-tāf i-lū.
 TASBîG (voir n° 26), مس تفع لان mūs-tāfi-lū-n.

Par suite de l'emploi de ces irrégularités dans les mètres primitifs, ces mètres prennent différentes formes dont les pieds sont quelquefois pareils, quoique dérivés de pieds réguliers divers. Cela tient à ce qu'on a généralement substitué aux paradigmes altérés des paradigmes plus conformes au génie de la langue arabe 1. Aussi est-il essentiel d'indiquer, pour se reconnaître, le paradigme original, et c'est ce que j'ai eu soin de faire dans les tableaux qui précèdent.

On trouvera peut-être bien compliquée la théorie des irrégularités des pieds primitifs, mais on se convaincra, par l'expérience, que cette complication apparente s'évanouit dans la pratique. En effet, tous les pieds d'un vers ne sont pas altérés au point de ne pouvoir être reconnus; il y a toujours dans le vers quelque pied qui sert de jalon pour décou-

On nomme ces mots substitués _ substitutions.

vrir la mesure. On peut tâtonner, sans doute, mais en recourant aux paradigmes, et avec un peu de persévérance, on ne peut tarder de trouver la mesure qu'on cherche. Voici, au surplus, une sorte de résumé de la théorie qui précède, c'est-à-dire la fiste complète de tous les pieds réguliers et irréguliers classés d'abord selon le nombre des lettres qui les composent. Les numéros marquent les pieds primitifs auxquels se rapportent les pieds secondaires.

Pied de deux lettres.

و fa, 1, 2, 3, 4, 8.

Pieds de trois lettres.

غعل fääl, 1, 2, 4; غعل fälü, 1; وفاع fā-a, 3, 8.

Pieds de quatre lettres.

فعول făū-l, 1; غعول făūlŭ, 1; غعول fālūn, 1, 2, 8; وَعِلْنِ faïlim, 2, 4, 5, 7; مُعَلَّى mafa-a, 3.

Pieds de cinq lettres.

مَعُولُنَ مَعُولُنَ مَعُولُنَ مَعُولُنَ مَعُولُنَ مَعُولُنَ مَعْولُنَ مُعْولُنَ مُعْلِنَ مُعْلِنَ مُعْلِنَ مُعْلِيلًا مُعْلِيلًا مُعْلِيلًا مُعْلِنَ مُعْلِيلًا مُعْلِيلًا

Pieds de six lettres.

اعولان معولان مغولان مغولات مغاعبل مغولات مغاعبل مغولات مغاعبل مغولات م

Pieds de sept lettres.

مفعولات مفعولات مفعولات مفعولات مفاعلاتين māfūlātū, 8; مفعولان māfūlān, 3, 6; مفعولان mūstāfīlān, 5, 6; من تفع لن مستفعلن mūstāfīlān, 5, 6; مفاعلت māfāilātūn, 6; فاع لا تن fāi-lā-tūn, 9.

Pieds de huit lettres.

مستفعلان "mūstāfīlā-n, 5; مستفعلان "mūstāfīlā-n, 5; مستفعلان "mūstāfīlā-n, 5; مستفعلان "fāīlīyā-n, 4; فاعليّان fāī-līyā-n, 9; سقطعلان "fāī-līyā-n, 9;

Pieds de neuf lettres.

mutafailatun, 5; متفاعلاتن mutafailatun, 7.

Voici actuellement la classification de ces mêmes pieds selon le nombre de syllabes qui entrent dans leur composition. Pieds d'une syllabe.

فع fá, 1, 2, 3, 4, 8:

ele fa.a, 3, 8.

Pieds de deux syllabes.

فعل fāāl, 1, 2, 4; fālū, 1; fāūl, 1; فعلن . fālūn, 1, 2, 8 مفاع măfā-a, 3: لعدر māfū-l. 8.

Pieds de trois syllabes.

فعول faūlū, 1; faŭlūn, 2, 4, 5, 7; faŭlūn, 1, 3, 5, 6; فعول faŭlūn, 2, 3, 4, 5, 9; فعالان faŭlū-t, (ou فعالات faŭlū-n), 2, 8; أَعْمُولُ māfūlū, 3; إن مُقْمُولُن fāūlā-n, 1; أن مقاعيل māfāī-l, 3; مقعولي māfūlūn, 3, 4, 5, 6, 8; الن الن fāïlā-n, 2, 4; الن fāïlā-n, 9.

Pieds de quatre syllabes.

ناعيلان mafaila-n, 3;

ن المعتقدة mūstāfīlā-n, 10;

واعليّان făilīyā-n, 4:

. س تفع لان . mūs-tāf řlū-n, 10.

فاغ ليان fai-liyan, 9:

Pieds de cinq syllabes.

mäfäilätun, 6: mätäfäilin, 7:

ستفاعلان mūtāfāĭlā-n, 7; ستفعلاتي mūstāf ilātūn, 5.

Pieds de six syllabes.

متفاعلاتن mutafailatun, 7-

CHAPITRE V.

DÉTAILS SUR LES METRES PRIMITIPS ET SECONDAIRES, AVEC DES EXEMPLES ARABÉS, PERSANS, TURCS ET HINDOUSTANIS.

On nomnie, ai-je dit, sain, سالم, le mètre dont les pieds, اركان, n'admettent aucune altération, زحان, et irrégulier, مراحف, celui dont les pieds sont diversement altérés. J'ai fait connaître les différentes irrégularités dont les pieds primitifs peuvent être susceptibles; il me reste à parler des mètres euxmêmes et à donner des exemples de leurs variétés.

J'ai parlé de l'identité de quelques pieds dérivés malgré leur origine différente. Par suite, il y a des mètres secondaires qu'on peut rapporter à plusieurs mètres primitifs. Dans ce cas, on doit les rattacher à ceux auxquels ils se lient le plus naturellement. L'exemple suivant fera comprendre cette règle.

زخود شدم گه بارس زمی شود چُش شدم گه برسر مخس شود

« J'ai été hors de moi lorsque mon amie m'a abandonné ; j'ai gardé le silence lorsqu'elle a commencé a parler. »

Ce vers se compose de six معاعلى māstāfilān. Or, si ce pied est dérivé de مستنعلى māstāfilān par l'irrégularité nommée khabn, le vers que je viens de citer est du mètre rajaz; si, au contraire, le pied مناعلى māfāilān dérive de مناعلى māfāilān, par l'irrégularité nommée cabz, le vers est du mètre hazaj. Or, comme مناعلى ne dérive de مستنعلى que par sabstitution, نقل pour مناعلى sans sabstitution, il est plus naturel et plus simple de le rattacher au mètre hazaj. C'est ainsi qu'on doit agir dans tous les cas où des pieds irréguliers dérivés peuvent se rapporter à plusieurs pieds primitifs.

Les cas dont je parle n'ont pas de rapport avec la versification nommée mutalauwan ou bigarrée, et qui consiste à composer des vers de telle façon qu'on puisse les scander de plusieurs manières, et ainsi les rapporter à plusieurs mètres différents. J'ai parlé de cette sorte de figure de mots dans mon quatrième article sur la rhéthorique des nations musulmanes (H° part. chap. 11, section 24), et j'ai cité quelques vers qu'on peut scander de deux manières. Voici, du célèbre Faizi, deux vers¹ qu'on

Gladwin, Dissertation, pag. 145, a cité le gazal entier, mais sans traduction.

peut scander de quatre manières, et rapporter ainsi à quatre mètres différents, à savoir: 1° au sarî (matwî, maksûf); 2° et 3° au raml à six pieds, makhbûn, mahzûf et simplement mahzûf; 4° au khafîf (makhbûn et mahzûf).

Ton sourcil arqué est, pour le cœur, l'épée de la tyrannie; les boucles de tes cheveux sont, pour lui, le filet du malheur. Le poignard qui est à ta ceinture est le glaive de la mort; ton œillade funeste, la flèche du destin.

Parmi la grande quantité des mètres dont les traités originaux donnent la nomenclature, il n'y en a, comme je l'ai déjà dit, qu'un assez petit nombre qui soient d'un usage commun. Ainsi, par exemple, dans les poésies si variées de Wali, il n'a été employé que dix-huit mètres seulement, et le tableau

1 Voici la quadruple scansion de ce premier hémistiche.

aī khumi ab | rui tu tē | gui jāfa muftā i lūn | muftāilūn | fa ilān
aī khumi ab | rui tu tē | gui jāfa fā i lātun | fai lā tun | fā i lūn
aī khumi āb | rui tu tē | gui jāfa fā i lā tun | fā i lūn
aī khumi āb | rui tu tē | gui jāfa fā i lā tun | fā i lūn
aī khumi āb | rui tu tē | gui jāfa fā i lātun | fā ilūn
aī khumi āb | rui tu tē | gui jāfa fā i lātun | māfa i lūn | fā ilūn

I Jeu de mots entre تير ; فهؤه و flèche.

de ces mètres, tableau que j'ai donné dans mon édition des œuvres de ce poête célèbre du Décan, peut servir généralement pour tous les recueils de poésies hindoustanis et même pour les diwans persans et turcs.

Il ne me semble donc pas nécessaire de donner la nomenclature complète de tous les mêtres dérivés que les rhétoriciens arabes nous font connaître et dont plusieurs sont si peu usités qu'il serait difficile d'en trouver des exemples. Je m'occuperai plus spécialement, à l'imitation de l'auteur du Hadâyic, des mètres les plus communs chez les poëtes des principales nations musulmanes. Ce que je dirai ici suffira amplement pour familiariser à la scansion des vers et donner ainsi la facilité de trouver les mesures les moins usitées.

SECTION I''.

Des mètres taveil, madid, bacit, kamil et wafir.

Ces cinq mètres étant particuliers aux Arabes, je n'en traiterai que sommairement. On en a vu plus haut les paradigmes réguliers; il s'agit actuellement d'en donner des exemples, aussi bien que des principaux mètres irréguliers qui en dérivent.

Je ne suivrai pas les rhétoriciens arabes dans leur classification systématique qui consiste à ranger les mètres dérivés d'après le dernier pied du premier hémistiche عرب et le dernier pied du second مرب et le dernier pied du second مرب ce qui fait des genres et des espèces, comme les ap-

pelle M. de Sacy 1. Cela tient à ce que, en arabe, on ne fait guère attention qu'aux irrégularités des derniers pieds des deux hémistiches, pieds qui, dans cette langue, ne sont souvent pas pareils, tandis qu'ils le sont, au contraire, en persan, en turc et en hindoustani. Les autres irrégularités qui servent à classer les mètres dérivés dans les autres langues, ne sont souvent en arabe qu'accidentelles et non essentielles 2 comme c'est presque toujours le cas dans les autres idiomes. Comme mon travail comprend les langues les plus connues de l'Orient musulman, j'ai pris une marche plus simple; je me suis seulement contenté d'indiquer, au fur et à mesure des cas, ce qu'offrent de particulier les mètres arabes, en éclaircissant, autant que je l'ai pu, les règles par des exemples.

1° Le mêtre tawîl طويل régulier est très-commun en arabe; en voici un exemple :

¹ Cet éminent orientaliste a donné la nomenclature exacte de ces varietés, mais sans les accompagner, malheureusement, d'aucun exemple.

Je veux parler, par exemple, de فعلى pour فاعلن de فاعلى pour مفاعلت, de مفاعلي pour مفاعلت, de pour مفاعلي pour مفاعلي pour مفاعلي و pour مفاعلي pour مفاعلي المنافعة , et autres petites irrégularités qui seront indiquées dans l'occasion.

Voici la scansion de ce premier hémistiche :

hādlriz | cũ là hāllūn | tădai kā | wā lā rābtūn fàūlūn | māfā i lūn | fā ū lūn | mā fā i lūn . Ta fortune ne tient ni à ton oisiveté ni à tes efforts; ce n'est pas la science qui peut te la donner ni une belle écriture. (Extrait de l'Alf laila!)

Voici actuellement un exemple du tawil régulier à tous les pieds, si ce n'est au dernier du premier hémistiche qui est machûz, c'est-à-dire réduit à măfăilăn.

La plante verte que produit le jardin de Kâfûr's remplace, pour nos cœurs, les effets d'un vin vieux et généreux's. (Zain uddin.)

Voici actuellement un exemple du tawil, pareil au précédent, si ce n'est que le dernier pied du deuxième hémistiche est réduit à نعولي fāūlūn (pour مغاعي māfāī):

Dans Lindaika, le fatha final est censé suivi d'un alif de prolongation et rend, par conséquent, la syllabe longue.

¹ Ces vers ont déjà été cités dans l'Anthologie arabe de mon savant ami M. Humbert (de Genève), p. 13.

* Voici la scansion du premier hémistiche de ce vers :

³ Il s'agit ici de Kâfûr Ikhschidi, amir d'Égypte, dans le jardin duquel on cultivair le haschisch, végétal que célèbre la pièce de vers dont ce bait est extrait.

[·] Chrestomathie arabe de M. de Sacy, t. II, pag. 44.

Lorsque le monde vous aura perdu, ô fils de Barmek, on cessera de voir des voyageurs dans les routes depuis le matin jusqu'au soir ². (Abû Nowas.)

Quoique le mètre tawil soit particulier aux Arabes, il a été cependant employé quelquefois, par fantaisie, par des poëtes appartenant à d'autres nations musulmanes. Ainsi voici un vers persan du bahr tawil régulier:

Le monde admire ta beauté. Le regard est dans l'ivresse et l'extase à cause de tes levres de rubis mouillées de vin. (Faquir.)

2º Dans la pratique, on n'emploie en arabe le

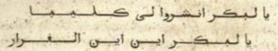
Voici la scansion de ce vers :

sălămân | ălăddânyā | î ză mã | făquidtămă = măfailân. băni bâr | măkin mîn ră | î hi nă | wâ gã din fă û lân | măfa 'î lân | făŭ lân | fă û lân (pour măfai).

Dans , cest permis d'ajouter, d'après une des licences poétiques particulières aux Arabes (Grammaire arabe de M. de Saçy, t. II., pag. 498), un samma final, qui représente ici un n long; c'est ainsi que j'ai mis, dans ma transcription, făquidtămă. Dans , le fatha final représente aussi un à long et c'est ainsi que j'ai écrit răhihină.

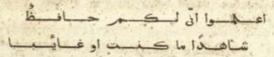
² Chrestomathie arabe de M. de Sacy, t. 1, pag. 9.

mètre madid qu'avec six pieds seulement. En voici un exemple régulier :



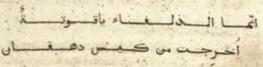
O Bakrides¹, rappelez à la vie ma Kulaib; et dites-moi où nous devons fuir.

Voici un exemple où le dernier pied des deux hémistiches est réduit à فاعلان (pour فاعلان).



Sachez que je fus pour vous un gardien, soit que je fusse absent, soit que je fusse présent.

Voici un autre exemple pareil, si ce n'est que le dernier pied du second hémistiche est réduit à fâlūn:

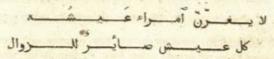


La Zalfa est un rubis qui est sorti de la bourse d'un pauvre villageois.

Nom d'une trihu arabe.

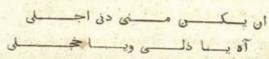
Dans cevers, qui a été public sans traduction par S. le Glerc (Pros. ar. p. 45) et par Freytag (Ar. verskunst, p. 181) avec une traduction qui ne me paraît pas exacte, je pense qu'il faut lire ici , syno. nyme de ral ; concha, mot qui me paraît répondre au cauri , des Indiens, qui est, comme on sait, le nom qu'ils donnent au petit co-

Voici encore un exemple du mêtre madid avec le dernier pied du premier hémistiche réduit à فاعلن (pour فاعلان), et le dernier du second à فاعلان fāïlā-n (pour فاعلات fāïlā-t):



Que la vie ne séduise pas l'homme, car toute vie finira.

Enfin, voici un exemple où le dernier pied des deux hémistiches est réduit à فعلى făilūn (pour فعلى):



Lorsque le terme de ma vie arrivera, je serai, hélas! couvert de honte et de confusion. (Mucaddéci¹.)

Quelques poëtes persans ont voulu suivre le pa-

quillage nommé porcelaine, lequel sert chez eux de menue monnaie. Gette explication est d'autant plus plausible que ce mot existe en syriaque avec le sens de monnaie, ainsi que me l'a appris M. Ferraō de Castelbranco, qui s'est occupé avec un grand succès de plusieurs langues orientales. En effet, Michaelis, dans son dictionnaire syriaque, traduit ce mot par monetor genus et illud duplex majus valet octantes oboli : minus septem. Le mot illud duplex alge, équivant au λετ/ά (minuta) de la veuve du Nouveau Testament (saint Marc, XII, 42), et le sens du vers rentre dans celui de la sentence de Notre Seigneur, loc. cit. «Je vous le dis, en vérité, cette pauvre veuve a donné plus que tous ceux qui ont mis dans le tronc.»

Les Oiseaux et les Fleurs, altégories morales, pag. 17 de mon

XI.

édition.

radigme primitif de ce mètre. En voici un exemple dans le vers suivant qui se compose, en effet, des pieds ماعلاتي ناعلي répétés quatre fois 1:

O mon idole, mon œur, par ton absence, est abreuvé de sang! O jeune beauté, mon âme, à cause de toi, déchire le vêtement de mon corps.

En voici un exemple hindoustani :

Une natte déchirée est autant que le trône de Salomon pour ceux qui ont le bonheur d'habiter l'angle de ton amour. (Wali.)

3° On ne trouve pas le mètre bâcit régulier à huit pieds, mais il est commun avec le dernier pied de chaque hémistiche réduit à نعلن fālūn. En voici un exemple:

O tente de Maiya dressée sur la hauteur, puis sur la pente

¹ Il est vrai qu'on pourrait rapporter ce vers au mètre raml à huit pieds mahraf; mais, d'après la règle qui aété mentionnée, p. 213, il faut le rapporter au madid régulier, parce que c'est en effet plus naturel et plus facile.

de la montagne, tu es abandonée et déserte depuis longtemps. (Nabiga 1.4)

Quelquefois le dernier pied du second hémistiche est même réduit à عَالَى fâlūn, outre les licences accidentelles autorisées en arabe. En voici un exemple:

Regarde un vaisseau, sa vue t'enchantera; il est le rival de l'éclair dans sa course légère. (Alf liala .)

On trouve aussi fréquémment le second et le quatrième pied de chaque hémistiche réduits à فعلى făilūn. Exemple:

A la lettre « elle est abandonnée. » Le changement de personnes est fréquent, dans les cas analogues, chez les poètes orientaux.

1. Chrestomathie arabe de Sacy, t. II, pag. 143.

Voici la scansion de ce vers :

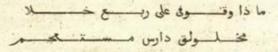
ânzūr īlā | mār kābīn | yāsbikā mān | zārūhū mūs tāfīlūn | fā ĭ lūn | mūstāfī lūn | fāīlūn Yū sābīgūl | bār cā mās | rā ān wā māj | rā ān mū tāfīlūn | fā ĭ lūn | mā tāfī lūn | fā lūn

Dans le second hémistiche, nous avons māfāilān مفاعلي (pour mātāfīlān). On peut en effet remplacer accidentellement par ce pied dérivé. On trouve aussi quelquefois, dans le même cas, منتعلى māftāilān et منتعلى fāilātān (pour منتعلى mūtāilān) et, à la fin du vers, on peut faire, à la dernière syllabe des pieds, l'intercalation اذاله

Anthologie Humbert, p. 14.

Lorsque tu redresses les branches, elles croissent comme il faut; mais c'est envain que tu chercheras à redresser le bois sec. (Vers arabe cité dans le Gulistan, liv. VII.)

On emploie très-fréquemment ce mètre avec six pieds seulement, trois à chaque hémistiche. En voici un exemple régulier, c'est-à-dire composé des pieds nuitable des pieds ourisable des pieds ourisable des pieds ourisable des pieds.

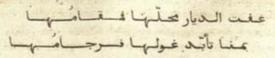


Pourquoi demeurerais-je auprès d'une habitation qui est vide, que dis-je, qui est rasée, effacée et muelte?

Voici un vers persan écrit dans le mètre bâcit régulier:

Ton union rend mon cœur satisfait de la révolution du ciel; ton absence est pour mon esprit comme le sel sur la blessure dont tu es l'auteur.

4° Le mètre kámil régulier à six pieds est, entre autres, celui de la célèbre Muallaca de Lebîd publiée par M. de Sacy 1, et qui commence par le vers suivant:



¹ A la suite de son édition de Kalila et Dimna.

Ils sont évanouis des lieux où ils avaient établi leur campement, les vestiges de leur demeure. Minà 1, Gûl et Rijâm 2 sont devenus déserts.

Il est bon de faire observer qu'on admet dans ce mètre, comme licence permise, le pied mūstāfīlūn متفاعلى pour مستفعل mūtāfālūn, au lieu de مستفعل mūtāfālūn, ainsi qu'on le verra dans le vers suivant où le troisième pied de chaque hémistiche est réduit à متفاعل fālātūn (pour مقعولي mūtāfāīl) ou māfūlūn (pour مقعولي

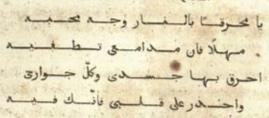
Lève-toi, présente moi cette plante verte produite dans le jardin de Kafour et qui remplace le vin le plus délicieux. (Abû'l Izz Magrabî 4.)

Voici deux autres vers mactû, au dernier pied seulement, qui prend, par conséquent, la forme فعلائن făilātūn.

- ¹ Nom d'un lieu que le commentateur Zouzéni distingue de la vallée de ce nom, vallée que le pèlerinage de la Mecque a rendue célèbre.
 - ² Montagnes connues.
 - ² Voici la scansion de ce premier hémistiche:

Cũm ătini | khādrā ā kā | fū ri yặt mũs tã filân | mãs tā filân | mã fū lãn

^{*} Chrestomathie de Sacy, t. II, pag. 45.



O toi qui brûles le visage de ton ami, continue à ton aise, car j'ai assez de larmes pour éteindre ce feu. Embrase mon corps et tout mon être; ménage seulement mon cœur où tu es. (Ibn-Hujjat'.)

En voici un avec le dernier pied de chaque hémistiche réduit à نعلن faïlan (pour منها matafa), qui peut même devenir نعلن falan (pour matfa).

L'hiver est passé, il s'enfuit à la hâte; le mois du printemps s'avance vers toi.

Voici un exemple du kámil à quatre pieds seulement, réguliers, sauf les licences autorisées:

Je désire ardemment la présence de ma bien-aimée et, lorsqu'elle paraît, je baisse les yeux par respect?.

Voici un dernier exemple du kâmil à quatre pieds, le premier de chaque hémistiche muzmar et le der-

Anthologie Humbert, pag. 7

Anthologie G. de Lagrange, pag. 137.

nier muraffal, c'est-à-dire le premier devenu متفاعلي matfaïlan et le second متفاعلاتي matfaïlatun :

Vis longtemps au gré de tes désirs et dans une santé parfaite à l'ombre des palais les plus élevés. (Abû'latâya '.)

Quoique ce mêtre soit particulier aux Arabes, quelques poëtes persans modernes, Jâmi, entre autres, l'ont employé, mais seulement à huit pieds, dans sa forme primitive, telle du moins que je l'ai donnée d'après le Hadáyic. En voici un exemple:

Son cœur ne quitte pas un instant ses manières tyranniques, même par hasard, pour s'avancer du côté de la fidélité, tandis que la fidélité ne se retire pas de mon cœur opprimé malgré les nombreuses injustices de cette belle.

5° En arabe, on ne trouve pas le wasir employé régulièrement. Ordinairement les deux premiers pieds sont réguliers, avec les licences permises (c'està-dire معاعلتي māfāiltūn), et le dernier pied est mactūf, c'est-à-dire réduit à fāūlūn (pour معاعل māfāūl).

Chrestomathie de Sacy, L. II., pag. 3.

Le chemin de la mort est le but de tous les vivants, et ce chemin appelle à haute voix les habitants de la terre. (Extrait du Hamáça ¹.)

Le wâsir est quelquesois réduit à quatre pieds seulement. Exemple :

Rabiya sait bien que ta corde est faible et usée.

Par exception, on trouve quelques vers persans sur ce mètre. En voici un régulier :

O mon idole, pourquoi ne regardes-tu vers personne d'un œil de bienveillance? Tu ne cesses pas d'employer la terannie, et tu n'entres pas dans la voie de la fidélité.

SECTION 11.

Du mètre hazaj جنع.

Ce mètre, à huit pieds réguliers, c'est-à-dire composé de huit مناعيل măfāilūn, est très-fréquent en persan, en turc et en hindoustani. En voici un exemple persan:

Lăcâd ălimăt | răbiyătă ân | nă hāblākā wā | hi nun khàlicun māfā īlātūn | māfāīlā tūn | mā fā ī lā tūn | mā fā ī lā tūn

Anthologie Humbert, pag. 16.

² Il faut scander ainsi ce vers:

خط سبرت بخون عاشقان محضر نوشت آخر دل آشفته امر میداد زاول این گواهرا

Son poil naissant i m'a enfin écrit une pétition avec le sang des amants. Pour la première fois son cœur amoureux m'a donné ce temoignage. (Figani.)

Exemple ture :

L'amour que je ressens pour ma belle est un tigre; ma chevelure embrouillée lui sert de forêt, et ma tête est la contrée montagneuse de la douleur et du désespoir. (Bâquî 3.)

Exemple hindoustani:

يو تا جه مكه كي كعبي مين بجهي اسود خو دستا (٥)

- Là. Ce mot, qui signifié proprement écriture, s'emploie pour exprimer des moustaches naissantes. En effet, ces poils noirs sur une peau blanche ressemblent en quelque chose à l'écriture sur la feuille de papier. Ce double sens forme, dans le texte, un jeu de mots intraduisible.
 - ³ Voici la scansion de ce premier hémistiche:
 - Pălăngui isch | qui yārûn bi | schă si dūr mū | č jō li dām ,mã fā i lūn | mã fā i lūn | mã fā i lūn | mā fā lūn
- Les œuvres de Baquí, le plus célèbre des poêtes ottomans, sont inédites. M. de Hammer a donné la traduction allemande de son Diwán. Le vers que je donne ici a déjà été publié par Lumley Davids dans sa Grammaire turque, mais sa traduction diffère de la mienne.
 - Voici la scansion de ce premier hémistiche :

Yử til tũjh mùkh | kẽ kảbẽ mẽ | mũyhẽ ảs vẫd | hãy ar distà mã fà i lún | mãfā i lūn | mãfā i lūn | mãfā i lūn

رمحدان مین تیری مجه چاه زمزمکا اثـر دستـا

L'éphélide de ta joue est à mes yeux la pierre noire de la Caaba; par la fossette de ton menton, j'ai une idée du puits de Zemzem. (Wali.)

Exemple persan du hazaj à huit pieds aschtar 1, c'est-à-dire, quatre pieds par hémistiche: le prémier et le troisième aschtar 2; le deuxième et le quatrième réguliers, c'est-à-dire composés des pieds فاعيان répétés:

Fière de la beauté, tu ne fais pas attention à l'âme d'un monde entier; par ce motif, tu ne prends pas garde à la vie de nombreux amants. (Faquir.)

Exemple hindoustani:

1 Il est d'usage de donner aux mètres dérivés les noms des pieds irréguliers qui y sont employés quand même, comme c'est ici le cas;

il y a des pieds qui sont réguliers.

Is dois, une fois pour toutes, avertir le lecteur que ces dénominations techniques, que j'emploie en parlant des pieds dérivés dans les mètres irréguliers, s'appliquent au pied primitif qu'on devrait régulièrement employer. Ainsi il faut se souvenir, pour appliquer exactement ces dénominations, du pied primitif et, en ce cas, avoir recours au tableau des mètres réguliers pour le counaître, lci, par exemple, le mot aschtar s'applique au pied primitif cette, qui devient, par l'irrégularité nommée schatr s'applique à plusieurs pieds, qui devient par l'irrégularité nommée schatr s'applique à plusieurs pieds, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Mon amie est étonnée que je quitte les autres compagnies pour la sienne, mais je crois que c'est l'amour qui m'attire auprès d'elle.

Exemple persan du hazaj à huit pieds akhrab, c'est-à-dire, le premier et le troisième de chaque hémistiche réduits à Josephine mafülü, les autres réguliers:

Tu as dit que tu voulais donner une fois du sucre à Khâcânî. Voici le temps de le faire, je le jure, si en effet tu veux faire ce don. (Khâcânî.)

Exemple hindoustani du même mètre :

Tu rends jaloux l'éléphant par ta marche gracieuse, o agaçante beauté; tu jettes le trouble dans le monde lorsque tu déploies ta coquetterie. (Wali.)

Exemple persan du hazaj à huit pieds akhrab, makfûf et mahzûf, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مغمول مفاعيل مفاعيل فعولي māfūlū, māfūlū, māfūlū fūulūn:

O schaikh, tu m'as montré le chemin des tavernes; mon cœur a désiré le viu et tu m'as montré des miracles.

Exemple turc:

Ne laisse pas échapper l'occasion; quelquesois le délai est un crime; supporte avec patience la peine, elle est quelquesois la clef du plaisir, (Schâhidî.)

Exemple hindoustani:

Si le bazar est peuplé de roses, c'est que les femmes y font leur promenade. (Wali.)

Exemple du hazaj à huit pieds makfûf et mahzûf, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, de trois măfaīlă, suivis d'un معاعيل făūlān:

Oh le beau jardin! Oh le beau jardin qui s'est déployé sur les hauteurs! Oh la belle apparence, oh la belle lune! qu'elle soit bénie et exaltée! (Maulawi Rûmî.)

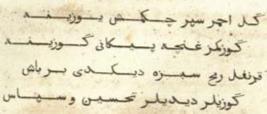
On ne trouve pas le hazaj à six pieds réguliers; mais il est toujours affecté de quelque irrégularité. Exemple persan du hazaj à six pieds mahzûf, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, de deux مغاعيلي māfāilān, suivis d'un مغاعي fāūlān (pour māfāī أنعولي māfāī أ

Tous tes amis ne sont tels qu'à cause de tes viandes succulentes; ils te sont dévoués parce qu'ils sont à la poursuite des friandises que tu leur donnes. Rompre avec cette poignée d'amis hypocrites vant mieux que de rester lie avec éux. (Anwârî Suhaili.)

Exemple ture :

بنغشه ششپریس آلمس الیده ما طاقخش تبغنی سوسی بالیده دروب چیچك چی ایجره صندوفی شد دوراند عرض اتمیش صغوفی عرب وش سرخ برورکین کیدی لالد شخایدق کررن اتبدی حوالد

¹ Cette variété du hazaj est très-commune en persan et en hindoustani. Le poème persan de Yuçuf o Zalikhû de Jami et celui d'Amin en hindoustani sur le même sujet sont écrits sur cette mesure. Il en est de même du poème de Khusrau o Schirin de Nizâmi, de Laīla o Majnûn de Jāmi, du Tahfat ulârifin de Khācâni, du Būrah māça de Jawān et de beaucoup d'autres masnawis.



La violette prit en main sa massue, le lis ceignit son épée. Ges fleurs, rangées en bataille dans la plaine, attendaient le roi du siècle pour passer en revue sous ses yeux. La tulipe s'était revêtue de son bonnet rouge comme celui de l'azab ¹, l'anémone brandissait sa hache; la rose avait couyert d'un bouclier son visage, pour ne pas voir les pointes acérées de ses boutons à peine éclos; l'odorant œillet avait élevé sur sa tête une lance d'émeraude. Geux qui virent cette armée exprimèrent leur admiration. (Extrait du Tâj attawarkh ¹.)

Exemple hindoustani:

Les admirateurs de la beauté s'approchent de toi comme les mouches se précipitent sur les sucreries. (Wali.)

Exemple persan du hazaj à six pieds macsûr, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, de deux

¹ Ge mot, qui signifie à la lettre célibalaire, est le nom d'une sorte de miliee.

² Cette chronique estimée, due au célèbre historien turc Saaduddin, n'a pas encore été publiée. J'en ai traduit plusieurs morceaux que j'ai donnés dans le Journal asiatique et dans la Bibliothèque des croisades de Michaud, t. IX. Les vers que je cite ici sont tirés de la relation de la prise de Constantinople par Mahomet II.

C'est par erreur qu'on a imprimé dans mon édition des

مغاعيلي māfāilān, suivis d'un فعولان fāūlā-n (pour مغاعيلي māfāi-l):

La parole est une perle, et l'homme éloquent est le plongeur. Ce n'est qu'après bien des peines qu'il peut s'emparer de cette perle précieuse. (Nizâmî.)

Exemple turc de la même variété :

Le monde est une maison dont les ornements sont nombreux; mais celui qui y entre perd sa tranquillité. (Extrait de l'Humáyán náma 1.)

Exemple du mètre hazaj à six pieds akhrab et makfûf, c'est-à-dire qui se compose, à chaque hémistiche, des pieds allu, mafailu, mafailu.

Celui qui désire est recommandable; ainsi je souhaite que ton affaire réussisse selon tes vœux. (Anwari.)

Exemple persan du hazaj à six pieds akhrab et macbûz, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche.

¹ Ce vers et les autres que j'ai cités plus loin du même ouvrage turc m'ont été indiqués par M. Royer, membre distingué de la Société asiatique, qui s'occupe d'un travail spécial sur cette excellente traduction de l'Anwar-i-Suhaili. Le même orientaliste a bien voulu me donner son avis sur quelque autres vers turcs. des pieds مغغول مفاعلى مفعول māfāilū, māfāilūn, māfāilūn:

La douleur que tu occasionnes fait resplendir le cœur de l'amant; la blessure que tu fais est la lampe qui éclaire son rendez-yous.

Exemple hindoustani:

On dit que cette belle arrive, quel avantage y trouverai-je, puisque je meurs?

Exemple persan du hazaj à six pieds. Le premier akhrab, le deuxième macbâz, et le troisième macsâr, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, de mafailă, măfaila, măfail.

1. Le mot à mot étant impossible, j'omets la traduction de l'interjection.

a Pour comprendre ce singulier jeu de mots, il faut se rappeler que le mot ¿l, que je traduis par blessare, signifie proprement la marque d'un fer rouge sur la peau, par suite de l'application qu'on en fait pour opérer un vésicatoire. Cette marque se nomme , rose, mot qui se prend aussi pour le lumignon de la lampe et même pour sa clarté. De là la comparaison de la blessure avec la lampe.

Ton rôle change sans cesse; tantôt tu es Laïla, tantôt Majnun.

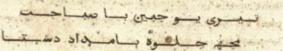
Exemple hindoustani:

L'image de ma bien-aimée est toujours devant mes yeux , je ne recherche ni le jardin, ni le parterre.

Exemple arabe du hazaj à six pieds, dont trois à chaque hémistiche, le premier akhrab, le deuxième macbaz, et le troisième mahzaf, c'est-à-dire deuxième mafaila, mafailan, faulun.

L'ane qui est dans la société des hommes ressemble au veau d'or qui mugissait . (Gulistan.)

Exemple hindoustani:



Ton front brillant est pour moi comme la clarié de l'aurore. (Wali.)

Exemple persan du hazaj à six pieds, dont trois à chaque hémistiche: le premier akhrab, le second machaz, et le troisième mucabhag, c'est-à-dire: Jain mafaila, mafaila, mafaila.

· ! Ici encore je n'ai pas traduit 45!

C'est-à-dire qu'un ignorant est comparable au veau d'or, qui, selon la légende conservée par les musulmans, avait la faculté de mugir, mais non l'intelligence. (Conf. Coran, VII, 146.)

هر غمر که در آسمان حشر کرده است غیروغیا بیدر دل می آورده است (۱)

Tout-chagrin qui a lieu sous le ciel amène du trouble à la porte de mon œur. (Khācānī.)

Exemple hindoustani de la même variété

Elle me dit : « Cesse de soupirer ; car tes soupirs ont trouvé la voie de mon cœur. »

On rencontre quelquesois dans des vers persans et hindoustanis, entre les deux hémistiches d'un même vers de ce mètre, les disserences suivantes. Le premier pied du premier hémistiche est akhrab et le premier du second akhram; le second pied du premier hémistiche est macbüz, et dans le second hémistiche le même pied est aschtar; ensin, le dernier pied du premier hémistiche est régulier, et celui du second est mucabbag, ce qui donne la mesure:

مغعول مغاعلى مغاعيلى مغعولى ناعلى مغاعيلان (و) مغاعيلان مغاعيلان مغاعيلان مغعول مغاعيلان مغاعيلان (و) māfūlū, māfāīlān, māfāīlān, māfāīlān.

Dans ce vers, le noun final de plas et le he de s ל et de le le le de l

^{*} Il est bon de faire observer, en passant, que lorsque le pied qui termine le premier hémistiche est un des pieds مفاعيل فاعلى محتفعلي محتفعلي محتفعلي محتفعلي محتفعلي المناطق , celui qui termine le dernier peut recevoir l'intercalation de l'alif au dernier pied, laquelle se nomme izâla, et

Exemple:

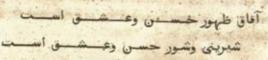
La fortune n'a pas secondé ma science. La science est une vierge que la fortune ne peut posséder. (Khācānî.)

Exemple hindoustani:

Comme elle est assise auprès de mon rivat, mon cœur en a éprouvé une telle peine qu'il en a poussé des soupirs.

Exemple du hazaj à six pieds, trois à chaque hémistiche : le premier akhrab, le second machûz, et le troisième macsûr, ainsi :

معولان فعولان māfūlā, māfāilān fāūlā-n (pour māfāi-l):



L'amour et la beauté se manifestent parteut, je veux dire la douceur et l'attrait de la beauté et de l'amour.

Exemple du hazaj à six pieds, trois par hémistiche: le premier akhram, le second aschtar, et le devenir ainsi guidalle, etc. c'est ce qui fait que dans la table des mètres employés dans les poésies de Wali, je n'ai pas fait de différence entre les pieds finaux muzal et les pieds finaux réguliers.

troisième mahzaf, c'est-à-dire : مغعولي فعولي فعولي māfūlūn, fāīlūn , fāūlūn ;

Tu peux le voir dans toi-même et contempler ainsi clairement le secrét qui est caché.

Exemple de la même variété, si ce n'est que le dernier pied de chaque hémistiche est macsur, c'esta-dire فعولان făulă-n:

Si Schirin avait voulu élever un édifice, elle aurait eu pour ce travail cent sculpteurs comme Farhâd. (Faquir.)

Les poetes arabes n'ont généralement employé le hazaj qu'avec quatre pieds seulement. En voici un exemple où chaque hémistiche se compose de deux măfailun:

¹ Ici encore le nonn ne compte pas dans la scansion. (Voyez, à ce sujet, une observation antérieure.)

* Dans ce second hémistiche, le dal de ¿¿ ne doit pas compter dans la scansion, soit à cause de la règle que donnent quelques rhétoriciens et qu'on a vue plus haut; soit plutôt, selon moi, à cause que le dal final de mard et le dal initial de dar se réunissent dans la prononciation comme nos lettres doubles. Voici, au surplus, comment il faut scander cet hémistiche:

Sad mardar (pour marddar) | augrād | chủ farhā-d Mafu lin | fã i lin | fã n lū-n

Je vois bien que la fortune ne reste jamais dans le même état; c'est pourquoi, cherchant à lui ressembler, tantôt j'éprouve ses malices, tantôt elle éprouve les miennes. (Hamadânî .)

Voici un autre exemple arabe de la même variété, si ce n'est que le dernier pied est réduit à māfāi):

Mon dos n'est pas un dos obéissant pour celui qui veut

Voici comment on doit scander cet hémistiche:

La séance de laquelle ce vers est extrait a été publiée et traduite par le savant arabisant M. Grangeret de Lagrange, p. 160 et suivantes de son Anthologie arabe.

Voici comment il faut scander ce vers:

On a déjà vu et on voit, par cet exemple, qu'en arabe un mot peut être séparé en deux hémistiches, de façon que la première partie de ce mot appartienne au premier hémistiche et la deuxième au dernier.

(La suite et la fin au prochain numéro:)

MÉMOIRE

Sur l'écriture cunéiforme assyrienne, par M. Borra.

(Suite et fin.)

Au moyen de cette table et des renvois, le lecteur aura le moyen de vérifier lui-même les substitutions dont j'ai parlé; quiconque voudra en prendre la peine et collationnera entre elles les inscriptions de Khorsabad, restera convaincu de l'existence d'équivalents pouvant se remplacer d'une manière, on peut le dire, arbitraire.

S'il est facile de démontrer ce fait, il ne l'est pas autant de l'expliquer. Faut-il y voir le résultat d'un système semblable à celui que l'illustre Champollion a reconnu dans l'écriture hiéroglyphique, et qui a laissé des traces même dans le démotique? Il me semble qu'il est prématuré de rien assurer à cet égard; mais, dans mon opinion, il n'y a rien de commun entre les homophones égyptiens et les équivalents assyriens; le principe de ces deux écritures est évidemment différent; un caractère hiéroglyphique représente un objet, dont le nom, dans la langue égyptienne, commence par la lettre que ce caractère est destiné à représenter quand il est employé phonétiquement. Il ne peut y avoir rien de semblable dans l'écriture assyrienne, puisque les

signes ne représentent pas des objets, et que, d'après la manière dont ils sont formés, à l'aide d'un seul élément, on peut assurer qu'ils n'ont jamais été figuratifs; pour moi, je crois que les substitutions proviennent de causes diverses que j'ai énumérées dans le mémoire que j'ai lu, en 1845, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

1° Il y a des substitutions certainement causées par des erreurs; mais, évidemment, on ne peut ranger dans cette classe que celles dont les exemples sont rares et sont pris de caractères à forme très-

rapprochée.

24 Elles peuvent provenir de l'emploi de formes grammaticales différentes, et, dans ce cas, les signes, quoique réellement substitués les uns aux autres, pourraient cependant représenter des sons très-différents. Je vais en citer un exemple pour bien expliquer ma pensée. J'ai parlé de l'échange de 📑 avec 🕌 au commencement du verbe si l'on suppose que le verbe soit à l'aoriste dans les inscriptions, et que la langue soit sémitique, on peut voir, dans les premiers caractères, des formatives différentes de la troisième personne de l'aoriste; or, il se trouve que, dans les langues sémitiques, il y a précisément, pour ce temps, deux formatives usitées, le iod N (?) en hébreu et en arabe, et le noun (?) en syriaque. Par consequent, il peut être permis de supposer qu'anciennement les deux formes aient été usitées dans la même langue, et l'on ne devrait plus voir, dans la substitution de ces deux

signes l'un à l'autre, la preuve d'une similitude de valeur. On peut même dire que, dans ces passages des inscriptions, le verbe, à l'aoriste, est tantôt à la première personne, parce que c'est le roi qui parle, et tantôt à la troisième. Si cela était, on comprendrait encore la substitution de la formative ___ a Ely, ces deux signes ayant cependant des valeurs très-différentes. Mais cette supposition est peu vraisemblable, et, dans les inscriptions trilingues, il y a de nombreux motifs de croire que le verbe dont j'ai parlé n'est pas à l'aoriste et que, par conséquent, la première lettre est radicale; je ne les exposerai pas parce que ce mémoire n'a pas pour but l'interprétation, mais il n'en est pas moins vrai qu'on peut, dans certains cas, attribuer les substitutions à cette cause; aussi ne doit-on jamais en tirer les exemples que d'inscriptions dont le contenu est évidemment identique.

3° L'emploi de particules différentes peut aussi causer des substitutions apparentes, et l'on sait précisément combien les particules sont fréquentes

dans la langue chaldéenne ou syriaque.

4º Enfin, après avoir fait la part des suppositions précédentes, il n'en restera pas moins un grand nombre de signes dont la substitution des uns aux autres est indubitable. Faut-il y voir de véritables homophones, c'est-à-dire des signes ayant des valeurs identiques? Je ne le pense pas; je crois, au contraire, qu'ils représentent tous des sons un peu différents, mais cependant assez rapprochés pour

pouvoir être confondus, sans qu'il en résulte un grand inconvénient pour la lecture; c'est ainsi que, dans certaines langues, le b et le v, quoique constituant, en réalité, chacun une articulation distincte, peuvent cependant être employés indifféremment

à la place l'un de l'autre.

Cette sorte de confusion peut, dans l'écriture assyrienne, avoir lieu, non-seulement entre les consonnes de même organe, mais même entre les voyelles et les consonnes. Nous avons, en effet, dans les langues sémitiques, quelques traces d'une confusion semblable; nous y voyons le he se confondre avec l'a; le iod et le waw servir, tantôt de voyelles, tantôt de véritables consonnes; les inscriptions médiques, dans lesquelles la Médie s'appelle Wada, nous offrent un exemple de la confusion de l'm et de l'ou et les autres noms de pays paraissent si étrangement défigurés qu'il faut croire que l'oreille de ces peuples saisissait une affinité entre certaines lettres qui, pour nous, n'en ont aucune; n'est-il pas légitime de penser que, dans l'écriture assyrienne, chacune des nuances dans la valeur des lettres ait été représentée par un signe différent, et que, cependant, l'affinité plus ou moins grande des sons ait permis d'employer les uns pour les autres les caractères représentatifs de ces nuances. Il me paraît au moins certain que les caractères destinés à représenter le b, l'm ou la voyelle ou ont été substitués indifféremment les uns aux autres, et j'ai bien des motifs de croire que la même confusion a eu lieu entre la voyelle

a et la consonne n, quelque étrange que ce fait puisse paraître. Les belles découvertes de M. Layard m'ont même fourni un nouvel exemple de l'n substituée à l'a; je ne puis le publier parce que je n'ai pas le droit de disposer de matériaux qui ne m'appartiennent pas; mais j'espère que, bientôt, le monde savant pourra jouir des trésors archéologiques exhumés par M. Layard.

Il y a en outre une autre cause à laquelle on peut attribuer les fréquents échanges de caractères dans l'écriture assyrienne; on peut concevoir que l'écriture a été syllabique, en ce sens, du moins, que chaque consonne était représentée par un signe différent suivant la voyelle dont elle était affectée. On peut supposer qu'il y avait un signe pour le b, par exemple, un autre pour ba, bi, etc. Dans les langues sémitiques, les voyelles brèves ayant relativement peu d'importance, cela a pu causer un emploi facultatif de différents signes. Ainsi la syllabe ba a pu être représentée par le signe du b seul, par les deux signes b et a pur puis enfin, dans certains cas, par ceux qui représentent le b affecté d'autres voyelles.

Telle est, selon moi. Fidée que l'on doit se faire de ces singulières substitutions qui rendent l'étude de l'écriture assyrienne si compliquée. Quelle qu'en soit la cause, il n'en est pas moins nécessaire d'en tenir compte, car celles dont les exemples sont trèsnombreux et pris d'inscriptions parfaitement identiques ne peuvent certainement provenir que de la similitude très-grande de valeurs; par conséquent,

si l'on parvient à déterminer avec certitude la valeur de l'un des signes, on connaîtra la valeur précise de ses équivalents ou, tout au moins, on saura dans quelles limites il faut la chercher. Si même les substitutions proviennent de particules ou de mots différents, l'avantage d'une table des substitutions ne sera pas moindre, puisque, connaissant un de ces mots ou particules, on sera presque forcément conduit à deviner la valeur des signes substitues; ceux-ci, en effet, devront nécessairement représenter, dans ces cas, une particule analogue à celle que l'on connait déjà, et l'on n'aura plus à opter qu'entre un petit nombre de mots.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet parce que, si l'on n'est pas d'accord sur la manière d'envisager les équivalents, on l'est au moins sur le fait des substitutions elles-mêmes; M. de Löwenstern en avait reconnu quelques-unes dans les seules inscriptions trilingues et, longtemps avant loi, M. Grotefend 1 avait donné une table très-curiense des substitutions qu'il avait remarquées dans les textes connus à l'époque où il écrivait, et son travail s'é-

l'Lorsque j'ai commencé l'impression de ces articles, je ne connaissais pas les travaux de M. Grotefend sur le même sujet. Ayant reçu depuis peu de temps les deux Mémoires qu'il a publiés. l'un en 1837, l'autre en 1840, sous le titre de Neue Beitrage zur Erlauterung der babylouischen Keilschrift, j'ai pu voir que ce sevant m'avait dévancé sur heaucoup de points. J'en fais la remarque, nouseulement par esprit de justice, mais encore avec plaisir; j'espère, en effet, que la priorité incontestable de M. Grotefend, en me mettant hors de cause, me mettra également à l'abri des réclamations un pen hostiles auxquelles j'ai été exposé.

tendait même à l'écriture babylonienne; enfin, en copiant les nombreuses inscriptions qu'il a découvertes à Nimroud, M. Layard s'était assuré de la vérité de ce que j'avais annoncé moi-même, et, pendant son séjour à Paris, il m'a dit avoir tiré de ses inscriptions une table de variantes tout aussi nombreuses mais souvent très-différentes des miennes. Il est donc inutile d'insister plus longtemps sur ce fait et je passe à la comparaison des écritures de Van, de Persépolis et de Khorsabad.

J'ai dit, au commencement de ce mémoire, que je regardais ces trois écritures comme identiques; quelques personnes ne partageant pas cette opinion; je dois chercher à en démontrer la justesse; mais, auparavant, il faut que j'explique ce que j'entends par cette identité. Je n'ai pas prétendu dire qu'il n'y eût absolument aucune différence entre ces trois écritures; il y en a certainement et il ne peut en être autrement à cause des époques et des lieux différents où les inscriptions ont été gravées. J'ai voulu dire seulement que les différences sont minimes par rapport aux ressemblances, et qu'elles n'équivalent pas, à beaucoup près, à celles qui existent aujourd'hui entre l'alphabet grec on même l'alphabet allemand et le nôtre.

Une première différence provient de ce qu'on peut appeler la main du graveur : ainsi les clous peuvent être plus ou moins longs, les coins plus ou moins échancrés; cela donne aux inscriptions un aspect différent, mais on n'en peut pas moins toujours reconnaître les caractères. De pareilles variétés se rencontrent dans les textes gravés sur le même monument; à plus forte raison doit-on en trouver dans ceux qui ont été découverts dans des pays très-éloignés les uns des autres, et qu'on peut rapporter à des temps très-différents. Il est évident que ces variétés ne suffisent pas pour constituer une différence radicale entre les écritures.

Quelques causes accidentelles peuvent aussi faire varier la forme des caractères. J'en ai déjà fait connaître une; la nature cassante de la pierre n'a pas permis, à Van, de faire traverser un clou par un autre. Ainsi les signes et deviennent deviennent et et et cela encore ne constitue pas une différence radicale, car on peut reconnaître l'identité des caractères, et de parcilles différences se rencontrent même dans un seul monument, comme à Khorsabad; on y voit, par exemple, le signe

Il y a encore une autre cause de différence et c'est la plus importante; elle provient de ce que, dans certaines inscriptions, on n'emploie pas les équivalents ou l'on emploie de préférence quelques uns d'entre eux; il en résulte souvent un aspect très-différent et l'on peut, en observant le nombre et la nature des équivalents employés, rapporter telle ou telle inscription à une localité déterminée. Ainsi, à Van, on ne trouve pas les nombreux équivalents employés à Khorsabad, et le nombre des signes usités est, par cela même, beaucoup moins

grand; les signes [], tel, etc. sont toujours faits de la même manière et, à leur place, on ne trouve jamais les variantes ETE, TET, etc. A Persépolis on ne rencontre jamais EIIE qu , et en revanche on voit beaucoup plus fréquemment leur équivalent MIII. A Nimroud, cette différence est beaucoup moins marquée; elle se réduit à ce que, dans cette localité, on ne trouve pas quelques-uns des équivalents employés à Khorsabad; M. Layard m'en a donné un exemple remarquable. Dans les nombreuses inscriptions qu'il a copiées, il n'a jamais rencontré deux des monogrammes usités à Khorsabad pour représenter le mot roi, savoir et ; on n'y trouve jamais employé que le signe 44, lequel, on se le rappelle, est un équivalent des deux premiers. M. Layard m'a, en outre, assuré qu'il y a, à Nimroud, des substitutions qui ne se rencontrent pas à Khorsabad, en sorte qu'il pourrait en ajouter un grand nombre à celles que j'ai fait connaître.

Ces différences, sans doute, sont remarquables, mais suffisent-elles pour qu'on fasse une distinction radicale entre ces écritures? Évidemment non; il faudrait, pour en avoir le droit, qu'on trouvât, dans chacune d'elles, un très-grand nombre de signes qui ne fussent pas usités dans les autres. Mais il n'en est pas ainsi; à Van, tous les caractères, sauf quatre ou cinq peut-être, sont identiques avec ceux employés dans mes inscriptions. Si, dans cette localité.

on n'a pas employé les substitutions, cela peut provenir d'un usage particulier, d'une simplification du système; mais cela ne peut empêcher que celui qui connaîtrait l'alphabet de Khorsabad ne pût lire immédiatement les inscriptions de Van.

Il en est de même à Nimroud; pour que, par exemple, la différence entre les monogrammes employés pour représenter le mot roi prouvât la différence des écritures, il faudrait que celui qui est usité à Nimroud ne le fût pas à Korsabad ou ailleurs; mais il n'en est pas ainsi, car les deux coins usités, dans la première de ces deux localités, pour exprimer le mot roi, le sont également dans la seconde avec le même sens. De part et d'autre, donc, on s'est servi du même signe avec la même valeur et l'on ne trouve pas, dans ce cas, un caractère inusité dans l'une des écritures, ce qui, seul, pourrait constituer une différence entre elles,

Il est si vrai que l'emploi de certains équivalents de préférence à d'autres ne prouve pas la différence des écritures, que l'on en a des exemples dans les inscriptions tirées d'un seul monument. En effet, comme je l'ai déjà fait remarquer, à Khorsabad, quand un caractère est employé, il l'est constamment dans la même inscription, et ses équivalents n'y paraissent pas; tandis que, dans une inscription identique, gravée à côté de la première, ce sera, au contraire, un des équivalents qui paraîtra toujours. Ainsi, lorsque, dans un texte, on s'est servi des deux coins « pour représenter le mot roi, ce signe re-

paraît à tous les endroits où ce même mot doit se trouver, et il n'est pas remplacé par ses équivalents ou ; il en est de même pour ces derniers et pour tous les caractères qui ont des équivalents certains et nombreux, tels que ; ; ; ; etc.

Une dernière preuve de l'identité des écritures de Van, de Persépolis et de Khorsabad me paraît pouvoir être tirée de l'emploi même des équivalents ; ceux-ci, en effet, se substituent aux mêmes caractères dans les trois localités. Ainsi, dans les inscriptions trilingues comme dans les miennes, les deux coins « remplacent le mot roi, le clou horizontal - prend la place du pronom ; on voit les signes , , etc. substitués respectivement aux caractères , 1, - 14; etc. Ces variations me paraîtraient impossibles à expliquer si les écritures n'étaient pas identiques au fond, non-seulement quant au système, mais encore quant à la valeur des lettres. Ce genre de preuve ne peut, il est vrai, s'appliquer à l'écriture de Van, dans laquelle les équivalents sont très-rarement employés; mais il s'y rencontre si peu de signes réellement différents de ceux de Khorsabad qu'elle me paraît superflue.

J'admets donc de certaines différences entre des écritures de temps et de lieux très éloignés; ces variétés proviennent, soit de la main du graveur, soit de l'absence de certains équivalents, soit même, dans certains cas, de l'emploi de signes inusités ailleurs; mais je ne crois pas qu'elles doivent empêcher de reconnaître l'identité de ces écritures.

Après m'être expliqué ainsi, en général, sur les ressemblances et les différences des écritures que nous offrent les inscriptions assyriennes recueillies à Persépolis, à Van et à Khorsabad, je vais passer en revue les signes employés dans la première localité et je mettrai en regard les signes ninivites correspondants. Seulement, pour éviter les frais de composition et de gravure qu'entraînerait la reproduction de caractères absolument semblables ou la fonte de caractères entièrement nouveaux, je me bornerai à donner les signes ninivites et je mettrai en regard de chacun d'eux la citation d'un endroit où se trouve le signe achéménien que je regarde comme identique; je ne ferai graver, parmi ces derniers, que ceux qui différent assez des signes ninivites pour que l'identité puisse en paraître douteuse. Je ne construirai, au reste, cette table que pour l'écriture assyrienne de l'époque des Achéménides; l'écriture de Van n'offrant qu'un très-petit nombre de signes différents, je me contenterai d'en donner la liste.

J'aurai probablement commis quelques erreurs et quelques oublis dans cette table comparative, mais cela importe peu, car la proportion des signes identiques et des signes différents n'en serait probablement pas altérée; je dois seulement prévenir le lecteur qu'en donnant la liste des signes employés dans les inscriptions trilingues, je n'ai voulu les extraire que de textes corrects, tels que ceux de Rich, Schulz et Westergaard. Certes, j'aurais trouvé un bien plus grand nombre de signes étranges et inconnus si j'avais consulté les planches de MM. Flandin et Coste ou d'autres voyageurs; mais j'ai renoncé à m'en servir, parce que je les crois très-inexactes, quoique je n'aie pas vu les monuments eux-mêmes. Pour reconnaître si des inscriptions ont été bien copiées, et si la forme des caractères est exacte, il y a quelques règles qui ne permettent pas que l'on s'égare. Il faut d'abord avoir égard à l'intérêt que prennent aux inscriptions les personnes qui les copient ; c'est, en effet, une garantie d'exactitude et, sous ce rapport, les savants ont, sur les artistes, un avantage incontestable. En outre, il est évident que les copistes n'ont pas pu inventer des formes qui se trouveraient, par hasard, identiques à des formes usitées dans des inscriptions qu'ils ne pouvaient connaître. Si donc, on trouve aux mêmes places, dans deux copies différentes, des signes qui ne se ressemblent pas et que l'un de ces signes soit régulier, en ce sens qu'il affecte constamment cette forme dans des inscriptions inconnues aux copistes, il me semble certain que cette forme doit être la véritable. C'est cette garantie que je trouve dans les copies de Rich et de Westergaard; elles doivent être exactes puisqu'on y retrouve immédiatement les formes usitées à Khorsabad, tandis que, dans les copies postérieures, les signes sont, en général, si étrangement défigurés, qu'il est impossible de les reconnaître.

Il est encore essentiel de temir compte des moyens employés pour exécuter les copies, du degré de détérioration des monuments, etc. On conçoit que ces circonstances puissent fortément influer sur l'exactitude. Il est remarquable, en effet, que les deux inscriptions trilingues, dans lesquelles se trouvent le plus grand nombre de signes paraissant étrangers à l'écriture ninivite, sont précisément la xi (A. II) de Schulz et la xvm de Westergaard (Nakchi roustâm), toutes lés deux copiées avecle télescope, et la dernière en très-mauvais état; j'ai donc fait, dans la comparaison, abstraction de ces signes douteux, surtout quand ils paraissaient dans des parties frustes et à moins qu'ils ne se reproduisissent ailleurs. Voici maintenant la liste comparative 1:

Signes de Khorsahad.	Signes achéméniens
The Table of the	
E	R. XV, 1, 2.
· III construction	R. XV, 1, 8
FIII WAR WOULD	B, XVIII., 1, 3.
- Marine man	
Hammer	R. XVIII; 1, 6,
EN	R. XVIII, 1, 10,
the contract the same of the s	The second secon

Signer de Vh

Dans cette table, la lettre R indique les inscriptions de M. Rich; l'S, celles de Schulz, et le W, celles de Westergaard. Le chiffre romain est celui de la planche; le premier chiffre arabe indique la ligne où se trouve le signe que je rapporte à un signe de Khorsabad, et le second en indique la place dans la ligne.

	MARKET STREET, AND SERVICE STREET, STR
1 100000	R. XVIII, 2, 3.
¥	R. XVIII, 1, 21.
	R. XVIII, 2, 6.
San Maria Charles	
A CONTRACTOR OF THE PARTY OF TH	
The state of the state of	Alle Comments and
The second second	
well the train a bound .	Commence of the second of the
THE PERSON NAMED IN THE PE	BEST THE REAL PROPERTY OF THE PARTY OF
THE RESERVE OF THE PERSON NAMED IN	
	All March Street, Street Street, Stree
and the second s	R. XVIII, 4, 8.
442	R. XVIII, 4, 10.
The state of the s	
The second second second	R. XVIII, 4, 14.
The same of the sa	
	R. XVIII, 5, 19.
	R. XVIII, 5, 22.
- TT-	R. XVIII, 6, 8.
and the same of th	R. XVIII, 6, 13.
The state of the s	R. XVIII, 6, 20.
	R. XVIII, 6, 22.
44	R. XVIII, 7, 6,
	→ 1 4 二十三十二十二十二十二十二十二十二十二十二十二十二十二十二十二十二十二十二十二

The same of the sa	0.00
	. R. XVIII, 7, 20.
3	
E	
#	
TT	. R. XVIII, 8, 10.
, 3	. R. XVIII, 8, 11.
中国///	
H	. K. Aviii, 9, 11.
£	
!	. R. XV, 2, 10.
A	. R. XV, 2, 3.
坤	
J	
=	R. XV, 5, 2.
E	. R. XV, 7, 6.
=	R. XV. 7. 7.
A. Maria	R. XV, 7, 21.
TW.	. R. XV, 8, 19.
Ħ	R. XV, 10, 1.
<□	R. XV, 11, 3.
4.5	1.4
-TIT	

, sociality	TOTILLY OF
—	W. XV, 1, 17.
- 13 man	W. XV, 3, 12.
III . wee a	W. XV, 3, 13.
Ja. bve.a	W. XV, 6, 14.
1	W. XV, 21, 3.
眭	and the second of the second o
E	
TY	
de directain.	
JIA	W. XVIII, 14, 8.
Ilan	W. XVIII, 16, 7.
#	W. XVIII , 25, 6.
→\$	S. XI, 3, 3.
Eff.	S. XI, 21, 5.
The state of the same	S. XI, 22, 6.
TATI	W. XV, 21, 1,
	R. XVIII, 1, 8,
Tol. 4. 12. 14. 1	

La liste ci-dessus contient soixante et douze caractères ninivites qui ont, dans les inscriptions achéménides, des signes correspondants tellement semblables, que l'identité en est reconnaissable au premier coup d'œil; on peut, en recourant aux endroits cités, faire la comparaison et s'assurer de l'exactitude de ce que je viens d'avancer. Voici maintenant une autre liste de signes persépolitains dont la ressemblance, avec les signes de Khorsabad, n'est pas absolue, mais dont l'identité ne sera, je pense, contestée par personne:

Ninivites.	the state of the s
*	
Ψ	
-1	
I _***	the second secon
===	
#	
N. C. C.	THE RESERVE OF THE PARTY OF THE
d	A CONTRACTOR OF THE PARTY OF TH
7	A Section 1
A	~~
D	The second secon
◇申 ·······	
+44	The second secon
-44	
уп	
A VIII	

Pour la plupart des signes ci-dessus, l'identité

peut être prouvée, comme je l'ai fait pour ,
, etc. Quant aux autres, la similitude de forme et d'emploi est telle qu'on ne peut se refuser à admettre l'identité de signes correspondants dans les deux colonnes; on peut donc les ajouter aux soixante et onze caractères énumérés dans la liste précédente, et l'on obtient un total de quatre-vingt-six caractères ninivites représentés dans l'écriture assyrienne des Achéménides par des signes absolument semblables. Passons aux caractères douteux ou réellement différents:

ignes ninivites.	Signes achéménides.
A-1	Ar
₩	
≓ ₩	<u>E</u> #
Ⅲ	
介	The state of the s
É	<u>J</u>
Edi	Eldi
· *	
Y	
91	∀ ₹

P		-		50.440	
P	 		 		1

La liste des signes achéménides qui n'ont pas d'équivalents tout à fait certains dans l'écriture de Khorsabad se réduit donc à dix signes, parmi lesquels même il y en a quelques-uns dont l'identité, on en conviendra, est plus que probable.

Le résultat du dépouillement que je viens de faire me semble être démonstratif de l'opinion que j'ai émise sur l'identité des écritures assyriennes usitées à Khorsabad et dans les inscriptions trilingues. Sur quatre-vingt-seize caractères employés dans ces dernières, nous en avons quatre-vingt-six tout à fait

dernières, nous en avons quatre-vingt-six tout à fait semblables à ceux de Ninive et seulement dix dont la similitude peut paraître plus ou moins douteuse. Si l'on tient compte des époques, des lieux, des changements de dynasties, de race, etc. on devrait plus s'étonner d'une ressemblance aussi grande, que des rares variétés qui peuvent se rencontrer.

Jai fait le même travail de comparaison entre les inscriptions de Van et celles de Khorsabad; mais, comme je l'ai dit, je crois inutile de donner une table de tous les signes usités dans les deux localités; il y en a très-peu qui ne soient pas reconnaissables au premier coup d'œil, si l'on tient compte de la différence de main et de la particularité dont j'ai parlé. En faisant abstraction des caractères défigurés par la détérioration de la surface du monument et de

ceux qui paraissent être des fautes de copie, comme le démontre la comparaison des textes entre eux, je trouve qu'il y a environ cent douze ou cent quinze caractères usités dans l'écriture assyrienne de Van telle que nous la connaissons; sur ce nombre, il y en a environ quatre-vingt-dix-huit ou cent qui sont identiques à ceux de Khorsabad. Voici les seuls dont l'identité soit douteuse, ou dont je ne connaisse pas les correspondants dans mes inscriptions:

ignes de Khorsabad.	Signes de Van.
1 <u> </u>	H () de 13
7.	
in grants was a state of the state of	Charles and Company of
3 <u>+</u>	
沙匡	··· ==================================
Parameter and a	TO A WILLIAM TO STATE OF THE PARTY OF THE PA
- Ya	Control of the Contro
	Company of the second
Signatura contract	
7	
La Maria de la Compania de la Compa	
Name and Address of the Owner o	The second second
Acres Commence	The state of the s
May a caldy of some	

Tels sont les seuls signes de l'écriture de Van

que je n'aie pas retrouvés dans celle de mes inscriptions; ils sont en bien petit nombre, comme on le voit, si on les compare à ceux dont l'identité est évidente ; aussi je m'étonnerais qu'on put voir une différence radicale entre ces deux écritures, si je ne savais combien il faut de temps et d'efforts de comparaison pour se graver dans la mémoire des signes si nombreux et qui ne diffèrent que par la combinaison d'un seul et même élément. En outre, personne n'a encore eu la possibilité d'acquérir une connaissance aussi complète de l'écriture de Khorsabad que celle que je possède, et il arrive naturellement que, lorsque après avoir parcouru un petit nombre de mes inscriptions, on ne trouve pas quelques caractères usités ailleurs, on soit porté à se prononcer contre l'identité des deux écritures; ainsi, dans beaucoup de textes copiés à Khorsabad, les signes ne se rencontrent pas parce que l'on y emploie leurs équivalents Tell et T; si l'observation tombe sur ces textes, on en conclura que la première de ces formes, très-usitée à Van,-ne l'est pas dans les autres inscriptions, et, cependant, l'on se tromperait. Je pourrais multiplier ces exemples, mais cela serait inutile. L'expérience, j'en suis convaincu, fera reconnaître la vérité de ce que j'ai avancé, savoir, qu'il n'y a, en réalité, sauf quelques légères différences, qu'une seule espèce d'écriture assyrienne employée dans les inscriptions de Van, de Persépolis, de Khorsabad, de Beirout et de Nimroud

J'ai laissé à part l'écriture compliquée de Babyfone parce que je ne l'ai pas assez étudiée pour pouvoir en parler avec connaissance de cause; au premier aspect, certainement, elle semble différer considérablement de l'écriture ninivite; mais il me semble que la différence tient surtout à une accumulation des mêmes éléments dans un signe, ce même signe, à Khorsabad, étant moins riche, en quelque sorte, et dépouillé de tout enjolivement superflu. Quoi qu'il en soit, en consultant la table. des signes contenus dans la grande inscription de la Compagnie des Indes, j'ai pu m'assurer que, sur deux cent quatre-vingt-sept, il y en a cent sept que l'on peut immédiatement ramener à des caractères de Khorsabad; j'ai même pu vérifier l'exactitude de plusieurs de ces rapprochements en profitant du fait curieux dont on doit, je crois, la première connaissance à M. Grotefend. Une partie de cette grande inscription est reproduite en caractères beaucoup plus simples sur une planche de Kerporter représentant un fragment de cylindre; on a donc ainsi un passage entre l'écriture la plus compliquée et celle plus simple de Khorsabad.

Je laisse ce sujet, sur lequel je me suis peut-être beaucoup trop étendu, et je vais actuellement parler des langues que nous cachent ces caractères mystérieux. Quelques personnes pensent que la langue dans laquelle sont écrites les inscriptions de Khorsabad n'est pas la même que celle dont on s'est servi à Persépolis, à Babylone et à Van. Pour moi, au contraire, s'il me reste quelque doute au sujet de cette dernière localité, je n'en conserve aucun pour les deux premières. Je crois que la langue des inscriptions de Babylone, de Persépolis et de Ninive est identique, sauf, bien entendu, les différences dont la diversité des temps et des lieux peut et doit être la cause, et, quoique ce soit bien hardi de ma part, je vais essayer de le démontrer.

Avant tout, on doit se rappeler un principe sur lequel tout le monde, je crois, est d'accord : c'est que la grammaire caractérise mieux une langue que le vocabulaire; si donc, en comparant deux textes, on parvient à démontrer que les formes grammaticales sont les mêmes de part et d'autres, on aura toute raison d'affirmer que les langues employées sont identiques, lors même qu'on ne pourrait lire un seul mot de ces textes, et, à plus forte raison, lorsque les seuls mots lus d'une manière plausible sont communs à l'une et à l'autre. Or, il est possible, je crois, de prouver que, à Babylone, Persépolis et Khorsabad, la langue était assujettie aux mêmes règles et avait, par conséquent, la même grammaire. Pour s'en assurer, il suffit de considérer la manière dont les mots se terminent en général. Il est évident, en effet, que les inflexions grammaticales affectent de préférence la fin des mots, et, précisément, nous avons le moyen de reconnaître ces fins de mots, parce que, ainsi que cela a déjà été remarqué avant moi, les Assyriens n'étaient pas dans l'usage de couper les mots à la fin des lignes et d'en rejeter

une portion à la ligne suivante. Ce fait est prouve de la manière la plus évidente par les inscriptions de Khorsabad; on y voit les caractères s'allonger pour remplir toute la ligne lorsque le mot est court; on les voit, au contraire, se raccourcir, se restreindre pour le mot dans la longueur donnée. On voit même quelquefois un ou plusieurs signes placés en dehors de l'encadrement plutôt que d'être rejetés, en coupant le mot, à la ligne suivante. On peut donc être certain que le dernier signe d'une ligne est également le dernier signe d'un mot, et que, souvent, par conséquent, ces signes terminaux représentent des inflexions grammaticales. Or, si l'on compare les inscriptions de Babylone, de Persépolis, de Nimroud et de Khorsabad, on verra que la proportion relative des signes terminaux est la même dans toutes; les signes les plus fréquents à la fin des lignes sont partout It. El. Elt. Elt. Al. ---14 , | ----, etc.

Voilà donc déjà une première et très-forte preuve de l'identité ou, tout au moins, de la similitude de langue dans toutes ces inscriptions; un autre argument se tire de l'emploi arbitraire de certaines lettres que tout le monde s'accorde à regarder comme des voyelles; il y a, en effet, dans tous les textes, des lettres qui semblent avoir pu être supprimées à volonté, et partout ce sont les mêmes. Il faut nécessairement que les langues soient soumises au même système, et, par conséquent, appartiennent à la même famille pour permettre cet emploi fa-

cultatif, cette suppression arbitraire des voyelles.

Si, de ces considérations générales, nous passons aux faits particuliers, nous verrons que tous ceux qui sont certains viennent à l'appui de mon opinion. Ainsi, par les inscriptions trilingues, nous connaissons avec certitude les deux formes qui caractérisent le pluriel dans les noms; l'une est | ----, l'autre est ou les équivalents , . Ces terminaisons sont identiques dans les textes assyriens de toutes les localités. Il en est de même des terminaisons en If If et en pour des noms de peuples ou de pays; il en est de même encore de la terminaison en diquant un substantif dérivé avec le pronom affixe de la première personne, ainsi que du signe pour marquer cet affixe. (Voyez à la ligne 18 de l'inscription XIV de Wastergaard, où l'on a MIN - E M. malcouty? mon royaume, et M Mes peuples.) Ces mêmes formes, pour les mêmes mots, se voient également à Khorsabad et dans la grande inscription de Babylone.

Voici donc quelques inflexions grammaticales importantes qui se retrouvent dans toutes les inscriptions assyriennes; l'emploi du d, wou ou ou est un autre indice de l'identité des langues; mais je ne puis insister sur ce point, parce que je ne puis prouver directement que, dans les inscriptions de

Khorsabad, l'emploi de cette lettre ait été le même que dans celle de Persépolis. Jai, à cet égard, une conviction intime, résultat de ma longue pratique; mais je ne pourrais la faire passer dans l'esprit du lecteur ; j'aime mieux insister sur l'identité des pronoms: nous en connaissons deux seulement, et, précisément, ces deux pronoms sont communs à tous les textes assyriens : l'un est | ou | ou |; l'autre est | De ou, par abréviation, TE. Le premier se rencontre à chaque instant dans les inscriptions de Khorsabad. Je ne me souviens pas d'y avoir vu le second, mais on le rencontre dans les textes babyloniens, et M. Layard a trouvé l'abréviation The précédant le nom du roi de Nimroud exactement comme elle précède le nom de Cyrus dans l'inscription de Pasargade.

La particule , quelle qu'elle soit, est encore un trait caractéristique de tous les textes assyriens; malgré tous mes efforts, je n'ai pas pu en découvrir précisément le sens; elle semble joucr le rôle du pronom relatif, mais, ce qui est certain, c'est qu'on la rencontre partout.

Jusqu'à présent donc, toutes les inflexions grammaticales bien déterminées et tous les pronoms découverts d'une manière plausible sont communs aux inscriptions de Babylone, de Ninive et de Persépolis; le vocabulaire nous donnera le même résultat. J'ai retrouvé, en effet, dans les inscriptions de Khorsabad presque tous les mots distincts des inscriptions trilingues; d'abord, comme je crois l'avoir démontré, le mot roi, non-seulement est réprésenté partout par les mêmes signes, mais encore est identiquement le même à Khorsabad et à Persépolis. De plus, les épithètes qui suivent ce nom sont exactement les mêmes partout, comme je l'ai fait voir:

Les signes qui expriment les mots villes, peuples ou hommes sont les mêmes partout: , , , , , , , ; il y a donc toute raison de croire que les mots qu'ils sont destinés à représenter sont semblables; sans cela, on serait forcé de regarder ces signes comme figuratifs, ce qui ne peut être.

La particule que ce soit une marque de l'accusatif ou que ce soit une terminaison, se reneontre à chaque instant dans mes inscriptions comme
dans celles de Persépolis; enfin, pour abréger, voici
la liste de tous les mots communs à tous les textes
assyriens.

 Tous les mots ci-dessus sont immédiatement reconnaissables dans toutes les inscriptions; mais il en est encore d'autres que j'ai pu reconnaître dans celles de Khorsabad et qui se trouvent ailleurs; tel est le mot dieu > r au singulier et au pluriel. Je n'en fais pas mention, parce qu'on pourrait m'objecter que je me trompe tandis que cela n'est pas possible pour ceux dont je viens de donner la liste, et que ceux-ci me semblent suffire pour établir la vérité de ce que j'ai avancé. En effet, lorsque l'on voit des inscriptions écrites dans un caractère n'offrant que de légères différences; lorsque, dans ces inscriptions, toutes les inflexions grammaticales, toutes les particules que l'on a pu reconnaître avec certitude sont identiques; enfin, lorsqu'un nombre de mots relativement grand, eu égard aux textes que l'on possède, se montre également dans tous ces textes, il me semble que l'on a quelque raison d'assurer que la langue est identique dans toutes les inscriptions; on peut assurer, au moins, que tous les indices tendent à prouver l'identité, et l'on ne peut se baser sur rien pour la nier; car l'absence d'un plus ou moins grand nombre de mots dans une série d'inscriptions ne prouve absolument rien contre cette identité, puisque les sujets peuvent être différents, qu'on a pu employer des mots synonymes de la même langue, etc. En bonne logique donc, jusqu'à ce que l'on ait trouvé, dans quelques textes assyriens, des mots et des formes grammaticales différents de ceux qui sont usités dans les autres, on est fondé à croïre à l'identité de la langue dans toutes les inscriptions.

Si, comme je l'ai dit, il ne me reste aucun doute

sur l'identité des langues dans lesquelles les inscriptions de Babylone, de Khorsabad et de Persépolis sont écrites, je suis bien loin de pouvoir parler avec la même assurance sur cette langue elle-même. J'avoue qu'il m'est encore impossible de la rattacher avec certitude à l'une des deux familles arienne ou sémitique. Sans doute, quelques indices favorisent l'hypothèse d'une origine sémitique; tels sont les pronoms | et | , la terminaison en y, E, y, pour le pronom affixe de la première personne, etc. Mais, d'un autre côté, de nombreuses difficultés s'opposent à ce que l'on adopte cette opinion. D'une part, il est impossible de trouver, dans les langues sémitiques, des mots qui puissent s'arranger avec les signes employés pour exprimer les idées de père, roi, ciel, terre, bâtir, protéger, etc. de l'autre, et cette difficulté est pour moi la plus grave, la syntaxe ni la construction ne sont sémitiques ; il me serait facile d'en donner des preuves nombreuses, mais je me contenterai de faire remarquer que, dans les inscriptions trilingues, le régime est toujours placé avant le verbe sans qu'on puisse reconnaître un pronom se rapportant au régime précédemment exprimé; le génie des langues sémitiques ne permet pas une pareille construction ou, du moins, ne la supporte que dans des cas tout à fait exceptionnels, tandis que, dans les inscriptions de Persépolis, cette inversion est constante. Je ferai remarquer que la

forme du verbe s'accorde tout aussi difficilement avec la syntaxe sémitique; en effet, si le verbe est au prétérit, la terminaison devrait changer puisque le sujet est tantôt à la prémière, tantôt à la troisième personne; si ce verbe, au contraire, est à l'aoriste, rien ne peut être plus contraire au génie des langues de cette famille que l'emploi de ce temps dans de pareilles phrases; D'ailleurs, quand ce verbe est abrégé, comme cèla arrivé fréquemment dans mes inscriptions, ce sont les signes du milieu qui disparaissent; le premièr et le dernier restent toujours, ce qui semble démontrer qu'ils font partie de la racine et ne sont pas des flexions du verbe.

Je ne veux cependant exprimer que des doutes au sujet de la langue employée dans les inscriptions assyriennes; car le sujet me paraît encore trop obscur pour me permettre de rien assurer; l'avenir seul et les recherches de savants plus versés que moi dans l'étude des langues pourront résoudre le problème.

Je pourrais ajouter à ce mémoire de nombreuses observations de détail qui ne seraient peut-être pas sans utilité pour le déchiffrement, mais je crains de paraître arrêter, sur des minuties, les lecteurs qui, probablement, n'aiment pas les observations sans résultat positif; je termine donc ce travail, espérant que, tel qu'il est, il aidera, dans leurs recherches, les personnes qui voudront s'en servir; je n'ai pas eu d'autre but, et je serai heureux si je l'ai atteint.

DISSERTATION

SUR LE SCHARI DES EGYPTIENS ET LE SOUF DES HÉBREUX.

· Les marais ou courants d'eau saumâtre que l'on rencontre sur quelques points du désert, tant arabique que libyque, à droite et à gauche de la vallée du Nil, offrent plusieurs espèces de plantes aquatiques dont deux paraissent affectionner particulièrement les eaux les plus amères. L'une est le juncus acutus; appelé en Égypte samar, et dont op fâit les nattes fines1; l'autre est l'arundo ægyptiaca; qui fournit de kalams à bon marché les écoles de l'enfance, et qu'on appelle en arabe bous, nom applicable à tous les roseaux, mais plus particulièrement à celuici; on le spécifie encore en Égypte par l'épithète de farsi, a persan. » Une espèce très-voisine de l'arundo agyptiaca est l'arando isiaca de Delile, qui peut s'élever à une très-grande hauteur, mais dont la tige n'excède point l'épaisseur du pouce dans l'état normal. Quant à l'arando donax, dont la tige est beau-

Le samār n'est donc point un cyperas (comme je l'avais cru sur la foi d'un naturaliste français), mais bien un jone. Je dois ce renseignement à M. Ant. Figari, savant botaniste génois; membre du conseil de santé du Caire. Dans tout le cours de cette dissertation, j'ai suivi sa nomenclature; mais je donne à la fin tous les renseignements fournis par les flores de Forskal et de Delile, afin que l'on puisse contrôler mon travail par la synonymie des plantes dont il traite, et la comparaison des témoignages qui ont le plus d'autorité en cette matière.

coup plus forte, et sert à faire des haies et des treillages dans toute la basse Égypte, il se plaît au bord des canaux d'irrigation l. Enfin l'arundo arenaria ne croît que dans les îles du fleuve, et sur ses rives immédiates.

L'arundo donax, est nommé en arabe ghab ou kasab. Du mot qhāb est venu celui de qhābah, et son diminutif ahouwaybah, qui signifient un « bassin » ou un « étang couvert de roseaux, » et, par extension. « une forêt, » En joignant au diminutif qhoawaybah le nom générique des roseaux (bous), qui est aussi le nom spécifique de l'arundo ægyptiaca et de l'arundo isiaca, on obtient la dénomination complète de ghouwaybèt-cl-bous, « la petite forêt de roseaux. » Cette dénomination, commune à un grand nombre de localités, se trouve déjà consignée, sur la carte de Berghaus intitulée Arabia and das Nil-Land (Gotha. 1835), à l'embouchure de la vallée improprement appelée « vallée de l'égarement, » au sud-ouest de Suez. Il y a effectivement sur ce point une quantité inépuisable de juncus acutus (samar) et d'arundo ægyptiaca (bous fársi). Le jone est porté au Caire, où l'on en fait des nattes, et le roseau à Suez et aux Sources-de-Moise, où il est employé à divers usages.

Une autre localité de même genre et de même

¹ M. Figari pense que l'arundo donax est une plante importée dans le Delta, et n'appartient point à l'ancienne flore égyptienne. Cette espèce, en effet, ne se trouve guère que dans la basse Égypte, où d'ailleurs elle abonde, et est véritablement cultivée (ou plantée), à l'exclusion de toutes les autres espèces. C'est le roseau des jardins. « In hortis ad sapes » dit Delite. (Voyez l'Appendice.)

nom se rencontre au lac Temsah, sur l'ancien lit. ou auprès de l'ancien lit du golfe Héroopolite, aujourd'hui golfe de Suez. M. Liancourt de Bellefonds, auguel nous devons la connaissance de ce dernier emplacement sous le nom de Ghouwaybet-el-bous (Rhonébèt-el-bous), l'a identifié avec Pi-hahiroth (Exod. xiv, 2), nom biblique de la troisième station des Israelites, et qui, dans la vieille langue égyptienne, offre un sens voisin de celui du mot arabe : pi-yahirot, « le champ d'herbes; » ou encore, pi-hahi-rôt, « la multitude des plantes ; » ou, enfin, pi-ahi-rôt, « la végétation des joncs » ou « des roseaux, » en lisant Axi par un x grec (chi), au lieu du hori copte1. Voyez la nouvelle carte du Delta levée par M. Linant et lithographiée au dépôt de la guerre, ainsi que son mémoire sur le canal projeté entre les deux mers, mémoire où il traite incidemment, mais d'une manière supérieure, la question si souvent agitée du passage des Hébreux. La discussion approfondie à laquelle il s'est livré sur ce sujet intéressant a eu pour résultat de me convaincre qu'il faut rapporter le Pi-hahiroth de la Bible au point déter-

La première étymologie m'est suggérée par M. Walmas, bibliothécaire de la société égyptienne du Caire. l'ai trouvé les autres, dans le Dictionnaire copte; mais je n'ignore pas que la seconde, ou les deux premières, ont été remarquées et signalées depuis longtemps. Auparayant, on considérait Pi-hahirôth comme un mot hébreu, composé de phi, «bouche, embouchure,» et d'un pluciel féminin *hirôth,» que l'on rend par «cavités, cavernes.» On en a fait «l'embouchure de la vallée» (de l'égarement) dans le système qui fait passer les Hébreux au sud de Suez.

miné par ce savant ingénieur, ou à une localité très-voisine, et renoncer par conséquent à la position indiquée par l'autre Ghouwaybet-el-boūs (au sud-ouest de Suez), et même à celle d'Adjeroūd¹, proposée par un des ingénieurs de l'armée française, malgré la ressemblance frappante qui existe entre Adjeroūd et Haḥīrōth.

Je reviens à la botanique des eaux salées voisines du golfe de Suez, telle qu'elle m'est donnée par M. Ant. Figari. Ainsi que je l'ai dit d'après ses renseignements, les plantes qui forment le trait le plus saillant de nos marais ou courants d'eau saumâtre sont le juncus acatus, et surtout l'arundo ægyptiaca, auquel il faut joindre l'arundo isiaca, considéré comme espèce ou variété. Tous les trois abondent à Ghouwaybet-el-Boūş, au bord de la mer actuelle, ainsi que danş le lac Temsāh au fond de l'ancien golfe Héroopolite.

Cette observation va nous rendre compte de la dénomination imposée à la mer Rouge, d'abord par les anciens Égyptiens, qui ont dû être les premiers à lui donner un nom, et subséquemment par les Hébreux, leurs hôtes.

La mer Rouge est appelée Yam-souf dans le texte hébreu de la Bible, et Phi-yom-en-schari dans la version copte, faite sur le grec des Septante. Yam, en hébreu, et yom, en copte, signifient «mer.» Phi ou pi est l'article copte, et en ou an, le signe du

¹ Ce mot semble venir du copte ha-ge-rôt evers le semis d'herbes, e en lisant ge par un gima, selon l'analyse de M. Walmas.

génitif. Reste à savoir ce que veulent dire les mots annexes soûf et schari, qui servent à particulariser la mer Rouge, à la distinguer des autres mers, et si le premier est la traduction exacte du second.

Commençons par le mot hébreu, sur lequel ·

nous avons des données lexicographiques.

Le rabbin Salomon, cité par Tattam, dit, au chapitre xin de l'Exode: « Soph (Souf) juncum signi« ficat, quo nomine mare illud appellatur, quod « calamorum et papyrorum copia in eo nascatur. »

Il résulte de cette glose que souf était le nom collectif des plantes marécageuses, et comprenait, nonseulement les joncs, comme la première phrase
nous le donne à entendre, mais encore les roseaux
(calami) et même les souchets ou cyperus, puisque
le papyrus, qui s'est depuis longtemps exilé de l'Égypte, appartient à ce dernier genre.

Le même mot souf se retrouve dans deux versets de l'Exode, où il doit signifier une plante fluviale ou marécageuse: Moise enfant fut exposé sur le Nil, et découvert par la fille de Pharaon, « au milieu du souf » (Ex. 11. vv. 3 et 5). Ici les Septente ont traduit souf par marais (ENN). Enfin, il reparaît dans le eantique de Jonas (Jon. 11, 6): « et le souf s'est

entortillé autour de ma tête. »

Nora. Quand le rabbin Salomon dit que les calami et les papyri naissent « dans » la mer Rouge (in eo), cela ne doit s'entendre que de ses bords immédiats. Cependant Forskâl (voy. l'Appendice) veut que les roseaux de Ghouwaybèh aient végété autresois jusque dans le lit du golfe de Suez. J'ai vu moimême le samar (juncus acutus) baigné par la mer jusqu'à la moitié de sa hauteur, et cela près de Tour (Tor), dans la presqu'île du Sinai; mais une nappe d'eau douce, venant des montagnes, humectait ses racines, et y entretenait la vie. Dans les plages très-basses, où il y a flux et reflux, la mer et les marais peuvent se confondre deux fois par jour. Le Nil, à l'époque de l'inondation, se confond aussi avec les marais adjacents de la vallée d'Égypte; et, selon la version des Septante, Moise n'aurait point été exposé dans le lit du fleuve, mais dans un étang formé par ses eaux, et où la fille de Pharaon pouvait se baigner sans danger.

Passons à l'examen du mot copte (ou plutôt pharaonique) de schari, correspondant au souf de l'hébreu dans le nom antique de la mer Rouge.

Ce mot ne se retrouve nulle part dans les manuscrits coptes, avec le sens de «jonc» ou «roseau; » seulement, il se présente dans le Deutéronome avec celui de percussio, plaga. Mais:

1° Hésychius nous enseigne que le sari (sic) est une plante qui croît dans les marais d'Égypte;

2º Théophraste (Hist. plant. lib. IV, cap. xxx) nous donne le renseignement suivant:

«Le sari croît dans l'eau des terrains marécageux, et des plaines, après que le fleuve (le Nil) s'est retiré. Il a une racine dure et compacte (συνεςραμμένην), d'où partent les [suppl. rejetons ou jeunes pousses] appelés saria; »

3º Pline nous en donne la description au livre XIII, chap. XXIII, de son Histoire naturelle: «Fructicosi « est generis sari, circa Nilum nascens, duorum « ferme cubitorum altitudine, pollicari crassitudine, « coma papyri, similique manditur modo. »

Or sari est la véritable transcription grecque du mot égyptien schari; car les Grecs, n'ayant point. l'articulation représentée en français par ch (dans chose) ou par sch (dans schisme), la remplacent et doivent effectivement la remplacer par un sigma ou S dans la transcription et prononciation des mots étrangers où elle se trouve l. Ainsi le schey du copte schari a dûrêtre rendu par un Σ , et non pas par un Σ (chi grec) comme le voulait notre illustre Champollion (Égypte sous les Pharaons, t. I, p. 59). De tout temps ceux qui n'ont pas pu dire schiboleth, ont dit siboleth.

Cela posé, de ce que le mot schari ne se retrouve nulle part, dans les manuscrits coptes, avec le sens de «jonc» ou «roseau,» on ne peut pas en conclure, avec Champollion, qu'il n'avait point une signification analogue dans la langue pharaonique. Je m'en tiens donc au passage d'Hésychius, tel qu'il est donné (loco laudato) par Champollion lui-même: «Selon Hésychius les Égyptiens appelaient autrefois sari une espèce de roscau de leur pays; » et j'observe

Voyer, dans le Journal italien qui s'imprime au Caire, un article fort curieux de M. Walmas sur le nom de Serapis. article où il démontre que cette dénomination grecque, ou plutôt ptolémaique, d'une divinité inconnue des Pharaons, et comparativement moderne, est la transcription de Scher-Hapi, «fils d'Apis.»

que c'est surtout dans les noms propres de lieux que se soutiennent le plus longtemps, et se montrent le plus vivants, les mots dont l'usage disparaît ailleurs par suite des transformations que toute langue subit avec le temps. Nous avons encore en France je ne sais combien de moutiers, quoique personne aujourd'hui n'emploie ce mot comme nom commun ou appellatif signifiant « couvent. »

Ainsi les modernes Egyptiens, dans leur version copte de la Bible des Septante, auront pu conserver à la mer Rouge le nom antique de « mer du Schart, » quoique le mot schart eût cesse d'être employé dans leur langue comme nom générique du roseau, ou nom d'une espèce particulière, de même que nous continuons à appeler un certain lieu « Noirmoutier, » quoique le mot « moutier » ne soit plus en usage.

D'autre part, il est bien naturel de croire que les Hébreux; en adoptant le nom de Yam-Souf pour la mer Rouge, auront du le calquer sur la dénomination usitée dans le pays où ils avaient acquis la connaissance de cette mer, et qu'ainsi le nom hébreu qui veut dire « mer des jones » ou « des roseaux, » devait être la traduction, aussi exacte que possible, du nom égyptien Phi-yam-en-Schari.

Or cette dénomination locale et primitive, appliquée par les Égyptiens à une mer égyptienne, présuppose implicitement que le mot schari avait un sens déterminé, un sens caractéristique de la mer Rouge ou de ses rivages, autrement cette dénomi-

nation n'eût point satisfait l'esprit des indigènes. Mais comme les Hébreux ne pouvaient pas avoir, dans leur langue, un mot particulier pour chacune des espèces égyptiennes des genres juncus, arando, etc. ils durent rendre schari (considéré comme nom d'une espèce particulière) par un mot vague, comprenant avec le schari toutes les espèces congénères, ou même toutes les plantes des marais. Ainsi le mot soûf n'a pas pu être la traduction exacte du mot schari; l'on ne doit y chercher et y voir qu'une approximation du sens que les Hébreux voulaient rendre.

C'est ce que Forskal a exprimé sommairement en disant que « Moise ne s'arrêtait point aux minuties spécifiques de la botanologie, » — « Ad minutias

« non attendens specificas botanologiæ. »

D'après ces considérations, combinées avec les renseignements que nous donnent les auteurs classiques sur la plante égyptienne nommée sari, mais surtout avec les descriptions modernes des lieux et des plantes, je demeure convaincu que le schari des Égyptiens, pris dans l'acception antique qu'il devait avoir comme partie intégrante du nom de la mer Rouge (phi-yom-en-Schari), ne peut être que fe sari de Théophraste, etc. c'est-à-dire l'arundo ægyptiaca de Desfontaines.

Selon M. Figari les racines de ce roseau ont une saveur sucrée près du collet dans les jeunes individus ou rejetons, comme celles du papyrus, conformément à l'observation de Pline, similique manditur modo. On sait que les descriptions des na-

turalistes anciens n'ont point assez de précision pour comporter une discussion rigoureuse : par exemple l'épaisseur d'un pouce (pollicari crassitudine) attribuée aux tiges du suri, est incompatible avec une longueur de deux coudées seulement (duorum ferme cubitorum altitudine), etc. Quant à l'objection que l'on pourrait tirer de ces mots circa Nilum nascens contre la position que j'assigne au sari ou schari (sur les bords de la mer Rouge), je dois faire remarquer que tout l'humus de la vallée d'Égypte reposant sur un désert salé, il en résulte que les eaux des puits des marais et des étangs de cette vallée sont toutes plus ou moins saumâtres, si ce n'est à l'époque de l'inondation, en sorte que l'arando ægyptiaca (sari) peut y végéter, et y végète effectivement, mais non en masses luxuriantes comme celles du littoral de la mer Rouge, ou de son ancien lit.

Enfin, et cette observation me paraît décisive, l'arundo ægyptiaca donne encore son nom à une anse de la mer Rouge appelée les Marnis Ghoubbet-elbous, « la baie des roseaux, » à l'embouchure de la vallée de Ghouwaybèh, où cette espèce domine . La mer Rouge, ou du moins le golfe Héroopolite, a donc porté, dans la plus haute antiquité, le nom

Ainsi que nous l'avons dit, Forskal nomme cette localité Ghobeibe. Voyez sur la carte de Berghaus, Wadi Goache, et tout auprès, El-Bahs au sud-ouest de Suez, à l'embouchure de la vallée qu'il appelle, d'après nos cartes, Thal der Verwirrung (vallée de l'Égarement).

que porte aujourd'hui même une de ses anses, coïncidence à laquelle on n'avait point fait attention jusqu'à ce jour, et qui pourtant est bien digne de remarque. C'est qu'autrefois les sources vives étaient bien plus nombreuses qu'à présent sur les côtes de la mer Rouge. C'est que le déboisement des montagnes de la péninsule arabique et du désert égyptien se continue sans relâche depuis six mille ans! Mais à une époque où de nombreux courants d'eau aboutissaient à la mer, ses bords devaient offrir partout des fourrés de roseaux. « Arundines non cres« cunt ad littora maris Rubri, nisi ubi fontes et la« custria sunt loca, velut Ghobeibe, quæ rarissima « inveniuntur 1. » (Forsk. voy. l'Appendice.)

Les Arabes se plaignent sans cesse de la diminution progressive des eaux de leur péninsule. Dans la vallée de Safrā, qui conduit à Médine, et que je visitai il y a dix ans, on ne voit plus, à la surface du sol, que quatorze filets d'eau, dépendant (bien entendu) d'une seule et même nappe souterraine, qui perce de loin en loin. A l'embouchure de cette vallée sont les ruines de Djâr (ou Bouraykah), villé qui ne fut abandonnée que lorsque l'eau manqua aux habitants. Eh bien, selon la tradition locale, il y avait dans cette même vallée, au temps de Salomon, trois cent soixante fontaines ('oyoūn), ou, pour mieux dire, un courant continu, qui aboutissait à

En revanche les roseaux de Ghobeibe (ou Ghouwaybèh) forment encore, selon l'expression de Forskal, une «immense forêt, » (Voyez l'Appendice.)

la mer. Je ne prends point cette tradition à la lettre; mais certes elle n'est pas vide de sens.

Je reviens au mot hébreu.

Bien que soûf dût avoir, dans la langue sacrée, un sens plus compréhensif et plus large que celui de schari en égyptien, ce n'est pas une raison pour l'étendre jusqu'aux plantes marines, telles que les fucus ou les algues. Et pourtant le sens de fucus a été proposé maintes fois, et se trouve consigné dans nos meilleurs lexiques. Mais il est évident qu'on n'a jamais pu vouloir donner à une mer le nom de «mer des Algues» (puisqu'il convient à toutes les mers), encore moins celui de «mer des Plantes aquatiques.» Observons d'ailleurs que le passage du livre de Jonas qui a suggéré le sens de fucus ou algue, appartient au style poétique:

"Les eaux m'ont enveloppé et pénétré jusqu'à l'âme; l'abîme m'a environné de toutes parts; le soūf s'est entortillé autour de ma tête."

Dans une phraséologie de ce genre, on conçoit que le poête sacré ait transporté aux abîmes de la Méditerranée une plante qui donnait son nom à l'autre mer.

Avant de quitter le mot hébreu, je demande la permission de le rapprocher d'un mot arabe dont on ne trouve l'explication que dans le Moh-kam¹; encore y est-elle incomplète. Je veux par-

¹ Ancien dictionnaire arabe. Il a malheureusement servi à en faire d'autres, de plus en plus défectueux, jusqu'au Kāmoās, dernière expression de l'ignorance musulmane, qui a obtenu un

ler du mot souf, écrit par un sad et signifiant, non pas «laine, » mais «une chose qui se trouve dans la mer, et offre l'apparence ou la forme de la laine animale, » Au commencement de l'ère musulmane, ce mot n'était plus employé que dans les formules nommées abadiyyát (du mot abadán «jamais»), telles que celles-ci : « Quand la rivière ne coulera plus, « quand les poules auront des dents, » etc. Voici un exemple de cet emploi tiré d'une tradition arabe traduite par M. de Sacy: « Nous ne ferons la paix avec vous que quand la mer cessera de baigner le Souf. » M. de Sacy considéra Souf comme un nom propre, et ne donna aucun commentaire sur ce passage, et, de fait, il en aurait en vain cherché l'explication dans les livres qui se trouvent à la Bibliothèque nationale, y compris le Kāmoūs et le Séhāh; mais elle se trouvera, je l'espère, dans le dictionnaire que M. Lane (l'auteur des Modern Egyptians) élabore avec un courage et une persévérance inouie depuis plusieurs années (que Dieu prolonge les siennes!); car lui seul peut nous rendre une langue que le dernier et le plus célèbre des lexicographes arabes, Firouzabadi, nous a faussée, mutilée et perdue, au moyen de son Kamous, compilation indigeste, incomplète et qui fourmille d'erreurs.

Le souf maritime des Arabes, quoique écrit par

succès universel. Depuis la publication de ce dictionnaire on a cessé de copier les anciens lexiques, et, selon la phraséologie d'un seigneur anglais, l'arabe est devenu impossible.

un sad, ne paraît-il pas le même que le souf des Hébreux, écrit par un samech (ou sin), et la ressemblance avec la laine ne serait-elle pas dans le panicule du roseau parvenu à l'état de maturité 1?

Le fait est que j'ai inutilement interrogé tous les Arabes du littoral, savants et ignorants, sur le soûf maritime de la vieille langue. Personne ne sait ce que c'est, mais j'y vois l'anagramme de boüs.

Je ne saurais terminer ce mémoire sans dire un mot des étymologies qui ont été proposées l'une par le savant M. Peiron, l'autre par Ackerblad, pour le nom égyptien de la mer Rouge, c'est-à-dire pour le mot schari. M. Peiron le décompose en deux: scha ou schai, « orient, » et ri pour re, « soleil, » d'où résulte le sens de « soleil d'orient » pour le mot schari, et celui de « mer orientale » pour le nom de la mer Rouge. Je trouve, avec tout le monde, cette étymologie extrêmement ingénieuse; mais, attendu qu'elle ne rend compte ni du nom hébreu, ni des passages classiques de Théophraste, Hésychius, etc. je ne puis l'accepter que comme une coïncidence lexicographique, qui devait satisfaire doublement l'esprit des Égyptiens.

Prenant schari dans le sens de percussio (Deut. xxv, 2), Ackerblad a proposé de traduire le nom de la mer Rouge par « mare percussionis, » comme

¹ Panus, en latin, veut dire «peloton de laine.» Son diminutif «panicula» ou «paniculum» désigne le panache qui termine les roseaux. Soif, en arabe signifie «laine.» et soif, en hébreu. veut dire «roseau.»

qui dirait «la mer du Désastre (des Égyptiens). » Je concevrais qu'un pareil nom eût été imposé à cette mer par les Israëlites; mais je ne saurais admettre que les Égyptiens eux-mêmes aient voulu éterniser la mémoire d'un événement qui les humiliait. D'ailleurs la mer Rouge avait un nom avant le passage des Hébreux, et c'est visiblement ce nom-là qui doit être, ou traduit, ou transcrit, dans les livres de Moïse. Enfin, cette étymologie a le même inconvénient que celle de M. Peiron: elle ne se rattache ni au nom hébreu, ni au sari de Théophraste.

APPENDICE.

EXTRAIT DE LA FLORE ÉGYPTIACO-ARABIQUE DE FORSKAL.

GENRE ARUNDO.

82. Arundo epigejos; paniculis coarctatis in formam spicæ; foliis erectis, margine retrorsum scabris, fere complicatis; linea alba media in pagina superiore; apice rigidiuscula, subpungenti.

Alexandriæ. Arab. Halfe.

Arundo phragmitis; panicula subovali; spiculis multifloris.

In locis palustribus Ghobeibe, prope Sues.

Arundo calamagrostis; paniculis linearibus perlongis; spiculis unifloris, basi villo cinetis; culmo ramoso alto.

Ibidem.

85. Arundo donax; foliis longe-lanceolatis, basi glabris; lana inter calicem.

Descr. — Calmas altitudine sæpe 8 vel 14 uln. interdum ramosus. Panicala terminalis, patens, vento facta secunda, flavescens, Folia sæpe secunda, viridia, subsus nervo medio basi albido; plana, basi alba, non ciliata margine, sed basi superne; medio longissima, culmum dimidium ambiente; juxtà vaginam arista membranacea ciliata. Folia ultima baseos apice hirsuta. Calyces 3 vel 4 flori: panicula diffusa; corollæ valvula altera aristata.

Ad rivos Yemenis frequens. Arab. Kaşab. Rosettæ in fossis. Ægyptis vocatur communi arundinis nomine Buz. Hæc spe-

ciatim Buz Haggni.

ARUNDO MAXIMA; foliis margine ciliatis basi albis, hirsutiè ciliatis, striatis, planis, totis viridibus. Folia juniora tota margine ciliato-scabra; quæ scabrities ætate evanescit. Basi veró omnia folia semper margine hirsuto-ciliata.

Crescit læte. A. Donace Haggni diversa.

GENRE JUNCUS.

Juncus spinosus; involucris paniculæ infernæ pungentibus, superioris setiferis. Arab. Samār. Ex hoc junco spinoso conficiuntur storeæ..... et e Suensi regione tanta copia ut Constantinopolim exportentur.

Nota. C'est le juncus maritimus de Raffeneau Delile,

nommé juncus acutas par M. Figari.

Observations. Donax et Saccharum Ganesi ripas Nili non solum vestiunt, sed prorsus impediunt ut Alnus in septen-

trione, et Mangle in Indiis

Ghobeibe palus est sistans 8 horarum spatio ab urbe Suès, meridiem versus. Hic quoque fontes aquæ vivæ et calidæ scaturiunt. Immensa et 12 uln. alta crescit sylva arandinum phragmitidum et calamagrostium, quas Nilus non gignit. Culmi transvehuntur per totam Ægyptum et Arabiam, Ædium pavimenta superioris contignationis arundine sternuntur, cui deinde humus injicitur.

Traditio postulat Mosen ex statione Ghobeibe divisum

permeasse mare. Quiequid vero sit, id saltem probabile videtur Arundinis vastam regionem nomen dedisse mari Rubro, quod iis temporibus illam non solam (solum?) alluebat, sed in quo tota natabat. Iam Suf est mare arundiniferum; quumque Arabes et unam arundinis speciem atque alteram generico nomine Buz denotant, addito et ubinde cognomine, candem quoque Auctor historicus et sacer Moses secutus denominationem priscam, ad minutias non attendens specificas botanologiæ. Idem dux populi prima pericula vita in cunis arundinaceis e donace vel haggni factis (Exod. ch. 11, v. 3), expertus est. Arundines non crescunt ad littora maris Rubri, nisi ubi fontes et lacustria sunt loca, velut Ghobeibe, quæ rarissima inveniuntur.

EXTRAIT DE LA FLORE ÉGYPTIENNE DE M. R. DELILE.

131. ARUNDO DONAX. Lin. Ar. Kaşab. In hortis ad sæpes.

132. ARUNDO ÆGYPTIACA. Desf.

133. Arundo Islaca. (Arundo maxima Forsk.) In insulis Niloticis et ad fontes deserti. Paniculam gerit flavescentem. Ar. Boūsă.

134. ARUNDO ARENARIA. Lin. Ad.

Nota. Il me paraît bien difficile de concilier ces deux auteurs entre eux et avec M. Figari. Mais ce travail n'est point de mon ressort. C'est aux botanistes de profession qu'il appartient de nous

donner une synonymie extricable.

Forskal s'est trompé en supposant que Moise sut exposé dans un berceau ou coffret de roseau, ou de seuilles de roseau. Selon le texte hébreu ce cosser avait été fait de gémè, ou djemè, mot que les Septante traduisent par celui de papyrus. Mais le cosset su déposé au milieu du souf, c'est-à-dire «dans les roseaux, au bord du sleuve.» Les deux mots se trouvent dans le même verset de l'Exode cité par Forskal; il a pris le premier pour le second.

F. FRESNEL.

BIBLIOGRAPHIE.

|| 至,安文,文切, 口, ||

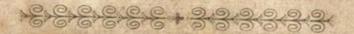
RGYA TOIPER ROL PA, ou Développement des jeux, contenant l'histoire du Bouddha Çâkya-Mouni; traduit sur la version tibétaine, du Kan-jour, et revu sur l'original sanscrit, Lalitavistàra, par Ph. Ed. Foucaux, membre de la Société asiatique de Paris. Paris, Imprimerie nationale, in-4°; chez Benjamin Duprat, rue du Cloître Saint-Benoît, n° 7. Prix: 25 francs.

Les lecteurs du Journal asiatique accueilleront avec plaisir l'apparition du premier ouvrage tibétain sorti des presses de l'Imprimerie nationale. Très-imparfaitement connu par nos devanciers, conquis définitivement par Csoma de Kōrōs, cultivé avec succès par M. I. J. Schmidt, de l'Académie de Saint-Pétersbourg, qui, le premier en Europe, publia un texte complet (Der Weise und der Thor), l'idiome tibétain ne pouvait tarder à se naturaliser en France. M. Foucaux est venu en inaugurer l'étude par son cours, et par la publication de l'ouvrage que nous annoncons.

Sous le double point de vue de l'histoire des langues et de celle de la philosophie, l'idiome tibétain se recommande à l'attention des savants. A quelle famille rattacher cette langue monosyllabique, qui a emprunté à l'Inde son alphabet et sa littérature, à la Chine quelques-uns de ses vocables, et qui, cependant, garde dans son ensemble des formes particulières et en quelque sorte primitives? Doit-on voir dans les lettres serviles qui, bien qu'elles ne se prononcent pas, jouent un rôle dans la composition des mots, les débris d'une langue ancienne plus développée, que le temps a tronquée, et qui arrive jusqu'à nous comme un monument mutilé? Quelle était la littérature, quelles étaient les croyances des Tibétains quand le mouvement religieux de l'Inde les entraîna dans sa sphère, au viii* siècle? Tels sont les problèmes que la critique discutera un jour, quand la comparaison d'un grand nombre de textes appartenant à des âges différents permettra à la science d'asseoir ses conjectures sur une base solide.

La littérature tibétaine étant, comme on le sait, presque entièrement bouddhique, il était naturel que M. Foucaux débutât par un texte qu'on peut appeler classique quant au style, et orthodoxe quant aux idées. La vie de Bouddha, qui est le sujet véritable du Rgya tche'r rol pa, ouvre bien la série de ces ouvrages philosophiques dans lesquels les légendes occupent une si grande place. Situé entre l'Inde, patrie de Cákya-Mouni, et la Chine, qui accueillit de bonne heure les crovances bouddhiques, le Tibet a conservé, recueilli et traduit avec soin les traditions éparses dans les deux grands pays où les disciples du réformateur ont étendu leurs prédications. Il en résulte que la langue tibétaine offre par des ouvrages originaux, et surtout par de nombreuses traductions littérales, un moyen de contrôle pour l'intelligence et la critique des textes boudhiques sanscrits et chinois. Le style des livres boudhiques écrits en chinois présente souvent des difficultés considérables; il s'en faut de beaucoup aussi que les originaux indiens de ces ouvrages soient rédigés dans la belle langue du Mahâbhârata et du Râmâyana. Les fragments du texte du Lalitavistára, placés à la fin de l'ouvrage par M. Foucaux, en donnent la preuve; cette seule observation suffit à mettre sur la voie des avantages que la science peut retirer de la reproduction des textes tibétains.

Pour rendre compte de cet ouvrage, nous attendrons que le second volume, actuellement sous presse, et qui contient la traduction française, ait vu le jour. Dans ces quelques lignes, nous avons voulu seulement signaler aux lecteurs du Journal asiatique les premiers fruits d'une étude, nouvelle encore, et à laquelle on n'a pas assez fait attention jusqu'ici. En décidant la publication de ce livre, le comité des impressions a donné un encouragement sérieux aux efforts de l'auteur. L'Imprimerie nationale a saisi l'occasion de produire un de ces beaux livres qui lui font tant d'honneur et de mettre au service de la science des types neufs, et rivalisant de netteté avec tous ceux qui composent sa riche collection.



JOURNAL ASIATIQUE.

AVRIL-MAI 1848.

NOTICE

Sur le premier Annuaire (salnāmē) impérial de l'empire ottoman, publié à Constantinople pour l'année de l'hégire 1263 (1847). — Suite et fin.

DES MONNAIES (OR ET ARGENT),

MESKIOUKIAT.

	Pour drs	chaque chma.
Anciens ducats ou sequins (التونار altounler) appeles foundoug des sultans Ahmed, Mahmoud et		Paras.
Moustafa	45	10
Anciens ducats et demi-ducats de sultan Mahmoud Anciens ducats et demi-ducats de sultan Moustafa et de sultan Abdul-Hamid, jusqu'à la septième année de	64	30
Son règne	42	30
et nouveaux ducats roumi	37	25
Ancien ducat roumi.	45	5

La piastre turque عروس ghourouch de quarante paras l'une, est une monnaie d'argent dont la valeur ordinaire, qui est un peu moins de vingt-cinq centimes, varie encore suivant le cours du change. Le para suivant divise en trois aspres (3) oque et l'aspre est le 11 de la piastre.

	Piantres.	Paras.
Ancien ducat adli	39	5
Nonveau ducat adli et roubie	35	10
Ducat khairiie	AL	5
Docat d'Egypte	32	15
Ducat d'Egypte, appelé barbouth	31	10
Inglya, pièce d'argent de cent paras, ikilik de deux pias-		4
tres, altmichiva de soixante paras ou d'une piastre et		
demie, zolota et dane ghourouch ou pièce d'une piastre	1	13
Djehādie	2	7
Paras d'Egypte	546 183	32
Sahyb qyran	2	36
Pembath	2	12
Ducat appelé iūldyz altouni	47	00
Ducat de Hongrie, madjär altouni	46	10
Lira impériale, et ducats de Lisbonne	. 43	10
Napoléons et louis d'or	47	20
Ducat d'Espagne	hi	00
Souanzek marqué au chiffre de 20	. 1	29
Djeryq marque au chiffre de 10	1	17
Djeryq marqué au chiffre de 15	- News	30
Soldo		38
Altmichlyq de Raguse et autres lieux	Sec.	65
Talari et demi-talari aux colonnes	. 2	30
Talari et demi-talari à l'aigle	. 2	24
Franc		- 30
Mora riūli, talari de la Morée	2	30
Carboun avec empreinte de lettres	. 2	36
Carboun marqué à l'aigle	1	-11
Caropun marque . B		

VALEUR DE LA PIÈCE DE MONNAIE MÈME, OU DE LA MONNAIE DE COMPTE.

	Piastres, Paras	-
Lira (livre sterling)	110 00	
Direkli rial, colonata ou piastre forte d'Espagne	23 00	
Florin	11 00	
Franc.	4 10	

DES POSTES.

NEWS POSTA.

MAISONS DE POSTES IMPERIALES,

POSTA KHANÈT 'AMIRE.

Les postes de terre (قره پوستهاري qara postalari), qui ont été établies dans l'Empire ottoman, suivent plusieurs lignes différentes. Des maîtres de poste, پوسته خانه مديري posta khāne mudiri, ont été répartis sur chacune de ces lignes, suivant la convenance de leur situation. Les provenances et expéditions des juridictions qui n'aboutissent pas à la route de poste, sont acheminées par un employé particulier, et remises, par un suridji ou postillon, à la maison de poste la plus voisine.

Les maîtres de poste sont au nombre de quatorze pour la Roumilie, et de vingt-trois pour l'Anatholie. Les lieux de leur résidence sont indiqués par un signe particulier sur le tableau ou état des maisons de poste. Moyennant le prix fixé par le tarif, chaque personne peut obtenir l'expédition d'un Tartare particulier toutes les fois qu'elle en témoigne le désir.

Tous les lundis soir, deux Tartares sont expédiés de l'hôtel impérial des postes de Constantinople pour la Roumilie. L'un, suivant la ligne de droite, se rend à Andrinople, et l'autre, parcourant la ligne de gauche, va à Salonique et à Janina. Ces Tartares sont de retour à Constantinople le dimanche suivant.

Tous les mercredis, trois Tartares sont expédiés d'Andrinople: l'un se rend, par la ligne de droite, à Galatz; le sesecond, par la ligne du milieu, à Widin, et le troisième, suivant la ligne de gauche, va à Philippopoli, à Qomanova et à Monastir. Ces Tartares sont de retour de ces divers points à Andrinople le jeudi suivant. ROUTE DE POSTE PASSANT PAR

HEURES de DOSTANCE

POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.

BOUTE DE CONSTANTINOPLE À ANDRINOPLE, در سعادتدر ادرنه طریقی DERISE'ADETTEN EDRENE THARYOY.

Barrier Many Many		
Buiuk tchekmedje	3145	
مجلي	6	
Silivri سلورى	6	
Tchorli حورلي	6	
Lula Birghoci لوله برغوس		
(Pyrgos)	12	Babai atyq باباى عتيق 6. Hafsa حفصه 4.
		Qyrq keliça قرق كليسا 7. Binar Hyçari
		4. Wize مرسزه Midia
		٨ من ٨ .
The state of the s		يسوزه يولى Seuzè Boli ماقوجق Samaqovdjyq
		ايدوس 12. Aidos امرور فقيع Amour fiqyè
	1	12. اباد Qarin Abad 2.
Edrene (Andrinople).	14	Tchirmen چرمن 8.
		Ouzoun keupru اوزون کسوپری 8.
	3.50	Dimitouqa د منوقه (Demotika). Soulthanieri
	44	12. سلطان يرى

ادرنددن قلاص طريقي , ROUTE D'ANDRINOPLE à GALATZ EDRENEDEN OALAS THARYOY.

Yanboli كانبولى	18
Islimić and	4
Qazghān فرغان	8
A reporter	30

Maison de poste.

District of the last of the la	-	NAME OF TAXABLE PARTY OF TAXABLE PARTY.
ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
Report Osman Bāzāri بازاری Osman Bāzāri اداری Osman Bāzāri این	8 12 7 14 12	Hezārghrād ارغيراد عند المعاون المحافقة المحافق
	BALL PROPERTY.	THE RESIDENCE OF THE PROPERTY

ROUTE D'ANDRINOPLE À WIDÎN, פרצה לכנגרט פרצה לעניה ולכנגרט פרצה בער שלניה ולכנגרט בער היום ולכנגרט בער היום ולכנגרט בער היום בער היום ולכנגרט בער בער היום ולכנגרט בער היום ולכנגרט בער היום ולכ

Zaghrai 'atyq عتبق عتبق	24	Zaghrāi djedid جريك 8.
Qyzanlyq قراناق Qyzanlyq	6	是是10万里在10万里的10万里
Ghabrova مابروه	8	Servi هروی 8.
Tharnova طرنوه		Zichtovi (Sistow.) 12. Nigueboli
A reporter	-	6. (Nicopoli).

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
Report Lofdje مالوقه المحلوم ال	16 12 6 6 6	الموراجية Ivratcha اليوراجية Liqorina عند اليقورينة 2.Qahul-islam 8. Adha qal'aci العدمي 4.

Djesri Moustafa pacha		
(le pont de) مصطفی باشا		
Moustafa pācha)	6	
Habsidje as	4	
Khūskeui خاصكوى	9	Djerpan جریان 10.
		اخی Vari dire و واری دره Akhy Tchelebi
Experience of the second		(als 10.
Semirdje من المنافعة	4	
Filibe فليه (Philippolis *), .	16	Istemnāk المناك 16.
Tatarhazari ربازاری Tatarhazari	6	
Sebāna ailu	9	图图图图图图图图
Samaqov ماقر Samaqov	8	
Dobindja دوييعه	7	Djumai dobindje دوبيخه ۱۵. Razlyq
	400	8 رازلق
A reporter	69	The state of the s

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
Report	69	
Keustendil كوستديل	6	是是这种是一种的。
Palanga يالانقه	6	
Qomanova قومانوه	12	Ivārnīa ايوارنيه io.
Keupruli کوپریلی	10	Achneb رادویسته Radovichta رادویسته 8.
		Qotchāna قوچانه 8.
		Astroumdje استرومجه
Perlepe برليه	12	Tekiouch عرض 12.
Monastir مناستر		Flourina فلورينه 6. Kesrié علورينه 12. Gueu-
	123	ridje کوریجه 16.

ROUTE DE CONSTANTINOPLE À SALONIQUE ET À JANINA, در سعادتدن سلانیك ویانیه طریقی DERISE ADETTEN SELANIE VÈ IANIA THARYOF.

Buiuktchekmedje محکم كايد	6	The second in the second of the
Silivri سلور	6	建筑和新疆市的 基金流行市场的
Erekli (Heraclée de		
Propontide)	6	电视图像 新发生的 "是我们的
تكفور طاغى Tekfourdhaghy		
(Rodosto)	6	Khyrè boli خيره بولي 6
Ainadjik daail	6	
Malqara معلقره	6	Quzi keuii وقامني كوى Gueliboli كليبولي
		(Gallipoli).
	To a	Charkeuii هارکويي 6.
Kechan Oli	4	Inoz) 12. (Enos.)
	1917	Ipsāla ايبعاله (Cypsela.)
A reporter	40	

NAMED BY BOOTE	HEURES	POINTS EN COMMUNICATION
ROUTE DE POSTE	de	AVEC LA BOUTE DE POSTE.
Passast Pan	DISTANCE.	
Report	40	
Feredjik فرەجك	10	
Mekri مکری	18	
Gumeldjine Senter	10	
Yenidjei qaraçou		
المستعدل قالم مسعد	7	Thaçouz adhaci طاسوز اطمس (He de Thasus).
Qavala قواله (la cavale)	550	Dirama & (Drama.) Nevre qoub
		الا فوب الا ما الا
Provachta significant	3	Ourfan اورفان 8.
Zikhnè منخ	8	nu Va Va Va Va Dateidi
Sirouz ميروز (Serres)	5	Timour Hyçar Jacob A. Petridj
		طويران 8. Thoiran منك 7. Menlik بتريج
		13.
Keliceli damb	12	
Selanik ou List (Salonik ou		warm to tall a war-
Thessalonique]	7	Yenidje vardar واردار 7. Wodina
	2000	6. lamiem 7. Agoustos ودينه
Qaraferia قره فريه	12	
Qatrin فترين (Katerin)	10	
Yenichehir fenar was	140	
(Larissa)	12	Ghlos غلوس 12.
	1000	Tchataldje حالح 6. Ermie ارمیه 8.
A SECTION AND A SECTION AND ASSESSMENT	THE T	Doumnek Charles 6.
	1	Alasounia الاصونية 6. Serfidje مرفعه 9.
		Qouzān فوزان 6.
Terhale مرحاله (Trikala)	10	Qaiālar كربيه 10. Kernia كربيه (Krania).
Medjova og &	CHECK CONTRACTOR	
A reporter	184	

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
Report	184	
Yānia يانيه (Janina)	12	Djuma' Bāzāri رجعه بازاری Djuma' bazāri 8. Nārda عنارده بازاری تارده او کرده او کردی قصری 22. Eugri qasri منابعه او کری قصری 22. Promedi پرومدی او کردی قصری 38.
	196	A partir de ces points, les léttres et autres objets sont expédiés à leur destination par des Tartares particuliers. De Philippopoli à Belgrade, de Qoua- nova en Bosnie, et de Monastir à Scutari d'Albanie, il a été également établi une ligne suivie de maisons de poste.

BOUTE DE PHILIPPOPOLI À BELGRADE, فلبعدن بلغراد طريقي PILIBÉDEN BELIGHBAD THARYOY.

6	
12	
12	Radomir والومير 9. (Dragomir.)
	Perznik پرزنیاک 8.
	Berqovdje برقوقيه 12.
	Etrepol اتره پول 12.
16	
12	Lesqofdje مقوقه 12. (Leskowitza.)
6	
4	
	and the second second
10	
12	
12	
103	
	12 12 16 12 6 4

ROUTE DE POSTE

HEURES de DISTANCE.

POINTS EN COMMUNICATION
AVEC LA ROUTE DE POSTE.

ROUTE DE QOMANOVA ET DE LA BOSNIE, قومانوه دن بوسنه طريقي QOMANOVADAN BOSNA THAEYOY.

QOMANOVADAN BOSNA THAEYQY.			
Ouskoup اسكوب	1 6	Qyrdjova قيرجوه 12.	
Qalqandelen مناقات الم	8		
Prechtina برمتنه	12	Perzeriin پرزریین ۲۵.	
· · · · · · · · · · · · · · · · · · ·		Yaqova s ياقيد 12.	
	and the second	Ipek chul 12.	
Veltchtrin بلچترین	4		
Yeñi bazari bosna الكي بازار			
بوسنه	12		
Cinidje asim	9	A STATE OF THE STA	
Pirebol پر ديول (Priepol)	8		
Thachlidje agalab	6		
Djainidje جاينجه (Cianitra).	8	设施区 第一个	
Pratcha پراچه (Pratza)	8		
Sarāi Bosna مراى بوسنه.	8	Qonidje موستار ۱۵. Moustar موستار ۱۵. Nova-	
		cin فوجه 12. Fotcha فوجه 9. (Fokiāh.)	
		Stouldja معلوبين 16. Gloubin علوبين 5.	
		Terebin ترەبين 5.	
	1000	Olouva اولوه 8. Qladina اولوه 12. Vlaça	
		nidja ورنيق Azournyq ازورنيق 8.	
· · · · · · · · · · · · · · · · · · ·		Belina بلينه 12.	
		Tchelebi Bazari جارارى ١٤. Wichghrad	
		8. ويشغراد	
	CONTRACT.	Yeñi varich يكى وارش 16.	
Yaindja منايخيه	8	Thousla طوزله 8. Serchrenitcha عوزله 13.	
Travnyk chipin	8		
	161		

ROUTE DE POSTE

HEURES de DISTANCE.

POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA BOUTE DE POSTE.

ROUTE DE MONASTIR À SCUTARI D'ALBANIE, مناستردن اشعودره طریقی
MONASTIRDEN UCHQODRA THARYOY.

 Okhry اخری
 12

 Ilbaçăn ایلیصان
 18

 Tirân تیران
 10

 Lecher اشر Buchqodra
 6

Debre spis 12.

Istavra o juli 2.

Berāt برات 12. Avlonia اولونيه 12. (Lavalona.)

Qovara باقوايد 9.

Diradj راج (Durazzo).

54

Cinq Tartares sont expédiés tous les mercredis soir de la poste impériale de Constantinople pour l'Anatholie. Le premier se rend, par la ligne de droite, à Smyrne: le second, suivant la même ligne, se rend à Alaiie; le troisième va, par la ligne du milieu, en Syrie; le quatrieme, parcourant cette même ligne, va à Césarée, et le cinquième se rend, par la ligne de gauche; à Diarbekir. Ces Tartares reviennent le dimanche à Constantinople.

ROUTE DE CONSTANTINOPLE À SMYRNE, درسعادتدن ازمير طريق DERISE'ADETTEN IZMIR THARYOY.

Gueikbouze 8 ككبوزة	9
Hersek acub	4
Bazarkeui ركوى	7
Kemlik كلك	4
Brousse	6
A reporter	30

		AND THE RESIDENCE OF THE PARTY
ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	de DITTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
النه Ileport Moukhālidj مکالنج	30	Banderma باندرمه 8. Erdek اردك 8. Erdek بيغا 12. Bigha بيغا 8. Kevnān واكونان 10. Dimitouqa مايناس 5. Bougha cheher بوغه شهر 10. Qal'ai soulthānie على 10. قلعه سلطانيه 10. Aīna جاك 12. Tchān واينه 10. Birāmīdj
Bālikser باليكسر	16	ایواجق ۱۵۰ Aivādjyq بیرامیج ۱۵۰ Aiouzmendi ایوزمدی ا ۱۵۰ Adremid ۱۵۰ ایوزمدی Kemer Adremid ایرازمند ا Aiāzmend ایرالق Aiāzmend 8۰ ایرالق Aiāzmend 8۰ در و برخمه 8۰ Berghama عرما ۱۵۰ درخمه ا
Kelembe aud	12	Timourdji تهورجي 12.
Aqhyçar Sanlı Namin	6	
Maghniça Luise (Magnesie).	8	· · · · · · · · · · · · · · · · · · ·
ازمبر (Smyrne*)	8	Cassaba فصبه 10. Adhala الله 12. Qola الله 8. Kerdos كردوس 8. Kerdos الله الله الله الله الله الله 14. Tyrè بيان 7. Aidin الله 12. Bozdaghān الله 12. Bozdaghān الله 12. ورطغان 13. Qouch Adhāci بورطغان 13. ورطغان 14. كمرزى المهمين 14. كمرزى المهمين 14. كمرزى المهمين 14. كمرزى الله 15. كمرزى كونى الله 15. كمرزى كونى كونى الله 15. كمرزى كونى كونى الله 15. كمرزى كونى كونى كونى كونى كونى كونى كونى كون
A reporter	9.2	

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
Report	92	Aidin ایدین Suguè موکه 6. Tchinè چینه 8. Milās
		8. Guguerdjinlik كوكرجنك 8. Guguerdjinlik بودروم Boudroum المودروم (Halicarnasse). Moghla مغله 6. Mermeris مغله Aula
		Carpourli قارپوزلی, Keupdjiguiz کوپیکر Mekri مکری.
	92	

ROUTE DE CONSTANTINOPLE À ALAÎIÈ, درسعادتدن علائيه طريق DERISE'ADETTEN 'ALAÎIÈ THARYOY.

Guekhouse	9.	
Hersek dups	4	
ارنيق Nicee)	12	
Menzil Lefke ald Jim	- 6	
اسكوب Uskub	12	
Kutahit analis	17	Kebdos معاو ۱4. Samav عدوس
杨紫龙湖南部1888年1		'Achaq قائه 8. Tehan كاع 8
		Egri gueuz اکری کوز Ichyqli
THE RESERVE TO STREET	10000	
	-	
وره حصار Qara Hyçar Afioun		
افيون	18	
Sandouglu Jours	12	
	STAGE ST	
A reporter	90	The State of the S

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
Report گی بورلو Ketchiborlu ایکی بورلو Ispārta میارته Aghlāçoun میادم اغالی ایکانسون Bādam Aghlājoun بادم اغالی ایکانسون	90 12 6	Bourdour بوردور 6. Kunan Hamid كونان حمين 6. Aghros اغروس 6. Eguerdir اكردر 6. Barla بارله 8. Olou Bourdou ورلو بورلو 12.
آنطالیه Andhālia مناوغات Andhālia مناوغات Manāvghāt مناوغات Alāriè مناوغات Alāriè مناوغات	14	Elmālu المالو 12.

ROUTE DE CONSTANTINOPLE EN SYRIE, در سعادتدن شام طربق DERISE'ADETTEN CHAM THARYOY.

Guckhouze مكبوره	9
Hersek dujo	4
Izniq زنيق Izniq	19
Menzili Lefke منزل لفكه	6.
Biledjik dalu	7
Keuplu كويلو	2
Sugut مكون Sugut	2
Eski chehir مهر Eski chehir	- 9
Seid ghari sile am	8
	2000
A reporter	59

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE FOSTE.
Report	59	
Khosrev pācha المناسبة	8	
Boulavadin بوليوادين	12	
Ishāqlu حاقلو	7	
Aq chehir مهر Aq chehir مهر	5	الانقرة اغاج زo. Qara Agbādj يلواح زاالانقار
nd cuent Mr @1		Oyrili بالاعدوري 24. Beychehri ويرايلي 8.
Arghād khāni خاني Arghād khāni	6	Vin Garin 14. Dejenem Grane e.
Hghoun ایلغون	4	Caraman قرمان 18. Ermenak الرمان 22.
33.0	THE REAL PROPERTY.	الدا الله الله الله الله الله الله الله
		Chelendere علندره 26.
		Ghafour Abad اباد 9.
(Iconium)	18	
Cara Bouñar بيكار قره بيكار	18	
Erekli gonia فونيه	12	
Olongychla ما ولوقشله	19	
أذنه Adana	16	Tharsons طرسوس 12. (Tarse.)
Mecis	6	
. قورد قولاغي Qourd qoulaghy	6	
Païas سياس Païas	7	
Iskenderoun وي		
(Alexandrette)	6	
Bilān الله Bilān	2	
Anthakiid auslbil (Antio-	1000	
che)	9	Ordonkenii اردوكويي ١٥. Ladaqyie ١١٠.
THE RESERVE AND ADDRESS OF THE PARTY OF THE	28-18	(Latakië.)
Haleb حلب (Alep)	24	Klis July 13. Aintab chine 12.
Eriha (Jericho)	12	
Ma'ra e معره	6	
	-6-	
A reporter	262	

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de mistance.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA BOUTE DE POSTE.
Report Hama اح (Hamab) Hams الح (Homs, l'ancienne Émèse) Chămi cherif المرشرية (Damas)	262 12 10 30	Beïrout بيروت 26. (Beirout ou Barut, l'anc. Beryte.) Tharábolouci châm طرابلس عام الله على 26. (Tripolí de Syrie.) Saïda (مين (Seide, l'ancienne Sidon). Akka عدد 30. (Saint-Jean-d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs.) Sour وسور 9. (L'ancienne Tyr.) Nāplous بايلس 18. القام ياد 24. (Jafa). Remla باد ياد 25. (Hebron.) Qoudsi cherif قدس عريق 2. (Jérnsalem.)
		Kanada Santa

ROUTE DE CONSTANTINOPLE À CÉSABÉE (DE CAPPADOCE),

DEBISE'ADETTEN QAÎÇARÎIÊ THARYOY.

Gueikhouze ميوزه	9	Chile ala 12. Qandere 3.
Hersek days	4	Qara Mourçal قرة مرسل 8.
Yalaq Abad اباد Yalaq Abad	- A .	
Barar keui يازاركويي		
Kemlik all	4	
	-	
A reporter		

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEG LA ROUTE DE POSTE,
Report Brouça بروسه بروسه بروسه کیدویی ایمانی (Nicée) ایمانیق (Nicée)	25 6 12 4 6 7 6 9 6	Modānia منانيم 6. Ine gueul ايند كول 7. Dhoumānidj موانيم 7. Aqhyçār ايند كول 3. Qara Hyssar Na'llu عالى عالى 9. Moukhalidjdjyq عالى 10. Seferihyçār
Beībāzāri اياش Aīāch اياش (Angora, an- cienne Ancyre)	9	Arslân Hadjilar ارسالان حاجبار 20. Yuzghat 12. مورغون 6. Sorghoun يوزغات مونقورلي 12. Sonqourli مونقورلي الحد كبار 12. Aladja Ketchiler
Bakhch khānè خانه کانه کانه کانه کانه کانه کانه کانه ک	14 16	Gumuchguiān ma'deni المحدد ال
	183	

ROUTE DE POSTE

de DISTANCE.

POINTS EN COMMUNICATION
AVEC LA ROUTE DE POSTE.

BOUTE DE CONSTANTINOPLE à DIARBEKIR, در سعادتدن دیاربکبر طریقی

DERI SÉ'ADETTEN DIARBEKIR THARYOY.

Gueikbouze ككبوزه	9	
Izmid (Nicomedie)	9	
Sabandja a zivo	6	
Adha bazari داری Adha bazari	6	
Khandaq قندق Khandaq	6	
Duzdje دوزجه	12	Aqtche cheher اقحه ههر 8.
Boli کی	12	Devrek 6, 12. Erekli (كلى 6.
		Barthan بارطن 6. Amasra أمصرة 6.
		Tehārchembè جارعنبه
Guerde 83	12	Barrier 1 la
Băiendir المناه	7	Hamāmli عاملي
		ا Viran chehir ويسران هي 8. Zafranholi
		6. زعفران بولی
Tcherkech چرکش	8	Arādj اراح
Qaradjalar قرعجه لر	5	
Qaradjavirān فرهجهويران	3	Kianghari المنصرى Kianghari 12.
Qotchhyçar وجمار	12	
Thougia deman	10	Qasthamouni عيده علموني 14. Djide ميد.
		Qoukser عاس 12. Gueurei nahas فكسر
	1286	10.
	SA	Thach keupru عاش كويرى عنه. Boi abad, 14.
	2035	Sinop سينوب
Hadji Hamia مزة ديم	8	Eskylih اسكيلين 12
Osmandjyq عثمانجق	8	Tchevrè مرود Tchevrè
A reporter	133	Hādji keui كوى Hādji keui 8
	1 (111)	

	THE OWNER OF THE OWNER, THE OWNER
PASSANT PAR HEURES de DISTANCE. POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.	
Report 133	
Merzifoun مرزيفون ۱۵	
Amācie اماسيه (Amasia) 8 Lādyq كا عاميد Qavāq واقت 10. Sān	soun
يه ۱ صامسون	15 Otto
Thorhal Jegon 12 Zilè Les 4	
Toqad نوقاد (Tokat) 7 Niksār نوقاد 8.	
Sivas Divergui 18 Divergui 24.	
Ditikli thas old district g Guiounan Glista. Darende anila	12.
Hassan Tchelebi Chica.	
Surmeli Surmeli 12	1
Keban Ma'deni كيان معادني 10 Malathia مادطيه 14.	
Tchemechkiek Sina 10.	100
كين Arabguir عربكير Arabguir عربكير Arabguir كين	120.
Abarberout خربروت ١٥٠٠٠٠٠١٥	
ارغنی Arghani معنی ارغنی	
Diarbekir دیاربکیر	
A partir de ces points, les lettres et autres o	bjets
sont acheminés plus loin par des Tartares par liers, De Diarbekir à Mossoul et à Bagdad, airsi	come
de Trensonde a Erzeroum, il a été établi une suivie de maisons de poste. Seulement la pos-	igne
plosseul a Bagdad n'est expédite qu'une fois tou	is les
envoyées par bateaux a vapeur jusqu'a Trébison	de.

ROUTE DE DIARBEKIR À BAGDAD, دیاربکیردن بغداد طریقی DIARBEKIRDEN BAGHDAD THARYOF.

Mardin ماردیس Nacybio	18
A reporter	-

ROUTE DE POSTE PASSANT PAR	HEURES de DISTANCE.	POINTS EN COMMUNICATION AVEC LA ROUTE DE POSTE.
Report Djezirè جزيره Mossoul موصل Arbil التين كوپرى	30 24 30 16	Amadiiè عاديية عاديية
Kerkiouk كركوك Karkiouk	8	Suleimānie agilalu 24-
Touz qarmāthy فرماطي	9	
Div qafa ديؤ قلعه Baghdād اينسان	8	
	169	The state of the s

ROUTE DE TRÉBISONDE À ERZEROUM, طربروندن ارضروم طريق THARABOUZOUNDAN ERZEOUM THARYOY.

Gumuchkhānè ai المنافة	24
Baibourd بايبورد	12
Erreroum , ejector	18
· · · · · · · · · · · · · · · · · · ·	SECTION 2
THE PARTY OF THE P	54

COMPAGNIE DES BATEAUX A VAPEUR OTTOMANS,

SMANLU VAPOR OOUMPANIAGI.

Tous les samedis, un bateau à vapeur de cette compagnie part de Constantinople pour Salonique, et revient dans la capitale le samedi suivant. Le bateau qui se rend de la capitale à Nicomédie et à Cara-Mursal part les mercredis et samedis, et revient les lundis et jeudis suivants. Celui qui se rend à Kemlik part le mardi et revient le jeudi. Une fois tous les quinze jours, ce même bateau part le vendredi pour Trébisonde et en revient le samedi suivant.

COMPAGNIE DU BATEAU A VAPEUR D'ALEXANDRIE,

ISKENDERIE VAPOR مسكندرية واليور قوميانية المكندرية واليور قوميانية

Ce bateau arrive d'Alexandrie à Constantinople les 6 et 16 de chaque mois et en repart trois jours après son arrivée.

POSTE DE TERRE AUTRICHIENNE, OSTRIA QARA POSTACI.

Ce courrier, qui se rend à Vienne tous les mercredis, en suivant la route de Belgrade, arrive à Constantinople le vendredi. Il est en outre porteur des dépêches expédiées par terre de Londres et de Paris.

COMPAGNIE AUTRICHIENNE DES BATEAUX A VAPEUR.

OSTRIA VAPOR QOUMPANIACI.

Des bateaux de cette compagnie partent de Constantinople le jeudi une fois tous les dix jours, et se rendent à Syra en suivant la route de Smyrne et de l'île de Chio. De Syra et en suivant deux lignes différentes, l'un de ces bateaux va à Alexandrie et l'autre se rend à Trieste. Ils reviennent le vendredi à Constantinople, Le samedi, d'autres bateaux, en suivant la route de Salonique, vont également à Syra. De ce point, deux autres lignes de bateaux menent à la Canée et en Morée. Un autre départ a lieu le lundi pour Trieste en suivant la route de l'isthme de Corinthe, de Patras et de l'ile de Corfou.

Tous les mardis, il part de Constantinople des bateaux qui se rendent à Smyrne en passant par Gallipoli, les Dardanelles, Ténédos et le cap Baba. Tous les 18 et 28 du mois (calendrier grégorien), ces mêmes bateaux se rendent à Beyrout en partant de Smyrne et passant par Tchechme, Rhodes et l'île de Chypre.

Pendant l'été, tous les mardis, des bateaux se rendent par Varna, Thoutcha et Ibrail à Galatz. De là ces mêmes bateaux vont une fois tous les quinze jours à Vienne en suivant la

route de Belgrade et de Bude.

Tous les quinze jours, le vendredi, un bateau part de Constantinople pour Trébisonde en passant par Sinop et Samsoun. Le vendredi, tous les quinze jours, le bateau arrive de Trieste à Constantinople en neuf jours de traversée, et à Alexandrie en dix-sept jours.

De Smyrne il arrive tous les dimanches, de Beyrout tous les 11 et 22 du mois en dis jours. De Galatz le mardi en trois jours, et le samedi de Trébisonde également en trois jours. Tous ces bateaux passent par les mêmes endroits, soit en allant, soit en revenant.

COMPAGNIE ROSTAN,

ROSTAN QUEMPANIACI.

Ce bateau, en partant de Marseille, passe par Livourne, Malte, Syra, Smyrne, Mitylène, les Dardanelles et Gallipoli, et arrive à Constantinople tous les quinze jours, le vendredi. Il repart le lundi de Constantinople pour Marseille, en suivant la même route.

PAQUEBOTS A VAPEUR DE LA POSTE FRANÇAISE,

FRANÇA VAPOR POSTACI.

Ces paquebots, qui partent de Constantinople les 7 et 27 du mois, arrivent à Malte en six jours en passant par les Dardanelles, Smyrne et Athènes. De Malte, ils suivent une ligne qui les mène en cinq jours à Alexandrie, d'où ils arrivent en deux jours à Beyrout.

Par une seconde ligne (partant également de Malte) qui suit la côte d'Italie, ils vont à Marseille en cinq jours. Ces paquebots arrivent à Constantinople les 4, 14 et 24 du mois.

POSTE DE TERRE RUSSE.

ROUCIA QARA POSTACI.

Ge courrier part de Constantinople tous les quinze jours, le lundi, pour Pétersbourg et suit la route de Galatz. Il arrive ordinairement le vendredi à Constantinople,

PAQUEBOTS A VAPEUR DE LA POSTE RUSSE,

ROUCIA VAPOR POSTACI.

Ces paquebots partent de Gonstantinople pour Odessa tous les 4, 14 et 24 du mois (à la grecque). Ils reviennent à Constantinople les 10, 20 et 30 du mois.

COMPAGNIE ANGLAISE DES BATEAUX A VAPEUR,

INGUILTERA QUUMPANIACI.

Ce bateau arrive à Constantinople le 20 du mois (style grégorien) par la route de Malte, Syra, Smyrne, les Dardanelles et Gallipoli. Il fait de Constantinople deux voyages à Trébisonde et repart le 18 du mois suivant pour Londres.

TABLEAU

Indiquant les noms, par rang d'age, des empereurs, rois et princes souverains en Europe, حول اوروپا حکمارلرینک ستاری diweli evropa hukumdarlerinan sinnleri tertibi uzrè djedveli ismleridar.

Ce tableau se divise en cinq colonnes. La première indique l'âge, la seconde l'année d'avénement, la troisième l'année de naissance, la quatrième les noms et prénoms du prince régnant, et la cinquième l'indication du pays qu'il gouverne. Ce tableau se trouvant déjà dans plusieurs annuaires ou recueils de ce genre publiés en Europe, nous avons cru qu'il suffisait de l'indiquer ici sans entrer dans plus de détails.

C'est par le même motif que nous nous bornons aussi à indiquer le titre et la substance du dernier chapitre de l'annuaire, et qui a pour titre : États constitués ou gouvernements européens, substance du dernier chapitre de l'annuaire, et qui a pour titre : États constitués ou gouvernements européens, substantique indique pour chaque État et dans l'ordre alphabétique turc, 1° le personnel du ministère; 2° la situation géographique; 3° la superficie en milles carrés; 4° la population; 5° l'état des revenus annuels; 6° la force militaire de terre, et 7° enfin la force maritime tant en vaisseaux à voiles qu'en bateaux à vapeur.

Destinée au journal de la Société asiatique, cette traduction du premier Annuaire de l'empire ottoman n'ayant pu paraître que par parties successives dans les cahiers mensuels de ce recueil, cette circonstance explique le retard inévitable qu'a dû éprouver la publication totale de l'Annuaire. Mettant toutefois ce retard à profit, le traducteur s'est efforcé d'enrichir ce travail de l'indication successive de tous les changements survenus dans l'organisation et l'administration ottomane depuis l'impression du texte ture de ce premier annuaire. Par ces additions, cette traduction se trouve avoir presque toute l'actualité du nouvel annuaire de 1848, qui vient de paraître, et que nous recevons dans ce moment de Constantinople. En attendant que nous puissions faire connaître plus en détail ce dernier document, nous nous bornons à en donner ici l'indication sommaire.

Cette utile publication, qui se continue maintenant sous la direction du premier interprète du divan au bureau de traduction de la Porte, est due principalement au zèle éclairé de Ahmed-Vefik-Efendi. l'un des membres de ce bureau. L'annuaire pour l'année de l'hégire 1264 (1848) a été rédigé avec plus de soin encore que celui de l'année dernière. On y remarque de plus les augmentations et améliorations suivantes:

Le calendrier a été complété par l'indication des heures de la prière.

Dans le tableau des conseils, on a ajouté le conseil des fabriques militaires, على اعالات حريبه medjlici 'ymālāti harbiie'

Dans le tableau de l'armée, on a ajouté tous les corps de réserve avec les cadres de leurs étals-majors. Aux cinq corps d'armée, il faudra ajouter plus tard le sixième corps de l'Irak, qui vient d'être formé. Cette armée, qui se composera de trente-cinq mille hommes, et de plusieurs bataillons arabes irréguliers, aura son quartier général à Bagdad. Elle sera sous le commandement d'Abdi pacha.

On a donné également les cadres de la marine qui avaient

été omis dans le premier travail.

Le nouvel annuaire donne aussi, sous le titre de Ru'eçai mileli khamça رياى ملل خيه, chefs des cinq nations ou communautés, la liste de tous les archevêques des circonscriptions épiscopales. Le même travail a été fait pour les fonctionnaires religieux du rite israélite.

Dans le tableau du corps diplomatique, on a ajouté les noms des consuls et agents étrangers établis dans l'empire.

Un tableau intitule Elqābi resmite رهية, ألقاب رهية, indique aussi les titres qu'on doit donner aux fonctionnaires des différents grades de l'ordre civil, militaire et religieux, conformément à un règlement publié il y a quelques mois par la Porte.

Le nouvel annuaire contient, de plus que le précédent, la liste, par ordre alphabétique, de toutes les divisions territoriales de l'empire. On y voit figurer la vice-royauté du Yémen et la province de Nedjd.

Le texte turc de cet ouvrage est mis en vente à Constantinople, au bazar des libraires, au prix de 6 piastres turques (1 fr. 50 c. environ), et les postes impériales se chargent du transport pour une piastre dans toute l'étendue de l'empire.

Dans notre avant-propos, placé en tête de l'annuaire de 1847, nous avons déjà fait remarquer toute la différence qui existe entre l'ancien ordre de choses dans l'empire ottoman, et celui qui est le résultat des réformes adoptées durant ces dernières années. On a pu également, par la lecture de l'Annuaire, connaître tons les détails de la nouvelle organisation

Mais c'est surtout en prenant pour point de départ et de comparaison l'état de décadence ou était tombé l'empire il y a un siècle et demi, qu'on peut mieux encore juger des progrès qu'il a faits depuis cette époque, et de sa situation présente. Cette revue rapide et rétrospective se trouve consignée dans la traduction du document suivant de l'histoire contemporaine de l'empire ottoman. Le texte turc, que nous en donnons également, nous a été officieusement communiqué par un des hommes instruits de cet empire, et que sa position met à même de bien juger des événements et de l'ordre de choses actuel.

EXPOSÉ

COMPARATIF ET ABRÉGE

Des différences notables qui existent entre l'ancien ordre de choses dans l'empire ottoman, et la situation présente de cet empire.

Il y a maintenant cent cinquante ans que quelques gouverneurs généraux, aidés d'un certain nombre d'individus désignés sons le nom de Derè Beys¹, usant de prépotence et de tyrannie envers les habitants du pays, disposaient des biens de ceux-ci et ensanglantaient la plupart des provinces de l'empire. Témoin de tant d'audace, l'autorité souveraine désirait ardemment réprimer ces désordres ou y mettre un terme. Mais, à cette époque, l'armée des janissaires, qui tenait lieu de force coërcitive, ayant elle-même dégénéré et porté atteinte à ses statuts, n'était plus qu'une troupe de rebelles qui méprisaient le peuple et venaienten aide aux factions. Dominé par les circonstances, le gouvernement s'efforca de soumettre quelques-uns de ces janissaires à l'influence d'une

^{&#}x27; Deri Bey کر چ کی Bey des vallons. Sorte de petits princes qui, après avoir long temps usurpé le pouvoir, gouvernerent héréditairement et despotiquement une partie des vallées de l'Asie Mineure.

Les plus célèbres de ces beys furent, dans ces derniers temps, les Gara Osman Oghlou, Eler Agha, et Tchapan Oghlou,

sage instruction, et usant d'indulgence envers d'autres, il remit à des temps plus opportuns l'exécution de ses projets

définitifs à leur égard.

Sur ces entrefaites, la puissance impériale étant échue à Sa Majesté Sultan Malimoud, de glorieuse et belliqueuse mémoire'. Ce prince, doué naturellement des plus belles qualités et anime tout à la fois d'un sentiment inne de courage et de miséricorde, s'attacha tout'd'abord à réprimer l'iniquité et à soulager l'empire des actes de tyrannie dont la pratique avait, chez les janissaires, dégénéré en une coupable coutume. Graduellement, les sujets du sultan se virent enfin délivrés de l'oppression et des maux dont ils avaient été jusqu'alors accablés. Cependant, tant que cette milice n'aurait pas été soumise à une organisation comparativement meilleure à son état précédent, on pouvait penser que toutes les peines prises jusqu'alors par le sultan, ses tentatives généreuses, de même que la tranquillité qu'on était parvenu à obtenir, ne reposaient sur aucune base certaine. Et en effet, nonobstant tous les efforts de Sa Majesté pour modifier convenablement le corps des janissaires et lui donner une organisation durable, cette milice montra qu'elle était toujours animée du même esprit de désordre et d'insubordination.

En dernier lieu, le sultan ayant lui-même invité les janissaires à se conformer à la nouvelle instruction, ceux-ci portèrent à plusieurs reprises l'audace jusqu'à se mettre ouvertement en état de rébellion contre leur maître. Le prince, espérant enfin assurer pour toujours le repos et la tranquillité de l'empire, supprima cette milice turbulente et prit la résolution de la remplacer par une armée de troupes régulières et bien disciplinées. Mais il serait presque inutile de rappeler ici que tout gouvernement ou état constitué qui s'attache, en changeant les principes établis, à faire prévaloir une neuvelle organisation, ne peut atteindre ce but sans

^{&#}x27;J'ai eru pouvoir rendre par cette phrase la signification du mot ghari, guerror, vainqueur, donné à ce prince. Mahmoud II fut élévé au fronc le 25 juillet 1808.

qu'il en résulte pour l'état des perturbations intérieures et des dépenses considérables. Dans bien des cas semblables aussi, l'expérience a souvent prouvé que les moyens de remédier à cet inconvénient, de même que tous les efforts et le zèle mis en œuvre pour organiser les affaires intérieures du pays, ne sauraient avoir de résultat, tant que ce pays ne serait pas, pendant un certain temps, délivré des atteintes

ou des hostilités de l'étranger.

Ce cas est en effet celui où s'est trouvé feu Sultan Mahmoud il y a environ vingt ans. Ce prince, après avoir préludé par le changement des principes à la réorganisation de l'armée, s'efforçait de parer aux embarras nombreux de cette époque et de mettre plus d'ordre dans les finances et les dépenses excessives de l'état, lorsqu'il se vit arrêté tout à la fois dans sa marche par la guerre avec la Russie, les troubles de l'Albanie, les désordres continuels de l'intérieur, et les complications de la question égyptienne. Non-seulement l'organisation fondamentale de la nouvelle armée fut entravée, mais les soldats périrent presque tous ou furent dispersés dans les divers combats de cette campagne, et le prince se vit également privé de la flotte impériale, qui lui échappa. Cependant, les troupes égyptiennes étaient déjà parvenues jusqu'à Mer'ach, le trésor était épuisé, et les rentrées avaient presque entièrement cessé. Ce fut au milieu de tout ce désordre et au moment même où des actes de violence et de la plus révoltante tyrannie dépassaient toutes les limites sur tous les points de l'empire, que le sultan vint à mourir.

D'après les nobles qualités qui le caractérisent, et le sentiment de justice et de clémence du souverain actuel, la première pensée de ce prince, à son avenement au trône, fut d'apaiser et de faire entièrement disparaître les troubles et les dissensions qui agitaient l'intérieur de l'empire. Ménageant ensuite habilement une heureuse solution à cette grande et importante question égyptienne, il obtint, par la rentrée de la flotte dans l'arsenal impérial, le rétablissement de ses forces maritimes. Par suite des sages mesures prises successivement ensuite par le prince pour assurer le repos et la tranquillité de ses sujets, ceux ci se virent hientôt entièrement délivrés des actes d'iniquité et de l'insupportable tyrannie qui avaient pese sur eux jusqu'alors. Des ce moment, les personnes étant à l'abri des recherches ou des avanies individuelles, la vie, la fortune et l'honneur des particuliers furent en sùreté, et chacun put librement vaquer à ses affaires.

La prospérité du pays et le bonheur des sujets une fois assurés par ces sages dispositions. Sa Majesté put désormais satisfaire son vœu le plus sincère en consacrant tous ses soins à l'œuvre salutaire des réformes et à l'établissement d'une législation basée sur la justice et l'équité, dont tout le monde a déjà reconnu et apprécié les heureux résultats. Mû par un sentiment de générosité et de miséricorde, le souverain voulut aussi que les droits réglés payés à son trésor particulier fussent soumis à une notable diminution. L'effet de cette mesure, qui répara bien des pertes et arrêta plus d'un désastre, accrut tellement de jour en jour la prospérité publique, résultat aussi d'une sage administration, que dans ce moment les revenus de l'État s'élèvent sans exagération au double de ce qu'ils étaient auparavant.

Quant à la force militaire, qui au commencement de ce règne n'était plus que de cinquante mille hommes à peine organisés, cette même armée, par suite des soins continuels apportés depuis, par Sa Majesté elle-même, à sa formation, se compose aujourd'hui de cent cinquante mille hommes de troupes réglées et de cent cinquante mille redifs ou milices nationales armées et exercées, ce qui porte l'armée de terre à un total de trois cent mille hommes organisés et disponibles dans tous les temps. L'armée de mer, qui est dans les mêmes conditions d'organisation et de disponibilité, se compose de quinze mille marins.

Les troubles survenus dernièrement dans quelques parties de l'empire, telles que l'Albanie, le Kurdistan et les montagnes du Liban, ayant été apaisés, le gouvernement a pris toutes les mesures convenables pour satisfaire individuellement les habitants et garantir leur sûreté.

Le but constant des pensées de Sa Majesté a toujours eté de maintenir et de resserrer avec les puissances amies les liens d'amitié et les anciens rapports de paix et de sincérité qui existent entre ces puissances et la Sublime Porte, ces rapports favorisant d'ailleurs tous les genres de prospérité du pays et contribuant aussi au bien-être de toutes les classes des sujets de l'empire.

Une autre preuve des intentions bienveillantes de Sa Majesté et de sa sollicitude toute paternelle pour réaliser par des efforts continuels le bonheur de ses peuples résulte évidemment encore du fait suivant : dans les voyages que fit le sultan, il y a deux ans, le premier dans une partie de l'Anatolie, et le second cette année même, dans quelques localités de la Roumilie, le prince, après avoir jugé par lui-même de la situation actuelle des habitants, ordonna que toutes les mesures d'utilité publique qu'il était possible de prendre immédiatement fussent sans délai mises à exécution, et que les choses qui auraient été reconnues nécessaires, mais qui ne pourraient se faire que graduellement, sussent également entreprises pour être terminées en temps convenable. Convaincue par tout ce qu'elle voyait, que la véritable civilisation et la prospérité du pays ne pouvaient résulter que du mérite et du savoir des habitants, Sa Majesté, voulant procurer à ceux-ci les avantages d'une instruction publique, fit partout établir des écoles d'enseignement. On peut trouver dans les journaux mêmes l'indication détaillée des mesures qui furent adoptées à cet égard et qui se continuent encore dans ce moment.

Indépendamment de l'établissement de ces écoles, des jeunes gens dont on avait reconnu les heureuses dispositions furent envoyés à Paris, à Londres et à Vienne pour s'initier dans ces capitales à la connaissance des arts et des sciences de l'Europe. Persuadée que pour tous pays les moyens de défense et de conservation consistent essentiellement dans le bon

état des routes et des voies de communication, Sa Majesté, prenant cet objet important en sérieuse considération, fit venir de Paris et de Vienne d'habiles et célèbres ingénieurs qui furent chargés de procéder immédiatement au curage des rivières et au tracé et à l'aplanissement des routes.

Citons un dernier fait et qui n'est pas moins digne d'attention que tout ce qui précède; c'est que des familles entières qui abandonnèrent la terre natale et s'exilèrent en pays étrangers il y a vingt et vingt-cinq ans, par suite des circonstances affligeantes de cette époque, ces mêmes familles, rassurées par la bonne administration et les principes de justice qui prévalent aujourd'hui dans l'empire, et heureuses de revoir leurs fovers, sollicitent chaque jour du gouvernement, sans y avoir été déterminées ou excitées par aucune avance ou provocation, mais uniquement de leur plein gré, la permission de rentrer dans leur patrie. Cette faculté, qui leur est généreusement accordée, est, ce me semble, à elle seule un puissant argument en faveur de tout ce que j'ai avancé dans cet écrit. Et en effet, si l'on réfléchit attentivement à tout ce qui précède, et que l'on compare l'état où se trouvait encore l'empire au commencement de ce règne, avec les principes de justice qui ont prévalu depuis, et la sûreté publique qui en a été la conséquence, on conviendra que les progrès des sept dernières années qui viennent de s'écouler et tous ceux qu'elles garantissent pour l'avenir, présentent une différence telle, qu'elle n'admet aucune comparaison avec l'ancien ordre de choses. Telle est enfin la conclusion dont nous soumettons l'appréciation au jugement de tous les hommes justes et impartiaux.

دولت عليهنك احوال سابقه سيله حال حاصره سي بيننده دركار اولان تفاوت كليّهنك اجمالاً بيان وايضاحنه شو وجهله ابتدار اولنوركه بوندن بوز اللي سنه مقدّم درة بكي تعبير اولنان برطاقم اشخاص ايله بعض والبلر عالك محروسه شاهاندنك آكثر الويد وابالاتندد سغك دماء وغصب اموال مثللو تغلب صورتيله اهائي مسكونه حقنده انواء مظالم اجراسنيه اجتسارلري طرن سلطنت سنيه دن كورلد قيم هرجند كه دفع و ازاله سنه ارزو اولخش ايسدده اولوقت قوة جبريد مقامنده اولان بكجرى عسكرى دئ فانونلوينه وهن وخلل تبطيرق ايتمش وبياغي معيى فساد ومهين عباد درجهسنه كبرمش برطايغه باغيه اولدقلوندن بالضرورة سلطنت سنبه دي بعضياريني حكمانه صورته تربيه ايدرك بعضيلوندن افاض عين ايله مصلحتي وقت مرهونه تعليق ايتمش ايسدده نوبت سلطنت خداوندكار سابق جنتمكان فردوس اشيان سلطان محمود خان غازي حضرتلرينه انتقال ايلدكد، مركوز فطرت اصليملري اولان شمة حيت ومرجت اقتضاست اومقوله ظلمه ببننده عادت حكند كبرمش اولان تعذياتك مالك شاهانه لرندن دفع ورفعي اسبابنه تشبث ايله بالتدري اشخاص مرقومه نك شر ومضرتلرندن تبعد سلطنت سنيدلريني خلاص ينيورمش اولوب انجق عساكر مزيورهنك احوال سابقدلونيه نظسرا اصلاح احواللرى حاصل اولمدقعه اشبو بذل وصرن بيورمش اولدقاسري فست

وفتوت وحصوله کلان امی وراحت بی اساس حکمنده اولهجنى جهتله عساكر مرقرمهنك دئ احواللريني حسن صورتاء تعديل ونظام داعملريني تحصيل صمننده أكرجه يكجوق سعى واهتمام بيرورمش اولوب لكن طائعه مذكورة داعا اطاعتسزلك ييشه وشورش وفسادى انديشه ايدر برقوم اولدقلوندن بالاخرة امر تربیدلرینی کندولری دعوت ابدرجهسنه نیجه حركات باغيدية اجتسار ايتدكلرندن مرحوم مشار البه حضرتاري آسايش دائمي استحصالي امنيهسيله انلوك دئ لغو و الحالويلة يولوينه عساكر تظاميه ترتيب وتنظمنه موفق اولمشلر ايسدده بيان حاجت اولمديغي اوزرة هربر دولت وحكومتكه تحويل اصولني ونظامات جديدة اجراسني مراد ايدوبده تشبث ايلديكي حالده داخلا نجه قاريشقلق ظهور ايدرك اومقوله موانعك دفعيله اوغراشمقدن ماعدا قتى كلى مصارف دی دوچار اولدینی وبونك ایست چارهسی براز مـدت تعرضات اجنبيددن وارسته اولدرق مصالم داخليدستك حسن تسویدسند اقدام وغیرت ایلد وجوده کلدیکی تجاريب عديده ايله معلوم اولان حالاتدندر اشته بوقبيله دن اولدرق بوندن يكرى سنه مقدم خداوندكار

الدقيم

سابق مشار البه حضرتلرى تبديل اصول ايله تنظم عسكر مادهسنه والوازالق تحدث ايدن غواتل عديدة ومصارى كثيردنك تسويدسي جاردسند فت بيورمقده ايكن دفعة ظهوره كلان روسيه محاربهسي نتيجه بولور بولمر ارنودلق غاملهسي ومتعاقبا وتوعه كلان فسادات داخليه ومستلة مصريدنك رفع وازالدسيله اوغراشمقدن عساكر جديده مذكرورةنك نظامات مؤسسه لرينه لايقيله باقيلهم ديغندن ونفرات عسكريه دئ اكثريا محارباتده تلف وضايع اولديغندن ماعدا دونضاي هايون دي الدن چيقدرق وعساكر مصريد مرعشد قندر كلمرك خزينة جليله وارداتنه دئ كسر وتدني عارض اولمش وبو تارشقلق اراسنده مالك شاهاندنك هرطرفنده مظالم وتعديات حددن اشمش اولديستي حالده مشار اليه حضرتلرينك انتقاللري وقوع مسله ذات معدلتسمات شاهانه سرير سلطنتسنيدلرينه جارس يبورمش اولدقلرنده تجبول ومتخالق اولدقلري شجعة لخيمة لطف ومرجت وبجية جليله شغقت ومعادلت اقتضاى معالى احتواسي اوزرة ابتدا داخلا تكون ايهش اولان شورى واختلالك كليا ازالدسنه ومستكه جسجة مصريدتك حسن حال وعقدياله بوابم قوة محريدلريفك

اعاددسند موفق اولدقاريني متعاقب كافية تبعيد شاهاندلريفك اسايش حاللريني التراما مبتلا اولي اولدقلري رنحش وازار وتعديات طاقتكذار واقعددن بتون بتون خلاص ايله كمسه كمسددن رتحيده اولمامن وهركس جان ومال وعرضندن امين اولديني حالدة كندو مصلحتياء مشغول اولمق وبوجهتاء مالك محروسه لرينك سعادت حالى حصول بولمق نسيت خالصهسيله تنظيمات خيريسه واصول عادلهنك وضع وتاسيسند صرى جل هت بيوردرق غرة نافعدسي هركس مشاهده ايتمش وخرينه جليلهلري رسومات مرتبهسندن مرجتاً يك چوق شي تنزيلند مساعده بيوردرق بونك مقابلده تلغات وضايعاتك اوكى كسدريلدرك حسن ادارة سبى وكون بكون حصوله كلان معموريت حسبيله واردات دي شهديكي حالده مع العدل اضعاى مضاعفي درجه سنده بولخش وقوة عسكريدلرى روز مسعدت افروز ملوكاندلرندة انحق اللي بيك مقداري قالمش وانقًا بيان اولنديني وجهيله نظامات لازمدلري دفئ تقرير ايتصامش ايكن اقدامات متواليه شاهاندلري اثار بافعدسندن اولمق اوزره تنسبقات عسكريد وجوده كلدرك بوكونكى كون يوزاللسى ببك عساكر موظفه لرى ويوز اللي بدك معم رديف عسكرى ترتيب وعجميز اولدرق جعا اوج يوز بيك عساكردن عبارت قوّة بريد واون بش بيك نغردن مركب قوة محريد دائما موجود بولخق اوزره لازم كلان قوانينك وضع وتأسيسنه دئ موقق اولمش ارنودلق طرفيله كوردستان وجبل ليبان جانبنده موخرا وقوعه كلش اولان قعل وقالك دي اندفاعياه حسن صورته ربط اولندرق اهالي مسكوندلرينك امنيت قلبيدلري وخوشنوديت ذاتيملري استحصال قلمش وافكار صحيحة ملوكاندلرى دائما دول متحابد ايله دولت عليدلري بيننده جاري ومستمر اولان روابط سم ومصافاتك تأكيد وتقريباه برابر مالك محروسة شاهاندلرينك هردرلو معموريتنه وهرصنف تبعيه ملوكاندلرينك سعادت حاللرينه معطون ومصرون اولديغندن بونيت باهر المسعدت بادشاهاندلرينك توددن فعله جيقارلسند اقدامات كامسله تاجداريلري شونکله دی اثبات اولنورکه بوندن ایکی سفه اوّل الاطولينك براز يرلرينه وبوسنه مباركهده روم ايلينك بعض تحللرينه سياحت سنيدلرى وقوعبولدرق اهاليلرينك احوال حاصره لرينه بالذات واقف أولدرق تبو الدن بايلش عكن أولان موادك هان اجراسند وبالتدريج بايهش اقتصا ايدن شبكرك دئ يولى وصردسيله تنظم وتسويدسي خصوصنه ارادة سنيهلري متعلق بيورايش اولوب انجق اصل اعار اهالينك كسب هنر و معرف ت ايطلريله حاصل اولدجني بالذات مشاهدة بيورميش اولملريلة تربية عوى ضمنندة ايجاب ايدن مكتبلرك تغظيمنه نوجهام امروفرمان بيورلديني ونصورت يلم تشبث اولخش واولمقده بولنديغي زورنال اوراقلرنده بر تغصيل محرر اولديغندن مطالعه سندن كيفيت معلوم اولور و بو مكتبلردن ماعدا تحصيل فنون صمننده يارس ولوندره وويانه طرفلوينه مخصوصا مستعد شاكردلر كوندرلشدر وهربر دولتك اسباب صيانهسندن معدود اولان تسويد طرق ماده ميهدسند دي صرف یارای غیرت بیوریدادرق یارس و ویانه جانبلرندن مشهور واستاد مهندسلر جنبيله تطهير انهار وتسوية طرقه بدأ ومباشرت اولمشدر وبونلردن ماعدا بوندن يكرمي يكرى بش سنه اوالري بعض اسباب متالميه مبنى وطي اصلیملرینی ترك ایله دیار اخره هجرتی اختیار ایت ش اولان فامليالر شهديكي حسن ادارقني واصول عادلدي كوروب وايشتدكحه وطن قديمدلرينه اعادهني جانلرينه منت بيلدرك هيم برطرفدن كندولرى تشويق وترغيب اولنهقسزين ارزوى ذاتيدلريله عرضال ويردرك استرجاء

واستدعادن خالى اولمدقلرندن اومقولدلره رخصت ومساعدة بيورلديغي دئ شوافاداتمه بردليل قوى اولدبيلور للحاصل بالادنبرو خامه كذار بيان قلنان موادّة نظر دقتله باقلديغي صورتده عصرميمنت حصرملوكانديه قدر سلطنت سنيدنك بولنديغي حال ايله شهديكي الزام بيورلان اصول عادله واهاليسنه حاصل اولان امنيت كامله ايجابنجه شويدي سنه ظرفندة ندرجه ايلرولش وبوندن بويله نقدر دها ايلروليه جكي موازنه اولهن لازم كلسه نسبت قبول ايتهز درجه لردة فرق عظم بولند يغنك قبول وتصديقي ارباب انصافك محكة قلب حقانيتنه حواله اولنور

TABLE DES MATIÈRES

POUR L'ANNUAIRE OTTOMAN.

	Pages.
Avant-propos. (Journal asiatique, cahier de septembre 1847.).	177
Calendrier	182
Conseils de l'empire ottoman	183
Conseil d'État et de justice	184
Conseil ou commission de l'instruction publique	185
Conseil supérieur de la guerre, ou conseil militaire	186
Conseil de l'amirauté	187
Conseil de l'intendance de l'artillerie	188
Cour des comptes, ou conseil des finances	Bid
Conseil de l'agriculture	180
Conseil des mines	Hill
The first of the f	TOTAL

	Pages.
Conseil d'administration de la police	190
Intérieur du palais, ou maison militaire et civile du sultan	191
Officiers auxiliaires, ou aides de camps attachés à la maison	
militaire du sultan	192
Bureaucratie, emplois du divan ou de la chancellerie	194
Employés ou officiers supérieurs des bureaux	200
Emplois de l'épée on de l'armée	204
Conseil ou commission militaire de la garde impériale	Ibid.
Conseil militaire de l'armée de Constantinople	Ibid.
Conseil militaire de l'armée de Roumilie	205
Conseil militaire de l'armée d'Anatholie	Ibid.
Conseil militaire de l'armée d'Arabie	Ibid.
Services spéciaux de l'armée	206
Tableau des cinq grands corps de l'armée ottomane	207
Dignités scientifiques de la loi. (Cahier de janvier 1848)	E i
Charges ou offices des grands juges de la Roumilie ou de l'A-	
natholie	
Charges ou offices des juges de Constantinople et des divers	
quartiers et faubourgs de la capitale	3
Magistrature judiciaire ou emplois de la loi en province	5
Chefs des communautés chrétiennes et juives (dans la capitale).	11
Gouverneurs généraux et autres fonctionnaires en province	12
Agents ou procureurs fondés auprès de la Porte	22
Ambassadeurs et consuls de la sublime Porte auprès des gou-	
vernements européens	24
Service consulaire de la Porte dans les ports d'Europe	26
Ambassadeurs des gouvernements étrangers résidant auprès de	
la sublime Porte	27
Des monnaies (or et argent). (Cahier de mars 1848)	293
Des postes. Maisons de postes impériales	295
Route de Constantinople à Andrinople	296
Route d'Andrinople à Galatz	Ibid.
Route d'Andrinople à Widin.	297
Route d'Andrinople à Monastir	298
Route de Constantinople à Salonique et à Janina	299
Route de Philippopoli à Belgrade	301
Route de Qomanova et de la Bosnie	302
Route de Monastir à Scutari d'Albanie	303
Route de Constantinople à Smyrne	Ihid.

AVRIL-MAI 1848.	333
	Pages.
Route de Constantinople à Alaiè	305
Route de Constantinople en Syrie	306
Route de Constantinople à Césarée (de Cappadoce)	308
Route de Constantinople à Diarbekir	310
Route de Diarbekir à Bagdad	311
Route de Trébizonde à Erzeroum	312
Compagnie des bateaux à vapeur ottomans	313
Compagnie du bateau à vapeur d'Alexandrie	Ibid.
Poste de terre autrichienne	Ibid.
Compagnie autrichienne des bateaux à vapeur	314
Compagnie Rostan	315
Paquebots à vapeur de la poste française	Ibid.
Poste de terre russe	Ibid.
Paquebots à vapeur de la poste russe	
Compagnie anglaise des bateaux à vapeur	Phid.
Tableau des empereurs, rois et princes souverains en Europe.	
Indications sur le deuxième annuaire ottoman de 1848	
Exposé comparatif et abrégé des différences entre l'ancien	
ordre de choses dans l'empire ottoman, et la situation pré-	
sente de cet empire. (Traduction et texte turc.)	319

PROSODIE

DES LANGUES DE L'ORIENT MUSULMAN,

SPECIALEMENT DE L'ARABE, DU PERSAN, DU TURG ET DE L'BINDOUSTANT ;

PAR M. GARCIN DE TASSY.

(Suite et fin.)

SECTION III.

Du mêtre rajaz رجز

Les poètes persans, turcs et hindoustanis emploient souvent ce mètre régulier à huit pieds, tandis que les poètes arabes ne l'emploient ordinairement qu'avec six, quelquesois avec quatre et même avec trois, et avec deux seulement. Quand les premiers emploient le rajaz irrégulièrement, ils n'admettent guère que les irrégularités nommées khabn et taïy.

Exemple persan du rajaz régulier à huit mûstâfîlűn 1:

Le musicien a fait entendre son chant à mon oreille et je l'ai attristé par mes gémissements. L'échanson m'a donné du vin et je lui ai rendu une coupe de sang.

Exemple turc:

O roi, le monde, d'un bout à l'autre, a pris le signe du bonheur depuis que le soleil de ton visage a lancé à l'horizon la lumière et la splendeur. (Schâhidî.)

Exemple hindoustani:

Perce le cœur de Walî de l'épée de tes yeux; car ce gibier a été élevé dans ton parc à cet effet. (Walî.)

On trouve aussi le même mêtre avec le dernier pied muzal, c'est-à-dire devenu (muzal mustafila-n.

Exemple persan du rajaz à huit pieds matwi, c'està-dire composé de huit مغتعلى maftaïlun :

J'étais mort, et j'ai recouvré la vie; je gémissais, et j'ai repris ma gaieté. Le bonheur de l'amour m'est échu, et ainsi j'ai participé à l'éternelle félicité. (Murschid-i-Rûm.)

Exemple hindoustani:

En voyant le visage de mon idole, la lune brûle aussitôt de dépit.

Exemple persan du rajaz matwî et makhbûn alternativement, c'est-à-dire composé des pieds مغتعلى mūftāilūn māfāilūn, répétés deux fois à chaque hémistiche:

Il vivifie par une seule gorgée celui qui a été tué depuis bien des années, lorsqu'il lui fait savourer la coupe de vin de tes lèvres. (Figânî.)

Exemple ture :

On emploie aussi le même mêtre avec le dernier pied mazdi comme dans le rajaz régulier.

Si je pouvais apprendre de les nouvelles de mes oreilles, plût alors à Dieu qu'elles eussent la valeur de mon argent pour payer ces nouvelles. (Bâquî.)

Exemple hindoustani:

Toi qui as fait périr mon cœur et mon foie innocents, ils se vengent tous les deux de toi, qui es aussi blessé.

D'autres fois, on met au contraire le pied makhbûn avant le matwî, c'est-à-dire qu'on répète مغاعلی māfāīlān, mūftāīlūn à chaque hémistiche. Voici un exemple de ce cas, qui est rare:

Chaque matin je passe auprès de ta rue en soupirant; comme je ne puis t'approcher, je regarde le toit de ta maison.

Exemple arabe du rajaz régulier, mais composé seulement de six مستنعلن mūstāfīlān:

O vous tous qui aimez Dieu, marchez avec courage à la suite du Prophète pur et sanctifié. (Mucaddéci ¹.)

Exemple persan:

Les Oiseaux et les fleurs, allégories morales, pag. 99 et 107 de mon édition.

پیش قدت سرو سهی را پا بگل

La lune dans le firmament est honteuse au sujet de ton visage dont la beauté surpasse la sienne; le cyprès tient humblement son pied dans la boue en présence de ta taille.

Exemple hindoustani:

Le bien-être que j'ai éprouvé de la part de mon amie estil comparable à celui que ressent le zéphir de la part du jardin?

Exemple arabe de la même variété, si ce n'est que le dernier pied est réduit à منعولى māfūlūn (pour منعولى):

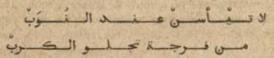
Son cœur est tranquille et calme, et le mien est passionné et soucieux.

Exemple persan du rajaz à six pieds matwi, c'està-dire composé de six atrata muftailan :

Cette belle à figure de lune ne veut pas se reposer un seul instant sur ma poitrine; aussi je me plains beaucoup d'elle. Exemple hindoustani:

Est-il à propos de se plaindre à elle-même de sa tyrannie ? Puisqu'elle ne veut rien entendre, quelle est l'utilité de la plainte?

Enfin voici un exemple arabe du rajaz à quatre pieds seulement réguliers 1:



Ne désespère pas de trouver au milieu des malheurs quelque satisfaction qui efface les chagrins. (Hariri, x1x' séance.)

SECTION IV.

Du mètre raml Jas.

Les rhétoriciens arabes n'admettent en théorie ce mètre qu'avec six pieds seulement. Toutefois, on en trouve des exemples à huit pieds chez des poëtes arabes célèbres. Ainsi, le cacida de Tantarani, publié par M. de Sacy ², appartient à ce mètre à huit pieds réguliers, si ce n'est que le dernier est macsur. Chaque hémistiche se compose donc de trois

3 Chrestomathie arabe, t. II. pag. 158 et suiv.

¹ En réalité, ces prétendus vers ue sont que des hémistiches. Il en est de même de ceux à trois pieds età deux pieds, dont on trouve quelques exemples que je crois inutile de citer.

faïlatun et d'un فاعلات faïla-n ou عاعلات faïla-t final. Voici les deux premiers vers de ce poeme :

ما خلى البال قد بلبلت بالبلبال بال بال بالنوى ولرلتندى والعقل في الولوال وال ما وشيق القد قد قوست قدى فاستقم في الهوى وافرُغٌ فعلى شاغل الاشغال غال

O toi dont l'âme est exempte de tout souci, tu as livré mon cœur au trouble et aux angoisses; et dans le tremblement que m'a causé ton absence, ma raison m'a abandonné.

Ta taille droite et élégante a courbé mon dos sous le poids des chagrins. Sois donc droite en amour et ne me fais pas d'infidélité; car la passion qui me perd occupe mon cœur tout entier.

Du reste, on n'emploie pas, même en persan, en turc et en hindoustani, ce mètre à huit pieds réguliers; le dernier des deux hémistiches est toujours ou macsar, comme on vient de le voir, ou mahzaf, ou macta, ou muschaas, ou muçabbag.

Voici un exemple persan de la même variété que le vers arabe de Tantaranî :

پادشاهی کو روا دارد ستم بر زیر دست دوستدارش روز مختی دشمن زور آورست

L'ami même du roi qui se permet l'injustice envers ses sujets devient pour lui un ennemi formidable au jour de la détresse. (Saadi, Gulistan, liv. l".) En voici un exemple ture, tiré du célèbre poème de Macihî sur le Printemps ¹ :

دگاه بلبل قصه سن کم گلدی ایام بهار قوردی هر بر باغده هنگام هنگام بهار اولدی سیم افشان اشا ازهار بادام بهار عیش ونوش ایت کم گجر تالمز بو ایام بهار

Écoute le chant du rossignol qui annonce l'arrivée du printemps. A l'occasion de cette saison, la foule se porte dans tous les jardins où les fleurs printanières de l'amandier répandent de l'argent. Sois joyeux et content avant que ce temps passe; car il ne dure pas.

Exemple hindoustani:

Lorsque des inconnus me disent d'abandonner une amie qui m'est chère, je les regarde et je m'attache encore plus à cette amie.

Quelquefois, le dernier pied des deux hémistiches est mahzāf, c'est-à-dire réduit à ناعلى fāīlūn.

Exemple persan:

Je regarde cent fois de tous côtés le lieu où elle réside, afin que, rapproché par le regard, je sois comme à ses côtés.

¹ W. Jones , Poeseos asiatica commentarii.

Exemple turc :

Le bonnet de la liberté religieuse est la couronne du contentement. Ce qu'on nomme royauté est un grand trouble temporel. (Saad uddin.)

Exemple hindoustani

Il n'y a dans le monde aucune beauté pareille à toi. La lune est jalouse dans le ciel de l'éclat de ta joue. (Wali.)

On peut employer le raml à huit pieds tous makhbûn, c'est-à-dire réduits à . Dans ce cas, le premier pied de chaque hémistiche peut rester régulier. Il en est ainsi, dans le vers suivant, pour le sadr ou premier pied du vers.

Je me suis promis de te dire, lorsque tu viendras, le chagrin de mon cœur; mais que pourrais je te dire? puisque, lorsque tu viendras, ce chagrin se dissipera. (Saadi.)

Exemple turc avec le dernier pied de chaque hémistiche mactà, c'est-à-dire, réduit à , fâlûn :

le le ge est bref aussi bien que dans le premier hémistiche de ce vers. C'est comme si on écrivait (Voyez p. 127, n° de février.

مره خیلن دزر اول فره فتان صف صف کویا جنگه طورر تبیر گذاران صف صف

Cette coquette œillade dispose les rangs de l'armée de ses cils; on dirait que des archers rangés en bataille se préparent au combat. (Bâquî.)

Toutefois, comme le paradigme du pied altéré ressemble plus à فالات faïlātūn, à cause du changement qu'on y a introduit pour le rendre moins barbare, qu'à متاعل mutāfaïlūn, il est plus naturel de le rapporter à faïlātūn, et ainsi au mètre raml, et non au mètre kâmil,

On emploie aussi le raml à huit pieds maschkûl, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds făilătă, făilātān, répétés deux fois.

Exemple persan

تو بخویشتن چه کردی که بما کنی نظیری بخدا که واجب آمد رتو احتراز کردن

Qu'as-tu fait, de toi-même, pour t'égaler à moi? Par Dieu, il est à propos que je t'évite désormais.

Exemple hindoustani:

نه خدا هی چسی راضی نه یه بت هی چسی مایل رفی یـون هی باز مانده نم ادهـرکی نم اُدهـرکی Dieu n'est pas satisfait de moi, et cette idole non plus n'a pas d'inclination pour moi. Je suis pareil au voyageur fatigué qui ne sait quelle route prendre.

Exemple persan du raml à huit pieds makhbûn et macsûr, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds : فعلاتن فعلاتن فعلاتن فعلاتن فعلاتن فعلات fāilātūn, fāilātūn, fāilātūn, fāilātūn, fāilātūn, fāilātūn, fāilātūn, fāilātūn, fāilā-t) :

Je soupire à chaque instant, à cause de ton absence; mais il est fâcheux que le vent ne porte pas jusqu'à toi mes plaintifs gémissements. (Hâfiz.)

Exemple turc de la même variété :

Le zéphir printanier a rendu la vie à la nature, comme aux morts le souffle du messic. Les fleurs ont ouvert leurs yeux que fermait le sommeil du néant. (Bâquî.)

Exemple hindoustani:

Quel éclat reste désormais à la bougie allamée en présence de la face? Ton visage coloré est, en effet, un soleil qui éclaire la nuit.

Exemple persan du raml à huit pieds makhbûn et

mactū¹ ou mahzūf et makhbūn composé, à chaque hémistiche, des pieds: فعلاتي فعلاتي فعلاتي فعلاتي فعلاتي فعلاتي المعالمة فعلاتي فعلاتي المعالمة فعلات المعالمة فعل

Qu'importent à l'amant les critiques de ses rivaux? Le feu fait-il attention anx reproches que lui fait l'épine qu'on brûle? (Sâib.)

Exemple turc :

Ne cache pas tes frais pétales dans le bouton 3; ou, pour mieux dire, ne dérobe pas ta poitrine (à mes regards); mais ouvre le bouton (de ton vétement). (Bâquî.)

Exemple hindoustani:

Ici la dénomination de mactu مقطوع, dérivé de cat فع . expression qui a été expliquée plus haut (voir la dixième irrégularité des pieds), s'applique au dernier وأعالن f allatan en tant qu'il est d'abord réduit à فاعل fallan pour المنافقة والعالي fallan pour de fallan. M. de Sacy donne à par le cat, والمنافقة فعلل fallan. M. de Sacy donne à ce pied irrégulier le nom de abtar إنها dans son Traité élémentaire de prosodie arabe.

Le premier pied peut aussi être eall ainsi qu'on le voit au second hémistiche du vers bindoustani cité en exemple.

Allusion au bouton de rose.

Lorsque l'amour divin a dirigé le cœur passionné, il s'est séparé de tout et est entré dans la voie du spiritualisme. (Wali.)

On trouve en arabe des vers écrits dans ce mètre à six pieds réguliers, si ce n'est que le dernier pied du premier hémistiche est réduit à فعلا faïlan (pour faïla). En voici un exemple :

Celui que Dien dirige dans les sentiers de la vertu se laisse conduire avec un cœur docile et soumis; mais Dien égare qui bon lui semble. (Labid ¹.)

En persan, en turc et en hindoustani, il y a, pour le mètre raml à six pieds, les mêmes variétés que pour celui à huit. Celle qui se compose, à chaque hémistiche, de deux b făilătân et d'un ball făilân (ou ball făilân), est la plus commune. Beaucoup de poëmes persans sont écrits sur ce mètre; entre autres, le célèbre masnawî de Jalâl uddin Rûmî, le Pand-nâma d'Attâr, le Mantic uttair du même auteur, et le Quissa i salmân o Absâl de Jâmî.

Je prononce ces deux derniers mots comme s'il y avait l'Usl., conformément aux licences poétiques particulières aux Arabes, et je scande ainsi cet hémistiche;

> Naimal bā | li wā mān schā | ā ādāllā Fāi lā tān | fā ī lā tān | fāilā tān

Chrest. ar, de M. de Sacy, t. II, p. 471.

En voici un exemple turc :

Que celui qui est doué de bonnes qualités jouisse du bonheur des deux mondes. (Schâhidî.)

Exemple hindoustani:

Le souvenir continuel de ce précieux ami est pour mon cœur amoureux une tâche journalière. (Wali.)

Voici un exemple turc de la même variété, si ce n'est que le dernier pied de chaque hémistiche est faïlā-n ou ناعلان faïlā-t:

Son amour fidèle plaît aux héros, et il plaît à moi, son humble esclave. (Bâqui.)

La variété de ce mètre, qui est composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاتن فعلن fāi-lātūn, fāīlātūn, fāīlātūn, fāīlātūn, est celle sur laquelle est écrit le joli poēme de Mîr Taqui dont j'ai publié la traduction sous le titre de Conseils aux mauvais poëtes.

Voici un exemple d'une autre variété qui ne diffère de celle-ci qu'en ce que le dernier pied des deux hémistiches est à la fois muschaas et macsûr, c'est-àdire فعلان fâlū-n :

C'est pour le jardin le jour de la gaieté et de la joie; c'est le jour du marché de la rose et du basilic. (Anwari.)

On trouve aussi des vers arabes du mètre raml à quatre pieds seulement. En voici deux composés de quatre العادة fāilātūn réguliers:

O mes amis, répondez avec franchise à ce que je vous demande : « Est-ce le sort de tous les amants éloignés de celle qu'ils aiment d'être à ce point malheureux ? (Mukrî ¹.) »

SECTION V.

Du mètre sari -.

On ne trouve pas ce mètre employé régulièrement. En arabe, le dernier pied des deux hémistiches, composés chacun de trois pieds, est généralement ou matwi ou maucuf, ou maksuf. En persan, en turc et en hindoustani, les autres pieds mêmes sont généralement irréguliers.

Exemple persan du sari matwi et maksûf, c'est-à-

Anthologie de M. Humbert, pag. 54.

dire composé, à chaque hémistiche, des pieds : mūftāīlūn, mūftāīlūn, fāīlūn أ عتملي مغتعلي عاملي المناسبة المن

Par ta grâce, la goutte d'eau devient une perle; par ta puissance, la terre devient de l'or.

Exemple ture :

Il était brûlé des feux de la splendeur divine; il était plein d'amour pour le seigneur. (Humdyûn-nâma.)

Exemple persan du sarî matwî et maucûf, c'est-àdire composé, à chaque hémistiche, des pieds سقالى مغتعلى مغتعلى مغتعلى ناعلان ناعلان ناعلان ناعلان ناعلان ناعلان ناعلان المتعلى مغتعلى مغتعلى مغتعلى مغتعلى مغتعلى مغتعلى المتعلى ا

Je préfère brûler avec toi dans les tourments, plutôt que d'être dans le paradis avec une autre. (Saadî.)

Exemple hindoustani:

ا ادا فاعلی est pour معتدر formé de معتدر pied matur de معتدر pied. On peut aussi rapporter ce vers au mêtre rajar à six pieds, les deux premiers matur et le troisième marfu. Alors le pied معتدر وعدود وعد وعد ود non de عدمتعال و est pour معتدر و اعلی ادا و ادا

Le Makhrun alasrar de Nizami, le Tuhfat alahrar de Jàmi et plusieurs autres poemes célèbres sont sur ce mètre.

Quelle description ferai-je de sa personne? ma langue est muette dans ma bouche.

On trouve quelquefois des différences entre les hémistiches d'un même vers du sari. Ainsi, dans le suivant, le premier hémistiche se compose des pieds مغيل مفتعلى مفتعلى مفتعلى mūftāilān, mūftāilān, fāilā-n, et le second, de مغيولي مفعولي عاعليان المقالة، māfūlān, māfūlān, fāilā-n:

La clef de la porte du trésor du sage, c'est le nom de Dieu clément et miséricordieux. (Nîzâmî.)

Dans le vers suivant, le premier hémistiche se compose des pieds مغتعلی مغتعلی مغتعلی مغتعلی مغتعلی مغتعلی مغتعلی mūftāilān, fāilān, et le second, des pieds مغتعلی mūftāilān, māfūlān, fāilā-n:

Si un anneau n'est pas aussi parfait que les boucles de tes cheveux, tu dois considérer la bague de Jamschid comme l'équivalent. (Khâcânî.)

Exemple persan du sari matwi, mactû et majdû,

c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds māftāīlān, māfūlān, fā-a :

La rose de ton visage relève le nard de tes cheveux, et leurs noires boucles criblent le feu qui anime tes joues.

Exemple hindoustani:

Ma plainte est cadencée, elle ensanglante la pierre ellemême ³.

Exemple persan du mètre sari, makfüf et manhür, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds: منتعل مستنعل مستنعل نع mūftāīlūn, mūstāfīlū, fā:

Si tu prends avec grâce ton épée dans ta main, que ma vie n'y serve pas de bouclier. (Faquîr.)

Exemple persan de la variété composée, à chaque hémistiche, des pieds مستفعلى مستفعلى مستفعلى فعولى mūstāfilūn, mūstāfīlūn, fāūlūn, ce dernier pied étant à la fois makhbûn et maksûf:

1 Cest-à-dire « Tes cheveux laissent voir, à travers leurs boucles,

ton visage comparable au feu. »

Cest-à-dire « l'exprime ma plainte en vers et, par là, je rends sensible la pierre elle-même au point de la blesser au cœur et de l'ensanglanter. »

ای فازندین در کوی ماگفرکسی ای مه جبین در روی ما نظرکسی

O charmante amie, passe dans ma rue; ô toi dont le front est pareil à la lune, regarde-moi.

Exemple hindoustani:

O mon cœur, n'erre pas dans les cheveux de cette idole; car chaque boucle est un lien préparé par sa tyrannie.

Les poêtes persans, turcs et hindoustanis n'emploient pas d'autres variétés du sarî; mais les poêtes arabes en admettent quelques autres régulières aux deux premiers pieds de l'hémistiche; mais irrégulières au dernier, qui subit différentes altérations 1.

Exemple où le dernier pied des deux hémistiches est réduit à فاعلن făilūn pour مغيلا māfūlā:

Va, mon ami, dans la prairie; si tu es affligé, elle te délivrera de la rouille du chagrin. Tu y verras le zéphyr s'embarrasser dans sa robe trainante, et la fleur entrouvrir son bouton pour sourire. (Soyûtî 3.)

1 Anthologie de M. Humbert, pag. 78.

Je ne parle pas de quelques vers arabes où ce mêtre a été réduit à trois pieds, c'est-à-dire à un hémistiche seulement dont le dernier pied est فعول fāūlā-n pour مفعول māfūlā-t ou مفعول māfūlān pour مفعول

Exemple du sari, semblable au précédent pour le premier hémistiche, mais dont le dernier pied du second est فعُلن fâlim pour مغْعو mâfū:

O Dieu! ces jours de félicité, qu'ils ont été glorieux et riches en bienfaits! Ils sont évanouis, et il ne nous est resté, après eux, que le desir de les revoir encore. (Omar ben Fàred!.)

Exemple du sari, pareil aux exemples précédents, si ce n'est que le dernier pied du second hémistiche est فعلات fāilā-t pour منعلات fāilā-t pour منعلات

لله اوقاتُ لنا قد مضت مع رفقة الغاظهم كالجمان

O quels heureux instants nous avons passés avec des compagnons dont les paroles étaient comme des perles. (Hadicat ulafrâh *.)

SECTION VI.

Du mêtre mansarih

Les poêtes arabes n'emploient ce mètre qu'à six pieds. Les poêtes des autres nations musulmanes, au contraire, l'emploient rarement avec six pieds

¹ Anthologie de M. G. de Lagrange, pag. 166.

¹ Ges mots, qui signifient « le jardin des délices, » sont le titre d'un choix de morceaux arabes en prose et en vers, édité à Calcuta en 1812, par le scheikh Ahmad-ulyamani.

seulement, mais ordinairement avec huit pieds irréguliers, jamais réguliers. En effet, le dernier pied des deux hémistiches est, ou mancûf, ou maksûf, ou majdû, ou manhûr, et les autres sont matwî! En voici un exemple matwî et maksûf, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds منتعلى عاعلى عاعلى muftāīlūn, fāīlūn, répétés:

Parle-moi par tes regards, ne parle pas à mes rivaux. Écoute mes vers, n'écoute pas un autre gazal. (Wali.)

Exemple du mansarih matwî et maucăf, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مغتعلى māftāīlūn, fāīlā-n, ou فعلات fāīlā-t répètés:

O roi ', monté sur Duldul, salut à toi, ô roi. O lion, armé du zù'lficar, salut à toi, ô roi.

Au lieu du premier عدلان ou عاهلان, on peut

Au lieu du pied matui مفتعلى, on emploie quelquesois à sa place le mactu, c'est-à-dice مفعولي māfālūn pour مستفعل māstāfil. Cette licence et les licences analogues sont fréquentes.

³ Il fant dans ce vers, à cause de la mesure, prononcer ce mot sălâmân avec le tanuin camma, comme en arabe littéral.

H est ici question d'Ali. Duldul était le nom de son cheval. Zû'lficâr de son épée, qui était à deux pointes et à deux tranchants, et qui lui avait été donnée par Mahomet. employer فاعلى fāīlān, qui est pour مغعله māfūlā, c'est-à-dire مغعولات matwi et maksûf :

Exemple persan:

Ce qu'on goûte sur tes lèvres de rubis détruit la valeur du sucre ². Tes cheveux bouclés anéantissent l'éclat de l'ambre gris ³. (Anwarî.)

Exemple hindoustani:

O mon cœur ne l'ai-je pas dit bien des fois, qu'il est dur d'être enchaîné par les boucles de cheveux des belles?

Exemple du munsarih matwi, manhur et majdu ainsi composé:

1 Il faut ainsi scander cet hémistiche :

Noschī lābī | lālī tu | quīmātī schāk | kār schīkās-t mūf tāī lūn | fāllūn | mūftā ī lūn | fā ī lā-n

² C'est-à-dire « La douceur de ces lèvres est tellement préférable à celle du sucre qu'il en perd tout son prix et devient sans valeur. »

C'est-à-dire que les cheveux dont parle ce poête sont d'un noir

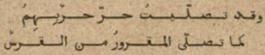
plus brillant que celui de l'ambre gris ou plutôt noir.

Dans ce second hémistiche, on a employé une licence autorisée, c'est-à-dire que le troisième pied est mittaflun au lieu de miiftailin. Il faut scander, en effet, ainsi cet hémismistiche:

Turrat khu | ban ki cai | di sakhti hai | daschua-r muftat lun | fu i lun | muta fi lun | fu i la-n مغتعلی باعلات مغتعلی فع مغتعلی باعلات مغتعلی فاع (۱) بافتی ریسمان ند مشجره باشد مخبره داود بین کد آهی بافست

Ce n'est pas une chose merveilleuse que de tisser du fil mais admire le miracle de David, qui faisait des tissus avec du fer ². (Khācānī.)

Voici un exemple arabe du munsarih régulier 3 à six pieds :



J'ai souffert de l'ardeur de leur guerre ce qu'un homme glace de froid souffre des rigueurs de l'hiver *.

Autre exemple, avec le dernier pied réduit à maftailan pour our mustailan :

Le fils de Zaid ne cesse pas de faire du bien; il répand ses bienfaits dans sa ville *.

Il y a quelques vers arabes qu'on rattache à ce

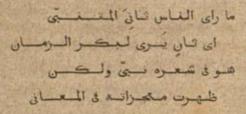
- Les deux hémistiches peuvent être aussi tout à fait pareils.
- ³ Allusion à une légende orientale.
- Sauf les licences dont les pieds originaux sont susceptibles.
- * Chrestomatic de M. de Sacy, t. II, p. 388.
- Voyer, sur le mot de mir ou, comme on le prononce aujourd'hui en Orient, mass pris dans le sens de ville, une note dans le tome II de mon Histoire de la littérature hindoui et hindoustani, p. 370.

mètre, et qui n'ont que deux pieds. Ils se composent de منعولات et منعولات pour منعولات J'en cite le paradigme pour mémoire.

SECTION VII.

Du metre khufif فيف.

En arabe, on emploie ce mètre régulier, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds فاعلاتي dire composé à chaque hémistiche des pieds فاعلاتي faïlātūn, mūstāfi-lūn, faïlātūn, avec les licences accidentelles autorisées de مستفع لن faïlātūn pour فعلاتي faïlātūn pour فعلاتي Exemple:



Jamais les hommes ne verront un second Mutanabbi. Le premier né de ce temps peut-il trouver son semblable? Dans ses vers il est prophète 'sans doute, et ses miracles sont dans ses pensées."

Quelquefois les deux hémistiches se terminent par علا failan, pour عاملة faila. Exemple:

¹ Allusion au surnom de Matanabbi (celui qui se dit prophète) sous lequel est connu le célèbre poète arabe Abûtaiyib-Ahmad de Kûfa.

³ Anthologie de M. Grangeret de Lagrange, p. 102.

ان قدرنا يوما على عامر ننتصع منه أو ندعه لكم

Si un jour je réduis Amir en mon pouvoir, je verrai si je dois le traiter comme il le mérite ou vous le renvoyer.

D'autres fois . le dernier pied du second hémistiche seulement est réduit à فاعلن, et le dernier pied du premier hémistiche reste régulier. Exemple :

Je vondrais bien savoir si je les atteindrai là, ou si la mort m'en empêchera.

En persan, en turc et en hindoustani, on n'emploie le khafif qu'irrégulier, à six pieds. Le premier de chaque hémistiche est ou régulier, ou makhbûn, ou maçabbag, et le dernier, mācsûr, mazhûf, maschaas, mactû et makhbûn.

Voici des exemples du khafíf makhbán composé à chaque hémistiche des pieds فاعلاتي مغاعلي فعلاتي fāīlātān, māfāīlān, fāīlātān. Exemple arabe:

Je n'aime pas voir l'encrier plein de calams; c'est là, selon moi, une chose blâmable pour les écritoires. (Kuschajim².)

* Chrestomathie de M. de Sacy, t. II, p. 333.

^{&#}x27; Ce pied peut être aussi accidentellement makhbûn, c'est-à-dire réduit à فعلاتي.

Exemple persan:

O Zéphir, baise sa porte de ma part, pourvu que ses lèvres aussi donces que le sucre n'en soient pas blessées.

Exemple hindoustani:

A la vue de cette belle à visage de lune, mon cœur s'est agité; hélas, il n'a pu se sauver de ses mains.

Exemple du khafif makhbûn et macsûr, 1 c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds فاعلان فعلان faïlātūn, majaïlūn, faïlā-n, ou falā-n.

Exemple arabe :

C'était un jardin avec un ruisseau d'eau limpide; c'était un bosquet où le chant des oiseaux était cadencé. (Saadi, Galistan.)

Exemple persan:

Cette irrégularité est très-commune dans le dernier pied.

Ali était à la fois l'héritier et le gendre du Prophète. L'œil de Mahomet était content de sa beauté. (Sanâi.)

Exemple turc :

Le roi deviendra-t-il, sans voyager, le conquérant du monde? La lune deviendra-t-elle, sans se déplacer, pleine et brillante? (Humâyân-nâma.)

Exemple hindoustani:

Ge voile sur ta face, ô charmante amie, brille comme l'aurore qui annonce le soleil. (Wali.)

Exemples du khafif makhbûn et mactû, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فاعلاني făllatun, măfăilun, făilun ou falân ².

Telle est, je pense, la véritable leçon, et non d, qu'on lit dans mon édition. Cette nouvelle leçon m'est indiquée par un manuscrit que j'ai acheté depuis l'impression des œuvres de Wali. Ce manuscrit paraît avoir fait partie de la hibliothèque impériale de Dehli, car il porte l'empreinte du cachet de l'empereur mogol Mohammad Schâh. Il est excellent et il m'a souvent donné, à mon cours, l'occasion de proposer des leçons meilleures que celles que j'avais adoptées. Je puis aussi actuellement consulter un manuscrit du même écrivain dont mon savant ami M. Samuel Lee a bien voulu me gratifier. Ces deux manuscrits portent à huit ceux que je possède et à onze ceux que j'ai pu consulter.

² C'est sur ce mètre que sont écrits, entre autres, le Salsalat uzzahab et le Subhât ulabrâr de Jāmi, le Hadicat de Sanāi (ثنائ), le Haft Paikar de Nizami et le Jām-i Jam d'Auhadi. Exemple persan:

A chaque respiration, une parcelle de la vie s'échappe. Si j'y fais bien attention, je verrai qu'il n'en reste que peu. (Saadi, Gulistan.)

Exemple turc 1:

Je veux me confier en la bonté de Dieu et aller, au sein de la retraite, invoquer son nom. Je veux éloigner ma main de ce royaume périssable et semer dans mon cœur le grain de l'amour de Dieu. (Saad-uddin.)

Exemple hindoustani:

Le poème turc de Fazli intitulé Galo balbal, et dont M. le baron de Hammer Purgstall a donné une édition accompagnée d'une
traduction allemande, est un masnawi écrit sur ce mètre. Ainsi ses
vers ne se composent pas, comme l'a cru le célèbre orientaliste de
Vienne, des pieds făllătân, făllătân, fallân, qui formeraient d'ailleurs un paradigme inusité.

Mot à mot : « Faisons appui » ou « appuyons-nous. » C'est le sultan Murad qui est censé prononcer ces vers lorsqu'il se décide à abdiquer. Voyez le récit de la bataille de Varna, dans le Journal asiatique, année 1828 et dans la Bibliothèque des Croisades, à la suite

de l'Histoire de Michaud, t. IX, p. 416 et suiv.

شکل شاہ جہاں کی جیسی فی

Dirai-je comment est actuellement sa figure? Elle est semblable à celle du roi du monde. (Saudâ.)

En arabe, ce mètre n'a quelquefois que quatre pieds seulement, c'est-à-dire : فاعلاتن مستغمر faïlatun, mustafi-lun 1, à chaque hémistiche. L'énigme suivante en offre un exemple :

Quel est le nom d'une chose qui fait partie de la pluie, dont la moitié est la même chose que l'autre moitié retournée? Si l'on en retranche la dernière lettre, sa bonne odeur la rend digne d'éloges 2.

Autre exemple, avec le dernier pied réduit à : (mutafil متغمل făulun (pour معمل mutafil فعولي

كل خطب ما لم تكونوا غضبتم يسب (3)

Toute chose est facile, pourvu que vous ne vous fâchiez pas.

Fallatun peut être réduit à فعلاته fallatun et mustaft-lun à

. Jesis mitafilin.

goutte d'eau. » Ce mot, séparé en قطر و Le mot de l'énigme est deux mots donne et et et et ce dernier mot retourné donne et. Or, les mots, et sont deux noms du chat. En retranchant la der- luch qui signifie le bois , c'est-à-dire s , on a قطر qui signifie le bois d'aloès. (Chrest. arabe, III, 164.)

² Voici comment on doit scander ce vers :

Küllü khātbin | mā lām tākū | nū gādibtūm | yācīrū fa i la tun | mus ta fl-lun | fa i lu tun | faulun

Ainsi qu'on le voit par la scansion, les deux premières syllabes

SECTION VIII.

Du mètre muzari ومضارع.

On ne trouve pas ce mètre employé régulièrement. Les poëtes arabes ne l'emploient jamais qu'avec quatre pieds, quoiqu'il en ait huit dans les tables des paradigmes primitifs. En persan, en turc, en hindoustani, au contraire, on l'emploie à huit pieds.

Voici un exemple persan akhrab, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مغول فاع لاتن māfūlū, fāī-lātūn répétés 1:

أى سرو مالا پيكر وى (2) مالا سرو قامت

du mot تكونوا appartiennent au premier hémistiche du vers et la dernière au second. Ces coupures ne sont autorisées qu'en arabe.

Les pieds des deux hémistiches ne sont quelquefois pas bien pareils; ainsi l'auteur du Hadáyic ulbalágut cite un vers de Khácáni, dont le premier hémistiche est conforme au paradigme que je donne ici, mais dont le deuxième doit, selon lui, se scander ainsi: مفعول فاع لات مفاعيل فاع لا تن مفاعيل فاع لا تن الله tūn. Tontefois, je pense qu'on peut le scander régulièrement comme le premier. Voici ce vers:

کردی تخسین با ما عدی چنانک دانی دانم به انکه بر سر آن عهد خود نمانی

Tu sais bien que tu a pris antérieurement un engagement avec moi, mais

je sais bien que tu ne le tiendras pas.

Je lis \(\), conformément à une correction manuscrite que je trouve en marge de mon exemplaire, au lieu de oils que porte le texte imprimé, et je scande ainsi cet hémistiche:

Dānām bā | ānkī bār sār | ān āhdī | khūd nāmānī mā fū lū | fū ī-lā tūn | mā fūlū | fū ī - lātān

2 cs est pour , (et) et cs (oh!).

1. 1320 This

رفتی ولی تو برمی بگذشت (۱) صد قیامت

O cyprès à visage de lune, o lune à taille de cyprès, tu m'as abandonné; mais aussi cent afflictions m'ont assailli.

Exemple turc :

Sur ta joue est cette éphélide, sur cette éphélide ce poil noir; on dirait que c'est de l'ambre gris sur du feu, et qu'il y a sur l'ambre une odorante fumée ¹. (Schahidi.)

Exemple hindoustani:

Cette femme gentille est une véritable merveille; elle se distingue, par sa beauté, de toutes ses compagnes. (Wali.)

Exemple turc du muzări makfûf, akhrab et mahzûf, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مغعول فاع لاتُ مغاعبال فاع لي māfūlū, fāi-lātū, māfūlū, fāi-lātī , māfūlū, fāi-lān :

فرمان عشقه جانات در انقیادمر

¹ Il faut prononcer bigcüschti, pour avoir măfülă. Sur la prononnonciation de la particule verbale , voyez mon édition de la Grammaire persane de Jones, pag, 50.

L'auteur compare au feu la jone, à cause de son incarnat; à l'ambre l'éphélide, à cause de sa noirceur, et à la fumée le poil tortillé qui croît sur la lentille.

برخت سليان راستين

Viens voir que, bien qu'il soit Açaf et Jam, il est assis sur le trône solide de Salomon. (Anwari.)

Voici actuellement un exemple arabe du *muzâri* à quatre pieds composé à chaque hémistiche des pieds مناعلى علا *măfăilūn*, făi-lātūn¹:

J'ai vu les hommes, mais je n'en ai vu aucun comme Zaid.

SECTION IX.

En persan, en turc et en hindoustani, on n'emploie ce mètre qu'irrégulièrement des deux manières suivantes:

ı° A huit pieds matwîs, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds ناعلاتُ مغتعلي faïlatū, mūf-tāīlūn répétés. Exemple persan:

سرو گلعذار منی فصل نبو بهار مسنی

ا ll est essentiel de remarquer seulement, i' qu'on emploie quelquefois مفاعيل māfāīlū au lieu de مفاعيل, et même qu'au commencement du vers on peut substituer à ces pieds وقاعل و fāīlūn et عام المتنافعة فاعلل peut, à la fin du premier hémistiche, se changer en فاع لات fāī-lātū.

* Le de رايت sont longs; il fant donc

Wā cād rāai | tūr rijālā mā fā īlūn | fā ī-lātūn

من اگرچه ننگ تو امر عز وافتضار منی

Tu es mon cypres aux joues de roses et mon nouveau printemps; quoique je puisse te faire honte, toi, tu me fais honneur et tu es ma gloire.

Exemple ture :

Si ma bien-aimée aux joues de rose jette sur moi un regard furtif, que mon cœur et mon âme soient pleins de joie et chantent ses louanges soir et matin! (Schâhidî.)

Exemple hindoustani:

Quel espoir puis-je avoir d'être jamais uni à une amie infidèle, à une coquette qui se fait un jeu de séduire les cœurs.

2º A huit pieds matwi et macsūr, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds ناعلاتُ مثعولي făilātū, māfūlūn répétés. Exemple persan:

Autant que tu le peux, considère le temps comme une

On pourrait aussi scander ce vers par oblada de di dillan, mafaillan répétés quatre fois, et alors il appartiendrait au mêtre haaj aschtur.

هركز قصاده ذره قدريوق عنادمز

Je suis soumis, au péril de ma vie, à l'ordre de l'amour; ma résistance est tout à fait impuissante contre le destin. (Bâquî.)

Exemple hindoustani:

O soleil de beauté, viens dans le jardin en te balançant, afin que la couleur de la rose disparaisse de son visage comme la rosée, par le dépit qu'elle aura d'être éclipsée par ta beauté. (Wali.)

Exemple persan du muzâri akhrab, makfûf et macsûr, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des mêmes pieds que les vers précédents, si ce n'est que le dernier est de fâi-lā-n:

Miséricorde! je ressens encore de l'amour pour cette idole; miséricorde! mon cœur en est encore ému et agité. (Hâfiz.)

Exemple du muzûri à huit pieds alternativement makfûf et mucsûr, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds مفاعيلُ علي الله măfūlu, fāi-lā-n répétés.

Si ces boucles de cheveux sont du musc, pourquoi me refusent-elles leur odeur? Si ce visage est la lune, pourquoi s'est-il détourné de moi?

Exemple hindoustani:

O mon cœur, ne va pas te perdre dans les boucles des cheveux de mon amie, de crainte que tu n'y trouves du poison.

Voici actuellement des exemples du mazâri à six pieds akhrab et makfûf, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds مغعولٌ فاع لاتُ معاهيات māfūlū, fāī-lātū, māfūlūn. Exemple persan :

O beauté charmante, qui tourmentes mon cœur, regarde au moins de mon côté avec amitié.

Exemple du muzâri à six pieds akhrab, makfûf et macsûr, c'est-à-dire composé à chaque hémistiche des pieds مغولُ مفاعيلُ فاعلان māfūlū, māfāilū, fāilā-n:

Pon peut aussi employer le pied فاعلى, c'est-à-dire que le pied primitif فاع لات peut devenir mahrif au lieu de macsir. Au reste, on voit par le paradigme de ce mètre dérivé, que ce n'est pas le dernier pied de l'hémistiche qui est retranché, mais le second.

proie dont il faut se saisir; car la vie, ò mon âme, autant que tu peux le savoir, n'est qu'un instant.

Exemple hindoustani:

Hélas quel sort malheureux, pour moi qui suis plein de desirs! Ne viendra-t-elle pas au moins après ma mort passer une fois sur ma poussière?

En arabe, quoiqu'en théorie les rhétoriciens admettent le muctazab à six pieds, il n'en a jamais que quatre dans la pratique, à savoir : منعبولات mâfūlātū, mūstāfīlūn à chaque hémistiche; encore ces pieds ne sont-ils employés que dans des formes altérées, ainsi qu'on le voit dans les vers suivants, dont les hémistiches se composent des pieds : منعلات منعلا

Elle s'approcha et ses joues brillaient comme du jais; puis elle recula, et je lui dis, tandis que mon cœur était enflammé, hélas lorsque je plaisante, est-ce que je commets un crime?

SECTION X.

Du metre mujtas ous.

Le pied مس تفع لن mūs-tāfī-lān, dont ce mètre

se compose en partie, ne peut pas devenir matwi (منتعلی) comme مستنعلی mūstāfīlān; parce que ici tāfī est un watad mafrūc (pieu disjoint) entre deux sababs khafīfs (cordes légères). Cette particularité indique assez la différence qu'il y a entre مستنعلی en trois mots et مستنعلی en un seul.

Exemple persan du *mujtas* à huit pieds réguliers, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مس تفع لن فاعلاتي mūs-tāfi-lūn, fāĭlātūn répétés:

O beauté à visage de fée, je veux perdre la raison dans ton amour; non, non, je me trompe, je veux être sage désormais.

Exemple persan du mujtas à huit pieds makhbûn, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds măfăilūn, făilātūn répétés :

Il m'est difficile de voir ta face de loin. O Dieu! heureuse est ta robe qui enveloppe tes formes charmantes.

Exemple hindoustani:

La rose acquiert sa fraîcheur par la blessure de mon cœur; et le nuage verse ses eaux par l'effet de mes larmes. Exemple persan du mujtas à huit pieds makhbûn et macsûr, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مغاعلى فعلاتى مغاعلى فعلاتى مغاعلى فعلاتى مغاعلى المقاقلة māfāilūn, fāī-lātūn, māfāilūn fāilā-n:

Je tombe sur mon lit et je fais semblant de mourir. Je pourrai peut-être ainsi par cet artifice l'attirer dans ma maison. (Figâni.)

Exemple hindoustani:

A ma vue, tu n'es pas au-dessous des houris immortelles du paradis; non, je ne quitterai pas la rue où tu demeures pour aller trouver les génies.

Dans l'hémistiche turc suivant, le second pied est, comme le dernier, réduit à نعلان fālā-n :

Plût à Dieu que je fusse avec toi, plût à Dieu que je fusse avec toi!

Exemple persan de la variété composée, à chaque hémistiche, des pieds مناعلى نعلاتى مناعلى نعلى مناعلى نعلن مناعلى المنابقة ألله المنابقة المنابقة

Puisque ton approche donne la santé à celui qui est amoureux de toi, sors de ta demeure; mais prends garde de blesser tes pieds délicats.

Exemple hindoustani:

Ne crois pas avoir des poursuivants qui soient pareils à moi; car autres sont les gens de plaisir, autre je suis, moi qui ressens pour toi une si vive sympathie. (Wali.)

Le mujtas peut avoir ·le premier et le troisième pied de chaque hémistiche makhbûn, le second muschaas ou makhbûn, et le quatrième mahzûf ou macsûr; c'est-à-dire que chaque hémistiche peut se composer des pieds مفعولي مفاعلي فعلى , on peut employer فعلان , on peut employer فعلان , on peut employer فعلان faïlātūn et qu'au lieu de فعلان , on peut employer فعلان faïlātūn et qu'au lieu de فعلان faïlā-n. Dans le vers suivant, le premier hémistiche est conforme au paradigme, et le second admet les modifications qui viennent d'être signalées:

تماند تيري در ترڪش قضا ڪه فلك سوي دلمر بسرانگشت امتحان نڪشود

Il n'est sans doute pas resté de flèches dans le carquois du destin, puisque le ciel n'a pas attaqué mon cœur avec la main de l'épreuve. (Abd-urrazzác 2.)

³ Il s'agit ici de Jamál-uddin Mohammad Abd-urrazzácd'Ispahan.

A la lettre, «Ne crois pas dans ton cœur.» Dans le texte imprimé, il y a پوچه, mais mes nouveaux manuscrits portent et je n'hésite pas à admettre cette leçon.

Quoique les rhétoriciens arabes admettent en théorie le mujtas à six pieds, les poêtes qui ont écrit en arabe ne l'ont employé qu'à quatre pieds.

Exemple du mujtas à quatre pieds réguliers, c'està-dire composé de مس تغم لن ناعلاتن mūs-tāfī-lūn, fāīlātūn à chaque hémistiche:

Le bien ne m'arrive ni par la faveur des destinées, ni par le travail de mes mains. Que d'ignorants dont le front touche aux pléiades! que d'hommes instruits cachés! (Alf laila 1.)

Le pied مس تغع لن mūs-tāfī-lūn devient quelquefois أ مس تغع لُ mūs-tāfĭ-lū, et donne ainsi une autre variété.

Exemple du mujtas à quatre pieds makhbûn, c'est-à-dire dont les hémistiches se composent des pieds ماع لى معادتي mā-fāï-lūn, fāïlātūn:

Tu es attaché à Salma, quoique tu saches qu'elle mourra.

Au lieu de م فاع لن on emploie aussi م فاع لل م mā-fāĭ-lŭ.

SECTION XL.

Du mêtre mutacarib () isin.

Ce mètre est fort employé par les poêtes musulmans; mais le plus souvent irrégulièrement. Généra-

^{&#}x27; Anthologie de M. Humbert, pag. 10.

lement l'irrégularité n'a lieu qu'au dernier pied des deux hémistiches, pied qui devient fréquemment macsur ou mahzuf. Voici d'abord des exemples de ce mètre régulier. Exemple arabe :

Il (Mahomet) est un intercesseur exauce, un prophète généreux, beau de visage et de corps, aimable et marque du sceau de sa mission. (Vers cité dans le Gulistan.)

Exemple persan

Si mon cyprès 1 prenait place dans le jardin, il serait étonnant que le cyprès conservat sa posture verticale 2.

Exemple turc

La révolution du ciel ne m'est pas propice, les constellations ne me sont pas favorables, cette belle à la jambe d'ar- in an War gent' ne jette pas son bras à mon con. (Baqui.)

Exemple hindoustani

C'est-à-dire : « Ma bien-aimée dont la taille est pareille au cyprès. »

Cest-à-dire : « Il se courberait devant ce cyprès vivant ; il confesserait son infériorité.

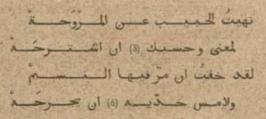
C'est-à-dire : « d'un blanc mat comme l'argent. »

26

کد اس طرح هنسنی کی خو تھی کسی کی

Je pleure en voyant sourire la rose; car mon infidèle avait l'habitude de sourire ainsi !

Exemples du mutacárib régulier, si ce n'est au quatrième pied de chaque hémistiche, pied qui devient macsár ou mahzáf, c'est-à-dire العبر fàū-l ou عبر fāū-l. Le Schāh nāma ou Livre des Rois, l'Iskandarnāma de Nizāmi, le Firâc nāmā de Salmān Sāwaji, le Bostan de Saadi, le Sihr ul-bayán, les Aventures de Kāmrāp et plusieurs autres poēmes célèbres, sont écrits sur ce mètre. Exemple arabe?



J'ai défendu à ma bien-aimée de se servir de l'éventail, et voici ma raison: j'ai craint que le zéphyr, en touchant ses joues, n'en blessât la délicatesse.

Je donnerai comme exemple persan de cette

A la fettre : «L'habitude de quelqu'une était de sourire de la même manière. « L'auteur veut dire que le sourire de la rose, lui rappelant ce sourire chéri, renouvelle ses regrets.

Quelquefois, en arabe, c'est sculement le dernier pied du vers

qui est altéré; on le trouve même réduit à Ja-

⁴ Il faut prononcer hāsbāk pour avoir la mesure.

* Il faut prononcer, pour avoir la mesure, lamis et khadaihi.

* Anthologie de M. G. de Lagrauge. p. 135.

variété les vers suivants de Saadî, qui sont gravés sur une pierre tumulaire que feu mon ami le général Harriot a rapportée de l'Inde:

دو بینم جگر کرد روزی کسباب
که میگفت گروسندهٔ با رباب
دریغاکه بی ما بسسی روزگار
بروید گل وبشگفت نو بها
بسی تیر و دیماه واردی بهشت
بتابید که ما خاك باشم وخشت
پس از ما بسی گل دهد بوستان
نشیفند با یکدگر دوستان
کسانیکه از ما بغیب اندرند
بیایند و بر خاك ما باگذرند

Un jour, deux (quelques) vers, qu'un chanteur récitait en s'accompagnant de son rabab ¹, rendirent mon cœur pareil au kabab ².

Hélas! sans nous, pendant longtemps, la rose croîtra, et de nouveaux printemps se développeront

Bien des mois de juillet, de décembre et de maj paraîtront, tandis que nous serons de la terre et de la poussière.

Après nous, le jardin produira bien des roses, et les amis seront assis ensemble.

Bien des gens qui, aujourd'hui, sont encore dans le néant, viendront et passeront sur notre poussière.

³ Morceaux de viande grillée.

¹ Sorte de guitare d'où vient le nom de rabábiya qu'on donne, en Afrique, aux femmes qui en jouent, et, par suite, aux danseuses.

Exemple ture:

O mon cœur affligé, sache supporter le malheur. Quelque chose qui t'arrive de la part de ta bien-aimée, agrée-le volontiers. (Schähidi.)

Exemple hindoustani:

Je ne veux solliciter de personne aucune faveur; c'est de toi seul (ô mon Dieu), que j'attends l'accomplissement de mes désirs. Oui, je vivrai avec honneur et avec considération, je conserverai l'estime de mes amis. (Haçan.)

Quelquefois le premier et le troisième pied de chaque hémistiche prennent l'irrégularité nommée salm منا , c'est-à-dire deviennent نعلی fâlūn (pour عدلی): Exemple :

On ne peut quitter facilement sa rue; on a des roses jus qu'au cou, et de la boue jusqu'aux genoux. (Razi Artimati.)

Avec le salm, on emploie quelquefois le tasbig au

deuxième et au quatrième pied, c'est-à-dire le pied făulā-n, aveclequel on peut employer parallèlement le pied régulier فعولى fāūlūn. Exemple :

Si l'épée dévaste la rue qu'habite cette lune, je courberai la tête; car c'est l'ordre de Dieu. (Hafiz.)

Exemple du mutacârib à huit pieds macbûz et aslam, c'est à-dire composé à chaque hémistiche des pieds فعول فعلى făūlū, fālūn répétés:

Quel remède apporterai-je à la peine de l'absence? je me fonds comme la bougie.

On trouve aussi en persan le matacarib avec six pieds réguliers seulement. Exemple :

aul est proprement pour a Wl Allah. En effet, l'auteur du Hadayic scande ainsi ce second hémistiche:

Gardan | nīhā dī-m | ūl hūk | mũ āllā-h fālūn | fā ū lā-n | fā lān | fāūlā-n

Hy a, dans le texte, le pluriel pour le singulier.

Dans , la deuxième syllabe est brève. En effet, le hé est mukhtaft ou caché, et, par conséquent, ne rend pas la syllabe longue.

(Voyez mon édition de la Grammaire persane de W. Jones, p. 6.)

Je suis tellement malheureux par ton absence, que je suis sur le point de rendre l'âme. (Saifi.)

En arabe, on emploie aussi le mutacarib à six pieds, mais avec le dernier irrégulier. Dans le vers suivant, par exemple, le dernier pied du premier hémistiche est فعول făūl¹, et le dernier du second فعول fāū-l:

Ses joues sont comme un jardin qui ressemble au paradis. (Ata Mohammed.)

SECTION XII.

Du metre mutadarik do one

Exemple arabe du mutadárik régulier, c'est-à-dire composé de huit also făilan :

Amir est venu nous trouver sain et sauf et chargé de butin, après avoir terminé son expédition.

Exemple persan:

Le soleil et la lune ont été les esclaves de ta gentillesse; te muse du Khotan a été pareil à la poussière du chemin au prix de tes poils follets et de tes éphélides.

Quelquefois réduit à 😝 fa au dernier pied du vers.

Exemple turc :

Le rossignol des roses, le chef' des esclaves, le compagnon des œurs, le guide des routes est failan, failan,

Exemple hindoustani:

Regarde les boucles des cheveux et les joues; les éphélides et les poils follets de ta bien-aimée.

Exemple arabe du mutadárik à huit pieds makhbán, c'est-à-dire réduits à trailin :

L'auteur fait allusion à son nom. Ges deux vers sont extraits

de son Aruz ou Prosodie arabe appliquée au turc.

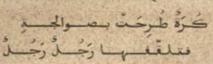
L'auteur de ces vers s'exprime ainsi à cause du bourdonnement et du fintement que ce mêtre représente. Selon les musulmans, il ressemble surtout au tintement des cloches chrétiennes. Ils racontent, à ce sujet, qu'Ali, traversant un village de Syrie avec Jabir, l'ansari dit à ce dernier, en entendant souner la cloche d'une église: «Cette cloche semble prononcer les mots:

حقاحقا حقاحقا صدقا صدقا صدقا

c'est-à-dire evéritablement, véritablement, véritablement, véritablement; assurément, assurément, assurément, assurément, assurément. En effet, ces mots, répétés quatre fois chacun, représentent quatre et forment le mutadárik macta dont il sera parlé plus bas.

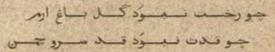
Ou, selon la prononciation turque, Serveri. C'est le même écri-

vain qui a été quelquefois appelé, par erreur, Sururi.



La boule a été lancée par les maillets, et les joueurs l'ont attrapée.

Exemple persan:



La rose du jardin d'Iram n'est pas aussi belle que ta joue; la stature du cyprés du jardin n'est pas comparable à ta taille.

Exemple du matadârik mākhbān et mactā ou plutôt mūkhalla 1, c'est-à-dîre composé à chaque hémistiche des pieds على نعل أَعْدَل fāīlān, fāāl répétés :

Depuis que tu t'es échappée à mes embrassements, ma

Exemple arabe du mutadărik mactů, c'est-à-dire composé de huit فعلن fălūn :

Je n'ai pour toute fortune qu'un dirhem, si ce n'est mon mauvais cheval noir.

فاعلى En effet, cette irrégularité, qui consiste à réduire فاعل à dal, se nomme تخلير (Voyez p. 135 et 140 du n° de fév.)

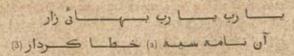
Exemple persan de la même variété :

A chaque instant je gémis devant toi; quand écouteras-tu les gémissements que m'arrache mon chagrin?

Exemple hindoustani:

Mon cœur est plus désolé que ne le fut jamais l'animal qu'on va sacrifier.

Exemple du mutadárik makhbűn et mactű, mactű et mazál, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فعلى فعلى فعلى فعلى fālūn, fālūn 1, făāl, fālā-n:



- On peut employer accidentellement, pour ce pied, le makhbûn failan, ainsi qu'on le voit dans le deuxième hémistiche du vers de Bahâi.
- La mesure exige , par contraction pour , qu'on a mis mal à propos dans l'édition du Hadayic.
 - Voici comment on doit scander cet hemistiche :

án nã mà sĩ yất khấtā kàrdã-r fã lận fã ĩ lãn fã ál fũ lã-n O seigneur, ô seigneur, ce livre ' où sont écrits mes noirs péchés est l'objet des gémissements de Bahái. (Schaikh Bahái.)

En arabe, on emploie souvent ce mêtre avec six pieds seulement. En voici un exemple régulier :

O maison printanière, rends-moi heureux; qu'à ton abri je mène une vie paisible.

En voici un autre exemple avec le dernier pied muzaïyal, c'est-à-dire développé en كاعلان faïla-n 2:

Cette maison qui leur appartenait a disparu comme un ecrit qu'ont efface les siècles.

SECTION XIII

Des mètres carib قريب , jadid حديد et muschahil

Ces mètres sont inconnus aux Arabes, et n'ont pas été employés non plus par les auteurs classiques des autres nations musulmanes. L'auteur du *Hadâyic* les traite d'innovations et ne les mentionne que pour mémoire. Toutefois, je dois remplir en peu de mots cette lacune :

Le mètre jadid³ ne s'emploie pas selon le para-

Le livre du jugement dernier.

^{*} Quelquesois ce pied final prend aussi la forme فأعادن fāt-

Cest-à-dire nouveau. Il est, en effet, nouveau, relativement aux

digme régulier. En voici un exemple makhban, c'està-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds أ فعلاتي معاعلي făilātūn, fāilātūn, māfāilūn:

Le pin est honteux à cause de la stature, et la nuit est confuse à cause des boucles de tes cheyeux.1.

Le mètre carib ² n'est pas non plus employé régulièrement, mais seulement dans des formes dérivées. En voici deux exemples : 1° carib mahzūf, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds شاعيل فاعلاتي māfāilū, māfailū, fāilātūn :

O seigneur dispensateur des biens du monde, ò souverain juste, roi des rois, à henreuse fortune et aux qualités accomplies!

mètres plus anciens; mais l'invention n'en est pas d'une date récente, car on l'attribue à Buzurjmihr, ministre de Nuschirwan. On nomme aussi ce mètre à ou étranger (aux Arabes).

C'est-à-dire que le pin est honteux d'être moins droit que la belle dont il s'agit, et que la nuit est confuse d'être moins noire que les boucles de ses cheveux.

Ce nom, qui signifie proche, est donné à ce mètre, selon l'auteur du Hadayie arda, parce qu'il se rapproche des anciens mètres et surtout du hazaj et du muzari. On en doit l'invention à Yuçûf Arûri, qui vivait deux siècles après Khalil. Les Tures nomment ce mètre de c'est-à-dire prompt.

a Carîb akhrab et makfûf, c'est-à-dire compose, à chaque hémistiche, des pieds مغول مغاعيل فاعلاتي māfūlā, māfūlā, fāīlātūn:

Tant que je désirerai la tranquillité, j'irai célébrer les louanges du roi à sa porte.

Le mètre muschâkil 1, encore moins usité que les précédents, n'est guère employé non plus qu'irrégulièrement. En voici un exemple makfûf et macsûr, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds destre composé, à chaque hémistiche, des pieds destre composé de la destre des pieds de la destre destre des pieds de la destre d

Dans la nuit obscure par l'absence de la lune, je me suis livré au chagrin 3; en effet, dans cette triste nuit, le chagrin ne s'éloigne pas de l'amant.

CHAPITRE VI.

DU RUBAT CELY

Le rabái ou quatrain est un petit poeme 3 parti-

C'est-à-dire pareil, à cause qu'il ressemble au mêtre carib. En effet, les pieds sont les mêmes, l'ordre seulement est différent. Les Tures nomment ce mêtre, c'est-à-dire le dernier.

A la lettre, « l'ai été l'ami do chagrin.

On le norome aussi do baitt دويت et tarana خرانه et tarana کرانه. (Voyer la préface du tome II de mon Histoire de la littérature hindoui et hindoustani.)

culier aux Persans et à leurs imitateurs. Il consiste en deux vers, c'est-à-dire en quatre hémistiches, dont le premier, le second et le quatrième doivent rimer ensemble, et dont le troisième ne rime ordinairement pas avec les trois autres. Ce qu'offre de particulier ce petit poëme, relativement à la prosodie, c'est qu'il est écrit sur des mètres très-irréguliers, quoique dérivés néanmoins du mètre hazaj, ce qui en rend la scansion difficile à trouver. Je vais faire connaître le plus brièvement possible les différentes mesures de cette espèce de quatrain.

On compte vingt-quatre formes différentes de ru-bâi, lesquelles se distinguent les unes des autres par neuf espèces d'irrégularités du pied fondamental مناعيل māfāilān, irrégularités qui se divisent en deux classes ou schajra (arbre), chacune de douze espèces; la première, nommée akhram اخرم māfālān, et la seconde akhrab اخرب māfālān, et la seconde akhrab اخرب māfūlā, selon que le premier ou le second de ces deux pieds commence les quatre hémistiches du rubái. Voici le tableau de ces paradigmes en forme de cercle, tel que le donnent les auteurs originaux:



C'est à dire, cercle des rubais, akhrum au premier pied du promier et du deuxième hémistiche des deux vers.

دائرة اخرب الصدر والابتداء الما



^{&#}x27;C'est-à-dire cercle des rubdis, akhrub au premier pied du premier et du second hémistiche. J'ai reproduit le tableau du Hadayic, quoiqu'il'ne s'accorde pas bien avec les explication du texte; et qu'il diffère de la liste de Gladwin.

Dans les listes circulaires qui précèdent, j'ai eu soin de mettre un numéro d'ordre aux différents paradigmes. Les mots منعول et منعول, qui sont au milieu des deux cercles, doivent précèder les paradigmes rayonnants pour les compléter. Les mots qui sont au-dessous des pieds en désignent les irrégularités 1.

Exemples de rubâis de la première classe :

Ton absence a fortement ensanglanté mon œur; le chagrin qu'elle m'a occasionné y a établi sa demeure. Mais jus-

- On en trouve l'explication au chapitre HI.
- Voici la scansion de ce rubai :

1			märä där dil mäfä i lün	
2	Wändähät mä fulän		i män mänzil mäfä i län	
3	Digar tā māfū lūn	kai fāzā fā īlān	iyim mihnă mäfă i lă	
h	Kās hārguiz mā fū lān		bā bē dīl mā fū lūn	hār-d fā-a

Les quatre hémistiches qui précèdent présentent un exemple des quatre premières, variétés du rabai akhram. Toutefois, le dernier hémistiche offre, à l'avant-dernier pied, une irrégularité, car le paradigme porte sée et non élab.

qu'à quand augmenterai-je en douleur et en affliction ? At-on jamais tenu à un homme désolé le discours que j'entends?

Hélas I ton amie est venue, ton amie est venue, ton amie est venue, et tu restes ainsi assis dans l'insouciance! Ne demeure pas un seul instant éloigné de cette belle au visage de lune, si tu veux goûter à la coupe de ses lèvres de rubis.

1 Voici la scansion de ces vers :

2 Voici la scansion de ces vers:

J'ai sacrifié ma vie dans la voie de la fidélité envers ma belle; je lui ai offert entièrement mon cœur en holocauste. Si, par hasard, je ne réussis pas, pourquoi me livrerais-je au chagrin? je me contenterai d'avoir des larmes dans les yeux et du feu dans le cœur'.

Exemples de rabáis de la seconde classe :

Cher amour, tu as mille prétendants comme moi qui désirent ta face pareille à celle de Joseph d'Égypte. Lorsque tu es absente, j'éprouve mille peines et mille chagrins; il vaut bien mieux que tu ne te sépares pas de moi. »

Le quatrième hémistiche, que je rapporte au n° 3, offre une ir

régularité au second pied.

¹ Ceci offre un exemple frappant de la figure de rhétorique orientale nommée laf o naschar. (Voyez mon troisième article sur la Rhétorique des nations musulmanes, deuxième partie, chapitre I, section 11.)

² Ces quatre hémistiches offrent précisément un exemple des quatre premiers paradigmes du second tableau.

در عالم بیش از من درمنده چو نیست آن به که نوازیم تو ای بنده نــوازاه

Je t'ai offert mon cœur suppliant. J'allonge (j'étends) mes bras en rapport avec les chéveux et mon espoir. Comme il n'y a, dans le monde, personne qui soit plus abattu que moi, il faut bien que je te sollicite, ô toi qui es compatissante envers ceux qui te sont dévoués.

Voici la scansion de ces vers :

A la lettre: « mes hras, tes cheveux et mon espoir sont longs. «
Ces vers, dus à Schaikh Ibrahim, auteur persan moderne
distingué, sont cités dans les intéressants mémoires d'Ali-Hazin
que j'ai expliqués à mon cours de persan au Collége de France. En
voici la scansion:

Där gülschä	nī dāhrī māh	rămi răti	nübü-d
8 mä fü lä	mā fā ī lūn	mă fă i lü	fmi-l
Där bāzmī	zămûnă năg	māpārdāzī	năbū-d
8 māfū lū	mã fã T lûn	mā fā i lū	fă ū-l

« Il n'y avait pas pour moi de confident dans le jardin du monde; il n'y avait pas, dans le banquet du siècle, un musicien qui pût, de son instrument, accompagner mes plaintes. Je ne pouvais pas même gémir en secret; aussi ai-je retenu ma langue, puisque je ne trouvais de sympathies chez personne.

Il me paraît inutile de citer des exemples de rubii en turc et en hindoustani. Ceux qui en voudront connaître dans cette dernière langue en trouveront un grand nombre dans mon édition de Walî.

Les poêtes arabes modernes ont écrit quelques rubáis à l'imitation des Persans. En voici un de la seconde classe:

		The large of the large	
اهـ وي	ن ق	ت وزار تسر	اں م
ر السنجوي	ابغي	ت مناجياً	لبي
		ر اقسول ما تســـ	
	STATE OF THE PARTY		
ذاشكوى(١)	_س هـــ	ظك بي ولي	14
Pin hā nā	1 tũ và sắm	ză părdăzi	kār-d
12 māfā lā		lũ mã fūlūn	
Bāstīmī	zăbā kāc	ē kām āwāsī	nā bū-d
8 māfūlū	māfā ilū	mā fāīlā	fă ul
Voici la scansion	de ces vers:		
in müttü 1	wā zārā tūr	băti mãn āh	100
ı mäfü lä	mã fã T lần	möfä i lim	fā
Lab baită	mānā jīyān	bi gairin naj	เมส์
ı mā fā lǔ	mă fũ îlûn	mā fa i lun	fā
Fissirri	ācūlā mā	tără mă să	nāāt-
7 māfū lā	māfāī lūn	măfă î lă	fääl
allana)		a kara schük	

ma fa I lan ma fa i lan | fa

Si, après ma mort, celle que j'aime vient visiter mon tombeau, je lui adresserai la parole à haute voix pour l'assurer de mon dévouement; puis je lui dirai tout bas: « Ne vois-tu pas à quel état m'ont réduit tes beaux yeux ? » Mais ce ne sera pas un reproche. (Ebn-Fâred'.)

CHAPITRE VII.

DE LA RIME.

On entend par la rime علي cafiya, au pluriel cawâfi, la répétition, dans des mots différents, à la fin des vers ou des hémistiches 2, des mêmes lettres et des mêmes motions. Ces lettres et ces motions ont des dénominations spéciales et sont soumises à des règles particulières.

SECTION 1"

Des lettres qui forment la rime.

La lettre la plus essentielle de la rime, c'est celle qu'on nomme rawi 3. Les explications qui suivent feront mieux connaître ce qu'il faut entendre par ce mot que les définitions embrouillées des auteurs originaux.

La rime peut comprendre, outre le rawi, huit autres lettres de suite, quatre avant et quatre après,

Ghrestomathie de M. de Sacy, t. III, p. 62.

² Selon les cas, les hémistiches riment ensemble ou seulement les vers.

[&]quot; C'est à cette lettre que doivent leur nom plusieurs poèmes arabes. Ainsi عند Y est un cacida rimant en lam, نامه un cacida rimant en mim, المانة un cacida rimant en yè, etc.

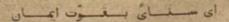
dont les deux dernières ne sont pas connues des Aràbes.

Voici un quatrain destiné à fixer, dans la mémoire, les noms qu'on a donnés à ces différentes lettres:

La rime ne consiste réellement qu'en une seule lettre (le rawi), mais elle peut être accompagnée de huit autres, quatre avant et quatre après. Celle-là est le centre, les autres sont la circonférence.

On met d'abord les lettres nommées tacis, dakhil, ridf et caid, puis le rawi que suivent les lettres nommées wasl, khurûj, mazîd et năira.

1º On nomme ridf, ou vulgairement radif, l'alif quiescent après un fatha, le waw quiescent après un zamma, et l'yé quiescent après un kesra; c'est-à-dire les trois lettres alif, waw et yé servant de lettres de prolongation et placées avant le rawi, ainsi qu'on le voit dans les mots qui terminent les hémistiches des vers suivants:



Ces vers appartiennent au mêtre rum mahruf, c'est-a-dire composé, à chaque hémistiche, de trois فاعلان et d'un فاعلان. مدح حیدر بگو پس از عشان
این رفضل آفت سرای فیضول
آن عُلَم دار وعلم دار رسول
نه شنیده زمصطی تاویال
گشته مکشون بو دلش تنزیال(۱)

O Sanâi, par la force de la foi, chante les louanges d'Ali qui succéda à Osmân. Le premier était par sa vertu la terreur du palais de l'orgueilleux. Le second était le porte-drapeau du prophète et avait la science en partage. Ce n'était pas du prophète qu'il avait appris l'explication du Coran, mais elle avait été révélée à son esprit.

Lorsqu'après le ridf il y a deux lettres quiescentes comme dans les mots على, « il a trouyé, » حرست , « ami » رخب « il a versé, » etc., quelques rhétoriciens pensent que la première fait partie du ridf, et la nomment ridf zadd, وي ou ridf superflu; d'autres, au contraire, la considèrent comme faisant partie du rawi², et la nomment rawi muzaif, وي ou rawi additionnel.

En persan et en hindoustani le waw et l'yé prennent deux sons différents : ou et i; o et é³. Dans le

¹ Ce vers est du mètre khafif makhbûn et maesûr, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds وفاعل فعالي فعالي . Dans le premier vers, l'alif est le ridf et le noun le ruwi; dans le second, le naw est le ridf et le lâm le rawi et, dans le troisième, le yé est le ridf et le lâm le rawi.

Telle est l'opinion de Nacir-uddin Tuci dans son ou « Pierre de touche des vers. »

⁴ Cette double prononciation du waw et du yé existe aussi en ture.

premier cas. on les nomme maraf, معرون; dans le second, majhal الجهود. Ainsi on prononce bâta, (creuset) et بوك bota (jeune chameau), schir, (lait) et scher (tigre). etc. Malgré la dissérence de ces deux prononciations il est permis de faire rimer ensemble des mots dont le ridf est un waw ou un yé prononcés ou et i avec des mots dont le ridf est un waw ou un yé prononcés o et é. Exemple persan:

Les dents du tigre sont émoussées pour l'homme dont il mange le fromage. (Saadi, Bostán, liv. II.)

Exemple hindoustani :

Le ministre Mitarchand attentif dit : O Sumit, dites quelque autre chose. (Aventures de Kámrúp.)

2º On nomme caid is la lettre quiescente pla-

Sur cette double prononciation du waw et du yé en persan, voyez la préface de mon édition de la Grammaire de W. Jones.

Dans ces deux hémistiches, le Wau est le ridf et le zé le raué. Or, le waw de 392 yûz est marûf, c'est-à-dire se prononce ou et le waw de 393 roz est majhûl, c'est-à-dire se prononce o, et cependant ces deux mots riment ensemble. Ce vers, comme tout le poême du Bostan, est du mêtre mulucărib mahzûf.

La même observation a lieu pour les mots et et le yé du premier est majhil et celui du second marif. Cette lettre est le ruf et le té le ravi. Ce vers est du même mêtre que le précédent.

cée immédiatement avant le rawi, à l'exception des lettres qu'on nomme ridf, et dont il vient d'être parlé. Il est à propros d'employer la même lettre pour le caïd, comme dans le vers suivant où les mots et qui terminent les deux hémistiches ont pour caïd un lâm.

Les deux mondes (le visible et l'invisible) sont une goutte de l'océan de sa science (de Dien). Il voit le crime et il le couvre avec le manteau de l'indulgence. (Saadi, Bostan.)

Si l'on n'emploie pas précisément la même lettre, il faut au moins en employer une dont la prononciation soit analogue, comme on le voit dans le vers suivant, où le caïd consiste aux lettres z et 5 qui appartiennent au même organe:

Non-seulement l'Égypte et la Syrie, non-seulement la terre et la mer, mais tous recherchent ta face aussi bien que Schirâz. (Saadi.)

Enfin, il est même cependant permis d'employer pour le caïd deux lettres entièrement différentes, comme dans l'exemple suivant :

نكرده هي قصد كغتن شعرانا

Tous savent que cet homme n'a jamais de sa vie conçu le dessein de faire des vers. (Extrait du Gulschan-i-râz. *)

Dans ce vers, le mim et le ain des mots et et sont la lettre qu'on nomme caid.

3° et 4° On nomme tacis l'alif quiescent avant le rawi, mais suivi immédiatement d'une lettre mue par une voyelle lettre, qui est celle qu'on nomme dakhil. Exemple :

Dieu accorde tant de biens aux ignorants, que le savant en demeure étonné. (Saadi, Gulistán, liv. 1.)

Dans les mots رساند raçânad et عاند bimânad, qui terminent les deux hémistiches de ce vers, Γalif est ce qu'on nomme le tacis, le noun le dakhîl, et le dâl le rawî.

L'emploi de la même lettre pour le dakhîl n'est pas nécessaire; ainsi, on peut faire rimer ensemble shâwar, « soleil », et جادر châdar, « rideau ».

' Ce vers est du mètre hazaj mahzuf, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفاعيلن مفاعيلن فعلى

² Le nom de l'auteur de cel ouvrage est inconnu. Tholuck (Sufismus) pense que c'est Azizi, mais M. de Sacy croit plutôt que c'est Ilâhi ou Mahmûd, (Voyez le Journal des savants, 1821, p. 720.)

Ce vers est du mêtre hazaj mahzaf, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds تعالى فعولى مفاعيل مفاعيل فعولي .

خاطب khâtib et راكب râkib, etc. 'Si l'on s'astreint à employer la même lettre pour le dakhîl dans une pièce de vers, on considère cette obligation comme appartenant à la figure de rhétorique nommée لرور a tâche à laquelle on n'est pas tenu 2».

5° La lettre nommée wast est celle qui suit immédiatement le rawi; ainsi, dans le vers suivant, c'est le yé final des deux hémistiches:

Celui à qui il n'est pas resté de corps comme à la bougie se rira de toi lorsque tu voudras lui couper le cou. (Sanāi.)

Dans cet autre vers, c'est le hé final 4 :

En arabe, les poèmes dont les rimes ont le tacis se nomment

³ Voyez mon quatrième article sur la Rhétorique des nations musulmanes, section XVI.

Ce vers est du mètre khafif makhban et mahruf, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds وأعالاتن مفاعلي فعلى فعلى المائة. Tané, qui termine le premier hémistiche, rime avec عمد: ce vers offre ainsi un exemple du yé maruf rimant avec un yé majhul.

H en est de même en arabe. Ainsi, dans Lilé pour L'Ale,

Ce vers est du mètre khafif makhbûn et mactú, c'est-à-dire com-

O homme , tu es comme l'insouciante tulipe, le cœur noir, la vie courte, et tu souris!

On voit, par ces exemples, que le wasl est une lettre additionnelle au mot principal. Ainsi, en persan, c'est l'yé nommé خطابی ou allocutif, c'est-à-dire exprimant la seconde personne du singulier du verbe, comme dans 35, « tu coupes » ou « tu couperas », de l'avant-dernier vers; dans للله غافلي, « tu es l'insouciante tulipe »; et dans (32, « tu as enlevé, » tu as mangé», etc.; l'yé formatif du nom abstrait, nommé مصدري, «bonté», رهي, « méchanceté »; l'yé d'unité محمي, comme dans [avant-dernier vers; c'est, encore, le mim de la première personne du singulier, ou , comme ds, "mon cœur"; le té de la se conde personne du singulier, nommé خاطب , comme دلت, « ton cœur »; le schin du pronom de la troisième personne du singulier, etc. nommé شمين ضمير. comme دلش, «son cœur»; le hé final non radical, comme dans عنده et منده du vers précédent; enfin, le noun de l'infinitif, comme dans ديدن, «voir», a entendre », etc.

6° On nomme khurûj la lettre qui se joint immédiatement au wast, comme, par exemple, l'addition du té, du mîm et de l'yé aux mots déjà augmentés du wast. Ex.: ميدمت, « une audition», ديدمت,

^{&#}x27;A la lettre, «acrylteur de Dieu.» Or, serviteur est souvent pris, par les auteurs musulmans, dans le sens d'homme, comme dans l'épitre de saint Paul aux Philippiens, 11, 7, etc.

" nous avons mangé! " مورديم, " nous avons mangé! " مورديم, " nous avons mangé! " on nomme mazid une lettre qui peut être encore ajoutée aux deux précédentes; tel est le schin dans le mot برديم " nous l'avons enlevé ». Les vers suivants offrent à la fois des exemples du kharûj et du mazid dans les mots جوزاستي et يواستي 2.

باغ آگر بر چرخ بودی لاله بودی مشتری چرخ گر در باغ بودی گلبنش جوزاستی از گل سوری ندانستی کشی عبروق را این آگر بویاستی (۵)

S'il y avait un jardin au firmament, Jupiter en serait la tulipe; si, un contraire, le firmament était dans le jardin, son rosier serait Orion; et ne prendrait-on pas ses roses charmantes pour les étoiles du Chariot, si celles-ci étaient odorantes et les premières brillantes ? (Ansari.)

8° Le nâira est une quatrième lettre qu'on peut encore ajouter aux précédentes; tel est le schin final de خوردسة ، « je l'ai mangé ». Ce qu'on pourrait ajouter de plus ferait partie du nâira.

Quelques rhétoriciens orientaux considérent les trois dernières lettres dont nous venons de parler

Dans ces mots, l'alif est le rawi, le sin le wast, le té le kharāj et le vé le mazid.

* Ges vers sont du mêtre raml mahzif, composés, à chaque hémistiche, de trois فاعلات suivis d'un فاعلات .

En arabe, on peut citer comme exemple le mot la son esclave (en parlant d'une femme); en effet, dans ce mot, le mim est le rauf, le hé le wast et l'alif le kharaj.

comme une addition à la rime addition qui rentre dans la figure de rhétorique nommée radif (cest); mais, selon l'auteur du Hadâyie, il faut que ces lettres constituent un mot distinct pour qu'on doive les considérer ainsi.

SECTION II.

Sur les motions حركات de la rime.

la motion, c'est-à-dire la voyelle brève qui précède immédiatement la lettre rawi, lorsque cette lettre est quiescente et qu'elle n'est pas accompagnée d'une autre lettre de la rime. Dans ce cas, la motion ne doit pas varier dans les mots qui riment ensemble. Ainsi, par exemple, dans le vers suivant, le bé de bas et le kaf de kas ont l'un et l'autre la même voyelle:

A la fin, par le pouvoir de ces mots: Dieu me suffit, je n'ai plus fait attention m'aux choses ni aux personnes. (Saadi, Bostân².)

Si le rawi se joint à la lettre was!, et que cette dernière lettre soit mue, la voyelle taujih peut changer. Ainsi, dans le vers suivant, dilé rime avec gulé.

¹ Voyer mon quatrième article sur la Rhétorique des nations musulmanes, chapitre 11. section XXIII.

² Dans ces deux mots, le sin est le rawi.

[·] l'ai déjà indiqué le mêtre du Bostán.

نسیسامسد در ایسام او بسسر دلی نگویمر که خاری که بسرگ گسلی ا

Sous son règne il n'y eut au cœur de personne, je ne dirai pas une épine, mais le pli de la feuille d'une rose. (Saadi, Bostán, liv. I.)

La motion ou voyelle de la lettre qui précède le ridf ou le caid se nomme hazw. C'est un fatha, lorsque le ridf consiste en un alif, un zamma lorsqu'il consiste en un waw, et un kesra lorsqu'il consiste en un yé. Le hazw avant le caid peut prendre aussi une des trois voyelles brèves, ainsi qu'on l'a vu dans plusieurs vers précédents. Il est évident qu'on ne peut pas changer le hazw devant le ridf; mais il n'en est pas ainsi devant le caid, quand la lettre du rawi est mue. Exemple:

تری کوچی مین یکسر عاشقونکی خار مژگان هین جو تو گهرسی کبهو نکلی تو رکهبو پانو آهسته تری گلگشت کی خاطر بنا هی باغ داغون سے پر طاؤس سیند هی تمامی دست گلدستد (۱)

Ta rue est jonchée des cils de tes amants, cils pareils à des épines; ainsi, si tu sors de ta demeure, appuie avec précaution tes pieds pour ne pas être blessée.

Le jardin a été couvert de plaies à à cause de ta prome-

^{&#}x27; Ces vers sont du mètre hazaj régulier, c'està-dire composés de huit مفاعيل.

² Par jalousie, à cause que sa beauté a été surpassée par celle de la bien-aimée du poête.

nade; toutefois, son sein brille de diverses couleurs comme les plumes du paon, et ses mains sont pourvues de bouquets. (Mîr, 1" diwân.)

Dans ces vers, les mots alista et alista et guldasta riment ensemble. Dans ces deux mots, le té est le rawi, le hé final le wasl, le sin le caïd, et la voyelle de la lettre précédente est, dans âhista, kesra, et, dans quidasta, fatha.

3° On nomme ras المباع le fatha qui précède le tacis; et la voyelle du dakhîl, lorsque cette lettre en prend une. se nomme ischbâ اشباع, c'est-à-dire saturation. Cette voyelle peut changer, comme on le voit dans les vers suivants:

ای پادشاه وقت چو وقتت فرار شد تو نیبز با گدای محلت برابری مردی گمان مبر که بسر پنجه است ورور با نفس گر برائی دانم که شاطری (۱)

Sire *, lorsque tu auras cessé de règner tu seras pareil au malheureux qui mendie devant ton palais. Ne crois pas qu'il suffise pour occuper dignement sa place dans le genre humain d'être en possession de la force physique ou de la puissance; si tu es élevé par ton esprit, je sais seulement alors que tu as du mérite. (Saadi.)

Dans ces vers la rime a lieu entre برابرى bārābārī

2 A la lettre, « roi du temas, lorsque ton temps a passé, «

Ces vers sont sur le mètre muzari akhrab, makfuf et mahzuf, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفعول فاع لن مفاعيل قاع لن

et aldri. Le fatha, c'est-à-dire l'a bref qui précède l'alif et en détermine la prononciation est le ras; l'alif est le tacis, le bé et le toé sont le dakhil, qui prend dans le premier mot un fatha et dans le second un kesra; le ré est le rawî; et l'yé est le wasl.

Lorsque le rawi comme on le voit dans les deux vers précédents, se joint au wasl, on nomme la voyelle qu'il prend majra or le la voyelle est kesra dans les vers precédents. On nomme nafâz la voyelle du wasl, aussi bien que celles du kharûj et du mazîd. Quant au nûra, il ne prend pas de voyelle.

SECTION III.

Des différentes espèces de rawi. Classification des rimes.

On nomme le rawî quiescent, c'est-à-dire sans motion ou voyelle brève, mucaïyad منية, ou: a ressemblant au caïd.» Tel serait par exemple le noun dans منا chaman (jardin), et dans sukhan (discours), si ces mots finissaient un vers. Lorsque le rawî reçoit une motion ou voyelle par l'effet de son union avec le wasl², on le nomme mutlac مطلق , c'est-à-dire indépendant. Tels seraient par exemple les mots منا المساحة sukhanam (mon jardin), منا sukhanam

¹ Qu'on prononce aussi en persan mujré et même mujré.

En arabe; le runi peut prendre, dans ce cas, une motion seu lement, mais elle est censée suivie de la lettre qui lui est analogue. Tel serait, par exemple, le mot الحرب âlhārbū qui, proprement, devrait être écrit, dans ce cas, الحرب .

(mon discours). Dans ces deux cas, si le rawî n'est pas joint à une autre lettre de la rime, il se nomme mujarrad جرد, c'est-à-dire isolé (nu); si au contraire il y est joint, il prend le nom de ces lettres. Ainsi, par exemple, on le nomme rawî mucaïyad ba ridf par exemple, on le nomme rawî mucaïyad ba ridf coo, c'est-à-dire rawî mutlac ba ridf ردى مطلق با ردى, c'est-à-dire, rawî indépendant avec ridf, etc.

Il y a ainsi, d'après ce qui vient d'être dit, quatre espèces de rimes قافية qui sont nommées: la première mujarrada مردفه, la deuxième muraddafa مردفه, et la quatrième muassala

ا موصله

Comme la lettre nommée caïd est de la nature du ridf, on nomme la rime qui a lieu avec le caïd, muraddafa aussi bien que celle qui a lieu avec le ridf. On nomme muassala la rime qui comprend les lettres khurûj, mazid et nûïra, aussi bien que celle qui comprend le wasl.

SECTION IV.

Des défauts de la rime.

On en distingue onze différents, à savoir :

n° Le gulà , qui consiste à employer dans des mots rimant ensemble un rawî quiescent, c'est-à-dire sans voyelle, et un autre mu, c'est-à-dire affecté d'une voyelle. Exemple:

¹ Ces trois derniers mots sont des adjectifs dérivés des mots ridf, tacis et seas que j'ai expliqués.

صلاح کار کجا ومن خسراب کجا ببین تفاوت ره از کجا است تا بکجا (۵)

L'affaire pourra-t-elle s'arranger: que deviendrai-je, malheureux! Vois la différence de la chose, où et comment elle peut avoir lieu. (Hâfiz.)

3° L'icwâ اقواء ou اقواء . C'est l'emploi de différents taujihs, c'est-à-dire de voyelles différentes sur la lettre qui précède le rawî². Ainsi dans le vers que j'ai donné, p. 403, si au lieu de على et de كلّ , il y avait لم الله على dil et كل gul, la rime aurait dans sa plénitude le défaut nommé icwâ.

4° L'ikfa Fish. On entend par là une différence

Sukâki dit, dans son Miftâh, que beaucoup de rhétoriciens ne comptent pas l'icuá parmi les défauts de la rime, mais qu'il vaut mieux, néanmoins, le tenir comme tel.

dans le rawi, ce qui est tout à fait prohibé. Cependant, quelques rhétoriciens originaux permettent d'employer une lettre arabe avec une lettre persane qui en modifie la prononciation, ainsi de faire rimer, par exemple: بار افعاد افعاد افعاد افعاد والماد افعاد اف

5° Un autre défaut, c'est la différence du ridf, ce qui est tout à fait prohibé en persan, en turc et en hindoustani. Toutefois, cette différence est permise en arabe, car on peut y faire rimer ensemble un waw et un yé de prolongation, comme par exemple: منير, beau, et منير, descente: منير, éclatant, et منير, des lunes; منير, désireux, et كعوب des talons, etc.

6° On compte parmi les défauts de la rime l'emploi de lettres différentes pour le caïd, ce qui est cependant permis à la rigueur, ainsi qu'on l'a vu

plus haut.

7° La différence dans le hazw est aussi signalée parmi les défauts de la rime. Ainsi d'ar (éloigné) ne peut pas rimer avec daur (motion circulaire). Toutefois, il paraît qu'on tolère les rimes entre les

Voyez mon Mémoire spécial sur la métrique arabe adaptée à l'hindoustani dans le Journal asiatique, 1832.

waw et ye majhûl et les diphthongues qui leur sont analogues. Ainsi, dans mon Mémoire sur la métrique arabe adaptée à l'hindoustani, j'ai cité un vers du célèbre Mîr Haçan, vers où le mot j aur (et) rime avec chaukor (quadrangulaire).

8° La différence dans l'ischbû est aussi interdite lorsque le rawî est mucaïyad, c'est à dire quiescent. Ainsi, on ne peut pas faire rimer, par exemple, خاصل شفاذ (parfait) avec خاصل tajâhul (sottise). On appelle ce dernier défaut isnâd السناد.

9° Le défaut nommé itá ايطاء en arabe et schayigán en persan, consiste en une répétition ayant le même sens 1. Ce défaut peut avoir lieu de deux manières : ou d'une manière cachée, ¿, comme : (stupéfait) حيران (clairvoyant) حيران (savant) et سرکردان (pris de vertige), etc.; ou d'une manière apparente, حلى, comme : درمند (afflige, possesseur درمند d'affliction) et حجمند (besoigneux, possesseur de افسونگر besoin) ستگر (tyran, faiseur de tyrannie) et افسونگر (fascinateur, faiseur de fascination), عكرد bikard (il a fait) et نكرد nakard (il n'a pas fait), فكرد bikan (fais) et مكر makun (ne fais pas), ان turâ (à toi) et محرا marâ (à moi), etc. Il faut aussi ranger dans cette catégorie les désinences nominales en of an, en or in et en اله hā. Ex. : يازان (les amis) et عاشقان (les amants), وردي (d'argent, argenteus) et زردي (d'or,

Lorsque la répétition a un sens différent, son emploi produit la figure nommée tajnis ou allilération sur laquelle on peut consulter mon quatrième article sur la Rhétorique des nations musulmanes, deuxième partie, chapitre 11, section 1".

aureus), فك (triste) et شركت (honteux), etc. L'ità apparent ou manifeste, جلى, est un défaut très-censuré par les rhétoriciens orientaux et qu'ils ne tolèrent pas dans un vers isolé. Toutefois, on peut se le permettre, en passant, dans le cacida, le gazal, et même le quita.

ou insertion. On nomme ainsi la rime qui dépend, quant au sens, de ce qui

suit. Exemple :

در حسین تسرا کسی نمسانسد الا خورشید که هر صبح بسرون آیسد تسا خدمت کند وپای تسو بوسسد امسا نائی تو بسوی او که تسا بوسسد بسا (۱)

Personne ne peut demeurer devant ta beauté, si ce n'est le soleil, qui sort chaque matin pour te servir et te baiser les pieds, car ce n'est pas toi qui vas de son côté pour qu'il te baise les pieds. (Amir Khusrau.)

Dans ces vers, les mots qui terminent les trois premiers hémistiches et qui forment la rime, à savoir : الله et الله , ne signifient quelque chose qu'autant qu'ils sont joints à ce qui suit.

A ce sujet, je ferai observer, en passant, que généralement le sens finit avec le vers, et que l'hémistiche forme un membre de phrase. C'est un avantage qu'ont les vers sur la prose dont les phrases en

oponie ne te rossambles en sociati

¹ Ces vers forment un rubdi de la branche akhrab. Voyer le tableau.

persan, et surtout en turc, sont souvent d'une lon-

gueur démesurée.

Je suis encore ivre du vin que j'ai bu cette nuit, et mon échanson n'a pas quitté la maison.

Tu m'attires à toi et tu me dis avec une œillade: Te repens-

tu encore de m'aimer, oui ou non? (Hâfiz.)

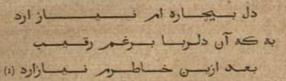
Une autre espèce de mamûl répréhensible consiste à prendre la rime dans un mot dont une partie sert au radif, c'est-à-dire à une répétition régulière dans le poeme, comme on le voit dans les verssuivants:

هر قدر اوعتاب ونساز ارد

L'auteur du Hadáyic place aussi, parmi les défauts de la rime, le changement de la rime dans le cacida et les autres poèmes dans lesquels la même rime est exigée, excepté quand le poête annonce lui-même ce changement. Mais ceci me semble rentrer dans les règles particulières aux divers genres de poèmes.

Dans ces vers, qui sont du mètre khafif, composés, à chaque hémistiche, des pieds مفاعلاتن مفاعلى ou فعلان ou بفعال المعادر المعادر والمعادر والمعادر المعادر المعادر

qu'un seul mot, et ai L, qui forme deux mots,



Plus elle me fait des agaceries, plus mon pauvre cœur fait des supplications; mais je désire que désormais cette belle, malgré mon rival, ne tourmente plus mon esprit. (Faquir.)

SECTION V.

Division de la rime par rapport à la mesure.

D'après ce qui a été dit plus haut, on a pu voir qu'il faut, pour former la rime, deux lettres quiescentes; et c'est ainsi qu'il y a cinq sortes de rimes relativement à la mesure :

1° Celle qu'on nomme murâdif مرادی, et qui consiste en deux quiescentes contiguës. Exemple :

Au jour de l'allocution du Prophète avec Ali (au lac de Gadir 3), Mahomet le nomma son vicaire et prince de sa religion. (Sanái.)

Dans ces vers qui sont du même mêtre que les précédents, le mot مناز doit se séparer en deux portions, dont la première. نیاز doît se séparer en deux portions, dont la première. براد offre la rime et dont la seconde, c'est-à-dire ارد dif ou de la répétition. J'ai eu l'occasion de parler d'un cas pareil à l'article sur la taints ou l'allitération, article que j'ai déjà cité.

² Ces vers sont du mètre khafif, makhbun et macuir, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche; des pieds وعلان مفاعلي فعلان عاملة على المان ا

Voyez, dans mon Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde, l'article au sujet de la fête qui porte ce nom.

2° Celle qu'on nomme mutawâtîr متراتر, et qui consiste en deux lettres quiescentes séparées par une lettre mue. Exemple:

Son pied est solide dans les rangs du combat et son âme est fidèle à l'ordre du souverain. (Sanâi.)

3° Celle qu'on nomme mutadârîk متدارك, et qui consiste en deux lettres quiescentes séparées par deux lettres mues. Exemple:

Débarrasse-toi de la cuirasse des choses extérieures et entre dans la compagnie des hommes dignes de ce nom. Étudie ton cœuret tu pourras devenir le souverain de sa maison. (Khâcânî.)

Les deux lettres mues sont, dans le premier hémistiche, le dâl et le ré, et, dans le second, le dâl

¹ Ce vers est du même mètre que le précédent, si ce n'est que le dernier pied est réduit à فعلى, falim.

a Il est essentiel de remarquer que, ici, le noun de مردان ne compte pas dans la scansion, et qu'ainsi on prononce marda comme

på de pådschåh.

est mis ici au lieu de ADU, pour la satisfaction de l'œil, car le prononciation est la même. En effet, l'alif et le hé final ont, comme je l'ai fait observer dans mon édition de la Grammaire persane de Jones, p. 51, un son identique. Ce vers est du mêtre raml mahraf, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, de trois d'alle et d'un les.

qui, pour la scansion, doit être mu par un kesra, et le schin, et ces lettres séparent les deux alif quiescents.

4° Celle qu'on nomme mutarâkib, متراكب, et qui consiste à placer trois lettres mues entre les lettres quiescentes de la rime. Exemple:

Sa force a brisé de toute éternité les idoles, sa main a frappé de l'épée le sommet de la planète de Saturne. (Sanái.)

5° Enfin, on nomme mutakûwis, متكاوس, la rime composée de deux quiescentes séparées par quatre lettres mues. Cette dernière espèce n'existe qu'en arabe. Le mot النّنة, « la dépense (ce qu'on dépense), » en offre un exemple. En effet, dans ce mot qui se prononce اننتتوا annāfācātā, le premier noun quiescent qui représente le lâm de l'article est séparé, par quatre lettres mues, du wâw quiescent qui représente le zamma.

Ces différentes sortes de rimes ne peuvent pas s'employer indistinctement pour tous les mètres, mais seulement pour ceux dont les paradigmes offrent, à leur dernier pied, les combinaisons dont il vient d'être parlé².

^{&#}x27;Ce vers est du mêtre hhafif, makhbûn et muhzûf, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds فعالمات مفاعلي.

² En consultant la liste des mètres primitifs et dérivés, il sera facile de trouver les paradigmes qui permettent l'emploi de ces différentes rimes.

SECTION VI.

Sur le radif رديني.

On entend par cette expression un ou plusieurs mots indépendants qu'on place après la rime à la fin des hémistiches ou des vers, mots qui doivent être les mêmes dans tout le poème. J'en ai donné plusieurs exemples dans mon travail sur la Rhétorique des nations musulmanes 1. En voici encore un:

Je n'ai pas épargné mes gémissements et mes plaintes; mais à quoi bon? Je n'ai pas songé à obtenir le moindre résultat. (Zuhúri.)

Dans ce vers, l'expression نكردم est répétée à chaque hémistiche et la rime a lieu dans les mots précédents.

On trouve même des vers composés seulement de la rime et du râdif, comme dans le rabāi suivant :

Je suis dans le chagrin de l'absence, mais mon cœur jouit

2 Ce rubdi est de la branche akhrub. (Voyez le tablean.)

Quatrième article, section xv.

Ce vers est du mètre hazaj à six pieds mahzūf, c'est-à-dire com-

1. vil

de ta vue; mon corps languit dans le chagrin, mais mon cœur jouit de ta vue, Jusqu'à quand mon cœur répandra-t-il des larmes de regret? Je suis dans le chagrin de l'absence, mais mon cœur jouit de ta vue. (Jâmî.)

On donne le nom particulier de hâjib au radif placé entre deux rimes. J'ai parlé de cette figure de mots dans mon quatrième article sur la Rhétorique des nations musulmanes, et j'en ai donné un exemple.

L'usage du radif a été introduit par les poêtes persans, et les poêtes arabes modernes l'ont adopté. à l'imitation des premiers.

Le poête ne doit pas changer de radif dans un même poême, à moins qu'il n'en avertisse luimème, comme on le voit dans un cacida de Kamâl Ismâîl qui commence par le radif (il est venu), et où, plus loin, le poête emploie (il vient) de cette façon:

سپیده دمر که نسم بهار ی آمد نگاه کردمر ودیدمر که باری آمد

ربھر فال زماضی شدم عست قبل کد بر انام چنین خوشگ وار می آید (۱)

A l'aurore, lorsque le zéphyr printanier est venu, j'ai re-

ا Les vers de ce poème sont du mètre mujtas mahhbûn et mahruf, c'est-à-dire composé, à chaque hémistiche, des pieds مفاعلي فعلى فعلى فعلى

gardé et j'ai vu que ma bien-aimée n'était pas venue.....

Je crois de bon augure de passer du prétérit au futur, car le futur est, en effet, plus agréable à l'humanité......

La nomenclature des différents genres de poésies cultivés par les nations musulmanes serait un utile complément à la prosodie, mais elle donnerait trop d'étendue à ce travail. J'ai d'ailleurs traité cette matière, du moins pour ce qui concerne l'Inde musulmane, dans mon Mémoire sur la métrique arabe adaptée à l'hindoustani, et dans la préface du tome II de mon Histoire de la littérature hindoui et hindoustani.

HISTOIRE DES SELDJOUKIDES,

Extraite du Tarikhi Guzideh, ou Histoire choisie, d'Hamd-Allah Mustaufi, traduite et accompagnée de notes, par M. Deprément.

Dans la disette presque absolue où nous sommes de documents originaux sur l'histoire des Seldjoukides, j'ai pensé que l'on accueillerait avec quelque intérêt la portion du Tarikhi Guzideh relative à cette puissante dynastie. Ce morceau, quoique beaucoup moins étendu que le chapitre correspondant du Rouzet esséfa, dont nous devons une édition à M. Vullers, renferme un assez grand nombre de détails négligés par Mirkhond. On y remarquera surtout

quelques indications précieuses pour l'histoire des Ismaéliens ou Assassins, encore si incomplétement connue.

Ma traduction a été faite sur trois manuscrits appartenant à la Bibliothèque nationale (n° 9 Brueix, n° 15 Gentil, et n° 25 supplément persan). J'y ai joint un assez grand nombre de notes, la plupart historiques et géographiques. Dans quelques-unes des premières, j'ai rectifié ou éclairei le récit de mon auteur, à l'aide de ceux d'Ibn-Alathir, d'Ibn-Djouzi, d'Ibn-Khaldoun et de Mirkhond.

SINIÈME SECTION DU QUATRIÈME CHAPITRE, TOUGHANT L'HISTOIRE DES ROIS SELDJOUKIDES.

Ces princes forment trois branches :

La première a régné sur la totalité de l'Iran; mais quelques-uns des souverains qui la composent ont possédé seulement une partie de ce vaste empire. Ils sont au nombre de quatorze, et leur domination a duré cent soixante et un ans, depuis l'année 429.

La seconde branche a régné dans le Kerman; elle se compose de onze princes. La durée de leur pouvoir s'est étendue depuis l'année 433 jusqu'à l'année 583; ce qui fait cent cinquante ans.

La dernière branche a gouverné le pays de Roum. Elle compte également onze souverains, qui ont régné depuis l'année 480 jusqu'à l'année 700; soit deux cent vingt ans.

Les souverains des diverses dynasties qui ont

régné sous l'islamisme, étaient, pour la plupart, souillés de quelques vices. Ainsi, les Omaiyades étaient coupables de manichéisme 'i et d'attachement aux doctrines des Motazales et des Kharidjis et des Abbassides faisaient aussi profession du dogme du libre arbitre les Saffarides et les Bouvaihides étaient partisans des

Jon peut consulter, sur cette expression et sur l'adjectif يون zendik, d'où elle dérive, une curieuse note de M. Quatremère, Mémoires historiques sur la dynastie des khalifes fatimites, p. 35-38. Abou'lféda raconte que le khalife abbasside Mahdi, étant arrivé à Halep, apprit qu'il y avait dans cette contrée des zendiks المادة على المادة الماد

"D'après Makrizi (cité par Silvestre de Sacy, Exposé de la religion des Drazes, t. I. p. xviii), « cette secte prit naissance dans l'école de Hasan, fils d'Abou'lhasan Basri, après la centième année de l'hégire. Les Motazales..... soutinrent que les actions des hommes leur appartiennent et que Dieu n'est point le créateur du mal. Ils enseignèrent ouvertement que Dieu ne sera point vu par les hommes dans l'autre vie; ils nièrent que le corps dût éprouver le tourment du sépulcre; ils soutinrent que l'Alcoran est créé et a eu un commencement, et plusieurs autres propositions particulières à leur secte. Les Motazales nommaient leur système de doctrine الحوالية المعالفة الم

² Selon Makrizi (ibid. pag. 12), les Kharidjis enseignaient que tout péché rend infidèle et qu'on peut légitimement se soulever contre l'imam et combatre contre lui. erreurs des Rafédites , i. Ouant aux Ghaznévides , aux Kharezmchahs, etc.2, on peut leur reprocher la bassesse de leur origine. Mais les Seldjoukides étaient innocents de tous ces défauts; de plus, ils étaient musulmans orthodoxes et dévots, bienfaisants et remplis de miséricorde pour leurs sujets. Grâce à cette conduite, aucun rebelle ne se révolta qui pût les réduire à la détresse, comme firent l'ingrat Thogril 3 sous la dynastie des Ghaznévides, et Sébuctéguin sous celle des Deilémites4. En outre, quoique leurs serviteurs soient parvenus à des positions élevées, ils ne se sont pas révoltés contre leurs bienfaiteurs, et ils ont reconnu l'obligation où ils étaient de s'abstenir de l'ingratitude. Si quelquefois ils concurent d'ambitieux désirso, du moins ils choisirent un membre de la famille des Seldjoukides, le firent asseoir sur le trône, et atteignirent, par ce moven, le but qu'ils s'étaient proposé. Oue Dieu maintienne toujours les grands dans l'obéissance qu'ils doivent aux princes! Pour nous, nous allons

1 Voyez le même ouvrage (p. xiv-xvi).

Au lieu de وغيره, le ms. 25 ajoute: et aux Salgariens,

On peut consulter, sur ce Thogril, Abou'lféda, Annales, 1. III, p. 138, 140; Mirchondi Historia Ghasnevidarum, p. 117-121, et le

Tarikhi Guzideh. ms. 15 Gentil, fol. 179 r. et v.

Voyez Abou Iféda, ibid. p. 514, 516; Mirchond's Geschichte der sultane aus dem Geschlechte Bujek, p. 27, 28. Voyez encore Abou Iféda, ibid. p. 460, et Mirkhond, Histoire des Samanides, p. 151 et p. 255, note 84, de mon édition.

واگر احیانا هوسی چشند (چنند lisez) هم از آن تخمه یکی را " گزیدند

maintenant exécuter notre dessein, en racontant l'histoire des Seldjoukides.

HISTOIRE DE LA PREMIÈRE BRANCHE DES SELDJOURIDES.

Seldjouk était un Turc de la tribu des Kabaks et de la race d'Afraciab. Ses aventures sont ainsi rapportées dans la chronique d'Abou'lala تاريخ أبو : Son origine remonte à Afraciab par trentequatre ancêtres. Il avait quatre fils : Israïl1, Micaïl, Mouca-Bigou et Iounis. Ces hommes possédaient des richesses et des biens immenses. Dans l'année 375 (985-6), ils passèrent du Turkistan dans le Mavérannahr, à cause de l'insuffisance des pâturages du premier de ces deux pays, et fixèrent leur résidence auprès du Nour de Bokharal, sie et du Soghd de Samarcand. Le sultan Mahmoud, de Ghiznin, vécut avec eux en bonne intelligence. Israïl alla le visiter. Mahmoud le recut avec la plus grande humilité عمود اورا تواضع تمام كرد; au milieu de la conversation, il lui dit : « Si nous avions besoin d'un secours, de quel signe faudrait-il nous servir pour le demander, et en quel nombre arriverait-il?» Israïl tenait un arc dans sa main, et avait deux flèches passées à la ceinture de sa robe. Il les remit à Mahmoud et lui dit : « Lorsque tu enverras ces flèches à notre tribu, cent mille cavaliers viendront à ton

¹ Israil, fils de Seldjouc, paraît être le même personnage qui est appelé, par Ibn-Afathir, Arslan (t. V, fol. 61 v.).

secours. » « Mais s'il en fallait davantage? reprit le sultan. » Israil lui donna l'arc, en disant : « Lorsque tu enverras cet arc dans le Touran, il en arrivera autant de soldats que tu voudras. » Le sultan, ayant pris ombrage de la multitude des Turcs, usa de perfidie envers Israil; il s'empara de sa personne, pendant qu'il était plongé dans l'ivresse, et l'emprisonna dans la forteresse de Calendjer " Israil resta en captivité durant sept ans, et mourut dans sa prison. Avant sa mort, il envoya un message à ses frères, et les excita à s'emparer du royaume. Les trois princes demandèrent au sultan la permission de passer au delà du Djeihoun. Arslan-Djazib 2 s'y opposa et dit : « Ces hommes sont innombrables. Il est à craindre qu'ils n'excitent quelque trouble 3. »

¹ Le nom de Calendjer est mentionné dans divers passages de Firichtah publiés par F. Wilken (Mirchondi Historia Gasnevidarum. p. 150, 169, 205, 232, 240). On trouve sur Calendjer un article intéressant dans le East India Gazetteer, de Walter Hamilton (verbo Callinger).

² Ce personnage était gouverneur de Thous. (Voyez ma traduction de l'Histoire des Samanides, de Mirkhond, p. 208. Cf. Mirchondi Historia Gasnevidarum. pag. 29, 30, 33, 54, 55, 59.) Au lieu d'Aldjazib, Ibn-Alathir (ms. de C. P. t. V. fol. 72 r.) écrit منافل ou le trésorier. Il ajoute que ce personnage conseilla à Mahmoud de faire couper les pouces des Turcs, afin qu'ils ne pussent plus se servir de leurs arcs, ou bien de les faire noyer dans le Djeihoun. Ailleurs (fol. 41, v.), Ibn-Alathir écrit إرسان العالم المنافلة المنافلة

L'écrivain de ces lignes ne regarde point comme exact ce qui est consigné dans la plupart des chroniques célèbres, à savoir que le sultan Mahmoud fit traverser le Djeihoun aux enfants de Seldjouk, dans le dessein de s'emparer de leurs richesses, et qu'Arslau Harib («ic) essaya en vain de détourner le sultan de cette con-

Le sultan n'accueillit point ses représentations, et donna la permission demandée. Les Seldjoukides traversèrent le Djeihoun, et établirent leur résidence aux environs de Niça et d'Abiverd. Micail avait deux fils, Djeghir-Beg¹ et Thoghril-Beg, qui devinrent les chefs de leur tribu. Les indices du bonheur et de la puissance brillaient sur leur front, et la lumière de la justice et de l'équité resplendissait sur leur visage. Les habitants du Khoraçan se soumirent à eux, et ils leur portaient leurs procès à juger².

Le sultan Maçoud envoya une armée contre les deux frères; la victoire resta à ceux-ci, et l'armée de Ghaznah retourna vaincue auprès du sultan. Ce prince voulut partir en personne pour tirer vengeance des Seldjoukides. Sur ces entrefaites, il eut de l'inquiétude du côté de l'Inde. On jugea plus nécessaire d'y remédier وتحدارك آن واجبتر ديدند. En conséquence, il partit pour cette guerre, et envoya à Soubachi موداني 3, gouverneur du Khoraçan,

duite. » Mirchondi Historia Seldschukidarum, p. 22. (Voyez aussi le même ouvrage, pag. 49.)

Je lis عرب Djeghir ou جغر Tchekir, avec Mirkhond; au lieu de Djafer, جغر Ahou lféda (t. III, p. 101) écrit كا Djaghrou, et Ibn-Alathir (ms. de C. P. fol. 92 v., 95 r.) جغرى M. Quatremère (Histoire des Mongols, p. 445) a lu Tchefr beigh, sur la foi du Tarikhi Vassaf. Aux deux fils de Micail, cités dans notre auteur, Ibn-Alathir en ajoute un nommé Beigeu.

" An lieu de دارویها بدیشان می بردند, on pourrait lire

et traduire « leur portaient des présents. »

Telle est la leçon du ms. 9 Brueix; les deux autres portent و الموراثي A la place de Soubachi, je pencherais à lire Siachi منائي. En effet, nous voyons, dans Mirkhond, que ce mot signifiait général, مقدم الجيش (Historia Seldschukidarum, p. 3;

l'ordre d'éloigner les Seldjoukides de cette province. Soubachi envoya cette réponse : « Leur affaire est trop avancée pour que mes pareils puissent y mettre ordre '. » Maçoud pensa qu'il exagérait les difficultés de l'entreprise برار تبری کند. Il l'envoya à cette guerre, à force d'instances. Arriver et être tué fut une même chose pour lui : رسيدن وكشته شدن يك

Le sultan Thoghril-Beg s'assit, à Nichabour, sur le trône de Maçoud, dans l'année 429, et on lui donna le titre de roi. Il confia le gouvernement de Nichabour à son frère de mère 2, Ibrahim, fils

¹ Cf. Mirkhond, Historia Seldschukidarum, p. 51. Dans cet ouvrage (p. 28 à 39), Mirkhond a suivi une version tout à fait dif-

férente de celle d'Hamd-Allah.

* درادر مادری. La même expression se retrouve dans Mirkhond, et c'est par erreur que, en citant ce dernier écrivain, M. Saint-Martin l'a traduite par «oncle maternel» (Mémoires sur l'Arménie, t. II, p. 204, note c), faute déjà commise par d'Herbelot (art. Thogril). Cet Ibrahim Inal se révolta contre Thoghril à deux reprises dif-

d'Inal (sic), qui commit en ce lieu de nombreux actes de tyrannie et d'oppression. Les habitants de Nichabour lui remirent un placet qui portait ces paroles : « O émir, renonce à l'injustice et suis le chemin de l'équité; car après ce monde, il y en aura un autre. Nichabour a vu et verra encore de nombreux gouverneurs comme toi. Les armes des habitants de Nichabour sont les prières du matin. Si notre sultan est éloigné, notre Dieu est proche. Il y a un être vivant qui ne meurt jamais, un être vigilant qui ne dort jamais, un être bien informé qui n'est jamais négligent, un roi qui ne sera jamais destitué. » Lorsqu'il eut lu ce papier, Ibrahim renonça à la tyrannie.

Dans l'année 432 (1040-1; lisez 431), le sultan Maçoud combattit les Seldjoukides, aux environs de Merve, dans la plaine de Zendaïécan ْزَنْدُوايِقَالِ 1. Il es-

férentes, en 141 (1049) et en 150 (1058). Après lui avoir pardonné la première fois, le sultan le fit étrangler avec une corde d'arc. (Voyez Abou'lféda, t. III, p. 130, 168 et 176; Mirkbond, p. 62, 63; M. Quatremère, Mémoires sur l'Égypte, t. II, p. 323, 324 et 327; et Saint-Martin. ibid. p. 216.) Au lieu d'Ibrahim Inal. Deguignes (t. II, p. 190) a eu tort d'écrire «Ibrahim, fils d'Inal», et encore plus d'ajouter «fils de Seldgonk;» il est vrai que, plus loin, Deguignes a écrit Ibrahim Inal. On lit dans Ihn-Alathir (fol. 70 r.) sur le constant de Thoghril-Beg et de Daoud.»

J'ai adopté cette leçon, qui est donnée à la fois par le ms. 25, supp. et par Khondémir (Habib essiler, ms. de la Bibliothèque nationale, n° (d'entrée) 1750, fol. 3/1 v.). Le manuscrit de ce dernier ouvrage, qui se trouve dans la bibliothèque de l'Université de Leyde, fol. 202 v. porte très-distinctement دانقان. Les mss. 15 Gentil et 9 Brueix portent کننځای Khondémir (ibid.) place la bataille dont il est ici question dans le mois de ramadhan

suya une défaite et retourna à Ghiznin; renonçant à la possession du Khoraçan, il se livra entièrement à la boisson. A la place des sons du tambour, il demanda les accords de la flûte et une coupe de vin. On a dit de lui:

Vers.—Tes ennemis étaient des fourmis; ils sont devenus des serpents. Extermine دمار برآور les fourmis devenues serpents; ne leur donne pas plus de répit, et ne perds pas de temps; car le serpent deviendra dragon, s'il en trouve le loisir.

Après la défaite de Maçoud, les Seldjoukides s'emparèrent du royaume (du Khoraçan). A cette époque, Salar-Bouzkani ﴿ وَهُ فَعُ فَعُونَ ﴿ وَلَا الْعُلَامِ اللَّهُ اللّ

المندانقان العلام المنافقة على المنافقة على

avec le royaume de l'Inde, fut donnée au vieux Mouca-Bighou 1. On accorda Thabes et le Kerman à Caverd, fils de Djéghir-Beg, Enfin, Thoghril-Beg choisit pour sa part l'Irac-Adjem et ce qu'il pourrait conquérir, et fit de Rei la capitale de ses états. Il logea, dans cette ville, dans le palais d'Ali-Cameh le Deilémite 2. Il v trouva des cachettes d'où il enleva de grandes richesses, qu'il partagea entre ses troupes; puis il s'occupa de conquérir l'Irak, l'Azerbeidian, le Curdistan et le Khouzistan3. Le khalife lui envoyait des ordres par lesquels il le mandait auprès de lui; mais il ne lui était pas possible d'entreprendre ce voyage. Enfin, au bout de dix-huit ans, lorsque les provinces citées plus haut lui furent soumises, il se mit en marche vers l'Irak-Arab. Dans l'année 447 (1055), le khalife fit prononcer son nom, à Bagdad, dans la khotbah, et le fit graver sur la monnaie. De plus, il lui donna les surnoms

A Hérat, le ms. 9 Brueix ajoute Ghiznin, et le ms. 25 supplément, Bost et Ghiznin.

Il faut lire Ali, fils de Cameh. Ce personnage était lieutenant de Roen-eddaulah, à Rei. (Voyez ma traduction de l'Histoire des Samanides, par Mirkhond, p. 148, ainsi que les notes 83, p. 252 et 84, p. 255.) Ibn-Alathir nous apprend que l'année 373 vit mourir Ali, fils de Cameh, général de l'armée de Roen-eddaulah (t. V. fol. 24 v.)

² Le ms. 25 ajonte le Fars. Thoghril-Beg ne conquit pas luimème cette dernière province; mais Abou-Mançour-Foulad Sutoun, prince bouveihide, qui s'était emparé de Chiraz, y fit faire la khotbah au nom de Thoghril, reconnaissant, par là, la suzeraineté du sultan seldjoukide. (Voyez Abou'lféda, t. III, p. 140; Mirchond's Geschichte der sultane...... Bajeh, p. 54; Ibn-Khaldoun, ms. 743 quater du supp. ar. t. IV, fol. 238 r.)

de sultan Rocn-Eddaulah-Thoghril-Beg-lemin émir al-Mouminin (le sultan colonne de l'empire, bras droit du prince des croyants). On prononça dans la khotbah le nom de Melic-Rehim, après celui de Thoghril¹.

Dans le mois de ramadhan de la même année, le prince seldjoukide parvint à Nehrévan et renversa les descendants de Bouveïh; puis îl se mit en route, fit le pèlerinage de la Mekke², et alla à Bagdad, où il rendit ses hommages au khalife.

Deux ans après, eut lieu la révolte de Béçaciri³, et le khalife fut fait prisonnier par ce rebelle. Le sultan délivra le khalife et vainquit Béçaciri, ainsi qu'il a été raconté. Après cela, Thoghril dit à son visir Amid-el-Mulc-Abou-Nasr-Kunduri : « Rends-toi à la résidence du khalife, et dis-lui : Comme, à cause des rebelles, nous ne pouvons nous dispenser d'aller souvent à Bagdad, et que nous n'y avons pas même un morceau de pain, les cœurs des soldats et des citoyens souffrent de la peine; répète-lui donc ces

Mélic Réhim (Abou-Nasr Khosrev Firouz) était un prince Bouveihide, qui, après la mort de son frère Abou-Calendjar Merzban (440—1048), s'était rendu maître de l'autorité à Bagdad. (Voyez Aboulféda, t. III, p. 128; Mirkhond, Geschichte der Sultane... Bujeh, p. 53; le même, Historia Seldschakidarum, p. 60.)

Thoghril ne fit pas le pèlerinage de la Mekke, mais publia seulement qu'il allait le faire; et cela, afin de se ménager un prétexte de se rendre à Bagdad, qui était sur sa route. (Voyez Mirkhond, Geschichte der Sultane... Bujeh, p. 54; Hist. Sel-

dschakidarum, p. 59.)

On peut consulter, sur cet important événement, Abou'lféda, 1. III, p. 144 et 168-176; Mirkhond, p. 60-65; et surtout M. Quatremère, Mémoires sur l'Égypte, t. II, p. 320 à 328. paroles, afin qu'il assigne un morceau de pain (c'està-dire une solde) à mes troupes victorieuses. - Probablement, fit observer le vizir, le khalife adressera la même demande au sultan; néanmoins, j'exécuterai vos ordres. » Sur la route, il fut rencontré par le vizir du khalife. Il comprit que ce ministre se rendait auprès du sultan dans le dessein de lui faire cette demande. Il s'en retourna avec lui sans rien dire : puis il alla trouver le sultan, et lui dit : «Le vizir du khalife arrive, chargé d'un message de son maître. Si ce message a pour objet de te demander un morceau de pain (c'est-à-dire, une pension alimentaire), réponds-lui : J'avais le dessein d'en assigner une au khalife; je dirai à un tel de la fixer. » Là-dessus, le vizir du khalife entra et s'acquitta de son message. Le sultan lui fit la réponse qui lui avait été suggérée par son ministre. Par le conseil d'Abou-Nasr, le sultan mit Bagdad sous son autorité, assigna une pension alimentaire au khalife, et lui demanda sa fille en mariage. Le khalife refusa d'abord. Amidel-Mulc l'empêcha de toucher ses revenus; si bien que, se voyant réduit à la gêne, il donna son consentement à l'union demandée 1.

Cependant Djéghir-Beg mourut, dans le Khoracan, l'année 453 (1061). Thoghril-Beg envoya son

¹ Mirkhond est beaucoup meins explicite sur les moyens employés par Amid el-mule pour amener le khalife à consentir au mariage de sa fille avec Thoghril Beg. Voici comment il s'exprime : «Amid el-mule Kunduri interposa sa médiation, et, grâce à la bonté des moyens qu'il employa, Caim donna son consentement.» (Hist. Schlachakidarum, p. 65: Cf. Ibn-Alathir, fol. 92 r.)

neveu Alp-Arslan, fils de Djéghir, pour le remplacer. Amid-el-Mulc ayant conduit à Tébriz, auprès de Thoghril-Beg, la fille du khalife Seideh-Khatoun, on célébra le mariage de cette princesse avec le sultan. Ce dernier voulut que la consommation du mariage était lieu dans sa capitale, c'est-à-dire à Rei. Il se dirigea vers cet endroit. La température était chaude; il s'arrêta à Casran-Birouni قصول , à cause de la bonté de l'air de cette localité. Il y fut pris d'une hémorragie que rien ne put arrêter. Le 8 de ramadhan 455, il mourut de cette maladie 2. La fille du khalife retourna à Bagdad, ayant encore sa virginité. Le règne de Thoghril fut de vingt-six ans, et sa vie en avait duré soixante et dix.

D'après Ibn Djouri, Thoghril-Beg mourut à Rei, le vendredi 8 de ramadhan. Amid el-mulc assiégeait alors Cotoulmich. في الله (هَوَر), dans le château de Kerdcouh عردكو. On lui députa un courrier... Cet homme partit à la fin de la journée du vendredi et arriva près du ministre, le lundi, à l'aurore, ayant parcouru plus de soixante parasanges. [Mirat-ezzéman. ms. arabe 641, fol. 94 c.] Amid el-mulc se mit en route pour Bei, accompagné de l'armée,

et y arriva le samedi 16 de ramadhan.

On lit dans un passage du Méracid el-Ittila, rapporté par Weijers (apud Veth, Lobb el-Lobab, p. ron): «Casran, c'est le pluriel persan de Gasr, et ce mot désigne deux endroits appelés les châteaux, c'est-à-dire, l'intérieur et l'extérieur. Ce sont deux cantons considérables, situés près de Rei, dans les montagnes qui dépendent de cette ville.» (Cf. le même passage, publié d'une manière plus complète par Uylenbroëk, Iraca Persica Descriptio.p. 73.) lbn-Alathir nous apprend qu'après la mort de Mahmoud le Ghaznévide, Féna Khosrev, fils de Medjd-eddaulah, méditant la conquête de Rei, se dirigea vers Casran, qui était une place forte, es dirigea vers Casran, qui était une place forte, es cets'y fortifia (t, V, fol. 64 v.).

SULTAN ALP ARSLAN, FILS DE DJEGHIR-BEG.

Conformément au testament du sultan, son neveu Soleiman, fils de Djéghir-Beg, devait lui succéder; il s'assit sur le trône '. Le cousin germain de Thoghril-Beg, Cotoulmich, fils d'Israïl, ne s'accommoda pas de cela بآن درنساخت. Il fit la guerre à Soleïman, avec le secours des Turcomans, et s'empara du royaume. Lorsqu'Alp - Arslan fut informé de cette nouvelle, il se mit en marche pour combattre Cotoulmich. La bataille se livra à Dameghan 2.

Nos manuscrits paraissent présenter ici une lacune. Je crois donc devoir traduire le récit plus circonstancié d'Ibn-Alathir : · Locsque le sultan Thoghril-Beg fut mort, Amid el-mulc el-Kunduri fit asseoir sur le trône Soleiman, fils de Daoud-Djaghri-Beg, frère du sultan Thoghrif-Beg. Ce dernier lui avait légué la royauté. La mère de Soleiman résidait auprès de Thoghril-Beg, qu'elle avait épousé, après la mort de son premier mari. (Ibn-Alathir, fol. 90 v.) Lorsque l'on eut fait la khothah pour Soleiman, les أردم et Ardem باغي سيان et Ardem اردم (Ibu-Khaldoun, اردم; Ibn-Djouzi, اردم) marcherent sur Cazouin, et firent prononcer la khotbah au nom d'Alp Arslan Mohammed, fils de Daoud Djeghri-Beg, qui était alors prince du Khoraçan et avait pour vizir Nizam el-mule. Les hommes étaient disposés en sa faveur. Lorsque Amid el-mulc el-Kunduri vit que l'affaire tournait contre lui, il ordonna de faire la khotbah à Rei pour le sultan Alp-Arslan et ensuite pour son frère Soleiman. (Ibn-Alathir, ms. de C. P. t. V, fol. 92 v. 93 r. Ibn-Khaldoun, ms. du suppl. arabe, n' 742, t. IV, fol. 241 r. et Ibn-Djouzi, Mirat-erzeman, ms. arabe. nº 641, fol. 87 r. et v. 94 r. et v.) D'après le premier de ces auteurs (fol. 95 r.), dans l'année 458 (1066), Alp Arslan donna en fief la ville de Balkh à son frère Soleiman.

D'après Ibn-Alathir (ibid. fol. 93 v.), ce combat ent lieu auprès de Beï; on ignora la cause de la mort de Cotoulmich, mais on dit

Cotoulmich tomba de cheval, sa tête heurta contre une pierre, et sa cervelle se répandit; il mourut de cette blessure. Le pouvoir fut affermi entre les mains d'Alp-Arslan. Le khalife Caim-Biemr-Illah lui donna les surnoms de sultan Adhed-Eddaulah-Alp-Arslan-Borhan émir el-Mouminin.

Alp-Arslan fit mettre à mort le vizir Amid-el-Mulc-Abou-Nasr-Kunduri, et donna le vizirat à Nizam-el-Mulc-Abou-Ali-Haçan, fils d'Ishac. Au moment de sa mort, Amid-el-Mulc fit jurer au bourreau de répéter, après son exécution, ses dernières paroles au sultan et au vizir. Il devait dire au premier : « Quel service bémi de Dieu est le vôtre! Par lui j'ai conquis les deux mondes. Ton oncle m'a donné le vizirat en ce monde, et tu me donnés dans l'autre le rang de martyr. » Quant au vizir, l'exécuteur promettait de lui dire : « O la mauvaise coutume que tu viens d'établir! Tu as appris aux sultans à tuer leurs ministres. Ce sera vraiment une merveille si vous n'éprouvez pas le même traitement que moi, toi et ta postérité. »

Haçan-ibn-Sabbah était hadjib (chambellan d'Alp-Arslan) et chiite, de la secte des sept imams Une haine religieuse s'éleva entre lui et Nizam-el-Mulc, qui était sunnite. Un jour, le sultan demanda au vizir un relevé des revenus et des dépenses de l'empire. Nizam-el-Mulc dit qu'il serait achevé

qu'il mourut de frayeur : لا يدرى كين كان موته قبل انه (Cr. Abou Iféda, t III, p. 202; Ibu Khaldoun, fol. 41 r. et v. Ibu-Djouri, fol. 95 r. et v.)

au bout de deux ans. La longueur du temps demandé mécontenta le sultan. Hacan-Sabbah le comprit et dit : «Si le sultan l'ordonne, j'achèverai ce compte en quarante jours. « Cette parole plut au prince; il chargea Haçan d'exécuter le travail en question. Hacan reprit : « Que le sultan commande donc que l'on mette à la disposition de son serviteur les registres et les scribes du divan. » Cet ordre fut donné. Quoique ce fût un échec complet pour Nizam-el-Mulc, il n'y vit point de remède, et obéit. Hacan-ibn-Sabbah acheva, en quarante jours, un registre bien rédigé. Nizam-el-Mulc redoutait à la fois le succès d'Haçan et sa propre destitution. Lorsque le livre de compte fut terminé, et le jour même où il devait être présenté au sultan, Nizamel-Mulc envoya son porte-écritoire als, avec un cachet d'or porte écritoire d'Hacan. Cet homme, gagné par le présent de Nizamel-Mulc, lui apporta le registre de son maître. A cette époque, on transcrivait les comptes en employant les mots minha et min-zalica (parmi cela)1.

Puisqu'il est ici parlé des livres de compte cher les Orientaux, je ne crois pas hors de propos de transcrire quelques mots d'un auteur inédit, dont le nom m'est inconnu, mais qui, de son aveu, résidait depuis vingt ans à Ispahan, lorsqu'il écrivait son ouvrage : Les livres ou papiers de compte, quoyqu'ils ayent leurs gros couvercles de gros cartons et maroquin, ne sont reliés ni a la greque ni a la romaine; ains ouverts des quatre costés, leurs feuillets marqués de leur chiffre, pour en retrouver l'ordre et les remettre en estat et fermer les attachants avec une corde de soye croisée l'une sur l'autre, à la façon d'une balle ou fardeau. « (État de la Perse, fragment sans nom d'auteur, ms. de la Bibl. nationale, n° 1053à.)

Il n'y avait pas de titre en tête des feuillets ou des lignes. Si les feuilles venaient à se déplacer, il fallait du temps pour en rétablir l'ordre. Nizam-el-Mulc examina le registre, dont les pages n'étaient retenues par aucun lien. Il usa de ruse, et jeta le livre en disant : « Je pensais que c'était un écrit que l'on pouvait montrer à quelqu'un; mais ce sont des sornettes. » Les feuilles furent dispersées par la chute du volume. Le porte-écritoire d'Haçan les réunit, et raccommoda celles qui étaient déchirées. Lorsque le moment de l'audience arriva, Haçan et Nizam-el-Mulc se rendirent auprès du sultan. Le premier voulut présenter son registre ; il le trouva tout déchiré, et s'occupa aussitôt à en ranger les feuillets. Le sultan le pressait d'en donner connaissance; et Haçan balbutiait des réponses embarrassées. Alors Nizam-el-Mulc prit la parole et dit : « Un livre dont la rédaction aurait coûté aux savants deux années entières, un ignorant l'aurait-il achevé en quarante jours? cette aventure ne saurait avoir pour résultat que de vaines excuses. » Le sultan se mit en colère contre Haçan, et voulut lui infliger un châtiment; mais, comme il était son favori, il temporisa, Haçan

p. 7.) «Pour ce qui est des livres de comptes, qui sont composés de feuilles volantes, les scuilles en sont un peu plus longues, mais pas si larges que nos in-quarto, écrites des deux côtés et marquées par nombres. Elles sont rangées l'une sur l'autre et liées entre deux tablettes de hois couvertes de cuir, épaisses comme les couvertures de nos vieux livres, rebordant de demi-doigt, de manière que, quand cela est plié, le papier ne s'y gâte jamais. (Voyages du chavalier Chardin, édition de 1723, t. VI, p. 174, 175.)

s'enfuit de la cour, et fit profession d'hérésie. Par la suite, sa puissance atteignit ce point d'élévation que chacun sait.

Depuis ce temps-là, les copistes ont mis en usage les titres pour les feuillets et les lignes. Dans ce temps-ci, la coutume d'employer la formule minha et min zalica a été abrogée; on écrit en place les mots nerduban (échelle) et païeh (degré).

Le sultan Alp-Arslan se mit en marche pour conquérir la Géorgie. Après le combat, le prince de cette contrée Bacrat-ben-Kerikour بترط بن كريكور (Bagrat, fils de Georges¹) fit la paix avec le sultan. Quelques émirs géorgiens tombèrent entre les mains d'Alp-Arslan. Plusieurs d'entre eux se firent musulmans. Un de ces derniers était Nichtéguin عليه ألم المنافعة ألم الم

Voyez sur ce prince, qui régna depuis l'an 1027 jusqu'à l'an 1072, Saint-Martin, Mémoires sur l'Arménie, t. II, p. 218.

² Fai suivi la leçon du ms. 9 Brueix, sans prétendre toutefois en garantir l'authenticité. Le ms. 25 porte بيش كير, et le ms. 15 Gentil, مسكني, et (plus bas)

On peut consulter sur cette expression ce que j'ai dit ailleurs. (Histoire des sultans Ghourides, p. 34, note.)

^{*} Nos trois manuscrits donnent différemment l'orthographe de ce nom : l'un porte رواوی, un autre درادی, le troisième درادی.

Au lieu de Nichteguin , le ms. 15 Gentil porte ميشكر, et le ms. 25 suppl. عيش كس , et le

Le sultan partit ensuite pour faire la conquête de l'Arménie, fit la paix avec le roi de cette contrée 1, et lui demanda sa fille pour femme 2. Après un cer-

⁴ Par ce titre, Hamd-allah désigne sans doute le prince Pagratide Kakig, fils d'Apas, roi de Kars. (Voyez Saint-Martin, op. sup.

land. t. I. p. 375.)

2 Grégoire-bar-Hebraus place ce mariage en l'année 459 de l'hégire (1066-7 de J. C.); mais au lieu d'une fille du roi d'Arménie, il parle de la fille de la sœur de Fakrath (Bagrat), roi des Géorgiens et des Abkhar. Cette assertion, du reste, est assez d'accord avec les وكان السلطان قد : (fol. 111 v.) وكان السلطان قد : (gold and a fine paroles suivantes d'Ibn-Djouzi et avec ees mots d'Ihn-Alathir تزوج اخت بقراط ملك الابخاز عز الملك منصورين نظام الملك وأمم ابست: (snb anno 492) Du reste, pour tout ce qui regarde les expéditions d'Alp-Arslan en Géorgie et en Arménie, il faut consulter une savante note de M. Saint-Martin, t. II, p. 224-229. (Voyer aussi le même ouvrage, t. I, p. 374, 375.) Au lieu de Soumari, ويمارى, qu'a lu M. Saint-Martin, d'après notre ancien ms. d'Ibn-Alathir, la copie plus correcte et plus complète du même ouvrage que vient d'acquérir la Bibliothèque nationale, porte distinctement Sourmari, سرماري, leçon qui est donnée par Abou'lféda (cité par M. Saint-Martin, dict. loc.), et qui se retrouve dans un autre passaged Ibn-Alathir, ms. de C. P. t. V, fol. 286 v. (Cf. Saint-Martin. ibid. t. I, p. 132, et Sir W. Ouseley, Travels, t. III, p. 437.) Je profiterai de cette occasion pour indiquer et rectifier quelques erreurs qui ont échappé à M. Saint-Martin. Ce savant dit (p. 227) que la place désignée par Ibn-Alathir sous le nom de Mariam Néchin, était une superbe ville, environnée par une muraille faite avec de grandes pierres, et garnie de croix attachées avec du plomb et du fer. Le وهي مدينة حصينة: texte arabe de ce passage est ainsi conçu · Il faut donc tra . سورها من الاجار الكبار الصلبة المشدودة الج duire : « C'était une place fortifiée, et munie d'une muraille de pierres grandes et dures, attachées, etc. » On voit que le savant auteur des Mémoires sur l'Arménie a confondu ici et plus loin, p. 228, 1. 2. sinces, fortifiée, avec sins, belle, et sile!, pluriel de olo, dar, avec , pluriel de , croix. M. Saint-Martin tain temps, il la répudia et ordonna à Nizam el-mulc de l'épouser. Nizam el-mulc eut plusieurs enfants de cette femme, entre autres, Khodjah-Ahmed.

L'empereur grec Romain forma le projet de conquérir l'Iran. La plus grande partie de son armée fut détruite par l'excès de la chaleur. L'empereur s'en retourna, équipa de nouvelles troupes et marcha contre le sultan. Alp-Arslan alla à sa rencontre avec douze mille hommes. Les deux armées furent en présence à Mélazdjerd مازجرد, et le combat s'engagea. L'empereur fut fait prisonnier par un esclave grec nommé.....¹

Ce nom est écrit de trois manières différentes par nos trois copies. Le manuscrit 9 Brueix porte الفقت اله العشقية : enfin, le ms. 25 nous offre la leçon العشقية : (Voyez la note 2 de la page 45 t ci-dessous.) Ibn-Alathir (ms. de G. P. t. V, f. 96 v.) dit que Romain fut fait prisonnier par un des esclaves de Gueuher Aiin. Cet historien ajoute : «Son maître l'avait précédemment offert

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que, au moment de la revue, l'inspecteur de l'armée musulmane ne voulut point enregistrer le nom de cet esclave, à cause de l'exiguité de sa taille; mais le sultan lui dit : « Écris le nom de cet homme¹; il est possible qu'il fasse prisonnier l'empereur lui-même. » Comme on le voit, cette espèce de prédiction se réalisa. L'empereur s'engagea à payer un tribut, et le sultan lui accorda la vie. Puis il retourna dans sa capitale, et envoya dans le Fars son frère Caverd, fils de Djéghir-Beg. Caverd fit la guerre à Fadhlouieh-le Chebancareh 2, et conquit la province de Fars.

à Nizam el-mulc, qui l'avait refusé par mépris pour lui. Gueuber Aiin en fit l'éloge. Nizam el-mulc lui dit : «Il est possible qu'il nous amène le roi des Grecs prisonnier.» (Cf. Ibn-Djouzi, fol. 129 r. قال الم

(مستهزيا بد لعله يجينا جلك الروم اسيرا

D'après Bénakéti [ms. 526 de la bibliothèque de l'Université de Leyde], ce fut le gouverneur de Bagdad, Ssad-Eddaulah (Gueuher-Aiin), qui fit cette observation à l'inspecteur. Ces deux assertions ne sont point inconciliables: nous voyons ci-dessous (p. 142), que Saad-Eddaulah-Ariz fut blessé en voulant défendre Aip-Arslan. Or, Ibn-Alathir dit la même chose de Saad-Eddaulah-Guenher-Aiin (f. 97 r. et 120 r.) Il paraitrait, d'après cela, que Gueuher-Aiin réunissait les fonctions d'inspecteur aux revues et celles de gonverneur de Bagdad.

² D'après Mirkhond (Geschichte der Saltane. Bujeh, p. 56), le vrai nom de cet homme était Fadhl ben Haçan. Il était général du Bouveihide Abou-Mançour Foulad Sutoup. Il se révolta contre son maître, le fit prisonnier, et le retint enfermé dans une forteresse jusqu'à sa mort. Dans l'année 448 (1056), il s'empara de la province de Fars. (Cf. Ibn el-Djouzi, fol. 81 r.) « Lorsque Mélic Cader (lisez Caverd), le Seldjoukide, ajoute Mirkhond, se dirigea du Kerman vers le Fars. Fadhlouieh, ayant pris la fuite, alla trouver en toute bâte Alp-Arslan. (Conf. sur la guerre de Caverd et de Fadhlouieh, Ibo-Djouzi, fol. 89 v. 99 r. 100 r. et v.) Il s'en retourna, après avoir reçu du divan de ce prince le gouvernement du Fars. movennant un

Après un certain temps, il se révolta contre son frère. Alp-Arslan se mit en marche pour lui faire la guerre. Caverd alla à sa rencontre, afin de lui de-

tribut. Mais lorsqu'il vit son autorité reconnue dans cette contrée, il se révolta ouvertement. Par l'ordre du sultan, le khodjah Nizam el-mule conduisit une armée contre Fadhlouieh; le sit prisonnier après un combat, et l'envoya au château d'Istakhar, où il resta en captivité, jusqu'à ce qu'il mourût. » (Cf. les passages du Tarikhi Vassaf et de Khondémir traduits par M. Quatremère, Histoire des Mongols de la Perse, p. 445, 446.) Le savant que nous venons de citer n'a pas connu un endroit d'Ibn-Alathir relatif anx memes événements, non plus que les passages d'Ibn-Djouzi indiqués ci-dessus, à l'exception du premier de tons. C'est ce qui nous engage à donner ici la traduction du récit d'Ibn-Alathir : « Dans l'année 464, le sultan-Alp-Arslan envoya son vizir Nizam el-mule, avec une armée, dans la province de Fars. Il y avait dans cette contrée une forteresse des plus inexpugnables, dont le maître Fadhloun gibie ne rendait pas au sultan une obéissance sincère. Nizam el-mule l'assiègea et l'invita à se soumettre au sultan; mais il refusa. Le vizir le combattit; mais sans succès, à cause de l'élévation de la forteresse. Cependant les assiégeants séjournaient auprès de cette place depuis peu de temps, lorsque les habitants firent proclamer par un héraut qu'ils demandaient l'aman, afin de livrer la forteresse au vizir : فلم يطل مقامع عليه حتى نادى اهل القلعة بطلب الامان . Tout le monde fut étonné de cels. Le motif de la reddition du château fut que l'eau de tous les puits qui s'y rouvaient se perdit dans la terre dans la même nuit : حيع الابار La soil contraignit التي بالقلعة غارت مباهها في لبله واحدة les habitants à se rendre. Nizam el-mule leur accorda l'aman et recut la forteresse. Fadhloun se réfugia sur le faite de cette place, où se trouvait un édifice élevé. Il sy retrancha. Nizam el-mule fit marcher une troupe de soldats vers le lieu où étaient les parents de Fadhloun, afin qu'ils les lui amenassent et pillassent ce qui leur appartenait. Fadhloun apprit cette nouvelle; il abandonna son refuge, à la dérobée, avec les soldats qui l'avaient accompagré, et se mit en marche, afin de défendre sa famille. L'avant-garde de Nizam el-mulc se porta à sa renmander grâce de la vie, et le sultan la lui accorda.

Lorsque tout l'Iran fut soumis à Alp-Arslan, ce prince voulut conquérir le Mavérannahr, et partit pour faire la guerre au khan de cette contrée. Il

contre. Il fut effravé de son approche, et ceux qui étaient avec lui se dispersèrent. Il se cacha parmi des plantes. Un des soldats le rencontra, le fit prisonnier et le conduisit à Nizam el-mule. Celui-ci le mena au sultan, qui lui donna l'aman et le relacha. > (Ibn-Alathir, ms. de C. P. t. V. fol. 97 r. on ms. du suppl. arabe nº 740, t. IV, fol. 82 r. et v.; cf. Ibn-Khaldoun, fol. 242 v.) Je crois devoir joindre ici un extrait du récit d'Ibn al-Djonzi, qui présente des détails plus étendus et offre deux circonstances différentes : « Dans le mois de chaban (de l'année 461), on reçut la nouvelle que Nizam elmule avait fait prisonnier Fadhlouich, fils d'Alouich , le Chehancareh الشوانكاري. Voici à quel sujet : Fadhlouieh s'était précédemment révolté contre le sultan, avait fait la paix avec Carout Beg (sic) et s'était ligué avec lui contre Alp-Arslan. Il se fortifia dans ses châteaux, qui étaient des places fortes, et se renferma dans une forteresse appelée Kharchénah خرعنه. Alp-Arslan était parti d'Ispahan, au commencement de mobarrem, se dirigeant contre Fadhlouïeh... Il arriva à Chiraz et y plaça deux préposés. Hasnouich, frère de Fadhiouich, vint le trouver et lui demanda l'aman. Il prétendit qu'il s'était séparé de son frère, lorsque celui-ci s'était révolté contre le sultan. Il s'engagea à conquérir les châteaux et à faire connaître les richesses de Fadhlouich. Le sultan accueillit ses protestations, et lui promit de le bien traiter. Puis il marcha de Chiraz vers le Kerman, tandis que Nizam el-mule prenait successivement les châteaux de Fadhlouieh, les uns par la sagesse de ses mesures, les autres de vive force, Il campa enfin auprès de Kharchénah et dressa une tente en face de cette forteresse. Le sultan apprit que le frère de Fadhlouieh était placé auprès de lui comme un espion. Il le fit venir, dans un accès d'ivresse et lui dit : «Où est ce que tu nous as promis?.... Ce prince répondit : «J'ai désiré conquérir les châteaux et enlever les richesses de mon frère; mais un autre que moi a été chargé de ce soin. » Le sultan lui dit : « Tu en as menti, tu es l'espion de ton frère auprès de moi. « Puis il dit à l'émir Abou Ali, fils d'Abou Calendjar, fils de Bouveil: « Prends-le et tue-le; car lui et son frère ont tué Abou-Mançour.» Abou-Ali répondit : « Le fils de traversa le Djeihoun et prit le château de Berzem , situé sur le bord de ce fleuve¹. On amena devant lui Ioucef, gouverneur de la forteresse, qui

mon frère est ici; il est plus digne que moi d'exercer le droit du talion. » Il livra Hasnouich à son neveu. Celui-ci l'égorgea avec un couteau que lui donna le sultan. (Mirat ezzeman, fol. 117 r. et v. Cf. ibid. 118 r.) D'après le même auteur (fol. 122 r.), dans l'année 462, les serviteurs du sultan tuèrent Fadhlouieh, au moment où il était sur le point d'être tiré de prison par ses affidés. - On peut comparer, sur la prise du château de Fadhlouïeh, plusieurs passages d'anteurs persans, rapportés par Sir William Ouseley, Travels in various countries of the East, t. H. p. 404-407. Un de ces écrivains, Ahmed al-Ghaffari, dans son Djihan-Ara, appelle la place en question «le château de Horseh, à cinq parasanges de Djehrom, فلعه Le château de Khourcheh, à cinq محرسه پنے فرسنگی جهرمر parasanges de Diehrom, est mentionné dans le Nozhet el-Coloub, chap. XII, section des châteaux. Khourcheh as set le nom que le même auteur donne au château de Djehrom (Ouseley, tome II, page 109, note). Nous avons vu plus haut que Fadhlouieh appartenait à la nation des Chébancareh. M. Quatremère (Histoire des Mongols, p. 440-450) a donné des détails circonstanciés sur ce peuple. [Voyez aussi S. de Sacy, Mémoires sur dinerses antiquités de la Perse, p. 274-275, note, et Sir William Ouseley, ibid. p. 84, 471-473.) M. Quatremère finit son mémoire par ces mots : « Aujourd'hui il paraît que le nom de ce peuple est complétement oublié, et M. Pottinger, non plus que M. Kinneir, n'en fait pas la moindre mention. On voit qu'il en est autrement de Sir W. Ouseley. Je pense que c'est du pays des Chébancarch qu'il est question dans Marco-Polo, sous le nom de Soucara, ou, d'après des manuscrits, Somehara et Soncara. (Edition de la Société de Géographie, p. 29.) Marsden suppose que ce nom désigne le Korkan ou Gourkan. Mais cette conjecture me parait inacceptable. (Voy. Truvels of Marco-Polo, p. 78, n. 161.)

1 Cet endroit est sans doute le même qu'Édrici nomme Bourou-عور وزم, et qu'il place à une journée de Djordjaniah. (Géographie, t. II, p. 192.) Au lieu de Berzem, Ihn al-Djonzi (fol. 144x.)

ecrit Biroun,

avait été fait prisonnier. Le sultan lui adressa diverses questions, auxquelles Ioucef répondit avec une insolente rudesse. Alp-Arslan ordonna de lui faire souffrir le dernier supplice. Ioucef tira un couteau et se dirigea vers le sultan. Les djandars (gardes du corps¹) voulurent l'arrêter. Comme le sultan avait une grande confiance dans son habileté à lancer les flèches, il empêcha les djandars d'exécuter leur dessein, et décocha trois flèches contre loucef2. Toutes trois manquèrent le but. Ioucef parvint enfin auprès du sultan et le blessa. Saad-Eddaulah-Ariz (l'inspecteur aux revues) se jeta sur Alp-Arslan, pour le convrir de son corps; Ioucef le blessa également. Tous ceux qui étaient présents se dispersèrent, saisis d'épouvante. Ioucef se retirait, tenant dans sa main le couteau dont il avait frappé le sultan; mais Djami le ferrach (valet de chambre) le frappa à la tête d'un coup de marteau : il tomba et mourut de cette blessure. Cet événement arriva dans le mois de rebi (1") 465 (novembre-décembre 1072). Depuis lors, il à passé en coutume de n'amener les coupables devant le prince, qu'après leur avoir lié les mains.

Le sultan Alp-Arslan régna deux ans et demi dans le Khoraçan, en remplacement de son père, et exerça pendant dix ans l'autorité souveraine dans l'Iran, comme successeur de son oncle. On rapporte

Mirkhoud ne parle que d'une seule flèche. (Hist. Seldschuhidarnin, p. 99.)

¹ Il faut consulter sur ce mot une note de M. Quatremère, Histoire des Saltans Mamlouks, t. I, p. 14, 15.

qu'il dit, au moment de sa mort : « Pendant toute ma vie, je n'ai point placé ma confiance en moi, si ce n'est aujourd'hui, que je me suis laissé aller deux fois à m'enorqueillir : la première fois, lorsque, du sommet d'une hauteur, j'ai regardé mon armée, je l'ai trouvée nombreuse et magnifique, et je me suis dit à moi-même : « Désormais, personne ne pourra me résister; » la seconde, quand, par orgueil, je n'ai point permis que mes djandars fissent périr Ioucef; j'ai lancé une flèche contre lui et je l'ai manqué; mais lui m'a tué. Je subis la peine de ma présomption, et je péris de la main d'une personne moins puissante que moi. Il est nécessaire que les princes se tiennent bien en garde contre l'orgueil, et qu'ils sachent que la force et la puissance appartiennent à Dieu seul. »

MELIC-CHAH, FILS D'ALP-ARSLAN.

Après la mort de son père, il monta sur le trône, grâce aux soins du vizir Nizam-el-Mulc; et, à dire vrai, son règne fut le printemps de la dynastie des Seldjoukides, et l'époque de leur plus grande puissance. Son oncle paternet Caverd, fils de Djéghir-Beg, marcha contre lui. Le combat s'engagea dans les environs de Caradj L. Les troupes de Caverd furent mises en déroute, et lui-même fut fait prisonnier. L'armée du sultan, enorgueillie d'avoir défait un si puissant adversaire, montra

^{&#}x27; C'est ainsi que je crois devoir lire au lieu de کرخ, que portent nos trois manuscrits et le texte imprimé de Mirkhond.

de l'insolence envers Mélic-Chah, et demanda une augmentation de solde de Un jour, les officiers dirent à Nizam-el-Mulc: « Si notre solde n'est point augmentée, nous ferons des vœux pour le bonheur de Caverd 1, » Nizam-el-Mulc répondit: « N'agissez point avec dureté 2, afin que j'expose votre demande au sultan; il est possible qu'il cherche à vous satisfaire. »

Nizam-el-Mule exposa l'affaire au sultan, et, la même nuit, Caverd fut empoisonné 3. Le lendemain matin, lorsque les émirs se présentèrent devant le vizir pour renouveler leurs importunités, Nizam-el-Mulc leur dit : « La nuit dernière, il ne m'a pas paru convenable d'entretenir le sultan; car il était accablé de tristesse, à cause de la mort de son oncle. Dans sa prison : Caverd , poussé peut-être par le chagrin, a sucé du poison renfermé dans le chaton d'une bague, et il en est mort. » Les émirs de l'armée, retenus par la crainte que leur inspira cette nouvelle, n'osèrent rien dire et rentrèrent dans l'obéissance.

Tacach تكش, frère du sultan, se révolta contre lui dans l'année 467 (1074), et assiégea Nichabour

ا Littéralement : « Que Caverd soit heureux » (sic) عادت قادرد

An lieu de تنبزى dureté, » je préférerais lire تنبزى « précipi-

² D'après Ibn-Alathir, Mélic-Chah fit étrangler Cavert par Saad-Eddaulah Guenher Ain (fol. 98 r.). (Cf. Abou Iféda, t. III, pag. 226; Ibn-Khaldonn, fol. 243, r. Ibn-el-Djouzi, fol. 143 r. et v.)

ا ونشابور حصار داد . Mélic Chah marcha contre lui et le priva de la vue 2.

Mirkhond dit, au contraire, qu'il se fortifia dans Nichabour, و المنابور مخصن عدد (p. 103). La même leçon se rencontre dans le Djami moufidi, حامع مغيدى, ou Chronique de Mohammed

Moufid Moustaufi [ms. 45 Gentil, fol. 32 r.].

On verra plus loin, sous la date des années 487 et 488, quelle fut la fin de ce Tacach. La ressemblance de nom a été cause que Deguignes a confondu Tacach avec son frère Toutouch. Cette erreur a été signalée par feu M. Audiffret (Biographie aniverselle, t. XLVI, pag. 418). Seulement, je dois faire observer que cet estimable savant est en désaccord avec Mirkhond et Hamd-Allah, lorsqu'il place la révolte de Tacach daos Fannée 476 (1083 et uon 1089, comme on lit dans la Biographie universelle, sans doute par une erreur typographique); qu'il fait assiéger ce prince dans Termed et rapporte que Mélic-Chab lui pardonna.

Ibn-Alathir a mis la révolte de Tacach dans l'année 473. Voici le récit de cet historien : «Dans le mois de chaban 473, le sultan Mélik-Chah se rendit à Rei. Il passa son armée en revue et réforma (Lam) sept mille soldats, dont il n'était pas satisfait. Ces hommes allèrent trouver le frère du sultan, Tacach, qui se trouvait à Bouchindi. La puissance de ce prince fut fortifiée par leur arrivée. Il se mit en rébellion ouverte contre son frère Mélik-Chab, s'empara de Mery-erroud, de Mery-echchahidjan, de Termedz et d'autres villes, et marcha vers Niçabour, parce qu'il espérait faire la conquete du Khoraçan. A cette nouvelle, le sultan se dirigea en tonte hate vers le Khoraçan et arriva à Nicabour, avant que Tacach se fût emparé de cette ville. Lorsque Tacach apprit la venue de son frère, il s'eloigna de Niçabour et se fortifia dans Termedz. Le sultan marcha contre lui et l'assiègea dans cette place. Tacach avait fait prisonniers plusieurs des serviteurs du sultan; il les relâcha. La paix fut conclue entre les deux frères : Tacach alla trouver le sultan et renonça à la possession de Termedz. (T. V. fol. 101 v. Ibu-Dionzi, fol. 171 v. et 172 r.)

Hon-Alathir raconte ce qui suit, sous la date de l'année 476:

Lorsque cette année fut arrivée et que Tacach vit que le sultan était éloigné, il renouvela sa révolte. Ses compagnons préféraient le désordre, et lui conseillèrent de renoncer à l'obéissance de sou

Dans la même année 1, Mélic-Chah envoya Soleiman, fils de Cotoulmich, afin qu'il enlevât Antioche aux Grecs فرنكاي Dans l'année 47 (1078-9), Mélic-Chah, ayant assiégé Samarcand, prit Soleiman-Khan et s'empara de la ville? Dans ce voyage, Nizam-el-Mulc assigna le salaire des patrons de barque du Djeihoun, sur le tribut d'Antioche. On connaît la parole qu'il prononça à ce sujet, savoir : qu'il avait agi ainsi, afin que, longtemps après, on

frère. Il y consentit, se mit en marche avec eux et s'empara de Merv-erroud et d'autres localités, jusqu'à un château voisin, de Sarakhs, qui appartenait à Maçoud, fils de l'émir الحر (ailleurs, £ 116 v., Ibn-Alathir écrit تاجر Tadjir, et Ibn Khaldoun, fol. 248 r. et باخر); cet individu avait précédemment fortifié cette place. Il y fut assiégé par Tacach et les siens, et fut sur le point d'être forcé. » Ibn-Alathir raconte ensuite que les assiégeants, effrayés par une ruse d'Abou'lfotouh-et-Thouci, ami de Nizam-el-Mulc, et du gouverneur du Khoraçan, Abou-Ali, décampérent subitement, abandonnant leurs tentes et leurs bêtes de somme et laissant leurs marmites sur le feu. Maçoud sortit du chôteau et s'empara de ce qui se trouvait dans le camp. Le sultan arriva dans le Khoraçan, au bout de trois mois, marcha contre Tacach et le sit prisonnier, après lui avoir juré qu'il ne lui ferait aucun mal. Une des personnes qui accompagnaient Mélik-Chah l'autorisa, par un fetra, à remettre l'affaire à la décision de son fils Ahmed ; celui-ci ordonna d'aveugler Tacach et le mit ensuite en prison. » Fol. 103 v. et ef. Ibn-al-Djouzi, Iol. 185 r. et v. 186 r. et v. 189 r. Elmakin a placé en 477 la révolte de Tacach, qu'il appelle Nis, , pui (sans doute pour Toutouch,). (Hist. Saracenica . pag. 285.) C'est aussi en 477 qu'Ibn-Khaldonn met la seconde révolte de Tacach. Fol. 243 v. 244 r.

1 lbn-Alathir (t. V. fol. 103 v.) place cet événement dans l'an-

nen 477-

Le même historien rapporte ce fait à l'année 482 et donne au prince de Samarcand le nom d'Ahmed-Khan, fils de Khidr-Khan. Fol. 107 r. cf. lbn-Khaldoun, fol 245 v.

parlât encore de l'étendue de l'empire1. Ce fut aussi pendant cette expédition, que Mélic-Chah demanda en mariage Turcan-Khatoun, fille de Thogmadj-Khan, fils de Boghra-Khan, fils de Nasr, fils d'Ilek-Khan, fils de Boghra-Khan l'Ancien. Le 25 de redjeb 479 (1086), un fils naquit, dans Sindjar, au sultan Mélic-Chah; ce prince le nomma Sindiar. Dans l'année 481, le sultan forma le projet de visiter en pèlerin le temple de la Mekke. A Bagdad, un de ses esclaves tua le fils de Djami le ferrach, et s'enfuit dans le harem du khalife 2. Ce dernier entreprit de le protéger. Djami se rendit près du sultan, et lui dit : « Fais au meurtrier de mon fils ce que j'ai fait à l'assassin de ton père. » Mélic-Chah envoya le hadjib Comadj, fit prendre cet esclave et le livra à Djami, qui le massacra.

Le sultan partit ensuite pour le pèlerinage 3, et fit beaucoup de bonnes œuvres dans ce voyage; il abolit l'impôt levé sur les pèlerins, et pour le remplacer, il assigna à l'émir de la Mekke une somme à prélever sur les revenus de l'Irac-Arab 3. Auparavant, c'était la coutume de prendre de chaque pè-

¹ Cf. Mirkhond, p. 103.

D'après Mirkhond (p. 100), cet esclave appartenait au khalife, et non à Mélic Chah.

² Il faut consulter, sur les souverains musulmans qui ont fait le pèlerinage, l'excellent ouvrage de M. Reinaud, Monuments arabes, etc. t. II, p. 222, 223.

واز محصول عراق عرب : Notre auteur se contente de dire عرب عراق عرب (ms. g B: تعیین (معین (ms. g B: تعیین (معین اقطاع کرد افطاع گرامند داد : donna un fief considérable à l'émir des deux villes saintes . P. 104

lerin, et cela en plusieurs endroits différents, la somme de sept miscals d'or. Dans le désert, sur la route de la Mekke, Mélic-Chah fit construire des édifices, des puits et des ribaths 1. Quelques-unes de ces constructions sont encore debout.

Mélic-Chah se mit en voyage, à deux reprises différentes, pour visiter les diverses provinces de son empire, et les examina depuis Antioche en Syrie, et Laodicée en Asie Mineure, jusqu'au Mavérannahr et aux environs du Khitaï et de Khoten, et depuis la mer Caspienne jusqu'aux frontières du Yémen et de Thaief. La seconde fois, l'empereur grec se mit en hostilité avec le sultan. Ce prince marcha contre lui. Un jour, il quitta l'armée, avec quelques pages, pour prendre le plaisir de la chasse. Tout à coup, il tomba entre les mains des Grecs; il dit alors aux pages : « Ne montrez aucun respect pour moi, et comptez-moi pour un des vôtres; car si les Grecs me reconnaissent, ils ne me laisseront pas en vie. » Lorsque Nizam-el-Mulc fut informé de cet événement, il conduisit, pendant la nuit, quelques pages à la tente du sultan, et fit répandre le bruit que ce prince était revenu. Dès l'aurore, il se rendit auprès de l'empereur, comme un ambassadeur. Le monarque grec lui demanda la paix; Nizam-el-Mulc la

^{*} Ce mot désigne ici des caravansérails. (Voyez M. Quatremère, Notics sur le Matla Assaudein, p. 19, note 2. Cf. les Notices des manuscrits, t. XIII, p. 241 et Burnes. Voyage à Bokhara, traduction française, t. II, p. 241. D'après cet illustre et à jamais regrettable voyageur (opas sup. land, p. 320), le même mot signifie un groupe de maisons des Turcomans sédentaires.

lui accorda. L'empereur lui dit alors : « Un détachement de notre armée a fait prisonniers quelques-uns de vos soldats1; quels sont-ils? » Nizam-el-Mulc répondit : « Sans doute ce sont quelques esclaves de la plus basse extraction ي سروبي; car nous n'avions là-bas aucune connaissance de cette nouvelle. » Le César lui remit ses captifs. Nizam-el-Mulc les compta en présence de l'empereur2, puis il partit, Lorsqu'il fut éloigné du camp des Grecs, il descendit de cheval, baisa l'étrier du sultan, et lui fit des excuses, en disant : «Si je n'avais point agi de la sorte, vous n'auriez point obtenu votre délivrance. » Le sultan lui fit des caresses, et reconnut l'obligation qu'il lui avait3. Lorsqu'il eut rejoint son armée, il combattit l'empereur et le fit prisonnier. Le prince vaincu reconnut le sultan et lui dit : « Si tu es roi, donnemoi la vie; si tu es marchand, vends-la-moi au prix d'une rancon; mais si tu es un boucher, tue-moi. » Mélic-Chah répondit : «Je suis un roi, et non un marchand ni un boucher. » Là-dessus, il lui donna la vie, et le renvoya dans son royaume, en disant : a Si j'avais conclu la paix avec toi, tu aurais été

D'après Mirkbond (p. 105), il leur dit des paroles désa-

gréables.

^a Mirkhond a rapporté deux fois cette même anecdote, La première fois, il l'attribue à Alp-Arslan. Il est à peine besoin de faire observer combien peu ce récit paraît digne de foi.

abusé par l'orgueil de ta puissance et celui de m'avoir fait prisonnier. J'ai combattu, afin que ta faiblesse, ainsi que ma puissance et ma grandeur d'âme,
fussent bien connues; enfin, je t'ai donné la vie,
pour que tu susses que je suis à la fois puissant et
bon. » Au bout d'un certain temps, le César mourut;
après lui, la souveraineté du pays de Roum fut donnée, par le sultan, à Daoud, fils de Soleiman, fils
de Cotoulmich. La royauté de cette contrée resta
dans la famille de Soleiman jusqu'au temps de Gha
zan-Khan.

Mélic-Chah confia l'autorité sur le Kerman à son cousin germain Sultan-Chah, fils de Caverd. Ce pouvoir demeura plus de cent ans dans la race de Sultan-Chah. Mélic-Chah accorda aussi la souveraineté de la Syrie à son frère Toutouch. Ce prince remporta des succès sur les Arabes, les Grecs et les Francs, et assiégea la ville de Sour. Il était sur le point de la prendre, lorsque le gouverneur de la place gagna un des échansons de Toutouch, qui donna du poison à son maître. Celui-ci avait à son service un habile médecin, qui comprit le danger; il fendit le ventre à un âne, en tira les intestins, et enveloppa Toutouch dans la peau de l'animal. En un mot, il traita ce prince d'une manière convenable et le guérit.

Mélic-Chah envoya ses serviteurs gouverner les provinces de son empire; il donna la vice-royauté du Kharezm à Nouchtéguin-Gartcheh, qui fut la souche des Kharezm-Chah; il accorda le gouvernement d'Alep à Cacim-Eddaulah-Acsoncor, duquel descendirent les atabegs du Fars, du Diarbecr et de la Syrie; il envoya à Mouçoul Djeghermich, après lequel le royaume de Mouçoul parvint aux enfants d'Acsoncor; il expédia Imad-Eddaulah-Touran 1 à..... et à Cazouin. Après lui, son fils..... 2 exerça l'autorité 3.

ا Au lieu de Touran, توران, le ms. 9 Brucix porte حزواب et le ms. 25 supp. اوران,

2 Ce nom est écrit différemment dans nos trois copies; le ms. o Brueix offre القفيد ; le ms. 15 Gentil , القفيد et le ms. 25 supp. العَقَيْب Je pencherais à lire Alfacachat العَقَيْب ; car cette orthographe se retrouve dans deux passages subséquents du Tarikhi Gueidek, passages que je crois devoir transcrire ici: elle alle فاه بوقت مطالعة ولايات بقزوين امن حبون ايشان را از دست ديامان مترع ديد غلام زاده خود عاد الدوله توران ابدران : 55 ms. ين الفقشت را (القشف: 45 ms. عاكم أنجاكرد و فرمود كه خانه و تعلقات انجا دارد تا اهتمامش بحال ايشان Le sultan Mélik Chah vint à Cazonin , à l'époque où il inspectait les diverses provinces de son empire. Comme il vit que les habitants étaient troubles par les attaques des Deïlémites, il nomma gouverneur de Cazouin le fils d'un de ses esclaves, Imad Eddaulah Touran ben Alfacachat et lui ordonna d'acheter dans cette ville des maisons et des propriétés, afin qu'il fût obligé, par là, de prendre un plus vif intérêt à ce qui touchait les Cazoniniens. » (Ms. 9 Brueix , fol. 299 r.

بعد از آن عماد الدوله توران (توزان Brueix:) بن الفقشت مصدی آن شغل بود و علام زادهٔ حلطان ملکشاه بود وپس ازو پسرش و ایشان پنجاه و بکسال حاکم بودند جون بیشتر اوقات جماد زمت حادظین مشعول بودند محلوکشان زاهد تجارتاش کفیل معان قزوین بود اورا در فزوین ودر مکه هم از جهت Mélie-Chah envoya Baghi-Sian à Antioche, Co-

قر وينبان آثار خير بسيارست وفات زاهد درسنه ثلثين وخسايه جون زاعد خارتاش تایب شد و ترك اشغال دیوانی كرد عیس نصرانی بیشکار ایشان بود چون الفقشت بن توران در گذشت ايمة قزوين بدار الخلافت رفتند والقاس والي كردند مقدفي خليفه غلام خود برنقش بازدار را بحكومت قزوين فرسناد در سنه خس و ثلثين و خمعايه او وفرزندانش صد و شانزده سال حاكم بودند املاك واسباب فراوان برايشان جمع شد واخرين ايشان ملك ناصر الدّين بن مظفر الـدّيـن الـب Après cela, Imad-Eddaulah Touran, fils d'Alfacachat, fut chargé du gonvernement de Cazouin. C'était le fils d'un esclave du sultan Mélic-Chah (peut-être de cet esclave gree dont il a été question ci-dessus (p. 437, note), et qui fit prisonnier l'empereur Romain Diogène). Il fut remplacé par son fils. Ils occupèrent ce poste pendant cinquante et un ans. Comme ils étaient retenus, la plupart du temps, par leur service auprès des sultans (Seldjoukides), leur esclave, Zahid Khoumar Tach administrait les affaires à Cazouin. Il reste encore des monuments utiles élevés par lui, soit dans Cazonin, soit dans la Mekke, les uns et les autres à l'usage des Carouiniens. La mort de Zahid eut lieu dans l'année 530. Quand il prit le parti de faire péniteuce de ses péchés, et qu'il abandonna les affaires, Iça Nasrani le remplaça. Lorsque Alfacachat, fils de Touran, fut mort, les imams de Cazouin se rendirent à Bagdad et demandèrent un gouverneur. Le khalife Moctafi envoya à Cazonio, en cette qualité, son esclave Barnacach Bazdar (le fauconnier), dans l'année 535 (1140-1) (d'après Ibn Alathir, fol. 166 r. Barnacach Bardar était un des principaux émirs du sultan Macoud). Ce personnage et ses descendants gouvernèrent Cazouin durant cent seize ans. Ils amassèrent des richesses considérables. Le dernier d'entre eux fut Mélic Nacir-eddin, fils de Mozaffer-eddin Alp Arghoun, fils de Barnacach Bazdar. . (Ibid. fol. 300 v. 301 r.) Le ms. 25 ... ليس ازيشان عفياد Le ms. 25 supp. reproduit les mêmes mots . mais en substituant الفتال أ منقال أ منقال المنافقة على المنافقة على المنافقة المنافقة

toulmich à Damas, et Ortok à Hisn-Keïfa ². Après ce dernier³, son fils Socman devint roi d'Hisn-Keïfa et de Meïafarekin. Il fut lui-même remplacé par son fils Fakhr-eddin-Cara-Arslan, auquel succéda son fils Nour-eddin-Mohammed ⁴, qui mourut dans l'année

¹ Au lieu de Cotoulmich , je n'hésite pas à lire Toutouch كتثر. (Voyez Abou'lféda, t. III , p. 246.) La même faute a été commise pac Mirkhond (p. 107), et son éditeur a négligé de la signaler.

³ C'est ainsi que je lis, au lieu des leçons altérées de nos trois mss.

خطين كيفر ٥١ حصن كيفباد , محض كيفا

3 Hamd-Allah est tombé, à force de concision, dans des erreurs que je dois relever. 1º Mélik-Chah n'envoya pas Ortok à Hisn Keifa. Cette ville ne passa sous la domination des Ortokides qu'en 495 (1101), époque où elle fut donnée à Sokman par un Turcoman appelé Mouça, qui en avait le gouvernement au nom de Cavam-Eddaulab Kerbogha. (Ibn-Alathir, Camil ettevarikh, t. IV, fol. 193 r. et v.) 2º Sokman, étant mort en 498 (1104), fut remplacé par son fils Ibrahim, que notre auteur a passé sous silence, ainsi que Rocn-eddaulah Daoud, qui lui succéda en 522 (1128). En 562 (1167), Cara Arslan eut pour successeur Nour-eddin Mahmoud, 3º Après la mort de Cothb-eddin Sokman (597 = 1200), Hisn-Keifa et Amid passèrent entre les mains de son frère Mélic Salih Nacir eddin Mahmoud, qui fut remplacé, en 618 ou 619 (1221-1222), par son fils Mélic Macoud. (Ibn-Alathir, ms. de C. de P. t. V, f. 286 v.; Abou lieda, t. IV, p. 192, 194, 308; Rasmussen, Annales islamismi, p. 32.) Ce dernier fut dépouillé de ses états par Mélic Camil en 629 (1231). Après ces diverses vicissitudes, dont on peut voir le récit dans Abou'lféda (ibid. p. 392, 394), il se joignit aux Tatars qui le tuèrent. A" Enfin, Sokman ne posséda jamais Mciafarékin; mais cette ville fut donnée en fief à son frère Ilghazi, dans l'année 515 (1121), par le sultan Mahmoud. (Abou'lféda, t. III, p. 41; Rasmussen, op. sup. land, p. 27; Abou'lfaradj, texte drabe, p. 379.)

Au lieu de Mohammed, on pourrait vouloir lire Mahmoud. Telle est, du moins, l'orthographe que l'on rencontre dans Rasmussen (ibid. p. 30) et dans Abou'lféda (t. III, p. 604). Cependant, dans deux autres passages (t. IV, p. 192, 308), ce dernier auteur nous

offre la leçon Mohammed.

581 (1185). Après Mohammed, régna son fils Cothbeddin-Sokman. Le fils de ce dernier devint roi du temps de Mélic-Camil, et périt de la main des soldats d'Houlagou-Khan¹.

Mélic-Chah envoya Actimour à Mardin. Maintenant encore, la souveraineté de Mardin se trouve dans la famille de cet Actimour 2, et Mélic-Salih, fils de Nedjm-eddin-Mançour, fils de Mélic-Mozaffer-Eddin, règne en cet endroit. Enfin Mélic-Chah envoya dans le Fars Rocn-Eddaulah-Khamartéguin, auquel on attribue la construction du ribath (caravansérail) qui porte son nom, sur la route du Kho-

^{&#}x27;J'ai suivi, en cet endroit, la leçon du ms. 9 Brueix. Les deux autres mss. suppriment le mot 3 devant July. D'après cette dernière leçon, il faudrait traduire: «son fils Camil qui fut tué, etc.» Mais nous savons qu'aucun roi d'Hisu Keifa n'a pris le titre honorifique de Mélic Camil. En conséquence, si l'on admet l'orthographe des mss. 15 Gentil et 25 suppl., il faut en même temps admettre qu'Hamd-Allah a voulu désigner ici Mélic Camil Nacir eddin Mohammed, prince de Meiafarékin, qui fut fait prisonnier en défendant sa capitale contre les Mongols et mis à mort par Houlagon. Dans cette dernière hypothèse, le texte de notre auteur serait encore plus fautif; car Mélic Camil régnait, comme nous venons de le voir, sur Meiafarékin; et, d'ailleurs, il appartenait, non à la famille des Ortokides, mais à celle des Aioubites.

² Ceci encore est une inexactitude. En effet, à l'époque où écrivait Hamd-Allah et depuis l'année 498 (1104), la principauté de Mardin était possédée par la famille d'Ilghazi, fils d'Ortok, qui s'en était emparé après la mort de son frère Socman. Peut-être, au lien d'Actimour, Hamd-Allah avait-il écrit Ilghazi. Mais, dans cette hypothèse, il n'en aurait pas moins commis un anachronisme de quinze à vingt années. Quant à Mélic Salih, dont parle notre auteur, il monta sur le trône de Mardin en 712 (1312) et ne mourut qu'en 756 (1355). (Rasmussen, loc. laud. p. 42. Cf. The travels of Iba-Batuta, translated by rev. Samnel Lee, p. 50.)

raçan. Après Khamartéguin, l'atabeg Djelal-Eddaulah-Djaveli exerça l'autorité, et fut remplacé successivement par l'atabeg Caradjah et l'atabeg Mangou-Bers (ce dernier gouverna le Fars au nom de l'atabeg Bouzabeh-Salgari); puis la souveraineté du Fars tomba entre les mains des Salgariens. Enfin Mélic-Chah confia à plusieurs autres de ses esclaves les places frontières de ses états. La souveraineté de ces diverses contrées resta, durant de longues années, dans la famille de ces esclaves. Le revenu du pays de Roum fut accordé à Acsoncor et à Bouzan l'gouverneur d'Erroha ou Édesse et d'Harran). Comme le sultan était grand amateur de la chasse, il construisit, dans l'Iran et le Touran, beaucoup de colonnes avec les sabots des onagres qu'il avait tués 2.

Au lieu de Bouzan بزان, qu'on lit dans Abou'lféda, t. III, p. 286, les mss. 15 Gentil et o Brueix portent وزان et le ms. 25 ايزان Ibn-Alathir écrit tantot Yézan يزان (t. IV. fol. 146 v.). tantot بوازار الله Bouzan (ibid. fol. 247 v.). Enfin, on lit بوازار dans un autre passage d'Abou'lféda.

"Mirkhond a reproduit ce fait, en y ajoutant quelques détails dont voici la traduction: «Pour chaque pièce de gibier qu'il abattait. Mélic Chah donnait un dinar à un pauvre (من المروفة). Dans ces déserts (ceux de Nedjef et de Kerbéla), Mélic Chah tua tant de pièces de gibier, que l'on put élever des colonnes avec les bois des cerfs.» Hist, Seldsch. p. 107, 108, 109. (Cf. Ibn-Alathir, 105 v. et 111 r.) Voici les paroles de cet historien: «Dans l'année 478 (1085). le sultan et Nizam-el-Mulc partirent (de Bagdad), afin de chasser dans le désert. Ils visitèrent les deux sépulcres du khalife Ali et d'Hocein. Le sultan entra ensuite dans le désert; il tua, à la chasse, beaucoup de gazelles et d'autres animaux, et ordonna de construire la colonne des cornes, منارة القرير, à منارة القرير, «Mélic Chah fit bâtir la colonne des cornes à منارة القرير , sur le chemin de la Mekke; il en construisit une autre toute pareille dans le Mavérannahr (Cf. Ibn-al-

Nizam-el-Mulc poussait le sultan à choisir, en qualité d'héritier présomptif, son fils aîné Barkiaroc. D'un autre côté, Turcan-Khatoun voulait que Mélic-Chah donnât ce titre à son propre fils Mahmoud; pour ce motif, elle prit en haine Nizam-el-Mulc. Ce ministre avait douze fils, entre les mains desquels résidait toute l'autorité. Turcan-Khatoun représentait au sultan, sous le jour le plus honteux, les

Djouzi, fol. 210 r.). Il fit une fois une chasse considérable et ordonna de compter le nombre des animaux tués; on en trouva dix mille. Il commanda de distribuer en aumônes dix mille dinars. » [Cf. Mouradia d'Ohsson, Tableau général de l'empire othoman, éd. in-8°, t. IV, p. 26.) L'exemple de Mélic Chah a été imité par des princes postérieurs. On peut voir dans Kæmpfer (Amanitates exoticae, p. 289-292) et dans Chardin (ed. de 1723, t. VIII, pag. 139 et 140) la description du Minarci kelle al o lin (colonne des têtes ou tour des cornes), qui, selon ce dernier voyageur, fut construit à Ispahan par Chah Ismail ou Chah Thahmasp (Kæmpfer désigne positivement Chah Thahmasp). D'un autre côté, le missionnaire Sanson attribue cet édifice à Chah Abbas. (Voyez l'ouvrage intitulé Voyage ou relation de l'état présent du royaume de Perse, Paris, 1695, p. 95 96 et la planche en regard de cette dernière page; cf. Voyage du sieur Paul Lucas au Levant, tom. 11, p. 298, et Voyage du tour du Monde, de Gemelli Careri, éd. de 1727, t. II, p. 101 et 252.) M. Morier a vu auprès de Khoi deux kelleh minar qui sont, dit-il, les monuments commémoratifs d'une chasse extraordinaire de Chah Ismail, lequel est rapporté avoir tué en un jour une multitude de chèvres sauvages, dont les têtes et les cornes furent disposées en rangs épais autour de deux piliers de briques. Ces deux piliers sont maintenant déjetés considérablement de leur perpendiculaire, et le premier fort tremblement de terre complétera, très-vraisemblablement, leur chute. (Second journey through Persia, p. 305, 306.) Zacaria-ben-Mohammed Carouini nous apprend, dans son Acar albilad, qu'il se trouvait à Isfédjin, bourgade du territoire d'Hamadan, une colonne formée avec des subots d'onagres منارة عالية من حوافر حرالوحش, et dont on attribuait la construction au mocarque sassanide Chapour, actes de Nizam-el-Mulc et de ses fils; et, par ce moyen, elle lé fit changer de sentiment à l'égard de son ministre. La chose en vint au point que le sultan envoya ce message à Nizam-el-Mulc: « Seraistu mon associé, puisque, de ton chef, tu confies les provinces à tes enfants? Si tu ne renonces point à cette conduite, j'enlèverai le turban de dessus ta tête, c'est-à-dire je te tuerai l. » Nizam-el-Mulc fit répondre

fils d'Ardéchir. (Voyez Uylenbroek, Iracæ Persicæ Descriptio, p. 21 et 22 du texte arabe; cf. p. 63. — Dans le mois de rébi second 501, nous apprend Ibn-Djouzi (fol. 259 v.), le sultan Mohammed fit son entrée à Bagdad. Sur la route, avant d'arriver dans cette ville, il fit une chasse considérable, et envoya au khalife quarante gazelles portées sur quatre dromadaires. La marque du sultan Mélic-Chah se trouvait sur ces animaux, car ce prince prenait les gazelles à la chasse, les marquait de son cachet et les laissait aller.

Pour bien comprendre la menace de Mélic Chah, il est nécessaire de recourir à Mirkhond. Voici de quelle manière le sultan s'ex-فرماع تا دوات ازپیش دست ودستار از : prime, dans cet auteur Jordonnerai d'enlever l'écritoire de devant tes mains et le turban de dessus ta tête : (p. 114). Chez les Orientaux, une écritoire passée à la ceinture des ministres, comme de tous les gens de plume, est un signe de leur office. (Voyez Chardin, Voyages, t. VI, p. 90; Malcolm, Hist. de la Perse, trad. fr. t. IV, p. 377 et t. II, p. 82, note; M. Reinaud, Monuments arabes, etc. t. II, p. 381.) Ibn-Djouzi nous apprend qu'après la mort du sultan Thogril-Beg, le vizir Amid-ul-Mule Kunduri réunit tout l'argent, toutes les bêtes de somme et les étoffes, etc., qui se trouvaient dans les deux camps, et les donna aux soldats, sans excepter même sa propre écritoire, نت ين يديه ; il ne lui resta que le cheval qu'il montait. Mirat ezzeman, fol. 94 r. Quant au turban (ale imamah en arabe, دستار destar en persan), c'est la marque distinctive des hommes de lois. De là vient que les mots مرك العامة. ou أهل دستار , on مُتَعَبِّم ou مُتَعَبِّم ou مُعَبِّم ou ماحب عامة ou en persan, désignent un homme de loi. (Voyez M. Quaau sultan: « Mon turban et ta couronne sont liés ensemble. » Turcan-Khatoun eut soin de relever ce que ces paroles avaient de blessant pour Mélic-Chah¹, et les rapporta à ce prince de la manière la plus défavorable. Le sultan, irrité, destitua Nizam-el-Mulc et donna son poste à Tadj-eddin² Aboul-Ghanaïm, naïb (préposé) de Turcan-Khatoun. Il accorda également l'emploi de Cherf-el-Mulc-Abou-Saïd³, le catib (écrivain), à Medjd-el-Mulc-Aboul-Fadhl-Comi, et remplaça Kémal-Eddaulah-Aboul-Ridha, l'inspecteur aux revues (aridh), par Sédid-Eddaulah-Aboul-Méali. De grands dommages survinrent dans l'empire par suite de ces changements. Abou'l-Méali-Nehhas

«Grâce à Abou-Ali, à Abou-Ridha, à Abou-Saad, ô roi, en présence de qui le lion paraît aussi craintif que la brebis, tout ce qui, dans ce temps-là, venait à ta cour, était ou un messager de bonheur, ou une

tremère, Histoire des sultans mamlouks, t. I, p. 244, 245, note.) En menaçant Nizam-el-Mulc de lui enlever l'écritoire et le turban, Mélic-Chah le menaçait implicitement de le dépouiller des insignes du vizirat, et non de le tuer, comme le dit Hamd-Allah.

Littéralement : « Donna de la couleur et de l'odeur à ces paroles :

این محن را رنان و بوی داد

3 Au lieu de Tadj-eddin, Abou'lféda (t. III, p. 286), Abou'lfaradj (p. 364) et Mirkhond (p. 115, 147) écrivent Tadj-el-Mule.

² Au lieu d'Abou-Said, Khondémir (Habib essiler, ms. p. 1751) écrit Abou-Saad.

Au lien de Nahhas, qu'on lit à la fois dans deux de nos mss., dans Khondémir et dans le Djami moufidi (fol. 40 r.), Mirkhond (p. 116) a écrit Le L' 15 Gentil, 26.

lettre chargée d'annoncer quelque victoire. Grâce à Abou'l-Ghanaim, à Abou'l-Fadhail et à Abou'l-Méali, la tranquillité est revenue pour le royaume. Si tu as été fatigué de Nizam, de Kémal et de Cherf, à plus forte raison regarde ce qui t'est arrivé, à cause de Tadj, de Medjd et de Sedid 1, »

Peu de temps après, les Fédaïs hérétiques (c'està-dire les Ismaéliens ou Assassins) assassinèrent Nizam-el-Mulc, à.....², le 12 de ramadhan 485.

Je ne suis nullement certain d'avoir bien rendu le sens de ces vers, surtout du troisième, dont voici le texte:

et qui paraît en contradiction avec l'intention prêtée au poête par Hamd-Allah et Mirkhond, de montrer ce que les changements faits par Mélic-Chah dans l'administration avaient eu de malheureux Dans le quatrième vers, le poête a joué sur la signification propre des mots nizam (ordre), hémal (perfection), cherf (noblesse), tadj

(couronne) et medjd (gloire).

*Nos différents mss. ne nous présentent ici que des leçons discordantes, entre lesquelles il ne sera pas difficile de faire un choix. Lems. 9 Brueix porte منها et les deux autres age et والحال Ailleurs (article des Ismaéliens), on lit, dans le ms. 9 Brueix, مهمه، dans le ms. 25 supp. منها et dans le ms. 15 Gentil معلى . Mirkhond (Hist. Selduckakid. p. 115) porte منها وثم المنابع المنابع

Ce meurtre fut le premier que les Fédais commirent dans l'Iran. Au moment d'expirer, Nizam-el-Mulc composa ces vers:

O roi fortuné, grâce à ta prospérité, j'ai enlevé, durant trente ans, la poussière de l'injustice de dessus la face du Destin. Lorsque ma vie fut parvenue à sa quatre vingt-seizième année ', par la volonté de la Providence, je suis mort, au milieu d'un voyage, par la blessure d'une épée. J'ai porté devant Dieu le thoghra de la bonne renommée et le diplôme de la félicité, tous deux revêtus de ton apostille.

les musulmans sur les Perses, du temps d'Omar-ibn-al-Khattab. Quant au lieu mentionné par notre auteur, nous pensons qu'il faut le reconnaître dans Sahneh, gros bourg visité par Pietro della Valle, Thévenot et Otter, et situé à six heures de marche de Biçoutoun. sur la route que suivent les caravanes pour se rendre de Bagdad à Hamadan. (Voyage de M. Otter, t. I. p. 188; Voyage de P. della Valle, trad. fr., éd. de 1745, t. II, p. 343; Thévenot, Voyage au Levant, 3º édit. t. III. p. 240, 241.) Nous soupçonnons également que c'est le même endroit dont le nom se lit Salmé sur la carte de l'Euphrate et du Tigre, par d'Anville, et qu'Édrici (tr. fr. t. II, p. 163, 165) appelle Sohba LS. (Voy. encore les Voyages d'un missionnaire (le père Villote) en Turquie, en Perse, etc. p. 405 ; Olivier. Voyage dans l'empire othoman, etc. éd. in-8°, t. V, p. 46; Macdonald Kinneir, a Geographical memoir, etc. p. 130, 131.) Bénakéti (dicto loco) nous apprend que Nizam-el-Mule fut tué près de Néhavend, dans un endroit appelé ais (sic). D'après un itinéraire de Sultanieh à Bagdad, rapporté par Morier (Premier voyage, trad. fr. t. II, p. 243), Sahna se compose de quatre cents maisons. Selon Aucher Eloy (Relations de voyages en Orient, p. 247), Sana est un gros village, mais à moitié ruiné. (Voyez aussi Adrien Dupré, Voyage en Perse, t. 1, pag. 252 et Fraser, Travels in Koordistan, t. 11, p. 203). Le Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse, fait en 1807 et 1808 (p. 82), n'accorde que cinquante maisons à Sahneh ou, comme il écrit, Saana. On trouve un article sur le village de Sahneh (Ligo as) dans le Nochet-el-Coloub, ms. P. 127, fol. 435 r.

Dapres Abou ffaradj (loc. land.), Nizam-el-Mulc mourut à

l'age de soixante et treize aus.

J'ai laissé le mérite de mes vieux services à mon fils, et j'ai confié celui-ci à Dieu et au roi 1.

Lorsque Mélic-Chah fut arrivé à Bagdad, il alla à la chasse. La chaleur de la température l'incommoda; il tomba malade, et mourut dans le mois de chevval de la même année. Ainsi se réalisa la prédiction que Nizam-el-Mulc avait proférée au sujet de ce prince, c'est-à-dire : «Mon turban et ta couronne sont joints ensemble.» Le poête Moizzi a dit, en parlant de Mélic-Chah et de Nizam-el-Mulc :

Le vieux ministre est parti pour le paradis élevé, et le jeune roi l'est allé retrouver dans le mois suivant. Dieu a tout à coup rendu manifeste l'impuissance du sultan; vois la puissance divine, et considère la faiblesse royale.

La durée du règne de Mélic-Chah fut de vingt ans, et celle de sa vie de trente-huit. Le surnom qu'il reçut du khalife de Bagdad était : sultan Djelal-Eddaulah-Moizz-eddin-Mélic-Chah-Iémin émir almouminin.

L'ère djélaléenne et le poëte Moïzzi doivent leurs noms à ces divers titres de Mélic-Chah.

Mélic-Chah choisit Ispahan pour la capitale de son royaume. Il fut enseveli dans cette ville, dans le quartier de Kerran کامه کران². Le revenu de son

Ces vers se retrouvent dans Mirkhond (p. 148), sauf quelques légères différences; c'est ainsi que, au lieu de quatre-vingtseize ans (نود و شش), on lit, dans Mirkhond, quatre-vingt-treize ans (نود وسه).

² Kerran, dit Soyouthi (Lobb-el-Lobab, p. rr), est le nom d'un quartier d'Ispahan. D'après Hamd-Allah Mustauli (apud sir W. Ouseley, Trarels, etc. 1. III, p. 8), Ispahan se composait, dans l'origine. empire montait, chaque année, à 21,000 toumans d'or rocnis 1. Quarante-sept mille cavaliers l'accompagnaient continuellement. Leurs fiefs étaient disséminés dans les diverses provinces, afin qu'ils n'eussent point à craindre la détresse, en quelque lieu qu'ils se trouvassent.

Après la mort de Mélic-Chah, Turcan-Khatoun voulut que la souveraineté passat à son fils Mahmoud; le khalife Moctadi ne voulait pas le permettre. Turcan-Khatoun fit de grandes promesses à Moctadi, et lui remit un fils qu'il avait eu de la sœur de Mélic-Chah, et que le sultan appelait prince des croyants, quoique le khalife fût encore en vie; car il avait l'intention de transférer la capitale du khalife à Ispahan, et de placer ce jeune prince sur le trône khalifal, ce que Moctadi redoutait extrêmement. Enfin, Turcan-Khatoun fit si bien, que le khalife donna la dignité de sultan à Mahmoud, fils de cette princesse, et prononça la khotbah en son nom.

(La suite à un prochain numéro.)

de quatre villages, parmi lesquels se trouvait Kerran. Ce quartier existait encore du temps de Chardin, qui en parle comme d'un faubourg comprenant deux mosquées, deux caravansérails, deux cimetières et vingt-huit maisons. (Voyages, t. VIII, p. 237, 238; cf. t. IX, p. 248.) Notre célèbre voyageur explique le nom de ce faubourg par «quartier des sourds»; et il raconte, à l'appui de cette interprétation, une légende ridicule, dans taquelle figurent Nemrod et Abraham. Plus loin (t. VIII, p. 137), il mentionne un jardin «nommé Megbare (vaix), à cause du tombeau de Sultan Mélek-Chah, qui est au milieu, dans une chapelle couverte d'un beau dôme.»

Ges dinars étaient sans doute appelés ainsi d'après Thogril-beg, qui portait le surnom de Roen-eddin.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCES-VERBAL DE LA SÉANCE DU 11 FÉVRIER 1848.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté. On communique une lettre de la Société pour l'abolition de l'esclavage, qui invite les membres de la Société asiatique à contribuer à une souscription destinée à faire frapper une médaille en l'honneur du bey de Tunis, pour avoir aboli l'esclavage dans ses États. Les membres sont invités par M. le président à contribuer individuellement à cette œuvre.

M. le prince de Craon écrit pour remercier le Conseil des ouvrages que la Société asiatique a remis à la bibliothèque du mont Carmel. M. Natalis Rondot envoie deux Mémoires, qui sont remis à la commission des fonds. M. E. de Rouzé envoie une collection du journal le Moubacher. Les remerciments du Conseil seront offerts à M. de Rouzé.

Sont proposés et reçus membres :

M. E. DE ROUZÉ, capitaine, attaché à la direction des affaires arabes à Alger;

E. C. A. CALDWELL, professeur de mathématiques à l'école de S. M. Britannique à Colombo, à Ceylan.

M. Mohl fait un rapport au nom de la commission des fonds, qui propose au conseil d'entreprendre la publication des volumes III et IV de l'Histoire du Kaschmir, traduite par M. Troyer. Cette proposition est adoptée; il en sera donné avis à M. Troyer et à l'Imprimerie nationale.

M. Defrémery fait un rapport au nom de la commission nommée pour examiner la demande faite par M. Dozy d'une souscription à la série d'ouvrages relatifs à l'histoire des Arabes, dont il a commencé la publication. La Commission propose de consacrer la somme de 500 francs à l'encouragement de ces publications; cette somme serait répartie sur trois ans. Le rapport est adopté et envoyé à la Commission des fonds.

M. Caussin de Perceval propose que le conseil fasse achever le catalogue de la bibliothèque de la Société. La proposition est adoptée, et le bibliothécaire est autorisé à se mettre en rapport avec la commission des fonds pour les frais que ce travail doit occasionner.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Par la Société. The Journal of the royal geographical So-

ciety of London. Vol. XVII, p. II. 1848.

Par M. Hachette. Touhufat el Arous, ou le Cadeau des époux, trois chapitres sur les femmes et le mariage, par le scheikh Mohammed-ben-Ahmed el-Tidjani. Paris et Alger, 1848, in-8°.

Par M. Morley. An analytical Digest of all the reported cases decided in India and on appeal by her Majesty in council, by W. Morley. Vol. 1, 2, et vol. II, 2. Londres, 1848, in 8°.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 MARS 1848.

Le procès verbal de la séance dernière est lu et adopté. On lit une lettre de M. Daninos, qui remercie le conseil de sa nomination de membre de la Société.

M. Longpérier propose l'impression du catalogue de la bibliothèque de la Société. Ajourné jusqu'après l'achèvement des bulletins.

M. Mohl fait, au nom de la commission des fonds, un rapport sur les mesures à prendre dans les circonstances actuelles. La commission propose de suspendre provisoirement toute impression de la Société autre que celle du Journal; d'abandonner la souscription proposée aux ouvrages arabes publiés par M. Dozy, et de renoncer, jusqu'à nonvel ordre, à toute dépense autre que l'administration de la Société et l'achèvement du catalogue décrété dans la dernière séance. La première entreprise que la Société reprendra sera l'impression des Mémoires. Ces propositions sont adoptées.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Par l'anteur. Geographia caucasica. Saint-Pétersbourg, 1848, in 4°. (Extrait des Mémoires de l'académie de Saint-Pétersbourg.)

Par la Société orientale allemande. Zakarija-ben-Mohammed-ben-Mahmoud el Cazwini's Kosmographie, von Wusten-Feld. 2° partie. Gœttingue, 1847, in-8°.

Par la même. Jahresbericht der deutschen morgenlændischen Gesellschaft für 1846. Leipzig, 1847, in 8°.

Par la même. Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft. Cah. 3 et 4. Leipzig, 1847, in-8".

Par l'auteur. Reaz-ul-Sanaih, or garden of arts; an abridgment of persian rhetoric with exemples, by Maharaja-Kali-Krishna-Bahadur. Calcutta, 1847, in-12°.

Par l'auteur. Indische Alterthumskunde, von Chr. LASSEN. (Fin du premier volume.) Bonn, 1847, in-8°.

Par l'auteur. De l'écriture et de son origine, par M. Léon VAISSE. (Fin de l'Encyclopédie moderne.) Paris, 1848, in-8".

NECROLOGIE.

Le respectable et savant abbé Jean-Antoine Dubois, un des directeurs du séminaire des missions étrangères, membre de notre Société asiatique, de la Société royale asiatique de Londres, de la Société littéraire de Madras, etc. est décédé

à Paris le 17 février dernier, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge. Ce digne ecclésiastique avait demeuré plus de trente ans dans le Maissour (Mysore) en qualité de missionnaire. Ses excellentes qualités, sa grande charité surtout, lui avaient valu la plus cordiale amitié de la part des chrétiens d'entre les natifs, qu'il évangélisait dans leur propre langue (le tamoul); aussi, son départ pour l'Europe fut-il pour eux un véritable deuil. Il avait su s'attirer aussi les sympathies des Anglais. Ce fut même sous les auspices de l'honorable Compagnie des Indes orientales qu'il publia en anglais la première édition de son curieux ouvrage intitulé Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde, ouvrage dont il donna en 1825 une édition française, peu de temps après son retour en France. Ce travail, qui fut en Angleterre l'objet d'une polémique religieuse assez vive, à cause des idées que M. Dubois y émet sur les grandes difficultés qu'offre la conversion des Indiens au christianisme, est le principal titre littéraire de M. l'abbé Dubois. Parmi ses autres publications, on doit signaler le Pancha tantra, traduit en français d'après une version tamoule, et une notice sur l'Asvamedha, ou le sacrifice du cheval. La conversation de M. l'abbé Dubois était aussi instructive que ses écrits. On aimait à lui entendre raconter ses aventures lointaines avec sa spirituelle naïveté, où se déployaient la franchise et la bonté de son caractère.

BIBLIOGRAPHIE.

L'ouvrage qui contient les résultats des découvertes faites sur le sol de Ninive, par M. Botta, étant d'un prix très-élevé, le Gouvernement français a voulu donner une nouvelle preuve de sa sollicitude pour les progrès des sciences archéologiques en décidant qu'une édition des inscriptions serait livrée aux savants à très-bas prix. Ils auront ainsi le moyen d'étudier ces textes, sur lesquels l'attention se porte aujourd'hui, sans avoir à craindre de détériorer des exemplaires coûteux destinés à faire l'ornement des bibliothè-

ques publiques et privées. Toutes les personnes qui se sont occupées de ce genre d'études, savent, en effet, combien la comparaison des inscriptions est facilitée par des rapprochements, des marques, des coupures mêmes que l'on ne pourrait se permettre de faire sur des planches tirées avec luxe. Pour tenter le déchiffrement des inscriptions, il faut pouvoir en disposer à son aise, et c'est à ce besoin que répondra cette édition.

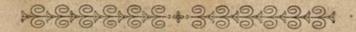
Le nombre des planches sera de deux cent vingt-cinq, mais elles ne contiendront qu'environ cent quatre-vingt-dix inscriptions, parce que quelques-unes de celles-ci étaient d'une dimension telle, qu'on n'aurait pu les faire entrer dans une planche unique, qu'en réduisant beaucoup les caractères, ce qui en aurait rendu l'étude trèsfatigante. On a donc été obligé de les diviser; mais alors on a en soin de numéroter les fignes de manière que l'on pût sans difficulté passer d'une portion de l'inscription à la portion suivante. C'est ce qui a été fait pour les pavés de quelques portes. En outre, quelques inscriptions, quoique séparées sur les monuments euxmêmes, se font cependant suite l'une à l'autre, de manière à n'en former en réalité qu'une seule très-longue; telles sont les quatre inscriptions placées entre les jambes des taureaux qui ornent les portes; ce sont des parties différentes d'un seul et même texte, et dans la lecture il faut passer successivement de l'une à l'autre. On a conservé cet ordre; les planches, quoique portant des numéros différents, se suivent cependant, et les lignes ont été numérotées depuis la première jusqu'à la dernière.

Toutes les inscriptions ont été copiées par M. Botta, avec tout le soin dont il était capable; mais ce ne serait pas une garantie suffisante, tant il est facile de commettre des erreurs en copiant de l'écriture cunéiforme. Aussi a-t-il eu soin de prendre des empreintes en papier de presque toutes les inscriptions. Ces empreintes, d'une réussite parfaite, ont servi à collationner ici les copies et à corriger les épreuves. Sur cent quatre-vingt-dix inscriptions, cent trentecinq sont revues de cette manière, et l'on peut être sûr, en conséquence, que les gravures en sont aussi exactes qu'il est humainement possible de le faire. Pour plus de garantie, les empreintes sont déposées au cabinet des antiques à la Bibliothèque nationale, afin que si des doutes s'élevaient, plus tard, sur la correction de quelque passage, on pût toujours avoir recours aux originaux. Dans la table des planches, on aura soin d'indiquer quelles sont les inscriptions qui ont été collationnées.

Ce sont évidemment les inscriptions revues sur les empreintes, que les savants peuvent étudier avec le plus de sécurité; les autres, cependant, méritent presque autant de confiance; M. Botta avait acquis, à Khorsabad, une telle habitude de l'écriture cunéiforme, qu'il peut garantir la parfaite exactitude de son travail, excepté dans le cas où les monuments originaux étaient en très-mauvais état. Il a pu juger de la valeur de ses copies en comparant, par exemple, aux empreintes, celles qu'il avait faites d'après les inscriptions des taureaux. La rareté des fautes était telle, qu'elle aurait certainement étonné toutes les personnes qui auraient voulu en juger. En conséquence, quoique parmi les inscriptions des pavés des portes, une seule (porte G. pl. 5) ait été collationnée avec une empreinte, les savants ne doivent pas leur accorder moins de confiance qu'aux autres. Toutes celles, au contraire, qui sont en bon état, peuvent être regardées comme parlaitement exactes. Il ne faut en excepter que les planches 1, 2, 3 et 4, dont les copies ont été faites à une époque à laquelle M. Botta n'avait pas encore acquis assez d'habitude et d'expérience pour pouvoir éviter les erreurs. En retranchant ces quatre inscriptions, et celles dont le mauvais état rendait la copie difficile, et par conséquent douteuse, il restera, cependant, parmi les pavés mêmes, un nombre considérable de textes qui, quoique non collationnés avec des empreintes, n'en doivent pas moins être considérés comme entièrement corrects et propres à servir de bases très-sures pour les recherches.

La collection complète des deux cent vingt-cinq planches d'inscriptions, dont deux cents environ sont déjà gravées et publiées, se vendra au prix de 60 francs. Elle se trouve, comme le grand ouvrage lui-même, chez MM. Gide et compagnie, éditeurs, rue des Petits-Augustius, nº 5, à Paris.





JOURNAL ASIATIQUE.

JUIN 1848.

TCHORAPANTCHACAT,

Publié, traduit et commenté par M. ARIEL 1.

I. TEXTE.

चोरपञ्चाशर् ग्रथवा विल्कृणचरित्रं

वर्छे उहं वस्तियानां वन्धां वाचामधीश्वरीं। कामिताशेषकल्याणकलनाकल्पवित्रकां ।१।

Le poème intitulé Tchâarapantchâçikâ, et, selon les manuscrits de M. Ariel, Tchorapantchâçat, est si bien connu des indianistes par les éditions qu'en ont données M. Bohlen et Gildemeister, que la commission du Journal asiatique n'eût pas hésité à suivre ici la règle à laquelle elle s'est astreinte, de n'admettre aucun ouvrage déjà publié, si le texte qui lui a été envoyé de Pondichéry par M. Ariel ne différait considérablement des éditions curopéennes de ce petit poème. Sans parler des différences très-nombreuses qu'on remarquera dans les cinquante stances où l'auteur retrace l'image de son bonheur passé, l'édition de M. Ariel donne un préambule étendu destiné à expliquer l'occasion de ses amours. Ce n'est donc pas ici une édition nouvelle d'un texte déjà connu, c'est un texte tout nouveau à peu près égal en étendue au texte déjà publié. La commission du Journal, en le reproduisant avec les observations dont l'a fait suivre M. Ariel, croit être agréable aux personnes qu'inté-

32

पृश्वीमण्डलनाभिभृतकनकाद्रीन्द्रोत्तरस्यान्दिशि प्रायः सञ्जनसङ्गातितमहापञ्चालदेशो अभवत्। लक्ष्मीमन्द्रिनाम पत्तनवर्वानास्विकास्परं तत्रासीन्मदनाभिरामनुपतिर्भूपालचुउामणिः।२। मदार्माला तत्रासीन्महिषी सुगुणा तयो:। यामिनीपूर्णतिलका तनया विनयान्गा ।३। म्रासीबीवनशालिनी मध्यवाक् सीभाग्यभाग्योदया कर्णान्तायतलोचनातिचत्रा प्रागत्भ्यगर्वान्विता। स्या वालमराज्यमन्यगतिर्मत्तेभक्स्मतनी विम्बोष्ठी परिपूर्णचन्द्रवद्ना भुङ्गाज्जिनीलाज्जका । १३। रृष्ट्रा तां महनाभिरामन्यतिः प्त्रीम्यवित्रीं स्वयं सङ्गीताम्ब्निधेः स्थाक्कतां साहित्यहीनान्तरा। ग्रालोच्यात्मिन सर्वशास्त्रिनिप्णा कार्या मयेति ध्रवं निश्चित्यानुपढं प्रधानपुरुषञ्चाह्य सम्पृष्टवान् ।५। यामिनीपूर्णतिलका सङ्गीतनिप्णाभवत्। साहित्यविद्या नाभ्यस्ता युवत्या पौढ्या तया।ई।

ressent ces jeux d'esprit exprimés dans un langage artistement travaillé. La forme sous laquelle parait ici le Tchāurapantchācihā a d'ailleurs cours dans d'antres parties de l'Inde où elle porte, comme dans le manuscrit de M. Ariel, le nom de Bilhana. Il serait, sous ce rapport, intéressant de comparer, avec la présente édition, le texte du manuscrit d'Ochoa qui porte le numéro 47 [Journal asianque, janvier 1848, p. 70]. — Note de la rédaction du Journal.



मुखमिखलवयनयुगं वहाः सर्वं पयोधाद्वन्दं। मध्यमशेषदुगनन्तस्याः शित्ताविधौ समर्थः कः। १। देवैरालोच्यतां सम्यक् सनिष्ठनेऽविला बुधाः। तानाळ्याथुना सर्वान् बढुवाम्परीक्ष्य च । ६। तथैव भ्यादिति सर्वशास्त्रव्याप्राशयान् चार्चित्रयुक्तान्। ग्राह्य सर्वान् विवुधानरेखः पप्रच्छयुष्मासु वलङ्किमस्ति।ए। तर्के व्याकरणे प्राणविषये वेदानाशास्त्रागमे वेढे तत्पद्रपाळितत्क्रमजदारोहावरीहे वयं। स्वभ्यस्ता स्फुटवादमुख्यवद्यवाद्यौढियोगान्विताः नैवं वत्तुमुपक्रमे तव विभो नेटृन्विश्वम्पीरूषं ।१०। तदा यूयं सर्वे ममं वर्सुताञ्जव्यनिपुणां सालङ्कारताङ्कत नितरामेवमुदिते। एसता न स्थामी वयमध एसताः क्व कवयः कविस्त्वरे नास्ति प्रविशति कथं हान्द्रसक्ले। ११। नैव व्याकर्णतमेव पितर्व भ्रातर्तार्किकम् दूरालाङ्गचितेव गच्छति पुनद्यण्डाळवच्छान्सं। मीमांसानिपुणव्रपुंसकमिति ज्ञात्वा निर्स्तादरा काव्यालञ्ज्णत्तमेव कविताकान्ता वृणीते स्वयं ।१२। रसालङ्गारीनपुणः सर्वकार्व्यावचन्नणः। क्रुरोनाटकसंयुक्तः को वा कविष्ठीर्यतां ।१३।

मल्हणो विल्हणश्चेति विखेते सासौ कवी। तयोर्जिल्हणनामात्र कविराट् कथ्यते बुधै: 1981 वासः शुभ्रमृतुर्वमन्तसमयः पुष्पं वर् मल्लिका धानुष्कः कुसुमायुधः परिमञ्चः कातृरिकास्त्रन्थनुः। वाणी तर्कासोड्वला प्रियतमा श्यामा वयो यौवनं देव: श्रीपतिरेव पञ्चमलया गीति: कविर्विल्हण: । १५। त्रागत्य तद्विल्हणनामधेयः कविः सुधर्माख्यसभानताळे। दरी नोन्द्रस्य तथाशिषङ्गर्यथा दरी सर्वधनं महीपति:।१६ विद्वत्राजशिखामणे मुखमलो सीख्यं प्रसादाच ते युष्मत्कीर्त्तिस्मीभिव कथिता नास्माभिसलोकिता। यूयञ्चेति निरूपिते नृपतिनेयत्कालमासिन्युरे सद्वियाच्यसनेन कालमनयन्त्वामय सन्दृष्टवान् ।१९। तदा नोन्द्रः कविषुद्भवाय स्वकण्ठहाग्दिसमस्तभूषाः। दुक्लवस्त्रद्रविणं यथेष्ठकत्वोचितम्पेषितवान् गृहाय ।१८। ग्राकारे मदनः सुकाव्याचनाचातुर्ययुक्तौ गुरुः षद्रभाषास्त्रपि रृष्ट्यते व्यसनिता तन्रृष्ट्यत्यः स्त्रियः। स्वप्राणेश्वरसङ्गमं सुख्यकां हित्वा न जीवन्त्यहो तस्यान्ते क्रियते उनया तनययाऽभ्यासः कद्यानाङ्गयं ।१९। थर्णीकल्पवृत्तस्य तस्य तारूण्यमञ्जरी । त्राकर्षत्यायतात्तीणामन्तःकर्णषद्पदं ।२०।

हवं बदित राजेन्द्रे प्रधानो नृपमत्रवीत् तथापि शास्त्राभ्यासो अस्या विधेयो अनेन भूपते। १९। हनं विना न को अप्यस्ति महेशे सर्सः कविः। किंदुर्मः क उपायोअस्य कथ्यतान्नोतिकोविद् । १२। भवद्भित्तीतसर्वस्वैदिवेश्व विचार्यतां। तस्योपायस्तथाभृतस्वया पूर्वमुदीर्यतां। २३। तयोर्वतदन्द्वमिहान्थेकस्य मुखावलोक्काकुरुते कुमारी। न विल्हणः कुष्टशरीरदर्शनन्तथा करोतीति मया स्रुतं विभो। १४।

पुत्री कुष्टगळेति बिस्हणकेवेग्चध्व तस्याः कविञ् जात्यन्थम्पृतिपाद्यस्य नित्रां श्रुत्वा तरुक्तं वचः। तम् स्यादिति जल्पतोश्च हि तयोर्मध्ये द्यरुगोच्यम् बद्धा काण्उपरत्यद्वामि तदिति स्वभ्यस्यतामुच्यते।२५। यरुक्तम्भवता मन्त्रिन्तदेव क्रियते ऽधुना। इत्युक्ता कास्यामास कुमाग्रिकोमळाङतीं।२६। श्रागत्य सा मन्मथमन्त्रदेवतासमान्त्रस्पा पितुग्निके स्थिता।

तां बीड्य शास्त्रज्ञवणं विधेयन्त्रया भवत्वित्यवदत्कुमारी।२९। इत्यङ्गीकृततनयां विमृज्य चाह्रय बिल्हणकवीन्द्रं। कुष्ठगळा मत्पुत्री सर्वकलाकाविद्या त्यया कार्या ।२८। साधृक्तवृपशेखर् कदापि नेचे िह कुष्टरोगिमुखं।
बतिमिति भूयायुवयोर्मध्ये दास्यामि यवनिकाम्बद्धा।२०।
स्वामिन् त्वयैव निर्वन्थः क्रियते किङ्करोम्यहं।
तथा भवतु मच्छक्त्या विद्यान्दास्यामि भूपते।३०।
इति तद्वचनं शुला प्रेषयामास बिल्हणं।
मन्त्रिन्त्वयोदितोपायः साध्वभृदित्यभाषत।३१।
ततः समाद्वय मुद्धर्त्तकोविदान् निमित्तमालोक्य शुभङ्करं वरं।

विचित्रगेरे बरुचित्रचित्रिते तदन्तरे काण्डपटो ऽप्यव-ध्यत । ३२।

तरादि विल्हणकविः सर्वशस्त्राणि सन्ततं। ग्रपाठयरप्रहीत् सा तप्रलोह इवोदकं। ३३। नानालङ्कारयुक्ते नवरसभिति भावसंस्भरक्ते काव्ये नव्यार्व्यसार्व्य सुजनबङ्गते नाठके इलङ्कृतौ च। स्वच्छे इल्स्स्यपारे बङ्गसुव्वविषये कामदे कामशास्त्रे पौठासोदिल्हणारप्यथिकमितयुता राजपुत्री पवित्रा। ३४। ग्रथेकरा कामसहायवते वसन्तकाले वर्षीर्णमास्यां। प्रकाशितानेकरिगन्तरालो विध्रयो इभूत्किरणैः स्व-कीयै: १३५।

मार्गाग्चनिर्माणशाणचक्रमिवोज्ज्वलं।

यामिनीकामिनीकर्णकुण्उलं चन्द्रमण्उलं ।३६। श्यागेहे शयनतलगो बिल्हणाच्यः कवीन्ः चन्द्रन्दृष्ट्वा नयनमुभगन्जालमार्गप्रविष्टं। पृश्वीभागे विरितृयुवते: कामसन्तापवीजं चित्तोद्दतप्रवलमहनो वर्णयामास तूर्ण ।३९। इद्भुमुद्रमेदनं मदनमान्द्रविच्छेदनं वियत्तिमिर्वार्णं विरिह्कामिनीमार्णं। समुझसित सुन्दरादुरुयकन्दर्रिन्दवं पुरन्तरिगङ्गनाश्रवणकुण्डलं मण्डलं ।३६। स्वैरिंद्वेवकोर्कान्विद्वयन्यूनां मनः विद्यन् ग्रम्बोजानि निमीलयन्गृगृशां मानं समुन्मृलयन् । अभी ज्योत्माङ्क्रळयन् दिशो धवळयद्मम्बोधिमुद्देलयन् कोकानाकुलयन्तमः कवळयविन्दुः समुख्म्भते । ३६। नत्तत्रेश त्वदुद्रगतञ्चिद्गमेकलदेके भाषने उन्ये शश इति परे कोमळाङ्गञ्चमूहं। मन्ये कानाधर्द्धविधावग्रहीत्कृ ज्ञिसंस्यं यत्पियूषन्तव विधिरतो जालमासीत् तदादि।४०। नेढं नभोमण्डलमम्बुगण्णि नेमाश्च ताग् नवफेनखण्डाः नायं शशी कुण्डलितः फणीन्त्रो नायङ्क्यङ्कः शिवतो म्रारि: 1891

ग्रङ्केषेप शशिक्षे जलिये: पङ्ग्यरे मेनिरे सारङ्ग्वेतिवच सन्जगिद्दे मृद्यायमेच्छन् परे इन्हें यहिंद्रतेन्द्रनीलशकलश्यामन्द्रीरृश्यते तत् सान्दं निशि पीतमन्ध्रतमसङ्ग्विस्थमाचश्र्महे १८२१ प्राचीभागे सर्गो रिहिणि विर्हिणि क्रान्तमुद्दे समुद्दे निद्राची नीरजाची तमिस च शिमते निर्विकारे चकोरे। ग्राकाशे सावकाशे चनमुद्दि कुमुद्दे कोकलोके सशोके कन्द्रपेडनल्पद्वर्पे विकिर्ति किरणान् शर्वरीसार्वभीम:१८३१ चन्द्रमण्डलमुरङ्ग्या जगन्मन्द्रि मदनदस्युर्गात:। मानचित्तमपहर्त्तुमुज्जिता मोह्बूर्णिपटलीव चिन्द्र-का १८४।

श्राकाशवापीसितपुण्डरोकं शाणोपलं मन्मधसायका -नां।

पश्चोदितं शारदमुत्यलाचि सन्ध्याङ्गनाकन्दुकमिन्दुवि-म्बं १४५।

इन्दुमिन्दुमुखि लोकय लोकम्भानुभानुभिरमुम्परितग्नं। बीजितुं रज्ञनिल्स्तगृलीतन्ताळवृन्तमिव नाळविलीनं।१६६। ब्रा चान्धः ब्रा कळेड्डेशः कथं वा वर्ण्यते उधुना। एतराश्चर्यकं मत्वा स्वमनस्यविचार्यत्।१८९। श्रमंशयमेतत्सर्वं भवेञ्चनककृत्रिमं। ब्रतभुं मम स्वादा तं पश्यामीत्वमन्यत । १६। उत्याय शय्यातलतः कुतृहलाद्वता च हस्तद्वयतिस्त्ः परं। दृद्र्श पर्यदुतलस्थितन्तद्भतोद्धयञ्चन्द्रमसञ्च राहिणीं १८६१ यामिनीपूर्णतिलका पश्यन्ती विल्हणनदा। पञ्चवाणश्राह्ल्या मूर्च्छाम्परामवाप सा ।५०। ततः कवीयारे रृष्ट्वा काण्डवस्त्रोपरि स्थितं। वक्तम्पूर्वाचलादुखत् प्रालेयांगुविजित्वार् । ५१। किमिन्दुः किम्पळाड्किम् मुकुर्विम्बङ्किम् मुखं किमद्ये किम्मीनी किमु महनवाणी किमु हुगी। ख़गो वा गुच्छो वा कनककलशो वा किम् कुची तिद्वा ताग् वा कनकलितका वा किमबला। पर। नेदं मुखन्दुगविमुत्ताशशाङुविम्बं नेमौ स्तनावमृतपृत्तिहेमकुम्भौ। नेवाळकवलिस्यिम्मदनाम्बशाला नैवेदमिबयुगळं निगळं हि यूनां ।५३। ध्वानानाम्परलं सुधांगुशकलङ्गोरण्डमिन्हीवरे पत्रङ्कोजनदस्य कम्बु लतिके कुम्भी नमः सैकतं। रम्भे काल्जिके सर्गजयुगद्धं सम्भूय सर्वज्ञुचित् पञ्चेषुम्भवदाधम्दूर्यते भावद्गमैर्विभ्रमै:।५४। मनो मे नायातङ्गिहनक्षयोर्न्त्रणतं

तरुहर्षध्वस्तक्षिमुत विर्हाग्री निपतितं। तरुण्या लावण्यामृतसर्ति मम्निङ्मथवा चा्नार्ख्योर्ः किमु समहाखीवनवने । ५५। त्रासाम्मण्डलमैखवं वातनोर्वक्रश्रियश्चेत्वया कोणे क्त्रचिदासताङ्ग्वलयान्यद्याः प्रसङ्गो यदि । द्वे तिष्ठतु बन्नकीकळ्यः प्रस्तावना चेदिसं वार्त्ता चेठवलग्रकस्य यशसां व्योद्धः प्रथायै नम । ५६। एवं वर्णयति कवौ तद्वाक्यामृतवोधिता। बाला पश्चान्मुखी चछन्दृष्ट्वा लज्जाभगन्विता । ५९। यद्यहं लवुचित्तेन गच्छामीह तदनिकं। स्वीकरोति न वा तस्य मनो न ज्ञायते मया। ५६। इत्यञ्चेतिस संविचार्य्य विमला सा ग्राजपुत्री कगृत् त्यत्ता काण्डपटनाढा निपतिता श्रव्यातले मन्मथे। तृणाद्वाणतितं विकृष्य मृजति ज्ञात्वा क्व जीवाम्यहं र्च त्वञ्चत्राननेति वचनं श्रुत्वा कवीशो ऽवरत् । ५६। इन्हीवगृक्षि तव तीत्रकटात्तवाणापातत्रणे द्वितयमीषध-मेव मन्ये।

एकत्तवाधासुधारसपानमन्य दुत्तुङ्ग पीनकुचकु ङुमप ङु-लेप: । ६०।

तस्याङ्गीकरणञ्ज्ञात्वा ग्जपुत्री प्रमोद्धिता ।

उत्याय मञ्चारागत्य गाहालिङ्गनमातनोत् । ६१। इंघन्मीलितलोचना स्रथसमस्ताङ्ग स्रमोद्वेजिता निश्चासप्रथमा विर्वर्सना सन्त्यक्तकण्ठस्वना। प्रोखन्तामजला कलामु कुशला निर्लझया कामिनी काना कालवशात्प्रियस्य वश्गा जाता स्ताने चणं। ६२। ततः कढाचिद्राजा च ज्ञात्वा परिजनात्त्वयं। घोटपालकमाळूय रूषा कलुषितो ऽवदत् । ६३। बध्वा तम्बिल्हणं शीघ्रं शिर्श्छदङ्गह स्वयं। इति त्रिवार्मवदत् श्रूनासो ऽपि तमानयत् । ६४। गत्वा श्मशाननिलयं वर्विल्हणाव्यः तत्र प्रविश्य सकलाम्ब दिशो विलोक्य। मन्दरिमतेन सहितं वचनम्बभाषे सञ्चेद्रयाश् मम मत्तकमुखतासे । ईप। कि इंग्एंग सुकविगात द्रास्मितनी भोतिर्न किन्तव भविष्यति भी: क्षयं वा। उत्पृत्नलोचनलसद्धनार्विद्धा देवी महीयॡहवे निवसत्वजसं । ईई। तान्देवतां सम्मलसन्मद्रवास्थोभां गण्डस्थलद्वितयग्जितपत्रवल्लीं। उत्तुङ्गपीनकितनसम्बसंस्य-

ल्गा्वलीङ्गणवतीं मनसा स्माा्मि ।ई.९। चित्तयामि किमपि स्मर्वक्रम्पद्मनेत्रमतिचित्रविलेखं। किंशुकाधरपुरम्पर्तेजोभ्राजमानविप्लस्तनभारं । ईहा ग्रयापि तद्विकसिताम्ब्जमध्यगीरं गोरोचनातिलकभास्रफालरेखं। ईषन्मदालसविष्ट्रणितरृष्टिपातं तस्या मुखम्प्रति मनो मम गच्छतीहं।ईई। ग्रयापि तत्वानकक्णउलमृष्टमण्डं ग्रास्यं स्मरामि विपरीतरताभियोगे। ग्रान्दोळनग्रमजलस्फ्रसान्द्रविन्दु-मुक्ताफलप्रकर्विस्फुरितं युवत्या: 1901 ग्रयापि तां शशिमुखीं नवयौवनाह्यां श्रप्राप्य किम्पुनारुं यदि गौरकान्ति। पश्चामि मन्बश्रग्नलपीडितानि गात्राणि मे प्रतिकरोमि स्शीतळानि । 911 ग्रद्यापि तां नववर्याग्रयमिन्दुवक्तां उत्तुङ्गपीवर्पयोधर्भार्विद्यां। सम्पोध्य बालुय्गळेन पिवामि वक्तं ग्रीष्टीनमन्मथ्रसङ्मलं वथेष्टं 19२। ग्रखापि तन्मनांस सम्पावित्तते मे

रात्री मयि जुतवति ज्ञितिपालपुव्या । जीवेति मङ्कवचः पास्ट्रित्य रोषात् कर्णेर्पितङ्गनकपत्रमनालपत्या । ७३। ग्रद्यापि ताङ्कृटिलकुन्तज्ञकेशपाशां उन्निद्रतामर्सपत्रविशालनेत्रां। उत्तृङ्गपीवर्पयोधर्कुद्रज्ञाह्यां ध्यायामि चेतसि यथैव गुनूपदेशं । १४। ग्रद्याप्यहं विकचकुरुसमानदनं तिर्व्यम्बिवर्त्तितविशालविलोचनान्तं। तस्या मुखं मुविजितेन्दु न विस्मरामि चोखङ्गतत्त इव साधुकृतोपकारं। १५। ग्रधाप्यहं सर्समञ्जूळभृङ्गनादं इंचल्मरोल्लसितरागस्याण्ड्गण्डं। पश्चामि पूर्णशरिन्दुसमानकानित तस्या मुखं विकचपङ्कतपत्रनेत्रं । १६। ग्रह्मापि ताञ्चारितिवक्रितकन्थग्यां निचिप्रपाणिकमलाञ्च नितम्बविम्बे। वामांसपार्श्वलसदुखणकेशपाशां पश्चामि माम्प्रति रृशम्बदुशः त्तिपन्तीं । १९। ग्रह्मापि तामविगणव्य कतापगर्थ

माम्पादमूलपतितं सक्सा चलन्तीं। वस्त्राञ्चलं मम क्राविजमारुषलीं मा मेति रोषपरुषं वस्तीं स्मरामि । १६। ग्रधाप्यरुञ्चलितचाहिनमीलिताचं ग्रास्यं स्मरामि सततं सुरतावसाने। तत्कालनिश्वसितनि:सृतकान्तिकान्तं प्रस्वेद्विन्दुपतितम्पतितं युवत्याः । 9र्ए। ग्रद्यापि तां मयि कतागित दुरुभावां भाषां लपत्यपि म्दुर्निगृहीतवाचं। रामां निरुद्धवनमन्य् सवाप्यकण्ठां निश्वासशुष्यद्धां हदतीं स्मरानि । ६०। . ग्रद्यापि तां समपनीतनितम्बवस्त्रां व्यामाञ्च साध्वसर्साकुलविक्तलाङ्गीं। रकेन पाणिकमलेन पिश्राय गुक्यं ग्रन्येन नाभिकुल्ल्खतीं स्मरामि । ११। त्र्यापि तां स्हित दर्पणमी जमाणां रृष्ट्रा स्फुटम्पृतिनिधिम्मयि पृष्ठलीने । पश्यामि वेषधुमतीञ्च/विभ्रमाञ्च A लञ्चाकुलाञ्च समुद्धञ्चितमन्मधाञ्च । ६२। ग्रद्यापि तां मुर्भिनिर्भरहन्तभाजं

धावनामास्यकमलञ्चलचञ्चरीकं। किञ्चिचल्लिजितक्ञितवामनेत्रा<u>ं</u> प्रश्वामि केळिकमलेन निवास्वन्तीं। ६३। अञ्चापि तामित इतश्च पुरुष पश्चात् ग्रन्तर्वहिः परित रव परिभ्रमन्तीं। पश्चामि फुल्लकनकाम्बुजसिमेन वक्केण तिर्व्यगपवर्त्तितलोचनेन । ६४। ग्रद्यापि ताम्मवि कपारसमीपलीने मन्मार्गदत्तरृशमाननदत्तत्कृतां। मद्रोत्रचिद्गितपढ्ं मृदुकाकळिभिः किञ्चित्तरङ्गमनसम्मनसा स्मरामि । ६५। ग्रद्धापि तानि मम चेतिस संस्फ्र्नित विम्बोष्टदेशपिकीर्णश्रुचिस्मितानि । पोयुषपूर्णमधुराणि तथोत्तराणि पश्यामि मन्मश्रासानि मृदृनि तस्याः। ६६। ग्र्यापि तत्त्वतार्कितात्त्वमास्यं ग्रालिप्रचलन्साक्तिशोभमस्याः। करतूर्कातिलकतार्किताभिराम-गण्उस्थलखृति मुटुर्मनसा स्मरामि । ६९। ग्र्यापि ताञ्चिग्यिते मयि तन्निवासं

रात्री समागतवतीम्परिवर्त्तमानां। गत्वा स्मितिङ्गिपि चञ्चिलतां निषणां सच्या समागतवतीमधिकं स्मरामि । ६६। ग्रधापि तान्डाचनद्र्शनलालसेन क्रष्टम्मया निवसनाञ्चलमेकपार्श्वात्। पुज्य स्थितामपि ततो मृतुराक्तपन्तीं मन्द्राचसङ्कृचितनूत्रमुखीं स्मरामि । ८०। ग्रधापि तामनिभृतक्रममागतञ्च मान्द्रारि वीक्ष्य शयने निमिषेण सुप्रां। मन्द्रमयि त्पृशति कण्टकिताङ्गयिष्टं उत्फुल्लगण्डफलकाम्बदुश् स्मरामि । 🕬 । ग्रद्यापि ताम्प्रथममेव गतं विरागं निर्भत्य रोषपर्ववेचनेर्मुकुमा । ग्रालोळनेन च नितम्बस्हायवृत्या सञ्चिन्तयामि स्तये सुद्रतीमभिष्ट्णं। १९१। ग्रयापि तां सलब्रितश्रयकेशपाशां इंघत्सम्निधितवृर्णितवक्रनेत्रां। स्प्रोदितां विरुधतीम्मुदुर्ङ्गभङ्गं पश्यामि दष्टमधाम्बदुश त्पृशन्तीं। १२। ग्रद्यापि तां स्वदनां वद्धभौ निष्णां

तहेल्सिविधिपदे मिव सुख्गात्रे। वीतोत्तराम्प्रियसञ्जीष् कतस्मरास् लञ्जाविलासक्सितां वृद्धि चिन्तयामि । ए३। श्रद्यापि तामनुनयत्यपि चारुपूर्वं कोपात्पराञ्जतमुखीम्मयि सापराधे। ब्रालिङ्गति स्म ज्ञिनम्पुलकाङ्गयप्टिं मा मेति दु:सकृमिवोक्तवतीं स्मरामि । ७४। म्रद्यापि तां सुश्यिताङ्गणविप्रवृद्धां निद्रालमां ॡदि वहामि कताङ्गभङ्गां। ज्ञम्भावतीर्णमुखमारुतगन्धलुब्ध-मुग्धभ्रमद्भम्विभ्रमलोलनेत्रां। ७५। ग्रद्यापि ताम्मयि निमीलितचारुनेत्रे को ऽयं वहेत्यभित्तितां वहतीं सम्बीभि:। मातर्न विका इति सस्मितमुझसन्तीं उत्पन्नगण्डफलकां नितरां स्मरामि। ७६। ग्रद्यापि ताम्पृथमसङ्गमजातलञ्जां बालां सोन पतिते मयि मन्द्रपीठे। फु त्कास्किम्पितशिखातस्त्रप्रदीपं कर्णोत्पलेन विनिवास्यतीं स्मरामि। 🖭 ९। ग्रखापि ताङ्गतिनिगञ्जतगज्ञहंसीं

धम्मिन्ननिर्तितकलापमयूखभासां। मत्तत्रिया मरचकोरविलोलनेत्रां सञ्चिन्तयामि कञ्चकण्ठसमानकण्ठां । ७६। अधापि ताम्मरुनमन्दिवैजयन्तीं म्रन्तर्गृहे विवसनान्ध्यती निशान्ते । ग्रङ्गेलङ्गविसीर्मम गाढमङ्ग ग्रालिख्न केळिश्यने श्वितां स्मरामि । ७७। ग्रद्यापि ताम्पवने परिचाख्तां सञ्चिन्तयाम्युपगताम्मदनोत्संवाय । माम्पार्श्वसमिहितलोकभयात् सश्रुं व्यावर्त्तिते चणमलंसमपे चमाणां ।१००। ग्रद्यापि तानि मृदुवाक्यसुभाषितानि तिर्व्यम्बर्वार्त्तनयनान्तनिरोज्ञणानि । लीलालसाञ्चितगतानि श्चिस्मितानि तस्या सम्गामि मद्विभ्रमचेष्टितानि ।१०१। ग्रद्यापि तामलसमीलितचारुनेत्रां लोलदुजावलयक्षङ्गतिमावकृनीं। वेललारोहक्चम्बमितस्वकार्री कण्डूयनं विद्वधतों दृद्धि चिन्तयामि ।१०२। ग्रद्यापि तामुर्सिजदयमुझमय्य

मध्ये वलित्रितयलितत्त्रोम्एजिं। ध्यायामि वेल्लितभुजां विहिताङुभङु-व्याजेन नाभिक्रुसम्मम दर्शयन्ती । १०३। ग्रधापि तां स्रतताण्उवसूत्रधारं दुर्वार्द्धपंजधनग्लिपताङ्ग्यष्टिं। ग्रङ्गं स्तैः समुपगुद्ध कटिन्छधानां किञ्चिविमीलनयनां मनसा स्मरामि ।१०४। अधापि माहतविधृतलतावितानां वीणाविनोद्धनां मम जीवितेशां। पञ्चेषुराष्ट्रकमलां शुभवेदिमध्यां ध्यायामि चेतसि सतीम्मदनाभिग्मां ।१०५। ग्रद्यापि तां वदनपङ्कतमन्धसङ्ग-भ्रम्यद्विषाचयकङ्गतिषु प्रकामं। क्रेशावधूतकर्पन्नवहुरुताद्धि सञ्चित्तयामि भयविद्धलचारुनेत्रां ।१०६। ग्रधापि तां विर्ह्विक्लपीउिताङ्गी तन्बीङुरङ्गनयनां मुरतेकपात्रीं। नानाविचित्रकवरीकुसुमावकृती श्यामाम्मराज्ञगमनां सततं स्मरामि ।१०९। अधापि तिष्ठति रुशोरिदम्त्तरीयं

धर्तुम्युन स्तनतरे गळितम्प्रवृत्ता । वाचित्रशम्य नयनव्यनम्मभेति किञ्चित्तरा यरकोतिमतमायताची ।१०६। ग्रद्यापि तां स्वदनां स्तनभारनग्रां श्यामाञ्च वामनयनां रमनीयगात्रीं। निदालसामञ्ज्ञनिर्जितषद्पदाञ्चि सञ्चिलयामि सततं स्मर्वेजयन्तीं ।१०६। ग्रधापि तां शिख्याचाहवळर्चढनी मुख्यानि कुन्समुकुळानि तिताञ्च साध्वी । मञ्चिन्तयामि मततम्प्रविलोलचित्तां कामेषुनीर्जरृशं वनजावतंसां । ११०। अधापि ताडुनककडुणभूषिताय-वृक्ताञ्च वक्तकमलेन सुनिर्जितेन्दुं। लीलावतीं सुरतावेदनिमीलिताचीं ध्यायामि चेतमि मदाकुललालमाङ्गी । १११। ग्रद्यापि तामहमलज्ञितपूर्ववृष्टे शय्यातले स्शयिताम्मरनोत्सवाय। वोणावतीं विकचचम्पकप्ष्यनासां ध्यायामि चेतमि सदा नदतीं श्रभाङ्गी ।११२। ग्रखापि ताजुनकचम्पकरामगीरी

फुल्लार्विन्दनयनान्तन्रोमराजि । स्प्रोदितां सुतिवद्वललालसाङ्गीं विख्त्रमारगद्भितामिव चिन्तवामि । ११३। ग्रयापि कोकनदचाहसंखद्धतां तां शातक्म्भकलशस्तनचार्गात्रीं। विम्बाधरीं विषमवाणनिपीउिताड़ीं सञ्चिनये द्यणुकमध्यतन् प्रकाशां । १९४। ग्रखापि तामुभयपार्श्वगलास्यां वासन्तिकाकुसुमभासितकञ्चुकाञ्च । ग्**काभिग्गमविधुमण्उलवल्ग्**वक्कां लावण्यनिर्ज्ञित्मां सततं स्मरामि । ११५। भवत्कृते खञ्जनमञ्जुळाचि शिरो महीयं यहि याति यात् नीतानि नाश्ञानकात्मजार्थं द्याननेनापि द्यानना-नि । ११६।

पञ्चलनतुरेत भूतिनवहा स्वांशैर्मिळनु धुवं धातस्वां शर्णम्प्रणम्य नितरां याचे निवदाञ्जालः। तद्वापीषु पयस्तदीयमुकुरे ज्योतिस्तदीयान्तर-व्योमि व्योमतदीयवर्त्मिन धरातत्ताळवृन्ते वितलः।१९९। विल्हणकविना रिचताम्बदुधा अत्वाह राजचन्त्रो वित । तामेव राजकन्यान्तस्मै द्रत्वाद्य मुख्यमनुभवेति ।१९६।

LES CINQUANTE (COUPLETS) DE TCHORA.

OU

HISTOIRE DE BILHANA

II. TRADUCTION.

 Je célèbre Vâtch, souveraine déesse, digne entre toutes de louanges, rameau de l'arbre Kalpa, qui comble les vœux d'éternel bonheur.

2. Dans la région septentrionale que domine le Méru sublime, ombilic d'or du monde terrestre, il y avait une vaste contrée, le Pantchâla, illustrée par une foule nombreuse de grands hommes, et rendez-vous de maints plaisirs, la belle ville de Lakchmimandira, où vivait Madanâbhirâma, le maître des hommes, la gloire des rois de la terre.

 La vertueuse Mandâramâlâ était son épouse; Yâminîpûrnatilakâ, la docile, leur fille à tous deux.

4. Elle resplendissait de jeunesse; sa voix était douce; de sa beauté émanait le bonheur; le coin de ses longs yeux touchait son oreille; ingénieuse, fière de sa grandeur, charmante, elle avait la molle démarche du jeune cygne, le sein pareil aux globes du front de l'éléphant en rut, la lèvre rouge comme le fruit du vimba, le visage tel que la pleine lune; les boucles de ses cheveux noirs paraissaient des files d'abeilles.

5. Le roi des hommes Madanâbhirâma vit que son enfant si pure avait le don de faire déborder, ainsi que la lune nouvelle, les flots de la mer, la mélodie de ses chants: mais elle ignorait la prosodie: le roi donc, après avoir réfléchi un instant en lui-même, résolut de la rendre savante en toutes les sciences. Aussitôt il appela son ministre et lui dit:

6. «Yáminipürnatilaká est une habile chanteuse; mais,

la science de la prosodie, elle ne l'a pas apprise, cette jeune fille nubile.

7. « Tout son visage, ce sont deux yeux; toute sa poitrine. ce sont deux seins; toute sa taille, c'est de l'air: qui est capable de faire son éducation?

8.— Tous les docteurs sont ici réunis; que Sa Majesté s'éclaire en les faisant venir dès à présent et en consultant leur assemblée.

9.— « Qu'il soit ainsi. » Le monarque appela tous les docteurs qui possédaient à fond les sciences et étaient versés dans les belles-lettres ; il leur demanda : « De quoi » êtesvous capables? »

10.— Dans la logique, la grammaire, l'objet des Purâna, le Védânta, les Agama, le Véda et sa récitation, par mots liés, séparés ou tressés, dans l'ordre ou processif ou rétrograde, nous sommes experts; nous possédons toutes les capacités des orateurs éminents par leur éloquence. — Ce n'est pas le sujet dont je veux parler. — « Votre puissance, seigneur, n'est pas telle que la nôtre. »

11. Alors le roi : « Vous tous, instruisez ma noble fille des grands poémes; rendez-la savante surtout dans la rhétorique et dans l'esthétique. « A ces mots, les docteurs : « Nous ne sommes pas verses dans l'esthétique. — Où se trouvent donc des poêtes qui la connaissent? — Il n'est pas ici de poête. — Comment y en aurait-il dans une foule de commentateurs?

12. « L'amante de la poèsie ne se livre pas au grammairien, c'est son père; au philosophe, c'est son frère. Elle s'éloigne, comme froissée, du commentateur, ainsi que d'un Tchandâla; elle n'a pas de penchant pour le docteur en exégèse (Mimâm-sâ), qu'elle connaît pour eunuque; celui qui sait les grands poèmes et la rhétorique, elle en fait choix spontanément.

13, « Qu'on me signale un poête consommé dans la rhétorique et dans l'esthétique, instruit des grands poêmes, familiarise avec la science du rhythme et de la composition théâtrale.

- 14. Deux poêtes sont cités pour leur goût littéraire, Malhana et Bilhana. L'un, celui qui a nom Bilhana, est ici appelé par les sages le roi des poêtes.
- 15. « Comme vêtement, c'est le blanc; comme saison, l'époque du printemps; comme belle fleur, le jasmin; comme archer, le dieu aux flèches de fleurs; comme parfum, le musc; comme arme, l'arc; comme parole, celle qui brille de raison et de sentiment; comme amante, la jeune femme; comme âge, l'adolescence; comme Dieu, l'époux de Cri; comme chant, celui dont la mesure accompagne le cinquième mode; comme poète, c'est Bilhana (que chacun préfère). »
- 16. Le poête qu'on nommait Bilhana étant donc venu au sein du palais Sudharmà, donna au souverain des hommes sa bénédiction, et le roi de la terre donna en retour des présents au Guru.
- 17. «O sage! O gloire des monarques! Avez-vous le bonheur? Oh! de votre faveur mon bonheur (procède). Et (le mien) de la vôtre. Votre gloire, toutes ces bouches la disent: votre personne, nous ne l'avions pas encore contemplée. Ni (moi) vous-même. » A ces mots, Bilhana: «Longtemps j'ai passé mes jours en cette ville à l'étude des belles-lettres, aujourd'hui je vous ai vu (enfin).
- 18. Et le souverain des hommes donna au grand poête le collier de son propre sein, tous ses autres joyaux, des soieries, des tissus, de l'or dignement et à souhait, puis il le renvoya chez lui.
- 19. «Par sa beauté, c'est le dieu de l'amour; par son savoir en poésie, en rhétorique, en éloquence, c'est Vrihaspati; son habileté dans les six sciences est manifeste; les femmes qui l'ont vu renoncent aux embrassements du seigneur de leur âme qui faisaient leurs délices, et ne peuvent plus vivre, hélas! Comment donc, près de lui, ma fille se livrera-t-elle à l'étude?

 « C'est l'arbre Kalpa de la terre; le cœur des belles est l'abeille que, frais bourgeon, attire sa jeunesse.

21. Ainsi disait le roi des rois. « Sire, répartit le ministre, l'éducation de la princesse doit être, nonobstant, dirigée

par lui.

- 22. «Lui excepté, nul poète en ce pays ne possède le goût littéraire. Que pouvons-nous faire? Quel expédient à cela? Parle, toi qui connais le bien.
- 23. « Que votre Majeste, qui sait le fond de tout, réflechisse elle-même. Propose d'abord un moyen, quel qu'il soit.
- 24. «L'un et l'autre, ai-je entendu dire, seigneur, ont fait un vœu: la jeune fille, de ne pas jeter ses regards sur les traits d'un aveugle; Bilhana, de ne pas arrêter sa vue sur le corps d'un lépreux.»
- 25. Dites à Bîlhana le poête: « Ma fille a le sein couvert « de lèpre; » persuadez-la bien que le poête est aveugle-né. Comme, à l'audition de telles paroles, ils allégueront un refus, je ferai, ajoutez-vous, fixer entre tous deux une tenture pour masquer les objets. » Et ils consentent.

26. «Ministre, il sera fait dès aujourd'hui comme vous le proposez.» Le roi dit et fit venir sa fille aux gracieuses formes.

27. Elle vint, pareille en beauté à la divinité enchante resse de l'amour, et se tint debout devant son père : « L'en seignement des sciences, lui dit-il, va t'être donné. — Soit, » répondit la jeune fille.

28. Ayant congédié sa docile enfant, il fit venir Bilhana, roi des poëtes: « Ma fille a le sein rongé de lèpre: il faut qu'elle

soit par toi rendue savante.

29. — « C'est bien dit, glorieux monarque : j'ai fait vœu de ne regarder jamais un visage de lépreux. — Soit, je ferai fixer entre vous deux une tenture.

30.—« Seigneur, si vous avez ce dessein, quelle objection puis-je faire? Qu'il soit ainsi: j'enseignerai, Sire, selon ma capacité. » 31. Ces paroles entendues, le roi congédia Bilhana. « Ministre, dit-il à son conseiller, ton moyen était bon. »

32. Ensuite il convoqua les astrologues, et, en raison de l'excellent et heureux présage qu'ils observèrent, un pavillon élégant fut décoré de maintes peintures, et un rideau placé au milieu de l'appartement.

33. Dès lors Bilhana, le poête incessamment, enseigna toutes les sciences à la princesse, qui les saisit comme le

fer brûlant (absorbe) l'eau.

- 34. Dans les grands poèmes ornés de toutes les figures du langage, pleins des neuf saveurs littéraires, éclatants par l'énergie des passions dépeintes; dans les poèmes dramatiques, abondants en combinaisons nouvelles, estimés par les bons esprits; dans la rhétorique; dans la prosodie la plus pure; dans la science de l'amour, qui est infinie et inspire l'amour, son délicieux objet, devint savante la fille pure du monarque, douée de plus de génie que Bilhana lui-même.
- 35. Or l'époque du printemps, qui est l'auxiliaire de l'amour, était survenue; la belle pleine lune se levait, illuminant de ses rayons l'immensité de l'espace.

36. Pareil au disque où se font et s'acèrent les flèches du dieu d'amour, étincelait le globe de la lune, anneau d'oreille

d'une beauté qui est la nuit.

37. Bilhana, le roi des poêtes, étant sur son lit, dans le pavillon où il couchait, vit, à travers le treillis, pénétrer la lune, qui, doux plaisir des yeux, fait naître, dans la partie du monde (visitée par elle), l'ardeur des désirs de la jeune amante solitaire, et un amour énergique surgissant dans son œur, il la dépeignit aussitôt:

38. «Il entr'ouvre le blanc nénuphar; il brise l'apathie d'amour; il chasse les ténèbres du ciel; il tue l'amante solitaire, ce disque de la lune qui, du beau vallon de son orient, jaillit lumineux, anneau d'oreille des semmes de la

region d'Indra.

39. A son grè, il dilate les boutons du blanc nenu-

phar; il trouble l'ame de la jeunesse; il endort le nélumbo; il déracine l'orgueil des beautés à l'œil de gazelle; il épanouit ses rayons; il blanchit les espaces; il fait déborder l'Océan; il afflige les oiseaux Kôka; il dévore les ténèbres, cet astre qui grandit.

40. «O roi des étoiles! ce qu'on aperçoit dans ton sein, les uns l'appellent tache, les autres un lièvre, d'autres une antilope au corps gracieux: j'estime que le Créateur a pris de l'ambroisie que tu contiens pour faire les pétales des lèvres de la femme, et que, depuis, il y a eu là un vide.

41. « Non, ce n'est pas là la sphère céleste: c'est l'étendue des ondes. Voilà des flocons d'écume naissante et non des étoiles; voici, non pas la lune et non pas une tache, mais l'enroulement du serpent infini sur lequel Murari re-

pose.

42. «Ceux-là ont soupçonné une tache, ceux-ci ont estimé de la boue de l'Océan, tels ont nommé un animal, quelques autres ont pris pour l'ombre de la terre cette noirceur, pareille à un fragment de saphir brisé, que l'on aperçoit toujours dans la lune : c'est, disons-nous, l'obscurité massive, aveugle, absorbée sur la nuit par elle et contenue dans son sein.

43. L'orient brille; l'amant s'empresse; la mer descellée franchit sa rive; les nélumbos sommeillent; la nuit est domptée; la hartavelle réjouie; l'atmosphère lumineuse; le nénuphar rempli d'ivresse; les Kôka sont tristes; le dieu d'amour (triomphe) exalté d'orgueil; le monarque universel des nuits épanche son rayonnement.

44. «L'amour s'introduit dans le monde par le rond de la lune, de même que le larron dans un logis par quelque brèche; il répand le clair de la lune comme une masse de poudre magique pour ravir (objet précieux) le cœur des

cruelles.

45. Toi qui as des yeux de nénuphar azuré, regarde comme il est large, le blanc lotus du lac de l'éther, le diamant où Manmatha acère ses flèches, le globe de la lune

d'automne, pareil à une balle à jouer que des femmes se lanceraient le soir.

- . 46. «Toi dont le visage lui ressemble, regarde l'astre que la nuit a pris dans sa main, comme un éventail sans manche, pour rafraichir ce monde échauffé des rayons solaires.
- 47. « Quoi! Il est aveugle! Quoi! Voici qu'il décrit la lune! C'est merveilleux! » pensa (la jeune fille) qui y réfléchit en elle-même.
- 48. «Sans doute, tout cela aura été inventé par mon pere: mon vœu dút-il être enfreint, je regarde cet homme!» Ainsi résolue,
- 49. Elle se leva de sa couche, curieuse, atteignit des deux mains la partie supérieure de la tenture et vit celui qui était sur le lit et, avec Rohini, l'astre apparu.

 Yâminîpûrnatilakâ ayant alors regardé Bilhana, elle se sentit toute défaillante sous le coup des flèches de

l'amour.

- 51. Et le premier des poêtes aperçut, arrêté au-dessus du rideau, ce visage vainqueur de l'astre aux frais rayons qui surgit du mont oriental.
- 52. «Est-ce la lune ou un lotus, ou le disque d'un miroir? Est-ce un visage? Sont-ce deux nénuphars d'azur, ou deux cyprins, ou deux flèches du dieu d'amour, ou deux yeux? Sont-ce deux oiseaux, deux grappes de fleurs, deux coupes d'or, deux seins? Est-ce un éclair, une étoile, une liane d'or, ou bien une femme?
- 53. « Ce n'est pas un visage : c'est le globe lunaire non privé de la vue ; ce ne sont pas deux seins : ce sont deux coupes d'or pleines d'ambroisie ; ceci n'est pas un bandeau de cheveux : c'est le carquois des traits de l'amour ; voilà non pas deux yeux, mais une chaîne pour les jeunes hommes.
- 54. «Une masse de ténèbres, le croissant de (l'astre aux) rayons d'ambroisie, un arc, deux nénuphars d'azur, une pétale de nélumbo, une conque, deux lianes, les deux globes

du front d'un éléphant, le vide, un banc de sable, deux bananiers, deux trompes, des lotus jumeaux, tout cela, réuni quelque part, reproduit, avec des enchantements qui vont au œur, le dieu à cinq flèches consumé par Bhava.

55. « Mon âme ne revient pas d'entre les deux seins où elle est allée: a-t-elle été brisée par la dureté de leur frottement? Serait-elle tombée dans le feu des désirs, ou bien, encore, noyée dans le lac d'ambroisie des charmes de la jeune fille? Peut-être le fripon d'amour, en rôdant, l'a-t-il ravie dans la forêt de la jeunesse.

56. « Qu'il se repose, le globe de la lune, s'il est question du beau visage de la (femme au) corps élégant! qu'ils demeurent n'importe en quel coin, les bleus nénuphars, s'il s'agit de ses yeux! Qu'il reste éloigné, le doux son du luth, si l'on rappelle ses chants! S'il est parlé des merveilles de sa taille fine, bon voyage à la gloire de l'êther (invisible.) »

57. Ainsi disait le poête : la jeune fille, instruité par l'ambroisie de ses accents, tourna la tête et, voyant la lune, éprouve une pudeur extrême :

58. «Si je vais étourdiment à lui, consentira-t-il ou bieu

non? Je ne connais pas son cœur. »

59. La pensée pleine d'un pareil doute, la fille pure du roi laissa échapper de sa main la tenture et se jeta sur sa couche: Quand Manmatha, dit-elle, me décoche le faisceau des traits qu'il sort de son carquois, toi qui sais où je puis vivre, sauve-moi, Tchaturânana! Le maitre des poêtes l'entendit et prit la parole:

60. Toi dont les yeux sont de bleus nénuphars, pour la plaie faite par le coup de flèche acérée de ton regard oblique, il est deux remèdes, j'imagine : un breuvage, le suc d'ambroisie de ta lèvre ; un liniment, la pâte de sandal de tes seins dressés et rebondis.

61. La fille du roi, enivrée à la révélation de la sympathie de Bilhana, se leva du lit, vint et commença d'étroits embrassements.

- 62. Enfin, elle demeura les yeux légèrement clos, allanguie de tout le corps, palpitante de fatigue, pleine de soupirs, la ceinture sans pierreries, le gosier privé de voix, la belle amante, habile dans l'art des plaisirs, qui, par l'influence du moment, oubliant la pudeur, s'était donnée à son bien-aimé.
- 63. Or le roi, instruit lui-même, un jour, par son entourage, appela le bourreau; troublé de colère, il lui dit:

64. Garrotte ce Bilhana et vite, de ta main, fais tomber sa tête. Il dit ainsi trois fois, et le bourreau emmena le (poéte).

65. Ils se rendirent au cimetière; le noble Bilhana, y étant entré, regarda de toutes parts et, avec un léger sourire, articula ces mots: « Tranche vite ma tête, toi qui brandis le glaive.

66. — « Quel motif, auguste poète, peut avoir ton petit sourire? Tu n'as donc pas peur? — Comment aurais-je peur? Avec son visage de lotus épanoui, au regard qui scintille, une déesse incessamment réside en mon cœur.

67. • Cette divinité parfaite, son éclat s'embellit de l'ivresse gracieuse de l'amour; sur ses deux joues brillent les traces du sandal; au milieu de son sein ferme, rebondi, dressé, est retenue une guirlande: par le cœur je me souviens d'elle.

68. « Je songe à quoi que ce soit, à son visage d'amour, à son œil de nénuphar, à ses merveilleuses traces de sandal, au pli de ses lèvres, pétales de Kimçuka, au poids de son large sein, qui d'un vif éclat rayonne.

69. « Même aujourd'hui, son visage, rouge au centre comme un lotus en fleur, où la ligne du front est illuminée par le Tilaka de bézoard, où le coup d'œil est un peu flottant

et langoureux d'ivresse, mon cœur le regagne.

70. «Même aujourd'hui, la figure de cette jeune fille, je me la rappelle: pendant l'amoureux combat, des anneaux d'or caressant les joues, elle étincelle, comme d'un amas de perles, des gouttes pressées écloses de l'eau de la fatigue. 71. «Même anjourd'hui, sans possèder celle dont le visage ressemble à la lune, qui est riche de sa neuve adolescence et superbe comme l'or, comment, si désormais j'y songe, rétablir dans leur fraîcheur mes membres tourmentés par le vent des flèches de l'amour?

72. «Même aujourd'hui, étreignant des deux bras cette rare et jeune beauté, dont le visage ressemble à la lune et qui est accablée par le poids de son sein dressé et rebondi, je bois à souhait sur ses lèvres le suc amoureux du lotus de son visage.

73. «Même aujourd'hui, ceci revient à ma pensée : une nuit que j'éternuai, la fille du monarque, étant irritée, pour se dispenser (d'adresser) un souhait de vie, sans mot

dire, mit sur ses oreilles leurs disques d'or.

74. Même aujourd'hui, c'est à elle dont l'épaisse chevelure a des boucles ondoyantes, dont l'œil est grand comme un pétale de lotus sorti du sommeil, et le sein rebondi semblable à un frais bouton dressé, que je pense en mon âme, comme à l'enseignement d'un directeur (guru).

75. Même aujourd'hui, son délicieux visage, où les dents égalent le jasmin fleuri, où les grands yeux se tournent obliquement par leur extrémité, je ne l'oublie pas plus, ce beau vainqueur de la lune, que l'homme reconnaissant l'assistance d'un bienfaiteur.

76. «Même aujourd'hui, son visage (entouré) du charmant et doux murmure de l'abeille et dont les joues bien jaunissantes sont légèrement colorées par l'allègresse de l'amour, je le vois, aussi bean que la pleine lune d'automne, avec ses yeux pareils aux pétales du lotus fleuri.

77. « Même aujourd'hui, c'est elle que je vois tourner rapidement la tête, en posant ses mains de lotus sur ses hanches rondes; son épaisse chevelure s'aperçoit relevée sur l'épaule gauche; son regard, à maintes reprises, elle le jette vers moi.

78. «Même aujourd'hui, je me la rappelle, me dédaignant prosterné à ses pieds, moi, coupable d'offense; s'éloignant vite, arrachant de ma main le bout de son vêtement : « Non! Non! » dit-elle, avec blâme et colère.

- 79. « Même aujourd'hui, avec ses yeux tremblants, gracieux, demi-clos, je me rappelle le visage de la jeune fille, toujours, à la suite des voluptés, beau du charme qui se produit alors par les soupirs, et tombant, et laissant tomber les gouttes d'une sueur abondante.
- 80. «Même aujourd'hui, je me la rappelle: bien que je lui fasse outrage et dise des mots méchants, souvent elle se retient de parler et, domptant une forte colère, le gosier plein de larmes, les lèvres desséchées par les soupirs, la beauté pleure!
- 81. «Même aujourd'hui, je me la rappelle, son vêtement enlevé, le corps ému, confondu par un sentiment d'effroi, la jeune fille, d'une de ses mains semblables au lotus, elle cache ce qui doit être un mystère, et porte l'autre au creux de son nombril.
- 82. « Même aujourd'hui, placé derrière elle, je la contemple se croyant seule, regardant le miroir, voyant s'y présenter une image étrangère, tressaillante, égarée et troublée par la pudeur, avec un amour qui ressort tout entier.
- 83. Même aujourd'hui, je la vois chasser, avec une fleur qui la divertit, l'abeille remuante empressée vers le lotus de son visage plein du parfum de sa bouche et contracter avec grâce ses jolis yeux un peu tremblants.
- 84. Même aujourd'hui, ici et là, devant et derrière moi, au dehors et autour de moi, je la vois errante; sa figure, au regard obliquement détourné, est telle qu'un lotus d'or en fleur.
- 85. « Même aujourd'hui, mon cœur se souvient d'elle, m'attendant, les yeux jetés sur ma route (ordinaire), la main portée sur sa jone, l'esprit quelque peu agité, les lèvres indiquant, par de tendres murmures, un mot, mon nom, à moi qui suis près de la porte.
- 86. «Même aujourd'hui, ils rayonnent dans mon âme, les sourires purs et prodigués par sa bouche de vimba; ses

réponses même, pleines de douceur comme l'ambroisie, savoureuses d'amour, caressantes, je les vois!

87. « Même aujourd'hui, mon cœur se rappelle toujours son visage dont les yeux sont des étoiles tremblotantes, qui prend de l'éclat à la liqueur onctueuse du sandal et où le front radieux est constellé par un tilaka fait de musc.

88. «Même aujourd'hui, je me rappelle surtout que, la nuit où je suis attardé, elle vient à cette maison, attend, s'en va faisant certain sourire, s'arrête et revient, grâce à sa

compagne.

89. Même aujourd'hui, je me la rappelle : curieux de voir son corps, j'ai tiré d'un côté le bout de son vêtement. Elle demeure avec complaisance et, pourtant, retire toujours; ses yeux, contractés légèrement, lui font une figure nouvelle.

90. «Même aujourd'hui, il m'en souvient sans cesse : j'arrive d'un pas impatient; elle me voit sur la porte; en un clin d'œil, elle repose sur sa couche; à peine la touché-je, son corps, qui semble une liane, se hérisse et sa joue s'épanouit.

91. «Même aujourd'hui, je songe de plus en plus à celle qui a les dents charmantes: que j'arrive le premier à l'absence de désirs, elle me maudit par bien des mots de reproche et de rage, dans des convulsions qui appellent la

volupté.

92. «Même aujourd'hui, je la vois toujours, avec sa masse de beaux cheveux dénoués, avec ses yeux obliques flottants et à peine entr'ouverts, sortir du sommeil, étendre plusieurs fois ses membres, toucher à diverses reprises sa lèvre meurtrie.

93. «Même aujourd'hui, mon cœur pense à la femme au doux visage, assise dans la tourelle, pendant que je suis à ses côtés; elle néglige de répondre, souriant d'une émotion pudique, quand ses chères compagnes la font se souvenir.

94. « Même aujourd'hui, je me la rappelle : bien que je l'aie persuadée déjà par la flatterie, elle détourne son visage,

en colère, de moi qui l'ai offensée; la nuit, je la tiens dans mes bras : son corps de liane se hérisse; mais elle dit : « non l

« non! » comme avec deplaisir.

95. Même aujourd'hui, je la porte en mon cœur, tout endormie ou à peine éveillée, ou nonchalante de sommeil, ou étendant ses membres, ou l'œil agité de crainte par les abeilles qui tournoient dans l'ivresse, avides du parfum du souffle de sa bouche chassé dans ses bâillements.

96. « Même aujourd'hui, je m'en souviens toujours : j'ai clos de mes mains ses jolis yeux : « qui est-là, dis ? « lui demandent ses compagnes. « Mère, nous ne savons ! » dit-elle.

gaie, souriante, les joues épanonies.

97. « Même aujourd'hui, je me rappelle la jeune fille, dans la pudeur qui naît du premier abandon: quand de passion je tombe enivré, elle souffle sur la lampe éclatante, et n'ayant fait qu'en agiter la flamme, elle lui oppose un disque ôté de son oreille.

98. « Même aujourd'hui, je songe à elle, qui éclipse par sa démarche le cygne royal, qui triomphe par sa chevelure de l'éclat rayonnant de la queue du paon; à elle, avec sa beauté enchantée, qui a les yeux mobiles de la bartavelle joyeuse et le gosier du kokila mélodieux.

99. Même aujourd'hui, je me la rappelle, endormie sur la couche voluptueuse, à la fin des nuits, m'embrassant fortement contre son sein passionné et laissant dévoilé, dans

le discret logis, l'étendard du palais d'amour.

100. Même aujourd'hui, je songe à elle, qui traverse le parc, allant à la fête de l'amour, me regardant, l'œil détourné avec incertitude, de peur des gens rapprochés d'elle.

101. « Même aujourd'hui, doux mots de sa voix caressante, regards du coin de l'œil obliquement détourné, pas errants avec une nonchalance badine, sourires purs, je me rappelle ces signes enchantés de son amour.

102. «Même aujourd'hui, je songe à elle dans mon cœur: ses jolis yeux sont demi-clos nonchalamment; elle fait tinter à ses bras de tremblants anneaux; et quand, l'oreille en l'air, elle se la gratte, et sa main et son large sein sont agités ensemble.

- . 103. «Même aujourd'hui, je pense à elle: sous prétexte d'assouplir ses membres, elle tord les bras et, faisant remonter ses deux seins, elle a une ligne velue qui paraît entre les trois plis de la taille et elle me montre le creux de son nombril.
- 104. « Même aujourd'hui, je me la rappelle dans l'âme : elle a les reins fatigués par les hanches incomparablement superbes de son corps de liane et les yeux contractés légèrement.
- 105. «Même aujourd'hui, je songe en mon cœur à la souveraine de ma vie, de son souffle écartant les tiges élancées des lianes, donnant un rhythme au son de la lyre, à la déesse du bonheur (Kamalâ) du royaume du dieu au cinq flèches, à celle dont la taille révèle la félicité, à la sainte, à l'enchanteresse d'amour!
- 106. « Même aujourd'hui, je pense à elle avec délices : au sein des murmures de la foule d'abeilles qui voltigent, avides du parfum de lotus de son visage, elle agite avec colère sa main pareille à un jeune rameau, en gourmandant l'insecte, et ses jolis yeux sont troublés d'effroi.
- 107. «Même aujourd'hui, je me la rappelle toujours, mince, le corps tourmenté du trouble de la peine solitaire d'amour, avec ses yeux d'antilope, elle, incomparablement habile au plaisir, et qui porte maints boutons de fleurs dans ses tresses élégantes, la jeune fille, à la démarche pareille à celle du cygne.

108: « Même aujourd'hui, l'espèce de sourire que fit la belle aux longs yeux en m'entendant dire: « ma vue! ma vue! » quand elle se préparait à replacer son vêtement supérieur sur le sein rebondi d'où il était tombé, demeure devant mes regards.

109. «Même aujourd'hui, je me rappelle foujours, inclinée par le poids de son sein, la jeune fille au doux visage, aux yeux malins, au corps charmant, dans la nonchalance du sommeil, avec ses flocons de cheveux qui triomphent des files d'abeilles; elle, la bannière du dieu de l'amour.

110. «Même aujourd'hui, je pense toujours à celle dont les dents blanches et jolies comme le cikhara ont vaincu les boutons magnifiques du jasmin, dont l'âme est toute timide, le regard tel que la flèche de Nélumbo, du dieu d'amour, à cette belle, le plus éminent des lotus.

111. « Même aujourd'hui, celle qui a le haut de la main orné de bracelets d'or, dont le visage de lotus est vainqueur de la lune, la folâtre, avec ses yeux contractés par l'abattement de la volupté, avec son corps ardent du trouble de

l'ivresse, j'y songe dans mon cœur.

112. Même aujourd'hui, j'y songe toujours en ma pensée: couchée sur le lit que, sans honte, elle a préparé d'avance pour la fête de l'amour, tenant un luth, elle se fait entendre, la beauté dont le nez ressemble à la fleur ouverte du tchampaka.

113. «Même aujourd'hui, je pense à la jeune fille, qui a une guirlande de tchampaka couleur d'or, des yeux de nénuphar épanoui, une raie légère de duvet; qui sort du sommeil, le corps ardent du trouble de la volupté, et telle

qu'un éclair tombé par ivresse.

114. « Même aujourd'hui, celle qui a les mains tatouées et jolies comme des nélumbos, le corps gracieux, les seins pareils à des vases d'or, la lèvre telle que le fruit du vimba, le cœur tourmente par le dieu aux flèches impaires, une taille radieuse de sa finesse de deux atomes, je songe à elle.

* 115. « Même aujourd'hui, je me la rappelle toujours, or née d'un collier qui tombe des deux côtés, portant un justaucorps brillant comme le bouton de la vâsantikâ, avec son visage aussi beau que le disque charmant de la lune pleine, avec ses attraits qui l'emportent sur la déesse Ramâ.

116. «O toi qui as les yeux charmants de la bergeronnette, que ma tête tombe, si elle tombe à cause de toi! Daçânana en avait dix ; pour la fille de Djanaka il les a

perdues.

117. «Que mon corps subisse le trépas! Que les masses des éléments absorbent pour jamais leurs extraits divers! Père (des créatures), je t'adore comme appui: je te demande instamment, les mains jointes, que l'eau (de mon étre soit) dans ses fontaines, la lumière dans son miroir, le fluide éthéré dans celui de sa ceinture, la terre dans son chemin, l'air dans son éventail!»

118. Tout le discours de Bilhana, le monarque, tel que la lune l'entendit; et il donna la princesse au roi des poêtes en lui disant: «Aujourd'hui sois heureux!»

NOTES.

I. ORIGINAUX.

Deux manuscrits, en caractères grantha, ont été consultés. L'un (A), que l'éditeur a fait copier pour sa collection particulière, porte le titre de Bilhanatcharitram; il se compose de quinze olles ou feuilles de palmier; les cent dix-huit cloka du texte y sont chiffrés régulièrement. L'autre (B), appartenant au pandit Védàntàtcharya, et intitulé Tchorapantchacat, contient seulement six olles; il est aussi complet que le précédent; mais, par suite de plusieurs erreurs dans la série des numéros, il ne donne au cloka final que le chiffre 116.

IL SUR LA LETTRE E.

Si nous nous servons de la lettre ± contrairement à l'usage adopté par les éditeurs de textes sanscrits, ce n'est pas que nous ayons la témérité de vouloir en conseiller ou en généraliser l'emploi. Notre seul désir est d'essayer à jeter quelque jour sur l'origine et la valeur de cette consonne, assurément curieuse, et de demander aux savants de plus grandes lumières à cet égard. La lettre ± a une parenté intime avec les cérébrales, une prononciation analogue à la leur: on l'articule, comme celles-ci, en relevant au centre du palais le dessous de la langue, qui prend alors la forme d'un crochet. C'est un l plein, emphatique, comme celui de able en anglais; quand on l'entend de la bouche des Hindous, il paraît presque se

confondre avec d ou r, ce qui explique comment les indianistes anglais, au début de leurs précieuses recherches, n'ont pas cru pouvoir le représenter mieux que par lr. Cette transcription, toute-fois, non-seulement est peu exacte, mais, de plus, ne caractérise par aucun rapport avec le reste de l'alphabet samskrit; elle le laisse complétement en dehors et de l'ensemble et de ses parties quelconques, comme le font eux-mêmes les grammairiens originaux, en ne tenant aucun compte de cette lettre. Il nous semble meilleur de la représenter par le signe !, qui la rattache aux cérébrales. Les consonnes de cette classe, rares en samskrit, n'y sont pas primitives et appartiennent plus spécialement au sol indien, aux langues propres de la Péninsule. Il est donc utile de mettre en lumière toute remarque relative à la question de leur soudure dans l'alphabet.

Or la lettre E, dont nous nous occupons ici en particulier, ne se rencontre pas dans les manuscrits du nord de l'Inde, autres que ceux du Rigvéda et de ses annexes; mais elle est fréquente dans les copies grantha, telles que nos deux originaux, et dans celles télagu. L'édition de l'Amarakocha, en caractères télagu, publiée à Madras, la reproduit soigneusement; d'un autre côté, elle est, dans les idiomes vulgaires, mute des cérébrales, comme elle l'était en samakrit (Rosen, adn. ad RV, p. 111) de leur sonore, et les mots pour lesquels elle sert dans l'écriture grantha la comportent aussi, à peu d'exceptions près, dans ces langages, quand ils y existent.

Nous allons, par la récapitulation de ceux de notre texte où elle se trouve, et par quelques rapprochements, faire juger des motifs

que nous avons eus de la conserver.

明報 (4, 43, 106, 109), 田本本 (4, 53, 109). Tous les dérivés directs du radical 東西、*orner、être capable、* excepté 東西、東西県 et leurs composés、prennent ま. Le télugu donne 色色 ali et 色色 ali, 色色 為知 alakama seulement; le tamil et le malayala 21ので ali、21の下まし alakam seulement; cf. avec le radical samskrit・tél. 色色 alivi、色色 alasi、*capable * (verbe 色色 為知 alavada); tamil 21の下ままの ala-ttal、* mesurer; * malayala : alakama * mesurer, orner. *

Les dérivés de um qui ont la lettre & ne pourraient-ils se rattacher au radical uz. «s'efforcer, s'adonner, occuper, posséder?» धनत्मक (16, 35), कल्दक (39), कुनतक (74); भीतक (71) viennent, selon M. Wilson, de धनत्म, कन्द्र, कुन्त, भीत et du radical ला, sêtre avoir. > Nous proposerions de les considérer comme dérivés du radical भ्रल, sous la forme भ्रक, et du suffixe d'agent ou d'adjectif attributif सन् (स). कन्द्रक serait alors obtenu immédiatement du radical किंद्र (कन्द्रित), et कुन्तक, भीतक auraient abrégé leur pénultième, régulièrement longue; l'cérébral est conservé dans plusieurs langues du midi pour ces trois mots; toutefois, l' commun est facultatif dans kandala, malayalam, et obligé dans kantala, télugu (১०৩ ৩).

Pent-être sommes-nous dans l'erreur en attribuant le rôle d'auxifinire à मूल écrit क्रू devant le suffixe मूच. Si nous ne nous abusons pas, ce radical rendrait compte de maintes dérivations qui demeurent obscures et incertaines, malgré les affixes anàdi allégués infailliblement afin de les expliquer, ou bien plutôt afin de ne les pas expliquer du tout. Sans entrer ici dans une discussion de détail, nous appliquons notre hypothèse à différentes formes du Tchorapantehucat, Ainsi कामक (26, 40) se rattacherait à गान, coindre, par suite de changement du minitial en m (cf. man, autrement man. de गर); काद्यक्र (39), autrement काद्यक, à क्र, «résonner» (de même que करक, qui a la même signification), avec quaa de la vovelle finale, conformément à une des règles concernant le suffixe, laquelle permet en même temps de ne pas altérer une voyelle pénultième, et que nous invoquons pour कानक: काहकिका (54), par son primitif migat, à mig. « pénétrer, monter, » moyennant la substitution de क à ग, déjà indiquée ci-dessus; चएउक (12), धवक (39), लरूक (87, 97), नदुक (73), युगक (53, 54, 72) suivraient la même analogie; निद्राह (43), où l'on voit communément le suffixe माल्य (गाल्), dont les dérivés prennent la cérébrale, peut, en raison de ce qui précède, provenir de निद्धा + शक्र + 3(301). Nous trouvons d'ailleurs, dans un manuscrit du Ligga nirnaya bháchana de Rámasuri, le suffixe même écrit avec T. Les mots correspondants dans les langues du sud ont presque partout la cérébrale. Cependant, le tamil écrit indifféremment l'ordinaire dans Cortoto homalam et LO TO 55 ON LO maggalam (seule forme du malayala); le télugu l'admet aussi dans 50 X O 503 maggalamu, et le prend

toujours dans కోమలము komalama, ainsi que dans చెలు_

(tchandalumdu (tusis). Les troisidiomes l'exigent pour nidralu.

grantha du Dhâtapâtha de la Siddhântakaomudi, qui fait partie de notre collection. De उला, on dérive दोका, qui est pareillement malayala et hindustani; होकि, qui se retrouve en malayala, en hindustani et en télugu, et est devenu dans l'usage courant dali (confondu avec le français doux lit. par M. de la Flotte (Essais historiques de l'Inde, p. 62). Il y a encore होक avec le même sens de litière, palanquin. Cf. मन्दोक, पान्दोक, हिन्दोक, हिल्लोक, et le tamil 24 कि कि ONT andulidunduli, où l'on trouve दकि, même dans deux mots, dont l'un rappelle मन्दोक, et dont l'autre paraît contenir la particule 3 (उन). Tontes ces formes expriment l'idée de secousse, agitation, oscillation; sans doute elles sont modernes et hindustani, et क sy produit par un échange réciproque de l'articulation cérébrale entre les consonnes initiale et finale de उला, si on le doit adopter pour primitif.

Dans 森在 (5, 19), 东西 (25, 62). 森太河 (56), 森太河 (96), 东西东 (85), on trouve le thème 东西, qui, comme adjectif et comme nom neutre, conserve 西, mais qui, comme nom masculin et comme nom féminin signifiant parcelle, doigt de la lane, mesure de temps, croissant lanaire, prend 五. Nous croyons qu'on établirait une distinction assez importante en attribuant la génération du thème, dans ces derniers cas, au radical 东京。réjonir.»

Le tamil a 5200 kalaé, et 520v kalaé, 50v では kalan et ライ告ので kákulí; le malaya, kala, kala, kákalí; le télugu, ぎを kala, ぎじぬ kalamu, できる kákalí.

कम्यू (41, 47) कुर्मम (74) et केमि (83, 99) gardent la cérébrale dans les trois langues comparées.

गड़ (25, 28), मस्ति (43, 108, 113), निग्रह (53) se forment du radical गल, qui touche de près à ग, et dont la plupart des dérivés prennent æ, ou plutôt du radical गउ avaler, couler. Les autres idiomes les reproduisent avec æ exclusivement, et ne possèdent pas निगर, trouvé sans variante dans Wilson.

天本 (40). えぼれ (42), 行えませて (39): radical それ (cf. Z), présentant ま dans tons ses dérivés, et écrit えま dans deux passages de notre dhátapátha (\$ 15 et 33). Le tamil et le malayala admettent, dans les correspondants, l'un et l'autre l; le télugu ! seulement; le tamil a, en outre, avec le sens de feuille, pétale, コラロ adal. ララロ はは、ラクロ t-dalaé, et dans celui de bourgeon ランドウ talir (aussi malayala), qui ont la même origine.

नाक्क्वन्त (46, 117): नाक se rattache à तल, तर ou तर. L'un ou l'autre l se trouve dans les correspondants en dehors du samskrit.

ना (46): cf. les radicaux: गाल, qui peut avoir transposé l'articulation cérébrale; नर, qui produit नारि, नाक्रि dans le même sens; नर, qui est préféré aux deux autres par la plupart des classificateurs de radicaux. Les langues comparées gardent # invariablement.

La forme que (10), dont la racine est que, causal de qu, fort analogue au causal de q, est exclusivement employée avec le sens de rang, ligne, marque, multitude; on trouve aussi que qua dans cette dernière acception. Le primitif et le dérivé prennent, en tamil, l'ordinaire; le dérivé fait de même en malayala; mais le primitif y prend l'cérébral, comme en télugu.

परिमक्ष (15) offre, dans sa signification et dans son orthographe constante par क्ष, un contraste remarquable avec मल, toujours écrit ल. Malgré le témoignage des autorités sur sa formation au moyen de ce dernier mot, nous supposons que, tel qu'on le rencontre ici, il est une corruption prâkrite (प्राचित्र, क्ष), dont l'original samskrit (परिमुद्र) a disparu, et qui est entrée à sa place dans la langue supérienre. La dérivation résultante de चूद्र, «réjouir, favoriser,» a un degré de vraisemblance égale au moins à celle de la première indiquée.

मुक्क (76, 116) possède la même forme en tamil et en malayala; मुक्क (110), en malayala et en télugu; 公の出いる mañdjulama, seul usité en télugu, comme ロ ちのい mañdjulama, en tamil, s'emploie pour quelques significations dans cette dernière langue, où il se lit いっまのい mañculam. Le suffixe उलच्च donne naissance à plusieurs autres mots où ま est ou obligé ou facultatif, par exemple: dans le premier cas चुक्क, dans le second मुक्क ou मुक्क, etc

पुक्रक (94) de पुल (cf. पू); tamil निर्मा के pulagam; télugu et malayala ව වडेका pulakamu. Tous les dérivés de la même racine s'écrivent, dans le grantha, avec la cérébrale, excepté les noms propres पुलस्त्व, पुलस्ति, पुलस्त, पुलाम, etc.

নিহনু offre l'unique exemple que nous counaissions de æ dans les provenances samskrites de নিহ; mais le malayala et le télugu ont බාර් න আ milanamu, බාවර නා milanamu.

लक्दित (83, 92), radical लउ. लल (लक्द). Il prend également x ou ल dans les autres langues.

বাহনি (৪৫), বাহন্ত (২০০) viennent de বাল, assurément identique avec বাহ, qui subsiste dans বাহনি, বাহা, বাহ, et peut-être dans বাহনি, বাহা, বাহ, et peut-être dans বাহনি, rapportés par M. Wilson à বাল, dont বাহ, est aussi un corrélatif na turel par sa valeur et son analogie. Quoi qu'il en soit, l'ordinaire se trouve dans tous les autres mots de la même origine : télugu ১০৯ ealabhi; malayala valabhi, valarkcham: cf. avec ce dernier vella; tamil Gou ovi 2007 vellaé, «blanc.» et, avec le radical, গ্রাথিকা তথা থানি বিলিয়া কিলেন্দ্র ক্ষিত্র বিলয়া বিল

Pourquoi donc avons-nous préféré souvent ≅ cérébral à ॡ commun?

Parce que, en premier lieu, le rapport de filiation avec des radicaux qui contiennent le d cérébral en justifie l'usage comme un souvenir, et quand les formes sont auciennes suffisamment, comme une reproduction de l'orthographe du dialecte sacré;

Parce que, en second lieu, les lettres adjacentes, telles que la voyelle \$\mathbb{x}\$, la semi-voyelle \$\mathbb{7}\$, en vertu même d'une loi euphonique qui, pour être locale, à proprement parler, n'en exerce pas moins sa puissance sur la moitié de l'Inde, et d'ailleurs par analogie à ce qui a lieu dans la marche grammaticale du samskrit et du prâkrit, peuvent appeler l'articulation \$\mathbb{x}\$, ainsi que l'indiquent les relations probables de radicaux en \$\mathbb{Z}\$ avec des radicaux en \$\mathbb{\sigma}\$, simple liquide dont le changement de son et de forme s'explique par ces rapports, comme il s'explique dans \$\mathbb{Z}\$ par le voisinage de \$\mathbb{\gamma}\$;

Parce que, en troisième lieu, si, après l'antiquité védique, quand les grammairiens ont réglementé la langue, & cérébral, qui ne rentrait pas tout à souhait dans l'orbite de leurs judicieuses classifications, a été négligé, et a, par suite, généralement perdu crédit, il ne saurait, toutefois, être regardé comme inutile : car il facilite des comparaisons nombreuses entre le samskrit et les langages usuels de l'Inde.

Mais les cérébrales étant de fait étrangères au samskrit, ainsi qu'au zend, congénère et primitivement identique, comment expliquer la présence, dans le Rigvéda, des lettres 3 et a corrélatives? Celle-ci a dû, suivant nous, résulter d'abord d'une différence réelle de prononciation, dans certains cas, de ordinaire. Plus tard, les consonnes barbares des peuples hindous s'introduisirent insensiblement dans la langue parlée de la race arienne, par suite des rapports sociaux peu à peu formés. Quand vinrent les législateurs de l'idiome, ils n'admirent comme liquide, dans leur cadre systématique, à l'exclusion de la cérébrale longtemps unique E, qui avait servi, jusqu'à un certain point, de transition à ses analogues, que la semivoyelle pure 1, et remplacerent, pour l'orthographe, tantôt par elle, tantôt par la sonore 3, l'articulation ambigue qui tenait de l'une et de l'autre. Nonobstant, cette articulation ne disparut pas, et, ayant existé, fait incontestable, dans la bouche destribus védiques, elle ne pouvait disparaître; car ce ne sont pas les grammairiens, ce sont les sociétés qui font, en arbitre absolu, la langue parlée. Le peuple, après avoir imposé à la science des lettres étrangères, retint, malgré la science, la consonne, inconnue dans la langue mère, qui avait servi aux premiers essais de sa parole individuelle dans les vallées de l'Himalaya et qui était née, comme lui, avec ses premiers hymnes religieux, avec les premiers monuments de sa pensée.

La possession lui en est demeurée; la différence de prononciation de la liquide, constante, pour la lecture du samskrit et du prâkrit, dans les provinces du sud, suivant que la tradition ou l'usage attribue à cette lettre le caractère cérébral ou celui de simple semi-voyelle, doit exister aussi communément dans les provinces du nord, où l'on peut chercher une vérification auriculaire de cette probabilité.

Évidemment les aphorismes लक्क्योर्भेद:, लड्योर्भेद:, रलयोर्भेद: s'appliquent tons à certaine parenté plutôt qu'à l'identité positive;

Contrairement a ce mode de procéder, Hannaya Bhatta, qui a fait en samskrit, au sur siècle de notre ère, une grammaire du telugu (v. Mack. coll. 1, 2, 6, 5), comprend l'cérébral au nembre des consonnes samskrites pràkrites et telugues.

le dernier repose sur une subtilité technique. Dans le classement de l'alphabet fait pour simplifier l'énonciation de tel ou tel groupe de lettres, et duquel résultent les noms de मच्च pour les voyelles et de क्ल pour les consonnes, र figure à la fin de l'ordre कर (इयवर्ट), immédiatement avant ल (ordre लग्ग्); ainsi, dans le मल्याहार रण्, formé de र uni à ण्, र et ल sont désignés à la fois; d'où ce sûtra de la Siddhäntakaomadi:

लण्सूत्रस्थवर्णेन महोचार्यमानो रेको रलयोसंसा

• रेफ (र), prononcé avec la syllabe vocale du sitra लाग्, est le nom de र et de ला. •

Quelques lignes, ci-après transcrites, telles qu'un pandit, recommandable par ses connaissances grammaticales, nous les a adressées, résument les correspondances indiquées précédemment:

एयवर्द्-लण्-इति सूत्रदेये रलयोः प्रत्याहारेणाभेदः स्वीकृतः - लउ विलासे-इत्यत्रं कीमुणं-लउयोर्लक्योक्षेकत्वस्मरणाल्ललतीति स्वाम्यादय इत्युकत्वाड् उकारो लकाभिन्नः न तु र्उयोर्भेदस्तत्रं प्रमाणाभावात् प्रयोगा-भावासः ॥

*La parité de र et de ल est conclue de leur pratyahára dans les deux saira ह्याद्वार et लागा. Pour le radical écrit लाउ, *amusement, * dans la Kaomudi, Svami et autres commentateurs disent लालीन par такоттох de l'identité de ल et उ, de ल et इ; la lettre उ n'est donc pas distincte de ल ou æ. Quant à र et उ, il n'est pas d'autorité ni d'usage qui établisse entre eux une parité. »

Nous ajoutons un corollaire indispensable à l'intelligence exacte de cette citation, rapprochée de l'exposé des opinions déjà émises. Il faut entendre, par tradition de l'identité des consonnes on. E et 3, que, quand celle-ci a commencé à entrer dans le langage, les classiques de l'époque auront de préférence, en parlant ou en écrivant, employé à sa place telle ou telle de celles-là; qu'il en sera résulté une confusion de toutes les trois; qu'en raison de cette confusion, on aura souvent, même après l'admission des cérébrales, coutinué a se servir de E ou de on au lieu de 3, et que la première, dans le principe sans doute plus spéciale, plus convenable, obligée pour la mutation, ultérieurement, par le fait des grammairiens, et comme

signe, non comme son (nous l'avons dit), a été absorbée dans l'autre et déchue de ses droits, sans laisser intacts ceux de 3, la tierce corrélative.

On nous pardonnera, nous l'espérons, de basarder ces hypothèses. Quoi qu'il en soit, la lettre æ est bien réellement samskrite, et ce n'est pas par une corruption provenant des idiomes vulgaires que les bràhmanes méridionaux l'admettent dans leur accentuation et dans la rédaction de leurs manuscrits. Bien qu'ils répètent l'aphorisme en en la considèrent la valeur de la cérébrale comme purement usuelle, il est certain qu'elle n'est pas arbitraire, et, en conséquence, qu'il n'est pas toujours indifférent d'employer l'une ou l'autre des liquides, qu'on ne le fait pas à volonté, facultativement et sans une espèce de raison intime.

Quelques observations encore, et nous avons terminé notre tâche. La lettre a passé en pâli, comme l'attestent les alphabets donnés par Laloubère (Relation de Siam, II, 78) et par MM. Rawfles et Crawfurd (Description de Java, trad. par Marchal, pl. XLVII). MM. Burnouf et Lassen ont cru devoir la passer sous silence dans leur Essai sur le pâli. Ils indiquent (p. 88) la transformation de tchoûdâmani en tchoûlâmani, mais sans faire connaître si les manuscrits ont pour l, dans les cas de ce genre, un caractère spécial. (Cf. tamil 📆 — T LO OOF câdâmani. TO OVT T LO OOF câlâmani.) Il n'est peut-être pas superflu de noter ici que les alphabets pâli, havi et javanais moderne offrent, dans une foule de leurs lettres, les plus frappantes similitudes avec l'alphabet grantha. (Voir Essai sur le pâli, planches, et Relation de Java, pl. XXXV et XLVII.)

Le changement mentionné ci-dessus a lieu de même en prâkrit; mais M. Lassen (Institutiones prakritica, p. 205) fait la remarque fort juste, qu'il est difficile de savoir, toujours avec certitude, quand les manuscrits présentent m pour z, si la substitution est régulière ou due seulement à l'ignorance des copistes. Il explique les erreurs de ces derniers par la corrélation de m et de 7, et par le manque actuel de distinction entre l'accentuation de 7 et celle de 3. L'illutre professeur nous permettra de le contredire, sauf tout le respect que nous lui devons, sur le dernier point. 3 et 7 s'articulent chacun avec une distinction sensible à l'oreille exercée, quoique, si l'on n'est pas habitué à ouir prononcer 3, on puisse, de prime abord, hésiter à reconnaître laquelle de ces consonnes est proférée, et s'y tromper bien plus, on peut soupçonner la pgésence de £; car, nous le ré-

pétons, £ paraît, quand on l'entend pour les premières fois, ambigué de 3 et de 7; aussi est-ce directement dans l'ambiguité de £ et de 3 qu'il faut ébercher la cause des aberrations signalées par M. Lassen. On en voit de pareilles dans les manuscrits grantha samskrits, modernes pour la plupart, et, nous le regrettons, dans l'édition télugu de l'Amarakocka, que nous avons citée au commencement de la présente note. Nous ajouterons, pour faire apprécier par un moyen accessoire, la différence, au fond notable, de 3 et de 7, que les Hindous prononcent toujours les dentales des langues européennes comme si c'étaient des cérébrales, et qu'ils n'eussent pas contracté cet usage si les cérébrales familières à leur organe avaient été, par l'accentuation, à une distance des dentales assez grande pour les faire devenir complétement semblables, soit à 7, soit à 70 ou £. Elles sont, pour, ainsi dire, intermédiaires entre les unes et les autres.

Nous aurions voulu rendre plus concluant, plus synthétique, moins confus, et surtout moins long, l'examen qui précède, premières données, malheureusement imparfaites, d'une question intéressante. Il demanderait à être complété par l'étendue raisonnée de tous les mots où l'on rencontre l cérébral, tant dans le Véda que dans le samskrit classique et secondaire, et dans les langues vivantes de la Péninsule. Ce sera pour nous l'objet de recherches

ultérieures.

III. VARIANTES

1. A. वन्द्नियानां. Cf. cl. 35, 66, 108, 109, 116, 117. 2. B. कृती.

16. Les deux manuscrits donnent une même leçon, par nous conservée. Le mètre en est irrégulier : il offre un pada indravadjra, un apéndravadjra et deux vamçastha. En remplaçant, dans ces derniers, गुरु: par स. et महोपनि: par महोप:, on en ferait des apéndravadjra, et on aurait, dans le mètre ákhyánaki, un couplet préférable à celui du texte.

29. A. वर्वनिका बडा. — B. तर्वनिकाम्बडा.

33. A. बगृह्मीत्. — B. बग्रह्मीत्-

35. A, B. मन्तराक्या - चन्द्राद्यों अन्त. Le mètre upéndravadjra comporte, au commencement de chaque pada, un amphibraque (djagana) et, par conséquent, une syllabe brève. Nous proposons donc मन्तराको-विभूद्रयो अन्त au lieu de la première lecture.

A. स्विकियो: Cf. 1, 66, 108, 109, 116, 117.

36. B. चक्रमिवोदितं, - पृथ्वी-

39. B. उद्देवन् , - सम्मीलवन्

40. B. भाषन्ति, - विधिरहो

43. B. हरिणि, - बिरहिणि-

47. B. कु काणाः.

49. B. उत्थाय प्रायानलनः कुनूठ्लाद् -दृष्ट्वा । स्थित्वा च पर्वद्भनलस्थि-

तन्तं

धृत्वा च इस्तिहितयेन काणउपटै-विलोक्य कृतोदयचन्द्र्यसञ्च तेहिणों ॥

Rejetant cette leçon inadmissible, nous avons donné dans le texte celle du manuscrit A. Toutefois, le couplet qu'elle présente, composé de deux pâda du mètre indravamça, d'un pâda upéndravadjra et d'un vamçastha, pourrait être modifié avantageusement et rendu un richama exact, par la simple substitution de unitain à unique dans le premier pâda, qui deviendrait ainsi du mètre indravadjra.

51, A. पूर्वाचलोदशत्-

56. B. ट्योम्नि.

58. B. यद्हं, - गच्छामीतिः

63. A, B. कोरपालके.

66. A, B. मिदियां. Cf. 1, 35, 108, 109, 116, 117.

68. А. В. ацикал.

69. A, B. भ्रापापि तां.

71. A. प्रतिकरोति-

72. B. ब्रोडीनं-

73. A, B. ज्यवित

80. B. निग्रहीत.

81. A, B. समुपनीत. — B. विधर्ती.

83. B. र्ट्स (pour निर्भर), -कमलाञ्चल, - ललितः

¹ Ce mot est interligné.

85. B. पदां, - मनसां.

86. B. मधुराणि च उत्तराणि (sic)-

89. A, B. ਜੂਏ (pour कुਏ?)

90. A, B. अमं (pour क्रमं?).

92. А. аक्नेत्रां. — В. सललित-

93. A. सृष्टमाते. — A. B. मतस्मग्रस्-

96. A, B. चारुनेजां.

99. A, B. धन्तग्रहे.

100. B. समपेच्यमाणां

101. B. मद्चलङ्ग.

103. A. उन्नमिख. — B. राजीं-

104. A, B. दोई (pour दर्प?).

106. A. B. मदनपद्भा. — B. बिर्म, meilleur peut-être.

108. A. उन्नरिया. Cf. 1, 35, 66, 109, 116, 117. — तहात्पतितं — B. कर्नुं, - प्रवृत्तां, - मन्द्रस्मितं यदकरोत् मनसा स्मामिः

109. A. समित्य. Cf. 1, 35, 66, 108, 116, 117.

112. B. मालां.

115. B. रामाभिराम.

116. A. महित्यां. Cf. 1, 35, 66, 108, 109, 117. — Le mètre exigerait, à la rigueur, une longue au commencement du premier páda, par exemple भो न्वरकते au lieu de भवन्कते.

117. A. महित्य. Cf. cl. 1, 35, 66, 108, 109, 116.

IV. METRES EMPLOYES

Le poème de Tchora renferme seize espèces différentes de mètres. Nous allons les énumérer et donner successivement les lois et des exemples de chacune, au moyen de citations du Gratabodha, par Kâlidâsa; du Vrittaratnáhara, par Kédâra-Bhatta, et du Vrittaratnáradi, dont l'anteur nous est inconnu. Ces trois ouvrages sont inédits!

¹ Cela n'est pas exact en ce qui touche le Crutabodha, qui a été pu-

Leur caractère didactique, leurs formules particulières, leur avantage de présenter dans la règle même un modèle sur, parfois élégant, recommandent les extraits originaux qui vont suivre à l'attention de nos lecteurs.

A. genre dryd. Espèce giti. Cl. 7, 28, 29, 118.

Cratabodha.

यस्याः प्रथमे पादे हाद्या मात्रास्तचा तृतीये अपि । बटाद्या हितीये चतुर्यके पश्चद्या साउउर्या ॥

« Aryà est la mesure dont le premier pada contient douze matra, le troisième autant, le deuxième dix-huit, le quatrième quinze.

Vrittaratnákara.

लक्ष्मैतत्सामगणा गोपेता भवति नेह विषये तः । षडो व्यं नलव् वा प्रथमे व्दे नियतमार्यायाः ॥ षडे दितीयलान्न्ले प्रके मुखलाम भवति पदनियमः । चर्मे व्दे पद्मके तस्मादिह भवति षडो लः ॥

«Tel est le caractère obligé de la mesure âryà, qu'elle a (dans chaque hémistiche) sept gana (pieds de quatre mâtrà), parmi lesquels le pied dja (v.o., amphibraque) ne peut avoir un rang impair. Dans le premier hémistiche, ce pied, ou le pied na (voo, tribraque), accompagné d'une syllabe brève, est le sixième gana qui a une césure avant sa deuxième syllabe, s'ilest de quatre brèves (nla pour na. la, un tribraque et une brève). Le septième gana, dans le même cas, a une césure avant la première syllabe. Dans le second hémistiche, il en est de même pour le cinquième gana, et le sixième est une syllabe brève.

Crutabodha.

बार्यापूर्वार्द्धसमें हितीयमपि भवति यत्र हंसमते । इन्होबिदस्तद्दानीं मीतिन्ताममृतवाणि भाषन्ते ॥

blié par M. Hermann Brockhaus, Ueber den Druck sanscritischer Werke, etc. p. 37 sq. (Note du rédacteur.)

Brockhaus, Yasyah pade prathame.

«Femme aux paroles d'ambroisie, qui a la démarche du cygne !! Les savants en prosodie appellent gîti la mesure âryâ, quand la seconde moitié en est pareille à la première, »

Ce genre de mètre est réglé, comme on voit, d'après la valeur prosodique des syllabes qu'il renferme, à raison de deux mâtra pour une longue et d'un pour une brève. Voici la loi relative à la quantité:

Crutabodha

तंयुकाषं दीर्वं सानुस्वारं विसर्गसम्बद्धं । विज्ञेयमज्ञरं गुरु पादान्तस्यं विकल्पेन ॥ ॥

«La voyelle qui précède une consonne composée, la longue de nature, celle suivie d'un anuscara ou unie à un visarga, doit être connue pour longue; de même, facultativement, la finale d'un pâda.»

Les genres de mètres cités postérieurement sont réglés à la fois par la quantité ou valeur prosodique et le nombre de syllabes ou de pieds rhythmiques, à raison de trois syllabes pour chacun de ceuxci. Il y a huit combinaisons possibles des longues et des brèves dans le pied trisyllabique. Le çloka suivant en présente les noms et l'exemple.

Vrittaratnákara.

तामुक्ती मो गता सा वो मोदते रः प्रकीर्त्तितः । सहते सस्तु सा उड्याति तो वृणोति तकार्कः । भरसीदति च नक्षोको वहतीति गणा स्मृताः ॥

Ma (molosse) तामाची: ya (bacchique) गता सा: ra (amphimacre) मोदते: sa (anapeste) सहने: ta (antibacchique) साउउयाति: dja (amphibraque) स्पार्थति: bha (dactyle) सीदति, et na (tribraque) सहति.

sont les qua (pieds prosodiques) reconnus. »

B. genre anuchtubh; cloka proprement dit. Gl. 1, 3, 6, 8, 13, 14, 20, 21, 22, 23, 26, 30, 31, 33, 36, 47, 48, 50, 51, 57, 58, 61, 63, 64. Le précepte suivant détermine la forme la plus ancienne et la

Les couplets du Crutabodha sont adressés, pour la plupart, a une femme aimée, comme enseignement de l'art rhythmique.

Brockham, vikampena, ce qui est moins bien.

plus régulière du *eloka*, pour les variétés duquel nous renvoyons à Chézy et Colebrooke, à MM. Bopp et Wilson.

Crutabodha.

प्रलोके पत्र दुरु तेयं सर्वत्र लघु पञ्चर्य । डिचतुःपादयोईस्वं सप्तमं दीर्घमन्ययोः ॥

Dans le cloka, la sixième syllabe est longue invariablement, et la cinquième brève. La septième est brève dans le second et le quatrième vers (pâda), longue dans les deux autres.

G. genre trichtubh; espèce indravadjra. Cl. 41, 45

Gratabodha.

यस्यात्वियत्सप्रममत्तरं स्यात्-ह्रस्वं सुत्रङ्गे नवमञ्च तद्दत् । (१) गृत्या विलत्तीकृतहंचि कान्ते (१)तामिन्दूवतुगम्ब्रुवते कवीन्द्वाः ॥

«Adorée, aux jolies jambes, cygne admirable en sa démarche; les princes des poêtes appellent *Indravadjrd* la mesure dont la troisième, la sixième, la septième syllabe sont brèves, la neuvième également.»

Vrittaratnávali.

तान्तं त्ताकीमगुणस्य वाणैः - चिप्तेन्द्रवज्ञावृतिभिः स्मृस्य । स्वान्तं मदीयं सुधितं विदध्याः -सान्द्रामृतेदेवि कटाचपातैः

«Rendez heureux, déesse 3, avec des œillades remplies d'ambroisie, mon cœur lassé par les flèches de l'amour, qui est l'effroi de l'univers; leurs coups font honte à la fondre d'Indra (Indravadjra); »

Même genre. Espèce apéndravadjrá; cl. 9, 18, 24, 25.

Crutabodha.

गरीन्द्रवनुम्बर्गोषु वर्णाण्-चतुर्षु पूर्वे लगवो भवन्ति । (०) १७०५ १९१४ । १८३

- Brockhaus, yasyam trishat.
- Brockhaus, hamsakante.
- * Chaque couplet du Vrittarutnárali est adressé en invocation à la déesse Sarasvati.
 - * Brockbans, *earane tu pürve bhavanti varnd laghavah suvarne,

धनन्द्रमायुन्सद्ने () तदानीं उपेन्द्रवतुः कथिता कवीन्द्रैः ॥

Si dans les quatre vers (páda) de la (mesure) indravadjrā, les premières syllabes sont brèves; alors, toi, de qui l'amour enivre à l'excès, elle est nommée par les princes des poètes, apéndravadjra.

Même genre. Espèce ákhyániká; cl. 16 (voy. var.), 116 (d°), 164. Calebrooke, ca son Essai sur la prosodie samskrite, l'appelle ákhyánaki.

Gratabodha.

a O bien heureuse (عَدَّمُ)! Les savants appellent ákhyániká la mesure célèbre où précède un páda de l'indravadjrá, et où les trois autres sont de l'apendravadjrá, et viparétákhyániká celle où (le rhythme) de la précédente est renversé.

Même genre. Espèce rathoddhatá; cl. 44.

Crutabodha.

ग्रापमज्ञानतस्त्रतीयकं -सप्रमञ्च नवमन्तथान्तिमं ।

दीर्धमिन्द्रमुखि यत्र तायते (० न्तां वदन्ति कवयो र्थोइतां ॥

«Beauté au visage de lune! Les poètes appellent rathoidhatà la (mesure) où la première syllabe, la troisième, la septième, la neuvième et la dernière sont reconnues longues.»

Vrittaratnávali.

प्रान्तरे चलति या न नाविके-सा मतिर्मन तवैत्य विग्रहं । संख्यिताखिलमनोरयोद्धता-स्यापया जननि कल्पयेस्तया ॥

«Mon esprit, dame, ne suit pas une route ingrate: comme il va vers toi, Mère! fais qu'il soit complétement exaucé dans ses vœux (manorathoddhata) fidèles.»

Même genre. Espèce sragata; cl. 46, 68.

- Brockhaus, madyadvadane.
- Brockhaus, ákhyánakíprakatikritárthe
- Brockhaus, purah ryát.
 Brockhaus, jávate.

Crutabodha.

धक्तर्व नवमन्द्रशम्ब-व्यत्ययाङ्वति यत्र विनीते ।

प्राक्रना यदि मृगेन्तिण सैव (1) - स्वागतिति कविभिः कचिता सा ॥ (1)

«Modeste (fille) aux yeux de gazelle, les poêtes appellent sudgată la mesure précédente (Bathoddhata), si la neuvième et la dixième syllabe sont interverties (brève et longue au lieu de longue et brève).»

Vrittaratnávali.

श्रीनिभाङ्गि गुणिनीन्द्रकराणां - सत्यलोकमुनिबृन्द्मिद्नतत् । धन्यमेव तव दर्शनकाले स्वागतादिवचनं लभते यत्॥

«O toi qui, (helle) de formes comme Çri, as la vertu des rayons lunaires (éclatants, frais et purs)! cette foule des munis du monde satya est bien heureuse d'obtenir, quand elle te visite, tes paroles telles que Seágata (Bien venue!).»

D. Genre djagati. Espèce vamçasthá: cl. 32.

Crutabodha.

उपेन्द्रवज्ञाचर्गीषु चान्तिमा (२) - उपान्त्यवर्णा लघवः कृता यदा । (४) मदोल्लसदूजितकामकार्मुके - वदन्ति वंसस्यमिदनतदा व्याः ॥(२)

« Femme dont les sourcils, tressaillant d'ivresse, l'emportent sur l'arc de l'amour! lorsque, dans les pada de la (mesure) updadra-vadjra, les dernières syllabes deviennent avant-dernières et brèves, les savants appellent vamçastha le (mètre obtenu).»

Vrittaratnávali.

तितं श्रात्यक्लवसम्बे तावकं-पराम्बुतं लिप्सुर्हं सुदुर्लभं । बलङ्कावंशस्थमपेक्तिपाममधु-प्रयामि पंष्टुः समतां प्रसीद् से ॥

- Brockhaus, průktandíh sunayane yadi sdiva.
- Brockhans, kuthitá kavibhih syát.
- Brockhaus, santi ced.
- * Brockhaus, pare kritá.
- * Brockhaus, Budhûs tadá sundari çuddhasangame, vadanti vançastham idam mahādhiyah.

«O mère! le lotus de ton pied, plus joli qu'un bourgeon d'automne, à atteindre est difficile; cède à mon vœu de le toucher. Je suis comme l'essaim (d'abeilles) désireuses du miel qui séjourne dans la canne à sucre (vamçastha) impénétrable. »

Même genre. Espèce indravamçà. (Voy. var. çl. 49.)

Crutabodha

यस्यामग्रीकाङ्कृत्पाणिपल्लावे - वंशस्यपादा गुरुपूर्ववर्षाकाः ।

45% TA, 526 तारूपवहेलाचलदङ्गलालसे ।) -तामिन्द्रवंद्रां विख्धा (शप्रचत्रते ॥

«O toi dont le rameau de la main est tel qu'un bourgeon d'açoka, (femme) au corps charmant, animé de la gaieté de la jeunesse! Les savants nomment indravamça la mesure où les pâda de celle vamçastha ont la première syllabe longue.»

Vrittaratnavali.

तां तां जरार्त्रः समुपागतां दसां - श्रकोमि नाहं तव यावद्रचनैः । त्रातेन्द्रवंशा त्रिजगन्कतानतिस् - तावस्वमारास्त्रितार्थयान्धै मां ॥

Accablé de vieillesse, quelque misère qui m'arrive, je ne la puis (supporter) par ma dévotion envers toi; aide-moi donc toujours à l'œuvre, ô mère! tu protéges la race des rois (indravamça); les trois mondes te font hommage!

E. Genre çakkarî. Espèce vaçantatîlaka; çl. 53, 60, 65, 66, 67.

69 à 115.

Cratabodha.

ष्ठापन्दितीयमपि चेदुरू वा चतुर्य । यत्राष्ट्रमञ्च द्र्यामान्त्यमुपान्त्यमन्त्यं । कामांकुप्रीविधितकामिमतञ्जेन्द्रे ।॥ काम्ते वसन्ततिलक्षद्विल तं वदन्ति ॥

17915 1791526

Brockhaus, "heláratiranga".

^{*} Brockhaus, kavayah. * Brockhaus, taccaturtham,

^{*} Brockhaus, azhtábhir induvadans viratiçca çadbhih, varantatilakáintéin

L'éléphant se dompte par le croc, l'amant par ton amour, o souveraine! o adorée! (le mêtre) où (sont) longues la première (syllabe), la deuxième, la quatrième, la huitième, celle qui suit la dixième, la pénultième et la dernière, on le nomme rasanta-tilaká.

Vrittaratnávali.

तो भूर्ततो ममनसदुरुहर्पहेतो विभन्नवं वपुषि या मतविन्दुशोगा। धन्यो मिर् भन्नति ते प्रणिधाय देवि मूर्त्ति () वसन्ततिलकास मुधातयन्तीं ॥

«Déesse, cause de la joie du gara des hôtes du ciel! le bienheureux, en se représentant ta forme sensible, avec la rougeur de la semence de l'éléphant, avec le sein portant un corsage de bhárdja, avec le tilaha de vasanta (vasantatilaha), acquiert une éloquence plus douce que l'ambroisie.»

F. Genre atyachti. Espèce çikharini; çl. 11, 52, 55.

Gratabodha.

यदि प्राच्यो इस्वः कलितकमले पष्ठकपर्गम् ततो वर्षाभ्यः वद्य प्रकृतिसुकुमाराङ्गि रचिताः।

45874 527

Le mot द्वसन्त possède, dans la langue moderne, plusieurs acceptions omises par M. Wilson: 1° féte du printemps, comme द्वसन्तान्सव et दासन्त: 3° pombre embaumée (telle qu'an printemps le pollen des fleurs), comme द्वसन्ताद्व (dit. que. f. 27), comme द्वसन्ताद्व : 4° safran? Il prend en outre, dans la langue telugu, le sens d'em préparée avec du safran et de la chanx, qui sert les jours de mariage à asperger les invités; comme द्वास्तात, et, dans la langue tamile, ceux de parfam. (Gf. द्वस्तास, द्वासन), de vent du sud (qui amène les parfams printaniers), comme द्वासन्ता, et de dieu de l'Amour (que le perintemps favorise), comme द्वासन्तास. En comparant le radical द्वास् d'où vient द्वासन्त au radical द्वास् (द्वासयति) parfamer, on se persuade facilement que celui-ci n'en est que la forme causale et que le sens avoir bonne odeur, primitif, mais inusité, est le véritable à attribuer à द्वास् pour la dérivation de ce mot et de ses analogues.

Brockhaus, - varnah; - trayo'nyeca.

त्रयो ४ न्त्यस्योपान्त्याःसुतन् ज्ञधनाभोगसुभगे रसेरीप्रैर्थस्यां भवति विरृतिः सा प्रिवरियो। ॥

*Toi qui tiens un lotus, (femme) dont le corps est si joli, les formes naturellement si fines, l'embonpoint des hanches si charmant! La mesure est nommée cikharini quand la première syllabe y étant donnée brève, ainsi que les cinq après la sixième, et les trois pénultièmes, il se trouve une césure par six et par onze (suivant le nombre des rasa et des Iça, ou Radra).

Vrittaratnávali.

रसाधारैरीजैरपि महितभास्बदुषागणा जगत्सर्वे झ्योत्स्नाभारितमिव भासा विद्वधती । कटाचैनी रचेत्यसर्दमृतैईारलिवका -धरी दलच्हाया स्तनशिखरिणी देवि भवती ॥

«Puissiez-vous me protéger avec vos regards d'où l'ambroisie s'épanche, auguste déesse, qui donnez un refuge, qui portez un collier pareil à une liane, et qui avez le sein (dressé) en pointe (stana-cikharini)! La foule de vos qualités brillantes est magnifiée même des souverains qui gouvernent la terre; votre splendeur enveloppe l'univers entier, comme s'il était plein du clair de lune.» Même genre. Espèce mandákrántá; cl. 37, 40.

Crutabodha.

चत्वारः प्राक्सुतन् गुर्खो ही दशैकादशी चेन् मुधे वर्णी तदन् कुनुदामोदिनि हादशान्यौ । तहचान्त्यौ युगर्सव्यर्थेत्र कान्ते विरामो मन्दाक्रान्तान्प्रवलकवयस्तन्वि तां सङ्गिरन्ते ॥ (1)

«Beauté chérie, délicate, au joli corps, à l'odeur de lotus! Les grands poëtes appellent mandákrántá la (mesure) où sont longues les quatre premières (syllabes), la dixième et la onzième, les deux qui suivent la douzième et les deux dernières, et où il y a une

Brockhaus, pravarakavayas

césure par quatre, six et sept.» (Suivant le nombre des yuga, des rasa et des haya ou coursiers du soleil.)

Même genre. Espèce prithvi; çl. 38.

Cratabodha.

हितीयमिलकुन्तले यदि पउष्टमन्हादश्रं () चतुर्दश्रमतः प्रिये गुरु गभीरनाभिष्ट्दे । सपञ्चदश्रमन्तिमन्तद्तु यत्र कान्ते यांत्र गमान्ति फराभुद्रहैर्भवति सुश्च पृथ्वीति सा ॥

«Belle adorée, aux cheveux (noirs) comme les abeilles, au nombril profond qui rayonne, aux jolis sourcils, aux yeux de gazelle! si dans une (mesure) la deuxième syllabe, la sixième, la huitième, la douzième et la quatorzième, ainsi que la quinzième et la dernière, sont lougues, et qu'il y ait une césure par huit et par neuf (suivant le nombre des serpents et 2 des planètes), elle est appelée prithel. »

Le manuscrit donne au dernier pada mil-zunungen-fair, leçon certainement erronée; il en résulterait ce sens: «Il y a une césure suivant le nombre des races du mont souverain (saptakulapareata) et celles des serpents, » c'est-à-dire par sept et par huit syllabes. Tel n'est pas le caractère du mètre prithri. Or nous lisons dans le Vrittaratadhara:

तसी तमयला वस्यहमतिश पृथ्वी गृहः

«La (mesure) prithei, c'est un dja (amphibraque), un sa (anapeste), un dja, un sa, un ya (bacchique) une syllabe brève et une longue, avec une césure après huit et neuf.»

Nous sommes donc amenés à remplacer कुले: par सहै:, et nous 45774,527 conservons फरागून, équivalent de बसु: गिरीन्द्र étant inadmissible, nous la remplaçons par मुगासि, qui donne l'amphibraque exigé.

G. Genre atidhriti. Espèce cardulavikridità; cl. 2, 4, 5, 10, 12, 15, 17, 19, 25, 39, 42, 54, 56, 59, 62, 117.

Brockbaus, alikundale; atha; sapaneadaçamantimam; girindraphanabhritkuldir.

* Les huits serpents correspondant aux points de l'espace, dont Vâçuki, Ananta, Takcha, Çagkhapāla, Kulika, Paduna, Mahāpadma et Karkotaka. Crutabodha.

धाषाओदुर्वस्यस्प्रियतमे पङस्तपैवाष्टमसः ।। तन्त्र्येकार्यतस्यस्तरम् चेद्दार्यापौ ततः मार्तापउर्मुनिभिद्यं यत्र विस्तिः पूर्णोन्द्रविम्बानने तद्त्रं प्रवदन्ति काव्यरसिका प्राट्टलविक्रीडितं ॥

«Bien-aimée, femme délicate, dont le visage est pereil au disque de la pleine fune! les amateurs de poésie appellent cárdúlávikri-dita. le mètre où les syllabes longues sont les trois premières, la sixième, la huitième, les trois qui suivent la onzième, la sixième | 1000 et la dix-septième, et où il y a une césure par douze et par sept se (Suivant le nombre des mártánda on áditya, et des mani ou richi.)

Vrittaratnávali.

मां सहतं सततं गुणीर्विगृहितं वकाम्बुतालोकने । क्षा वामानाम्बङ्गेद्वधनकलावैद्रम्थसीमामुवां । मूर्ती सहत्वयं ते वचो अस्व विलसनमुखेन्द्र चूडामणी त्वधानं खलु दुष्कृतैणाह्नने शार्टूलविक्रीडितं ॥

«Mère de l'éloquence, couronnée par la lune enivrée et joyeuse! abrite-moi dans ta forme sensible, moi, privé de mérites, sans cesse disposé à contempler les visages de lotus des femmes qui sont aux limites de la perfection dans l'art de mille perfidies : méditer sur toi, c'est l'état da tigre (çârdâlavikridita) immolant la bête malfaisante.»

H. Genre prakriti. Espèce sragdhará : cl. 34, 43.

Crutabodha.

चत्वारो यत्र वर्षाः प्रथममलघवः पष्टकः सप्तमो अपि ही तहस्होदशासी मुममद्गिलके बोदशान्त्यी तथान्त्यी ।

4584,528.

Brockhaus, tataçea; azhtádaçádyantimah; mártandáir.

रम्भास्तम्बोरुकान्ते () मुनिमुनिमुनिमिर्द्र्यते बेहिरामो बाले बन्पैः कबीन्हैः सुतन् निग्रदिना सम्बर्ग सा प्रसिद्धा ॥

«Toi qui as un tilaka de muse, beauté dont les cuisses sont pareilles à des troncs de bananiers, fille au corps charmant! Elle est appelée Sragdhará par les rois illustres des poêtes, la (mesure) célèbre où les quatre premières syllabes sont longues, ainsi que la sixième et la septième, les deux qui précèdent la seixième, les deux qui la suivent et les deux dernières, et où l'on voit trois césures de sept en sept. » (Nombre des mani ou richi.)

Vrittaratnávali.

नित्यं लोकत्रयेषा स्तुतनित्रमहिमा निश्चलानन्द्कन्दा कर्त्री षादाब्तमाधन्मधुक्त्मकुटब्ब्ध्रमोडी । वाम्तालामां सवित्री भगवति भवती वाश्वितार्षस्य दात्री भूयान्मे कान्तिपात्री प्रसुम्हकृष्णा भूषितात्रीधमात्री ॥

«Votre grandeur personnelle est célébrée incessamment par le triple univers; vous êtes la racine de l'immuable félicité, la créatrice (tenant prosternée devant vous) la cour de Çakra, qui porte des guirlandes (aragdhara) et des couronnes, abeilles enivrées par les lotus de vos pieds; vous êtes la mère des réseaux de la parole, le vase de beauté, la source de tendresse; vous avez des ornements par tout le corps, ò bienheureuse! puissiez-vous m'accorder l'objet de mes vœux.»

I. Genre libre dit Vichama; cl. 27, 49. (Voir var.)

Vrittaratnakara.

यस्य पादचतुष्के ४ पि लक्त्म भिन्नम्परूपर् । तहृत्रं विधनम्याङ्ग्रहन्दः प्रास्त्रविचत्त्रणाः ॥

«Le mètre dans les quatre padas duquel le rhythme est tour à tour changé, ceux qui sont habiles dans la science de la prosodie, l'ont appelé Vichama (impair, inégal).

Brockhaus, stambhoru'.

V. LE POÈME ET LE POÈTE.

Ainsi que l'annonce son titre lui-même, le poème que nous publions a pour auteur Tchora, dont les autres ouvrages sont tombés dans l'oubli, malgré la réputation qui paraît avoir été attachée à son talent d'écrivain. Le préambule d'un drame de Djayadéva, Prasannardghavéya, le nomme avec éloge; il en est de même du Viçuagunádarça, par Védantâtchârya, écrit au commencement du siècle dernier. Les textes suivent:

Prasannarághavíya.

यस्याश्चोरश्चिकुर्निकरः कर्पापूरो मयूरो हासो हासः कविकुलगुरः कालिदासो विलासः । हर्षो हर्षः हृद्यवसनिः पश्चवापास्तु श्वापाः केपां नैपा कथ्य कविताकामिनी कौतुकाय ॥

*De quels (hommes), dis, ne serait-elle pas la passion, l'amante de la poésie? celle dont Tchora est l'épaisse chevelure; Mayûra, l'anneau d'oreille; Hasa, le sourire; Kâlidâsa, guru de la race des poètes, la grâce; Harcha, la joie; Bâna (l'Amour) aux cinq flèches, qui, pour demeure, a son cœur. »

Viçvagunâdarça.

मावशोरो मयू रो मुरिपुर्परो भार्तिः सार्विपः श्रीहर्षः कालिदामः कविर्ष भवभूत्याञ्चयो भोतरातः । श्रीदपत्री तिपित्रमाल्यः सुतिमकुरगुर्ह्मल्लदो भट्ट्यापारे स्थाताश्चान्ये मुकन्धादय इह कृतिभिविर्धवमाहादयन्ति ॥

«Mágha, Tchora, Mayúra, Muraripu, Bhāravi, au talent parfait; Çrîharcha, Kâlidāsa, le poête (par excellence); Bhavabhūti, le roi Bhodja, Grīdandi, Dindima, le docteur des suhlimités de l'écriture (Védântadéçika¹); Bhallata, Bhaṭṭa, Bāṇa et autres célébrités, telles que Subandhu, réjouissent, par leurs œuvres, Punivers, »

¹ Vivait à la fin du xus* et au commencement du xus* siècle de J. C. Il est très-célèbre parmi les Vaéchnava.

En outre, le Kuvalayananda, commentaire sur le Tchandraloka, traité de rhétorique de Djayadéva, par Apyaya Dikchita, donne, parmi les exemples qu'il renferme, deux cloka du Tchorapantchâcat : ce sont le 42° et le 108°. Il résulte de cette citation que l'existence de Tchora ne saurait être postérieure au commencement du xvi siècle, date du Kuvalayananda, Si le préambule du Prasannaraghavîya était de Djayadéva même, elle se trouverait reportée au moins au commencement du xu siècle, qui est l'époque de Criharcha, mentionné aussi dans le susdit passage; mais l'on sait qu'en général ces sortes d'introductions ne sont pas l'œuvre de l'auteur du drame. Le Vicyagunădarca est trop récent pour servir à trancher aucunement la question. La manière de notre poête, la légèreté avec laquelle il traite les commentateurs, les érudits, les docteurs en matière sacrée (cl. 11, 12, 74), la multiplicité des expressions trèsmodernes (cl. 52, 56, 62, 77, 83, 89, 92, 102, 106, 113), des adjectifs formés de noms par le suffixe du participe passif (cl. 63, 76, 77, 82, 87, 88, 90), les taches de mauvais goût qui déparent cà et là cette charmante élégie (cl. 42, 54, 55, 56, 87), nous engagent à penser que Tchora dut fleurir vers le xv* siècle de l'ère chrétienne.

Le Tchorapantchâçat est, comme œuvre érotique, une des plus carieuses productions de la littérature samskrite. Il est rempli d'un sentiment tout indien, où dominent l'admiration physique et le désir charnel, et qui, sans éteindre complétement l'émotion du cœur, en laisse briller à peine une timide étincelle, et ne participe en rien du culte moral que la poésie de l'Occident et les arts chrétiens ont voue à la femme, et que iui rend, dans nos contrées, le cœur de l'homme, même dans les plus violents écarts d'une passion ardente. Une grande partie de l'ouvrage a beaucoup de grace et une allure délicieuse; la description est riche, le dessin joli, la facture habile. Le tableau de la lune (cl. 38 à 46), dont nous ne voudrions retrancher qu'un passage (cl. 42), l'apparition de la jeune fille (cl. 52 et 53), et les cl. 7, 20, 55, 68, 72 à 74, 77, 81, 86, 117, sont assurément marqués au coin de la belle et pure poésie. Ces beautés rachètent largement un peu de monotonie et les longueurs qui, sans une telle compensation, seraient fatigantes. Nous déplorons la crudité de plusieurs traits; nous les avons supprimés ou atténués dans la traduction autant que possible (cl. 62, 70, 89, 91, 104).

Colebrooke, qui appelle ce poeme Tchorapantchacika (Misc. Ess. II. 95, 117). l'a cru composé seulement de cinquante couplets.

dans lesquels Tebora, brahmane coupable d'avoir séduit la fille d'un roi, célèbre sa maitresse et son amour au moment de payer avec sa vie de trop rapides voluptés. Le titre s'applique, en ellet, particulièrement aux cinquante couplets où le héros rappelle les charmes de la princesse et le bonheur qu'il a perdu, soit que ce Saint-Preux hindou ait été Tchora, l'auteur même, soit que l'amant Bilhana ait été créé par l'imagination de celui-ci. Ce sont les cloka 67 à 116. tons, hormis le 68° et le 116°, écrits dans le mêtre Vasantatilaka. M. Poley (Encye, nouvelle, art. Amaru) cite aussi le Tchorapantchaçika comme n'ayant que cinquante couplets, qu'il dit commencer tous par le même mot. Il en est quarante-sept dans ce dernier cas; ils ont les numéros 69 à 115. Si l'un ou l'autre de ces savants a consulté des manuscrits comprenant uniquement cinquante cloka, il n'a connu, à n'en pas douter, qu'un fragment qui pouvait se compléter par le cent dix-septième couplet de notre texte, conclusion naturelle et ravissante du précédent. M. de Bohlen, l'éditeur allemand, a-t-il publié la partie ou l'ensemble? C'est ce que nous ignorons, et ne pouvous rechercher dans les fieux où nous sommes.

VI. OBSERVATIONS DE DÉTAIL.

Gloka 10. Le Véda se lit on se récite, suivant divers systèmes. Cinq sont ici mentionnés; on en compte jusqu'à sept: 1" samhita, débit ou lecture conformément au texte, ainsi qu'il se comporte; 2" pada ou padapáli, séparation de chaque mot, tout en conservant, dans un même chainon, les termes composés; 3" krama, isolement général, les uns des autres, de tous les mots, même de ceux unis par composition; 4" djatá, leur tressement indíqué à la lettre par sa dénomination; 5" ghana, variante de la méthode précédente, consistant dans le tressement des mots par deux ou plus, en les sautant et les reprenant successivement; 6" araha, nom de ces diférentes manières, en tant qu'on y suit l'ordre processif du texte; 7" avaroha, nom des mêmes méthodes quand, prenant le texte par la fin, on rétrograde en divisant ou en tressant, d'après quelqu'une d'elles, les éléments dont il est composé.

Cloka 19. Nous traduisons par «lea six sciences» l'expression 13-1101, sans adopter le témoignage d'un pandit qui voit indiqués dans ce mot le Védanta (Uttaraminamisa), la Mimainsa (Parvaminamisa), le Tarka, le Vyakarana, le Dharma et le Djyoticha, c'està-dire la philosophie du Véda, l'exegèse, la logique, la grammaire,

le droit et l'astrologie. Cette opinion ne nous paraît pas appuyée sur la vérité. Il ne peut s'agir ici des connaissances rationnelles que le poête a dépréciées tout à l'heure (cl. 12) à l'avantage de l'artpoétique. Il est plutôt question des voies de cet art, des formes de l'éloquence, des diverses branches de la poésie, à proprement parler, des belles lettres, apar désigne Sarasvati, déesse de la poésie et de l'éloquence; les six Bhâchâ seraient, par conséquent, la rhétorique (Alagkâra), l'esthétique (Rasa), la prosodie (Tchhandas), l'épopée (Kâsya), la composition théâtrale (Nâtaka) et la didactique de l'amour (Griggara), (Cf. cl. 11, 12, 13 et 34.) Dans cette bypothèse, nous dirions : les six sciences littéraires.

முovT, «épine;» நால்T, «tige;» நாமனா, nélambiacée. Tous ont les feuilles pelletées et s'épanouissent le matin. Ce sont exclusivement des fleurs sacrées. Le nélumbo était dans ce cas en Égypte, comme il l'est en Chine et aux Indes. Un doux parfum s'exhale de sa corolle rose; il joint la grâce à la magnificence; il porte honheur, car il appartient à Lakchmi. Dans les cérémonies du mariage et les fêtes de famille, on le distribue en profusion aux assistants. La nymphwa lotus conronnait les dieux égyptiens; elle est dédiée, dans l'Inde, à Sarasvati. La biancheur éclatante de la fleur la fait comparer à la pleine lune (cl. 45); une teinte jaune. semblable à des gouttes d'or, en occupe le centre. La dernière espèce doit être l'Euryale : c'est dans le mystérieux bouton de ses innombrables pétales que, suivant les légendes vaéchnava, Brahma, dieu créateur, naquit lui-même comme créature. Jamais théogonie ne prêta à aucune de ses divinités un bercean plus superbe que cette noble inflorescence du nombril de Vichnu. Certes , la plante infinie , la fleur-mère a depuis lors beaucoup dégénéré, quoiqu'on trouve. dans le pays des euryales qui ont dix pouces de diamètre.

L'autre genre se compose des nymphæa alba (ou esculenta), enbra

et cœrulea, qui s'ouvrent le soir. Elles sont dépourvues des piquants qui arment les pédoncules et les calices du genre précédent. Leurs feuilles sont cordiformes.

Nous avons toujours rencontré de la confusion dans les interprétations des noms des différents individus de cette grande famille, si dignement appréciée par les botanistes. Le plus souvent, tous sont indistinctement désignés par le mot lotus; tantôt on confond la nymphea rouge avec le nelumbium rose, tantôt on fait de même de la nymphea esculenta et de la nymphea lotus, par suite de leur blancheur commune. Autant qu'il a été possible, nous avons réservé le nom de lotus pour la grande espèce blanche, et donné la dénomination de nélumbo à celle dont on a fait le type du nouvel ordre des nélumbiacées. Enfin nous avons appelé nénuphars, en les déterminant par leurs couleurs propres, les nymphea du genre 37400 ou 21000.

Cloka 54. Cette singulière description de la femme, où sont représentés successivement la chevelure, le front, les sourcils, les yeux, le visage, le cou, les bras, les seins, la taille, l'abdomen, les cuisses, les jambes et les pieds, offre un contraste pénible avec celle contenue dans les deux cloka précédents, qui sont délicieux, et un triste exemple de l'inégalité de la poésie d'un âge de décadence. Là une élégance parfaite et un goût exquis; ici la conception la plus ridicule et le mélange le plus monstruéux. Des extraits analogues du poême tamil intitulé Tiraccil t'ambalakhôvaé peuvent être comparés avec fruit, au moins comme curiosité littéraire. Nous en insérons plusieurs ci-après:

«Comme le victorieux étendard de l'amour si beau, brillent le nélumbo magnifique, de superbes nénuphars bleus, le kumil⁴ fleuri qui croit à Tillaé², (séjour) du Seigneur, le koğgu³, le gracieux kândal⁴, en une guirlande flexible comme une liane, marchant comme un cygne, et d'où s'élève un divin baume.

«Ses amples seins sont beaux comme à Tillaé le sanctuaire du dieu pour tous difficile à connaître dans sa grandeur; ses yeux sont longs comme des sabres; son front est charmant comme le croissant lunaire; sa taille est un éclair; ses épaules sont de larges

Gmelina aziatica, le nez.

^{*} Un des noms de Chilambaram.

Bombax gozzipium, les seins.
Gloriosa superba, les pieds.

bambous. A considérer une telle nature, pourquoi vouloir de plus entendre une voix dans la bouche de celle qui doit l'avoir mélodieuse comme le perroquet?>

«O roi! ta fraiche liane, c'est une fleur de nélumbo et deux cyprins au dessus; un éclatant corail et, auprès, deux files de perles; deux coupes aussi belles que le sanctuaire de Hara, et des nuées flottantes où les fleurs s'enroulent, d'on descendent les ténébres 1.

Cloka 56. त्रज: serait mieux rendu par «adieu» que par le mot vulgaire hasardé dans la traduction.

Cloka 59. Tchaturanana peut avoir une double acception, et signifier à la fois «Brahma aux quatre visages» (चत:, धानन), et «doué d'une figure agréable à voir > (चत्र, धानन). Dans ce dernier sens, non indiqué dans le Dictionnaire de Wilson, et très-moderne, il indiquerait l'amant sollicité par la princesse.

Cloka 60. Nous rencontrons, dans un recueil de couplets éro-

tiques, quelque chose d'approchant :

प्रात्रपत्रिपरलेः चत्रात्रं - साम्प्रतन्त सुमृत्रि स्मरवापीः । स्नेहमञ्जलकुचोध्मनिवेशान् -निर्वणाङ्का नितम्बिनि मां त्वं ॥

« l'ai le corps percé d'un amas de flèches ennemies, et aussi des traits de l'Amour : femme au doux visage, aux hanches superbes! guéris-moi en le pénétrant de la chaleur de tes jolis seins amou-

Et, grace aux calembours du deuxième hémistiche:

« Guéris-moi par une application d'huile chaude et de jus du (fruit) charmant du citronnier?. .

Védântâtchârya, auteur du Viçvagunádarça, mentionné précédemment.

Cloka 68. L'expression surgez est remarquablement choisie. On appelle og une petite coupe faite d'une feuille pliée, un vase à couvercle, etc. Le poête compare les lèvres de son héroine à des pétales de fleur repliées l'une sur l'autre.

Le visage, les yeux, les levres, les dents, les seins et les cheveux.

Sens qui manque au mot लाक्च dans Wilson, mais non dans le Dictionnaire telugu de Compbell.

Cloka 70. Nous préférerions avoir traduit : « des gouttes d'eau de

la fatigue écloses en abondance.

Cloka 74. Le sens de «boucles de cheveux.» attribué à कुल्लक, est évident par le texte. Il se trouve en tamil, mais n'est pas donné dans le Dictionnaire de Wilson.

Cloka 82. Cf. pour समुद्राचित, «manifesté,» Git. gov. 1, 39; 10,

Cloka 96. मातर्न विवा:, « nous ne savons, madame! » Expression

Cloka 108. नवनं नवनं नव, «mes yeux! mes yeux!» est une locution du même genre.

Cloka 113. La comparaison finale est étrange; on la revoit dans

ce fragment :

सुप्रा प्रिया प्रायलसंबलिताम्बोर्यं-चित्रं ममाहर्ति कृत्ति भक्तो च ।

प्रामादिकेन विधिना भुवि पातितेव -वियुल्लता हचिर्शकधनुः प्रवीतः ॥

Dormant couverte de ses voiles, comme le ciel de teintes bariolées, celle que j'aime saisit, déchire, dévore ma pensée: tel un celair lancé par l'arc éclatant de Çakra, et tombé à terre avec une espèce d'ivresse.»

Puisse l'humble travail arrivé ici à son terme ne nous faire pas appliquer le reproche indirectement adressé par un précepteur à son disciple:

धबद्भुत्वा कुचोपङ्गोति.

Ed. ARIEL

Pondichery, 8 octobre 1847.

LES QUARANTE-DEUX POINTS D'ENSEIGNEMENT

PROFÉBES PAR BOUDDHA.

Traduit du mongol par MM. Gaber et Huc, missionnaires lazaristes.

Le livre appelé en chinois : Too-cho-sse-che-eul-tchang-king; en thibétain : Pak-ba-doum-bou-ji-ni-bà-shi-kia-ni-to; en mandchou : Foutchiki-y-omoulaka-deki-dchoué-fiyélen-nomoun; en mongol : Khotokton touchin-koier-gnesik-to-kemektekou-soter, est composé pour rendre hommage aux trois majestés.

En ce temps-là, Bouddha, le suprême des êtres, ayant révélé ses enseignements, ils se propagèrent de la manière suivante.

Cinq hommes du rang des initiés, parvenus par le dépouillement de leurs passions à une paix profonde et inaltérable, passaient leurs jours dans une sublime contemplation dans le dessein de dompter la troupe des démons; le tchukor¹ tournait incessamment dans leurs mains; retirés paisiblement dans un parc de cerfs, ils nourrissaient l'ambition d'illuminer le monde; et, parce qu'ils demandaient humblement à entrer plus avant dans les initiations des mystères, et parce qu'ils étaient sortis victorieux des quatre grandes épreuves, et parce qu'incessamment

Roue à prières. Voyez l'explication de la roue priante et de la prière gravée sur sa circonférence, dans le cahier de mai du Journal asiatique, 1847, p. 462.

le tchukor des prières roulait dans leurs mains, pour eux, Bouddha daigna prononcer la prière biktchosa; ensuite, comme ils suppliaient Bouddha de vouloir bien dissiper toutes leurs incertitudes, Bouddha, le suprême des êtres, prenant le corps doctrinal, le leur développa point par point, avec ordre et clarté; pour eux, ils écoutaient ces saints oracles avec un cœur plein de respect, d'attention et d'humble docilité. Ce fut alors que Bouddha, le suprême des êtres, prononça les quarante-deux points de l'ensei-

gnement qui renferme toute la vérité.

1. - Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : L'homme qui, sorti de sa maison, a fait le sacrifice de sa famille, consacre ses efforts à marcher vers le sommet de la perfection, étudie à fond la racine de son cœur, initie les mortels aux prières, avec calme et constance, celui-là s'appelle Charmana.... L'homme qui observe, sans jamais les violer, les deux cent cinquante commandements, se conforme en tout aux quatre points de la véritable doctrine, parvient enfin à obtenir la pureté du cœur..... celui-là s'appelle Arahoun.... Bouddha prononça ces mots : L'Arahoun peut de lui-même s'élever dans les airs, changer et reprendre sa première forme, se fixer dans son âge et sa destinée; et quand il a acquis la puissance de faire mouvoir le ciel et la terre, alors il s'appelle Siramanque-anahame.... Or le Siramangue-anahame, étant parvenu au terme de sa destinée, son âme monte dix-neuf degrés du ciel; alors, victorieux des épreuves, il s'appelle Siramanquesagardagan... Or, le Sagardagan, s'étant encore élevé d'un degré, transmigre encore une fois, et alors, victorieux des épreuves, il s'appelle Siramangue-sourdaban.... Or, le Sourdaban, après avoir subi sept fois la mort et être rentré sept fois dans la vie, victorieux encore, il coupe ses concupiscences, comme on retranche d'un arbre quatre branches inutiles....

- 2.—Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: Le charmana, qui a fait le sacrifice de sa famille et déraciné victorieusement ses passions, connaît jusqu'à la source de son propre cœur, et entre dans les profondeurs de la doctrine de Bouddha. Comme il a acquis l'intelligence de la nature incréée de Bouddha, son cœur n'a rien à ambitionner au dedans, rien à demander au dehors; rien ne l'entrave dans la pratique de la vertu; il ne s'embarrasse pas dans les troubles de la vie active, sans pensées, sans travail, sans rien poursuivre, sans rien obtenir, sans se fixer dans aucun rang, il parvient de luimême au sommet et se nomme la voie.
- 3. Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: Le Charmana qui, ayant rasé ses
 cheveux et sa barbe, a été initié aux prières de
 Bouddha, doit rejeter loin de lui les richesses du
 monde; cheminant le badir à la main, au milieu
 du jour, un repas frugal lui suffit; il prend son sommeil sous un arbre. Jamais, sous aucun prétexte,
 il n'ose rompre son jeune, et il est plein d'affection
 pour les hommes qui le regardent comme un imbécile et un insensé.

4. - Bouddha, manifestant sa doctrine, prononca ces mots: Il y a pour les vivants dix espèces d'actes qu'on nomme mauvais. Si vous demandez : Ces dix mauvais actes, quels sont-ils? Il y en a trois qui appartiennent au corps, quatre à la parole, trois à la volonté. Les trois du corps sont : le meurtre, le vol, l'impudicité.... Les quatre de la parole sont : les discours qui sèment la discorde, les malédictions outrageantes, les mensonges impudents, les paroles hypocrites.... Les trois de la volonté sont : l'envie. la colère, l'insapience.... Si on ne croit pas aux trois majestés, on apercoit la vérité et on la nomme erreur. Les Oubachi s'adonnent sans relâche à l'observance des cinq devoirs, et, après s'être établis dans la pratique des dix actes qu'on nomme bons, certainement ils iront se confondre dans le grand principe.

5. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: L'homme qui s'est plongé dans les
vices et ne songe pas à s'amender, allant toujours,
au contraire, accumulant les péchés dans son cœur,
les péchés finiront par inonder son être, comme les
eaux coulant dans la mer deviennent bientôt larges
et profondes. Cet homme, comment pourra-t-il être
absous?..... Le méchant qui, comprenant son état,
se repent et s'amende, se réhabilitera insensiblement dans le bien, et ses iniquités s'effaceront peu
à peu.... Certainement, un jour il ira se confondre
dans le grand principe.

6. - Bouddha prononca ces mots en manifes-

tant sa doctrine.... S'il est un homme qui me regarde comme un méchant, et que de mon côté je prenne tous les moyens de le combler de bienfaits...; s'il s'obstine à me poursuivre toujours de sa malice, et que toujours je persévère à lui faire du bien, pendant que la brise de la vertu soufflera incessamment sur moi, l'ouragan des calamités et du malheur se déchaînera toujours sur sa tête.

Un homme stupide voyant cette grande miséricorde proclamée dans la doctrine de Bouddha, entendant dire qu'il fallait rendre le bien pour le mal, se mit à vomir des outrages et des blasphèmes contre Bouddha. Bouddha, gardant le silence, se dit à luimême : Voilà qui provient de sa folie et de sa stupidité.... Quand il eut mis terme à ses invectives, Bouddha prononca ces mots : Dis-moi, mon ami, si tu fais des politesses à un homme, et que cet homme n'y réponde pas, comment le traiteras-tu? - Je le traiterai de la même manière.... Bouddha prononça ces mots : Maintenant, toi, tu m'as outragé, et moi, je suis comme n'ayant pas entendu tes injures. Or, puisque tu rends le mal pour le mal, les calamités s'attacheront à toi, comme l'écho répète le son, comme l'ombre suit le corps. A tout jamais tu ne pourras t'en débarrasser.... Qu'on y fasse attention.... Ou'on ait à s'abstenir du mal....

7. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: Le méchant qui persécute l'homme de hien, est semblable à l'insensé qui, renversant sa tête, crache contre le ciel; son crachat ne peut souiller le ciel, il retombe, au contraire le souiller luimême; il est encore semblable à celui qui, avec un vent contraire, jette de la poussière aux hommes, la poussière ne peut salir les hommes, elle retombe, au contraire, sur son corps.... Il ne faut pas persécuter les gens de bien; si cela arrive, les calamités vous extermineront.

- 8. Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots : Efforcez-vous d'aimer les hommes qui marchent dans la bonne voie, sans acception de personne; pratiquez la miséricorde, sans acception de personne. Rien de plus grand et de plus auguste que la vertu d'accorder des bienfaits. Si tu marches dans la voie en veillant sur ton cœur, la prospérité la plus grande naîtra sous tes pas. Si tu aimes et si tu applaudis l'homme qui suit la doctrine des bienfaits et de la miséricorde, certainement tu obtiendras le bonheur pour récompense. Quelqu'un venant à demander : Est-ce que le bonheur de cet homme réellement ne diminuera jamais? Bouddha prononça ces mots: C'est comme, par exemple, une torche de feu; quoique cent mille hommes viennent y allumer des flambeaux et qu'ils les emportent pour faire cuire leurs aliments et illuminer les ténèbres. cette torche de feu restera toujours la même. Le bonheur est semblable à cela.
- 9. Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: Donner à manger à un homme du commun, ne vaut pas donner à un homme de bien; donner à manger à mille hommes de bien, ne vaut

pas donner à manger à un homme qui observe les cinq préceptes; donner à manger à dix mille hommes, qui observent les cinq préceptes, ne vaut pas donner à manger à un Sourtaban; donner à manger à un million de Sourtabans, ne vaut pas donner à manger à un Ségertimeugue; donner à manger à dix millions de Ségertimeugues, ne vaut pas donner à manger à un Anagame; donner à manger à cent millions d'Anagames, ne vaut pas donner à manger à un Arahoun; donner à manger à un million d'Arahouns, ne vaut pas donner à manger à un Bendégéboun; donner à manger à dix Bendégébouns, ne vaut pas donner à manger à Bouddha. Donner à manger au saint qui, dans le désir de sauver tous les mortels, étudie avec amour les préceptes de Bouddha, c'est une félicité très-grande et très-profonde. Se donner au culte du ciel et de la terre, des bons et des mauvais génies, ne vaut pas honorer son père et sa mère.... Or, ce père et cette mère, c'est l'esprit suprême.

10. — Bouddba, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: Au-dessus du ciel, il y a vingt choses difficiles: 1° étant pauvre et dans l'indigence, accorder des bienfaits, c'est difficile; 2° étant riche et élevé en dignité, étudier la doctrine, c'est difficile; 3° ayant fait le sacrifice de sa vie, mourir véritablement, c'est difficile; 4° obtenir de voir les prières de Bouddha, c'est difficile; 5° avoir le bonheur de naître dans le monde de Bouddba, c'est difficile; 6° transiger avec la volupté, et vouloir être délivré de ses

passions, c'est difficile; 7° voir quelque chose d'aimable et ne pas le désirer, c'est difficile; 8º ne pas se porter vers ce qui est lucratif et honorable, c'est difficile; qe être injurié et ne pas s'irriter, c'est difficile; 10° dans le tourbillon des affaires, se conduire avec calme, c'est difficile; 11º étudier beaucoup et approfondir, c'est difficile; 12° un homme qui n'a pas encore étudié, ne pas le mépriser, c'est difficile : 13° étouffer et extirper l'orgueil de son cœur, c'est difficile : 1 4º rencontrer un bon et un habile maître, c'est difficile; 15° pénétrer les secrets de la nature et approfondir la science, c'est difficile; 16° n'être pas ému par un état de félicité, c'est difficile; 17° s'éloigner du bien et vouloir marcher dans la sagesse, c'est difficile; 18º décider les hommes à suivre leur conscience, c'est difficile; 19° que le cœur aille toujours d'un pas égal, c'est difficile; 20° ne pas médire, c'est difficile.

11.—Un Charmana ayant demandé à Bouddha comment on pouvait parvenir à la voie, et comment on pouvait savoir les vies antérieures, Bouddha prononça ces mots: La voie est spirituelle et immatérielle; si on se contente de la savoir sans y marcher, on ne recueille aucun avantage. Il convient de vivre en veillant avec soin sur sa volonté: c'est comme quand on polit un miroir; après en avoir lavé soigneusement toutes les souillures et l'avoir rendu brillant, on peut alors se mirer soimème. Celui qui, ayant retranché ses passions, passe ses jours dans une continuelle abstinence, et pé-

nètre l'ordre et la liaison de la doctrine, celui-là parviendra à la connaissance des vies antérieures.

- 12. Bouddha, manifestant sa doctrine, prononca ces mots: Si on demande quel est le meilleur: c'est celui qui marche sans jamais dévier de la voie. Si on demande quel est le plus grand?... C'est celui qui conforme sa volonté à la Loi. Si on demande qui est le plus fort?... La force de supporter une injure est très-rare : celui qui supporte une injure sans faire de mal, est certainement honoré parmi les hommes. Si on demande quel est le plus illustre?... Celui qui avant, avec toutes les impuretés de son cœur, mis ordre à sa mauvaise conduite. devenu intérieurement très-pur et sans souillures. ayant connu, depuis les temps cosmogoniques jusqu'à ce jour, tout ce qui existe dans les dix parties du monde, parce qu'il a tout vu, tout entendu, tout compris, et obtenu l'illumination complète de toute chose, il peut s'appeler Gegen, « splendeur. »
- 13. Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: L'homme qui fomente ses passions
 et qui ne s'applique pas à l'étude de la doctrine est
 semblable à une eau sale dans laquelle on jetterait
 les cinq couleurs en s'efforçant de les brouiller et de
 les confondre; on a beau se baisser vers l'eau, jamais on n'y verra son image. Si on laisse les passions
 s'agiter, le cœur étant plein de trouble et de confusion, il ne pourra parvenir à la connaissance de
 la doctrine. Après s'être repenti de son inconduite, et avoir retranché peu à peu ses vices, si on

s'approche d'un maître sage et éclairé, l'eau, déposant ses souillures, devient pure et limpide, il est possible alors de se connaître soi-même. Allumez un feu violent sous une chaudière. l'eau entrera bientôt en ébullition; si de plus on recouvre le dessus avec une toile, les hommes auront beau regarder pour s'y mirer, ils ne parviendront jamais à voir leur image. Originairement, il existe au milieu du cœur trois vices; s'ils viennent à bouillonner au dedans, si de plus on place les cinq couvercles (cinq sens), on ne peut parvenir à la connaissance de la doctrine. Après avoir purifié le cœur de ses souillures et de ses vices, on sait alors la source de la vie; on connaît la périodicité de la vie et de la mort, tous les royaumes de Bouddha, et les rapports de la vertu et de la doctrine.

- 14. Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots; L'homme qui passe sa vie dans la pratique de la vertu, est semblable à celui qui entre dans une maison obscure, une torche à la main; aussitôt les ténèbres se dissipent et la clarté paraît. L'homme qui est parvenu à la véritable science, ayant complétement éteint l'ignorance et la stupidité, il n'est rien qui ne soit lumineux pour lui.
- 15. Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: Si vous demandez ce que je pense... Je pense la doctrine... Si vous demandez ce que je pratique... Je pratique la doctrine... Si vous demandez ce que je parle... Je parle la doctrine:

moi qui médite et approfondis la vraie doctrine, un instant même je ne puis la perdre de vue.

- 16. Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: Si je contemple le ciel et la terre, je me dis: ils ne sont pas éternels... Si je contemple les fleuves et les montagnes, je me dis: Ils ne sont pas éternels..... Si je contemple tous les êtres si variés et si féconds dans leurs formes et leurs espèces, je me dis: ils ne sont pas éternels.... Qu'on assujettisse son cœur, on entrera dans la vie.
- 17. Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: L'homme qui, pendant un jourentier, médite et pratique la vertu, sans relâche et sans interruption, ayant su régler sa conduite, entrera dans un bonheur sans fin.
- 18. Bouddha, manifestant sa doctrine, prononca ces mots: Si je considère au-dedans de moi les quatre éléments, quoique chacun d'eux ait un nom, cependant, ce qui constitue le moi est innommé..... Cette vie passagère ne dure pas longtemps en réalité, c'est une illusion et voilà tout.
- 19. Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: L'homme qui met sa volupté et sa passion à rechercher un nom, est semblable à un parfum qui brûle, tandis que tous les hommes respirent son odeur; il ne peut s'exhaler qu'en se consumant lui-même. La fausse gloire des insenses, qui recherchent les flatteries, sans se mettre en peine de la vérité, ne les délivre pas, malgré leur repen-

tir, des peines de ce nom illustre qu'ils ont acquis et qui fait leur tourment.

- 20. Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: L'homme qui convoite les richesses est semblable à un jeune enfant qui, avec la pointe d'un couteau acéré, veut goûter du miel: sans avoir eu le temps de savourer ce qui n'a fait qu'effleurer ses lèvres, il ne lui reste plus que les cuisantes douleurs d'une incision à la langue.
- 21. Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: Les tourments de l'homme, entravé
 dans la famille par une femme et des enfants, sont
 plus terribles que les chaînes de fer qui tiennent un
 homme, pieds et poings liés, dans l'intérieur d'une
 prison: quoiqu'il soit gardé à vue, encore y a-t-il
 pour lui un jour de délivrance. L'homme qui s'est
 passionné pour sa femme et ses enfants, bien qu'il
 en ait éprouvé des tourments semblables à la morsure du tigre, parce qu'il s'est mis lui-même dans
 ces tortures, jamais pour lui ne se lèvera le jour de
 délivrance.
- 22. Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: Il n'y a pas de passion plus violente que la volupté; rien ne va au delà de la volupté. Par bonheur, il n'y a qu'une seule passion de ce genre, car, s'il y en avait deux, en tout l'univers, pas un seul homme qui pût suivre la vérité.
- 23. Bouddha, manifestant sa doctrine, prononca ces mots; Les hommes qui nourrissent leurs passions sont comme si, prenant une torche à la

main, ils marchaient contre le vent; si les insensés ne rejettent pas cette torche, leur main ressentira certainement les brûlantes atteintes de la flamme. L'homme qui se laisse tyranniser par l'impudicité, la colère et la stupidité, s'il ne se hâte d'en neutraliser le poison par la vertu, il est certainement semblable à l'insensé qui, tenant une torche à la main, ressent les brûlantes atteintes de la flamme.

24. — En ce temps-là un esprit céleste présenta une belle fille à Bouddha, dans le dessein de tenter son cœur et d'éprouver sa vertu, Bouddha prononça ces mots: Sac de peau, rempli de toutes sortes d'immondices, que viens-tu faire ici? Tu peux séduire les gens du monde, mais tu n'ébranleras jamais les six intelligences; va-t'-en, je n'ai que faire de toi. Ayant ainsi parlé, l'esprit céleste, plein du plus profond respect pour Bouddha, lui demanda l'initiation aux prières et à la doctrine; et, parce que Bouddha daigna l'initier aux mystères, il obtint le rang de Sourtaban.

25. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: L'homme qui pratique la vertu est semblable à un morceau de bois placé au milieu d'un fleuve, allant toujours d'après le courant de l'eau; s'il ne va heurter ni la rive gauche, ni la rive droite, si les hommes ne l'enlèvent pas, si les esprits ne le font pas disparaître, si enfin il ne se corrompt pas, moi je protégerai son entrée dans la mer. L'homme marchant dans la pratique de la vertu, s'il ne se laisse pas ébranler par les passions, s'il n'est pas dominé par ses vices, s'il s'efforce d'avancer toujours, sans jamais chanceler, je protégerai son entrée dans la vérité.

26. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: Garde-toi de suivre à volonté ton propre sentiment; il n'est jamais permis de suivre son propre sentiment. Garde-toi de t'abandonner à la volupté; si tu t'abandonnes à la volupté, les calamités naîtront sous tes pas. Quand tu auras obtenu la vertu d'Arahoun, alors seulement tu pourras suivre ton propre sentiment.

27. — Bouddha prononça ces mots en présence de tous les Charmanas: Garde-toi de regarder les femmes... Si tu te rencontres avec elles, que ce soit comme n'y étant pas. Garde-toi de parler avec les femmes; si tu parles avec elles, veille avec soin sur ton cœur... Que ta conduite soit irréprochable, te disant intérieurement : Moi qui suis un Charmana résidant dans ce monde fangeux, je dois être semblable à la fleur de nénuphar qui ne contracte pas de souillures au milieu du cloaque. Si c'est une vieille femme, pense que c'est ta mère; si c'est une personne âgée, pense que c'est ta sœur aînée... Si c'est une jeune, pense que c'est ta sœur cadette... Si ce sont de jeunes enfants, traite-les avec les égards convenables... Et si quelque sentiment déréglé vient à surgir dans ton cœur, recueille-toi profondément, te disant à toi-même : Des pieds jusqu'à la tête, qu'y a-t-il dans cette personne?.. Malice et impureté... C'est un réceptacle de tontes sortes d'immondices,

voilà tout. Repousse ces mauvais sentiments en ré-

pétant intérieurement ces paroles.

28.—Bouddha, manifestantsa doctrine, prononça ces mots: L'homme qui marche dans la pratique de la vertu doit se regarder en présence de ses passions comme une herbe combustible devant un grand feu; l'homme jaloux de sa vertu doit s'enfuir à l'approche de ses passions.

29. — Un homme attristé de ne pouvoir triompher des pensées mauvaises qui l'obsédaient, tournant contre lui-même le tranchant d'une hache, se donna le coup de la mort. Bouddha, le suprême des êtres, lui adressa ces mots: Trancher la vie, ne vaut pas trancher les déréglements du cœur; le cœur, c'est la racine de tout; après avoir détruit le principe et la racine, tout ce qui en procède s'évanouit. Ne pas trancher les pensées mauvaises, trancher au contraire ta vie, quel bien en résulte-t-il?... Bouddha ayant ainsi parlé, cet homme mourut aussitôt. Bouddha prononça alors ces mots: Les faux jugements du monde ressemblent à ceux de cet homme insensé.

30. — Une fille impudique avait donné rendezvous à un homme: comme au temps fixé il ne paraissait pas, s'abandonnant au repentir, elle se dit à elle-même: O passion! je connais ton principe et ta source, c'est de mes propres pensées que tu as pris naissance; si je n'avais pas pensé à toi, certainement tu ne serais pas née. Bouddha, en passant, l'entendit ainsi parler, il dit alors au Charmana: C'est un sou-

venir de la sentence que Chekiafo a laissée dans le monde.

- 31. Bouddha manifestant sa doctrine, prononça ces mots: Les tourments naissent des passions; la crainte nait des tourments... Point de passions, point de tourments; point de tourments point de crainte.
- 32. Bouddha manifestant sa doctrine, prononca ces mots: Celui qui marche dans la pratique de la vertu est semblable à un homme qui se bat contre dix mille ennemis. Couvert de sa cuirasse, la lance à la main, il s'avance hors de la porte et se dit: Allons combattre. Ou bien, tremblant de peur, il revient sur ses pas; ou bien il s'arrête au milieu de la route; ou bien il meurt en se battant; ou bien il remporte une grande victoire, et, de retour dans son royaume, il est élevé au comble des honneurs. L'homme qui d'un cœur sincère et courageux, fait tous ses efforts pour avancer continuellement dans la vertu sans se laisser ébranler par les trompeuses et hypocrites maximes du monde, finira par éteindre les passions, purifier le cœur et se confondre enfin dans le grand principe.
- 33. Un homme qui passait les nuits à chanter les prières témoigna, par sa voix triste et oppressée, de l'abattement, et la volonté de s'en retourner: Bouddha fit appeler ce Charmana et lui dit: Au temps où tu habitais dans ta famille, que faisais-tu? Il répondit: Je pinçais sans cesse une guitare. Bouddha lui dit: Si les cordes de la guitare se re-

lachaient, qu'arrivait-il? — Je n'obtenais pas de son.
— Si les cordes étaient trop tendues, qu'arrivait-il? — Les sons étaient entrecoupés. — Lorsque les cordes obtenaient un juste équilibre de tension et de souplesse, qu'arrivait-il? — Tous les sons s'accordaient dans une parfaite harmonie. Bouddha prononça alors ces mots: Il en est de même de l'étude de la doctrine: après avoir pris empire sur ton cœur et règlé ses mouvements avec mesure et harmonie, il parviendra à l'acquisition de la vérité.

34. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: L'homme qui s'applique à la pratique de la vertu est semblable à un fondeur de fer
après avoir, petit à petit, bien purifié sa matière,
certainement il confectionnera un beau vase. En
étudiant la vérité, après avoir lavé insensiblement
les souillures du cœur, on marche avec succès dans
la pratique de la vertu. S'il n'en est pas ainsi, le
corps perd sa vigueur; si le corps perd sa vigueur,
la volonté s'impatiente et s'irrite; si la volonté s'irrite, la marche rétrograde; si la marche rétrograde,
on commet des prévarications.

35. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: L'homme, qu'il pratique la vertu ou qu'il ne la pratique pas, est certainement malheureux. Pour l'homme seul, depuis la naissance jusqu'à la vieillesse, depuis la vieillesse jusqu'à la maladie, depuis la maladie jusqu'à la mort, les diverses misères qu'il endure sont infinies. Un cœur colère accumule les prévarications; à la vie, à la mort, il a beau se tourner et se retourner, les misères qu'il endure sont innombrables.

- 36. Bouddha, manifestant sa doctrine, prononca ces mots: Celui qui parvient à s'éloigner des trois mauvaises voies, obtient difficilement de transmigrer dans la voie humaine; s'il a obtenu de passer dans la voie humaine, évitant l'état femelle, naître mâle est difficile; s'il a obtenu de naître mâle, la perfection des six organes est difficile; s'il a obtenu la perfection des six organes, naître dans le royaume central 1 est difficile; s'il est né dans le royame central, connaître la doctrine de Bouddha, c'est difficile: s'il a obtenu de connaître la doctrine de Bouddha, être mis au rang des princes de la doctrine, c'est difficile; avoir été mis au rang des princes de la doctrine, et naître dans la famille de Poussa, est difficile; s'il est ne dans la famille de Poussa, le oœur ayant foi aux trois mystères, il est difficile d'être placé dans le royaume de Bouddha.
- 37. Bouddha fit cette demande aux Charmanas: A combien de temps est fixée la vie d'un homme? Ils répondirent: Elle est fixée à quelques jours. Bouddha prononça ces mots: Vous n'avez pas encore acquis la connaissance de la doctrine. S'adressant ensuite à un Charmana, il lui fit cette demande: A combien est fixée la vie d'un homme? il répondit: Elle est fixée au temps de prendre un repas. Bouddha prononça ces mots: Va-t'-en. Toi non plus, tu n'as pas l'intelligence de la doctrine.

¹ L'empire chinois.

Bouddha s'adressant ensuite à un autre Charmana, il lui fit cette demande: A combien de temps est fixée la vie de l'homme? Il répondit: Au temps qu'il faut pour émettre un souffle. Après qu'il eut ainsi parlé, Bouddha prononça ces mots: C'est bien, on peut dire que tu as acquis l'intelligence de la doctrine.

38.—Bouddha, manifestantsa doctrine, prononça ces mots: Mes chers enfants, si vous vous éloignez de moi, quoique vous en soyez séparés de mille lis, pourvu que vous conserviez mes préceptes dans votre cœur, certainement vous parviendrez à l'acquisition de la voie; quoique vous soyez à mes côtés, si votre volonté s'abandonne aux choses perverses, à tout jamais vous ne parviendrez à l'acquisition de la voie. En réalité, il faut marcher; quoique vous soyez près, si vous ne marchez pas, sur dix mille avantages, vous n'en obtiendrez pas un seul.

39. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: L'homme qui pratique la vertu est semblable à celui qui mange du miel; le miel, soit au dedans, soit au dehors, est plein de douceur. Il en est ainsi de mes prières: leur vérité est trèssavoureuse; celui qui marche entrera dans la voie.

40. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: L'homme qui, en pratiquant la vertu, s'applique à extirper la racine de ses passions, est semblable à celui qui déroule entre ses doigts les perles d'un chapelet; s'il va les prenant une à une, il arrive facilement au terme; en extirpant un à un ses mauvais penchants, on obtient la perfec-

41. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: Le Charmana qui pratique la
vertu doit se regarder comme le bœuf à long poil¹,
qui, chargé de bagages, chemine au milieu d'un
profond bourbier; harassé de fatigue, il n'ose regarder ni à droite, ni à gauche, espérant toujours sortir
de la boue et arriver au lieu du repos. Le Chamana
qui regarde ses passions comme plus terribles que
cette boue, s'il ne détourne jamais les yeux de la
vertu, obtiendra l'exemption de tout chagrin.

42. — Bouddha, manifestant sa doctrine, prononça ces mots: Je regarde la dignité des rois et des princes comme des gouttes d'eau aux fissures des montagnes. — Je regarde les monceaux d'or et les pierres précieuses comme de la brique et des pierres. — Je regarde les habits de soie et de taffetas comme de vieux haillons. — Je regarde les dix mille grands mondes comme autant de grains de moutarde. — Je regarde l'eau des quatre mers comme l'eau dont on se sert pour laver les pieds. — Je regarde la prudence et ses moyens comme un navire rempli de trésors. — Je regarde l'étude des grandes prières comme l'or et la soie présagés dans les songes. — Je regarde l'étude de la doctrine de Bouddha

L'yak. Cet animal est très-commun dans le Tibet. Il y est à l'état domestique; il fournit d'excellent lait; la viande en est préférable à celle du bouf ordinaire. Bouf à long poil est le nom que lai douncat les Chinois.

comme une fleur qui est devant les yeux. — Je regarde les contemplations extatiques comme une colonne aussi ferme que la montagne Soumiry. — Je regarde la poursuite du Nirvan¹ comme une veille pendant le jour et pendant la nuit. — Je regarde la rectitude et la fourberie comme un bal de six dragons. — Je regarde la classe des gens paisibles et tranquilles comme un champ où germent les vérités. — Je regarde les mutations de la fortune comme l'arbre des quatre saisons.

Les Biktcho ayant entendu les enseignements que Bouddha venait de prononcer, tous, pleins de joie, se mirent à sa suite.

SUPPLEMENT

EXTRAIT DES ANNALES CHINOISES.

La vingt-quatrième année du roi Tcheou tchao , qui est celle du tigre vert, le huitième jour de la quatrième lune, une lumière, apparaissant au sud-ouest, illumina le palais du roi. Le roi, voyant cette splendeur, interrogea les sages habiles à prédire l'avenir; ces sages lui présentèrent les annales où il était écrit que cela présageait que, du côté de l'occident, apparaîtrait un grand saint, et que, mille ans après sa naissance, sa religion se répandrait dans ces lieux.

— La cinquante-troisième année du règne de Mou-wang , qui est celle du singe noir, le quinzième jour de la deuxième lune, Bouddha s'incarna. Mille treize ans après, sous la dy-

Le Nirvan est l'apothéose bouddhique, et non pas le nihilisme, comme l'ont cru plusieurs savants.

Environ l'an 1028 avant J. C. Environ 948 avant J. C.

nastie des Han-ning, la septième année du règne Youngping, le quinzième jour de la première lune, le roi vit en songe un homme de couleur d'or, resplendissant comme le soleil, et dont la stature s'élevait à plus de dix pieds. Étant entré dans le palais du roi, cet homme dit : Ma religion se répandra dans ces lieux. Le lendemain, le roi interrogea les sages; l'un d'eux, nommé Fou-y, ouvrant les annales du temps du roi Tcheou-tchao, déclara les rapports qui existaient entre le songe du roi et ces annales. Le roi, consultant tous les anciens livres, ayant trouvé le passage qui correspondait au temps de Tcheou-tchao, fut plein d'allégresse. Alors il envoya le prince Tsoung avec dix-huit hommes chercher dans l'occident la religion de Bouddha. Dès leur arrivée dans le royaume appelé You-che, ils rencontrèrent deux hommes initiés à la théogonie de Bouddha: l'un s'appelait Brahoun, et l'autre Baechita; ils portaient sur un cheval blanc une image peinte de Bouddha, le recueil des quarante-deux points d'enseignement de ce saint, ses prières grandes et petites, et enfin un ossement de Bouddha, le tout contenu dans un vase d'argile. Le prince Tsoung s'en alla avec eux; et la dixième année du règne de Young-ping, le trentième jour de la douzième lune, ils arrivèrent à la ville de Lo-yang; ensuite, six ans après, ces deux personnages, Arahoun et Banchita, endoctrinerent les Taosse et en firent leurs partisans; s'élevant ensuite dans l'espace, ils firent entendre au roi les vers suivants:

Le renard n'est pas de la race des lions; la lampe n'a la clarté ni du soleil, ni de la lune; le lac ne peut pas se comparer à la mer; les collines ne peuvent pas se comparer aux montagnes élevées.. Le nuage des prières se dilatant sur toute la surface de la terre, leur rosée bienfaitrice fécondant les germes du bonheur, et les rites divins opérant partout de merveilleux changements, tous les peuples marcheront dans les lois de la réhabilitation.

Or, ce livre, dont on vient de voir l'origine, n'existait pas autrefois dans la littérature tibétaine; d'après l'ordre de Kien long, il a été traduit du chinois dans la langue mandchoue, ensuite traduit en langue tibétaine par les deux docteurs Sobka Cheriyedouze et Tikiynirigatamby; il a été ensuite traduit en mongol par Rabimba biyadzeiouda. Un bienfaiteur nommé Hou-lin, plein de dévotion pour la religion de Bouddha, désirant faire prospèrer et grandir sa sainte doctrine, offrit de l'argent et mit ses soins à faire imprimer ce livre en quatre langues en regard. Ce religieux travail, il le dédie aux hommes sages et illustres en vertu et piété. La religion de Bouddha, véritable trésor, ira, dans tous les âges, se dilatant et éteignant partout dans le monde les guerres, les maladies et les famines... Puissent les chefs et les peuples parvenir promptement au rang inaccessible de Badi.

Cette traduction a été commencée à Lassa au mois de février de 1846, continuée en route, et terminée dans le Hou-pé à Kichuyhieu, le 19 août.

NOTE SUR L'ORMEK.

A la note 35 de la traduction qu'il a donnée de la Description de l'archipel d'Asie par Ibn-Bathoutha¹, M. Éd. Dulaurier dit:

« On lit dans le Borhan-kathi': « L'ormek, sous la forme ارمكا, est un habit de laine ou une étoffe grossière dont on se sert pour se vêtir. » Je dois à l'obligeance de M. Defrémery la communication suivante sur le mot ارمكا. Je la transcris ici:

« Ormak, drap d'un tissu serré, épais et imperméable à l'eau, fait avec le poil qui tombe du chameau en été. » (Burnes, Voyage à Bokhara, traduction

¹ Journal asiatique, 1v" série, 1847, t. IX, p. 131.

française, t. III, p. 136, 137.) Suivant un autre voyageur: «Le costume des Ouzbeks est très-simple, et consiste principalement en khalats ou vêtements brodés en aledja (étoffe grossière de soie), et en surtouts faits de poils de chameau, nommés armek. (Bokhara: Its emir and its people, translated from the russian of Khanikoff, by the baron Cl. A. de Bode; 1845, p. 80.) »

L'ormek est-il le nom d'un étoffe ou d'un vêtement? Est-ce un drap, un feutre ou un tissu ras? C'est ce qu'il n'est guère possible de déterminer

d'après les passages qui précèdent.

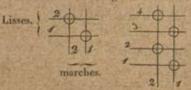
Si l'on feuillette Elphinstone (Account of Cabul), on trouve, à la page 295, que l'ourmouk est un fine cloth (ce qui a été traduit plusieurs fois par drap fin) fait de poil de chameau et importé de Bokhara dans le Caboul.

Aussi il est généralement admis que l'ormek est un drap de poil de chameau.

Telle n'est pas notre opinion.

Il est pour nous de toute évidence que l'ormek ou ormouk est une étoffe rase, lisse¹, à gros grains,

1 Une étoffe lisse est celle dont le tissu a pour base l'armure taffetas, et dont voici le remettage :



C'est un fil pris et un fil souté, si bien que la première marche fait lever les fils pairs, et la seconde les fils impairs.

tissée en poil de chameau. Bien que les polemieten de Leyde soient montés sur une chaîne de poil de chèvre du Levant, et tramés en laine de Frise peignée, ils peuvent donner une idée de la fabrication et de la nature du tissu qui nous occupe.

L'ormek est un vrai camelot, et voici les preuves que nous apportons à l'appui de notre assertion :

1. Les Kirghizes, dit Pallas 1 (t. II, p. 288), fabriquent des couvertures de feutre faites en laine de mouton et un camelot, appelé armak. Et, à la page 376 du tome III, Pallas, revenant sur ce sujet, fait observer que les camelots de l'Iaik sont meilleurs que ceux des Kirghizes,

2. Suivant le Ghinese repository (1837, t. vi, p. 83), les Kirghizes élèvent de nombreux troupeaux de chameaux (camelus bactrianus de Linnée), et la laine de ces animaux sert à tisser un camelot grossier.

Le P. du Halde (vol. II, p. 153) donne une description de ces chameaux à deux bosses, et parle de leur poil épais, et long comme celui des chèvres.

3. Dans la ville de Kalaka, province de Tangut, on fabrique, au rapport de Marco-Polo², de trèsbeaux camelots qui sont faits, les uns, en poil de chameau, les autres en laine fine.

4. Moorcroft constate que l'on tisse des étoffes avec le poil des chameaux sauvages du Khoten.

Voyages du professeur Pallas dans plusieurs provinces de l'empire de Russie et dans l'Asie septentrionale; traduits de l'allemand par Gauthier de la Peyronie. Paris, an 11.

^{*} Marco-Polo, trad. Marsden, liv. I, ch. 111, p. 235.

5. Enfin, les passages empruntés à Burnes et à Elphinstone ne contredisent nullement notre assertion, car le mot anglais cloth signifie étoffe, toile, et non pas drap, et cela est si vrai qu'en Angleterre aucune étoffe drapée n'est désignée par ce seul mot. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que l'on nomme drap toute étoffe de laine cardée, qui a éprouvé, par le feutrage et le foulage, un retrait et une modification tels que la tissure n'est plus apparente.

Natalis RONDOT.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 14 AVRIL 1848.

Le procès-verbal de la séance dernière est lu; la rédaction en est adoptée.

M. Meckel, docteur en théologie à Cologne, est proposé et nommé membre de la Société.

M. Dulaurier lit une notice sur un manuscrit inédit d'une traduction arménienne de Michel le Syrien, et un fragment de sa traduction française de cet ouvrage.

La séance est levée à neuf heures.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

Par l'auteur. Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme, par M. Caussin de Penceval. Vol. II. Paris, 1847. Par M. de Rouzé. Plusieurs numéros du Moubacher, journal officier d'Alger, en français et en arabe.

PROCES-VERBAL DE LA SÉANCE DU 12 MAI 1848.

Le procès-verbal de la séance dernière est lu; la rédaction en est adoptée.

Le président lit une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique, par laquelle il annonce à la Société qu'il maintient la souscription de son département à quatre-vingts exemplaires du Journal asiatique.

M. Mohl, au nom de la commission des fonds, communique les compte de la Société pour 1847, et le budjet de 1848. Les pièces sont renvoyées à la commission des censeurs.

Le secrétaire adjoint observe qu'il a reçu une lettre contenant des propositions relatives à l'organisation de la Société. Cette lettre étant anonyme, mais parfaitement convenable, le secrétaire demande si le conseil veut en entendre lecture. Le conseil accorde la permission demandée, et il est donné lecture de la lettre, dont l'auteur propose le rétablissement du jeton de présence et quelques autres changements dans le réglement de la Société. Le conseil passe, après une assez longue discussion, à l'ordre du jour.

M. de Paravey fait quelques remarques sur les observations faites par les Chinois sur les rhinocéros.

Le même membre demande que le Journal asiatique soit dorénavant imprimé sur papier collé; que les auteurs des articles, dans le Journal, soient invités à transcrire en français les mots arabes qu'ils citent; enfin, que chaque article se termine en page blanche. On renvoie à la commission des fonds la question des frais qu'occasionnerait le tirage sur papier collé. On passe à l'ordre du jour sur le reste de ces demandes.

OUVRAGES PRESENTES.

Par l'auteur. Recherches sur le culte public et les mystères de Mithra en Orient et en Occident, par M. F. LAJARD. Livr. 12-15.

Par l'auteur. Mémoire sur les émirs al-omera, par M. Deprésentes. (Tire des Mémoires présentés par des savants étrangers à l'Académie des inscriptions.) Paris, 1848, in-4°. Plusieurs numéros du Moubacher, en français et en arabe.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

Géographie d'Aboulféda, traduite de l'arabe en français, et accompagnée de notes et d'éclaircissements, par M. REINAUD, t. I, renfermant une introduction générale à la Géographie des Orientaux, avec trois planches; t. II, première partie, contenant la première moitié de la traduction. Paris, Benjamin Duprat, 2 vol. grand in d'. Prix: 42 fr. L'introduction, qui peut être lue indépendamment du Traité d'Aboulféda, se vend à part. Prix: 24 francs. C'est le résultat d'un travail de plus de douze années.

Séances de Hariri, avec un commentaire choisi, par Silvestre ne Sacv; nouvelle édition, revue et accompagnée de notes explicatives en français, par MM. Reinaud et Derenbourg; troisième livraison, renfermant la fin du texte arabe. — La quatrième et dernière livraison, qui contient l'index et les notes des nouveaux éditeurs, paraîtra avant la fin de l'année.

FIN DU TOME XI.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XI.

MEMOIRES ET TRADUCTIONS.

Notice sur le premier Annuaire impérial de l'empire ottoman.	Pages.
(BIANGHE) — Suite et lin	202
Une promenade dans Canton. (Natalis Roypor.).	24
Prosodie des langues de l'Orient musulman, (Garcin de Tassy)	
- Suite et lin	322
Notice sur les Ansériens. (CATAPAGO.)	.44
Le déisme des Wahhabis expliqué par eux-mêmes. (Сноргко.)	-49
Memoire sur l'écriture cuneiforme assyrienne. (Borra.) -	
Suite et fin	241
Dissertation sur le schari des Égyptiens et le souf des Hebreux.	274
Additions au Mémoire de M. Quatremère sur le goût des livres	
chez les Orientaux. (HAMMER PURGSTALL.)	187
Histoire des Seldjonkides, extraite du Tarikhi gazideh. (De-	
PRÉMERY.	417
Tehorapantehâçat, poême sanskrit, publié, traduit et com-	
menté. (Ed. Ariel.)	469
Les quarante deux points d'enseignement proférés par Boud-	
dha, traduit du mongol. (Ganer et Huc.)	535
CRITIQUE LITTÉRAIRE.	
Rapport fait à la Société assatique sur une Chrestomathie	
chinoise, publiée à Ningpo, en 1846. (Bazin.)	86
Lettre à M. le Rédacteur du Journal asiatique, sur la position	200
précise de Samatra ou Samondra, (Éd. DULAURIER.)	-
Note sur un nouveau Dictionnaire arabe publié à Marseille.	92
(L. Banges.)	120
	06

564 TABLE DES MATIÈRES.	
Lettre à M. C. Defrémery sur les mots فلفور et مريحة et المريحة et المريحة ال	100
Note sur l'Ormek. (Natalis Rondor)	557
BIBLIOGRAPHIE,	
Catalogue des ouvrages indiens, arabes, persans, etc. rappor- tés par M. Ch. d'Ochoa. (E. Burnouf, Reinaud et G. De	
Lagnange.)	
Rgya tch'er rol pa, ou Développement des jeux, contenant l'histoire de Bouddha, Çâkya-Mouni; traduit sur la version tibétaine de Konicon (Ph. Ed. Fondament)	
Discounsel of City 1 1 1 1 20 1 1 20 1	291 466



J Eco





"A book that is shut is but a block"

ARCHAEOLOGICAL

GOVT. OF INDIA

Department of Archaeology

NEW DELHI.

Please help us to keep the book clean and moving.

5. 8., 148. N. DELHI.